



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

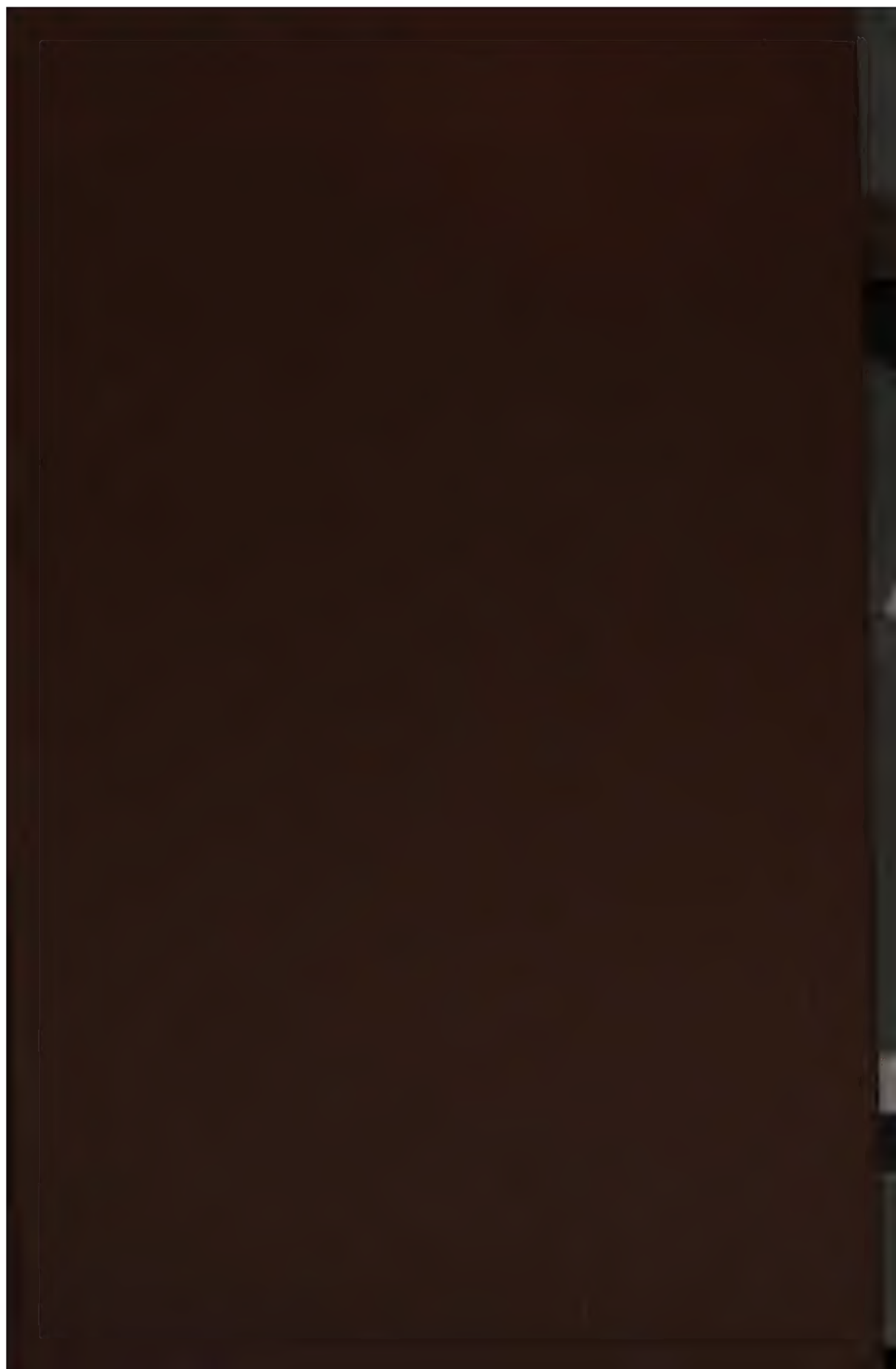
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES













MÉMOIRES

DE

PIERRE THOMAS

SIEUR DU FOSSE

---

**ROUEN. — IMPRIMERIE DE H. BOISSEL**

**Rue de Lémery, 11**

---

MÉMOIRES  
DE  
**PIERRE THOMAS**

SIEUR DU FOSSÉ

//

PUBLIÉS EN ENTIER, POUR LA PREMIÈRE FOIS

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL.

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR F. BOUQUET.

—

TOME IV.



ROUEN

CHEZ CH. MÉTÉRIE, SUCC<sup>r</sup> DE A. LE BRUMENT  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE NORMANDIE

RUE JEANNE-D'ARC, N° 11

—

M DCCC LXXIX

CHIR

13316

DC130

D8B6

V.4



**MÉMOIRES**  
**DE**  
**PIERRE THOMAS**  
**SIEUR DU FOSSE.**

---

**CHAPITRE XXX.**

— 1691 —

**Voyage de l'auteur et d'une partie de sa famille sur les bords de la Loire et en Bretagne. — Départ de Paris. — Ils visitent la maison de campagne de M. de la Roche. — Melun. — Le Château de Vaux. — L'abbaye du Lys. — Fontainebleau. — Moret. — Le Prieur de Montbouy. — Nonville. — Nemours. — Denainvilliers. — Pluviers. — Orléans. — L'abbesse de Voisins. — Fontpertuis. — Blois. — Amboise. — Tours. — Plessis-lès-Tours. — Langeais. — Bourgueil. — L'abbaye de Fontevrault. — Saumur. — Angers. — Nantes. — Rennes. — Dol. — Saint-Malo. — Saint-Coulomb (1).**

Sur la fin du mois d'Aouts de la même année, nous entreprîmes un long voyage, mon frere et ma belle sœur, avec un de mes neveux (2) et moy. Il y auoit fort long-

(1) Tout ce chapitre, qui occupe soixante-deux pages dans le **Manuscrit**, n'offre plus qu'un sec résumé de huit pages à peine dans l'**Imprimé**. Voir liv. III, chap. 14, pages 408-416.

(2) Pierre François, âgé de dix ans, fils d'Augustin Thomas, sieur

temps que ma belle sœur souhaistoit d'auoir la consolation de voir le saint évesque d'Angers, Messire Henry Arnauld, son grand oncle. Et comme d'ailleurs ma maladie m'auoit fait connoistre qu'il étoit besoin que je me donnasse quelque relâche, parce que la grande et longue contention du trauail m'étoit fort contraire, je n'eus pas de peine à m'engager dans un voyage où nous nous proposions de voir, non seulement le saint prélat, mais encore plusieurs autres de mes amis, établis en diuers lieux. Nous ne primes pas le chemin le plus court, puisque nous fûmes quinze jours à aller jusqu'à Angers.

Nous allâmes donc coucher d'abord, à quatre lieuës de Paris, sur le chemin de Melun, chez un conseiller de la Monnoye de nos amis, nommé Monsieur de la Roche, qui nous auoit fort prié de l'aller voir en sa maison de campagne, que plusieurs ajustemens bien entendus rendent fort commode, et qui est aussy tres agréable, à cause d'un grand jardin bien planté et remply de fruits excellens. Mais la chaleur excessiue que nous y sentîmes nous empescha d'en gouter tous les agreemens. Nous en partîmes le lendemain et essuyâmes en chemin un orage pour aller coucher à *Melun*, petite ville située sur la Seyne, qui n'a rien de fort remarquable. Elle est voisine de *Veaux* (1), cette maison de plaisance de M. Fouquet, surintendant des Finances, deuenue celebre

de Bosroger et de Catherine Le Maître, dont du Fossé avait été parrain. Voir t. III, Pièces justificatives, p. 377, et, plus loin, dans les Pièces diverses, *Origine et généalogie de Messieurs Thomas de Roüen*, manuscrit de notre auteur.

(1) Vaux-le-Vicomte, à cette époque, et, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Vaux-le-Villars, et Vaux-le-Praslin, du nom de ses possesseurs. Il existe encore sous ce dernier nom, près du village de Maincy, à 4 kilom. N.-E. de Melun.

par sa disgrâce (1) et par la manière dont il a sceu profiter pour son salut d'une si terrible chute. C'est une maison dont les jardins sont de la dernière magnificence, et qui ont coûté des millions (2), à cause de la quantité de jets d'eau pour lesquels il a fallu enfouir en terre des mines de plomb, que l'on en avoit tirées. Les écuries de cette maison en sont une des plus belles pièces et en font un grand ornement. Ayant veü cette maison longtemps avant ce voyage, c'est à dire peu après la détention de M. Fouquet (3), je me souviens que, comme je m'attachois à considérer, dans une chambre (4), le portrait du Roy qui étoit sur la cheminée, l'Exempt que sa Majesté avoit enuoyé pour la garder, me dit en souriant : « Vous voyez, Monsieur, ce portrait du Roy : le peintre l'a tiré, lorsqu'il étoit en colère contre M. Fouquet ; » me marquant par là agreablement qu'il ne luy avoit pas donné cet air de douceur et de bonté, qu'il faisoit paraître à ceux qui l'approchent.

Comme nous avions, à un quart de lieue de Melun, un de nos amis, qui l'avoit été aussy tres particulièrement de la mere de ma belle sœur (5), nous allâmes le lendemain

(1) Son arrestation à Nantes, le 5 septembre 1661, sa condamnation à un bannissement perpétuel, changé en emprisonnement perpétuel par Louis XIV, en 1664.

(2) « Fouquet y dépensa dix huit millions, qui en valent près de trente-six de notre monnoie actuelle. » *Histoire de J. de la Fontaine*, par M. Walckenaer, 3<sup>e</sup> édit., p. 32. — On connaît les beaux *Fragments du songe de l'aurore* de la Fontaine, chantant les merveilles de cette résidence, dont on peut lire une description complète dans le *Voyage pittoresque des environs de Paris* par M. d'Argenville, pages 256-263, cinquième édition.

(3) Après le 5 septembre 1661.

(4) C'étoit dans la salle à manger. « Sur la cheminée est placé un grand portrait de Louis XIV. » D'Argenville, *ibid.*, p. 258.

(5) Louise de Boignes, femme de Jean Le Maître de Saint-Elme. Voir tome III, p. 115, 121, 148, etc.

main disner chez luy. Nous le trouuâmes tres malade. Et, nous étant contentez de luy témoigner nostre douleur de le voir en cet état, nous en partîmes pour Fontainebleau, après le disner. Nous vismes, tout en passant, une celebre abbaye, nommée *du Lys*, située près de la Seyne (1). Le vaisseau de son Eglise est tres vaste, et son autel est auguste, à cause de son élévation, qui est encore plus grande que celle de l'autel des Carmelites du faubourg Saint Jacques de Paris. Nous fûmes en quelque façon effrayez par cette prodigieuse élévation, tout en entrant. Et il est comme impossible que la veuë n'en soit frappée et surprise. L'abbesse, dont les armoiries, placées en diuers endroits, faisoient connoistre qu'elle étoit de la famille des Colberts, y faisoit beaucoup bâtir (2). De là, nous allâmes à *Fontainebleau*, dont j'ai déjà parlé autre part (3); et de Fontainebleau à *Moret* (4), petite ville dont le château est à voir, à cause de la hauteur prodigieuse d'une tour, d'où l'on decouure la plus belle veuë du monde, et à cause des appartemens tres beaux qu'on a sceu y ménager. De Moret, nous allâmes chez l'abbé de Lalane, parent de ma belle sœur, qui auoit été quelque temps grand prieur de l'abbaye royale des chanoines reguliers de saint Victor de Paris, et qui étoit alors prieur de *Montbuon* (5), l'un des prieurez

(1) A moins d'un kilomètre, sur la rive gauche, au Nord de Dammarié-les-Lys, canton et arrondissement de Melun.

(2) D'or, à une couleuvre d'azur. — Claire Cécile Colbert, sœur du grand ministre, était abbesse de cette abbaye de l'ordre de Cîteaux, depuis 1678. *Gallia Christiana*, t. XII, p. 249.

(3) Le nom seul se trouve dans les *Mémoires*, t. II et t. III.

(4) Seine-et-Marne, arrond. de Fontainebleau, au S.-E. de cette ville.

(5) Montboy, Montbouis ou Montbouy, Loiret, arrond. de Montargis, cant. de Châtillon-sur-Loing, possédait alors un prieuré.



attachez à la Maison des chanoines de cette abbaye. Il nous receut avec une grande cordialité, et nous fit voir son jardin, qui étoit tres bien entretenu, et une partie des dépendances de son prieuré; entr'autres un four banal, où toute une grande paroisse est obligée de venir cuire son pain, qui est, comme je le crois, le plus prodigieux four que l'on puisse voir; car c'est plutôt une espee d'appartement qu'un four; et il faut bien en effet qu'il soit grand pour fournir à la grande quantité de pains que différens habitans y apportent tout à la fois et qu'il ne faut pas renvoyer. C'est aussi un des reuenus considerables du prieuré.

M<sup>r</sup> de Lalane, qui étoit alors prieur de Montbuon, auoit un esprit fort étendu et beaucoup de feu. Il étoit tres intelligent dans l'architecture. Et ce fut de luy que la Duchesse de Longueville se seruit pour un bâtiment considerable qu'elle fit faire à Port Royal, où elle venoit se retirer quelquefois (1). Mais il ne me paroissoit pas si profond dans les sciences. Au moins, dans quelques disputes que j'ay eûes avec luy par écrit sur certains points de l'Ecriture et de l'Histoire, je trouuois les argumens dont il se seruoit assez faciles à réfuter. Aussi il aimoit un peu à soutenir des sentimens moins communs, qu'il nommoit luy même ses paradoxes, dont il n'auoit pas assurément besoin pour faire paroistre son esprit, qui étoit d'ailleurs tres bon et capable même de grandes choses, comme il le fit voir dans le temps qu'il fut élu grand prieur de Saint Victor. Car celui qu'on eust regardé comme incapable de garder la Regle de la Maison, après vint années d'une vie de prieur de la campagne, parut tout d'un coup à la teste de cette illustre communauté comme s'il y eust toujours vécu. Quoy-

1) Voir, t. III, p. 131, où il est question de cette construction.

qu'en un âge fort avancé, il fut toujours le premier à Matines, qui se chantent à minuit. Il s'abstint, pendant tout ce temps, de manger hors de la maison. Et luy, qui, depuis vint années, auoit regardé son estomach comme ne pouuant souffrir le maigre, il garda aussy exactement l'abstinence de la Regle que le plus petit nouice. Il auoit la Regle de saint Augustin et les Constitutions sur sa table. Et c'étoit sur elle qu'il formoit toutes ses réponses ; en sorte que ceux qu'une telle exactitude n'accommodoit pas toujours ne sçauoient que luy répliquer, lorsqu'il leur montroit l'autorité sur laquelle il s'appuyoit. Il est vray que tout le monde fut surpris de trouuer en luy un grand Prieur aussy reformé, et aussy ferme pour l'observation inuiolable des réglemens qu'un autre qui ne fust jamais sorty d'un cloître. Et, s'il se fust borné à ses fonctions claustrales, s'en acquittant admirablement, il auroit pu faire du bien dans cette maison. Mais ses paradoxes donnerent lieu à ceux qui ne s'accommodoient pas de sa conduite de le chagriner et de l'obliger enfin de s'en retourner à son prieuré de Montbuon. C'est ce qui nous procura l'honneur de le voir dans nostre voyage ; et il ne suruécut que de quelques mois cette visite que nous luy rendîmes.

De Montbuon, nous allâmes à *Nonuille* (1), chez M. d'Auissonne, mon ancien amy, de qui j'ay parlé ailleurs (2). Nous ne l'y trouuâmes pas, mais seulement la dame son épouse, qui, bien que malade, nous receut avec toute la cordialité possible. Elle nous montra ses jardins, qui étoient d'une aussi grande propreté que Trianon ; et elle nous fit voir le château neuf, qu'ils

(1) Seine-et-Marne, arrond. de Fontainebleau, cant. de Nemours, au N.-E. de cette dernière ville.

(2) T, II, pages 45, 46, 106 et 250.

achenoient de faire bâtir sur le haut de la montagne, où conduisent de grandes et belles avenues. Rien n'est plus propre, ni même plus magnifique que le principal appartement de ce château, qui consiste dans un grand salon fort exaucé, parfaitement bien pavé de marbre blanc et noir, et orné de quantité de dorures et de beaux tableaux; dans plusieurs chambres richement meublées; dans une tres belle gallerie lambrissée d'un lambris tres fin, et remplie de grands tableaux; et dans une chapelle où rien ne manque de tout ce qui peut servir à sa décoration. J'ajoute que l'œil simple d'un chrestien, qui a renoncé aux pompes du monde, ne peut guere n'estre pas surpris de voir la maison d'un particulier si magnifique. Il est vray que l'on me dit que M. le Prince (1) devoit y venir. Mais il y a apparence qu'il n'y seroit pas venu, si la beauté même de la maison ne l'y avoit attiré! Et je ne puis m'empescher de craindre qu'en se bastissant sur la terre des palais l'on n'y sente beaucoup de peine à les quitter. Je reconnois ma foiblesse en ce point. Les autres peut estre sont plus forts, et en état de faire à Dieu de bon cœur, en quittant ce monde, un sacrifice de ce qu'ils ont de plus beau.

De Nonville nous allâmes à *Nemours* (2) Et au lieu de nous arrêter en cette ville, qui est fort jolie, et où l'on peut estre tres bien logé, nous voulûmes profiter du jour et faire encore quelques lieues, afin d'accourir la journée suivante qui devoit estre un peu longue. Mais nous nous ennuitâmes malheureusement, auant de pouvoir gagner quelque giste raisonnable. Et nous fûmes obligez de coucher dans un village, en une hostellerie

(1) Henri Jules, prince de Condé, fils du grand Condé.

(2) Toujours dans Seine-et-Marne, au S.-E. de Nonville, sur la route de Paris à Lyon.

qui manquoit de tout et tres mal propre. Nous enuoyâmes faire une ciuilité au Seigneur et le supplier de vouloir bien nous enuoyer quelque peu de vin. Il témoigna fort honnestement estre fâché de ce que nous n'étions point venus descendre chez luy, et nous enuoya sur le champ beaucoup plus que nous ne luy demandions. Le lendemain, nous allâmes coucher chez M. de Nainuilliers (1), neveu du Sieur du Hamel, autrefois celebre curé de Saint Merry (2). Nous y couchâmes deux nuits, dans un château tres bien bâti et accompagné d'un fort beau jardin (3). Il nous mena voir une petite ville voisine, nommée *Pluuiers* (4), considerable par l'antiquité de son château, où fut enfermée fort longtemps la comtesse ..... dame du lieu, par un effet de la jalousie de son mary. Comme on n'oseroit parler de noix à Amiens, à cause que la Ville fut prise par une chartée de noix, qui se répandit à la porte et qui donna le loisir à ceux qui étoient en embuscade de venir se rendre maistres de cette porte (5); aussy

(1) Il faudrait : « de Denainvillers, » en un seul mot. Tel est le nom d'une petite localité, au S.-O. de Dadonville, Loiret, arr. et cant. de Pithiviers.

(2) Nommé curé de Saint-Merri, à Paris, en 1645, pour remplacer M. Hillerin, il se signala en élevant des jeunes clercs, en établissant une communauté de prêtres et de célèbres conférences ecclésiastiques dans sa paroisse, ce qui ne l'empêcha pas d'être exilé en 1654. Il finit par signer le Formulaire. Voir *l'Histoire de l'Abbaye de Port-Royal*, (par Besoigne), t. V, p. 164 et suivantes.

(3) Le château est encore indiqué sur la carte de l'Etat-Major, où l'altitude est de 125 mètres.

(4) « PLUVIERS, *Castrum Piveris*, que l'on appelle aussi *Pithiviers*, *Piviers* et *Puviers*. » *Description de la France* par Piganiol de la Force, t. V, p. 197.

(5) Porto-Carrero, gouverneur de Doullens, prit Amiens, à l'aide de ce stratagème, en mars 1597, et Henri IV la reprit le 25 septembre de la même année. Dans des MÉLANGES HISTORIQUES sur l'Histoire de France, Paris, 1768, 2 vol. in-12, on trouve : *Histoire de la surprise de la ville d'Amiens, le 11 mars 1597*.



personne n'est assez hardy pour parler publiquement d'ânes dans la ville de Pluiers. Et ses habitans sont sur cela si déraisonnables et si ridicules que, l'évesque d'Orléans y étant venu un jour, et voulant marquer le lieu où il s'étoit arrêté en chemin pour disner, n'osa jamais, de peur de s'attirer quelque insulte, nommer l'enseigne de l'hostellerie, qui est l'Asne vert; mais se servit d'une périphrase, en disant que c'étoit à une enseigne où étoit peint un animal vert. Leur folie à ce sujet va si loin qu'une demoiselle n'a pas la hardiesse de passer sur un asne dans leur ville, ou s'expose à un danger évident d'estre outragée, si elle le fait, parce qu'ils prennent cela pour une insulte qu'on a dessein de leur faire. L'origine de cette folie est que les armes de la ville sont des chardons, et qu'on en a pris occasion d'appeller ses habitans les asnes de Pluiers (1), à cause que les chardons sont la nourriture des asnes : ce qui les met tellement en fureur qu'ils ne se possèdent plus, du moment qu'ils croient qu'on a la moindre pensée de leur insulter sur ce sujet.

Nous vîmes avec grande édification dans Pluiers deux damoiselles tres sages, qui tenoient l'école des filles et s'en acquittoient avec tout le soin et toute l'habileté possible. C'étoit une chose curieuse que d'entendre ces jeunes filles réciter toutes ensemble, et toutes séparément, les articles differens qu'on leur demandoit du catechisme ou d'autres choses. Car, en même temps que la maîtresse avoit acheué la demande, la premiere du banc commençoit la réponse; la seconde continuoit; la troisieme reprenoit; et ainsy des autres, chacune à son

(1) Ce sobriquet ne se trouve pas parmi les *Proverbes historiques* contenus dans le LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS de M. Leroux de Lacy. Voir t. 1, série VII.

tour : ce qui étoit merueilleux pour les tenir dans une attention perpetuelle ; parce que, pour peu qu'elles se fussent dissipées, perdant la suite de ce qu'on disoit, elles n'auroient pu reprendre à leur tour ce qu'elles deuoient réciter : et cela contribuoit en même temps à leur affermir admirablement la memoire (1). Quand on n'est jamais sorty de Paris, on se persuade aisément que tout se trouue renfermé dans cette grande ville, et que ce qu'on n'y voit point on ne le voit point ailleurs. Mais c'est une pure illusion, attachée à la vanité d'une grande partie de ses habitans, qui se regardent comme les premiers du monde, et leur ville, comme l'abbregé de l'univers. Qu'ils ne se trompent point sur cela, et qu'ils soient persuadez qu'il y a partout de la piété et de l'esprit, et que l'on trouue souuent, dans les prouinces, ce qui deuroit faire honte à la premiere ville du Royaume (2).

De Nainuilliers (3) nous allâmes coucher à *Orleans*, et en trouuâmes, par ce costé là, les abords tout à fait charmans, à cause des vignobles plantez de chaque costé, en forme de jardins, et enfermez dans des hâyes ou des pallissades tres bien entretenues. Comme j'ay parlé

(1) Les avantages de cette méthode de récitation devaient frapper un élève de Port-Royal. On l'applique encore aujourd'hui, en partie, dans quelques salles d'asile, comme on suit presque généralement ailleurs la méthode d'épellation, que Pascal avait inventée, pour apprendre à lire aux tout jeunes enfants ; car c'est à Pascal qu'il faut rapporter la méthode de lecture dite de Port-Royal. Voir la GRAMMAIRE GÉNÉRALE ET RAISONNÉE de Port-Royal, 1<sup>re</sup> partie, ch. 6 : *D'une nouvelle manière pour apprendre à lire facilement en toutes sortes de langues.*

(2) Le reproche et l'éloge sont encore bien souvent mérités aujourd'hui.

(3) Il fallait : « De Denainvillers, etc. » Voir plus haut, p. 8, note 1.

d'Orléans autre part (1), je n'en diray rien icy. Mais je marqueray seulement qu'y ayant laissé une partie de nos hardes, nous allâmes à trois lieues de là rendre visite à une abbesse de nostre connoissance, qui étoit l'abbesse de Voisins (2). Cette abbaye étoit autrefois beaucoup plus considérable qu'elle n'est presentement ; et ce ne sont plus proprement que les restes d'une abbaye ruinée. Mais l'abbesse que nous y trouuâmes, et qui vit encore, travaille avec beaucoup d'application à la rétablir pour le spirituel et le temporel. Elle s'appelle Bouchu (3) et est sœur de l'abbé de Clairvaux (4) qui, ayant eu des ennemis, receut, un jour qu'il-s'y attendoit le moins, une lettre de cachet pour s'en aller je ne sçay où en exil. Et ses parens avec ses amis l'ayant ensuite fait revenir, comme il se crut obligé d'aller témoigner au Roi sa tres humble reconnoissance de la justice qu'il-luy auoit rendue, Sa Majesté, fort surprise d'un tel compliment, luy fit entendre qu'elle n'auoit eu aucune part à cette affaire et qu'elle l'ignoroit entierement : ce qui donna lieu sans doute à ce prince de faire plusieurs reflexions sur l'abus que l'on osoit ainsi faire de son autorité ; et toute sa cour n'en fut pas moins surprise que luy. L'abbesse de Voisins, sœur de cet abbé, étoit d'abord Religieuse du Thresor (5), près de Gisors. Et, ayant été

(1) Surtout au retour du voyage où il accompagnait son père aux Eaux J. Bourbon, t. II, p. 222 et 223.

(2) Voisins, autrefois *Vesines*, en latin *Vicina*, est à l'Ouest d'Orléans, près de Saint-Ay, canton de Meung-sur-Loire, arr. d'Orléans.

(3) Marie V, Anne Bouchu, fille de J.-B. Bouchu, baron de Lessart, premier président au Parlement de Bourgogne, et d'Eléonore de Montholon. » *Gallia Christiana*, t. VIII, p. 1390.

(4) Pierre IV, Bouchu, docteur de la Faculté de Paris, après avoir été abbé de La Fère, devint abbé de Clairvaux, le 16 février 1676. *Gallia Christiana*, t. IV, p. 214.

(5) Voir t. II, p. 93, note 2. — Elle avait fait ses vœux, au Trésor,

nommée à l'abbaye de Voisins, elle mena avec elle en son abbaye une autre Religieuse du Thresor, de la maison de Flauâcourt, des bonnes amies et des alliées de ma mere. Nous trouuâmes donc à Voisins ces deux excellentes Religieuses, dans une union admirable et dans un zele tres ardent pour établir une vraye regularité dans cette Maison. Nostre pensée auoit été d'y disner et de reuenir coucher le même jour à Orleans. Mais elles nous firent tant d'instances pour demeurer que nous crûmes que nous les desobligerions de ne le pas faire.

Nous auions , dans cette même maison , une autre parente, petite fille de la dame de Fresle, dont j'ay parlé sur le sujet de la retraite de mon pere et de ma mere à Rouuille (1), qui étoit une tres bonne Religieuse, et pour laquelle l'abbesse auoit une singuliere estime. Aussy sa réception en cette abbaye auoit été un effet de la charité éminente, et une preuue admirable du désintéressement de cette excellente abbesse, qui regardoit dans les filles, non le bien, mais la personne et le mérite, et qui étoit disposée à acheter, pour le dire ainsy, au poids de l'or, un sujet tel qu'elle le demandoit, selon qu'elle le fit voir à l'égard de celle cy. Quoy qu'elle dust auoir quelque bien, son frere, qui étoit maistre de tout, négligea de luy donner ce qui pouuoit luy appartenir. Mais l'abbesse, qui n'a jamais eu d'empressement pour le bien, ne put point estre ébranlée par l'indifférence de ce frere pour sa sœur ; et, trouuant en elle, comme elle nous l'assura, tout ce qu'elle souhaittoit, c'est à dire une grande solidité d'esprit, une véritable pieté et une

le 23 septembre 1657, et prit possession de l'abbaye de Voisins, le 23 décembre 1678. *Gallia Christiana*.

(1) T. I, p. 138, 148.

sagesse qui la rendoit digne des premieres charges, elle resolut de luy servir elle même, en cette unique occasion, de pere, de mere et de frere. Elle écrivit pour cela, sans s'en ouvrir à qui que ce fust, à une sœur qu'elle avoit, qui l'aimoit beaucoup, et qui avoit de grands biens, pour la prier de luy envoyer une somme considerable qu'elle luy marqua. Et, l'ayant receuë, elle fixa le jour auquel la Novice devoit faire profession. Elle fit avec cet argent tous les frais qu'on avoit accoutumé de faire en de semblables occasions, comme si ç'auroient été les parens de la fille même qui eussentourny à cette dépense; et elle sentit une vraye joye de ce que Dieu luy presentoit cette occasion favorable de s'affermir elle même dans l'amour de la pauvreté, en procurant à sa maison un sujet qu'elle regardoit comme en deuant estre un des principaux soutiens.

Que l'on cherche maintenant, dans Paris même, de tels exemples de desinterressement et de generosité! Et peut estre qu'on aura peine à en trouver quelque trace dans aucun des Monasteres qui passent pour estre les plus reguliers. Aussi il est vray que, lorsque nous apprîmes de la propre bouche de cette religieuse ce que son abbesse avoit fait en sa faueur, ou pour mieux dire en faueur de son abbaye, nous fîmes ravis de joye, et nous en conceûmes une estime toute singuliere pour cette excellente superieure. Mais elle n'eut pas la consolation de posseder fort longtemps celle sur qui elle fondoit de tres grandes esperances. Et Dieu, dont les jugemens sont impenetrables à ses plus fidelles seruiteurs, la luy enleva au bout de quelques années, en suite d'une assez longue maladie, lorsqu'elle étoit Maistresse des Novices, et que son abbesse esperoit former par son moyen, d'excellens sujets pour la Religion. On ne peut point exprimer la douleur que cette mort luy causa;

puisqu'il sembloit que Dieu eust voulu, comme elle nous le manda depuis, la mettre à la plus haute épreuve, en luy ostant son nécessaire.

Nous quittâmes donc cette incomparable abbesse, comblez des marques de sa charité et des témoignages de sa bonté ; et, rendant gloire à celui qui fait éclatter sa grace là où il luy plaist, nous revînsmes à Orléans prendre nos hardes, d'où nous primes ensuite le chemin de Blois, et passâmes à *Fonpertuis* (1), où la dame, qui porte son nom (2), illustre par sa piété et par ses autres excellentes qualitez (3), ne se trouva point. Mais nous y vîmes le curé de la paroisse, qui étoit un Religieux de sainte Genevieve, homme d'un rare mérite, d'une piété solide, d'une sagesse consommée, d'une profonde érudition, d'un esprit pénétrant et d'une conversation charmante. Le peu de temps que nous le vîmes nous laissa une grande idée de sa personne ; et nous auons sceu depuis qu'il étoit en une singulière estime dans sa congregation, et que son évêque, qui est celui d'Orléans (4), regardoit son presbitaire comme une espèce de petit séminaire, d'où il retiroit les vicaires qui s'étoient formez sous sa conduite, pour en faire d'excellens cures. Aussi sa paroisse étoit peut estre une des

(1) Ecart de Lailly, rive gauche de la Loire, cant. de Beaugency, arr. d'Orléans, Loiret.

(2) M<sup>me</sup> de Fontpertuis étoit veuve de M. Angran de Fontpertuis, conseiller au Parlement de Metz. Elle monta dans le même carrosse que l'auteur, lorsqu'il rendit les derniers devoirs à M. de Saci. Voir t. III, p. 265, note 1. Elle visita Arnauld pendant son exil et fut sa légataire universelle.

(3) Louis XIV ne partageait pas l'opinion de du Fossé. Il l'appelait : « cette janséniste, cette fille qui a couru M. Arnauld partout, » à propos d'une plaisante anecdote que Saint-Simon raconte sur son fils. *Mémoires*, t. IV, p. 95, édition in-18, Hachette.

(4) Pierre IV de Cambout, cardinal de Coislin.

mieux réglées de tout le royaume. Sa vigilance à étouffer toutes les semences de division et de procès, et l'autorité qu'il s'étoit acquise sur les esprits, par sa grande charité, procuroient à cette paroisse une paix qu'on trouve difficilement partout ailleurs. Mais il est mort depuis peu, au grand regret de tout le pais, de toute sa congregation et de tous ceux qui le connoissoient. Et cette mort a causé un vide qu'on aura bien de la peine à remplir.

De là nous allâmes à *Blais*, ancienne patrie de nos pères. Et nous nous trouvâmes le jour d'une foire très célèbre (1). Nous admirâmes la politesse et la propreté de toutes les personnes du pais, aussy bien mises et aussy magnifiquement vêtues qu'à Paris. Les ruës ce jour là étoient couvertes de grandes toiles, afin de mettre à couvert du grand soleil et les marchands, et ceux qui se promenoient, ou qui venoient acheter; en sorte que l'on étoit à l'abry, au milieu des ruës, comme à la fure de Saint Germain. Nous visitâmes les principales églises, qui sont assez belles, et surtout celle de Saint-Serlin (2), qui, ayant été abbattue, quelques années auparavant (3), par la violence d'un furieux houragan, étoit rebâtie tout de neuf. On en a fait la cathédrale, depuis que Blois a été érigée en évesché (4), dont le premier évêque est l'abbé Bertier, sacré seulement depuis

(1) Elle se tient à la Saint-Barthélemy, le 24 août. Mais ce n'est pas le jour de l'ouverture de cette foire que du Fossé dût y arriver, puisqu'il partait de Paris « à la fin d'août » et arrivait à Amboise le 7 septembre.

(2) Saint Souleigne ou Solenne, évêque de Chartres.

(3) « Dans la nuit du mois de juin de l'an 1678. » *Descript. de la France* par Piganiol de la Force, t. V, p. 214.

(4) « Par le Pape Innocent XII, l'an 1697... Tout ce qui compose ce nouvel Evêché a été distrait de celui de Chartres. » *Id., ibid.*, p. 169.



quelques mois (1). Je ne parle point du château, dont je crois avoir touché quelque chose ailleurs (2), où le feu duc d'Orleans a fait longtemps sa demeure (3), et où le fameux duc de Guyse et le cardinal de Guyse furent tuez du temps de la Ligue (4). Au reste l'estime que nous faisons de la bonne foy des Blaisois nous fit tomber assez simplement dans un piège qu'ils nous tendirent. L'on sçait que les montres de Blois sont estimées dans toute la France (5). Sur cette bonne reputation des ouuriers du païs, qui ne manquerent pas de venir nous presenter de leurs ouurages, mon frere et ma belle sœur crurent deuoir profiter de l'occasion pour changer leurs montres, dont il y en auoit une d'or ; et ils en prirent chacun une de celles qu'on leur presentoit, en donnant même de l'argent de retour. Mais ils reconnurent dans la suite qu'ils auoient été tout à fait trompez, ces montres s'étant trouuées tres méchantes et tres mal faites, et n'étant point apparemment de l'ouurage des marchands de Blois. J'y aurois été aussy trompé, si j'eusse apporté la mienne ; mais, l'ayant laissée heureusement à Paris, j'eutay ce piege où j'eusse été pris comme les autres.

De Blois, nous primes le chemin d'*Amboise*, où nous

(1) David Nicolas de Berthier, sacré le 15 septembre 1697. — Ces « quelques mois » se rapportent à l'époque où du Fossé écrivait ce passage, en 1698, et non à celle de son voyage, en 1691.

(2) Il n'en a pas encore parlé.

(3) Gaston Jean-Baptiste de France, duc d'Orléans, le père de la fameuse Mademoiselle de Montpensier, mort le 2 février 1660. En 1635, il y fit exécuter de grands travaux, sous la direction de François Mansard. Id., *ibid.*, p. 213.

(4) Le premier y fut assassiné le 23, et le second, le 24 décembre 1588.

(5) Au Moyen-Age, Blois était renommé pour son commerce de pelletteries et de fourrures.

arrivâmes la veille de la feste de la Natiuité de la Sainte Vierge (1). Nous nous disposâmes, le lendemain, à faire nos deuotions et passâmes tout le matin à l'église, où matines furent chantées solennellement et ensuite la grande messe. Je me confessay au curé de la paroisse, que je trouuay un fort honneste homme, qui me parut un pasteur tres charitable. Après estre reuenus de la grande messe, comme nous allions nous mettre à table, quelqu'un de nos gens nous dit que l'abbé Gaillard étoit dans la Ville, et qu'il y faisoit sa mission cette année. Il est vray qu'à ce nom de l'abbé Gaillard nous nous sentîmes transportez de joye, parce que nous étions de ses amis, et que, souhaitant depuis plusieurs années de voir la manière dont il s'acquittoit de ses missions, nous le trouuions si heureusement dans nostre route, sans l'auoir préné. Nous quittâmes donc là le disner; et, nous étant informez du lieu où il demouroit, nous allâmes sur le champ le chercher aux Cordeliers. Si nous auons esté surpris de le trouuer à Amboise, il le fut encore plus de nous scauoir à sa porte. Le temps n'étoit guere fauorable pour l'entretenir, parce qu'il se préparoit actuellement à prescher après le disner. Ainsy, nous étant contentez de scauoir de ses nouuelles et de luy auoir témoigné nostre joye de le trouuer en faction (2), nous luy dîmes que nous ne voulions point luy dérobbier de son temps, mais que nous assisterions à sa prédication, auant que d'aller coucher à Tours.

Il est bon de dire icy, en deux mots, ce que c'est que cet abbé. On luy donne le nom d'abbé, quoyqu'il n'ait aucun benefice, et qu'il ne soit point dans les ordres sacrez. Il s'est contenté de la tonsure et de l'habit ecclésiastique: et, regardant par humilité le sacerdoce comme

1, Le 7 septembre.

2) Fonction.

un état élevé audessus de luy, il se borne à exercer la charité spirituelle et corporelle, selon la mesure du don qu'il croit avoir reçu du Seigneur. Comme il a un bien de patrimoine fort considérable, non seulement il n'a pas jugé devoir posséder du bien de l'Eglise, mais il a cru même devoir employer son bien propre pour soulager et pour assister en différentes manieres les pauvres. C'est ce qui l'a engagé à s'appliquer à la connoissance de la medecine, de la chirurgie, de l'anatomie, et des remedes les plus excellens, tant des minéraux que des simples. Et, ayant trouué dans son propre fonds de quoy fournir à cette dépense qui est tres grande, il a jugé à propos d'aller répandre ses liberalitez et exercer sa charité en diuers lieux du royaume, selon qu'il sçait que la misere y est plus grande et que les peuples ont plus besoin d'estre instruits. Car les évesques, qui le connoissent, sont ravis de l'employer dans leurs dioceses, pour catechiser leurs peuples et pour faire entrer d'autant plus facilement la parole de l'Euangile dans leurs cœurs qu'il nourrit leurs corps et guerit leurs playes. Ainsy partout où il va faire ces sortes de missions, il porte avec soy une bonne bourse et un cœur plein de charité ; et il établit ordinairement, en chaque lieu, tant qu'il y est, une espece de petit hospital, consistant en huit ou dix lits, plus ou moins, dont il donne la direction à quelque dame ou damoiselle d'une piété distinguée, et à quelque chirurgien qu'il mene avec luy ; et où il retire ceux des malades qui viennent de loin, et qui, ayant de grands maux qu'on ne peut guerir qu'en les traitant tous les jours, n'ont pas le moyen de se loger autre part. Les couuertures qui seruent aux lits de cet hospital sont de gros bellinge (1), qu'il faut achet-

(1) Ce mot, que ne donne pas le *Dictionnaire de Trévoux*, a été

ter ordinairement sur les lieux ; et, quand il sort de mission, il les emploie, aussi bien que la toile des paillasses, à vêtir les pauvres. Mais il accompagne toujours, comme j'ay dit, cette double charité corporelle de catéchismes et d'instructions familières qui pénètrent jusqu'au cœur. Qu'on seroit heureux si ceux que leurs bénéfices engagent beaucoup davantage à nourrir et à instruire les pauvres, pouvoient se résoudre d'imiter de loin l'exemple d'un homme qui, par un si saint usage de son bien propre, confondra un jour l'abus déplorable qu'ils font d'un bien qui ne leur appartient pas ! Que d'hôpitaux, établis par tout le royaume, édifieroient l'Eglise et feroient rentrer les hérétiques en eux-mêmes ! Que de pauvres soulagez offriroient à Dieu leurs prières pour leurs bienfacteurs (1) ! Que de malades gueris feroient retentir la gloire de nostre Dieu et la grandeur de nostre Religion !

Pour revenir à l'abbé Gaillard, nous nous bâtâmes, après le dîner, d'aller prendre place dans l'église, où nous sçauions qu'il deuoit prescher. Il y vint effectivement un fort grand monde ; et l'ardeur de ceux qui venant l'entendre étoit aussy grande que la chaleur de ce jour étoit excessive. Comme on attendit un peu longtemps, et que ceux qui étoient proches de nous virent bien que nous n'étions pas de la ville, quelques uns nous dirent fort honnestement qu'au moins nous deuions nous assurer que le predicateur ne nous ennuyeroit pas.

remplacé par « étoffe » dans l'imprimé, p. 410. — Le Dictionnaire de Bescherelle le définit ainsi : « *BELINCE*. On donnait autrefois ce nom, en Picardie, à une urtine très grossière de laine et de fil. »

1. « Je n'ay jamais vu les opinions plus partagées en fait de langage, que sur les mots de *bienfaiteur*, et de *bienfacteur*. » *Bouhours, Remarques nouvelles sur la langue françoise*, 3<sup>e</sup> édit. 1682, p. 606. Il préfère ce dernier condamné par Vaugelas.

Nous le sçauions bien, et, entre les autres bonnes qualitez, nous estimions fort celle cy, qu'il étoit toujours fort court dans ses predications, comme il nous l'auoit témoigné luy même, et qu'aussy ce qu'il disoit s'imprimoit plus fortement dans l'esprit de ses auditeurs, attentifs à l'écouter dans le peu de temps qu'il leur parloit, et à ne rien perdre d'une instruction où tout étoit pathétique et digne de l'Euangile. Nous trouuâmes, en effet, dans le sermon qu'il nous fit, qu'il répondoit parfaitement à l'idée qu'on nous en auoit donnée. Il expliqua exactement les paroles de l'Euangile qu'il prit pour son texte, en nous faisant voir leur sens visible, et il en fit l'application fort juste aux besoins de ses auditeurs ; le tout avec une grande netteté d'esprit, une merueilleuse facilité et une breueté (1) surprenante. Aussi, pour rendre le peuple plus attentif, il auoit accoutumé de le préuenir fauorablement, en l'assurant qu'il seroit tres court, et que, pour peu qu'ils se dissipassent ou s'endormissent, ils perdroient le fruit d'une instruction pour laquelle ils auoient fait paroistre quelque ardeur ; parce qu'il alloit finir en tres peu de mots ; ce qui seruoit admirablement à renouveler l'attention de tout le monde. Et l'on peut dire, en effet, qu'encore qu'on s'attendist qu'il dust estre court, il surprenoit neantmoins par sa breueté, et qu'en finissant il laissoit presque toujours quelque regret de ce qu'il auoit fini trop promptement ; ce qu'on ne sçauroit assez louer dans un predicateur, dont le deffaut, assez ordinairement, est de laisser, plutost dans l'ennuy que dans le regret, ses auditeurs (2).

(1) Se disoit encore pour *Brieveté*, au xviii<sup>e</sup> siècle. Voir le *Dictionnaire de Trévoux*.

(2) La cause en étoit le plus souvent dans la division artificielle des sermons en trois parties, méthode née de la dialectique des écoles du Moyen-Age, et à laquelle se soumirent de grands prédicateurs, tels

Nous remarquâmes, dans Amboise, une distinction qui ne se trouve peut être dans aucune ville du royaume. Il y a deux quartiers, qui sont deux paroisses, dont l'une s'appelle la paroisse des Exempts, et l'autre, celle des Taillables. La paroisse des Exempts est toute composée de gens à leur aise, qui, ayant acquis de quoy acheter quelque charge chez le Roy ou chez les Princes, ont trouvé par là moyen de s'exempter de la taille et de tous subsides, et de vivre comme la noblesse, eux avec toute leur famille. Aussi ils étoient aisez à distinguer par la propreté et par la magnificence de leurs habits. Celle des taillables est au contraire composée de pauvres gens et d'ouvriers, qui, surchargés de la taille et de tous les autres impôts, portant seuls tout le poids des charges publiques, dont les autres auroient dû porter leur part, sans l'exemption qu'ils se sont acquise (1). C'est ce qui nous fit faire réflexion sur la sagesse du conseil que le Cardinal de Richelieu donna au Roy Louis XIII, d'heureuse mémoire, de composer toute sa

que Bossuet, Bourdaloue et Fénelon, qui la condamne. (*Dialogue sur l'Eloquence*, II<sup>e</sup> partie. Avant lui, Lahruyère s'en étoit moqué en termes piquants. « Ils ont toujours, d'une nécessité indispensable et géométrique, trois sujets admirables de vos attentions : ils prouvent une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième. Etc. » Voir ses *Caractères, de La Chaire*. Mais remarquons que l'abbé Gaillard étoit un missionnaire.

(1) « Il y a deux Paroisses, l'une pour les Gentils hommes, ceux qui possèdent des fiefs, les officiers, et pour tous les nouveaux venus, et leurs domestiques, pour la première année seulement, après laquelle, s'ils ne sont point Gentils-hommes, ou possédans fiefs, ou officiers, ils sont de l'autre Paroisse, qui est celle des Bourgeois ou du peuple. La Ville a été affranchie de Taille par Lettres Patentes du Roy Louis XI. données au Plessis lez Tours au mois d'octobre de l'an 1482 Mais les Faubourgs y sont sujets » Piganol de la Force *ibid.* t. VI, pages 84-85.

maison de la pauvre Noblesse de son royaume, en luy fournissant de quoy subsister honnestement ; parce qu'il attacheroit ainsy à son service toute sa Noblesse et l'engageroit à une fidelité inuiolable ; que sa maison seroit toute composée de braues gens, en qui le courage étoit attaché à la naissance ; qu'il mettroit par ce moyen un tres grand nombre de familles nobles hors de la necessité ; et qu'enfin il soulageroit en même temps tout son peuple, en empeschant que les pauvres ne fussent surchargez par l'exemption des riches, dont la taille retombe sur ceux qui sont déjà accablez (1).

Après auoir entendu vespres et le sermon à Amboise, nous nous préparâmes à partir. Mais l'abbé Gaillard nous vint joindre avec le curé, auant nostre départ et nous fit voir son hospital et son apotiquarerie, dont nous fûmes tres édifiez, louant Dieu de la charité qu'il inspire au cœur de ses seruiteurs pour faire un si saint usage de leur bien, qui, en soulageant icy bas leurs freres, leur procure à eux mêmes un bonheur et un thresor éternel. Puis nous allâmes coucher à *Tours*. J'ay déjà parlé de cette ville (2), qui est grande et située le long de la Loyre. Saint Gallien (3) est l'église cathedrale. C'est un grand vaisseau fort massif. Il y a aussi une église collegiale fort considerable (4), dédiée à Saint Martin, dans la quelle on voit un endroit enfermé de grilles de fer, où l'on prétend que le corps de ce saint fut

(1) Les mêmes idées se trouvent dans le *Testament politique de Richelieu*, édit. de 1708, première partie, chap. III et VII, et seconde partie, chap. X, section XI.

(2) Il en a seulement cité le nom, lors de son voyage à l'abbaye de Saint-Cyran. Voir t. I, p. 299.

(3) Saint-Gatien, du nom de son premier évêque.

(4) L'énumération des membres du chapitre de Saint-Martin, occupe près de trois pages dans Piganiol de la Force, *ibid.*, p 62-64.



brûlé, dans le temps des guerres, par les heretiques. Mais l'une des plus belles abbayes de France est celle de *Marmoutier*, c'est-à-dire *Martini monasterium*, Monastere ou Abbaye de Saint Martin, qui n'est qu'à un quart de lieue de la Ville (1), et dont je crois avoir aussi touché quelque chose dans ces Mémoires (2). On y montre la cellule de ce Saint évêque (3), la quelle est presentement aussi enrichie qu'elle étoit de son vivant parure et simple, et où l'on monte en tournant par un double escalier fort magnifique. C'est un lieu d'une tres grande deuotion. Et, comme l'on tient ordinairement le Chapitre general dans cette abbaye, les Religieux Benedictins y ont fait bastir le plus grand et le plus superbe bastiment qui soit peut estre dans le royaume, afin que ceux qui y abordent de toutes parts, au temps du chapitre, y puissent être logez commodément. Je ne sçay s'ils ne seroient point aussy bien logez dans une maison qui se sentoit un peu dauantage de la pauvreté et de l'esprit d'humilité du grand Saint Benoit. Mais ce que je sçay, c'est qu'on ne peut regarder de tels bâtimens, sans estre surpris, et qu'on ne se porte naturellement à demander si ce n'est point le palais d'un prince plutost que la de-

(1) Tours est sur la rive gauche de la Loire, et, sur la rive droite, près du faubourg Saint-Symphorien, à l'Est, se trouvant la célèbre abbaye de Benedictins. L'étymologie du du Fossé est contredite par celle-ci : « Comme c'étoit le Monastère le plus considerable des trois établis par saint Martin, on l'appela *Majus Monasterium*, d'où l'on a fait en notre langue *Marmoutier*. » Figaniet de la Force, *ibid.*, t. VI, p. 66.

(2) C'est la première fois qu'il en est question.

(3) Pris de l'autel de St Martin, « on voit encore sa cellule pratiquée dans le roc, où à peine un homme peut se tenir debout ou s'étendre couché de son long : elle n'est pas plus large que pour y mettre une couchette ou un grabat. » *Voyages liturgiques* de Le Brun des Marettes, p. 111.



meure de Religieux qui ont fait vœu de pauvreté. Pour l'église, elle est, je crois, une des plus grandes de tout le royaume. On voit aussy, dans cette maison, la tonne de Saint Martin, qui tient, ce me semble, près de cent muids, et où l'on prétend que ce grand Saint fit le miracle de changer en vin excellent l'eau dont elle auoit été remplie.

Il y a à Tours un tres beau mail (1) et beaucoup de choses curieuses à voir, qui sont les manufactures différentes en soye (2). On y voit entr'autres choses une déuidoire (3), qui est une machine faite exprès pour dévider tout à la fois une infinité de coques de vers à soye. C'est une confusion étonnante de bobines et de rouës, qu'une seule personne fait remuer toutes ensemble, sans aucune peine. Il faut l'auoir veuë pour la comprendre. Nous y vismes la Calandre, qui est une autre machine destinée pour façonner les moirés. C'est une espece de pressoir roulant d'une pesanteur effroyable, que des cheuaux font marcher, et qui, passant plusieurs fois sur des étoffes de soye pliées d'une certaine maniere autour de deux rouleaux de bois, où l'on a fait une legere grauure, leur imprime à force ces ondes, et comme ces jours

(1) « Le Mail, qui est du côté des nouvelles murailles, sur lesquelles  
« on va se promener pour jouir de l'aspect de la campagne, est com-  
« posé de quatre rangs d'arbres. Il n'y en a point de plus long en  
« France. » *Dictionnaire géographique* de Th. Corneille. — La pro-  
menade existe encore, sous le même nom, au Sud de la ville.

(2) « Sous le ministere de Richelieu, il y avoit dans la ville de  
« Tours 20 000 ouvriers en soye, 8 000 métiers pour la fabrication des  
« étoffes, 700 moulins pour preparer la soye et plus de 40 000 per-  
« sonnes employées à la dévider. Alors le tarif de la soyrie de Tours  
« montoit à plus de 10 000 000 livres tous les ans. » *Etat de la  
France*, extrait des Mémoires des Intendans, etc. Londres, 1737, t. IV,  
p. 377.

(3) Au XVIII<sup>e</sup> siècle on écrivait *Devidoir*, et ce nom était masculin.

différens, qui distinguent la moire des autres étoffes. On ne se persuaderoit jamais qu'une étoffe peut estre endée de la sorte, par le moyen de ces plis, et de ces ligères grauaures, et de ce poids qui passe dessus, si l'on n'en étoit conuaincu par ses propres yeux (1). Nous vîmes encore avec admiration la manufacture des velours, qui demande une habileté et une adresse incroyable. Car l'ouurier, après auoir avec sa nauette passé trois soyes sur le mettier, coupe avec un instrument tres fin, le long d'une petite regle de cuiure tres fine aussi, les filets de tranverse qui sont audessus de cette regle qu'il a appliquée entre les deux ourdissures de soye 2). Cela se fait avec une telle legereté et une si grande vitesse qu'à peine le peut on voir. Et si l'ouurier n'entendoit parfaitement cette coupe, il gâteroit d'un seul coup une piece de velours, en laissant aller son instrument à costé, et coupant la double ourdissure de soye, au lieu de n'en couper qu'une (3).

(1) La description est aussi claire que complète, et l'instrument est resté à peu près le même.

2), C'est-à-dire la chaîne entre les portées de laquelle la navette va passer la trame.

3) Tours étoit renommé par sa Draperie, sa Tannerie, et surtout sa Soierie. Voici l'état de sa fabrication pour les étoffes, du temps de Louis XIII : « On fait à Tours des Pannes si belles, qu'on les envoie en Espagne, en Italie et autres pa.s Etrangers. Les Taffetas unis qu'on y fait aussi, ont un si grand débit par toute la France, qu'il n'est pas besoin d'en chercher ailleurs. Les Velours Rouges, Violets et Tannés s'y font maintenant plus beaux qu'à Genes : c'est aussi le seul endroit où il se fait des Sarges de soie. La Moire s'y fait aussi de la même qu'en Angleterre ; les meilleures toiles d'or s'y font plus belles et à meilleur marché qu'en Italie. » *Testament politique de Richelieu*, II<sup>e</sup> partie, p. 152-153. Mais cette prospérité touchait à son déclin, lors de la visite de du Fossé. Voir *l'Etat de la France*, etc., t. IV, p. 377.

. Nous eûmes la deuotion d'aller au *Plessis lès Tours* (1), qui est un ancien château deuenu celebre par la demeure de Louïs XI, un de nos rois, et encore plus par la retraite de saint François de Paule, le fondateur des Minimes, que ce prince fit venir d'Italie, dans l'esperance de recevoir par ses prieres du soulagement dans sa maladie (2). Le chasteau est presentement fort en desordre. Mais il y a un peu plus loin un couuent de Minimes considerable, où l'on montre la cellule de ce grand saint, qui respire encore en quelque sorte l'onction de sa pieté (3). Et l'on remarque aisément, dans ces deux maisons, l'une d'un Roy, et l'autre d'un simple Religieux, la difference que la mort apporte, et l'étrange distinction qu'elle fait d'un prince, qui a fait trembler tout un royaume, de son viuant; et d'un saint, qui n'a trauaillé, pendant sa vie, qu'à s'abaisser et à se mettre, pour le dire ainsy, souz les pieds de tous les hommes; puisque ce roy est maintenant dans l'oubly et son chasteau abandonné (4); au lieu que ce saint est en veneration à tous les peuples, et sa cellule si pauvre l'objet de leur deuotion. Nous remarquâmes, dans ce quartier, une quantité furieuse de petits muriers (5); et l'on nous dit qu'on auoit dessein de plan-

(1) Dans le village de Richz, à un kilomètre au Sud de Tours.

(2) Louis XI « l'appeloit *le saint homme*, pour sa sainte vie. » *Mémoires de Philippe de Commines*, liv. VI, ch. 8.

(3) « En l'honneur duquel le Roy de present (Charles VIII) fit faire « un monastere au Plessis-du-Parc, en recompense de la Chapelle « près du Plessis, au bout du pont. » Id., *ibid.* C'est celui que visita du Fossé.

(4) Aujourd'hui c'est une ferme où l'on montre encore quelques vestiges de l'ancien château.

(5) Ces plantations étoient exigées par les manufactures de soie. « Le Roy Louis XI y donna commencement en 1470, ayant appelé à « Tours les plus habiles ouvriers de l'Europe, qu'il tira de Venise, de « de Florence, de Genes et même de la Grèce, et les logea d'abord

ter partout de ces arbres, pour élever et nourrir dans le pais des vers à soye, comme l'on fait en Prouence et en Italie. Mais je ne sçay si ce dessein aura été exécuté (1).

De Tours nous allâmes coucher à *Langest* (2), le pais des bons melon, où nous éprouuâmes la même chose qu'un gentilhomme de mes amis trouua à Mayence, et nous mêmes à Orleans. Car, comme ce gentilhomme ne put manger de jambons, lorsqu'il passa à Mayence, et comme nous mêmes, ayant voulu une fois acheter du cognac à Orleans, nous eûmes toutes les peines du monde à en trouver quelque méchante boette; aussy à *Langest*, quelque enuie que nous eussions de manger de ces melons si estimez à Paris (3), nous ne pusmes jamais en trouver que la moitié d'un, qui, étant tres excellent, ne seruit qu'à nous faire regretter de ce que nous n'en pouuons trouver pour de l'argent. La raison est que le pais, faisant grand trafic de ces fruits, les enuoye partout et principalement à Paris, auant même qu'ils soient mûrs; parce qu'ils meurissent dans le voyage; quoy qu'ils soient sans comparaison meilleurs, ayant meury sur les lieux, comme étoit celui dont nous mangâmes une moitié.

« chez les habitans, qu'il obligea de leur fournir l'ustensille; mais dans la suite il leur assura leur établissement par lettres patentes du mois d'octobre 1480, et leur accorda divers privileges. » *Etat de la France*, etc., t. IV, p. 377.

(1) Ce n'est pas probable; car la révocation de l'édit de Nantes et de diverses mesures fiscales commençaient à porter un coup funeste à cette industrie de la soie, alors si florissante, et presque détruite, en 1737. Voir *l'Etat de la France*, etc., t. IV, p. 377. La Touraine tomba de 8000 métiers à 1200. — Voir la *Correspondance administrative de Louis XIV* par Deppeing.

(2) *Langenis*, sur la rive droite de la Loire, dép. d'Indre-et-Loire, arr. de Chinon.

(3) Partout il est question de l'excellence de ces melons, à cette époque, et aujourd'hui encore.

De Langeſt nous allâmes le lendemain diſner à *Bourgüeil* (1), où nous viſmes une tres magnifique abbaye, ſoit pour les bâtimens ou pour les jardins (2). Je crois que l'abbé de Louuoys en étoit abbé (3). Et de là nous nous mîmes en chemin pour aller coucher à Fonteurault. Je diſ que nous nous mîmes en chemin pour cela : car nous crûmes bientôt après non ſeulement que nous n'y arriuerions pas, mais que ce ſeroit notre dernier jour, ou même le dernier du monde. Il y eut aſſurément de notre faute d'eſtre ſortis de l'hoſtellerie dans le temps que nous en ſortîmes ; et il n'y auoit que l'impatience naturelle aux voyageurs, qui veulent toujours auancer chemin, qui fuſt capable de nous engager à partir, lorsque nous voyions d'un peu loin le ciel tout obſcurcy, avec toute l'apparence d'un tres grand orage. Il eſt vray que nous ne nous le ſerions jamais figuré tel qu'il fut, et l'on ſe flatte toujours, lorsqu'on veut partir, que les nuées pourront ſ'écarter de coſté et d'autre. Enfin nous ne fuſmes pas longtemps à reconnoiſtre la faute que nous auions faite ; puis que nous n'étions pas à un quart de lieuë de Bourgüeil qu'il ſ'éleua un houragan des plus furieux que j'aye jamais veûs ; et que le tonnerre, les éclairs et la pluye, venant fondre en même temps ſur nous, au milieu d'une campagne, nous viſmes l'heure que nous allions eſtre emportez et renuerſez, avec le carroſſe et les cheuaux, qui ne pouuoient plus tenir contre la violence du vent, et qui d'ailleurs, effrayez auſſi

(1) A l'Oueſt de Langeais, même département et arrondiſſement.

(2) De l'ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Maur.

(3) Camille Le Tellier, quatrième fils du marquis de Louvois, avait été nommé, par un abus trop commun à cette époque, au prieuré de S<sup>t</sup> Belin, à l'abbaye de Bourgüeil et à celle de Vauluiſant en 1684, quand il n'avait encore que neuf ans.

bien que nous, quoy qu'on dise de ces machines animées(1), étoient prêts à s'abandonner et à prendre le frein aux dents. Nous sentant comme enlevez de terre à toute heure, nous tâchions de decourir de la venue quelque arbre, ou quelque buisson, ou quelque fossé, à l'abri duquel nous pussions nous mettre à couvert, en quelque sorte, contre la violence d'une si furieuse tempeste. Et en ayant à la fin decouvert un nous voulûmes le gagner. Mais nous ne pouvions, a cause du tonnerre et du vent, nous faire entendre du cocher qui, de son costé, étoit sans comparaison plus embarrassé que nous, n'étant presque plus maître de ses chevaux, et ayant d'ailleurs toutes les peines du monde à tenir ferme luy même contre un vent si furieux. Cependant, soit qu'il entendist enfin notre voix, soit qu'il jugeast par luy même que c'étoit le seul party qu'il avoit à prendre, il eut la force de conduire le carrosse à l'endroit que nous voulions, où nous demeurâmes un peu à l'abry jusqu'à ce que tout le houragan fust passé avec le fort de l'orage. Alors, nous regardant comme sauvez d'un tres grand péril, nous ne pouvions faire assez de réflexion sur le bonheur que nous avions eû de ne nous estre pas trouvez, dans ce moment si dangereux, sur la levée de la Loire(2), qui n'étoit qu'à un quart de lieue, puisqu'il y avoit toute apparence qu'en cet endroit élevé la force du houragan auroit renversé le carrosse et tout brisé. Mon Dieu ! en quel danger nous nous-jettâmes par l'impatience de quitter une hostellerie ! Et en quels perils au contraire ne nous engageons nous pas tous les jours, lorsque, dans le cours de cette vie qui

(1) Nouvelle protestation contre la doctrine de Descartes sur l'âme des Bêtes.

(2) Riv. droite de la Loire de Blois à Angers. La levée actuelle n'est plus celle de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, avec des murs en talus, qui se soutenaient du côté de la Loire.

n'est non plus qu'un voyage, nous nous arrêtons, à tous moments, où il ne faut que passer, et qu'attachez à des maisons de terre et de bouë, que nous ne saurions regarder que comme des hostelleries de voyageurs, nous y mettons nostre cœur et les regardons avec complaisance, comme si nous y deuions demeurer toujours ! Qu'il est donc utile alors que quelque grande affliction, comme une violente tempeste, vienne fondre tout d'un coup sur nous, pour nous faire rentrer en nous mêmes et comprendre combien il nous est auantageux de chercher nostre sureté, non icy bas où tout paroist exposé à mille périls, mais dans le secret de vostre tabernacle, ô mon Dieu, où vous promettez, par la bouche de vostre prophete, de mettre éternellement à couuert ceux qui vous craignent.

Après que cette tempeste fut passée, nous continuâmes nostre chemin ; et, ayant gagné la leuée de la Loyre, nous y comprîmes encore mieux le grand danger où nous aurions été en un lieu si élevé, pendant la force de l'orage. Mais, au bout de deux lieuës ou enuiron, nous eûmes encore une autre sorte de péril à essuyer. Pour aller à Fonteurauld, il falloit nécessairement passer la Loyre, qui est d'une très grande largeur en cet endroit (1). Et, pour la passer, il n'y auoit point de bac, la riuière étant beaucoup trop large pour cela ; mais on se sert de deux batteaux médiocrement grands, qu'on lie à costé l'un de l'autre ; et, en faisant auancer à force de bras le carrosse, on met une rouë de chaque costé dans chaque bateau, où l'on prétend qu'il est aussy surement que dans un bac. Nous auions peine à le croire, et nous ne pouuions presque nous résoudre à nous exposer

(1) Fontevrault est sur la rive gauche de la Loire, qui vient de recevoir la Vienne.



tous avec nos chevaux sur une telle machine, pour ce long trajet. Cependant l'assurance que nous donneront les batteurs qu'il n'y avoit aucun péril, et qu'ils y avoient encore passé un carrosse à six chevaux, le jour précédent, nous fit résoudre à passer. Nous leur parlâmes de ce huragan et de cet orage furieux que nous avions essayé; mais nous fûmes bien surpris, lorsqu'ils nous dirent qu'il n'avoit point été jusqu'à eux, nous qui avions cru que c'eust été une espece de déluge universel dans tout le pays. Ayant passé très heureusement ce grand trajet de la Loire, nous continuâmes notre route et arrivâmes sur le soir à *Fontevraud* (1).

L'abbaye est au haut de la montagne. Et, en montant, nous voyions sortir, à droit et à gauche, les paisans, comme du creux de la terre; parce que la plus part de leurs maisons sont creusées dans les rochers et qu'on ne voit que le haut des cheminées. Cette abbaye composée elle seule comme une espece de ville, contenant trois ou quatre monastères de deux cents filles et un d'hommes (2), qui sont tous enfermez dans les mêmes murs, si ce n'est que celui des hommes a encore sa clôture particulière, qui le sépare entièrement de ceux des filles. La grande et principale Maison des Religieuses s'appelle le grand Montier, c'est à dire le grand Monastere. Il est d'une magnificence extraordinaire Et,

(1) A cinq kilomètres environ de la Loire, canton et arrond. de Saumur, Maine-et-Loire.

(2) L'ordre de Fontevraud, fondé sous la règle de S. Benoît, se composait de monastères d'hommes et de femmes. Comme le dit du Foucault, il y avoit, à Fontevraud, plusieurs monastères de femmes, et un d'hommes. Aussi le titre de l'abbesse étant il : « Abbesse, chef et général de l'Abbaye; » titre bizarre en apparence, mais l'expression de la vérité, puis qu'elle étoit « chef et général des Bénédictins, » et « Abbesse, » des Bénédictines.



pour en juger, il suffit de dire que les Infirmeries seules, consistant en une chapelle, offices, salles, refectoir et plus de vint grandes chambres qui furent basties par Eleonor de Bourbon, couterent cent mille écus. Le chœur de l'Eglise n'est pas extrêmement grand, mais il est parfaitement beau et enrichi de quantité de sculptures. Outre ce grand Monastere, où l'abbesse fait sa demeure, et a un appartement magnifique, il y a encore, comme j'ay dit, d'autres moindres monasteres, séparés du grand, avec lequel neantmoins ils ont communication. Et entre ceux là il y en a un, appelé Bourbon, à cause qu'Eleonor de Bourbon (1), abbesse de Fontaurauld, l'a fait bastir, qui n'est point ordinairement habité, étant réservé pour les temps de maladies contagieuses. Quant aux autres Monasteres, consistant chacun en une Eglise, un dortoir, un refectoir et un jardin, ils sont destinez pour celles d'entre les Religieuses que quelque indisposition met dans l'impuissance de suivre, à la rigueur, toutes les obseruances tant du jour que de la nuit, qui sont prescrites par la Regle. Ainsy elles sont exemptes de l'office de la nuit et dispensées du chant, psalmodiant seulement à voix basse.

Les Abbesses de Fontaurauld ont trouué cet expédient pour conseruer toujours le grand Moutier dans une exacte régularité, n'y gardant que celles qui sont en état d'observer la regle dans toute sa rigueur, et pour ménager en même temps la foiblesse de toutes les autres que quelque raison considerable semble en dispenser. Car il est vrai que, si d'une part la charité oblige à user

(1) Eléonore de Bourbon, dernière fille de Charles I<sup>er</sup>, duc de Vendôme et de Françoise d'Alençon, née en 1532, fit ses vœux en 1550, devint coadjutrice de sa tante, Louise de Bourbon, puis, abbesse au mois de novembre 1575, et mourut le 24 mars 1611. *Gallia Christiana*.

de condescendance envers quelques unes, l'exemple même de cette condescendance nuit aux autres et peut leur être à la fin une source de relâchement. Aussi je puis dire que nous fûmes également surpris et édifiés de la grande régularité et de l'amour de la pauvreté et de la retraite, que nous remarquâmes dans la prieure clostrale et dans quelques autres Religieuses du grand Montier, qui voulurent bien que nous eussions la consolation de les entretenir. La simplicité extraordinaire de leurs parloirs nous étonna, et nous ne pouvions près que nous imaginer que ce fussent là les parloirs de la grande et magnifique abbaye de Fontevraud. Mais, quand la prieure nous eut fait connoître l'esprit et la conduite de la maison, qui est un esprit tout de recueillement et d'éloignement du monde, nous ne pûmes nous lasser d'admirer que Dieu répandist avec tant d'abondance son saint Esprit sur ces filles consacrées à son service qu'il les rendoit vraiment pauvres de cœur et de volonté, au milieu de ses superbes bâtimens où elles ne regardoient que comme étrangères, pendant le si court voyage de la vie présente. Aussi, sur ce que nous demandâmes à cette prieure si elles voyoient beaucoup de monde : « Tout le moins que nous pouvons, Monsieur, répondit elle ; et je vous assure que toutes nos sœurs ne vont au parloir qu'avec regret, n'étant jamais plus contentes que lorsqu'elles sont renfermées entr'elles. » Il nous parut bien effectivement, par la manière dont ces parloirs étoient entretenus, que c'étoient des lieux que l'on négligeoit beaucoup et que les Religieuses n'avoient pas dessein d'y attirer les personnes de qualité ny ne s'y plaisoient pas beaucoup elles mêmes.

Mais, pour le parloir de l'abbesse, il est aussi magnifique que ceux des Religieuses sont simples et pauvres. Comme ce sont ordinairement des personnes de premier

rang qui sont pourueuës de cette grande abbaye (1), elles ont bien d'autres engagements que les simples Religieuses, qui sont trop heureuses de n'auoir à songer qu'à leur salut. Celle qui étoit alors abbesse de Fontevrauld, et qui l'est encore aujourd'huy, s'appelle Madame de Rochechoüart de Mortemart (2). Nous n'osâmes pas la demander; mais nous nous contentâmes de demander Madame de l'Hospital (3), qui est toujours auprès d'elle et à qui nous auions à présenter une lettre d'une dame de qualité de ses intimes amies et des nostres. Nous fûmes frappez de la magnificence de ce parloir de l'abbesse, autant que surpris de la pauvreté de celui des Religieuses. C'est une grille dorée qui prend depuis le bas jusques au haut du plancher, et qui se termine au ceintre par le haut, et d'où l'on découure les jardins de l'abbesse, où l'on voit, entr'autres choses, une magnifique grille de fer qui fait la separation d'un parterre.

Nous eûmes un assez long entretien avec cette Religieuse, qui nous témoigna que Madame viendrait au parloir et qu'elle souhaittoit de nous voir, mais que ce seroit seulement après le disner, car elle auoit sceu que ma belle sœur étoit petite nièce du Saint Euesque d'An-

(1) « Entre les Abhesses que ce Monastere Chef d'Ordre a euës, on compte quatorze Princesses, dont il y en a cinq de la Branche Royale de Bourbon. » Thomas Corneille, *Dictionnaire géographique*, t. I, p. 115.

(2) Marie-Madeleine-Gabrielle Rochechouart, fille du duc de Mortemart et de Diane de Granseigne, et sœur du duc de Vivonne et de M<sup>me</sup> de Thianges et de Montespan, nommée abbesse le 18 août, sacrée le 6 février 1671, étoit encore abbesse en 1691. *Gallia Christiana*.

(3) « Marie Charlotte de l'Hôpital, religieuse à Fontevrauld, fille de Charles dit le comte de l'Hôpital et de Charlotte, fille naturelle d'Alexandre de Rohan, marquis de Marigny. » *Dictionnaire de Moréri*.

gers, pour qui elle avoit une singuliere veneration, et avec qui même elle avoit une si grande union qu'elle luy escrivoit et le consultoit souvent, comme un prelat tres éclairé et d'un grand merite. Nous témoignâmes à Madame de l'Hospital qu'à l'heure que Madame nous marquerait nous nous rendrions à son parloir.

Cependant, comme nous avions du temps devant nous, nous allâmes visiter la maison des Peres (1). Nous trouvâmes leur église d'une grande propreté. Et l'on nous y fit remarquer, comme une chose tres singuliere, trois grands autels tous en face, qui tiennent tout le travers de l'Eglise, où l'on pretend que trois évesques ont le droit de dire la messe, comme étant situez sur trois differens dioceses, celui de Tours, celui d'Angers et celui de Poitiers (2). Nous entrâmes, mon frere et moy, au dedans du Monastere, et nous eûmes bien de la joye d'y trouver, pour grand Prieur, un Religieux de nostre connoissance, qui avoit beaucoup d'esprit et de piete (3). Il nous mena voir particulierement son cabinet, où il avoit un grand nombre d'excellens livres et quantité de choses tres curieuses. Et, lorsque nous considerions tant de raretez avec admiration, nous fûmes surpris de voir entrer, dans le même cabinet, ma belle sœur qui, ayant trouvé heureusement une brèche à la cloture, entra sans façon et fit si bien qu'elle trouva le moyen de nous venir joindre, avec son fils, où nous étions. Le prieur, faisant mine d'être surpris, témoigna que ce n'étoit pas par son ordre qu'elle étoit entrée.

« Non, mon Pere, luy dit elle, je ne vous en accuse

(1) Le monastere de Bénédictins renfermé dans l'enceinte de l'abbaye de Fontevault, dont il a été question plus haut, p. 31.

(2) L'abbaye de Fontevault faisait partie du diocèse de Poitiers.

(3) Mathurin Vory avait été nommé grand prieur, l'année précédente, en 1690. *Galla Christiana*.

point, et je suis prêts de vous disculper sur mon entrée. Mais enfin, puisque me voilà, vous ne me chasserez pas, et je verray, s'il vous plaist, toutes choses : car je suis aussy curieuse que les autres. » Ce Religieux, qui sçauoit parfaitement viure, et qui entendoit fort bien le François, prit ce compliment de ma belle sœur comme il deuoit ; c'est à dire qu'ayant satisfait à quelque sorte de régularité, lorsqu'il ne luy auoit point donné sa permission, il n'étoit pas non plus trop fâché qu'elle eust trouué le moyen de satisfaire aussy sa curiosité. Aussy il luy fit voir, comme à nous, avec plaisir, tout ce qu'il y auoit de singulier et de rare dans son cabinet.

A l'heure que l'on nous auoit marquée pour voir l'abbesse, nous nous rendîmes à son parloir, où elle vint avec une honnesteté et une maniere tout à fait obligeante. Nous ne remarquâmes rien dans elle de cet air de grandeur et de fierté qui nous auoit tres choquez dans d'autres abbesses, en qui il sembloit que la Religion n'eust serui qu'à faire éclatter dauantage le ridicule de leur vanité et de leur ambition. Celle cy se montra au contraire pleine de douceur, de modestie et d'humilité. Son visage nous parut tres propre à représenter celui d'une Vierge (1). Son entretient étoit soutenu par beaucoup de grauité et de sagesse. Mais c'étoit une grauité sans affectation et une sagesse sans étude. Tout étoit grand et digne du poste qu'elle occupoit. Mais toute cette grandeur étoit naturelle et n'auoit point d'autre principe qu'une certaine grandeur d'ame qui étoit née avec elle. Elle nous parla beaucoup du saint prelat que nous allions voir, nous témoignant son

(1) M<sup>me</sup> de Sévigné nous apprend que Mignard fit le portrait de cette abbesse, en présence de l'abbé Tétu, qui la gouvernait.

estime singulière pour le mérite d'un évêque uniquement occupé de la conduite de son diocèse, et dont l'esprit, vide de toutes les vaines pensées du siècle, ne se remplissoit que de celles qui regardoient le service de l'Eglise. Après un fort agreable entretien, elle nous pria de vouloir bien presenter de sa part une lettre à ce prelat. Et, ayant pris congé d'elle, nous allâmes nous disposer à partir, pour aller coucher à Saumur. A peine étions-nous arrivés à notre hostellerie que l'on nous vint presenter, de la part de l'abbesse, un grand bassin rempli de toutes sortes de bonnes choses, dont nous prîmes quelque peu, pour ne la pas desobliger, et renvoyâmes le reste. Puis, nous étant remis en chemin, nous arrivâmes d'assez bonne heure à Saumur (1).

Comme j'ay déjà parlé autre part de cette ville (2), et de la grande dévotion de Notre Dame des Ardilliers, où l'on aborde de tous costez (3), je n'en diray rien ici. J'ajouteray seulement quelque chose de ce qui regarde le Monastere de la Fidelité, où nous allâmes, et qui, tant autrefois entre le château et la ville, est présentement dans le fauxbourg, basti audelà du pont. Ce sont des Religieuses Benedictines d'une piété admirable, à qui une prieure, nommée Madelaine Gautron (4),

(1) A dix kilomètres environ, au N.-O. de Fontevault, dans le même arrondissement. Cette visite n'est même pas mentionnée par le premier éditeur. — On sait que, depuis 1804, cette abbaye sert de maison centrale de détention, et il en reste encore quelques parties.

2, T. III, pages 30 et 31.

3) L'église était desservie par les Pères de l'Oratoire, et remplie d'ornemens précieux. *Dict. géogr.* de Th. Cornaille.

4) « Gautron (Madelaine), née à Marsillé près le Lude, entra le 11 novembre 1610 au monastère de la Fidélité de Saumur et en fut une supérieure en 1634. Elle y mourut le 29 janvier 1678, après y avoir établi la réforme. Sa vie a été donnée par un oratorien anonyme qu'on croit être Jean de Passavant en 1689. (Saumur, in-12

morte seulement quatre années auparavant (1), fut une source de benediction et de grace, comme la Mere Marie Angelique Arnould l'auoit été longtemps deuant à l'abbaye de Port Royal. C'étoit véritablement une Religieuse parfaite dans toutes les differentes vertus. Son humilité la rendoit comme insensible à tous les outrages et à toutes les injures, jusqu'à couvrir de confusion ceux mêmes qui l'attaquoient. Sa foy si viue la mettoit en état de tout esperer de la part de Dieu, lors même qu'elle paroissoit plus abandonnée; et de ne rien craindre du costé des hommes, dans l'extremité des plus grands dangers, qui faisoient trembler les autres. Sa charité pour les pauvres étoit telle que jamais elle ne manquoit à leurs besoins, lorsqu'elle sembloit manquer de tout; et que son évesque, forcé en quelque sorte par les sollicitations de différentes personnes de donner des bornes à ses aumônes comme outrées, reconnut enfin que sa charité même tenoit lieu à sa maison d'un plus grand thresor que toute la prudence humaine et tous les ménagemens qu'on vouloit y apporter. Ainsi il fut obligé de l'abandonner à la conduite de l'Esprit de Dieu, qui sçauoit fournir mille ressources differentes à un amour si compatissant pour les personnes affligées, qu'il inspiroit luy même au fonds de son cœur. Son amour pour la pauvreté étoit aussy grand que sa charité étoit ardente pour les pauvres; puisqu'elle aimoit véritablement dans son monastere ce qu'elle regardoit avec veneration dans ces membres de Jesus Christ. Tel fut le riche heritage qu'elle laissa en mourant à ses saintes

« Ernou) avec son portrait gravé en tête. » M. Célestin Port, *Dictionnaire hist. géogr. et biogr. de Maine-et-Loire*, t. II, p. 239.

(1) Ce serait donc en 1687. La date de 1676 qui vient d'être donnée, est peut-être pour 1686. — Le premier éditeur l'appelle Gautron. P. 410.



filles. Et il est vrai qu'ayant été, comme je l'ay dit, leur rendre visite, nous remarquâmes aisément en elles l'image de leur sainte mere, qui auoit été en une telle veneration de son viuant que la Reyne Mere Anne d'Autricue, étant venuë à Saumur en 1652 (1), alla passer une apres disnée entiere avec elle, pour l'entretenir de choses de pieté et se recommander avec le Roy à ses prieres.

Lors donc que ces bonnes filles eurent sceu que ma belle seur étoit la niece de leur évesque, la prieure (2) ne se contenta pas d'estre venuë avec quelque autre au parloir ; mais elle fit assembler la communauté, pour nous témoigner en corps les grandes obligations qu'elles auoient au saint évesque d'Angers. Et je puis dire que tout respiroit la pieté, la simplicité, la pauvreté, la charité et la regularité, dans leur exterieur et dans toutes leurs paroles. Leur mépris du bien et leur desintéressement est tel que jamais, en éprouuant la vocation d'une fille, elles n'eussent si elle est riche ou si elle est pauvre, craignant même autant les richesses qu'elles aiment sincerement l'état de pauvreté. Et, pour preuve de ce que je dis, j'en marqueray seulement icy un ou deux exemples, qui sont arriuez et que nous auons appris depuis peu.

Un gentilhomme, ayant une aumosne considerable à faire par son testament, voulut choisir pour cela un monastere qui fust vrayment pauvre, et où l'on fist profession d'une veritable pieté. Il chargea donc tres

(1) Pendant la période la plus critique de la Fronde où la cour ait eu à lutter contre Condé.

(2) La prieure qui succéda à Madeleine Gautron était Marie de Censay, dite de la Sainte Trinité. Voy. *Vie de Madeleine Gautron*, Saumur, Ernou, 1839, in-8, p. 446. Dû à l'obligeance de M. Lemarchand, bibliothécaire d'Angers, ainsi que quelques autres détails locaux.



expressement celui qu'il nommoit son executeur testamentaire d'observer ces deux conditions essentielles dans l'application qu'il feroit du legs marqué dans son testament. Après sa mort, l'executeur s'informa avec soin de ce qu'il vouloit sçavoir à différentes personnes qui luy nommerent plusieurs maisons, selon la connoissance qu'ils en auoient. Mais enfin, ayant entendu parler du monastere de la Fidelité de Saumur, il s'y transporta. Il demanda la prieure et luy exposa les intentions du deffunct, ajoutant qu'on lui auoit parlé de sa maison comme d'une maison vrayment pauvre, et où Dieu étoit serui en esprit et en vérité : à quoi la prieure lui repartit aussitost avec une humilité et une simplicité étonnante : « Helas ! Monsieur, c'est bien à nostre confusion que je me sens obligée de vous dire qu'il s'en faut beaucoup que nous ne seruions Dieu comme on vous l'a dit ; puisque nous sommes infiniment éloignées de répondre à la sainteté de nostre vocation. Et quant à la pauvreté, vous voulez bien que je vous assure aussy que nous ne sommes point pauvres ; puisque nous auons nostre nourriture et nostre vêtement. » L'executeur, quoy que surpris d'une réponse à laquelle il se seroit si peu attendu, n'en conceut que plus d'estime pour ce monastere, et se confirma dauantage dans la pensée qu'il ne pouuoit accomplir plus exactement les intentions du testateur qu'en aumônant la somme léguée à des filles qui se regardoient comme riches, au milieu de leur pauvreté, et comme tres imparfaites, nonobstant la fidelité avec laquelle elles s'appliquoient à tous leurs devoirs.

L'autre exemple n'est pas moins édifiant. Une demoiselle songeoit à se retirer du monde et à embrasser la Religion. Et, comme on sçauoit qu'elle auoit douze ou quinze mille francs à donner, des religieuses de différents

monasteres la sollicitoient de venir se retirer chez elles. Cet empressement deuint suspect à sa pieté. Elle cherchoit dans un monastere des exemples de vertu à imiter; et elle vit qu'on cherchoit dans elle à profiter de son argent. Cela luy ayant donné de l'éloignement de ces maisons que la seule cupidité paroissoit rendre si empressées pour l'auoir, elle s'informa d'une maison où Dieu fust servi avec plus de simplicité. Et Dieu exauça la droiture de son intention, luy ayant donné la connoissance du monastere de la Fidelité de Saumur, où elle pourroit trouuer tout ce qu'elle desiroit, c'est à dire un fort grand desintéressement et une solide pieté. Elle y trouua en effet beaucoup plus encore qu'elle n'auoit pu se persuader. Car ces bonnes filles, au lieu d'auoir le moindre desir de profiter de son argent, quand elle vint se retirer chez elles, furent même si effrayées, au temps de sa profession, lorsqu'elle leur aumôna la somme dont j'ay parlé, qu'elles se trouuerent dans le dernier embarras de ce qu'elles en feroient, enuisageant presque cet argent comme un piège que le demon leur tendoit, pour faire brèche, s'il l'auoit pu, à leur amour pour la pauvreté. Et sur ce que quelqu'un leur proposa de s'en faire quelque bâtiment, étant aus-i mal logées qu'elles l'étoient : « Hâ, mon Dieu, lui dirent elles : quoy ! bâtir, nous autres ? Hé ne sommes nous pas assez bien logées ? » Elles l'étoient en effet, quoy que pauvement. Mais c'étoit aussy à cet estat de pauvreté qu'elles ne vouloient pas renoncer. Pour mieux faire voir jusqu'où alloit leur simplicité, il suffit de dire que quelques unes, dans l'inquietude où elles étoient sur cette somme d'argent, qu'elles regardoient comme immense et même comme onereuse à leur pieté, proposèrent de subuenir en ce qu'elles pourroient à la nécessité presente des affaires de l'Etat, en disant : « Helas ! Ma Mere, si nous prenions la liberté

d'offrir cet argent à nostre bon Roy, dans la conjoncture de tant de guerres qu'il est obligé de soutenir(1) ! » On ne peut sans doute ne pas admirer un desintéressement si parfait. Et le fruit de toutes leurs delibérations fut que, l'intention de celle qui auoit donné son argent à Dieu, en se consacrant à son service, ayant été qu'on l'employast pour la charité, elles résolurent de receuoir dans cette veuë plusieurs filles pour rien ; comme elles le firent en effet depuis. Je m'assure que de tels exemples d'une maison pauvre, et en même temps si genereuse, seront capables de confondre la conduite d'un grand nombre de monasteres, d'autant plus interessez et empressez pour le bien des filles qui viennent se presenter, que leurs richesses les deuroient mettre en état de regarder uniquement leur vocation. Mais c'est à Dieu à donner cet esprit de paureté, qui est veritablement un esprit apostolique ; puisque c'est celuy dont les apôtres ont laissé l'exemple à toute l'Eglise, et dont saint Paul se glorifioit, lorsqu'il disoit : « Qu'étant pauvres, ils trouuoient moyen, dans leur paureté, d'enrichir les autres. »

De Saumur nous nous rendismes enfin à *Angers*, où l'on s'attendoit que nous dussions arriuer dix jours plutost. Nous y trouuâmes le saint Euesque dans un état bien different de celuy où nous l'auions veû, mon frere et moy, vint quatre ans auparauant(2). Car il y auoit plus de trois ans qu'il étoit aueugle. Et comme l'accoutumance où il auoit toujours été d'agir sans

(1) Par suite de la Ligue d'Augsbourg, la France avait été obligée de combattre, de 1689 à 1691, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie et en Espagne, sans compter la guerre maritime. Aussi la misère et la détresse du pays arrivèrent-elles bientôt à leur comble.

(2) En 1667, lors du voyage au prieuré de Saint-André, ils avaient visité Henri Arnauld, évêque d'Angers. Voir t. III, pages 29-36.

cesse pour les differens besoins de son diocèse, qu'il visitoit tous les ans, comme un bon pasteur qui veut tout connoître et pourvoir à tout, contribuoit à le faire bien porter; l'inaction et le repos, où il se voyoit réduit par une suite de l'infirmité que Dieu luy auoit enuoyée, contribuoit, au contraire, avec son grand âge (1), à affoiblir sa santé et à le changer de telle sorte qu'il nous fut presque impossible de le reconnoître; tant il paroissoit alors différent de ce qu'il auoit été auparavant. Il témoigna à sa niece et à son petit neveu une affection toute pleine de tendresse, touché très sensiblement de n'auoir point la consolation de voir des personnes pour qui il auoit une vraye bonté. Nous primes ce temps pour faire recevoir la confirmation à ce jeune enfant. Et ce fut son saint oncle qui la luy donna, moy luy seruant de parrain à ce sacrement comme à celui du baptême (2). Car il s'étoit conservé la liberté de conferer le sacrement de la Confirmation et de donner la Tonsure, nonobstant son infirmité, qui ne pouoit le priver de cette consolation de rendre parfaits dans le christianisme ceux que le baptême auoit déjà rendu chrestiens, et d'ouurir l'entrée de l'Eglise à ceux qui vouloient, en se consacrant à ce service, prendre le Seigneur pour leur heritage. Mais quant aux Ordres sacrez, ne pouuant plus les conferer, il ressentoit une peine extrême, dans le temps de l'ordination, de n'estre plus en état de s'acquitter de cette sainte fonction à l'égard de ceux qui le reconnoissoient pour leur Pape. Et nous nous aperceûmes bien aussy, aux quatre temps de septembre, que nous passâmes à Angers, combien cette priuation luy étoit sensible, lorsque tous les

(1) En 1491, il avait 94 ans.

(2) Ce passage a servi pour désigner plus haut, p. 1, le neveu qui l'accompagnait.

ordinans vinrent luy demander sa benediction et ses prieres, auant qu'ils partissent pour aller se faire ordonner à Nantes.

Cependant nous ne pouuions assez admirer et la presence d'esprit et la netteté de jugement qu'il faisoit paroistre en toutes choses, nonobstant la grande foiblesse où son corps étoit réduit. Et cela parut d'une maniere surprenante, un jour que ma belle sœur étant avec luy, près de son lict, il donna ordre à son secretaire de faire réponse à un évesque sur une affaire de consequence, et luy marqua en tres peu de mots, selon sa coutume, l'essentiel de ce qu'il deuoit écrire, ne pouuant la luy dicter, à cause de la compagnie. Car ce secretaire, quoyqu'accoutumé à sa manière d'écrire, n'ayant pas bien pris la justesse de sa pensée et de son expression, qui étoit essentielle, il luy ordonna de recommencer une autre lettre et luy redit de nouveau la maniere dont elle deuoit estre conceuë. Et il fit la même chose jusqu'à trois fois, et jusqu'à ce qu'il eust exprimé parfaitement ce qu'il luy marquoit, et en la maniere qu'il le marquoit, jugeant sans comparaison mieux que luy de l'importance que la lettre fust conceuë dans les termes qu'il luy auoit exprimez ; ce qui donna de l'admiration à ma belle sœur et à tous ceux qui étoient presens.

Dieu verifia en la personne de ce saint prelat, comme en celle de tous ses grands seruiteurs, ce que dit saint Paul : « Que tous ceux qui veulent viure dans la pieté, et conformément à la vie de Jesus Christ, souffriront persecution, » et ce qu'auoit dit, longtemps auant l'Apôtre, le saint Ange Raphaël à Tobie : « Qu'étant agreable à Dieu, il auoit été necessaire que la tentation l'éprouuast (1). » Il fut donc aussy éprouué, non pas seulement

(1) « Tobie, cap. 12. » Ms.

comme Tobie, en perdant la vue, mais en souffrant mille contradictions, qui devoient être d'autant plus sensibles à sa piété que, souz des prétextes de piété même, on prenoit à tâche de s'opposer à ses meilleures intentions, et qu'on se seruoit pour cela de gens deuots et de dames distinguées par la reputation de leur vertu; comme si la véritable deuotion pouuoit jamais s'accorder avec l'esprit de réuolte qu'on fait paroistre contre un saint évesque à qui on tend mille pièges pour le troubler dans ses plus saintes fonctions. Mais enfin c'est par cette voye que Jesus Christ, le pasteur suprême, a marché et que ses humbles imitateurs ont passé. Ce chemin, quoyque moins frayé et moins agreable aux sens, est le plus sûr. Et c'est celui par lequel il a plu à Dieu de conduire ce grand prelat à qui ses ennemis, qui l'estoient véritablement de la piété, enleuoient, par leur grand credit, ceux de ses Ecclesiastiques en qui il auoit plus de confiance et leur en substituoient d'autre directement opposez. Il supportoit ces humiliations avec une douceur qui alloit presque jusqu'à l'excès; puisque, bien loin de s'abandonner à un esprit de vengeance infiniment éloigné du caractere de sa vertu, il répandoit presque toujours ses graces sur ceux de qui il auoit été maltraité; en sorte que c'étoit un sentiment commun dans Angers qu'il suffisoit d'auoir offensé l'éuesque pour estre assuré d'en estre récompensé. Et, quoyqu'il eust dû peut estre se contenter de la disposition très sincere qu'étoit son cœur sur cela à leur égard, on ne sauroit neantmoins ne pas admirer cet excès tout nouveau en quelque sorte de vengeance, qui le portoit à excéder en bienfaits à l'égard de ses ennemis. Que si l'on jette les yeux sur le grand et incomparable modele du premier Pasteur, qu'il se proposoit et auoit toujours en vue; de celui qui a donné sa vie même pour rachetter ceux qui l'ont fait mourir, osera t'on accuser

d'excès ce qu'a fait l'éuesque d'Angers, pour se vanger saintement de ceux qui luy étoient opposez ?

Dieu permit, sans doute, que la mauuaise volonté de ces hommes possédez de l'esprit du siecle luy seruist de contre poids pour le tenir dans l'humilité, au milieu de l'applaudissement des peuples qui le regardoient communément comme un saint, et qui l'appeloient ainsy non seulement dans Angers, mais dans les enuirs. Et je me souuiens qu'à plus de dix lieuës, lorsqu'on scauoit que nous allions à Angers, on nous parloit aussitost de l'éuesque comme d'un grand seruiteur de Dieu et d'un prelat vraiment saint. Aussy, dans la ville, ceux qui y étoient en quelque sorte de distinction ne pouuoient presque se resoudre de mourir qu'ils ne l'eussent enuoyé prier de venir les voir et leur donner sa sainte benediction, qu'ils receuoient avec une pieté et une foy extraordinaire; en sorte qu'on en vit même de gueris d'une maniere surprenante par un effet de cette benediction épiscopale. Car il n'étoit point de ces prelates qui se tiennent ordinairement renfermez dans leurs palais, et qui craindroient, en quelque façon, de commettre le respect deû à leur dignité, s'ils se communiquoient trop facilement à leurs peuples. Pour luy, il étoit sans cesse partout. C'étoit comme le soleil de son diocese, qui se montrait également à tout le monde sans distinction, pour l'éclairer par sa lumiere et pour l'échauffer par sa charité. Et tant s'en faut qu'il appréhendast de rien perdre de son autorité que plus on auoit la consolation de le voir, plus on vouloit en jouir, et plus même le respect qu'on auoit pour sa personne s'augmentoît. Heureux les prelates à qui un si grand exemple pourra inspirer une semblable conduite; et qui, en suiuant ses traces, craindront autant de paroistre hors de leurs dioceses que de ne se pas assez montrer parmy leurs peuples ! Car celuy de qui



Le pape ne sortit jamais du sien pour s'en venir à Paris, dans l'espace de quarante deux années qu'il fut évêque(1) ; et il ne parut jamais à la Cour que lorsque la Cour même vint dans son diocèse : car la ville d'Angers, qui tenoit pour les Princes, dans le temps des guerres civiles, luy ayant refusé l'entrée, au retour de ses visites épiscopales(2), à cause qu'on le connoissoit très attaché à son devoir, il fut obligé de se retirer à Saumur, où il vit le Roy et la Reyne Mere, et leur temoigna l'extrême regret que luy causoit l'infidélité de son peuple, à qui il avoit écrit avec toute la force possible pour leur inspirer de plus justes sentimens.

Ce saint prelat donna à sa nièce un pouvoir general d'entrer dans tous les monasteres de Religieuses d'Angers, connoissant assez sa pieté et sa sagesse pour s'assurer que non seulement elle ne leur nuiroit pas, mais qu'elle les édifieroit même par la connoissance qu'elle auroit, et par ce qu'elle pouvoit leur dire d'autres maisons religieuses où l'Évangile étoit pratiqué avec une grande perfection. Et il luy nomma, pour l'accompagner partout, une demoiselle de grande vertu, avec qui elle avoit été autrefois pensionnaire à Port Royal, l'une des nièces

(1) L'imprimé dit « quarante ans », p. 415; le *Nécrologe de Port-Royal* « près de quarante-quatre ans », p. 227, et le Manuscrit : « quarante-deux ans » — Il fut nommé le 30 janvier 1649, fit son entrée dans Angers le 15 avril suivant, prêta serment le 12 mai 1650 et fut consacré le 29 juin de la même année. *Gallia Christiana*. La différence de ces dates explique la différence des années assignées à la durée de son épiscopat.

(2) « Étant allé à la Roche des Aubiers porter des consolations à M. J. Servien qui venoit de perdre sa femme, il fut au retour arrêté aux Ponts-le-Cô 20 janvier 1652, par les soldats du duc de Rohan, alors en rébellion ouverte contre le roi, et forcé, malgré ses protestations, de rebrousser chemin. » *Dictionnaire hist., géogr. et biogr. de Maine-et-Loire* par M. Célestin Port, t. 1, p. 137.



d'un excellent Ecclesiastique d'Angers, dont je parleray ensuite. Il la rendit aussy absolument maistresse de son équipage, pour aller partout plus commodement et pour donner lieu à nos cheuaux de se reposer d'un si long voyage. Ainsy elle alla en differens monasteres, comme à la Visitation et aux Ursulines (1), où elle fut receuë comme la nièce d'un évesque pour lequel elles auoient une profonde veneration, et où, entr'autres choses, on lui fit present d'un portrait de ce prelat en mignature, parfaitement beau et tout à fait ressemblant.

Nous allâmes aussy tous ensemble en diuers lieux : sçauoir à l'Hospital ou à l'Hostel Dieu d'Angers (2), que nous trouuâmes dans une admirable propreté, et où nous fûmes bien aises d'apprendre cette nouuelle particularité de la conduite du saint évesque, qu'auant son infirmité il visitoit regulierement les pauvres tous les dimanches, après vespres, et donnoit la confirmation à ceux qui ne l'auoient point receuë et qu'on auoit soin auparauant de preparer et d'instruire pour cela. Nous allâmes aussy à la celebre abbaye du Ronsey (3), dont la fondation est ancienne de six cent

(1) Les Ursulines furent établies en 1618, et elles existent encore. — Les Visitandines vinrent se fixer à Angers le 12 mars 1635, et le couvent a été transformé en caserne d'infanterie. Voir M. Célestin Port, *ibid.*, t. I, p. 75.

(2) L'Hôpital Saint-Jean l'Evangéliste. Voir id., *ibid.*, t. I, p. 96-98.

(3) Abbaye de Bénédictines, fondée par Foulques Nerra comte d'Anjou et sa femme Hildegarde, en 1028. Une crypte, conservée par eux, lors d'une réédification, mais oubliée pendant quatre siècles, « fut retrouvée en 1527, avec une Vierge en bronze, perdue au milieu « des ronces dont un pied, toujours vert et regardé comme miraculeux, croissait encore au xvii<sup>e</sup> siècle dans la muraille inférieure. « C'est d'où lui vient le nom populaire de *Ronceray*. » Id., *ibid.*, t. I, p. 69.

soixante et dix ans, puisqu'elle fut fondée à Angers en mille vingt et huit (1). Elle est de l'ordre de Saint Benoist, et elle a cela de commun avec quelques autres abbayes que son église, qui est partagée en deux, sert d'un costé aux Religieuses, et de l'autre à une paroisse qui en dépend. L'abbesse d'alors, qui l'est encore aujourd'huy, est de la maison de Grammont (2), et Messieurs de Fouquières, parens de la famille des Arnaulds, étant ses neveux (3), cela faisoit une alliance qui luy donnoit une considération particulière pour ma belle sœur. C'est une dame d'une régularité et d'une sagesse qui imprime du respect dans ceux qui la voyent. Elle a trauaillé à réformer doucement plusieurs choses dans cette abbaye, où l'on a toujours vécu avec une grande liberté; quoyque neantmoins on n'aït jamais pu y rien remarquer contre la sagesse et le denoir. On y reçoit les personnes de dehors, non à la grille, comme dans les autres maisons religieuses, mais dans une fort grande salle, où nous vîmes entrer l'abbesse de son costé, tandis que nous y entrions du nostre. Et là on s'entretient tous ensemble comme dans les visites ordinaires du monde. Elle auoit déjà gagné sur les Religieuses qu'elles ne receuroient plus, comme auparavant, les seculiers auedans de

(1) A défaut d'autre preuve, ce passage montre bien que la fin des *Mémoires* de du Fossé est de 1698.

(2) « Charlotte Catherine de Gramont, abbesse de Saint Ausony « d'Engoulême, puis de Ronceray, morte en 1706. » *Dictionnaire de Moreri*.

(3) Sa sœur, « Anne Louise de Gramont, s'étoit mariée le 26 juin « 1647 à Isaac de Pas, marquis de Fouquières. » Elle eut sept fils, dont queques-uns survivaient encore en 1691. Les Fouquieres étoient parens des Arnauld, parce que Manasses de Pas, marquis de Fouquieres, avoit épousé Anne Arnauld, fille d'Isaac Arnauld, seigneur de Carbeville, et frère du fameux avocat, Antoine Arnauld. Voir *Moréri* aux mots GRAMONT et PAS.

leur maison. Et je crois qu'elle voudroit bien les engager à quelque chose de plus; c'est à dire à se renfermer tout à fait, pour ne voir le monde qu'à la grille. Mais la longue possession où elles sont de converser librement avec le monde, et l'assurance que leur donne tout le temps passé pour la sagesse de leur conduite ne permet gueres d'espérer qu'elles renoncent à un droit qu'elles se croient si bien acquis. L'abbesse est vetuë à peu près comme toutes les Benedictines (1). Mais les Religieuses ont conserué leur maniere de s'habiller et de se coëffer, qui est tres extraordinaire, et qui demande sans doute beaucoup de temps, à cause de leur propreté surprenante, dont je ne puis dire autre chose, sinon qu'il semble y auoir quelque chose de trop affecté. Mais enfin c'est une ancienne mode de Religion, qui pouuoit bien estre celle dont on s'habilloit ou se coëffoit dans le monde, au temps de leur fondation, et elles paroissent y estre fort attachées. Nous fûmes extrêmement satisfaits de l'entretien de l'abbesse, où tout respiroit une certaine grauité qui sied si bien à une Religieuse, et où elle faisoit paroistre en même temps un grand fonds d'esprit et de pieté. Elle engagea ma belle sœur à reuenir, une autre fois, pour voir toute leur maison, selon que l'éuesque lui en auoit donné la permission : ce qu'elle fit dans la suite et y fut receuë avec tout le bon accüeil possible, chaque Religieuse luy ayant donné, en general et en particulier, toutes les marques de leur estime, comme à la nièce du saint prelat.

Je ne fus jamais, si j'ose user de ce terme, plus rassassié de musique que dans le temps de nostre séjour à Angers. Car, comme nous nous y trouuâmes à la

(1) La robe noire et le scapulaire noir.

fête de Saint-Maurice (1), patron de la cathédrale, nous assistâmes à tout l'office tant de la veille que du jour ; c'est à dire aux premières vêpres, à la grande messe du lendemain et aux secondes vêpres : ce qui dura en tout sept ou huit heures (2), à cause de la longueur d'une musique extrêmement composée, et des motets qui furent très bien chantez. Nous remarquâmes dans le chœur une chose très singulière, qui est que l'on met en haut, autour de l'autel, autant de grands cierges de cire jaune que l'évêque a d'années d'épiscopat et un par dessus (3). Ainsy, le jour de la fête de S. Maurice, nous contâmes ces cierges, qui se trouuèrent au nombre de quarante trois ; c'est à dire qu'il y auoit quarante deux A ans que le saint prelat étoit évêque d'Angers, et éclairoit par sa lumière ce grand diocèse.

Mais je ne dois pas sortir d'Angers, sans dire un mot de cet excellent Ecclesiastique dont j'ay promis de parler (5). Il s'appelloit Monsieur Heard et il étoit particulièrement considéré du prelat, à cause de sa grande

Le 22 septembre.

1. La Musique et la longueur des offices étoient de mode à Angers. On y cra de la fameuse Procession de la Fête-Dieu, appelée *le Sacre des ceres*. « Quoique cette Procession parte du matin, elle n'arrive à la cathédrale qu'à trois heures après midi; et dès qu'elle est arrivée, l'évêque célèbre une grand-Messe que l'on chante en Musique » Paganini de la Force, *ibid.*, t. IV, p. 119. Il en fait une description assez longue.

2. Cette particularité ne figure point dans les *Voyages liturgiques* de Le Brun Desmarettes, qui cependant a donné de nombreux détails sur l'Eglise cathédrale de Saint-Maurice, pages 72-102.

3. L'auteur a donc eu tort, plus haut, de borner son épiscopat « à quarante-deux années, » (p. 47,) puisque sa visite est du mois de septembre 1691, et que ce prélat mourut plus de huit mois après, le 3 juin 1692.

4. Voir plus haut, p. 48. — L'imprimé dit « Heard. » P. 416. — « Heard (René), sieur de Boissimon, conseiller au Présidial, regu le 14 j. oct 1687 chanoine de St Maurice d'Angers. » M. Célestin Port, *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, t. II, p. 353

piété, de son érudition et de sa profonde sagesse. Il vivoit avec la demoiselle sa sœur, qui ne s'est point mariée et qui est une personne d'une vertu admirable, avec son frère et sa belle sœur et quelques unes de ses nièces (1), dans une maison charmante. Et l'on peut dire qu'il étoit luy même comme l'évesque au milieu de cette petite Eglise domestique, et de cette famille vraiment chrestienne et consacrée au service de Dieu et aux devoirs de la charité. C'étoit un cœur vraiment généreux; et, aimant à exercer l'hospitalité envers ses amis, il eut un regret sensible de ce que la considération du prelat, à qui ma belle sœur étoit si proche, ne luy permit pas d'exécuter à notre égard ce qu'il auroit désiré. Il ne laissa pas de nous donner tous les témoignages d'une amitié et d'une bonté très sincère, et nous traita même, si je l'ose dire, un peu trop magnifiquement. Mais, sur quelques plaintes que nous luy en fîmes, il nous répondit d'une manière fort agréable qu'il ne falloit pas trop nous effrayer ni juger, par la dépense de Paris, de celle d'Angers. Et, pour mieux nous persuader de ce qu'il disoit : « Combien croyez vous, ajouta-t'il, que coutent tous ces melons ? » Il y en avoit d'art bassins tout pleins et des plus beaux. Comme il nous vit embarrassés à luy répondre et qu'il jugea bien qu'il nous seroit impossible d'en dire le prix il nous prévint, en nous assurant qu'il y en avoit seulement pour quatorze doubles (?). Il est vrai que nous avions peine à le croire, puisqu'à Paris il y en auroit eu pour huit ou neuf francs.

(1) C'est l'une d'elles qui accompagna M<sup>re</sup> de Bosroger dans ses visites des monastères d'Angers. Voir plus haut, p. 47.

(2) Ordinairement : « Petite monnaie de cuivre, valant deux deniers. » *Dictionnaire de Trevoux*. Ce serait donc à peine deux sous et demi. S'il faut entendre le double parisis, et non le double tournois, ce serait un quart en sus, soit trois sous à peine.

Aussy on regarde ordinairement Paris comme la ville du royaume ou l'on fait la meilleure chere ; au lieu qu'il est tres certain qu'on la fait beaucoup meilleure dans les provinces, et que toute la difference qu'il y a, c'est qu'on se glorifie sottement d'acheter bien cher dans Paris, ce qu'on a souvent pour rien ailleurs ; qu'on l'y mange même moins bon que dans les lieux éloignez d'où on l'apporte ; et qu'enfin on trouue bientost le moyen de se ruiner, lors qu'ayant la vanité d'entretenir une bonne table on a encore bien de la peine à faire, avec beaucoup de dépense, quelque chose qui approche de ce qu'on fait en d'autres villes, à tres peu de frais : ce que je remarque exprès pour faire voir la sottise de la plupart des gens qui font gloire de se ruiner à Paris.

Pour revenir à cet excellent Ecclesiastique, Dieu le conduisoit, comme tous ses seruiteurs, par la voye des afflictions et des croix. Il en auoit une entr'autres tres painfulle, qui étoit une disposition presque continuelle à l'esquinancie, qui le reduisoit en certain temps à l'extremité. Aussy il pouuoit dir veritablement avec l'Apostre : *Ipsi in nobis metipais responsum mortis habuimus, et non sumus fidentes in nobis sed in Deo, qui suscitât mortuos* (1). Car l'estat où il se voyoit étoit comme un auertissement perpetuel de la mort qui le menaçoit, et qui, l'obligeant de mettre toute sa confiance en Dieu qui a le pouuoir de ressusciter les morts mêmes, l'empeschoit de la mettre dans les hommes et dans le monde, dont il se tenoit le plus éloigné qu'il pouoit, aimant beaucoup la solitude d'une maison et d'un jardin écarté qu'il auoit dans le faubourg. Il est mort depuis quelques années (2), laissant

(1) Saint Paul. • 2 Corinth., cap. I, 9. • Ms.

(2) Ce seroit plutôt « quelques mois, » puisque, d'après M. Célestin Fort. • Il mourut à quarante-cinq ans, le 25 mai 1698, à Angers. • *Bibliothèque de Maine-et-Loire*, t. II, p. 333.

à ses proches, comme une riche succession, l'exemple de sa piété, vrayment digne d'un prestre de Jesus-Christ et uniquement appliqué à son service. Aussy sa sœur, suiuant tres parfaitement les traces de sa vertu, continuë à viure tres retirée dans leur jardin du faubourg, où il est facile de remarquer, dans toute sa conduite, que les seules forces luy ont manqué pour s'engager entiere-ment, comme elle auoit resolu, dans l'état de Religion, puisque sa vie est vrayment religieuse et tres digne d'une épouse de Jesus Christ.

Je ne parle point icy de M<sup>r</sup> l'abbé Arnauld, frere aîné de M<sup>r</sup> de Pomponne, Ministre d'Etat, de qui j'ay parlé ailleurs (1) et qui étoit inseparable du prelat son oncle. J'ajouteray seulement qu'il eut la bonté de nous mener en diuers lieux, et particulièrement au château d'Angers (2), dont il voulut nous faire connoître le Gouverneur, qui étoit parfaitement honneste homme et l'un de ses intimes amis (3). Il auoit alors en sa garde la duchesse de la Force (4), que le Roy auoit jugé à propos de faire arrêter, à cause de sa Religion, pour empescher qu'elle ne se retirast, comme tant d'autres, hors du royaume (5). C'est une dame dont on peut dire qu'elle

(1) T. III, p. 32. — L'abbé Arnauld (Antoine) avait obtenu l'abbaye de Chaume en Brie, vers 1674, et mourut en février 1698.

(2) Il avait été construit par Louis XI et ne comptait pas moins de dix-sept tours rondes. En voir la description dans l'ouvrage de M. Céléstin Port, t. I, p. 49-51. Il existe encore en grande partie.

(3) Charles de Beaumont d'Autichamp.

(4) Susanne de Beringhen, seconde femme, depuis le 12 mars 1673, de Jacques Nonpar de Caumont, duc de la Force. *Dictionnaire de Moréri*, au mot LA FORCE.— Elle avait été arrêtée le 14 juillet 1689, en même temps que son mari, qui fut mis à la Bastille. *Journal de Dangeau*, t. II, p. 429.

(5) A n'envisager que le nombre, voici ce que la France perdit à la révocation de l'édit de Nantes : « Près de cinquante mille familles, en



est tout à fait à plaindre d'estre née dans une Religion différente de la catholique. Car elle a beaucoup d'esprit et de science et de sagesse. Mais son esprit ne luy sert, à cause des préventions de sa naissance, qu'à estre plus ingénieuse à se tromper elle même. Sa science, qui n'est point accompagnée de l'humilité inseparable de la vraie foy, ni de la soumission due à l'autorité si bien établie de l'église catholique, ne contribuë qu'à l'affermir de plus en plus dans l'égarement de ses peres. Et sa sagesse, qui ne peut estre qu'humaine, ne luy étant point inspirée d'en haut, l'engage malheureusement à rejeter, comme une folie, cette humble docilité que l'Esprit de Dieu demande à ceux qui veulent estre du nombre de ses enfans. Enfin j'auouë que je suis touché d'une sensible douleur, en voyant une dame de cette qualité et de cet esprit se rendre volontairement malheureuse en cette vie pour l'estre sans comparaison d'avantage dans l'autre, si Dieu, par une surabondance de sa divine miséricorde, ne daigne répandre en son cœur un rayon de sa suprême sagesse, qui luy fasse reconnoistre et détester son égarement. La conduite qu'a tenuë le Roy à l'égard de ses enfans, en voulant bien prendre soin de leur éducation, a été pour eux une source de salut; puisque le marquis de la Force, qui est maintenant le duc de Caumont (1), dont j'ay parlé auparavant (2), a embrassé de tres bonne foy la Religion

« trois ans de temps, sortirent du royaume et furent après suivies  
« par d'autres. » Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. xxxvi. Vauban  
élevait le nombre des émigrans à cent mille, de 1684 à 1691 seule-  
ment, date du voyage de du Fossé.

(1) Jacques de Caumont porta le nom de duc de Caumont jusqu'à la  
mort de son père, 19 avril 1699, où il reprit celui de duc de la Force.  
En 1698, il épousa M<sup>me</sup> de Bosmelet, plus âgée que lui. Dangeau, *Ibid.*

(2) Voir t. I, p. 13, et, plus loin, t. IV, aux Additions sur ce  
même passage.



catholique (1), et que plusieurs de ses sœurs ont eu même la constance de résister à toutes les sollicitations et à toutes les menaces de leur mere pour s'engager, malgré elle, dans la vie religieuse (2). Ainsy on a veü se vérifier à leur égard cette parole de Jesus Christ : *Compelle intrare* ; forcez les d'entrer : car quoyqu'on ne force jamais nostre volonté, qui demeure toujours libre, on nous met au moins en état, par cette heureuse violence qu'on nous fait, de nous détromper peu à peu de nos premieres préventions et de recevoir plus facilement la lumiere de la verité qu'on nous presente. Et il est effectiuement tres vray de dire des heretiques ce qu'un ancien Pere a dit de certains malades : *Et qui freneticum ligat, et qui lethargicum excitat, ambobus molestus, ambos sanat* (3) : Que celuy qui lie un malade agité de frenesie, ou qui réveille un autre malade accablé de léthargie, leur paroissant à tous deux également importun, leur procure néanmoins par son importunité même la guérison. Ainsy il est une violence salutaire qui, étant retenuë dans de justes bornes, donne lieu enfin à ceux à l'égard de qui on croit en deuoir user de reconnoistre qu'on n'en usoit veritablement que pour leur salut (4).

(1) « Il a signalé son zele, en contribuant par des sommes tres considerables à l'entretien des missionnaires, pour la réunion des Calvinistes de France; sa generosité va même jusqu'à payer des pensions à plusieurs des nouveaux réunis. » Moréri, *ibid.*

(2) Charlotte, Suzanne et Magne. — La première, religieuse aux filles Sainte-Marie, sera nommée abbesse d'Issy, le 15 août 1714 Moréri, *ibid.*

(3) « Augustin. In psalm. » Ms.

(4) Du Fossé partage, sur la révocation de l'édit de Nantes, cette grande faute de Louis XIV, l'erreur qui fut celle de presque toute la nation. Il n'envisage pas la liberté de conscience autrement que ses contemporains les plus illustres, dont il diffère par ce léger correctif de « la violence salutaire retenue dans de justes bornes. » Les mots jurent de se trouver ensemble, la chose étant impossible.

Nous vismes encore, dans le même château d'Angers, une machine qui nous fit peur. C'est une grande cage de fer et de bois (1), dressée dans une espee de cachot et destinée à enfermer certains criminels. On nous assura qu'une princesse, dont j'ay oublié le nom, y fut longtemps enfermée, sans qu'elle en sortist, même pour les besoins naturels (?). Cet état me paroist bien violent, et l'on à peine à comprendre comment un prince a pu se résoudre d'user d'une telle conduite enuers une princesse, son épouse, par un mouuement de jalousie (3), ainsy qu'on nous l'assura. Il faut sans doute que cette passion soit bien violente, puisqu'elle engage ceux qui en sont possédez à employer des remedes si barbares. Et ce qui peut même paroistre encore plus étonnant, c'est qu'étant souuent eux mêmes si peu fidelles à leur deuoir, ils se rendent si inexorables enuers un sexe exposé par sa foiblesse aux surprises. Encore paroistroient ils excusables, en quelque sorte, de se rendre rigoureux enuers celles qui sont tombées dans des fautes. Mais on ne sçauroit assez détester la fureur de ceux à

(1) Louis XI en était l'inventeur, et il y en eut de deux espèces :  
• Il avait fait de rigoureuses prisons, comme cages de fer et autres  
• de bois, couvertes de pates de fer par le dehors, et par le dedans, avec  
• terribles fermures de quelques huict pieds de large, de la hauteur  
• d'un homme, et un pied plus. » *Mémoires de Philippe de Comines*, liv. VI. ch. 12. Celle-ci était de la seconde espèce. — Le nom de  
• Fillettes du roi, » dans le texte de l'historien, s'applique à des chaines et à des entraves, faites par des Allemands, et non aux cages elles-mêmes, comme on l'a dit quelquefois.

(2) « Dans une chambre du logis, attenante à la chapelle d'Yolande, on montrait jusqu'à la Révolution une cage de fer, la cage de la reine Cécile, où le vulgaire racontait qu'un comte d'Anjou avait enfermé son épouse pour la punir de ses prodigalités. » M. Célestin Port, *Dict. de Maine-et-Loire*, t. I, p. 50.

(3) Le motif n'est plus celui de la note précédente ; il variait, comme dans toutes les légendes populaires.

qui la conduite la plus sage de leurs épouses devient suspecte, qui se rendent comme les geolliers de leur propre maison, et qui font mourir d'ennuy et de chagrin des personnes qui ne songent uniquement qu'à leur plaisir.

Enfin étant sur le point de partir d'Angers, le saint prelat me fit present de deux liures qui contenoient tous ses Mandemens et toutes ses Ordonnances épiscopales (1), où l'on reconnoist cet esprit d'un vray pasteur qui l'animoit et le conduisoit luy même dans le gouuernement de son peuple. Il nous prêta une partie de son équipage pour nous conduire jusqu'à une journée de là, dans des chemins difficiles et penibles. Et, après auoir pris congé de luy et receu sa benediction épiscopale, nous primes le chemin de Nantes, parce que nous auions dessein de trauerser la Bretagne pour aller au Mont Saint Michel, pellerinage tres fameux, situé au bas de la Normandie. Mais plus on est bien attelé et plus on va viste, plus on est souuent en péril de se reculer au lieu d'auancer; ce qui a donné lieu à ce prouerbe : « Que pas à pas on va bien loin. » Car, comme les cheuaux alloient le grand trot dans un chemin assez étroit et bordé de pierres des deux costez, l'essieu de deuant de nostre carrosse, s'étant accroché à une de ces pierres, fut rompu tout net et nous fit en même temps demeurer tout court. Par bonheur, dans nostre malheur, cet accident nous arriua, non dans la campagne, mais au milieu d'un village. Et, quoyqu'il n'y eust point de charron, il se trouua heureusement, dans la maison du seigneur du

(1) « Il réunit lui-même à la fin de sa vie, dans un recueil (1680, in-4°) « qu'il avait commencé « dès son entrée à l'épiscopat, » avec les statuts de ses prédécesseurs, ses ordonnances et ses exhortations, « comme un commentaire de la discipline antique, qui servit aussitôt « de modèle à l'épiscopat de France. » M. Célestin Port, *Dict. de Maine-et-Loire*, t. I, p. 137.

lieu, des charpentiers fort adroits, qui voulurent bien se charger de nous faire sur le champ un autre essien et de le placer. Cela demanda un temps fort considerable, et nous desesperions presque de pouvoir gagner le bourg où nous voulions coucher. Mais, comme nous employâmes ce même temps à disner et à faire manger les chevaux, nous retrouvâmes le moyen de regagner en quelque sorte le temps perdu et d'arriver, quoy que fort tard, à ce gîte. Ce ne fut pas neantmoins sans inquiétude et même sans quelques sujets d'apprehension. Comme nous commençons à approcher de la nuit, nous vîmes de loin un homme à cheval courir à nous, à toute bride, et venir nous faire au carrosse certaines honnestetez qui nous déplurent. Car nous avions peine à ne le pas regarder comme ayant peut estre quelque mauvais dessein, et comme pouvant bien n'estre pas seul et venir devant pour nous observer dans l'obscurité. C'est pourquoy nous nous tenions sur nos gardes, ne sachant que juger de ses compliments. C'étoit cependant un homme qui n'avoit point d'autre dessein, comme il nous parut ensuite, que de nous rendre service et de nous guider en un chemin tres fâcheux où nous nous trouvâmes aussitost après. Et ce fut Dieu visiblement qui nous l'envoya pour empescher que nous nous égarassions, puisque nous aurions peut estre passé la nuit entre deux rivières. Mais, comme il avoit effectivement un peu de vin dans la teste ce qui le rendoit si complimenteux (1), et que nous nous étions prévenus d'abord contre luy, nous eûmes bien de la peine à nous résoudre d'écouter ce qu'il nous disoit, et de le suivre dans le chemin qu'il vouloit nous faire prendre, jusques là que,

(1) Ne se trouve pas dans les dictionnaires du temps, mais le mot n'est pas moins bien formé pour exprimer l'exès dont il se plaint.

voyant notre irresolution, il fut sur le point de nous quitter tout à fait et qu'il nous dit : que c'étoit le seul désir de nous servir qui le portoit à nous marquer le chemin, et que, si nous ne voulions pas le croire, il nous étoit libre d'en user comme nous le voudrions. Ce qui nous donnoit une si grande apprehension de le suivre fut qu'il vouloit nous faire tourner tout court à droit, pour nous engager dans une rivière où nous vîmes un assez grand gué à passer. Et, comme, la nuit, tout paroît encore plus affreux, nous ne pouvions nous résoudre à traverser ce gué. Cependant il insista à nous faire remarquer que le train des charrois nous y conduisoit ; et ainsy, après avoir observé exactement ce qu'il nous disoit, nous demeurâmes convaincus qu'il n'y avoit point d'autre party à prendre pour nous que de le suivre. C'étoit en effet le véritable chemin. Mais, quand nous fûmes arrivés à l'hostellerie où il nous mena coucher, nous nous laissâmes encore aller, par une suite de nostre première prévention, à de très mauvais soupçons contre lui, comme s'il nous eust conduit en quelque lieu dangereux où l'on auroit eû dessein de nous insulter la nuit. C'est ce qui nous engagea, après le souper, à prendre toutes les précautions possibles pour n'estre pas surpris, pendant le sommeil, en cas de mauvaise volonté. Aussi, ayant regardé partout, nous mîmes des tables et des chaises devant la porte, avec plusieurs autres choses, comme de grosses boules de cuire, que nous détachâmes des chenets de la cheminée, afin que, si on vouloit ouvrir la porte, on ne pût le faire sans un fracas épouvantable. Il est vray que tant d'exemples d'accidens funestes (1), arrivés à des voyageurs, rendent quelque-

(1) Tant les routes et les hôtelleries offraient peu de sécurité, à cette époque.

fois la précaution nécessaire. Mais il faut pourtant reconnoître de bonne foy que nostre crainte, dans ceste rencontre, étoit mal fondée et venoit uniquement de la première prévention que nous auions prise contre nostre guide dans le chemin, laquelle auoit eu quelque chose de plus raisonnable. Car enfin on peut attaquer un train en pleine campagne ; et on peut bien entreprendre aussy d'insulter un ou deux caualliers dans une maison pendant la nuit. Mais comment se persuader qu'on sera assez hardy pour attenter quelque chose contre autant de gens que nous étions dans une même hostellerie ? Et comment croire qu'un tel attentat pourroit reüssir ou se cacher ? C'étoit donc visiblement une inquiétude sans raison. Mais on en juge plus facilement de loin que de près, et il n'est pas difficile de faire des réflexions sur ses fautes passées.

Nous n'eûmes, le lendemain, qu'une petite journée pour aller à *Nantes*. Comme j'ay parlé assez au long de cette ville, dans la relation de notre voyage d'Angers (1), je n'en diray rien icy. Et je passe tout d'un coup à *Rennes*, la capitale de Bretagne, qui en est à vint lieuës ou environ. Il y a dans cette ville un Parlement tres considerable, et qui est peut estre le plus noble du royaume ; parce qu'au lieu que, dans les autres Parlemens, ce ne sont pas ordinairement les personnes des plus anciennes et des plus nobles maisons qui y entrent, quoyqu'il y en ait aussy plusieurs ; les Charges Bretonnes du Parlement de Rennes ne sont remplies ordinairement que par des personnes des maisons les plus qualifiées de la prouince. On appelle ainsy ces charges, pour les distinguer de quelques autres qu'on nomme Angeuines, à cause qu'elles peuuent estre possedées par des Angeuins, c'est à dire par

(1) Le premier ; t. III, p. 23-24.

ceux de la prouince d'Anjou et par d'autres que par des Bretons. Le palais que les seigneurs ont fait bâtir, et auquel on trauaille tous les ans, sera le plus magnifique du royaume. C'est une grande court carrée, toute entourée de bâtimens reguliers et fort superbes. On monte à la grande salle par un escalier double, de pierre de taille, parfaitement beau, qui donne dans une place mediocrement grande. Cette salle est d'une vaste étendue et tres belle. De cette salle vous entrez dans la grande chambre qui vous éblouït par sa singuliere beauté. Les platfonds sont enrichis de la plus fine sculpture et dorure et entremelez de peintures des plus acheuées, qu'on a fait venir exprès d'Italie (1). Les sieges, où les Juges sont assis, sont tout en sculpture, jusqu'à la sellette où l'on fait asseoir les criminels. Les tapisseries sont aussy un tres bel ouurage, soit pour le dessein et ce qu'elles representent, soit pour l'execution. Enfin on peut dire qu'ayant veù les appartemens de Versailles on peut encore trouuer cette grande chambre tres belle. Nous en vîmes encore une autre, qui étoit aussy acheuée et de la même beauté à proportion. Et toutes doiuent estre embellies de la même sorte (2). Il y a, tout autour de la court et de plein pied avec ces chambres, de grandes et superbes galleries, toutes basties de pierres de taille, où l'on se promene, et d'où l'on entre dans chaque chambre.

Les ruës de la ville sont, la plus part, tres étroittes et

(1) C'est une erreur. Toutes les toiles et peintures sont dues au talent de quatre artistes français, Jouvenet, Coypel, Ferdinand Elle et Errard.

(2) En effet, cinq ans après la visite de du Fossé : « En 1696, Jouvenet « peignit le plafond de la chambre du conseil du Parlement à Rennes; « cet ouvrage lui valut une pension du roi de 1200 livres. Il revint de « Bretagne en 1698. » *Notice des tableaux du Louvre*, par M. Frédéric Villot, 3<sup>e</sup> édition, p. 184.

tres vilaines (1). Mais il y a de tres beaux faubourgs, où l'on a bity de belles Eglises et de magnifiques maisons. C'est où logent la plus part des personnes de qualité, la demeure de la ville étant trop triste et trop resserrée. Il y a aussy un cours bien planté et digne d'une grande ville. Les officiers du Parlement étant riches et nobles, comme ils le sont, ont aussy de l'ambition pour faire de la depense qui paroisse et qui éclatte. Ils sont surtout magnifiques et prodigues en pompes funebres. Un marchand brodeur, chez qui nous auions une connoissance particuliere, nous montra des ourages en broderie d'or et de soye qu'un conseiller faisoit faire pour seruir à la pompe funebre de sa femme, qui étoit morte quelque temps auparavant. On peut assurer qu'il ne se voit rien à Paris de plus riche. Cet ourage deuoit reuenir à quarante mille liures : ce qui paraitroit presque incroyable, si l'en ne scauoit jusqu'où l'ambition fait porter les gens qui n'ont point d'autre mesure ny d'autre règle de leur dépens que celle de leurs richesses et de leur sottise

Il y a, dans l'église des Jacobins, une chappelle dediée à Notre Dame de bon Secours, qui est une des grandes deuotions et des plus fameux pellerinages de la Bretagne (2). Nous y allâmes entendre la messe, le jour

(1) « Les rues de Rennes sont toujours malpropres, parce qu'elles sont étroites et les maisons fort hautes, q. d. empièchent le soleil de les sécher; ainsi Marbodius avoit raison de dire que cette ville étoit *sine lumine solis*. » Piganiol de la Force, *ibid.*, t. IV, p. 335. — Cette fin de vers est extrait d'une description satyrique faite, au xvi<sup>e</sup> siècle, par Marbodius, avant d'être évêque de Rennes. Après l'incendie de 1720, la ville haute a été reconstruite.

(2) « Dans le faubourz de la rue Haute, est le couvent des Dominicains, dont l'Eglise renferme la chapelle de Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles, ornée de lampes d'argent, de couronnes, de croix, de chandeliers, de tableaux et autres presens de devotion. La figure



même que nous partîmes, et nous fûmes très édifiés du recueillement et de la dévotion très fervente que nous remarquâmes dans tous ceux qui y étoient en prières. Aussi on peut dire que ces lieux de dévotion sont très utiles pour recueillir la piété des fidèles ; pourvu qu'ils ne se contentent pas, comme ils font assez ordinairement, de reciter quelques prières dans ces chapelles ; mais qu'ils s'appliquent à y demander, comme il faut, leur véritable conversion et qu'ils y travaillent avec ardeur ; car sans cela leur confiance est vaine et même très périlleuse, puisqu'elle ne sert qu'à les tromper, lorsqu'ils s'appuyent témérairement sur le secours de la sainte Vierge, dans le temps même qu'ils s'en rendent très indignes, par une conduite toute opposée à sa vraie dévotion, qui consiste principalement à l'imiter, autant que l'on peut, dans ses excellentes vertus.

De Rennes nous allâmes à *Dol*, qui est une ville épiscopale et qui même fut reconnuë autrefois archevêché, duquel les autres évêques de Bretagne se regardoient comme suffragans (1). Aussi l'évêque de Dol conserve encore certains restes de cette ancienne dignité, dont il a été dépouillé, comme ne lui appartenant pas, ainsy qu'on le voit dans les histoires qui en ont traité (2). Cette ville est un peu champêtre. Et elle a cela neantmoins de sin-

« de la Vierge est toute d'argent d'une hauteur extraordinaire. »  
*Dictionn. Géogr.* de Th. Corneille.

(1) Dol, Ille-et-Vilaine, arr. de Saint-Malo, chef-lieu de canton.  
« L'évêché fut fondé au ix<sup>e</sup> siècle par le duc Nomenoë qui l'érigea en  
« métropole avec les évêchés de Saint-Pol-de-Léon, Saint-Malo, Saint-  
« Briec et Trégnies pour suffragans ; mais en 1209 Innocent III sup-  
« prima cette métropole que les archevêques de Tours n'avaient  
« jamais reconnue et la remit avec ses suffragants à la province de  
« Tours. » Ludovic Lalanne, *Dictionnaire historique de la France*. —  
Th. Corneille, parlant de ce fait, lui assigne la date de 1198.

(2) « Baron. ann. 859. » Ms.

gulier que sa principale rue, qui est assez longue et assez large, est bordée des deux costez de galleries, souz lesquelles on va à couvert, et qui sont fermées par des auances de corps de logis, soutenus sur des pilliers. Jamais nous ne vîmes plus d'enfans que dans cette ville; et il sembloit, à les voir fourmiller, pour le dire ainsy, dans les rues, que ce fust là comme la pupiniere (1) de la province. Mais ce qui nous paroissoit en quelque sorte plus surprenant, c'est qu'on ne voyoit presque point d'hommes ni de femmes. Ils étoient peut estre occupez au travail de la campagne. La cathedrale nous parut aussy fort champestre (2). Et la solitude où l'on se voyoit près de cette grande église, faisoit presque peur. L'éuesché étoit de même bien abandonné. Et à en juger par tout ce qui se presentoit à nos yeux, ou l'éuesque ne faisoit pas une grande résidence dans son diocese, ou il en faisoit tres souuent les visites épiscopales, ou il demouroit ordinairement en quelque maison de plaisance.

De Dol nous allâmes à *Saint Malo*, dans la pensée d'y coucher. Mais nous fûmes obligez de nous y arrêter dans le faubourg, où sont les Capucins (3); parce que c'étoit justement le temps de la marée et qu'il eust fallu passer un trajet de mer considérable. Quand nous eûmes neantmoins disné, nous allâmes à pied nous mettre dans une

(1) Ne se disoit pas pour « pépinière. » Mauvaise lecture du copiste, qui devoit être Normand.

(2) Aujourd'hui, elle passe pour « ren arquable par sa hardiesse et sa légèreté; les tours en sont très-hautes, surtout celles qui s'élèvent de chaque côté de la façade. » Richard, *Guide classique du voyageur en France*.

(3) Le faubourg Saint Servan. « Au commencement on l'appelle Le Grand Val, et il est rempli de plusieurs grandes maisons de plaisance entre lesquelles les Capucins ont leur couvent. » Th. Cornille, *Dict. Geogr.*

barque pour passer jusqu'à Saint Malo. Mais y étant arriuez et trouuant que l'on y faisoit bonne garde aux portes, comme en temps de guerre (1), nous ne voulûmes point aller décliner inutilement nostre nom et nous exposer à toutes les ceremonies qu'il faut faire en semblables rencontres, dans le dessein que nous auions de retourner cette nuit où étoit nostre équipage. Aussy, étant remontez encore dans une barque, nous repassâmes dans le faubourg. Le jour suiuant, dès le matin, lorsque nous sceûmes que la mer étoit entierement retirée, nous primes nostre hoste avec nous et nous passâmes à pied sec à l'endroit même où il y auoit, le jour de deuant, dix huit ou vint pieds d'eau de profondeur. A la porte, on nous arrêta, en nous demandant d'où nous venions et où nous allions. Nous dîmes que nous venions de Paris et que nous allions nous promener au Mont Saint Michel. L'officier nous répartit que ce n'étoit guere le chemin de Saint Michel de venir par Saint Malo. Nous luy repliquâmes que c'étoit encore bien moins le chemin d'auoir passé par Angers, comme nous auions fait; mais que des personnes, comme nous, qui se promenoient et alloient voir leurs amis ne prenoient pas le plus court chemin. Sur cela nostre hoste prit la parole et dit à cet officier que nous n'étions pas inconnus dans la ville et que nous venions voir M<sup>r</sup> Diroys, qui étoit un gros marchand de Saint Malo. A ce nom, le passage nous fut aussitost ouuert, et ma belle sœur dit fort agreablement à l'officier et à ceux qui l'accompagnoient: « Je vous assure, Messieurs, que vous nous auez fait un vray plaisir de nous arrêter et de nous faire bien des difficultez, auant que de nous laisser entrer; parce que nous sommes rauiz de voir que

(1) La France étoit en guerre contre les confédérés de la Ligue d'Augsbourg, depuis 1689.

vous gardiez si exactement une ville de la consequence dont est celle cy. » Etant entrez dans Saint Malo, nous allâmes chez le marchand de qui j'ay parlé. Et, ne l'ayant point trouué, nous visitâmes quelques églises, entr'autres la cathedrale, où nous ne remarquâmes rien de considerable. Cependant M. Diroys, ayant rencontré quelqu'un en ville qui luy dit qu'il y auoit compagnie chez luy, il courut nous y chercher. Et, comme il ne nous y trouua point, il nous vint chercher d'un costé, tandis que nous l'allâmes chercher de l'autre. Enfin neantmoins nous le rencontrâmes, et je peux dire que jamais on ne peut voir un meilleur cœur que celui de ce marchand, qui n'a rien, dans toutes ses manieres, que de grand et de genereux. C'est le cousin de M. du Limon, qui auoit etc precepteur de mon frere et qui est presentement chanoine et Penitencier d'Auranches(1). Et il auoit seeu de luy, par une lettre, que nous deuions arriuer à S. Malo, vers ce même temps, c'est pourquoy il fut moins surpris de nous voir. Car il y auoit plus de deux mois que ce chanoine dinant un jour à Paris chez nous, je luy dis qu'il seroit bien étonné si nous l'allions quelque jour surprendre chez luy à Auranches. « Hé! plust à Dieu, me répondit il tout rai de joye. Mais vous vous raillez, ajouta t'il, et je ne puis me flatter d'estre si heureux. » Je l'assuray que ce n'étoit point pour rire que je luy parlois, et que je voyois beaucoup d'apparence à un grand voyage que nous prémeditions. Comme il est tout plein d'amitié, il nous fit promettre de ne pas l'oublier dans nostre route, et il nous promit lui même de venir audeuant de nous jusqu'à Saint Malo, pourueu que nous luy

(1) Voir t. I, pages 150-151, et t. II, pages 38-40. L'auteur l'avait appelé Diroys et du Limon. Il lui donne ici ce dernier nom, pour éviter qu'on puisse le confondre avec les autres membres de la même famille appelés aussi Diroys.

donnassions auis à peu près du temps. Nous le fîmes effectiuement, étant à Angers. Et ce fut ce qui luy donna lieu d'auertir son cousin du temps de nostre arriuée à Saint Malo et de le prier de nous receuoir comme ses intimes amis Il ne manqua pas de s'y rendre aussy luy même, comme il nous l'auoit promis, mais un jour plus tard, et lorsque nous étions déjà partis, ainsy que je le diray dans la suite. Lors donc que le sieur Diroys nous tint une fois chez luy, il ne fut plus en nostre pouuoir d'en sortir. Et il nous fit une vraye violence pour nous obliger de loger dans sa maison. Nous étions cependant quatre de nostre compagnie : sçauoir mon frere, ma belle sœur, mon neveu et moy. Et sa maison, comme toutes celles de Saint Malo, étoit un peu resserrée ; ce qui les oblige, quand ils sont beaucoup de monde dans la même maison, de prattiquer plusieurs lits les uns sur les autres, qui sont comme des especes de tiroirs enfermez dans des armoires, dont une chambre, quoyque petite, n'est point gastée; parce qu'on n'y voit, pendant le jour, que comme une grande armoire de bois fort bien trauaillé, qui y sert d'ornement. Quant à nous autres, on nous donna le principal appartement, qui consistoit en une grande chambre bien meublée, et une autre plus petite, où il y auoit de fort bons lits. Après que le sieur Diroys avec toute sa famille nous eut regalez à disner, et qu'il nous eut pris à foy et à serment que nous ne le quitterions point pour retourner à nostre hostellerie, il nous mena promener partout et voir les nouuelles fortifications qu'on faisoit à Saint Malo (1).

Ceste ville est toute bastie sur le roc et en un lieu fort

(1) Directeur des fortifications de tout le royaume, depuis 1687, Vauban s'étoit occupé, l'année précédente, des travaux de cette place.

resserré (1); ce qui y apporte une grande incommodité, qui est qu'il n'y a point d'aisemens (2) dans toute la ville, et qu'ainsy l'on est obligé de faire emporter tous les jours les immondices des maisons par des gens qui trouvent leur vie dans cet employ. Et de là même il arrive encore un autre inconuenient, qui est que les remparts, dont nous fîmes le tour et d'où l'on découure toute la mer, sont souuent fort sales en diuers endroits, de quelque précaution dont on use pour l'empescher. Le port de Saint Malo est très sûr pour les vaisseaux, quand ils y sont une fois entrez. Mais l'entrée en est difficile et périlleuse pour ceux qui ne sçauent pas suivre la route qu'il faut tenir pour euitier les rochers de dessous l'eau (3). C'est à quoy on fait allusion, lorsqu'on dit communément, dans le pais, que saint Pierre et saint Roch deffendent le port de Saint Malo. Ce qui rend encore la ville d'un très difficile accès aux ennemis, c'est qu'il n'y a qu'une seule porte qui ne soit point inondée, tous les jours, par l'eau de la mer, dans le temps de la marée. Il est vray que la flotte des Angloys s'en approcha, quelque temps après, pour la bombarder (4). Mais c'est à quoy toutes les villes maritimes sont exposées. Et cependant ce bombardement y fit assez peu d'effet. Car,

(1) « Elle est située sur un rocher au milieu de la mer, dans la petite Isle de Saint Aaron, que l'on a jointe à la terre-ferme par le moyen d'une longue chaussée faite de sablons, dont l'entrée est dé fendue d'un fort Château. » Th. Corneille, *Dict. Géogr.* — La chaussée est à l'Est de la ville, et son nom est *Le Sillon*.

(2) Vieux mot pour « lieux d'aisance. » Cet inconuenient étoit, jusque dans ces derniers temps, celui de presque tous nos ports de mer, de Dieppe, par exemple.

(3) Pour s'en convaincre, voir la *Carte générale de toutes les costes de France*, par Antoine de Fer.

(4) Vingt vaisseaux, commandés par l'amiral Bembow, la bombardèrent deux ans après le 29 novembre 1693.

sans la machine infernale, qui, en jouant et en se creuant, causa un fracas épouventable à toutes les vitres des maisons, par la violente agitation qui se fit en l'air. le reste auroit été peu de chose (1). Nous vîmes de loir le couvent des Recolets (2), bâti sur un roc dans la mer même, où les Angloys firent depuis une descente et qu'ils pillèrent. On voit aussi l'embouchure de la Rance dans la mer, qui est un endroit assez périlleux pour le passage. Nous eûmes la curiosité de monter dans un vaisseau tout équipé et prest à faire voile dès le retour de la marée. L'officier qui le commandoit eut l'honnêteté de nous y faire remarquer toutes choses. C'étoit un de ces braues Maloüins, qui armoient en course pendant la guerre, et qui, intrépides à tous les dangers et accompagnés de gens choisis et d'expérience, attaquoient ce qu'ils rencontroient avec un courage de lions, accoutumés à se regarder toujours comme les plus forts, et ne manquoient gueres d'amener au port quelque prise qui seruoit et à les dédommager amplement de leurs dépenses, et à les rendre toujours plus hardis pour l'ave-

(1) « C'étoit un vaisseau en forme de Galère, où il y avoit cent  
« barils de poudre, cinq ou six cens bombes, et plus de trois cens  
« carcasses, dans lesquelles on avoit mis des grenades et des feux  
« d'artifice. » *Histoire de Normandie* par le S<sup>r</sup> de Masseville, 6<sup>e</sup> édition, t. VI, p. 277. — On montre aujourd'hui les restes de la machine infernale, ou brûlot, conservés dans le château de Saint-Malo. — Celle qui fut lancée contre Dieppe, un an après, ne produit guère plus d'effet.

(2) Religieux de l'ordre de saint François; on les appelait Récolets ou Frères mineurs de l'étroite observance. On les confond quelquefois avec les Cordeliers, religieux mineurs du même ordre, comme on le voit par ce passage : « Au delà de ces deux isles (du petit Bé et du grand Bé) paroît celle de Sezambre, éloignée de la ville d'une lieue. Les *Cordeliers* y ont leur couvent et une fort belle Eglise. » Th. Corneille, *Dict. Géogr.*



me (1). J'ay oublié à dire que toutes les roties des charrettes, qui roulent dans Saint Malo, ne sont point ferrées, afin que les maisons de la ville, qui sont beaucoup élevées, et dans des rues fort étroites, en puissent estre moins ébranlées. Aussi on est étonné de n'y entendre aucun bruit, non plus que s'il n'y passoit aucune charrette.

Le sieur Diroys, nostre hoste, auoit un frere curé de Saint Columban, à deux lieues ou enuiron de Saint Malo, avec qui mon frere auoit été autrefois en pension à Auray, chez M<sup>r</sup> de Flesselles dont j'ay parlé (2). Et, comme il l'auoit mandé pour nous tenir compagnie chez luy, le curé nous engagea, au sortir de Saint Malo, à aller coucher à Saint Columban (3). Nostre hoste ne voulut point non plus nous quitter, mais nous conduisit jusques chez son frere; où à peine étions nous arriuez que nous vismes arriuer aussy le pénitencier d'Auranches, qui, ayant été nous chercher à Saint Malo, une heure après que nous en fûmes partis, reuint sur le champ nous trouver où on luy dit que nous étions. Il est vrai que nous sentimes une grande joie de voir cet ancien amy, cet amy tout plein de cœur et de pieté, avec lequel nous

(1) Les corsaires de cette époque étaient presque tous Bretons ou Normands. Ceux de Saint-Malo étaient les plus hardis, ses vaisseaux les plus agers, ses prises les plus nombreuses : en neuf ans ils enlevèrent 762 vaisseaux de guerre, et 3,380 bâtimens marchans. D'où vint la fureur des Anglois et le bombardement de 1693. Il en fut de même de Dieppe l'année suivante. — En 1691, Dugay-Trouin, âgé de dix-huit ans, commandait déjà une frégate.

(2) T. I, pages 150, 258, 259.

(3) Aujourd'hui Saint-Coulomb, à l'Est de Saint-Malo, dép. d'Ille-et-Vilaine, arr. de Saint-Malo, cant. de Cancale. Une carte de Tassin, de 1655 l'appelle *Coullon*. Nulle part nous n'avons trouvé Saint-Columban.



devions passer plusieurs jours et faire ensemble le voyage de Saint Michel. Le jour suivant, nous nous promenâmes dans le jardin du curé, que nous trouvâmes d'une propreté de Trianon.

---

## CHAPITRE XXXI.

— 1691. —

**SORTIE DU VOYAGE. — Normandie. — Ils visitent Pontorson. — Avranches. — Le Mont-Saint-Michel. — Saint-Pair. — Granville ne peut être visité. — Coutances. — Saint-Lô. — M. de la Mottelière près Torigny. — Castilly. — Bayeux. — Caen. — Falaise. — Foire de Guibray. — Argentan. — L'abbaye de la Trappe. — Verneuil. — Tillières-sur-Avre. — Le château de Bières. — Evreux. — Le château de Navarre. — Gaillon. — Andely. — Retour au Fossé (1).**

De Saint Columban nous primes le chemin de *Pontorson*, où je fus bien aise d'observer ce que j'ay marqué au commencement de ces Memoires (2), que mon pere auoit fait faire par ordre du Roy, pour punir le comte de Mongommery et le ranger à son deuoir, en faisant raser et combler les fortifications et les fossez de son château, qui nous parurent alors cultiuez comme les jardins pottagers que l'on nomme dans Paris, les Marais. Nous nous arrêtâmes à Pontorson pour disner. Et de là nous allâmes à *Auranches*, où M. Diroys (3) voulut exercer à nostre egard une entiere hospitalité, quelque résistance que nous pussions y apporter. Car il nous logea dans le doyenné où il demeuroit luy même, et où le Doyen n'étoit

(1) Toute cette partie du voyage, qui occupe cinquante pages du *Manuscrit*, a été résumée en moins de quatorze pages par le premier éditeur. — Voir livre III, chap. 15, pages 416-429.

(2) Tome I, p. 15.

(3) C'est le chanoine et le pénitencier d'Avranches, qu'il vient d'appeler du Limon, p. 67.

print alors, ayant été obligé de faire, en même temps, un voyage ailleurs.

Mais, avant que je parle de la ville et de nostre pèlerinage à Saint Michel, il est nécessaire que je dise icy que nostre très aimé nostre ami dans une situation bien différente de celle où il s'étoit veü sous l'éuesque précédent. (1) Je veux dire qu'il étoit, comme il est encore, en une particulière considération auprès du prelat qui se sert de luy (2), dans la conduite de son diocèse, comme d'un prestre très éclairé, très sage et très vertueux, et qui a toute la capacité possible pour soulager son éuesque dans les fonctions de sa dignité. Mais, souz son predecesseur, il fut longtemps exposé à tous les traits d'une médisance très maligne, et il souffrit bien des contradictions et des persecutions, aussi bien que plusieurs autres excellents Ecclesiastiques, qui n'auoient pas d'autre crime que celui d'honorer sa vertu, de se conduire par ses conseils également sages et pieux, et de se distinguer en quelque sorte par une plus grande régularité et par un attachement plus exact à tous leurs devoirs. L'animosité dont auoient été poussez ceux qui ne pouuoient haïr que sa vertu, fut telle qu'ils engagèrent l'éuesque même à seconder la violence de leur passion, et qu'un de ses principaux officiers se déclara hautement contre ce vertueux prestre et tous ses amis, et fit fulminer des censures contr'eux tous, d'une maniere qui donna d'un costé de l'indignation, et de l'autre de la compassion à tous ceux qui connoissoient le merite des personnes qu'on traittoit si indignement. Dieu le permettoit ainsy pour éprouuer et purifier dauantage ses seruiteurs,

(1) Gabriel-Philippe de Froulay de Tessé, évêque d'Avranches, d'avril 1668 à mai 1689.

(2) Pierre-Daniel Huet l'avait remplacé sur ce siège, le 1<sup>er</sup> novembre 1689.

parcequ'il est necessaire que tous ceux qui sont agreables à Dieu et conformes à l'image de son Fils, soient persecutés comme luy. Mais de meme que Job et Tobie, ayant passé par le feu des afflictions, furent ensuite plus honorez et plus heureux que jamais; aussy, après que ce vertueux chanoine et ses amis eurent souffert, avec une humble patience, cette rude épreuve, Dieu les établit en honneur aux yeux de toute l'Eglise d'Auranches, par un autre évesque, qui a sceu mieux discerner leur vrai merite, et profiter même, pour l'avantage de son diocèse, des grands talens de science, de pieté et de sagesse qu'il découvrit en eux. Et l'on remarqua comme une chose étonnante que tous ceux qui avoient le plus contribué à leur persecution, en moururent dans l'année même des censures qu'ils avoient fait fulminer, ou tombèrent dans un état pire, en quelque sorte, que la mort. Dieu ne fait pas éclatter toujours, pendant cette vie, ces grands coups de justice, parcequ'il reserve beaucoup plus de choses à éclaircir au grand jour de l'éternité qu'il n'en découvre des à présent, afin d'exercer par là davantage la foy de ses serviteurs. Mais, quand il veut bien donner aux hommes de tels exemples de sa protection toute puissante, en faveur de ceux qu'il aime, il fait connoître à ceux qui les persecutent et qu'il épargne en ce monde, à quoy ils doivent s'attendre, après avoir méprisé la longue patience d'un Dieu qui les inuitoit à la penitence.

La ville d'Auranches n'a rien que de tres champestre et se sent presque plutost son grand village qu'une ville episcopale. (1) Ce qu'il y a de charmant est la situation pour la beauté de la vue. Car je ne sçay si,

(1) C'est question que de l'ancienne ville. La nouvelle en a fait une ville de dix mille âmes, avec une sous-préfecture en plus, et un évêché en moins.

dans tout le reste du monde, il y a un point de vue qui puisse estre comparé à celui que l'on découvre de divers endroits de la ville, surtout du jardin des Capucins, de la place qui est devant le grand portail de l'Eglise cathédrale (1) et du doyenné. On ne peut assurément se rien figurer qui égale ce que la nature y présente aux yeux. On voit d'un costé une vallée partagée par divers villages, accompagnée de tres beaux plants, qui semblent former à la vue comme autant de parterres differens. On voit devant soy comme une autre sorte de parterre d'eau formé par divers courans de la mer, qui serpente en mille endroits d'une maniere qui charme la vue. On voit encore, d'un autre costé, c'est à dire sur la gauche, une vaste étendue de mer, et le mont Saint Michel, élevé en rocher tout au milieu, avec un autre rocher à costé, nommé Tombelleyne (2), où il y avoit, à ce qu'on nous dit, une grande quantité d'excellens lapins. Mais ce qu'il y avoit encore de plus charmant à voir dans Auranches, étoit l'union admirable de plusieurs Ecclesiastiques et de plusieurs seculiers, dans une vie toute consacrée au service de l'Eglise, à la charité et à la piété ; et dans des sentimens élevés au-dessus de ce qu'inspire la nature, et réglés par le principe de la foy. M. du Limon (3), qui étoit comme le centre de cette union toute chrestienne, nous procura la consolation de les voir et de les connoître. Et nous ne pouvions assez admirer la bonté et la sagesse de Dieu, qui se sert souvent d'un seul homme, qu'il remplit de son esprit, pour répandre sa charité dans un grand nombre d'autres personnes, et

(1) L'ancienne église épiscopale de Saint-André, aujourd'hui détruite. — Le panorama mérite toujours les mêmes éloges.

(2) Plus ordinairement *Tombelaine*. — Ilot granitique, à 3 kilomètres environ, au Nord du Mont-Saint-Michel.

(3) Le chanoine et pénitencier Diroys.

former en eux comme une petite image de l'Eglise primitive, dont il est dit, dans l'histoire sainte, qu'elle n'avoit qu'un cœur et qu'une âme, et qu'il y avoit une charitable communauté de biens entre tous ceux qui la composoient. Tels étoient ceux que le feu de la persécution avoit éprouvée, et qu'il avoit plu à Dieu de rétablir, sous l'èue que d'à présent. (1) dans la réputation qu'une enue maligne s'étoit efforcé de flestrir auparavant.

Ayant pris jour pour aller à Saint Michel, (2) nous nous assurâmes d'un bon guide, qui est nécessaire absolument pour marquer la route qu'on doit tenir dans le trajet de grève qu'il faut passer, et pour ne se pas tromper dans le temps auquel on doit partir, afin de n'estre pas surpris dans la grève par le retour de la mer. Car, quoique le mont Saint Michel ne paroisse pas éloigné d'Avranches, à cause de sa grande élévation, il ne laisse pas d'y avoir deux à trois lieues (3) de grève à passer, et d'une grève assez dangereuse, à cause des courans d'eau que l'on rencontre en chemin, et de plusieurs veines de sables mouvans, où l'on enfonce aisement, pour peu que l'on s'y arrête, et où l'on seroit enseuely, si l'on n'avoit soin de les éviter ou de s'en tirer très légèrement (4). Autrefois le Mont Saint Michel étoit au milieu de la terre ferme et environné de bois. Mais, comme ce terrain est fort plat, la mer l'a gagné peu à peu; et, par suite de son flux et de son reflux, elle l'environne et le laisse à sec, deux fois tous les jours. Aussi c'est une

(1) Daniel Huet comme il a été dit plus haut.

(2) Au Mont-Saint-Michel.

(3) Son élévation est de 180 mètres environ au-dessus des sables, et 11 kilomètres le séparent d'Avranches.

(4) Les grèves molles, qui en barrant l'entrée, sont surtout formées par le Coisson, qui se jette dans ce côté de la baie de Cancale. De là le nom bien juste de : « Saint-Michel au péril de la mer ».

tradition constante, dans le païs, qu'un homme, ayant entrepris le voyage d'outre mer et employé beaucoup d'années dans ce voyage, fut bien étonné, à son retour, lorsqu'il ne trouua plus son bien où il l'auoit laissé en partant, mais qu'il n'y vit plus qu'une vaste étendue de mer ou de gréue (1).

Nous partîmes donc en carrosse, avec M. du Limon, et un valet de chambre à cheual, et nostre guide à pied, qui marchoit beaucoup deuant, pour nous marquer exactement la route qu'il nous falloit suiure. Et nous trouuâmes d'abord une riuere à trauerser (2), qui nous fit peur, à cause que, la mer n'étant pas encore entierement retirée, les eaux de cette riuere étoient fort grosses. Nous hésitâmes, pendant quelque temps, si nous nous y engagerions, à cause de la profondeur de l'eau. Mais, nostre guide nous appelant et nos caualliers, qui marchaient deuant, nous ayant un peu rassurez, nous entrâmes dans la riuere dont l'eau montoit presque jusqu'aux portieres. Ce ne fut pas là cependant où nous eûmes la plus grande peur. Ce fut dans la suite, lorsque nous trouuant au milieu des gréues nous voyions nos cheuaux y enfoncer près d'un pied auant, et les sables se remuer à sept ou huit pieds du carrosse, de chaque costé, à mesure que nous passions ; en sorte que nous croyions à toute heure aller abymer. Et, comme on nous auoit dit qu'il falloit sur toutes choses ne pas s'arrêter, mais aller legerement, le cocher poussoit ses cheuaux pour les faire aller le trot dans ces sables mouuans ; ce qui les mettoit tout en nage, à cause du grand trauail, et nous donna lieu de craindre qu'ils ne creuassent, étant tout à fait

(1) Le rocher fut séparé du continent par une tempête. Jusque là il avait été entouré par la forêt de Scissy ou Sciscy, que la mer envahit, en 769.

(2) La Sée ou Celune.

outrez. Nous auions beau appeller le guide. Il ne nous répondoit point et se contentoit, en courant, de nous marquer qu'il falloit aussy faire diligence

Enfin, lorsque nos cheuaux n'en pouuoient plus et que l'eau de la sueur dégouttoit de tout leur corps comme l'eau d'un toict, lorsqu'il pleut à verse, nous vîmes nostre guide prendre tout court un peu sur la gauche, s'arrêter là sur une espee de petite éleuation, et, se retournant vers nous, nous faire signe que nous allassions à luy. Nous nous y rendîmes le plus promptement que nous pûmes, et nous y trouuâmes en effet le terrain le plus ferme. Nous y donnâmes le loisir à nos cheuaux de reprendre haleynes et de ressuyer un peu leur sueur. Et ensuite nous recommençâmes à marcher après nostre guide, qui nous assura que le plus fâcheux étoit fait. Nous arriuâmes ainsy à la porte de la ville (1) avec grande joye de nous voir hors de peril, et tres resolu de retourner par un autre endroit où il y auroit moins de danger. (2) J'ajouteray seulement icy, auant que de passer outre, qu'à nostre insceû un de nos laquais, à qui le cocher auoit reproché plusieurs fois d'auoir perdu, à Pontorson, une lunette d'approche qu'il luy auoit prêtée, demanda à nostre guide s'il auroit bien le loisir d'aller encore à Pontorson et d'en reuenir, auant le retour de la mer. A quoy le guyde luy dit qu'il le pourroit faire,

(1) • La premiere porte de la ville qui est fermée d'une grille de fer, laquelle ne s'ouvre que pour les carrosses et les autres voitures. • Les gens de pied et de cheval entrent par une autre petite porte ronde qui est à côté, attenant le premier corps de garde, où les voyageurs laissent les armes à feu, l'épée et leurs bâtons ferrez. » Piganiol de la Force, *ibid.*, t. V, p. 97. Il n'y a que cette ouverture pratiquée dans les remparts : la porte s'appelle *Bavolle*.

(2) Aujourd'hui la route des voitures est surtout par Courtils et Pontorson.



pouruen qu'il fist grande diligence, et luy promit même de se tenir à la porte de la ville et de luy faire signe de loin, avec la main, s'il y auoit du peril, quand il reuiendroit. Sur cette parole, le laquais se mit en chemin pour trauerser jusqu'à Pontorson, c'est à dire jusqu'à trois quarts de lieuë de là. Et, ayant heureusement retrouvé ce qu'il cherchoit, il reuint avec la même diligence qu'il étoit allé. Il s'exposa neantmoins terriblement pour un rien, puisque, s'il auoit tardé seulement un ou deux *miserere*, il se seroit veû enueloppé de la mer, qui vient fondre tout d'un coup en cet endroit et couper le chemin, lorsque l'on se croit sauué. Nous l'en reprîmes tres fortement, quand nous le sceûmes, en luy faisant voir la faute qu'il auoit faite de commettre ainsy sa vie pour une bagatelle, sans nous en parler. Il en fut quitte pour la peur et pour la fatigue.

La ville de Saint Michel est tres peu de chose. Elle est neantmoins toute enuironnée de murs, accompagnez de plusieurs tours, (1) mais assez ruinez par les coups de mer dont ils sont battus sans cesse. (2) Toutes les maisons consistent presque en hostelleries et en boutiques de marchands de coquillages, de rubens, de chapellets et de medailles de plomb. Mais l'abbaye peut estre justement considerée comme une des merueilles du monde. C'est le commandant de Hautefeuille (3) qui, en

(1) Une douzaine de tours, dont on peut lire les noms dans les différentes Notices ou Histoires du Mont-Saint-Michel.

(2) Dans les *Plans et Profilz des principales villes de la province de Normandie*, par Nicolas Tassin, en 1638, une tour du premier plan est en ruines. Voir la planche 23 : *Le Mont St Michel*.

(3) C'étoit une abbaye de Bénédictins, de la congrégation de Saint-Maur. — Etienne Texier de Hautefeuille, chevalier de Malte, etc., nommé par le roi abbé du Mont-Saint-Michel, le 14 août 1670, en avait pris possession le 12 septembre suivant. *Gallia Christiana*, t. XI, p. 532. — Comme il vécut longtemps, le nombre des Prieurs, nom-

qualité d'abbé, est gouverneur, pour le Roy, du Mont-Saint-Michel. Mais, comme il n'y est presque jamais, c'est le prieur qui commande, en son absence, et qui a toute l'autorité de lieutenant de Roy. Ce sont les bourgeois qui gardent la ville et l'abbaye, laquelle est très forte et accompagnée de tout ce qui peut la défendre. Car il y a huit ou dix couleuvrines (1), pointées par dehors, et qui donnent dans cette porte ; en sorte que, si par malheur il arrivoit quelque surprise et que les ennemis y fussent entrez, on les réduiroit en poudre, dans l'instant même, par le moyen de ces couleuvrines, dont l'embouchure donne en ce lieu et fait peur à ceux qui passent.

Quant au corps de l'abbaye, il suffit de dire, pour en donner tout d'abord une juste idée, que M. de Vauban, grand ingénieur de France, y étant venu quelques mois auparavant, fut très longtemps à en regarder avec étonnement tous les dedans et tous les dehors ; et qu'après avoir observé exactement cette masse de bâtimens monstrueux, élevez sur ce haut rocher, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer, il dit à la fin que cet ouvrage lui paroissoit un chef d'œuvre, et l'ouvrage le plus hardy et le plus achevé qui fust peut estre dans tout le monde(2).

mis tous les trois ans, est assez considérable. On peut en voir les noms, avec les dates, dans l'*Histoire du Mont-Saint-Michel* de M. Fulgence Girard.

(1) Les *Michelettes*, pièces de canon enlevées aux Anglais pendant le siège de 1429.

(2) Les *Mémoires de Poucault*, intendant de la généralité de Caen, ne parlent pas de cette visite de 1691. Mais on y lit : « Le 15 avril (1689), M. de Vauban est venu par ordre du roi en Basse Normandie pour visiter les ouvrages des côtes. Je lui ai fait voir le château de Caen et le tour des murailles de la ville, qu'il a trouvées en mauvais état. C'étoit un véritable Romain aimant la patrie. C'est le premier homme que nous ayons eu pour les fortifications et l'architecture

Il faut en effet se figurer, sur la pointe d'un rocher, une grande église fort exaucée, et tres bien proportionnée pour la nef et pour le chœur ; et tout ce qu'on peut désirer dans une abbaye pour le logement et pour tous les lieux clostraux ; c'est à dire, un grand dortoir, un tres beau refectoir, une bibliotheque, un cloistre, dont les pilliers sont d'une matiere rare et d'un ouurage merueilleux, et deux ou trois grandes salles, dont il y en a une surtout tres spacieuse et voûtée comme une église, qu'on appelle la salle de Saint Michel, parceque l'on y faisoit autrefois les cheualiers de Saint Michel (1). Et ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que l'église est toute entiere soutenuë sur une voute (2), que nous vismes avec admiration, comme une autre espece de chef d'œuvre de l'art de l'homme, et où le P. Prieur des Benedictins (3) nous donna le lendemain à déjeuner ; n'y ayant que cet endroit du dedans de l'abbaye où ma belle sœur pust entrer. Cette voute si prodigieuse, qui soutient une telle masse, est soutenuë elle même en dedans par des pilliers qui font peur à voir. Mais on montre, dans une chapelle de l'église, un ouurage de la derniere delicatesse, qui est

« militaire. » Edition de M. F. Baudry, p. 250, dans la COLLECTION DES DOCUMENTS INÉDITS SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

(1) « La salle qui se trouve sur le cellier est l'ancien chapitre des « moines du Mont.... En 1469 ils cédèrent cette admirable salle aux « chevaliers de Saint Michel, qui en firent, à leur tour, leur salle de « conférence. » M. Le Héricher, *Histoire du Mont Saint Michel*. — Aussi le nom le plus habituel est-il : « Salle des chevaliers. » Elle est du XII<sup>e</sup> siècle.

(2) L'Eglise fait partie de la troisième zone de constructions qui se superpose aux deux premières. « Le cloître est de plain-pied avec « l'église et les dortoirs des religieux situés au dessus du refectoire. » Id., *ibid.*

(3) Dom Henry Fermelys, nommé en 1690, et remplacé en 1693, les fonctions de prieur étant triennales.

se représentation si parfaite de tout le Mont Saint Michel qu'il n'y manque pas le moindre angle qui n'y soit tre, bien exprimé. Il y a, au haut du rocher, un endroit où étoit pour lors enfermé, par l'ordre de Sa Majesté, un certain auteur de la gazette d'Hollande, (1) qui disoit toujours mille impertinences contre le Roy et contre l'Etat, et qu'on trouva le moyen de faire arrêter, lorsqu'il s'en doutoit le moins, étant François d'origine, ayant voulu reuenir en France voir son país, en la compagnie d'un autre François, qui l'y engagea adroitement pour le faire prendre (2). Il étoit là resserré de telle sorte qu'il y auoit ordre de ne le laisser parler à personne, et que le Prieur étoit chargé de sa garde en son propre et priué nom (3). Ce fut luy même qui nous en parla et qui nous montra l'endroit où il étoit enfermé. (4) Le même Prieur nous fit voir aussy les cabestrans dont on se sert pour monter avec de gros cables toutes les

(1) « Il n'y eut jamais de journal portant le titre de *Gazette de Hollande*, et il n'en est point à qui on puisse le donner par préférence aux autres. Chacune des villes principales des Provinces-Unies eut sa gazette française portant généralement son nom, et quelquefois du moins, quand ce n'étoit pas réellement; ainsi il y a : la *Gazette d'Amsterdam*, la *Gazette de Leyde*, la *Gazette d'Utrecht*, la *Gazette de la Haye* et la *Gazette de Rotterdam*. » VOIR LES GAZETTES DE HOLLANDE, par Eugène Halin, p. 238.

(2) « Le nommé Chauvigny, dit la Bretonnière.... Ce fut Alvarès qui le fit prendre en Hollande. » *Mémoires de Foucault*, p. 327. — Le journal qu'il rédigeait n'étoit pas une *Gazette*, mais un *Lardon*. Voir l'Appendice I.

(3) Quinze ans plus tard, un autre prieur recevra l'ordre de garder strictement un autre prisonnier, Avedick, dont nous parlerons bientôt, sans permettre qu'il eût communication avec qui que ce soit, « de vive voix ny par écrit. » Lettre de Louis XIV au prieur du Mont-Saint-Michel, du 10 novembre 1706, *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, par M. Depping, t. IV, p. 204 et 205.

(4) Pour la description du lieu, voir l'Appendice I.

prouisions des Religieux, que les bœufs amènent dans des charettes sur la gréue jusques au pied du rocher, et à l'endroit le plus escarpé, d'où on les éleue en droite ligne jusques au haut de l'abbaye. Cela fait peur à regarder, à cause de l'exaucement si prodigieux de cet endroit du rocher tout escarpé. Et, comme Dieu est admirable dans ses ouurages, il a fait naistre, sur le haut de ce roc même, tout au milieu de la mer, une fontaine d'une eau admirable, qu'on y regarde avec raison comme un thresor, et dont les Religieux enuoyent quelques cruches, par present, aux personnes de leur connoissance. Car, quoy qu'il y en ait encore une autre au pied du rocher, comme elle est comblée, deux fois tous les jours, par le reflux de la mer, l'eau en est moins bonne (1).

Lorsque nous eûmes tout veû, et le jardin même, qui est une espece de petite promenade menagée au pied de tous ces grands bâtimens, où l'on a trouué le moyen de planter aussy quelques arbres, et que l'on appelle à cause de cela *La merueille* (2) ; et après que nous fûmes rassasiez, en quelque sorte, de contempler la vaste étendue de la mer, du haut de la place qui est deuant le grand portail de l'église, et qui est assurément une veuë d'où l'on ne peut presque se tirer, nous songeâmes à retour-

(1) La fontaine est au bas du rocher, et c'est une citerne qui en occupe le sommet. « Si l'on continue à faire le tour des fortifications, « on trouve à la base d'un tourillon, une *fontaine* dite *Saint Aubert*, « qui, d'après la tradition, jaillit sous le bâton de l'évêque de ce « nom.... Audessous du transept du N. de l'Eglise s'ouvre la *grande* « *citerne*, qui contient 1200 tonneaux d'eau et que signale extérieure- « ment une tête de lion » Guides-Joanne, *Normandie*, pp. 557 et 562.

(2) « La MERVEILLE, vaste muraille de plus de 75 mètres de longueur, « sur 33 mètr. de hauteur, flanquée de 20 contre-forts, percée de « baies variées, et construite au commencement du xii<sup>e</sup> siècle par « l'abbé Roger II, est d'une hardiesse extraordinaire. » Id., *ibid.*, p. 557.

ner à Auranches, dans l'entre deux des marées. Mais nous ne pûmes nous résoudre de prendre le même chemin par lequel nous étions venus, tant à cause du péril où nous nous étions vus que des histoires qu'on nous raconta, qui ne servirent pas sans doute à nous rassurer et qui méritent de trouver place en ce lieu.

Quarante personnes d'Auranches, tant hommes que femmes, firent partie d'aller ensemble au Mont Saint Michel. Et comme ils étoient du pays, ils se crurent trop habiles pour prendre un guide. Ils allèrent en effet fort bien et y arrivèrent heureusement. Mais le retour ne fut pas semblable. On leur dit, lorsqu'ils en sortirent, de ne perdre point de vue un certain signal qu'on leur donna, du côté d'Auranches, et d'y aller le plus droit qu'ils le pourroient. Ils marchèrent effectivement, près d'une heure, en suivant exactement la route qu'on leur avoit marquée. Mais, s'étant ensuite élevé un brouillard épais, ils perdirent tout d'un coup de vue leur signal, et, au lieu qu'ils crurent aller toujours droit vers Auranches, ils se détournèrent insensiblement sur la gauche et prirent malheureusement leur route vers la mer même. Plus ils se hâtoient, dans la crainte du retour de la marée, plus ils couroient à leur perte. Et, comme au bout de quelque temps ils commencèrent à entendre le sifflement des vagues qui rouloient sur le rivage, ne sachant plus quel conseil prendre ni quel chemin suivre, ils se jettoient et couroient de tous costez, comme des gens qui se croient perdus. Cependant le flot les gagna bientôt et les renversa la plupart. Un d'entr'eux, plus fort que les autres et plus intrepide que ses camarades, résolut de faire tous ses efforts pour se sauver avec sa femme. Et, tandis que tous les autres furent ensevelis dans les flots, il eut la force de marcher et de nager, ayant pris sa femme sur ses épaules. Mais cette pauvre femme, voyant bien que

son mary n'en pouuoit plus et qu'ils perirolent également tous deux, s'il continuoit à la porter, au lieu qu'il pourroit encore se sauuer seul, le conjura de l'abandonner et de ménager pour luy même le peu de forces qui luy restoient. Il le fit donc, quoy qu'avec un extrême regret, et par la pure impuissance où il se vit d'exécuter ce qu'il auoit résolu. Et alors, n'ayant plus que soy à sauuer, il eut encore la force de gagner un roc, sur lequel il se mit en sureté. Ainsy, des quarante personnes de qui j'ay parlé, il n'y eut que celuy là seul qui ne périt point ; Dieu ayant voulu peut estre recompenser cette grande charité qui le porta à s'exposer si visiblement pour sauuer celle que Dieu même luy auoit donnée pour compagne.

L'autre éuenement, dont j'ay promis de parler, ne regardoit qu'un seul homme, mais n'étoit pas moins tragique. Un Religieux de l'abbaye même étant obligé d'aller jusqu'à Saint Malo, on luy donna le mûnier de la maison pour guide, parcequ'il voulut prendre le chemin de la gréue, qui n'est pas si sûr que celui des terres, mais qui est beaucoup plus court. Son guide luy recommanda extrêmement de suiure la route qu'il luy marqueroit, et de ne se point écarter à droit ni à gauche, à cause des lizes qui sont fort frequentes dans ce chemin, surtout dans la trauerse de quelques courans d'eau que l'on rencontre. Ils appellent lize (1) un sable mouuant, qui fond tout d'un coup souz les pieds, et où l'on se trouue enseuely par les efforts mêmes que l'on fait pour s'en tirer. Cependant le Benedictin, se fiant un peu trop sur la bonté de son cheual, n'observa pas exactement ce que son guide luy auoit dit, et s'écarta tant soit peu de la vraye route,

(1) Ce mot, tout local, que ne donnent point les anciens Dictionnaires, vient de prendre sa place dans celui de M. Littré, aussi bien qu'*Enlizer*, dans le sens qu'il a ici.



en un endroit périlleux. Et, sur ce que son guide fidelle luy cria de ne se point écarter, il luy répondit que son cheual étoit bon et qu'il n'auoit rien à craindre. Mais, dans le temps même qu'il parloit ainsy, il se trouua engagé dans une lize; et, son cheual, qui étoit bon en effet, ayant fait dans ce moment un grand effort, il tomba luy même et commença à enfoncer. Le guide accourut, et, s'en approchant autant que le terrain le luy put permettre, il luy tendit son baston, afin qu'il le prist dans l'esperance qu'il auoit de le pouuoir attirer à luy. Mais il s'en fallut enuiron un pied qu'il ne pust atteindre au baston; et, voyant bien qu'il falloit perir, il jetta sa bourse au guide et luy dit de le recommander aux prieres de tous les Religieux, en leur racontant le malheur qu'il reconnoissoit luy estre arriué par sa faute. Comme la mer étoit sur le point de reuenir, le guide se vit obligé de laisser ainsy périr ce pauvre Religieux, qui fut bientost enseuely dans le sable et souz les flots. Et pour luy, il se sauua le plus promptement qu'il put, avec le cheual, qui, ayant laissé son caualier dans la lize, s'en étoit luy même tiré vigoureusement.

Ces éuenemens si tragiques nous apprirent plus que jamais la nécessité d'auoir en toutes choses un bon guide, et de le suivre fidèlement; et le grand péril où l'on s'expose soit lorsqu'on a une présomptueuse confiance de pouuoir bien s'en passer, ou lorsqu'en ayant un bon on neglige quelquefois de suivre ses traces et d'embrasser ses conseils. Mais, quand on a même un tres bon guide, il est toujours auantageux de prendre la voye la plus sure et d'auoir encore plus de crainte du péril que de confiance dans le conseil de celui sur qui on s'appuye. C'est neantmoins ce qu'on manque trop souuent de suivre dans la morale. Mais c'est le party que des éuenemens si funestes nous obligèrent de prendre alors, pour ne nous pas expo-

ser une seconde fois, quoy qu'auec un si bon guide, à trauerser une gréue qui nous paroissoit si dangereuse. Nous primes donc le chemin de Pontorson, qui n'est, comme je l'ay dit, qu'à trois quarts de lieuë du Mont Saint Michel; et nous trouuâmes le terrain de cette gréue sans comparaison plus ferme que celuy de l'autre que nous quittâmes.

Nous eûmes aussy l'auantage de voir, en chemin, les petites salines qui sont le long de la mer (1). Ce sont de petites maisons ou cabanes, dans lesquelles on trauaille à faire du sel blanc. Je les appelle petites salines, pour les distinguer des grandes, qui sont vers la Saintonge et où le sel se fait d'une maniere toute differente. Car, dans les petites salines dont je parle icy, l'on amasse par monceaux le sable qui est imbibé de l'eau de la mer, et de ce sable, que l'on fait bouillir (2), l'on tire un sel blanc dont il se fait un grand débit dans tout le païs. Mais il arriue quelquefois d'etranges renuersemens par la violence de la mer. Car cet élément furieux, penetrant ces sables mouuans jusques au fonds des entrailles de la terre, les transporte tout d'un coup d'un lieu en un autre, et, comblant le lict d'une riuiera qui coule de l'autre costé de son riuage (3), fait au contraire couler la même riuiera le long du riuage où sont les salines, dont j'ay parlé, qui là deuiennent absolument inutiles. C'est la raison pour laquelle on ne bâtit que des cabanes, où il y a tres peu à risquer; afin que, lorsque la mer vient à causer ces étran-

(1) Aujourd'hui encore, le village de « Céaux possède trente-cinq « vastes salines dont quatre sont exploitées. C'est dans ces salines que « fut complotée la célèbre *révolte des Nu-pieds* que Richelieu eut « tant de peine à comprimer. » Guides-Joanne, *Normandie*, p. 554.

(2) De ce sable dessalé on fait des monceaux qui prennent le nom de *Mondrins*.

(3) Le Couesnon.

ges bouleuersemens, on fasse une moindre perte. Nous remarquâmes aussy que, le long du riuage de la mer, il croist une herbe, qui est comme du serpolet, aux endroits où l'eau ne vient que dans le temps des grandes marées, c'est à dire au mois de mars et de septembre <sup>1</sup>. Et c'est cette herbe que mangent avec grande auidité les moutons, et qui leur donne un goust si exquis que l'on quitteroit les perdrix et les faisans pour en manger, tant la viande en paroist delicieuse.

Je ne diray rien de la cathedrale d'Auranches ny de l'éuesché (2), qui n'ont rien de considerable. Mais j'ajouteray seulement icy qu'il n'y a point de plus belle promenade dans la ville que celle du jardin des Reuerends Peres Capucins (3), où il y a des allées tres propres et d'où l'on découure la vue charmante dont j'ay parlé. Ma belle sœur, y étant allée un jour et trouuant la porte ouverte, y entra; et, comme elle s'auançoit pour s'y aller promener, un venerable Pere Capucin vint audeuant d'elle et luy dit d'un ton fort serieux: qu'elle entroit où il n'étoit pas permis aux femmes d'entrer. « Hé, pourquoi donc, mon Pere, ne nous est il pas permis, luy repliqua t'elle, d'entrer chez vous à Auranches, puisque nous entrons partout à Forges chez vous (4)? Cela est deffendu icy, Madame, repartit le Pere. Mais si nous montons jusqu'à vostre dortoir, dans Forges (5), ajouta t'elle, vous voudrez

(1) Les marées d'équinoxe.

(2) La première s'est écroulée en 1790; le second existe encore transformé en tribunal et en musée.

(3) Le Jardin des Plantes aujourd'hui.

(4) Les bâtimens de l'Hospice ou Couvent des Capucins de Forges servaient de Casino aux Buvards d'eau. On y jouait, on y dansait, on se promenait dans leur bois, leur jardin et leur avenue.

(5) Plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les dames iront jusqu'à se faire, à Forges, un passe-temps d'assister au coucher d'un capucin.

bien que je voye au moins vostre jardin : car j'en ay une grande enuie, et je sçay qu'il est tres beau et que la veuë en est la plus belle du monde. Cela ne se peut, luy dit le Religieux ; il est deffendu aux femmes d'entrer icy. Hé mais, mon Pere, encore une fois, reprit elle, n'êtes vous pas Capucins à Forges comme à Auranches ? Pourquoi donc nous sera t'il moins permis à Auranches qu'à Forges d'entrer au moins dans vostre jardin ? Je vous ay déjà dit, Madame, que cela nous est deffendu, répondit le Pere : nous ne voyons point icy de femmes. Et quoy ! reprit elle encore, y a t'il donc plus de mal, mon Pere, à voir les femmes dans vostre jardin qu'à les venir voir, comme vous faites tous les jours, dans leurs maisons (1) ? D'ailleurs même ce n'est pas vous qu'elles viennent voir icy, mais vostre jardin. Et vous pourriez, sans les voir et sans qu'elles vous vissent, donner à des dames étrangères cette petite satisfaction de contenter leur curiosité par la veuë seule de vostre jardin, qu'on m'a dit estre la chose du monde la plus agreable. » Enfin le bon Pere ne put se laisser fléchir, et, tenant toujours également ferme contre tant d'instance, il l'obligea de se retirer, peu satisfaite d'auoir employé inutilement toute sa rhétorique naturelle pour persuader un bonhomme qui n'entendoit que le ceremonial de son ordre et qui étoit sourd à ses prieres (2). Elle reuint au Doyenné nous faire la relation de toute sa conference avec le Reuerend Pere Capucin. Et nous ne pûmes ne pas rire du froid avec lequel elle nous dit auoir débité toutes ses raisons à ce bon Religieux,

(1) Pour faire des quêtes.

(2) Le Capucin d'Avranches « ne savoit pas parfaitement vivre et « n'entendoit pas aussi bien le français, » que le Prieur du couvent de Fontevault, qui avait fermé les yeux sur une précédente infraction à la règle commise par M<sup>me</sup> de Bosroger. — Voir plus haut, pages 35 et 36.

comme si elles auoient été les meilleures du monde.

Enfin nous primes congé de nostre hôte si genereux et de tous ses bons amis. Et nous nous mîmes en chemin pour aller coucher à *Granville*, petit port de mer du bas de la Normandie. Mais il y auoit trop longtemps que nous étions à nostre aise, bien traitez et bien couchez, et en bonne compagnie. Et nous en fîmes deux jours de suite une tres rude penitence. Car, nous étant égarez, ce qui allongea nostre chemin, et nous étant veû ensuite engager à marcher le long du riuage de la mer, dans du granier, où les cheuaux enfonçoient comme dans une terre nouvellement labourée, avec une fatigue infinie, nous fîmes nous mêmes obliger de faire à pied une bonne partie du chemin. Et, quoyque nous fussions partis d'Auranches, sur les neuf heures du matin, nous ne trouvâmes aucun lieu pour faire manger nos cheuaux, et n'arrivâmes qu'à soleil couchant à *Saint Gode* (1), qui est encore à une lieue de Granville, où nous voulions aller coucher. Quelque fatiguez et épuisez que nous fussions, aussi bien que nostre équipage, nous ne pensions nullement à nous arrêter à S. Gode, où il n'y a

1) A propos de ce nom, un feuillet detaché, d'une écriture ancienne, porte cette correction : « Note sur la feuille LIII. — L'endroit que M. Dufoissé appelle S. Gode ne s'appelle point ainsi. Il se nomme S. Pair (Anum S<sup>m</sup> Paterni) Evêque d'Avranches; et c'est une paroisse, mais il y a un pèlerinage fameux à cause des reliques de S. Gaud (Gaudus) 1<sup>er</sup> Evêque d'Evreux, mort dans ce lieu qui étoit autrefois un désert nommé Saisy (Seissey ou Saiscy?) ou plusieurs saints se réunirent sous sa conduite entr'autres S. Pair même qui fut depuis Evêque d'Avranches, S. Semet qui fut aussi Evêque d'Avranches, S. Arcasto prêtre, S. Scubilion diacre et plusieurs autres saints dont les tombeaux se voient encore dans l'Eglise. » Cette note est placée dans le Ms., en face du premier feuillet du cahier LIII. — Saint-Pair est au S.-E. de Granville, sur le bord de la mer, arr. d'Avranches.

qu'un tres méchant cabaret, dans lequel on manque de tout. Mais, comme il falloir passer une lieue de gréue pour arriuer à Granuille, et que, selon la supputation que nous auions faite, dès auparauant, de l'heure du retour de la marée, nous craignons de nous engager dans cette gréue, sans nous en estre bien assurez, nous demandâmes à des chartiers qui venoient de Granuille, et qui sortoient actuellement de la gréue, s'il y faisoit bon et si la mer seroit encore longtemps à reuenir ; à quoy ils nous répondirent que nous n'auions rien à craindre et que la mer se retiroit. Entrant en quelque defiance de leur réponse, nous leur repliquâmes : « Comment dittes vous que la mer se retire, puisqu'elle doit au contraire reuenir presentement. » Ils s'opiniâtrèrent à nous assurer qu'elle retournoit, et qu'ils pouuoient en parler, puisqu'ils en venoient actuellement. Sur cette assurance, nous dîmes au cocher d'entrer dans la gréue, ne pouuant pas nous venir dans l'esprit qu'il y eust des gens assez méchans pour vouloir, de gayeté de cœur, nous engager à périr malheureusement. C'est neantmoins ce qui seroit arriué si, par le plus grand bonheur du monde et par un effet visible de la protection du Seigneur à nostre égard, nous n'eussions trouué, un peu plus loin, d'autres chartiers qui venoient aussy de Granuille, et qui nous dirent que la mer reuenoit à grands flots et qu'ils n'auoient eû eux-mêmes que le temps nécessaire pour se sauuer, en faisant toute la diligence possible. Alors faisant reflexion sur la malice presque incroyable des premiers, qui, plus inhumains que des barbares, nous auoient voulu précipiter dans le fonds des flots, nous nous occupâmes encore plus de la bonté toute misericordieuse de celui qui prend la conduite de ses seruiteurs, lorsqu'ils mettent principalement leur confiance en sa diuine protection. Nous fîmes tourner bride dans l'instant à nos cheuaux pour aller

chercher à Saint Gode le plus mechant giste du monde, qui, tout mechant qu'il étoit, nous parut neantmoins très bon, en le comparant à celui du fond de la mer que nous avions eûté.

Mais ce fut encore, par un autre effet de la divine providence, que nous nous vismes ainsy forcez de demeurer à S. Gode, puisque cela nous procura le bonheur d'aller prier dans une Eglise celebre en ce pais là, par le grand nombre de corps saints qui y reposent. Nous eûmes la curiosité de nous informer de ce que c'étoit que tous ces saints, dont la veneration attiroit de tous costez une grande quantité de peuples. Et nous apprîmes que ce lieu avoit été autrefois une affreuse solitude, comme celle de Port Royal, dont j'ay parlé au commencement de ces Memoires (1) ; et que là un grand nombre de personnes s'y étoient aussy venues retirer de divers endroits, et même de l'Angleterre, les uns après les autres, pour y vivre inconnus au monde, dans la pénitence et dans les exercices d'une piété digne de celle des premiers siècles. Mais plus ils avoient travaillé à se cacher aux yeux du monde, plus Dieu avoit, dans la suite, fait éclatter, aux yeux de l'Eglise la puissance de sa grace dans ses saints, et le mérite de la vertu de ces humbles serviteurs. Ce fut pour nous une consolation de nous voir ainsy logez avec tant de saints. Et nous en auions assurément grand besoin, en un lieu comme celui là, où, après avoir fatigué extraordinairement toute la journée, je me vis encore obligé de coucher sur la paille, sans souper. Pour ma belle sœur, elle alla passer un couple d'heures au bord de la mer, nonobstant la rigueur du temps et la violence du vent, ne pouvant se lasser d'y considerer la grandeur de Dieu, qui éclatte d'une manière si admirable dans l'a-

(1) T. I, pp. 60-61.



gitation perpétuelle de cet élément furieux, et dans la manière dont se rompt l'impetuosité de ses flots, aux bornes que le doigt du Tout puissant luy a marquées, c'est à dire, à un peu de sable (1).

On peut bien juger que nous n'eûmes pas beaucoup de peine, le lendemain, à nous leuer et à sortir d'un tel giste. Mais de quelque diligence que nous usassions, pour pouuoir gagner ce jour là un meilleur giste, ayant dessein d'aller coucher à Coutances, il ne fut jamais en nostre pouuoir d'y arriuer. Nostre carrosse demeura l'après disnée en un trou, où celuy de l'Intendant de la Prouince auoit demeuré quelques jours auparauant (2). Et, quoy qu'on y attelast des bœufs et des cheuaux, nous ne pouuions en sortir. Enfin un homme des plus forts que j'ay jamais veûs, ayant pitié de nous, retroussa ses culottes et se jeta au milieu de l'eau ; puis, soutenant presque luy seul l'une des rouës de deuant du carrosse, qui étoit la plus enfoncée, il donna lieu, par son adresse et par sa force, de faire enfin ce que tout l'attelage n'eust pu sans cela, les cheuaux etant rebuttez entierement. Nous reconnûmes honnestement son seruice et sa bonne volonté, et nous continuâmes notre chemin. Mais, à une lieuë de Coutances, nous nous trouuâmes dans une nuit si profonde que nous crûmes qu'il y auroit eû de la teme-

(1) « Et dixi : Usque huc venies, et non procedes amplius, et hic » confringes tumentes fluctus tuos. » Job, ch xxxviii, v. 11.

(2) Nicolas - Joseph Foucault étoit intendant de la Généralité de Caen, depuis 1689. Il s'est bien gardé de consigner le souvenir de cette mésaventure dans ses *Mémoires*. Mais on y lit que, dans ces mêmes parages, « vers le 23 juillet 1690, la chaise de Jacques II, roi d'Angle-  
« terre, se rompit, qu'il fut obligé d'aller à cheval, et qu'aux environs  
« de Pont-Farcy, après avoir passé de méchans chemins, il monta  
« dans un carrosse que M. de Matignon lui avoit fait venir, pour aller  
« à Thorigny. » Voir les *Mémoires de Foucault*, édit. de M. F. Baudry, pp. 265 et 266.

né à passer outre. Cependant on ne vouloit point nous recevoir dans l'unique cabaret qui étoit dans ce village, et il nous fallut en quelque sorte y entrer par force. Aussi la maîtresse, quand nous y fûmes entrez, ne daigna pas seulement se lever de table, ni quitter une mechante soupe qu'elle mangeoit aussi tranquillement que si elle n'auoit eu personne chez elle. Nous auions beau la prier de nous donner quelque chose à manger. Elle ne faisoit aucune attention à tout ce que nous pouvions luy dire. Nous enuoyâmes chez le curé de la paroisse luy représenter nostre desastre, et luy demander s'il n'auoit point la charité de nous donner le couvert cette seule nuit. Mais il ne fut pas plus honneste à nostre égard que sa paroissienne, et nous regrettions beaucoup de ce qu'un curé, comme celui du Fossé (1), nous manquoit en une telle occasion. Car il n'a pas, pour une fois, exercé charitablement l'hospitalité à des personnes que les trous et les chemins si rompus du pais faisoient conuier vers son presbitaire. Enfin il fallut passer encore, comme nous pûmes, cette nuit, ayant obtenu à peine quelque peu de chose à manger, et de méchants lits pour prendre, ou, pour mieux dire, dérober quelque sommeil.

Le jour suivant, nous arriuâmes de tres bonne heure à *Coutances*, où nous allâmes voir l'éuesché et l'église cathédrale, dont la structure, par le dedans, nous parut d'une tres grande beaute, y ayant surtout un dôme, en figure de lanterne, d'un ouurage parfaitement delicat et qui charme tout à fait la vue (2). Il y a aussy quelque

(1) Nicolas Bouvet, curé du Fossé, depuis 1673.

(2) « Audessus de la croisée se dresse une énorme tour octogone, comme le *Plomb* et flanquée de tourelles sur les quatre faces diagonales. . . . A la vue de ce dôme aérien Vauban s'écria : « *Quel est*

chose de singulier (1) dans les voustes des aisles d'à costé du chœur, où l'on voit ce que je n'ay veü, ce me semble, nulle part ailleurs en fait d'architecture. Il y auoit, en cette ville, une Dame tres celebre par sa pieté et encore plus par sa disgrâce, qu'on a regardée comme un grand malheur, non tant pour elle à qui sa foy fait trouuer Dieu presque également partout, que pour la France, puisque le Pape et le Roy l'auoient secondée heureusement dans le dessein qu'elle auoit pris d'éleuer des filles capables d'instruire la jeunesse d'une maniere que tout le monde admiroit (2). Je n'ay pu assez admirer moy même l'égalité d'esprit qu'elle fit paroistre dans un changement si inopiné, qui renuersa tous ses bons desseins et qui étonna en même temps tous les gens de bien. Les paroles qui sortirent de sa bouche ou de sa plume firent connoistre combien son cœur respiroit la charité et la pieté. Et ses sentimens tres sinceres sur ce qui faisoit pleurer tous ceux qui aimoient l'Eglise donnoient bien lieu de juger qu'elle enuisageoit uniquement la volonté et la gloire du Seigneur dans ses actions.

De Coutances nous allâmes à *Saint Lo* (3), petite ville fort marchande et tres peuplée, où il y a une paroisse comme une espece de cathedrale (4). Et de Saint Lo nous allâmes chez M. de la Motteliere, conseiller au parlement

« *le sublime fou qui a osé lancer dans les airs un pareil monument?* »  
Guides Joanne, *Normandie*, p. 488.

(1) Dans le sens de *unique, rare, merveilleux*, comme en latin *singularis*.

(2) « M. du Fossé veut parler de Madame de Mondonville, qui institua à Toulouse la Congregation des Filles de l'Enfance. Voyez l'Histoire abrégée de cette célèbre Congrégation dans les Nouvelles Ecclesiastiques de l'année 1735. page 129 et suiv. » Note du premier éditeur, p. 421.— C'était une sorte d'Ecole normale, qu'il faut remarquer.

(3) A l'Est de Coutances.

(4) L'Eglise Notre-Dame.

de Rouen (1), qui a épousé une de mes nieces à la mode de Bretagne. 2) Jamais gens ne furent plus surpris qu'eux de nous voir, ne s'étant jamais attendus que nous dussions les venir déterrer en un lieu si écarté. Ce n'est pas loin de *Torigui*, qui appartient au marquis de Matignon, lieutenant de Roy de la Basse Normandie (3). Mais nous fûmes extrêmement édifiés de voir ce que peut faire le mariage sur l'esprit d'une jeune femme qui s'attache à son deuoir. La dame de la Mottelière auoit été tres souvent, toute petite, chez nous, étant non seulement petite nièce, mais encore filleule de mon pere (4). Et je me souviens que, ma mere l'ayant menée avec soy à la campagne (5), je voulus l'interroger, pour estre assuré si elle scauait quelque chose. Elle auoit l'esprit tres joly et les reparties fort agreables. Mais on auoit tellement negligé de cultiuer sa memoire que, lorsque je la pressay d'apprendre quatre petits vers de Malherbe qui sont tres beaux sur la mort (6), je la trouuay tout à fait bouchée ;

(1) Jacques Jores, sieur de la Mottelière, nommé conseiller en 1679.

2) Ajoutant au texte d'un passage qui viendra plus loin, le premier éditeur a mis : M. Dery, Doyen Conseiller au Parlement, pere de la Dame de la Mottelière chez qui nous auons passé. » P. 423.

3) On trouve, dans la généalogie de la Maison de MATIGNON, *brancas des comtes de Gasc* : « Marie Thomas Auguste, Marquis de Matignon, brigadier des armées du Roi. » *Dictionnaire de Moreri*. — En 1691, il occupait la place dont parle du Fossé. « Audessous des Lieutenans generaux, il y a des Lieutenans de Roi en chaque Baillage qui sont de nouvelle creation. » *Etat de LA FRANCE* par le comte de Boulainvilliers. NORMANDIE, t. IV, p. 39.

4) Etant la fille de Jacques Dery, dont le pere, Pierre Dery, avait épousé Anne Thomas. Voir t. I, p. 8. — Le jeune homme tué à Paris par le guet, « neveu de du Fossé à la mode de Bretagne, » (t. III, p. 79), étant son frere.

5) Au Fossé.

6) Vraisemblablement la strophe de l'Ode à Du Perrier, commençant par ces mots :

La Mort a des rigueurs, etc.

en sorte que je fus plus de huit jours à luy repeter sans cesse les mêmes vers (1), sans pouvoir presque en venir à mon honneur. Mais si cela me surprit avec raison, je ne le fus gueres moins de ce que je remarquay ensuite. Car, autant que j'eus de peine à luy faire apprendre ces quatre vers de Malherbe, autant je trouuay après de facilité à luy en faire apprendre quatre vints autres; ce qui me donna sujet de faire cette réflexion qu'il y auoit comme une porte à ouurir à la memoire, et que, lorsqu'on en auoit trouué une fois la clef, le reste n'étoit plus qu'un jeu. Il faut donc ouurir la memoire des enfans, et la cultiuer, puisque, si on la neglige, on leur fait perdre un des plus grands auantages de la nature; cette memoire deuant estre à l'homme comme un thresor où il trouue, dans les occasions, mille choses sur lesquelles il doit reflechir, et qui doiuent même lui seruir de règle dans sa conduite (2). La jeune enfant dont je parle, etant deuenue plus grande et en état d'estre mariée, fut mise par ses parens sur le pied d'une personne qui auroit été tres riche, portant des habits de broderie d'or et d'argent tres magnifiques, etant accoutumée à prendre toutes ses aises, et à mener une vie de visites, de collations, de jeu et de promenades. A voir cet air delicat qui paroissoit dans tout son exterieur, on n'eust jamais cru qu'elle eust pu quitter la vie de la ville, telle que je viens de la représenter, pour aller se

(1) Entre autres vertus, l'auteur possédait l'une des plus nécessaires en fait d'enseignement, la patience.

(2) C'est ce que Cicéron avait dit de l'orateur : « Quid dicam de  
« thesauro rerum omnium memoria, quæ nisi custos inventis, cogi-  
« tatisque rebus, et verbis adhibeatur, intelligimus omnia, etiamsi  
« præclarissima fuerint, in oratore peritura. » *De Oratore*, liv. I. —  
Les sages idées de du Fossé sur la mémoire étaient partagées par un  
autre ami de Port-Royal, Rollin, comme on peut le voir dans le  
chapitre du *TRAITÉ DES ETUDES*, intitulé : *De la nécessité et de la ma-  
nière de cultiver la mémoire*, liv. II.

conner à la campagne, dans le fonds d'une province. Cependant c'est ce que le mariage fit en elle. Car, autant qu'elle avoit paru jusqu'alors accoutumée à une vie molle et délicate, autant nous la trouvâmes, dans sa maison de campagne, attachée à tous les devoirs de son ménage et de l'éducation de ses enfans ; tant il est vray que, comme il n'est rien de plus dangereux qu'une vie de plaisirs et d'inaction, il n'est rien aussey de plus avantageux à l'homme que l'engagement au travail, qui le retire de mille occasions périlleuses où il courroit risque de se perdre.

De chez M<sup>r</sup> de la Motteliere nous allâmes à *Castilly* (1), chez une parente de ma belle sœur, qui nous receut avec autant d'agrement que de surprise de voir chez elle des personnes qu'elle n'eust jamais esperé de recevoir en sa terre si éloignée de Paris. Et nous vismes là un chimiste qui nous parut avoir fort envie de découvrir les plus grands secrets de la nature. Mais je doute qu'il en prist bien le chemin. Ce que je sçay seulement, c'est que la dame du lieu étant fort incommodée d'un mal de gorge, comme il s'outen il que, selon l'expérience qu'on en avoit faite cette année là, ces maux de gorge ne pouvoient absolument se guerir qu'avec la saignée, nous luy dismes que, si elle vouloit bien user à ses repas de la ptisanne faite avec de la cendre de tilleul, elle en seroit tres promptement soulagée. Le chimiste n'avoit point de ondures, mais du sel même tiré des cendres. On en fit prendre à la Dame qui témoigna de la confiance en nostre remède. Et, dès le lendemain matin, elle ressentit le soulagement que nous luy avions fait esperer, au grand éton-

(1) Au Nord de Torgny, dont il vient de parler, se trouve Castilly, Salvador, arr. de Bayeux, cant. d'Isigny.

nement de celui qui ne sçauoit pas la vertu d'un remede qu'il auoit entre les mains.

Nous allâmes de là à *Bayeux*, qui est une ville mediocre, mais en terrain tout plat, et comme diuisée en quatre parties égales, par les quatre portes qui se répondent, en façon de croix. Nous assistâmes à la grande messe de la cathedrale, où nous fûmes tres édifiez de voir l'éuesque assister au chœur et donner l'exemple de modestie et de pieté à tout le chapitre (1). Il m'est resté une idée confuse de sa chaire épiscopale, comme d'un ouurage assez extraordinaire pour la figure qui s'éleue extremement et se termine en une espece de pyramide d'un trauail tres delicat (2). J'abbrege, de peur d'ennuyer, et je passe tout d'un coup de Bayeux à *Caën*, qui peut passer pour la plus belle ville de la Normandie, n'y ayant rien, dans Rouën même, qui égale la beauté de sa grande place, qui est une espece de place royale (3). Elle est terminée, à un bout, par l'église des Missionnaires, qui est grande et tres bien bastie (4). Les R. Peres Jesuistes sont aussy tres bien placez et ont une belle église et un beau college (5).

(1) François II de Nesmond était évêque de Bayeux depuis le mois d'août 1661.

(2) « Le chœur renfermait autrefois 104 magnifiques stalles en chêne sculpté (xvi<sup>e</sup> siècle); 52 de ces stalles ont été enlevées en 1858. « Celles qui restent sont ornées de belles sculptures. » Guides-Joanne, *Normandie*, p. 323.

(3) Elle en portait et elle en porte encore le nom. Elle s'appelait autrefois la *Place des Petits-Prez*. C'est la plus belle place de Caen.

(4) « Le 26. May 1664, les Peres de la Mission jetterent dans la Place des Petits Prez les fondemens de leur Eglise; pour la perfection de laquelle la Duchesse de Guise donna 12 000 livres, par un contrat passé à Paris le 3 juin 1673. » Huet, *les Origines de Caen*, p. 349.

(5) Dans le collège du Mont, rue Saint-Etienne, en face de l'église de ce nom, aujourd'hui abandonnée. « Ce fut dans le *Pré des Ebals* que furent jettez les fondemens de l'Eglise des Jesuites, en l'année



Mais les Peres de l'Oratoire y sont tres mal logez, et en un endroit si reculé que nous ne les découvrîmes que par hazard. Car c'est en un cul de sac où à peine decouvrir t'on la croix de dessus leur porte, qui fait connoistre que c'est une communauté (1). Cependant ce fut de cette maison que nous receûmes plus d'agrément. Car nous y arrounâmes un superieur qui se fit un vray plaisir, nous ayant connus, de nous faire voir ce qu'il y auoit de plus considerable dans la ville, et qui eut même l'honnesteté d'emprunter exprès le carrosse d'un de ses amis pour nous mener plus commodement partout. Nous vismes, entr'autres choses, les deux grandes abbayes de Caën, celle des Hommes, c'est à dire des Benedictins, qu'on appelle Saint Estienne, et celle des Dames Religieuses, qu'on nomme les Dames de Caën. Cette ville, en plusieurs parties, est tres bien bastie et elle a des ruës si peuplées qu'on les prendroit pour des ruës de Paris (2). Le peuple s'y picque de politesse. Et son Uniuersité, aussi bien que son Académie, y attirant beaucoup de monde, la rendent tres considerable.

De Caën nous allâmes à *Falaise*, où nous vismes particulierement le quartier dans lequel se tient la fameuse foire de Guibray. C'est en un faubourg, élevé audessus de la ville, et entierement separé. On y voit comme une espeece de petite ville, dont les ruës sont composées de petites cabanes de bois, qui étoient alors fermées, et où les marchands, dans le temps de la foire, qui se tient

1664. Elle fut achevée en cinq ans et elle fut consacrée le 31. juillet

1649. » Id., *ibid.*, p. 340.

(1). Ils devoient être encore dans la rue Guillebert, qu'ils quittèrent pour aller dans la maison du sieur Patris beaucoup plus propre à leur usage, » ou s'y firent en 1702. Id., *ibid.*, p. 344.

» La rue Saint-Jean et la rue Notre-Dame.

vers la my aoust, etalent leurs marchandises (1). C'est une des foires les plus considerables de tout le royaume et où les marchands abordent de tous costez (2).

De Falaise nous passâmes à *Argentan*. Et, ayant sceu qu'il y auoit là un couuent de Reuerends Peres Jacobins, comme nous auions dessein de passer à l'abbaye de la Trappe et que nous voulions nous informer du chemin, nous jugeâmes qu'il seroit bien difficile qu'il n'y eust dans ce couuent quelque bon Religieux que la déuotion eust porté à aller visiter un lieu deuenu, en nos jours, si celebre par la grande pieté de l'Abbé et de ses saints solitaires. Ainsy nous nous y transportâmes, mon frere et moy, et nous trouuâmes justement ce que nous cherchions, c'est à dire deux Religieux qui nous donnerent toutes les instructions que nous pouuions souhaitter, en nous montrant même, d'une allée de leur jardin qui est fort beau, la route que nous deuions tenir. Cependant, comme nous partîmes un peu trop tard d'Argentan, nous eûmes bien de la peine à gagner le lieu où nous deuions coucher, et nous courûmes même grand risque de passer la nuit dans les bois, ou de prendre un tout autre chemin que celui que nous deuions tenir. Mais il arriua, par un bonheur singulier, qu'étant sur le soir dans une grande route au milieu d'un bois, nous rencontrâmes

(1) Ainsi la représente une gravure des plus rares avec cette légende : « La foire de Gvibray en Normandie dans la ville de Fallaize, « dedié à Mg<sup>r</sup> le marquis de Thvry et de Lamotte Harcovrt comte de « Croisy mareschal des camps et armée du roy gouvernevr des ville « et chasteav de Fallaize, par son tres hvmbles et obeissant seruiteur « François Chauuel 1658. »

(2) L'intendant de la généralité de Caen, Foucault, nous apprend que, l'année suivante, en 1692 : « Il y avoit à la foire de Guibray pour « 7,800,000<sup>12</sup> de marchandises dont il s'est vendu environ les deux « tiers. » *Mémoires*, p. 294.

deux cavaliers, vis à vis d'un petit chemin qui détournoit sur la gauche. Et, leur ayant demandé le chemin du village où nous allions coucher, ils nous dirent qu'il falloit quitter la grande route et détourner à main gauche, en ajoutant que la grande route nous écartoit tout à fait de notre chemin. Nous bénîmes Dieu d'une si heureuse rencontre. Et il étoit si parfaitement nuit, quand nous arrivâmes à la montagne sur laquelle est situé le village où nous allions, que nous fîmes obligez de mettre tous pied à terre, dans la crainte de quelque malheur, à cause que le cocher ne pouvoit voir à conduire ses chevaux. Neantmoins, en tâtonnant et allant fort doucement, nous gagnâmes à la fin le haut de la montagne et le village que l'on rencontre aussitôt après estre monté. Et, le jour suivant, après beaucoup de détours, nous arrivâmes, sur les quatre heures du soir, à la Trappe (1).

Il n'y a point proprement d'hostellerie en ce lieu, parce que ce sont des hommes et non des femmes qui y vont, et qu'ils logent dans l'abbaye. Mais pour les chevaux et l'équipage, on les met dans une ferme, hors l'abbaye (2), où l'on paye au fermier ce qu'il coûte pour leur nourriture, un prix fort médiocre. Comme donc ma belle sœur étoit avec nous, il fallut qu'elle y restast avec son fils et ses gens. Et quant à mon frere et à moi, nous allâmes à la première porte de l'abbaye (3), dont le portier, quoy qu'il fust de notre connoissance, ne nous parla point,

(1) Soligny-la-Trappe, Orne, arr. de Mortagne, cant. de Bazoches-sur-Hoëne, à 10 kilometres Nord de Mortagne.

(2) A l'angle S.-E. de l'abbaye, avec plusieurs corps de bâtimens sur trois de ses côtés. Voir le plan annexé à la *Description de l'abbaye de la Trappe* (par F. Julien des Avois), 1689.

(3) Une clôture de pieux et d'épines, au milieu de laquelle se trouvoit le *Logis du Portier*, séparait la ferme du reste de l'abbaye. Là se tenoit le second portier.

mais se contenta de nous marquer le chemin pour aller sonner à la porte clostrale (1). Nous sonnâmes donc à cette porte, tenant en main notre lettre de créance, qui étoit d'un de mes intimes amis, fort connu et considéré du R. Père Abbé (2). Il y disoit mille biens de nous, par un effet de sa grande charité, et dans le desir qu'il auoit que nous fussions bien receus. D'abord que le Pere portier, qui étoit un bon Flammand, eut ouuert la porte, je luy presentay ma lettre. Il nous fit entrer, nous conduisit, sans nous rien dire, dans une salle des hostes; et là s'étant mis à genoux avec nous, pour prier Dieu un moment; puis, s'étant releué, il nous lut, selon la coutume, deux ou trois versets de l'*Imitation de Jesus Christ*. Il nous dit ensuite qu'il alloit trouuer le R. Pere Abbé et luy presenter ma lettre. Nous attendîmes assez longtemps la réponse, dans cette salle. Mais enfin le même Pere nous reuint trouuer pour nous faire des excuses de l'Abbé, qui ne pourroit pas nous voir, ce jour là, à cause qu'il étoit trop tard; et pour nous dire que le sieur Maisne nous viendrait tenir compagnie. En effet, peu de temps après, nous vismes entrer M. Maisne, qui nous fit bien des honnestetez de la part du Reuerend Pere Abbé, en nous assurant que nous aurions la consolation de l'entretenir le lendemain (3). Et il nous mena ensuite en une autre salle pour soupper.

(1) Il fallait passer par une grande cour plantée d'arbres, et on arrivait à la porte conduisant au « vestibule ou passage pour entrer « dans le cloître. » Là se tenait le premier portier.

(2) Armand Jean Le Bouthillier de Rancé, auteur de la réforme austère établie, en 1662, dans cette abbaye de l'ordre de Citeaux.

(3) Ce M. Maisne ou Maine étoit le secrétaire du Père Abbé, chargé de présenter les demandes des visiteurs et de les introduire, quand l'entrée de l'abbaye leur étoit accordée. On le voit remplir le même rôle lors de la visite de M. Wallon de Beaupuis, dans l'été de 1696, mais pour repousser la demande de saluer le Révérend Père Abbé, ce

A peine y fûmes nous entrez que je vis venir un Religieux se jeter à mes pieds et m'embrasser étroitement. Je me baissay fort profondément pour répondre, autant que je le pouvois, à une si grande humilité : et, quelque surpris que je fus d'abord, je reconnus neantmoins très promptement qui c'étoit ; c'est à dire ce jeune gentilhomme de qui j'ay beaucoup parlé, que j'auois connu particulièrement aux Nouveaux Convertis (1). Dans l'instant que je l'eus connu, je l'embrassay de tout mon cœur, et me tins heureux de trouver ainsy une personne de connoissance, dans un país où tous les autres m'étoient étranger. Nous étant mis à table, il nous lut cinq ou six versets de l'*Imitation*, et ferma ensuite le livre, en nous disant que, pour le droit de l'hospitalité, il auoit permission de nous parler et de s'entretenir avec nous. Je luy demanday par quel bonheur nous jouissions de sa compagnie ; et il nous dit qu'étant établi serond portier, étoit cette place qui luy procuroit la consolation de nous voir. Nous parlâmes fort librement de toutes sortes de bonnes choses. Et, auant que M. Maisne nous quittast, nous luy témoignâmes souhaitter beaucoup d'assister, le lendemain, à Matines et à tout l'office. Il nous fit beaucoup de difficulté pour Matines, en nous disant que nous étions fatiguez d'un long voyage, et que le Pere Abbé auroit peine à y consentir. Nous l'assurâmes que la longueur même du voyage 2) nous auoit accoutumiez à la fatigue, et que nous n'en serions en aucune sorte incommodez ; et qu'ain y il nous obligeroit sensiblement de nous procurer cette consolation. Il nous promit d'en

qui fut l'occasion de grands débats entre les amis de Port-Royal et de l'Abbé de Port-Royal, par M. Saint-Buve, t. III, p. 385.

(1) Tome III, pp. 305-317.

(2) Il y avoit déjà plus de deux mois qu'ils étoient partis.

parler. Et le Frere Armand Climaque (1), nostre amy, se chargea particulièrement de nous venir éveiller luy même. Nous nous retirâmes donc de bonne heure, pour estre plus en état de nous leuer à deux heures du matin. A l'heure qu'on nous éveilla, nous nous rendismes exactement à l'Eglise. On nous fit monter dans les hautes chaires du chœur, de l'autre costé du Pere Abbé. Nous y trouuâmes tous les Religieux assemblez et dans un profond silence, qui auoient déjà fait quelque oraison. Ils chanterent ensuite Matines, avec toute la deuotion et tout le recueillement possible. Et nous fûmes extrêmement édifiez de voir ces hommes, reuêtus de l'infirmité d'une chair comme la nostre, et dont plusieurs même ont vécu dans les plaisirs et dans tous les diuertissemens du grand monde, oublier en quelque sorte leur propre foiblesse pour domter leur corps et le traiter avec d'autant plus de rigueur qu'il sembloit estre accoutumé à un plus grand ménagement. Leur cœur tout remply de l'amour des souffrances, et leur esprit tout éleué vers le ciel par la grandeur de leur foy les faisoient paroistre comme autant d'images viuantes de Jesus Christ crucifié, qui ne tient plus à la terre que par sa croix. Et l'union de toutes leurs voix, chantant des pseumes et des cantiques dans un saint transport de joye, faisoit sentir, en quelque sorte, qu'ils étoient déjà unis de cœur et d'esprit avec l'Eglise celeste, toute occupée des loüanges de son libérateur tout puissant.

Le matin, après l'office de Primes, comme nous étions retirez dans nostre chambre, on nous vint dire que le Pere Abbé nous attendoit dans la salle des hostes et desiroit de nous voir. Nous nous prosternâmes aux pieds

(1) Tel était le nom, en religion, du jeune homme qu'ils avaient connu aux Nouveaux Convertis. Voir t. III, pp. 305-312.

de ce grand serviteur de Dieu pour luy demander sa benediction. Et je ne pus point le reconnoistre dans un habit et un état si different de celuy où je l'auois veü autrefois, à Port Royal, venir voir, étant l'abbé de Rancé, M<sup>re</sup> Andilly et M<sup>re</sup> le Maistre, et les consulter sur quelques trauctions des P<sup>res</sup> où il s'occupoit alors (1). Mais je le trouuay d'un abord aisé et d'un accueil plein de charité, et ses entretiens également spirituels, solides et agréables. Aussi on peut bien juger que le consentement si general de la France à estimer et à reuerer le merite de ce grand homme, n'est pas sans beaucoup de fondement. Il nous fit la grace de nous distinguer de plusieurs autres, en nous l'amoignant que nous dînerions au refectoir, avec tous les Religieux ; ce qui nous fit un vray plaisir. Ainsy, aussitost que sextes furent finies, étant descendu de sa place, il se tourna vers nous pour nous faire signe de descendre aussy et de le suivre. Il nous mena dans le cloistre et nous fit entrer dans une espeece de petit oratoire, qui est proche le refectoir, où il nous dit qu'il étoit bien aise que nous vissions passer tous les Religieux pour aller dîner. Il est vray que rien ne m'a plus frappé que la vüe de la contenance de tous ces sants solitaires, allant au repas avec le même recueillement et la même modestie qu'ils auroient esté à la sainte communion. Après qu'ils se furent tous lauez les mains, l'Abbé nous fit sortir de l'Oratoire et nous presenta aussy à lauer les mains. Il fallut voir la confusion de le souffrir, parceque c'est la coutume ; et, entrant ensuite avec luy dans le refectoir, nous passâmes à trauers tous ces Religieux, qui ne bran-

(1) Après la mort de Madame de Montbazon, dans le premier moment de sa fureur mortelle, lequel l'abbé de Rancé chercha un abri dans la belle terre de Vert-en-Touraine, 1657-1662. — C'est un détail qui prouve les rapports de l'abbé de Rancé avec les solitaires du Port-Royal.



loient et ne regardoient non plus que des statuës, pour aller nous mettre à la table de l'Abbé, qui nous plaça à costé de luy.

Nous ne fûmes pas moins édifiez, en quelque sorte, de les voir disner. Car ils nous parurent manger vraiment de bonne foy et comme des gens dont le disner même étoit la preuue de leur penitence ; puisqu'il falloit un aussy grand jeusne et un exercice du corps tel que le leur, pour leur faire trouuer du goust à une aussi mechante nourriture que celle qu'ils prennent peut estre avec plus de plaisir que les princes ne goûtent les mets exquis qu'on sert sur leur table, et dont la trop bonne chere les dégouste assez souuent. Je fus un peu surpris d'entendre que la lecture se fit d'un liure de la vie des saints, que j'auois fait imprimer, quelques années auparavant (1). Je me garday bien d'en rien témoigner, pouvant croire qu'on en ignoroit l'auteur. Mais le Religieux, de qui j'ay parlé, ne manqua pas de m'attaquer sur cela l'après disner et de m'en faire l'éloge. Il me parut en cela s'éloigner un peu de l'esprit de sa regle, qui ne permet guere de donner des loüanges à un homme à qui l'abbaisement est le propre caractere qui luy conuient pendant cette vie.

L'Abbé luy permit de nous mener promener dans sa maison et dans les jardins (2), où nous vismes trauailler les Religieux avec plus d'ardeur que les hommes de journée ne le font pour gagner leur pain. Aussy ces saints solitaires enuisagent quelque chose de plus grand dans leur trauail, sçachant que la penitence est le chemin qui

(1) Le mois de janvier, en 1685, et le mois de février en 1687. Voir la note 2 du t. III, p. 275.

(2) Les bâtimens étoient nombreux, et le jardin se trouuoit à l'Est, au chevet de l'Eglise. Il y avoit encore à visiter le Petit bois, les Réservoirs et Etangs, au nombre de quatre, dans l'enceinte de l'Abbaye.



conduit au ciel. Et c'est véritablement un spectacle digne de Dieu de voir tous ces hommes se remuer et s'agiter, d'un commun accord, avec une modestie toujours égale, et sans jamais proferer une parole, comme s'ils n'avoient point de langue ou que ce fussent des machines animées toutes et conduites par un même agent. C'est aussy ce grand silence qui contribué à entretenir leur union, la langue étant, selon l'Ecriture, une source de diuisions et de disputes, et seruant souuent à eteindre la charité dans les âmes, contre le dessein du Saint Esprit qui, en descendant sur les fidelles de la premiere Eglise de Jerusalem, leur donna des langues de feu pour embraser de son amour le cœur des hommes. L'Abbé vint encore, après vespres, pour nous dire à Dieu, ayant sceu que nous voulions partir, dès le lendemain matin, qui étoit la veille de Saint Simon et de Saint Jude (1). Je peux dire qu'il nous combla d'amitié et d'honnestete et que la maniere dont il nous receut chez luy ne s'effacera jamais de mon cœur. C'est ce qui a contribué à augmenter la douleur que j'ay ressentie, lorsqu'il s'est depuis éloué des bruits fâcheux sur le sujet de ce grand homme, à l'occasion de quelques lettres qu'on a fait courir, dans le monde, comme étant de luy, où il sembloit ménager moins la reputation de Mr Arnauld, que l'on n'auroit dû l'attendre de sa pieté et de sa lumiere (2). Pour moy, j'ay

(1) Le 17 octobre.

(2) Trois ans plus tard, en 1694, l'abbé de Rancé écrira, non pas des lettres, mais une lettre à l'abbé Nicaise, où se trouvant cette simple phrase, qui, grâce à l'indiscret correspondant, courut à l'instant le monde : « Enfin voilà M. Arnauld mort. Après avoir poussé sa carrière le plus loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoiqu'on en dise, voilà bien des questions fines : son érudition et son autorité étoient d'un grand poids pour le parti. Heureux qui n'en a point d'autre que celui de Jésus-Christ ! » Il s'ensuivit un éclat terrible. — M. Seigne-Beuve, *ibid.*, t. III, p. 587.

eu peine à me persuader que de telles lettres fussent de luy, ou que, si elles en étoient, elles ne fussent point l'effet d'un mouuement étranger, qui luy auroit été inspiré par des personnes préuenuës qui l'approchent (1). Mais, quoyqu'il en soit, il est vray que je me console un peu par la lecture de la vie des plus grands saints, lorsque j'y trouue qu'un Saint Chrysostome, la gloire de l'église de Constantinople, s'est veû luy même exposé à la préuention qu'auoient conceuë contre luy Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, et Saint Epiphane, évesque de Salamines : ce qui doit sans doute nous faire gemir, dans la veuë de ces jours d'obscurité et de tenebres, dont la vie presente est enueloppée, et soupirer après la lumiere de l'autre, où la verité sera connuë telle qu'elle est, et où la charité ne pourra plus estre alterée, Dieu étant alors tout en tous, et ne restant plus aucune foiblesse dans ceux qu'il remplira parfaitement de luy même.

Pour reuenir presentement à ma belle sœur, que j'ay laissée dans la ferme de l'abbaye, elle y fut dans un ennuy merueilleux, tandis que nous autres nous jouissions de la douceur des entretiens du Saint Abbé et de quelques uns de ses Religieux, et que nous auions la consolation d'assister à tout leur office et de manger à leur refectoir. Car, au lieu qu'elle s'étoit attenduë d'entrer au moins dans l'église de dehors, et d'entendre de là les prieres qui se feroient par les Religieux, elle fut bien étonnée et affligée en même temps, quand on luy dit que les femmes n'entroient point du tout dans la court où est

(1) Le caractère de du Fossé est tout entier dans ces lignes dont la modération forme un contraste avec le ton des lettres du P. Quesnel et de M. de Tillemont, dans cette affaire. Sur ce passage, le premier éditeur a mis en note : « On peut voir à ce sujet ce qui en est dit dans « l'Ecrit imprimé en 1705, sous ce titre : *Lettre de M. de Tille-* « *mont*, etc. » P. 423.

Eglise 1). Se regardant donc comme excommuniée en quelque sorte par son sexe, elle ne pouvoit se consoler de la faiblesse des hommes qui les avoit obligez à mettre de si terribles barrières entr'eux et les femmes, et auroit voulu n'avoir point approché si près de ce paradis pour s'en voir ainsy excluse sans sa faute. Cependant le saint Abbé eut la bonté de luy adoucir, autant qu'il put, sa juste douleur. Il lui fit même témoigner très honnestement que, s'il sortoit pour aller voir quelque Dame, il l'auroit fait avec joye, par la considération qu'il avoit pour elle. Il envoya deux jours de suite un Religieux pour luy dire la messe dans la chapelle qui est à la première porte de l'Abbaye 2 ; et il donna ordre qu'on luy envoyast de la maison ce qu'il y avoit de meilleur pour sa nourriture.

Quant à la situation de cette abbaye, le beau temps où nous y allâmes nous la fit trouver agreable. Elle a d'un costé une vallée assez étendue, et elle est, dans tout le reste, entournée d'étangs et de bois. On nous dit qu'il y avoit treize mille arpens de bois qui appartiennent à cette abbaye (3). Ce ne sont pas assurément les Religieux

(1) « Une haute balustrade sépare l'Eglise en deux, et empêche que personne n'entre par la nef du costé du chœur. Il y a deux autels dans la clôture de cette balustrade au dessous du crucifix, où l'on dit des messes pour les hommes du dehors qui demeurent au bas de l'Eglise; car les femmes n'ont pas la liberté d'y entrer. » *Description de l'Abbaye de la Trappe*, 1689, p. 38.

(2) Avant la première porte, au bout de la cour du fermier, et à droite, en face de la maison du receveur, « étoit une chapelle, où l'on disoit, les dimanches et fêtes seulement, la messe pour les femmes. » *Ibid.*, p. 39. — Presque tous les bâtimens dont il vient d'être question ont été detruits, et remplacés, après 1815, par ceux qu'on voit aujourd'hui.

(3) « Elle est dans un grand vallon, et les collines et la forêt qui l'environnent sont disposées de telle sorte qu'elles semblent la vouloir cacher au reste de la terre. Elles enferment des terres labou-

qui en consomment le reueuu, puisqu'on assure que, par le moyen de leur trauail, qui leur fournit une grande quantité de légumes et leurs habits, la nourriture et l'entretien d'un Religieux de la Trappe ne se montent pas à cinquante liures par an. Mais, outre que le saint Abbé de ce lieu fait distribuer de grandes aumônes, à tous les pauvres des enuiron, l'hospitalité qu'il exerce tous les jours à l'égard de ceux qui y abordent de tous costés, soit pour embrasser une vie si sainte, ou seulement pour s'en édifier, luy coute encore beaucoup. Car le Religieux, qui nous tenoit ordinairement compagnie, nous dit qu'il venoit en cette abbaye, tous les ans, plus de quatre mille personnes, que l'Abbé trouuoit le moyen de receuoir et de nourrir, par un effet de cette foy qui luy apprenoit que tout est possible à la charité d'un disciple de celui qui sceut nourrir cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons, et faire rester encore douze paniers pleins de morceaux de ces pains (1).

Nous remarquâmes, au reste, què la vie de la Trappe étoit bien forte pour ce jeune Religieux (2), dont l'esprit étoit trop vif et le temperament trop bouillant pour une regularité si resserrée. Et ce fut même en partie pour cette raison que nous le trouuâmes à la porte, où, ayant plus de liberté, il pouuoit plus facilement supporter un état qui paroissoit estre audessus de ses forces. Il reconnut donc la verité de ce que nous luy auions dit,

« rables, des plants d'arbres fruitiers, des pâturages et neuf étangs  
« qui sont autour de l'Abbaye, et qui en rendent les approches si  
« difficiles, que l'on a besoin d'un guide pour y arriver. » *Dictionnaire géographique* de Th. Corneille, qui a résumé la *Description* de Félibien des Avaux.

(1) Evangile de S<sup>t</sup> Matthieu, chap. XIV.

(2) Et pour d'autres, puisque, même au xvii<sup>e</sup> siècle, la réforme de l'abbé de Rancé ne fut acceptée que par l'abbaye de Sept-Fonts.

avant qu'il partist pour se venir engager à la Trappe : que si quatre vints ans ne sont rien effectivement, en comparaison de l'éternité, quinze ou vints années paroissent bien longues à un homme, lorsque l'ennuy commence à s'emparer de son esprit (1). Aussi son Abbé jugea très bien, dans la suite, qu'il luy étoit plus avantageux de se retirer dans une maison de son ordre où l'austerité fust moins grande, et où il pust estre en état de satisfaire aux exercices qui y étoient établis, que de demeurer en un lieu dont la vie ne pouvoit luy convenir, selon la disposition présente où il le voyoit. Il sortit donc de la Trappe, et il est presentement dans l'abbaye des Vaux de Cernay du même ordre, assez près de Port Royal (2), où l'on nous a dit qu'il vivoit en fort bon Religieux.

En prenant congé du Religieux Flammand, qui étoit le premier portier, et qui avoit eu la charité de venir dire la messe dans la chapelle pour ma belle sœur, il nous embrassa avec beaucoup d'affection et nous fit un compliment auquel je ne me serois pas attendu, mais qui nous surprit d'une manière fort agreable. Car il nous dit que ce n'étoit pas la peine de venir pour un seul jour à la Trappe, mais qu'il falloit que je vinsse y passer huit ou quinze jours, et que j'aurois toute liberté d'y travailler, sans estre distrait qu'autant que je le voudrois. Je me tins extrêmement obligé d'un tel offre (3), qui nous fit connoître que nous n'étions pas regardez d'un mauvais œil dans la maison, et que nostre presence n'effarouchoit

(1) M<sup>re</sup> de Bosrogor lui avoit dit ces paroles, ou à peu près, dans une visite aux Nouveaux Convertis. Voir t. III, pp 311-312.

(2) Le texte porte *Vaux* — A huit kilometres au Sud de Port-Royal. Aujourd'hui c'est un hameau dépendant de Cernay, commune du canton de Chetreuse (Seine-et-Oise), où l'on ne trouve plus que les ruines imposantes de l'abbaye.

(3) Étant du féminin, à cette époque même, partout ailleurs.

pas les saints solitaires qui l'habitoient. Nous reçûmes ce compliment avec toute la reconnoissance que nous deuions et nous partîmes pour aller disner à *Verneuil* (1), qui est une petite ville assez agreable, au milieu d'une campagne et où il y a le meilleur poisson qui soit, à ce que je crois, dans toute la France. Car je ne me souviens point d'en auoir jamais mangé autre part qui approchast seulement du goust de celuy qu'on nous presenta.

De Verneuil nous allâmes coucher à *Tilliers* (2), où il y a un tres beau château et où nous entendîmes le lendemain la grande messe, jour de la feste de Saint Simon et de Saint Jude (3). De là nous allâmes chez un de nos plus proches parens, conseiller du parlement de Roüen, nommé M. Dery, de qui j'ay parlé ailleurs (4). Nous le trouuâmes avec toute sa famille à l'église de la paroisse (5) où, comme un bon chrestien, il entendoit vespres et complies, quoy qu'elle fust éloignée de sa demeure (6). Après l'office, nous allâmes tous ensemble à pied chez luy. Car c'est une tres belle promenade, et sa terre est accompagnée de tout ce qui peut la rendre plus considerable et plus agreable. Car, outre qu'il a un fort beau château, avec un jardin et un parc planté de bois, il est au milieu

(1) Ville du départ. de l'Eure, arr. d'Evreux, chef-lieu de canton, baignée par les eaux de l'Avre.

(2) Tillières-sur-Avre, à dix kilomètres Est de Verneuil, même canton et arrondissement.

(3) Le 28 octobre.

(4) Voir plus haut, p. 97, et t. I, p. 8; t. II, p. 230, et t. III, pp. 297-300. — Cette parenté explique dans les armes des Dery ces trois besants d'or, qui se retrouvent dans celles des Thomas.

(5) Ce devait être Pommereuil dont Jacques Dery, visité par du Fossé en 1691, était seigneur en 1673. Voir le *Dictionnaire de l'Eure*, par MM. Charpillon et l'abbé Caresme, p. 889.

(6) Le château de Bières, aujourd'hui dépendance de Creton, canton de Damville, arrond. d'Evreux. *Ibid.*, p. 889.

de trois paroisses qui en dépendent (1), et il a encore un autre château fort ancien, où l'on va de celui où il demeure, à travers un bois et par une route tout à fait charmante; j'en parle comme d'un lieu où, pour me délasser l'esprit fatigué par la longueur d'un trop grand travail, j'ay passé, en une autre occasion, jusqu'à quinze jours, dans une agreable solitude, ayant toute liberté de prier Dieu, de lire, de me promener, comme si j'auois été seul et dans ma propre maison. Aussi le seigneur du lieu est un des plus honnestes hommes que je connoisse et qui, étant dans tous les bons sentimens qu'inspire la lecture des Liures saints et tous les autres bons liures, met en pratique ce qu'il sçait, par l'exacritude et la probité avec laquelle il s'acquitte des fonctions de sa charge.

De *Bières*, qui est le nom du château de cet officier, nous allâmes à *Eureux*, qui est une ville épiscopale, dont l'enceinte est assez beau et l'Eglise cathédrale a quelque chose, surtout par le dehors, qui charme agréablement la vue, pour la beauté et la délicatesse des sculptures très fines. Mais ce qu'il y auoit de principal à voir pour nous dans Eureux étoit le curé de Saint Thomas (2), l'un de nos plus intimes amis, de qui j'ay déjà parlé ailleurs (3), mais dont je crois m'estre engagé à dire ici

(1) — En 1750, messire François Dery, conseiller au Parlement de Rouen, prenant les titres de chevalier, seigneur et patron de Moirville, Saint-Mamert, Bières, Pommereuil et Creton; il habitait le château de Bières. *Ibid.*, p. 586. — Ces « trois paroisses » doivent être Creton, Pommereuil et Saint-Mamert, qui forment aujourd'hui la seule paroisse de Creton. *Ibid.*

(2) Cette église de l'une des neuf paroisses qu'Eureux possédait n'existe plus.

(3) Il n'en a point encore été question dans les *Mémoires*. — Martin Le Metayer, né à Eureux, en 1626, avait été le précepteur des deux fils du duc de Longueville.



quelque chose de plus particulier. Son mérite, connu de tous ceux qui ont eû quelque liaison avec luy, luy attira, sous l'éuesque prédcesseur de celui d'à present (1), beaucoup de contradictions et de persecutions de la part de ceux qui, le regardant comme ami de M. Arnauld, faisoient retomber sur luy une partie de l'auersion qu'ils auoient conceuë contre ce grand homme (2). Sous ce vain phantôme, son éuesque le chagrinoit en toutes rencontres; et, ayant même pressenti la mauuaise volonté de ceux qui auoient la principale part dans les conférences ecclesiastiques qui se faisoient par l'ordre de ce prelat dans Eureux (3), il jugea deuoir s'en exclure; quoy

(1) Henri Cauchon de Maupas du Tour fut transféré au siège d'Evreux le 1<sup>er</sup> juillet 1661 et mourut le 12 août 1680. En ne tenant pas compte de Louis Joseph Adhémar de Monteil, qui fut proclamé seulement le 29 mars 1681, sans occuper le siège, on arrive à Jacques Potier de Novion, qui prit possession le 16 mai 1682. Voir le *Dictionnaire de l'Eure*, p. 134. Il occupait encore le siège en 1691, lors de ce voyage.

(2) D'après les auteurs du *Dictionnaire de l'Eure*, la cause de sa disgrâce aurait été « la publication de *l'Abbé Commendataire*, en 1663(?), et une réponse très-vive, faite, le 30 avril 1674, aux critiques soulevées par son livre. » P. 124. — Nous ne savons quelle autorité permet d'attribuer cet ouvrage à M. Le Mettayer; mais il n'est nullement de lui, d'après Barbier : « ABBÉ (L') COMMENDATAIRE, » où l'injustice des commendes est prouvée, etc. (par D. François Delfau et D. Gerberon). Cologne, 1673, 1674, 3 vol. in-12.

« La première partie de cet ouvrage, composée par Dom Delfau, parut sous le nom de *Des-Bois-Franc*; la seconde, qui est de Dom Gerberon, fut publiée sous le nom du S<sup>r</sup> de *Troismont*; toutes deux firent beaucoup de bruit; on les lut avec beaucoup d'avidité, et on les attribua à plus de vingt personnes, et en particulier à Lancelot de Port-Royal, sans en nommer les véritables auteurs. » *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, t. I. — Rien ne serait donc moins justifié qu'une pareille cause de son exil.

(3) « C'étoit un peu auparavant (1676), qu'Henry de Maupas avoit « érigé les Conférences Ecclesiastiques dans tout le Diocèse d'Evreux,



qu'on peut dire véritablement qu'il en étoit, par sa grande piété et par sa rare lumière, l'un des principaux ornemens.

Son évêque ne se contenta pas de luy donner, dans sa propre ville, plusieurs sujets de chagrin. Il le poursuivit, pour le dire ainsy, jusqu'à Rome. Car, comme cet excellent Ecclesiastique se vit hors d'état de servir l'Eglise en un lieu où il étoit exposé en butte à l'évêque, il regarda cet entre temps comme luy étant favorable pour faire un voyage en Italie, où l'éloignement de ceux qui luy en vouloient pourroit au moins luy procurer quelque repos. Mais celui qui est appelé l'ennemy des Saints luy suscita de nouveaux troubles jusqu'à Rome même (1). Le prelat, qui ne l'aimoit pas, ayant su, je ne sais comment, qu'il étoit passé en Italie, écrivit au pape et à quelques cardinaux contre luy. Il y eut même un cardinal qui, tout dévoué à ceux qui le regardoient avec jalousie comme amy de M. Arnauld, sollicita Sa Sainteté de le faire arrêter et enfermer dans les prisons du Saint Office comme une personne enuoyée pour brâiller dans Rome, et comme un esprit remuant et séditieux. Tous ceux qui connoissent M. le Mettayer savent combien cette accusation étoit opposée au caractère véritable de son esprit pacifique et conciliant, et ennemi de tout trouble. Innocent XI. (2), qui étoit tres

« pour exercer le Clergé, le former dans l'administration des sacre-  
« mens, et l'instruire dans l'art de conduire des âmes; j'ai vu ces  
« conférences fleurir et produire de grands biens dans le Diocèse »  
Le Brasseur, *Histoire civile et religieuse du comté d'Eureux*, p. 4-5.

(1) Voir, à l'Appendice II, la rédaction primitive de ce passage jusqu'à ces mots : « Mais à son retour. » Toutes les lignes en ont été barrées ou bâtonnées sur le Manuscrit, et la rédaction définitive en interligne doit être la reproduction de notes fournies par M. Le Mettayer lui-même, pour les motifs donnés plus loin, p. 124 et 125.

(2) Il occupa le siège pontifical de 1676 à 1689, et, comme l'évêque

modéré, ne crut pas devoir suivre l'impetuosité des mouvemens que ce cardinal tres prevenu s'efforçoit de luy inspirer : mais, prenant une voye plus sage, il donna ordre secrettement que l'on observast toutes les démarches de celuy que l'on vouloit luy rendre si odieux. On le suiuit donc un jour entr'autres qu'il visitoit les sept eglises priuiliégiées ; et ceux qui le suivoient de la sorte furent aussy fatiguez qu'édifiez de sa déuotion. Le pape connut clairement que cette grande animosité, qu'on témoignoit contre luy, étoit un effet de la jalousie et de la préuention. Il conceut même une vraye estime pour son merite, sur le rapport que le cardinal Spinola, gouuerneur de Rome, fit à Sa Sainteté d'un entretien qu'il auoit eu avec luy, et dont il auoit été parfaitement satisfait. Car ce cardinal auoit mandé, par ordre du pape, M. le Mettayer et s'étoit informé de luy du sujet de son voyage et du temps qu'il auoit dessein de demeurer à Rome. Et, quoy qu'un tel compliment, que les papes n'ont jamais accoutumé de faire aux François qui viennent voir la plus belle ville et la premiere Eglise du monde, le surprist un peu, il y répondit si sagement que le gouuerneur, tres bien informé des intentions de Sa Sainteté, l'assura avec toute l'honnesteté possible, dans une seconde visite qu'il l'engagea à luy rendre, que le pape étoit parfaitement satisfait de sa conduite, et qu'il pouuoit demeurer à Rome tant qu'il voudroit.

Cependant, ayant autant d'esprit qu'il en auoit, il ne douta pas du party qu'il auoit à prendre et il jugea bien qu'il luy étoit plus auantageux de sortir de Rome. Ainsi, après y auoir demeuré près de deux mois, il s'en retira et reuint en France. Mais, à son retour, il trouua que les

d'Evreux, de Maupas du Tour, qui persécuta M. Le Mettayer, mourut en 1680, cette affaire se passa l'une des cinq années de 1676 à 1680.

esprits étoient encore plus indisposés à son égard. Et, sans qu'il pût concevoir où étoit son crime, il reçut un ordre de se retirer incessamment au Haure de Grâce. Il y obéit comme à l'ordre de Dieu même, qui sçait se servir de la mauvaise volonté des hommes pour sanctifier de plus en plus ses serviteurs. Mais ce qui faisoit gémir davantage ceux qui connoissoient son innocence, étoit de voir que des Religieux, dévoués d'une manière toute particulière à la pénitence et qu'il avoit assistés souvent de ses charitez, étoient ceux qui se déclaroient avec le plus d'animosité contre luy, le déchirant par leurs calomnies et répandant mille faux bruits pour le décrier et le rendre plus odieux. C'est ce qui obligea un Ministre d'Etat d'écrire à l'archevêque de Rouen : (1) qu'on recevoit à la cour beaucoup de plaintes de la manière dont se conduisoit le sieur le Mettayer dans le lieu de son exil, où l'on prétendoit qu'il caballoit et tenoit sans cesse des assemblées séditieuses; afin qu'il s'en informât plus particulièrement et y donnât ordre. Ce prelat s'adressa donc au curé même de la paroisse du Haure où il demouroit, et lui ordonna d'observer exactement toutes les démarches de celui dont on faisoit tant de plaintes. Le curé, dans ce dessein, vint d'abord rendre visite à M. le Mettayer. Et, sans s'enquérir du sujet qui l'amenoit, il luy demanda, dans l'entretien, ce qu'il disoit de leur ville; s'il la trouvoit belle, et ce qu'il jugeoit de ses habitans.

« Je ne puis, Monsieur, luy repliqua t'il, vous rien dire de la ville, n'en connoissant que le chemin de mon logis à vostre paroisse, et de vostre Eglise à mon logis. Et, depuis que je demeure au Haure, je n'y ay parlé à personne qu'à mon hôte. » Le curé, extraordinairement

(1) François IV Rouxel Médavy.

surpris, luy repartit : « Comment, vous ne connoissez pas un tel ? » C'étoit un de ceux qu'on auoit nommés au curé, chez qui on disoit qu'il alloit souuent faire des caballes et tenir des assemblées. Il luy répondit, sans s'émouuoir : « Je vous assure, Monsieur, que je ne le connois point, que je ne l'ay jamais veû, ny ne luy ay jamais parlé. » Mais, s'apperceuant que le curé auoit peine à ajouter foy à ce qu'il disoit et qu'il paroissoit préueni sur cela, il ajouta : que, pour s'assurer de la verité, il n'auoit qu'à prendre la peine d'aller voir, à l'heure même, la personne qu'il luy nommoit, et de sçauoir, de sa propre bouche, si elle le connoissoit. Il trouua cet expedient tres sûr et s'en alla sur le champ trouuer celui dont il s'agissoit. Il luy parla, dans la conuersation, de Mr le Mettayer. Et, comme il vit qu'il ne luy en disoit rien, il luy demanda s'il ne le connoissoit pas. Cet homme lui temoigna fort simplement que jamais il ne l'auoit veû ni n'en auoit entendu parler. Etonné au dernier point, mais conuaincu tres parfaitement de l'imposture de tous les bruits qu'on répandoit contre luy, il informa l'archeuesque de la verité des choses. Et le prelat en fit son rapport en cour.

Cependant l'animosité de ses ennemis croissant par la conuiction même de leurs calomnies, ils continuerent à l'affliger autant qu'ils purent. Comme l'air du Haure paroissoit extrêmement contraire à sa veuë, et qu'il étoit menacé de la perdre tout à fait, s'il y demeuroit dauantage, ses amis obtinrent que le lieu de son exil seroit changé. Et il vint un ordre pour le faire aller à Vire. Mais les mêmes Religieux dont j'ay parlé préuinrent charitablement son arriuée en cette ville, et l'y décrièrent comme un heretique et un ennemy de son évesque, afin que l'on s'en deffiasst comme d'un homme dangereux et qu'on éuitast d'auoir commerce avec luy. Ce lieutenant

général (1), qu'il alla voir pour luy présenter la lettre de l'archevêque qui l'envoyoit en ce lieu, en usa d'une manière toute différente à son égard. Il luy demanda, dans l'entretien, s'il connoissoit Monsieur Arnauld. Et Monsieur de Mettayer, croyant qu'il l'alloit mettre à la question, luy répondit simplement qu'il avoit l'honneur de le connoître. Cet officier luy demanda de nouveau ce qu'étoit Monsieur de Pomponne à M<sup>r</sup> Arnauld, et s'il ne le connoissoit point aussy. Luy, ne sachant où aboutiroient toutes ces demandes, repartit : que M<sup>r</sup> de Pomponne étoit neveu de M<sup>r</sup> Arnauld, et qu'il avoit eü l'honneur de voir avec M<sup>r</sup> d'Andilly son pere, quoiqu'il ne le connust pas particulièrement. « Ho bien, Monsieur, reprit l'officier, puisque vous avez une liaison particuliere avec la maison de Monsieur de Pomponne, je me sens obligé de vous témoigner la reconnaissance que j'auray toute ma vie du grand service qu'il a eu la bonté de me rendre. » Et il luy conta, à l'heure même, la manière dont il l'avoit servi dans une occasion tres importante. Cet officier se nommoit de Saint Thomas; et ayant été recherché, comme beaucoup d'autres, pour la noblesse, il fut dégradé par M<sup>r</sup> Chamillard, Intendant de la province, et mis au rang des taillables (2). Ce fut une humiliation que ce

(1) M. de Saint-Thomas, nommé plus loin, occupait alors ces fonctions militaires pour la Basse-Normandie.

(2) Guy de Chamillard, intendant de la généralité de Caen, fit les *Recherches sur la noblesse et la generalité de Caen*, en 1666. C'est un manuscrit dont il existe une copie à la Bibliothèque publique de Caen. — Le nom de Saint-Thomas en a été exclus. — Corneille avait aussi à défendre les lettres de noblesse accordées à son pere, en 1637, lors de la *Recherche de noblesse faite*, dans la Généralité de Caen, en 1666, par J. Barrin de La Galissonnière. Elles furent également confirmées, en mai 1669. Voir *Histoire de la Vie de P. Corneille*, par M. Taschereau, t. II, pp. 57-59, édit. de 1869. — L'édit ordonnant les *Recherches de Noblesse* (1664) a inspiré l'*Ecuyer ou les faux Nobles*

lieutenant general eut bien de la peine à supporter : mais, ne pouuant se resoudre d'aller s'exposer aux poursuites d'un long procès, il se contenta d'informer une parente, qu'il auoit chez Madame de Pomponne, de la disgrâce qui luy étoit arriuée, et de sçauoir si Monsieur de Pomponne voudroit bien le protéger en cette rencontre qui luy étoit tres sensible. Sa parente en ayant parlé luy manda de venir incessamment à Paris. Il vit ce Ministre, qui l'assura de sa protection, luy dit de presenter sa Requeste au Roy, et lui promit de l'appuyer le lendemain au Conseil. En effet, dès le jour suiuant, lorsque cet officier s'attendoit de voir traisner cette affaire, il fut surpris d'une maniere bien agreable, lorsque le même ministre l'assura qu'il y auoit un arrest par lequel il étoit maintenu dans la noblesse. Il en eut une telle reconnaissance que, ne trouuant point d'autre occasion de la temoigner, il embrassa celle cy avec grande joye et résolut, en la consideration du Ministre à qui il se reconnoissoit si redeuable, de seruir, en ce qu'il pourroit, ce saint prestre qui auoit une liaison si particuliere avec son oncle. Il le fit effectiuement, tant qu'il fut à Vire (1), et avec une generosité qui fut à l'épreuue de tout ce qu'en pourroient publier ses ennemis, ne craignant que de ne pas témoigner, autant qu'il deuoit, sa reconnaissance à un amy d'une personne à qui toute sa famille se sentoit si obligée.

Enfin M<sup>r</sup> l'Euesque d'Eureux d'à present (2), mieux informé du vray merite et des excellentes qualitez de

*mis au billon*. Comédie du Temps. Dédiée aux vrais Nobles de France, par le sieur de Claveret. Paris, 1665, petit in-12 de 104 pages. La pièce est en cinq actes et en vers.

(1) « Il y resta près de deux ans. » Le Brasseur, *ibid.*, p. 411.

(2) Potier de Novion, comme il a été dit plus haut, p. 116, note (1).

M<sup>r</sup> le Mettayer que le prelat son predecesseur, sollicita luy même beaucoup son retour. Et Madame de Bouillon avant aussy engagé M<sup>r</sup> le duc de Bouillon (1) à le demander au Roy, il obtint la liberté de reuenir à Eureux. Ainsy celuy que l'on auoit décrié comme criminel et comme heretique, étant deuenu tout d'un coup innocent et ben catholique, sans qu'il fust rien arriué de nouveau dans sa conduite, et sans qu'il eust rien changé dans sa doctrine reconnue tres orthodoxe, il trouua, sous le successeur du prelat qui l'auoit tant persecuté, toute la protection qui étoit due à son merite. Cependant la cure de Saint Thomas d'Eureux étant tombée à la nomination d'un chanoine qui connoissoit et estimoit M<sup>r</sup> le Mettayer, il résolut de la luy donner (2). Mais, pour le faire plus sagement, il fut bien aise d'auoir l'agrément de son évesque. Il alla donc le trouver, et luy témoigna qu'ayant à nommer à cette cure il ne vouloit pas le faire, sans luy marquer auparavant celuy sur lequel il auoit jetté les yeux, pour scauoir s'il l'agréeiroit. Le prelat luy demanda que c'estoit. Et, le luy ayant nommé, l'éuesque l'assura qu'il ne pouoit plus l'obliger que de remplir cette cure d'un homme de son merite, et qu'il en auroit la plus grande joye du monde. M<sup>r</sup> le Mettayer étant venu dans la suite assurer le prelat de ses respects, il luy témoigna

(1) Godefroy-Maurice de la Tour, II<sup>e</sup> du nom, duc de Bouillon, comte d'Eureux, etc., avoit épousé le 20 avril 1661, Marie Anne de Mandat, nièce du cardinal Mazarin. — Dictionnaire de Moréri. — La paroisse d'Eureux, la terre et le château de Navarre, dont il va être question. — Le Brasseur, *Histoire du Comté d'Eureux*, p. 417, dit : « Mademoiselle de Bouillon. » Ce serait alors la sœur du duc, « Louise, damoiselle de Bouillon, morte le 16 Mai 1683. » — *Les annales de Moréri*.

(2) D'après son epitaphe, on peut rapporter la date de cette nomination à l'année 1682, puisque à sa mort, arrivée en 1705, « il avoit été curé depuis vingt ans. »



autant d'estime et de consideration que son prédécesseur en auoit fait paroistre d'éloignement. Et comme il sortit de son évesché pour aller à la conference de ses Ecclesiastiques, M<sup>r</sup> le Mettayer, qui l'auoit accompagné jusqu'à la porte du lieu où elle se tenoit, ayant voulu le quitter, il luy demanda où il alloit : « Vous sçauiez, répondit-il, Monseigneur, que je suis exclus de ces assemblées. Mais ce n'est pas moy, repartit l'éuesque, qui vous en ay exclus, et je prétends bien que vous y assistiez à l'avenir. » Puis, le prenant par la main, il le fit entrer avec luy et le presenta luy même à tous ceux qui étoient assemblez en leur disant : « Je me fais un vray plaisir, et je crois aussy, Messieurs, vous donner une vraye joye de faire rentrer icy un homme qui merite si bien d'y appartenir à vos conferences, et dont vous connoissez toute la capacité. » Ainsy Dieu couronne, quand il luy plust, dès cette vie, la patience de ses seruiteurs, et couure de confusion la mauuaise volonté de leurs ennemis.

Ce fut donc ce saint Ecclesiastique que nous vîmes particulièrement à Eureux, comme nostre ancien amy, qui nous receut à sa maniere, c'est à dire avec un excès de generosité. Car je crois pouuoir assurer qu'il n'y a point dans le monde un plus genereux amy ni un cœur plus rempli de charité. J'épargne sa modestie, parce que je sçay qu'il vit encore, et m'abstiens d'en dire tout le bien que je pourrois et que je deurois, pour reconnoistre en quelque sorte tous les effets que j'ay ressentis en tant de rencontres de sa bonté (1).

(1) Entre autres services, il lui rendit celui de revoir le Manuscrit de ses Mémoires, comme le prouuent des Lettres inédites, dont la copie nous a été gracieusement envoyée par M. C. Karsten, président du séminaire d'Amersfoort, province d'Utrecht, dans les Pays-Bas. Voir, plus loin, LETTRES INÉDITES DE DU FOSSÉ, n<sup>os</sup> 23 et 24. — Le Bras.



Il nous arriva un sujet de chagrin dans le peu de temps que nous fûmes à Eureux. Mon neveu fut pris tout d'un coup, la veille de la Toussaint, d'une fièvre très-violente, qui nous allarma un peu. Mais ma sœur (1), qui eut un pressentiment qu'il pouvoit bien s'estre blessé et mourir sans quelque effort, étant aussy vif qu'il étoit, demanda à notre hôte-esse si elle ne connoissoit point quelque personne qui sceut manier et remettre les membres démis. Elle lui nomma quelques chirurgiens célèbres. Mais ma belle sœur luy dit qu'elle ne vouloit point de chirurgiens, et qu'elle aimoit mieux quelque bonne femme, si elle en sçauoit quelqu'une. Elle luy en donna aussitost une, qu'on appelloit Marie la Charbonniere, et qui passoit pour habile. A peine l'eut-elle nommée que ma belle sœur luy dit : « Voila justement ce qu'il me faut, faittes-la venir au plustot » On envoya donc querir Marie la Charbonniere. [C'est une sage femme de la paroisse de M. le Mettayer, qui est âgée à présent de 97 ans, dans un état parfaite de corps et d'esprit, et qui depuis deux ans s'est remariée pour la troisième fois. On peut aussy ajouter, comme une chose assez curieuse, que son premier mary étoit dans sa centième année, quand il mourut] (2). Cette femme, étant donc toute glorieuse de ce qu'on la preferoit à d'habilles chirurgiens, commença à s'en estimer un peu davantage.

On ne pensant pas moins de bien de M. Le Mettayer que du Fossé lui-même. Voir l'Appendice III.

(1) Il y avait d'abord « sa mere. » — Un sentiment plus affectueux a été la correction, qui doit être de du Fossé.

(2) La partie mise entre crochets a été ajoutée par du Fossé, en marges et à la marge. Il est évident qu'il tenait ces détails tout par lui-même, et qu'il les a ajoutés, lorsqu'il revoyait son manuscrit, en profitant des corrections et des remarques de son ami. Les mots « âgée a présent » se rapportent à l'année 1696.

Son fort n'étoit point le raisonnement : aussy ne l'avoit-on pas fait venir pour cela. Mais elle avoit le maniement tres bon et tres sur : et c'étoit l'unique chose qu'elle demandoit. Elle mani donc à sa mode et d'une manière fort adroitte mon neveu. Et elle marqua au juste à sa sœur quelle avoit été la cause du mal de son fils. À l'effet, aussitost apres qu'elle l'eust manié, il commença à se trouver soulagé ; sa fièvre diminua, et, au lieu qu'il fut tout le jour de la Toussaints au lit accablé d'une fièvre ardente, il fut en état, le lendemain, jour de Morts, d'assister sans peine à tout l'office du matin. Il vint de venir avec nous, l'après disnée, se promener à Navarre (1). C'est ce qui donna occasion à ma sœur de s'informer fort exactement de son fils de la manière dont cette femme luy avoit passé les mains sur toutes les costes, pour faire de même en pareil cas. Et elle réussit si bien à apprendre le mettier de Marie la Charbonnière qu'elle a servi elle même, depuis ce temps là, de rebouteuse (2) à ses enfans, en diuerses occasions, où la violence de leur temperament leur avoit causé quelque blessure d'où la fièvre avoit suivi.

Je ne dois pas omettre que je vis à Eureux une Relique d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare : je veux dire le cilice d'un grand Roy, S. Louis roy de France, qui a fait voir par la sainteté de sa vie et par son amour

(1) Aujourd'hui Saint-Germain-lès-Evreux ou des Prés, à 4 kilomètres Sud-Ouest d'Evreux, sur les bords de l'Iton, entre le bos de la Faisanderie à l'Ouest et la forêt d'Evreux à l'Est. — On sait que le nom de Navarre venait de Jeanne de France, fille du roi Louis Hutin, et femme de Philippe d'Evreux, héritière de Navarre, parce qu'elle avait fait bâtir un premier château au même endroit, château remplacé par celui du duc de Bourbon, en 1679.

(2). Mot paysan, synonyme de *rhabilleur*, *renoueur* et *rebouteur*, pour désigner celui qui, avec le seul secours de l'empirisme, remet les luxations, les entorses, etc.

pour la pénitence, qu'il songeoit moins à la couronne qu'il portoit qu'à celle à laquelle il aspirait, et que la pompe royale qui l'environnoit ne lui faisoit point valoir l'obligation qu'il avoit, ainsi que tous les chrétiens, de travailler principalement à conserver la pureté de la robe qu'il avoit reçue dans son baptême. Ce calice est conservé dans le monastère des R. Peres Jacobins, qu'on appelle ordinairement le couvent de S. Louis; car il avoit eu dessein de le bastir pres de son château d'Eureux (1). Et l'église de S. Louis est la première qui a été consacrée à Dieu sous l'invocation de ce grand saint. Il s'y est fait même un grand nombre de miracles (2).

Il me semble que j'ay parlé autre part de *Navarre* (3), qui est une maison de plaisance, que le duc de Bouillon a fait bâtir assez pres d'Eureux (4), sur le modèle à peu

(1) Dans le dessein d'établir les frères prêcheurs à Evreux, il leur fut donné le terrain de la basse-cour du château d'Eureux, et il commença même de son vivant à bâtir leur monastère. — « On gardait aux Jacobins d'Evreux, avec vénération, dans une chaise d'argent, le calice de saint Louis » *Dictionnaire de l'Eure*, par MM. Charpentier et l'abbé Carême, pages 139 et 140. — On en constate encore l'existence dans un inventaire du 26 avril 1790; il a disparu depuis. *Ibid.*

(2) « L'église des Jacobins fut placée d'abord sous l'invocation de saint Pierre et saint Paul, mais après la canonisation de saint Louis, l'évêque Mathieu des Essarts la dedica de nouveau en l'honneur du saint roi, en 1299. » *Ibid.* — Tout le paragraphe a été ajouté par de Fosse en interlignes et à la marge, vraisemblablement après le retour du Manuscrit envoyé à M. Le Mettayer.

(3) Il a simplement cité le nom plus haut, p. 126.

(4) Godefroi-Maurice de la Tour, dont il vient d'être question. — « En l'an 1679 a esté mis la première pierre du chasteau de Navarre par le duc de Bouillon. » Le château fut construit par Jules Hardouin Mansart, neveu du fameux Mansart, et les jardins dessinés par la même. Voir les *Esquisses sur Navarre* par M. d'Avannes, p. 347, dans les Notes, pages 1 et 117. — La construction étant terminée en 1684.

près de Marly. Je ne me souviens point d'avoir jamais vu de plus beaux espalliers de pescher que dans le jardin pottager de Nauarre. Le plus habile peintre pourroit à peine en faire avec le pinceau d'aussy beaux dessus la toile. Car cet espalier, dans toute sa longueur prodigieuse, étoit garny également; ce qui me surprit d'autant plus que, connoissant la difficulté de la taille du pescher, je jugeay encore mieux de l'habileté du jardinier. Cette maison a un fort grand agrément pour le duc de Boüillon, à cause de la forets dont elle est proche, et qui luy facilite le diuertissement de la chasse qu'il aime avec passion, tant pour luy que pour ses amis qui le viennent voir à Nauarre (1).

Nous vîmes aussy à Eureux un fort homme de bien, nostre bon amy, nommé le sieur Ruhaut, qui étoit, sans comparaison, le premier auocat du Presidial (2), et qui meritoit, par sa grande probité, sa parfaite intelligence dans les affaires et la lumiere extraordinaire de son jugement, d'occuper un poste plus releué dans la prouince. Aussi l'on peut dire que sa moindre qualité étoit celle d'auocat; que les personnes les plus distinguées le recherchoient pour arbitre dans leurs plus grandes affaires, et qu'il étoit, dans Eureux, comme une lumiere commune qui seruoit à éclairer tous ceux qui auoient recours à

(1) Les ESQUISSES SUR NAVARRE de M. d'Avannes, renferment, en tête du tome II contenant les Notes, un *Plan des châteaux et jardins de Navarre* levé en 1775, qu'on pourra consulter avec fruit. Il faut y joindre la description du tome I, pp. 346-349. Mais nous citerons plutôt celle du *Dictionnaire géographique* de Thomas Corneille, en 1704, comme plus voisine de l'époque où le visita du Fossé. Voir l'Appendice IV.

(2) Les Présidiaux avaient été institués par Henri II, en 1552, pour abréger la longueur des procès que les Parlements ne parvenaient pas à terminer. Ils s'occupaient des affaires civiles de moindre importance, et avaient aussi une juridiction criminelle.

luy Il joignoit à cette grande habileté une piété solide qui le rendoit droit dans toutes les démarches de sa profession et également fidelle à tous les devoirs de sa Religion. Aussi il avoit une vraye joye de se pouvoir dérober souvent de chez luy et de s'en venir passer quelque heure avec M. le Mettayer, cet excellent prestre dont j'ay parlé. C'est ainsi que Dieu se choisit partout des scrutateurs qui l'adorent en esprit et en vérité, et qui luy rendent, non des léures mais du cœur, un culte digne de luy.

D'Eureux nous allâmes à Gaillon, ce château si magnifique des archevêques de Rouën, et ce chef d'œuvre d'architecture où se voit, entr'autres choses, la plus magnifique chapelle qui soit en France, et une fontaine dans la court, dont les statues de marbre blanc et les sculptures peuvent estre comparées à ce qu'il y a de plus beau dans l'antiquité (1). La Chartreuse de Gaillon est aussi la plus belle du Royaume (2). Tous ses bâtimens sont d'une pierre de taille blanche, très belle à la vue, et couverts d'ardoise. Et ce noir, joint à ce blanc, forme une diversité très agreable. Il y a au milieu du chœur un grand mauzolé de marbre (3), dont les figures

(1) Voir la description complète dans les *Comptes de dépenses de la construction du château de Gaillon*, publiés d'après les registres manuscrits des trésoriers du cardinal d'Amboise, par M. A. Deville, avec l'Atlas in-f.

(2) Elle était tout près de Gaillon, sur la route qui va vers la Seine. On en voit encore les murs. Voir la description de l'Eglise, très complète, dans le *Voyage archéologique et liturgique en Normandie*, de l'abbé Bertin, en 1718, publié par M. de Bouis. — Pages 111 de l'Extrait de la *Revue de la Normandie*, 1863.

(3) Le tombeau était celui de Charles de Bourbon, comte de Soissons; mais on le transporta dans une chapelle, côté de l'épître, en 1718. Id., *ibid.*, p. 6.

sont tres bien faittes, mais dont quelques nuditez nous choquerent (1). Et, sur ce que nous ne pûmes nous empêcher de le témoigner à un chartreux qui nous conduisoit, il nous repartit fort agréablement : « Je vous assure, Monsieur, que si vous portiez la haire, si vous jeûniez, et si vous veilliez une partie de la nuit, comme un chartreux, vous sentiriez bien que ces figures ne sont que du marbre. »

De Gaillon nous vinsmes à *Andely*, l'un des plus celebres pellerinages du royaume, à cause de sainte Clotilde, cette royne que sa grande foy a rendu sans comparaison plus illustre que sa couronne, et à qui toute la France est redeuable de la Religion chrestienne, que nous auons le bonheur de professer ; puisque ce fut cette femme vrayment fidelle qui contribua le plus à faire embrasser la foy au roi Clouis son époux, le premier de nos rois chrestiens. La veille du jour de sa feste (2) c'est un concours effroyable de peuples de toutes les prouinces, qui ont la deuotion d'assister à une procession solennelle, où l'on porte l'image de cette sainte princesse, que l'on plonge dans l'eau d'une fontaine qui porte le nom de sainte Clotilde. Et les malades ont ensuite un fort grand empressement pour se lancer dans cette eau, comme dans une piscine salulaire, où l'on prétend qu'il se fait bien des guerisons miraculeuses tous les ans (3).

(1) L'abbé Bertin, décrivant ce tombeau, dit de même : « A la face « du bout d'en bas, il y a un piédestal qui porte un casque accom- « pagné de deux petits enfants, un peu trop nuds.... » *Ibid.*, p. 6.

(2) Le 2 juin.

(3) Voir l'Abrégé de la Vie de sainte Clotilde placée par M. Lormier en tête de sa réimpression d'un *Miracle advenu aux Andelys par l'intercession de Sainte-Clotilde*. Rouen, 1870.

D'Andely nous allâmes nous reposer quinze jours ou trois semaines au Fossé (1), et nous retournâmes ensuite à Paris.

(1) Le voyage se termina dans la première huitaine de novembre ; il avait duré deux mois et demi environ.

---



## CHAPITRE XXXII.

— 1692 — 1694. —

Pressentiments de M<sup>me</sup> de Bosroger sur la mort de son oncle, Henri Arnould. — Mort de cet évêque. — Bruits ridicules d'abjuration colportés par ses adversaires. — L'habitude y rend la famille du Fossé indifférente. — Prétendue hérésie de ce prélat. — Sa justification. — Regrets donnés à sa mémoire ; éloge de sa pauvreté. — Perte des récoltes. — Grande famine ; affreuse mortalité. — Spectacle affligeant des pauvres de Paris. — M<sup>lle</sup> de Vertus ; ses rapports avec la famille du Fossé ; ses maladies ; ses occupations ; sa retraite à Port-Royal des Champs ; sa mort. — Maléfices jetés sur les bestiaux d'un gentilhomme du Fossé. — Appel fait au curé. — Un devin signale les coupables. — Le gentilhomme les met chez lui à la question. — Il les livre à la justice , sans se constituer comme partie. — Les poursuites languissent. — La femme de l'un d'eux tente de mettre le feu chez le gentilhomme. — Elle se rabat sur une des fermes de du Fossé , qui est brûlée en partie. — La nouvelle lui en est portée à Paris. — Il vient au Fossé pour réparer les désastres. — Condamnation de l'incendiaire à Gaillefontaine ; sur son appel, le Parlement la renvoie. — Condamnation des sorciers et exécution à Gaillefontaine. — Fin de la famine. — La chasse de sainte Geneviève — Le brouillard et les arbres fruitiers. — Les fléaux de la guerre au Fossé. — Le curé et les maraudeurs de l'armée française. — Le valet d'un fermier enrôlé de force. — Intervention du ministre Barbesieux. — Nouveaux maraudeurs au Fossé. — L'auteur rétablit le calme. — On les surveille jusqu'aux limites du Fossé. — Encore des maraudeurs ; le tocsin ; la famille du Fossé et la paroisse en armes ; coups de feu suivis de mort et de blessures. — Suite de cette affaire ; le subdélégué de l'Intendant à Neufchâtel ; informations ; démarches de l'auteur auprès de M. de Pomponne ; la paroisse du Fossé a gain de cause. — Réflexions sur tous ces faits.

Ce que ma belle sœur, par un certain instinct naturel, auoit pressenty en quelque façon au sujet du saint évesque d'Angers, son oncle, arriua. Bien du temps auant que

nous partissions pour nostre voyage d'Anjou (1), elle me dit plusieurs fois qu'elle étoit bien aise de reculer ce voyage, tant qu'il se pourroit, parce qu'elle craignoit que son oncle ne mourust bientost après qu'elle l'auroit veü. J'écoulois, ou, pour mieux dire, je rebuttois cela comme une idée toute pure : et il n'y auoit en effet aucun fondement solide à ce qu'elle apprehendoit. Mais Dieu permet quel quefois que nous ayons de certains pressentimens sur nos proches, qui viennent, non de nostre propre raison, mais de la nature. Quoy qu'il en soit, ce bon prélat ne vécut que sept ou huit mois, depuis nostre départ d'Angers. Et nous apprimes sa mort avec la dernière affliction (2). Ceux que son mérite auoit portez à luy sa ceter des troubles pendant sa vie, ne l'épargnerent pas même après sa mort et firent courir mille bruits fâcheux sur la maniere dont il étoit mort. Un curé de Paris me dit en secret, comme une chose tres assurée, qu'il étoit mort dans de grandes inquietudes et troubles d'esprit. Certains Religieux répandirent dans le monde qu'il auoit fait abjuration de son heresia, auant que de mourir, entre les mains du Pere Honoré, capucin celebre pour ses missions (3). Ces bruits ridicules nous affligeoient fort. Mais nous les enuisagions comme des suites de la même passion que les ennemis de sa vertu auoient fait

(1) « Il fut entrepris sur la fin d'aoust 1691. » Voir plus haut, p. 1.

(2) Le premier éditeur a résumé le début de ce chapitre en trois lignes, avec cette note : « M. Henri Arnauld mourut le 8 juin 1691. » On peut voir l'éloge funèbre que fit de ce Prélat M. l'abbé Peletier, frère de celui qui lui succéda dans l'Evêché d'Angers. La piece merite d'autant plus d'être lue que l'Abbé qui n'étoit point suspect de Jan-sénisme ne put l'être d'avoir flatté M. Arnauld. Cet éloge se trouve à la fin des IV. Lettres Theologiques imprimées en 1712 contre un Mandement de M. de Bissy. » P. 430.

(3) Dans une de ses lettres, M<sup>re</sup> de Sévigné parle de ses prédications à Semur. Voir l'Appendice IV bis.

paroistre contre luy, de son viuant. Et nous étions si accoutumez à entendre dire du mal des personnes que nous estimions le plus, que toute nostre consolation étoit dans la connoissance que nous auions de l'innocence de ceux que l'on se faisoit une espece de merite de décrier. En effet quel fondement y auoit il à debiter que ce saint prelat eust fait abjuration de son heresie, et qu'il l'eust faite entre les mains d'un capucin ? De quelle heresie auroit il fait abjuration, luy qui fut toujours en une consideration toute particuliere dans la cour romaine, et qui, souz le pontificat de Clément IX, auoit été reconnu de toute l'église, avec les trois évesques ses confreres, pour tres orthodoxe et tres uni au saint siege, nonobstant toute la cabale de leurs ennemis (1) ? Quelle apparence aussy qu'un prelat du caractere de celuy là, connu de toute la France et de l'Italie, où il fut longtemps agent pour le Roy auprès du Pape ; connu, dis je, pour un des esprits les plus fermes et les plus solides de son temps, eust témoigné tant de foiblesse et d'inquietude auant sa mort, et qu'il eût choisi en cet état, non un évesque, mais un capucin, pour estre le confident de ses peines ? Cependant, comme l'on debitoit ces contes parmy le monde et qu'il falloit quelque chose de plus positif pour les détruire, nous en écriulmes à Angers ; et l'on nous enuoya de quoy refuter hautement ce qu'on publioit comme des veritez constantes. La plus part des gens furent détrompez. Et ceux qui auoient osé débiter ces fausses nouuelles eurent au moins la bouche fermée, n'osant s'attirer le démenty du public.

On ne peut gueres regretter plus un évesques que ce bon prelat le fut dans Angers, et dans son diocese. Comme il étoit extrêmement populaire et qu'on s'appro-

(1) Voir t. III, pages 50-54.

choit aisément de luy dans ses besoins, chacun crut auoir perdu en luy un pere, un pasteur et un protecteur. Etant rempli de bonté pour les pauvres et les petits et d'honnêteté pour les grands, il fut pleuré généralement de tous. Et le concours de tous les peuples, qui venoient en foule baiser la main de ce grand évesque, qu'ils s'accordoient tous ensemble à nommer un saint, obligea de le laisser exposé beaucoup plus longtemps, pour satisfaire à la dévotion de ces bonnes gens, qui ne pouuoient se lasser de regarder pour la dernière fois celui dont les visites épiscopales l'auoient remplis si souuent de consolation pendant sa vie. Il mourut pauvre, comme doit mourir un évêque, qu'il est indigne de voir dans l'abondance, tandis que les pauvres de son diocèse meurent de faim. Et sa pauvreté étoit telle qu'en fondant par son testament un obit pour soy dans sa cathédrale, il eut la précaution d'ajouter : « qu'il ne scauoir neantmoins si, ce qu'il devoit étant acquitté, il resteroit de l'argent pour cette fondation. » Aussi il auoit accoutumé de dire, de son vivant : « qu'il auoit une belle épouse, mais qu'elle étoit pauvre, parce qu'il ne croyoit pas qu'il y eust dans le royaume six villes plus considerables que la sienne, où l'on voyoit quatre ou cinq grandes collegiales, plusieurs belles abbayes, avec un grand nombre d'autres églises, et une multitude extraordinaire de peuple ; mais que le revenu de son évesché étoit tres mediocre (1) ; ce qui le porta à retenir l'abbaye de Saint-Nicolas (2), laquelle, étant dans Angers même, sembloit deuoir estre réunie à la manse épiscopale, pour donner moyen à l'évesque d'une église

(1) « L'Evêché est de 16000 l. de revenu. » *Etat de la France*, extrait des Mémoires des Intendants, par le comte de Boulainvilliers, 1737, t. IV, p. 443.

(2) Le revenu étoit de 12000 livres. *Ibid.*, p. 446.

si considerable de s'acquitter plus facilement de tous ses devoirs envers son peuple, et de fournir aux besoins de tant de pauvres qui implorent son assistance (1).

Ce fut l'année d'après celle de la mort de ce grand prelat, c'est à dire en 1693, que le Seigneur appesantit sa main sur les peuples et leur fit sentir tout à la fois les trois fléaux de sa justice, en ajoutant à celui d'une guerre tres allumée, qui desoloit depuis trois ou quatre ans l'Europe (2), une tres grande et une affreuse mortalité. Jamais l'année ne parut d'abord plus belle. Et les bleds qui couuroient la terre promettoient une tres riche moisson; en sorte qu'un gentilhomme de nos amis, trompé par cette belle apparence, nous dit à Paris qu'il s'en alloit en sa terre vendre ses bleds et vider ses greniers, pour faire place à ceux de l'année presente. Et, sur ce que nous luy dismes qu'il y auoit encore bien des choses à craindre pour le bled, il regarda cette crainte comme étant sans fondement, et partit pour aller exécuter ce qu'il auoit résolu. Mais Dieu fit bien voir qu'il est le maistre souuerain de la nature, et que c'est uniquement de sa bonté que l'on doit attendre tout le fruit de ses travaux, aussi bien dans les choses naturelles que dans celles de la grâce. Car, lorsque les laboureurs se réjoüissoient et s'applaudissoient dans l'esperance d'une abondante récolte, il s'éleva, deux ou trois jours de suite, dès le grand matin, un broüillard épais sur tous les bleds; et le soleil, dissipant après, par la force de ses rayons, ce même broüillard et faisant pénétrer par son

(1) Le premier éditeur, transposant l'ordre du Manuscrit, place ici le passage relatif à M<sup>lle</sup> de Vertus, (Voir plus loin, page 138,) et réserve celui-ci pour en faire le chapitre I<sup>er</sup> de son Livre quatrième. Voir pages 431 et 434.

(2) Les opérations de la guerre contre la Ligue d'Augsbourg remontaient à 1689.

ardeur l'humour gluante qui s'étoit attachée au tuyau des bleds, le noircit et le sécha de telle sorte que la sève de la terre ne pouvoit plus s'élever jusques au grain pour le nourrir. Ainsy toutes ces grandes esperances s'évanouirent en un moment, et ce ne fut plus partout qu'une désolation generale, lorsque l'on vit tout d'un coup les greniers se fermer par l'avarice des marchands, qui songerent aussitost à profiter de la cherté de l'année.

Il est inutile de m'arrêter à marquer icy les suites de cette premiere désolation. Chacun s'en étant senty, ce seroit vouloir apprendre aux autres ce qu'ils savent aussi bien et peut estre mieux que moy. J'ajouteray seulement icy que, vers Pasques de l'année 1694 (1), y ayant eu un Jubilé general pour implorer le secours de Dieu, dans l'extremité où toute l'Europe étoit réduite, principalement par la guerre universelle (2), je n'ay jamais rien veü de plus affreux que les abord de Nostre Dame et de l'Hostel Dieu de Paris. Car il faut se figurer que les rues étoient bordées de deux ou trois rangs d'hommes et de femmes couchés sur le pavé, sur le visage desquels la mort étoit peinte, tant ils étoient extenués et épuisés par la faim qui les devoroit. Mais ce qu'il y avoit encore de plus affligeant, c'est qu'on n'osoit presque se hasarder de les assister, parcequ'au moment qu'on se mettoit en devoir de faire l'aumône, on se voyoit accablé par une foule de demandeurs, qui, pour n'estre pas couchés comme les autres, ne laissoient pas d'estre aussy dans un grand besoin (3). Je l'éprouay moy même en

(1) Pâques tombait le 11 avril.

(2) La France avait des armées dans les Pays-Bas, sur le Rhin, en Italie et en Espagne, et ses flottes couvraient la mer.

(3) Quelques années plus tard, en 1698, Vauban écrit : « qu'il y avait un dixième du royaume réduit à la mendicité et qui mendiait réellement. »

un carrefour. On ayant mis la main à ma poche pour donner l'aumône à quelque personne qui me parut extrêmement pauvre, je me vis en un instant environné de tant de monde que je fus obligé de m'enfuir pour n'être pas molesté. Ain-y les uns pour les autres ils se nuisent extrêmement, et passent de leur vie comme ils peuvent jusqu'à la fin ils meuroient à tas tant à la fois sur la campagne !

Notre première tante de temps, une personne pour qui nous avions une grande vénération, et qui, depuis fort longtemps, entretenoit une correspondance avec notre famille et à moyen parvenoit une singulière bonté. Je parle de M<sup>re</sup> de Varenne, sœur de notre l'ainé 2. J'auois connu M<sup>re</sup> de Varenne chez Madame de Longueville, où elle étoit venue en Alsace, qui la regardoit comme son enfant, et la traitoit comme une personne d'un mérite très singulier : et nous allions lui rendre visite, nous venions à Paris, dans le même temps que nous allions voir Monsieur d'Amilly, à qui la princesse donna logement chez elle pendant plusieurs années. Mais le dégoût du grand monde et l'ennui de la retraite, joints à ses fre-

1 La mortalité de la peste en 1893, pour les dix premiers mois de l'année, dépassa le chiffre de la population. Voir la liste des morts à l'Appendice II. Les années 1892 et 1893 furent deux terribles années de peste. La peste fut redoutée et fort cher. Bien des personnes moururent de faim, on vit des gens réduits à manger de l'herbe. Il y eut de nombreuses victimes des maladies et des fièvres pestées, et ce qui causa le déclin de la population. Ces années terribles continuèrent jusqu'à dans les derniers jours d'août 1893. Il mourut environ Mille mille, « quinze mille personnes » dans la seule ville de Rouen. D'autres auteurs portent à dix-sept ou dix-huit mille le nombre de ceux qui succombèrent pendant l'espace de dix-huit mois. — Nicolas Perrault, *Histoire de la ville de Rouen*, p. 306.

2) Voir t. II, p. 130.



quentes infirmités, la portèrent dans la suite à chercher un lieu où elle pût vivre en solitude. Et elle n'en trouva point qui lui convînt mieux que l'Abbaye de Port Royal des Champs, dont elle aimoit et honoroit les Religieuses comme des filles toutes consacrées au service de Jesus Christ, et très éloignées de l'amour du monde et de son esprit. Ainsi elle y fit bastir un logement (1), qui lui servit de retraite, tout le reste de sa vie, qui fut, à ce que je crois, de vingt cinq années ou environ (2). Ce fut alors que j'eus le bonheur de faire une liaison plus particulière avec elle, et que je goûtai beaucoup la sagesse et la lumière du discernement en laquelle elle excelloit. Nous lui eûmes même l'obligation qu'elle voulut bien se mesler du mariage de mon frere, et que ce fut elle qui contribua, en quelque sorte, davantage, à le faire tout à fait conclurre (3).

Elle passa les quinze dernières années de la vie presque toujours sur la croix avec Jesus Christ. Car elle étoit dans un état perpétuel de souffrances (4). Et elle portoit

(1) Près de l'Hôtel de Longueville, dont il a été question, t. III, p. 121 et plus haut, p. 5. Il s'appelait l'Hôtel de Vertus, corps de logis attenant et distinct, mais construit dans de plus modestes proportions.

(2) Vingt ou vingt-trois ans tout au plus. Elle mourut en 1692, et il ne paraît pas qu'elle fit sa retraite entière aux Champs, avant l'année 1671 et même 1672, mais elle y passait des saisons, et elle en essaya dès l'automne de 1669. • M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. IV, p. 504.

(3) En 1657, t. III, pp. 111-128. Aussi fut-elle la marraine d'un des enfants de M. de Bergeret, Pierre François, dont notre auteur fut le parrain, en 1681. Voir t. III, p. 377, et, plus loin, aux Pièces diverses, la *Généalogie de la famille Thomas*.

(4) Elle en eut duré plus de vingt-cinq ans. En 1666, M<sup>me</sup> de Longueville disoit : « Je demeure continuellement auprès de M<sup>me</sup> de Vertus, qui est si mal qu'en vérité je crains bien que nous la perdions. » Le 3 juillet 1669, elle écrivait à M<sup>me</sup> de Sablé : « Cette pauvre M<sup>me</sup> de

cet état avec une humble resignation à la volonté de Dieu, et une patience qui édifioit les personnes qui la voyoient. Elle auoit d'abord fait à Dieu un sacrifice de son esprit, en se reduisant, dans la solitude, au silence (1); elle qui se distinguoit auparavant au milieu du monde dans la conuersation avec les plus beaux esprits. Elle luy sacrifia ensuite peu à peu son corps par ses continuelles maladies, qui la réduisirent à la fin à ne pouuoir plus se leuer (2) ni faire le moindre mouuement, sans tomber dans des foiblesses et dans des étouffemens qui sembloient à tous momens deuoir la faire expirer.

Cependant elle s'occupoit toujours à quelque ouurage, autant que son infirmité le pouuoit permettre. Elle travailloit, elle prioit, elle lisoit, et, sçachant faire de son lit son laboratoire et son oratoire, elle trouuoit, dans un si petit espace, avec le secours de l'Esprit diuin, ce qu'on cherche tres souuent en vain dans la vaste étendue des plus magnifiques palais: c'est à dire ce contentement interieur qu'on ne peut goûter que dans un parfait acquiescement à la volonté de Dieu. Sa charité pour les pauvres étoit un thresor inepuisable, où ils trouuoient

« Vertus est toujours très-mal; c'est un grand chapitre que ses  
« maux. » M. Sainte-Beuve, *ibid.*, t. IV, p. 503.

(1) Le dimanche 11 novembre 1674, « elle prit parmi les religieuses  
« le petit habit blanc de novice, mais sans faire de vœux; sa mau-  
« vaise santé lui interdisait d'aller plus avant. » M. Sainte-Beuve,  
*ibid.*, t. IV, p. 505.

(2) « Elle fut les onze dernières années sans se lever de son lit. »  
M. Sainte Beuve, *ibid.*, t. IV, p. 506. Ce serait de 1681 à 1692. — Voilà  
pourquoi elle se fit représenter, le 6 août 1681, par Marie Baillif,  
bourgeoise de Paris, qui se trouvait aux Eaux de Forges, pour le  
baptême d'un fils de M. de Bosroger, dont elle avait accepté d'être la  
marraine. Voir t. III, p. 377. — « Le 30 juin 1677, elle avait encore  
« pu sortir du cloître, et, habillée en séculière, tenir sur les fonts  
« baptismaux, avec M. de Luzancy, le fils du libraire Desprez. »  
M. Sainte-Beuve, *ibid.*

du soulagement dans tous leurs besoins. Elle avoit une pension très considérable de sa maison, dont on voulut une fois luy disputer une partie; et je m'employay même beaucoup pour la luy faire confirmer au parlement, en faisant voir qu'elle s'étoit volontairement reduitte à la moitié de ce qui luy avoit été adjugé par les partages, et qu'elle avoit même renoncé au fonds, à cause du desordre des affaires de sa maison. Ce fut pour les pauvres que je travaillay, en travaillant pour elle; puisque son nécessaire étant pris, tout le reste étoit employé pour les nourrir, pour les recueillir, pour les assister dans leurs maladies.

Quoyqu'elle eust un génie supérieur à son sexe, et un esprit très capable de gouvernement et de la conduite des plus grandes affaires, comme elle en donna souvent des preuves, lorsqu'elle étoit engagée dans le grand monde, elle sceut vivre à Port Royal si resserrée que sa consolation étoit de ne se mesler d'aucunes affaires que de celles qui regardoient son salut. On ne luiissoit pas néanmoins de la consulter souvent, comme une personne dont on sca voit que le conseil étoit sûr. Et elle disoit son sentiment, sans jamais flatter ses meilleurs amis, ayant surtout une très grande sincérité pour partage. Aussi étoit elle respectée de tous ceux qui la connoissoient. Et lors même qu'on la craignoit, en quelque sorte, on ne laissoit pas de l'aimer ou au moins d'user à son égard de toutes les mesures possibles de civilité et d'honnesteté. C'est ainsi que l'Archevesque de Paris, predecesseur de de celuy cy (1) voulut toujours, au milieu de tous les bouleversemens qui arriuerent à cette abbaye, qu'elle

(1) Ce passage étant écrit en 1698, l'auteur parle de l'archevêque de Roulez, qui, depuis le 19 août 1695, avait remplacé Harlay de Champvallon, archevêque de Paris depuis 1671.

fust persuadée qu'il auoit pour elle toute l'estime et toute la consideration dûë à son merite (1).

Enfin, après que bien des années se furent passées dans des apprehensions continuelles de la mort, qui sembloit estre toujours presente, à cause des étouffemens frequens auxquels elle étoit sujette, le temps arriua où Dieu voulut, en la déliurant de toute crainte, la mettre pour toujours en sureté dans ses tabernacles éternels. La pieté admirable, qui accompagna sa mort, fut la récompense de la vie sainte qu'elle mena si longtemps dans la retraite. Et elle laissa, en mourant, la maison qu'elle quittoit, dans une sensible douleur de perdre en elle un si bon conseil et un exemple de vertu si admirable (2).

Pour moy, j'eus encore une nouvelle affliction dans le temps de la famine, c'est à dire en 1694. Il étoit venu s'établir dans la paroisse du Fossé, depuis quelque temps, de miserables vachers et autres gens sans conscience (3), qui usoient souuent de malefices, pour faire mourir les bestiaux, et qui, sur les moindres sujets de disputes qu'ils pouuoient auoir avec quelques uns de nos habitans, s'en vangeoient, de gayeté de cœur, par la mortalité qu'ils enuoyoient au milieu de leurs cheuaux et de leurs vaches. Et, comme le principal reuenu de ce païs consiste en beurre et en laitage, ils ruinoient de la sorte les plus gros fermiers, sans qu'on pust sçauoir d'où venoit le mal; parcequ'ils usoient de toute la précaution possible pour se cacher dans leur vengeance. L'un de ces

(1) Voir une note du tome III, p. 144.

(2) Elle expira, le 21 novembre 1692, à l'âge de 75 ans. Racine lui fit en français l'épitaphe qu'on peut lire dans le *Nécrologe*, p. 439.

(3) Leurs noms se trouvent dans l'Arrêt donné in-extenso à l'Appendice VI.

miserables, ayant eu quelque differend avec un gentilhomme de la paroisse (1) et ne pouuant pas s'en vanger d'une autre sorte, usa de ces mêmes malefices contre ses bestiaux, et luy fit mourir en tres peu de temps ce qu'il auoit de plus belles vaches. Ce gentilhomme, au desespoir, vint supplier M<sup>r</sup> le Curé (2) de vouloir bien faire les prières de l'Eglise, pour détourner ce fleau de dessus sa famille qui étoit nombreuse, et pour l'entretien de laquelle il n'auoit pas plus de bien qu'il luy en falloit. Mais, comme il vit qu'il étoit besoin pour cela d'un ordre des Grands Vicaires, qui sont assez difficiles à l'accorder (3), l'impatience de ses pertes passées et la crainte de celles de l'auenir le porterent à aller chercher, à sept ou huit lieues de luy, un homme fort extraordinaire, qui faisoit l'homme de consequence et qui se vanloit ridiculement d'auoir une bulle du pape, en vertu de laquelle il pretendoit estre autorisé pour découurir tous les sorciers et tous ceux qui employoient des malefices pour nuire aux hommes.

Il amena donc avec luy cette sorte de deuin, qui luy fit connoistre fort promptement ceux qui auoient causé la mortalité parmy ses bestiaux. Et, se faisant aussitost justice à luy même, il prit avec luy deux de ses amis, alla se saisir de ces miserables, les lia, les amena en sa

1) L'arrêt donne le nom d'un « sieur de Belleville. » — Il se rattache à la famille Ménage. Son père, Ménage, sieur de Beaumesnil, avait été capitaine d'infanterie de France. — D'après l'arrêt, la mort de ses bestiaux émit due « à un sort dont fut fait une assiette jetée dans sa mare. » Voir l'Appendice VI et VI bis.

2) Le curé du Fossé s'appelait Nicolas Bouvel.

3) A propos d'une autre affaire de sorcier dans cette paroisse, dont il a été question précédemment, on a vu qu'il fallait demander la permission, « sous peine de suspension. » T. II, pp. 124-

maison (1); et, en la presence de l'homme qui les auoit découuerts, il les mit à une espee de question pour les obliger de confesser la verité, et de leuer le sort qu'ils auoient jetté sur les bestiaux. Ce qu'il y eut en cela de remarquable et qu'on auroit peine à croire, si ce n'étoit une chose tres constante, tant qu'ils ne frapperent ces malheureux qu'avec des bâtons d'un bois ordinaire, il sembloit que ce ne fust pas sur leurs corps qu'on donnast des coups, tant ils étoient insensibles. Mais l'homme qui les auoit fait connoistre ayant auerty qu'ils sentiroient viuement les coups de baston de sureau ou de vigne; d'abord qu'on eut apporté de ces premiers et que l'on eut commencé à les en frapper, ils crioient comme si on les auoit écorchez. On peut remarquer encore icy une circonstance considerable, qui est que, l'un de ces deux malheureux étant soumis à l'autre et ayant été son écollier dans cette detestable science, l'autre auoit sur luy un tel ascendant que, d'un seul regard, il le remplissoit de frayeur, et sembloit, pour le dire ainsy luy couper l'haleyne. C'est ce qui parut à tous ceux qui étoient presents, et ce qui étoit attesté par les cris de celuy là même que l'on frappoit rudement, comme plus facile à parler; car il faisoit remarquer que son maistre luy lioit la langue, en quelque sorte, et luy ostoit la parole en le regardant (2). Les noms de ces insignes scelerats étoient illustres. Car le premier s'appeloit le Prince; et le second de la Court (3).

(1) Elle existe encore, à gauche de l'ancien chemin de Gournay à Forges, dans la partie qui va de la Croix du Guet vers l'église du Fossé, dont la ferme de la famille Ménage est assez voisine.

(2) La crédulité de du Fossé est la même que dans l'affaire de Jean Senrie. Voir t. II, p. 125. Il se fait l'écho des superstitions populaires de son temps.

(3) « Guillaume Masure dit le Prince, vacher de la paroisse de

Enfin, après qu'on leur eut fait souffrir mille maux, pendant toute une nuit, on les mit entre les mains de la Justice (1), sans que le gentilhomme voulust se rendre partie, ayant déjà fait d'assez grandes pertes, sans s'exposer à perdre encore bien de l'argent pour faire pendre ces malheureux. C'est ce qui fut cause que leur procès alla lentement, n'y ayant point de bourse particuliere qui finançast pour l'entretien de la Justice. Car tel est souvent le zele de ces sortes d'officiers établis pour la punition des crimes qu'ils poursuivent avec ardeur les criminels, quand ils sentent que la retribution doit suivre leurs jugemens, et qu'ils ont de l'indifference pour les autres, où ils sçauent qu'il n'y a rien à gagner pour eux (2). Mais, tandis que les hommes étoient enfermez dans la prison, leurs femmes et leurs enfans ne se tinrent pas sans rien faire. Et ce fut sur moy que tomba, par une espee de contre coup, tout le poids de leur vengeance. Voici comment la chose arriva, lorsque nous étions nous autres à Paris, et que nous ne sçauions rien de tout ce qui se passoit

La femme du principal scelerat, que j'ay dit se nommer le Prince, resolut, pour se vanger du gentilhomme qui auoit si fort maltraitté son mary, de mettre le feu à ses

« Forget, demeurant au Fossé, et Etienne Delacour. » Arrêt du Parlement.

(1) Ils furent mis au nombre de quatre dans la prison de la Haute-Justice de Gaulefontaine; un cinquième accusé prit la fuite. *Ibid.*

(2) Dans le xiv<sup>e</sup> siècle, Tournibus « signalant, dans une epître en vers latins au chancelier de l'Hôpital, la nécessité de faire disparaître toutes ces juridictions municipales et seigneuriales devenues « acablantes pour le peuple. » M. LEROY, *Adrien Tournibus*, lecteur royal, p. 341. « Ad. M. Hospitale[m] epistola, de Minimorum Judicium jurisdictione tractanda, 1560. » — Les noms de *Procureur fiscal* ou d'*Avocat fiscal*, qu'on donnoit à quelques-uns de ces magistrats inférieurs, étoient donc bien justifiés.



bâtimens et de brûler toute sa maison, si elle pouvoit. Elle choisit, pour executer ce dessein, une nuit qu'il faisoit un horrible froid et qu'elle jugea que le feu étant allumé, il s'embraserait avec beaucoup plus d'ardeur. Et, s'étant fait accompagner de sa fille et du fils de celui qui se nommoit de la Court, qui étoit encore fort petit, elle s'approcha de quelqu'un des bâtimens du gentilhomme avec du feu qu'elle portoit dans un sabot. Mais ce feu même qu'elle portoit s'étant éteint plusieurs fois, et, à force d'aller et venir pour en avoir d'autre, ayant réveillés les chiens, qui se mirent à faire grand bruit, elle n'osa se hasarder à retourner de nouveau, de peur d'être découverte. Cependant, comme elle étoit en train de mal faire, elle se mit dans la teste d'aller tout de suite à la ferme de la Seigneurie du Fossé (1), où elle sçauoit qu'on avoit cuit du pain le soir même, et où elle se persuada qu'elle pourroit bien en dérober dans le four. Mais le temps de la famine et de la grande misère, qui attiroit tous les jours beaucoup de voleurs, rendoit les fermiers plus vigilans, pour enfermer dans la maison même leur pain. Ainsy cette femme désespérée d'avoir manqué son coup chez le gentilhomme, et frustrée de l'esperance qu'elle avoit eue d'emporter le pain de son fermier, conçut l'étrange dessein de brûler sa ferme ; et cela par un léger ressentiment d'un des enfans qu'elle avoit alors avec elle, qui se plaignit que ce fermier luy avoit donné quelques jours auparavant un coup de houssine pour se déliurer de ses continuelles importunités. Ayant donc trouvé encore du feu dans le four, elle en prit et

(1) Cette ferme se trouve à gauche du chemin qui, partant de celui du Fossé à Gaillefontaine, conduit au château actuel. Elle est un peu au-dessous de ce dernier. Ses bâtimens occupent les trois côtés d'un rectangle. — On l'appelle aujourd'hui : *La Ferme du Colombier*, à cause du colombier placé au milieu de la cour.



falla mettre à deux ou trois endroits differens; c'est à dire à la grange et au pressoir, ou à une étable. Et elle y réussit si bien qu'en tres peu de temps le feu commença à paroistre et à s'embraser de telle sorte que, dans l'espace de deux heures, il y eut près de cent cinquante pieds de bâtimens consumez, et jusques aux arbres à pressoir qui furent réduits presque en charbon. Quant à elle, aussitost qu'elle eut mis le feu, elle s'enfuit avec les deux enfans et passa devant le presbitaire (1), d'où l'on entendit fort bien le bruit de leurs sabots.

Cependant, les chiens de la ferme ayant fait du bruit, quelque fille, qui n'étoit point encore couchée, ourrit la porte du logis pour regarder dans la court; elle apperçut dans l'instant une fumée épaisse qui s'éleuoit de la couverture des étables; et, s'étant mise à crier : Au feu ! le fermier se jeta en bas de son lict, et, à demy nud, court à l'endroit où paroissoit la fumée : on appelle du secours; on court à l'église, qui est assez proche (2), sonner le tocsin. Mais, de quelque diligence qu'on pust user, il fut impossible d'arrêter le feu, qui prit le dessus avec une telle violence qu'il s'éleuoit aussy haut que le dach de l'Eglise, et que les charbons étoient enleuez jusques à une ferme aussy considerable que celle de la Seigneurie, qui est un peu audessus (3), et où est la

(1) Il est situé au chevet de l'église, le long du chemin qui va du Forêt à Gaillefontaine. On le voit encore tel qu'il était à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est une construction couverte en tuiles, dont le colomage est garni de briques placées de champ et en divers sens, comme dans presque toutes les maisons de Forges, il y a une trentaine d'années.

(2) Trois à quatre cents mètres.

(3) Elle est au Nord de l'autre ferme, sur le sommet du monticule, qui couronne vers la route de Forges à Gaillefontaine. Son nom actuel est la Ferme du Logis.

maison dans laquelle nous logeons (1) ; en sorte qu'il fallut faire monter des personnes sur les couuertes pour empescher que le feu ne s'y attachast. Le fermier pensa estre enseuely souz les ruines du feu, parceque, comme il s'efforçoit de retirer quelques bestiaux qui alloient périr, une partie du plancher qui étoit en feu tomba, et, si on ne l'eust, dans le moment, retiré à force de bras, il étoit mort.

Je receus cette nouuelle à Paris justement lorsque nous allions, contre nostre coutume, disner chez une personne de nos proches, ayant pour maxime de ne manger presque jamais hors de chez nous. Je tâchay de gagner sur moy de ne faire rien paroistre de ma surprise. Et il est vray qu'ayant sceu que cette miserable femme n'auoit mis le feu à mes bâtimens qu'après n'auoir pu le mettre à la maison du gentilhomme dont j'ay parlé, je témoignay qu'il valloit mieux que j'eusse fait cette perte, parceque j'étois plus en état de la porter que celuy qui se voyoit chargé d'une nombreuse famille, avec un bien mediocre. Je ne pouuois neantmoins concevoir sur quoy étoit fondée une si grande malice, n'ayant jamais fait que du bien dans la parroisse, ni donné occasion à qui que ce soit de me vouloir quelque mal. Mais la foy me fit juger dans la suite que je deuois regarder, comme une espece de recompense, le mal même que je receuois de la part de ceux à qui j'auois fait le plus de bien, et que c'étoit en cela, selon Jesus Christ, qu'un chrestien se distinguoit d'un payen. Ainsy je me résolus de recevoir cette affliction comme de la main de Dieu, de me contenter

(1) La modeste demeure des du Fossé était appelée *Le Logis*. Le nom de château convient mieux à la nouvelle construction élevée à sa place, et terminée en 1784. — Nous avons visité tous ces endroits sous la conduite de M. Malicorne et de M. de Bosmelet.

de réparer, comme je pourrois, dans ma ferme, les pertes du feu, et de ne me point mesler de poursuiure les auteurs de l'incendie. J'en écriuis à peu près dans ces sentimens au curé de la paroisse (1), qui est un homme fort distingué dans le pais par son merite, et qui m'en auoit écrit le premier, percé de douleur. Mais le gentilhomme (2), qui se regardoit comme intéressé en cette affaire, et qui auoit lieu d'apprehender les suites de la mauuaise volonté de cette mechante femme, s'étant joint à quelques personnes qui s'intéressoient pour ce qui me regardoit, ils la firent arrêter avec sa fille et mettre en prison, sans que j'en eusse rien sceu ni que j'y eusse pris aucune part.

Cependant la nécessité de reparer promptement les bâtimens de ma ferme (3) nous obligea d'aller, cette année, de fort bonne heure au Fossé. Quelques uns me firent entendre que, le fermier étant proprement la cause de l'incendie, les bâtimens deuoient estre reparez à ses depens. Mais il me parut qu'il en auoit été une cause si legere qu'il y auroit eû de l'injustice à exiger tout son droit en cette rencontre; et qu'après la perte qu'il auoit faite même, dans cet incendie, de beaucoup de meubles, il falloit charitablement que je portasse ma part du fardeau. Etant donc arriuez à la campagne dans ce dessein, nous trouuâmes que nostre presence y étoit bien necessaire pour donner aussy quelque nouuelle assistance à nos pauvres habitans, dont plusieurs souffroient beaucoup, nonobstant les charitez qu'on leur faisoit des cotti-sations qui se leuoient sur tous les fermiers et les pro-

(1). C'est toujours le curé Bouvet

(2) M<sup>rs</sup>ago, sieur de Belleville, comme plus haut, note (1) de la page 143.

(3) Ils subsistent encore aujourd'hui.

•  
priétaires de la paroisse (1). J'en vis plusieurs, qu'on ne mettoit point au nombre des pauvres, qui m'assurèrent qu'il y avoit pres de trois mois qu'ils ne mangeoient ni pain de pain et se nourrissoient seulement de quelque fuetage, avec quelques herbes qu'ils alloient chercher dans les prairies (2). J'étois touché sensiblement de les voir en cet état, et encore plus, en quelque sorte, de me voir moi-même dans l'impuissance de les assister, comme j'aurois désiré. Car, après la perte que j'avois faite et qui me falloit réparer, et dans la nécessité où nous étions d'acheter nous mêmes toutes les semaines pour près de quarante francs de pain (3), ayant même retranché les chevaux de carrosse et bien des choses nécessaires; fournissant de toutes mes fermes (4) de quoy assister plusieurs pauvres chaque semaine, et en assistant encore d'autres de ce que j'avois de reste; je me trouvis (5) si

(1) La disette ayant sévi en 1692 et 1693, la misère fut extrême à Rouen, en 1694, et « des quêtes mensuelles furent ordonnées dans toute la ville pour secourir les pauvres, dont le nombre ne faisoit qu'augmenter. » M. Periaux, *Histoire de Rouen*, p. 508. Il en fut de même au Fossé.

(2) On a quelquefois taxé d'exagération le tableau si émouvant que La Bruyère traçait, à la même époque, de la dure condition des paysans de son temps (*De l'Homme*.) Leurs maux, pendant la famine de 1694, ne sauraient être révoqués en doute. Du reste, le cahier des Etats de Normandie de 1634 disait déjà que la lourdeur des impôts avoit réduit le paysan « à paistre l'herbe et vivre de racines. » Voir les *Cahiers des Etats de Normandie*, publiés par M. Ch. de Beaupère, t. III, p. 25, et ce n'est pas dans ce seul endroit que revient pareille plainte.

(3) « Le blé valut de 12 à 14 francs le boisseau, en 1693. » Nicéas Periaux, *Histoire de la ville de Rouen*, p. 507. — 40 francs, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, représentent à peu près 132 fr. aujourd'hui, d'après Lebor, *Mémoires sur l'appréciation de la fortune privée*, etc.

(4) Elles étaient au nombre de cinq ou six, dans le pays de Bray, où les du Fossé avaient une grande fortune territoriale.

(5) Telle est la leçon défectueuse du texte

sec que je me voyois souuent obligé de me contenter de ma bonne volonté et du regret de ne pouvoir faire ce que je voulois. Cependant l'obligation que j'auois de réparer mes bâtimens me fournissoit le moyen de soulager quelques pauvres, en les engageant à trauailler. Et je puis dire que Dieu m'assista moy même de telle sorte, en cette rencontre, que j'auois peine à comprendre comment toutes les difficultez qui se presentoient, pour faire ces reparations en si peu de temps, s'applanissoient d'elles mêmes, et comment je pus finir cet ouurage et mettre tout en état pour serrer les premiers foins qu'on recueilloit sur la ferme.

Quant au procès qu'on faisoit à mes incendiaires, il traîna longtems, parcequ'ils n'auoient point, comme j'ay dit, d'autres parties que les officiers publics, qui étoient fort mécontens de ce que ni moy ni mon fermier ne jugions pas à propos de perdre encore bien de l'argent en justice, après en auoir tant perdu au feu. Ils ne laisserent pas neantmoins d'estre à la fin condamnez. Et du jugement il y eut appel, selon la coutume, au parlement. Mais, comme on ne vit paroistre aucune partie, ils furent bientost renuoyez sans estre ni absouz ni condamnez. Ainsy j'eus la mortification de voir cette même femme paroistre encore publiquement dans le Fossé, comme si elle eust été innocente du crime dont on la regardoit comme coupable. Mais, m'étant une fois déterminé à ne pas pour suivre sa mort, je deuois m'attendre à ces sortes d'humiliations qui pouuoient m'estre tres utiles deuant Dieu, si j'auois su les agréer et en faire aussy bon usage que je deuois. Des autres prisonniers dont j'ay parlé (1), il y en eut qui moururent miserablement dans la prison,

(1) Ceux qui auoient été accusés d'auoir jeté un sort sur les bestiaux de Ménage, sieur de Belleville. Voir plus haut, pp. 142-143.

et les autres furent condamnez à estre pendus et brulez (1); ce qui fut executé (2). Et l'on remarqua que celui qu'on nommoit le Prince (3), montant à la potence, s'efforçoit luy même de s'étrangler et qu'il mourut en desesperé, comme un homme qui auoit entierement abandonné Dieu pour se liurer au demon (4).

Ce fut encore en cette même année de l'incendie de mes bâtimens, c'est à dire en l'année 1694, que Dieu, fléchi par l'humiliation, par le jeûne et par les prieres de son peuple, arrêta son bras et cessa de luy faire sentir la pesanteur de sa justice. Et au lieu que, l'année precedente, tout le monde auoit été trompé par les belles apparences d'une abondante moisson, qui se réduisit à rien, on ne le fut guere moins, en cette année, mais d'une maniere plus agreable, par les justes apprehensions que l'on eut d'une tres méchante recolte, que Dieu cependant, contre toute sorte d'attente, rendit tres bonne. Tous les peuples attribuerent avec raison un tel changement à l'humilité avec laquelle on implora l'assistance du Seigneur, par l'intercession de S<sup>te</sup> Geneviève, dont on descendit et porta la châsse en procession dans Paris.

(1) La sentence rendue contre les six accusés par la Haute Justice de Gaillefontaine, le 17 septembre 1694, fut confirmée par arrêt du Parlement, le 3 novembre suivant. Trois moururent en prison, un fut pendu, un autre hanni, et le dernier s'enfuit. Tout cela, pour de prétendus actes de sorcellerie.

(2) Le 9 novembre 1694, sur la place publique de Gaillefontaine.

(3) Guillaume Masure, après avoir fait amende honorable, devant le portail de l'église de Gaillefontaine, fut pendu, son fils assistant à l'exécution, « tête et pieds nus, la corde au cou. » Le Cauchois fut pendu également, mais en effigie. — Voir les détails dans l'Arrêt, Pièces justificatives VI. — *Les petits sorciers du xvii<sup>e</sup> siècle*, etc., par M. Gosselin, ne parlent pas de cette triste affaire.

(4) L'affaire des incendiaires occupe quelques lignes, dans l'Imprimé, p. 435, et celle des sorciers n'y est même pas mentionnée.

L'épreuve qu'on y avoit faite, en l'int de rencontres, du pouvoir de cette grande Sainte auprès de Dieu, y fit avoir cours en celle cy, où il paroissoit que, si la récolte eust été mauuaise, comme on avoit tout sujet de l'apprehender, la France étoit à la veille de sa perte. Et il est vray que, quelque chose qu'ayant pu dire des libertins (1), qui se font ridiculement un mérite de ne rien croire que ce qu'il leur plaist, le miracle de la toute puissance de Dieu se fit remarquer d'une manière si sensible qu'il étoit un entêtement grossier ou un horrible endurcissement pour n'en estre pas frappé. Pour nous qui étions, comme j'ay dit, à la campagne, en ce même temps, et qui fumes la dévotion de faire chanter une messe de Sainte Geneviève (2), le jour même qu'on portoit sa chässe en procession à Paris, nous observâmes de telle sorte les effets de ce grand miracle qu'il nous parut impossible d'en douter. Sans parler du bled, qui devint, contre l'apparence, le plus beau du monde, et qui, dès le mois de juillet, en fut diminuer le prix de moitié nous remarquâmes quelque chose de plus particulier aux fruits. Les arbres avoient parfaitement bien fleury d'abord : mais il étoit éleu ensuite un mauuais vent, qui avoit fait refermer toutes les fleurs, et qui même les avoit comme brûlées. Or c'est une chose fort connuë que, lorsque les fleurs des arbres se referment de la sorte, il s'y forme un ver qui, mangeant l'œil, empesche le fruit de nouër (3). La

(1) Le sens du mot est défini par ce qui suit. On les appelait aussi Esprits forts, et tel est le titre du dernier chapitre des *Caractères* de La Bruyère.

(2) Dans l'Eglise du Fossé.

(3) La justesse de l'observation et la propriété des termes révèlent un élève formé, à Port-Royal des Champs, par les leçons d'Arnaud d'Andilly, si renommé pour la taille des arbres fruitiers. Voir t. I, p. 132.



même chose arriua aussy alors, c'est à dire que le ver ne manqua pas de se former aussitost dans les fleurs des arbres ainsy refermées : et, en ayant effectiuement ouvert plusieurs, nous y trouuâmes ces vers ; ce qui nous fit croire certainement que tout le fruit étoit perdu. Mais Dieu le permit ainsy, afin qu'on pust moins douter de l'effet de sa toute puissance. Car ces vers moururent et ne purent empescher que le fruit ne nouâst et ne grossist assez promptement. Et, quoyqu'il y en eust une prodigieuse abondance, il ne laissa pas de se nourrir et de profiter à veuë d'œil ; en sorte que les arbres rompoient souz la pesanteur du fardeau que chaque branche ne pouuoit porter. Ils meurirent même plus tost qu'à l'ordinaire, comme si Dieu auoit voulu se hâter, pour le dire ainsy, de faire sentir à son peuple, dans leur extrême besoin, les effets de sa miséricorde. Et ce que nous obseruâmes encore de tres singulier, en cette année, c'est qu'y ayant eû une gresle considerable en certains cantons, les fruits qui en furent frappez ne laisserent pas de profiter comme tous les autres et ne se pourrissent point du tout dans la suite, mais se conseruerent aussy longtemps que les plus sains. Nous fîmes dès lors toutes ces observations, qui nous donnerent sujet d'admirer et de benir la bonté et la puissance de celuy qui sçait, comme parle le prophete, mortifier et viuifier ; conduire jusqu'aux portes de la mort, et en retirer, quand il luy plaist, ceux qui s'humilient souz la justice de sa main appesantie sur leurs testes (1). Et je suis bien aise de marquer icy ces

(1) Un autre élève de Port-Royal, Racine, s'inspirant de ce passage de Tobie : « Tu flagellas et salvas, deducis ad inferos et reducis, » (ch. XIII, v. 2), venait d'écrire, en 1690 :

Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler ;  
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.

*Athalie*, acte III, sc. 7.



mêmes observations, pour en conserver le souvenir et pour confirmer de plus en plus les vrais fidèles dans la créance de cette grande vérité, attestée par les Ecritures : Que c'est de la main de Dieu, irrité contre nos péchez, que partent tous les fleaux differens qui nous affligent; comme c'est la même main du Seigneur, fléchi par nos larmes, qui répand ensuite sur nous les dons de ses diuines liberalitez.

Quoyque le fleau de la famine eust cessé par l'abondante récolte de cette année, celuy de la guerre continuoit toujours d'une grande force (1). Et souvent on n'étoit pas en surêté à la campagne, dans les lieux mêmes éloignez des frontieres, soit par la violence des officiers de l'armée, qui prenoient de force les gens les mieux faits pour les enrôler malgré eux; soit par la brutalité des soldats qui s'écartoient dans les paroisses pour y piller et en emporter ce qu'ils pouuoient (2). Il arriva dans nostre paroisse du Fosse, tant en nostre absence qu'en

1) Sur terre et sur mer, comme on l'a vu plus haut. C'est le 22 et le 23 juillet de cette même année 1694, que Dieppe fut complètement détruit par le bombardement de la flotte anglo-hollandaise. Le bruit de l'artillerie d'une flotte de cent vingt voiles et l'horrible explosion de la machine infernale, échouée sous la falaise du Pollet, furent être entendus au Fosse.

(2) La même année, pendant le bombardement de Dieppe, « une part » des miliciens auxquels était confié le soin de garder la ville « et d'arrêter les progrès du feu, s'amuserent à piller les maisons, et à boire le vin de ces pauvres bourgeois qui faisaient faction sur le rivage. » M. Vitet, *Histoire de Dieppe*, in-8°, t. I, p. 271. — Il en sera de même en Basco-Normandie, deux ans plus tard. L'intendant de Caen, Poucault, en fait foi : « Le 3 janvier 1696, j'ai jugé au présidial de Caen quatre soldats du régiment de Vexin qui, s'étant écartés dans leur route, avoient commis beaucoup de désordres dans plusieurs paroisses, même volé sur les grands chemins. L'un a été pendu et les trois autres condamnés aux galères. » *Mémoires*, p. 317.

nostre presence, plusieurs affaires de cette nature assez chagrinantes, et dont quelques unes penserent auoir des suites fâcheuses. Un jour que nous étions à Paris, et que le curé de la paroisse du Fossé, de qui j'ay déjà parlé ailleurs (1), reuenant de nostre logis (2), où il auoit la bonté d'aller quelquefois pour voir si tout y étoit en ordre, passoit deuant la ferme de la Seigneurie, il y entendit grand bruit. Il s'auança pour s'informer de ce que c'étoit, et il vit quatre ou cinq soldats qui juroient, et qui faisoient mine de vouloir enfoncer les portes de la maison où la fermiere s'étoit renfermée avec une partie de son monde, ne voulant pas permettre à son mary de se commettre avec ces brutaux. Comme ce curé est fort résolu et qu'il ne craint rien, en s'acquittant de son deuoir, il leur demanda ce qu'ils vouloient et s'ils sçauoient que cette maison appartenoit au Seigneur. Mais, étant ou pleins de vin ou emportez de fureur, sans auoir aucun respect pour le caractere de celuy qui leur parloit, ils le prirent aussitost à party luy même, ils le coucherent en jouë, comme s'ils auoient voulu tirer sur luy et lui dirent mille injures. Ils crurent apparemment l'épouuenter et l'obliger de les laisser faire, dans le dessein qu'ils auoient d'enleuer de force le fils même du fermier pour l'enroller. Mais luy, sans estre étonné de leur insolence : « Tirez, Messieurs, leur dit il ; vous aurez un grand honneur de tuer un prestre, qui vous reprend de vos violences et de vos blasphêmes. » Etonnez eux mêmes d'une si grande fermeté, ils se contenterent de l'outrager par des injures dont il se mit peu en peine. Mais il fut touché sensiblement de ce qu'un autre de mes fermiers, étant accouru pour empêcher, autant qu'il seroit en luy, qu'on ne fist insulte à

(1) Voir plus haut, p. 143, 149.

(2) Tel était même le nom donné à leur habitation au Fossé.

son curé, l'un de ces brutaux lui donna, du bout de son fusil, un coup très rude au milieu des costes, dont il s'est senty fort longtemps. Comme il vit qu'il n'y auoit aucune raison à esperer de ces gens que la passion emportoit, il leur dit, en les quittant : « Ho bien, Messieurs, puisque vous ne voulez point écouter un prestre qui vous parle raisonnablement, je m'en vas vous enuoyer un officier qui sçaura bien vous mettre à la raison. » Il parloit d'un lieutenant colonel de dragons (1), qui est du Fossé et qui y étoit pour lors. Ils comprirent aussitost de qui il vouloit parler. Et, s'étant hastez de se retirer, ils emmenèrent avec eux le valet du fermier qu'ils enrollerent de force (2).

On me manda à Paris ce qui étoit arriué. Et dans le moment j'écris à M<sup>r</sup> le Curé pour luy témoigner ma reconnoissance de ce qu'il auoit eü la bonté de s'exposer de la sorte pour mon fermier, et ma douleur de l'extrême brutalité de ces insolens qui auoient eü si peu de respect pour son caractere. J'écris en même temps très fortement à une Dame chez qui l'officier de ces soldats auoit demeuré : que, comme elle ne pouoit auoir oublié les services que j'auois tâché de luy rendre en plusieurs occasions, j'attendois de son honnesteté qu'elle me fiet rendre justice par son parent, dont les soldats auoient insulté avec la dernière brutalité Monsieur nostre curé,

(1) Charles Behais, aieur des Rosiers, habitait la ferme des Rosiers, dont le nom vient des roseaux qui s'y trouvaient. Elle est située à droite du chemin qui va de la Croix du Guet au Fossé, plus voisine de celle-ci que la ferme des Ménage. L'ancienne maison existait encore il y a quatre ou cinq ans. Voir l'Appendice VI<sub>bis</sub>, pour la généalogie.

(2) L'enrôlement volontaire ne suffisant pas au recrutement de l'armée, les *racoleurs* et même la *presse*, comme ici, se chargeaient d'y pourvoir.

de qui elle même connoissoit tres bien le mérite, et enleué avec violence le valet de mon fermier, après auoir voulu enfoncer les portes de la maison ; que je m'adressois à elle, auant que d'auoir recours à Monsieur de Barbezieux (1), qui sçauroit bien me faire faire justice ; et que je croyois qu'elle ne souffriroit pas que j'en eusse obligation à d'autre qu'à elle seule. Je ne fus pas aussi satisfait de sa réponse que je l'auois esperé ; soit qu'elle craignist de se broüiller avec son parent, ou qu'il ne fust pas effectiue-ment en son pouuoir de luy persuader de rendre l'homme que ces soldats auoient pris de force. Cependant, comme il crut bien que la chose n'en demeureroit pas là, et que je pourrois en porter mes plaintes chez le Ministre dont j'ay parlé, et qu'il arriua, dans ce même temps, qu'un officier de sa connoissance fut cassé par ordre de la Cour, pour de semblables violences, il laissa aller le valet de mon fermier, avec quelque autre pour lequel on auoit aussy fait du bruit ; et la dame sa parente écriuit à Mr nostre curé pour luy témoigner, avec toute l'honnes-teté possible, le chagrin extrême qu'elle auoit eû de la maniere insolente dont les soldats l'auoient traité.

Mais il arriua une autre affaire, dans le temps même que nous étions au Fossé, où nous pensâmes estre expo-sez, mon frere et moy, à la brutalité de ces sortes de coureurs, qui alloient faire des violences dans les pa-roisses de la campagne. Un matin qu'au retour de la messe nous déjeunions dans la salle, nous vîmes entrer un de nos habitans fort effaré et courroucé. Je luy deman-day ce qu'il y auoit : « Je viens, Monsieur, me dit il fort émû, vous demander si vous entendez et si vous voulez

(1) Louis-François-Marie Le Tellier, marquis de Barbezieux, cin-quième enfant de Louvois, avait été choisi par Louis XIV, à la mort de son père, en 1691, pour le remplacer dans le ministère de la guerre.

souffrir qu'on pille et qu'on maltraite vos vassaux. Il y a, dans votre paroisse, une troupe de soldats, ou pour mieux dire, de voleurs, qui entrent dans les maisons, qui emportent tout ce qui les accomode, et qui maltraitent ceux qui s'opposent à leurs violences (1). » Je m'informay du quartier où ils étoient, parceque les maisons de la paroisse sont fort éloignées les unes des autres, et je luy promis d'y enuoyer aussitost. En effet, je donnay ordre, sur le champ, au valet de chambre, au cocher et à un grand laquais d'aller voir ce que c'étoit et de se conduire sagement, pour prévenir toute voie de fait, dont les suites sont toujours fâcheuses. Cependant, comme je vis que mon frere étoit allé avec eux, et que je craignois qu'il n'arriuasst quelque desordre, s'ils auoient affaire à des brutaux, tels que sont ordinairement ces sortes de gens; je me sentis obligé d'estre présent à ce qui se passeroit, étant chargé plus qu'eux tous, comme Seigneur, d'apporter l'ordre dans ces rencontres. Ainsy, n'ayant guere tardé à les suivre et marchant bon pas, je les atteignis, auant qu'ils fussent au lieu où étoient alors ces soldats. Nous les trouvâmes chez un de mes fermiers. Il y en auoit un en sentinelle hors du logis. Et d'abord qu'il nous apperceut de loin, il auertit ses camarades qui pilloient dans la maison, et qui, étant tous sortis, à l'heure mesme, se mirent de front et se disposoient à nous coucher en jouë avec leurs armes. Ils étoient six, et nous connûmes à leurs habits, qu'ils étoient du Regiment des Gardes (2). Je ne deli-

(1) Après les réformes de Louvois dans l'administration militaire, on a peine à concevoir de pareils abus. La famine et l'absence de paye, suite nécessaire de la triste situation des finances, en devaient être la partie la cause.

(2) Le régiment des Gardes françaises avait pour uniforme : « l'habit bleu, doublure, veste et paremens rouges, la culotte et les bas

beray point sur ce que nous auions à faire ; et, marchant d'un pas résolu vers eux, sans leur présenter nos armes, dans la persuasion où j'étois qu'ils auroient quelque respect pour le Seigneur de la paroisse, dont ils voyoient les liurées, je leur fis signe de la main de baisser les armes, et leur criant d'un ton de voix assez ferme : « Point de violence, Messieurs. » Ils jugerent aussitost que nous ne venions pas pour leur liurer un combat, ce qui auroit été ridicule, puisque c'eust été nous commettre temerairement avec des brutaux, mais seulement pour arrêter le desordre. Et, nous étant approchez, je leur demanday ce qu'ils souhaittoient de mon fermier. Ils se trouuerent un peu interdits par la résolution même avec laquelle nous auions été jusqu'à eux, sans balancer un moment ; et ils me dirent qu'ils demandoient seulement un coup à boire. Je leur répondis que cela étoit bien juste, et qu'on n'étoit pas d'humeur, dans le païs, de leur refuser à boire. « Quoy donc, Monsieur, me répliquèrent ils, est ce qu'on vous a été faire des plaintes de nous ? Assurement, leur dis je. Car on n'a jamais refusé un coup de cidre à des passans. On se plaint que vous entrez dans les maisons et que vous en emportez plusieurs choses. Cependant je connois, à vos habits, que vous estes du Regiment des Gardes, que nous voyons tous les jours à Paris ; et je ne puis concevoir comment vous autres, qui auez l'honneur de garder la maison du Roy, vous vous amusez à faire ce que font les moindres soldats. » Dans le moment que je parlois de la sorte, celuy de nos habitans qui étoit venu me porter ses plaintes, et qui nous auoit suivis, sans que je l'eusse apperceu, se jetta sur un fusil que tenoit un de ces soldats, en me disant : « Monsieur,

« rouges, avec guêtres de toile blanche à boutons, et le chapeau bordé  
« d'argent. » *Abrégé militaire de France* (1740), seconde partie, p. 24.

« C'est mon fusil qu'il m'a emporté. » Je dis au soldat d'un ton ferme : « Rendez luy son fusil, puisqu'il ne vous appartient pas. » Il le lascha sur le champ. Mais un autre, transporté hors de luy de voir que l'on eust ainsi fait rendre à son camarade une arme qu'ils comptoient déjà estre à eux, luy dit en fureur : « Peu s'en faut que je ne le lasche un coup de fusil dans le ventre. Tout beau, repartis je, vous pourriez vous en repentir. Point de bruit, si vous me croyez. » Je leur fis tirer dans le même temps à boire. Et ils burent tous à nostre santé. Puis m'ayant prié de leur donner quelqu'un pour les conduire dans le chemin de Gaillefontaines (1), qui est un bourg qu'ils me nommerent, je les fis accompagner par un jeune garçon, qui les mit dans leur chemin et qu'ils renvoyèrent bientôt après.

Cependant, comme nous nous doutâmes bien qu'ils pourroient se détourner encore dans les fermes, mon frere avec nos gens, sans rien témoigner de leur dessein et faisant mine de chasser, ne les perdirent point de vue; ce qui les retint dans leur deuoir, jusqu'à ce qu'ils fussent fort loin vers les dernières fermes de la paroisse. Car, ne croyant plus sans doute qu'on les suiuit, ils entrèrent chez le fermier d'une abbaye de l'ordre de Fontenaurault (2), qui est à l'extrémité du Fossé (3). Mais ils furent bien surpris d'y voir entrer, un moment après eux, un de nos gens qui y vint avec ses chiens, comme en chassant : ce qui les pressa de sortir assez promptement, dans la crainte qu'ils auoient de nous voir venir encore une fois.

(1) A six kilomètres au N.-E. du Fossé.

(2) C'étoit un simple Præcuré, celui du Clair-Russel, habité par des Religieuses bénédictines.

(3) Il est à six kilomètres N.-E. du Fossé, et à un kilomètre à l'Ouest de Gaillefontaine, dont il dépend.



Mais ces deux affaires, dont j'ay parlé, ne sont rien, en comparaison d'une autre qui eut des suites fâcheuses, et qui me donna d'assez grandes inquiétudes. Dans le temps que nous étions à Paris, quatre ou cinq soldats tres déterminez du Regiment du Roy (1), s'étant beaucoup écartez de leur Regiment, qui étoit, comme je crois, en garnison à Amiens, c'est à dire à quatorze lieuës de chez nous, vinrent, en pillant et en volant, jusqu'à la paroisse du Fossé. Ils entroient insolemment dans toutes les fermes ; et, comme s'il n'y auoit plus eû aucune discipline parmy les troupes (2), ils emportoient ce qu'il leur plaisoit, ou ils obligeoient les fermiers de se rachetter en quelque sorte de ces vexations, en leur donnant quelque argent. Ils commencerent par les maisons les plus éloignées de la paroisse (3) à exercer cette espece de petite guerre, ou, pour mieux dire, cette veritable vollerie. Mais, quelques uns des parroissiens qu'on auoit volez ayant eû le temps de courir pour auertir tous les autres, on commença à se tenir sur ses gardes, et plusieurs même prirent les armes, parce qu'on eut l'imprudence de faire sonner le toxin ; ce qui gasta tout et pensa estre la cause de la mort de plusieurs personnes. Car, du moment que ces soldats entendirent le toxin, s'imaginant qu'on ne songeoit plus qu'à les assommer, ils entrèrent en une telle fureur qu'ils résolurent de faire main basse sur tous ceux qu'ils rencontreroient. Ainsy, ayant apperceu quelques uns des habitans qui venoient à eux avec des armes, ils mirent leurs bayonnettes au bout de leurs

(1) Il y eut un régiment de cavalerie de ce nom, organisé sous Louis XIII.

(2) Elle était tout au moins bien relâchée.

(3) Il n'y a point de hameaux, mais des écarts, appelés : le Beau-Lieu, le Bosc-à-l'Eau, les Bruyères, la Mare-Anson et le Pont-Bain.

fusils (1), et, fondant sur eux comme des desesperes, ils s'efforcèrent de tuer ceux qui étoient les plus avancez. On peut dire qu'on ne vit jamais plus de fureur d'un costé, ni plus de moderation et de sagesse de l'autre. Car nos habitans, n'ayant nul dessein de s'attirer des affaires, mais seulement de mettre à couvert leurs personnes et leurs biens, se contentoient de parer les coups sans en porter. Et l'un d'eux entr'autres, armurier de profession, et aussy adroit que vigoureux, para ainsy plus de vint coups de bayonnette, que le plus furieux de ces soldats luy portoit de toute sa force, sans qu'il pust jamais l'atteindre, et sans que celui qu'il s'efforçoit de tuer se mist en état de tirer sur luy, comme il luy auroit été facile, ayant de l'adresse autant que de la résolution. Pendant tout ce tintamarc, le curé et le vicaire de la paroisse (2), avertis de ce qui se passoit, y coururent pour tâcher d'appaier un si grand tumulte. Et ils parlerent en effet de telle sorte à ces soldats, en leur faisant voir combien il étoit contraire aux ordres du Roy qu'ils commissent ces violences à l'égard de ses sujets, et à quoy ils s'engageoient de s'estre adressez à une paroisse qui étoit souz la protection d'un Ministre comme M<sup>r</sup> de Pomponne (3), qu'ils commencerent à se calmer. Ils se plainquirent qu'on auoit sonné le tocin pour soulever la paroisse et pour les charger. On blâma ceux qui l'auoient fait; mais on les blâma encore plus eux mêmes d'en auoir

(1) « Primitivement la bayonnette étoit adaptée à un manche en bois que l'on enfongait dans le canon du fusil, de sorte qu'elle le bouchait et empêchant de tirer. » L'invention de la douille creuse qui parait à cet inconvenient est de 1701. M. Chéruei, *Dictionnaire des Institutions de la France*, t. I, p. 59.

(2) Nicolas Bouvet et Denis de Beauvais, son vicaire.

(3) On sait qu'il étoit rentré en grâce et dans les Conseils du roi en 1691. Voir t. III, pp. 334-335.

été la première cause par les violences qu'ils auoient commises à l'égard de plusieurs parroissiens. Enfin on les conduisit ainsy jusqu'à la porte du presbitaire, où Mr le Curé, selon sa generosité ordinaire (1), leur fit presenter à boire. Et après qu'ils eurent tous bû à sa santé, ils s'en allerent.

Cependant ceux de nos parroissiens qui auoient pris les armes jugerent bien qu'étant éloignez ils recommenceroient leurs violences. Ainsy ils se tinrent prêts pour les suiure d'un peu loin et estre en état de secourir ceux que l'on voudroit maltraitter. En effet ils entendirent du bruit, assez peu de temps après. Et, y étant accourus, ils trouuerent que ces soldats, étant entrez dans une maison, vouloient la piller. Il y eut encore là beaucoup de tumulte. Mais, soit que les soldats ne se crussent pas les plus forts, soit que ce que le curé de la parroisse leur auoit dit les eût rendu moins hardis, ils lâcherent pied ; et, se remettant dans le grand chemin, ils continuerent à y marcher, fort en colere neantmoins de se voir suivis par plusieurs de nos habitans, qui les obligerent ainsy, malgré eux, de se tenir dans leur deuoir. Ils en conceurent une telle rage que, lorsqu'ils furent arriuez à l'entrée des grandes communes (2) de la forets de Bray (3), ils se retournerent tout d'un coup, et, couchant en jouë ceux qui les suiuoient paisiblement, ils tirerent quelques coups sur eux, dont l'un de mes fermiers fut blessé au visage

(1) Voir plus haut, page 95.

(2) Ce mot désigne ici « des droits qui s'exercent en commun par « des habitans d'un canton pour le pâturage de leurs bestiaux, sur un « terrain d'où les habitans des lieux voisins sont exclus. » *Dictionnaire de la coutume de Normandie*, Hoüard, t. I, p. 307, verbo : COMMUNES.

(3) De nombreux défrichements l'ont éloignée du Fossé aujourd'hui ; elle y touchait autrefois.

et le fils d'un autre des principaux habitans dans le bras. Cependant la chose en seroit demeurée là, tant nos paroissiens craignoient les affaires, si les soldats qui auoient tiré eussent ensuite continué leur chemin : parce qu'ils auoient regardé ce qui étoit arriué comme un dernier coup de dépit de gens brutaux, qui étoient au desespoir qu'on les eust ainsy poussez et qu'on se fust opposé à leurs voleries. Mais, ayant veü que le plus déterminé d'entre eux et quelque autre se hâtoient de recharger leur fusil pour tirer sur eux de nouveau, la patience leur échappa à la fin, et la crainte d'estre tuez en porta deux ou trois à lâcher leur coup, dont celui qui paroissoit le plus furieux fut abattu et tué à l'heure même, et un autre très blessé et renuersé. Leurs camarades dans l'instant prirent la fuite, et, laissant là une partie de ce qu'ils auoient volé, ils se sauuerent dans la forets.

Cependant le bruit des coups, qui fut entendu du presbiteraire, fit juger au curé de la paroisse qu'il pouuoit bien estre arriué quelque malheur. Il y courut aussitost avec le vicure et plusieurs autres. Et ils trouuerent que l'un des soldats étoit expiré, et que l'autre étoit assez mal et en un état qui leur fit grande compassion. Ils l'assisterent le mieux qu'ils purent, selon le besoin qu'il en auoit. Et on songea aussitost à ce qu'on feroit pour mettre à couvert l'innocence des paroissiens, qui, bien que coupables deuant Dieu, n'auoient rien fait de criminel, selon les regles ordinaires de la police, qui permet aux hommes de se defendre contre la violence des voleurs, et qui même ne s'étoient portez à cet excès qu'après qu'on auoit, pour le dire ainsy, poussé à bout leur sagesse et leur patience. On jugea donc à propos de faire auertir promptement les officiers de la justice, pour faire faire une information à la décharge de la paroisse. Mais ces officiers, ayant sceu qu'il s'agissoit de soldats du Regiment du

Roy, ne voulurent point en connoistre et ils dirent que c'étoit une affaire qui regardoit l'Intendant. (1) On alla donc, à leur refus, trouver le subdelegué de l'Intendant de la province, à qui on conta l'affaire, comme elle s'étoit passée. Il se transporta incessamment sur les lieux, fit son information, donna ordre que l'on enterrast celui qui auoit été tué, et fit conduire dans la prison royale (2) celui qui auoit été blessé. Mais il avertit en même temps le curé de la paroisse de me donner avis promptement de cette affaire, afin que je pusse prévenir le Ministre que cette affaire regardoit et à qui les informations seroient enuoyées.

Je receus donc, peu de temps après, une lettre qui m'informoit de toutes choses, et ensuite une autre qui me marquoit que, l'Intendant n'ayant point voulu en connoistre, auoit donné ordre à son subdelegué d'envoyer les informations en Cour. Je fus frappé de cette nouvelle, en appréhendant les suites, à cause que le Regiment du Roy est un Regiment de faueur. Mais je me rassuray neantmoins un peu, lorsque j'appris en même temps, de tres bonne part, que ces informations étoient fauorables à nos habitans et alloient entierement à leur décharge. Car je ne pus point douter que le Roy, étant rempli de justice et donnant ses ordres pour faire observer une exacte discipline parmy ses troupes, ne condannast la violence des soldats de son Regiment à l'égard de ses sujets. J'écriuis donc d'abord à Mr de Pomponne à Versailles pour l'informer de la verité de l'affaire, et le supplier d'accorder sa protection auprès du Roy à une

(1) En 1694, l'intendant de la généralité de Rouen était Antoine-François de Paule Lefèvre d'Ormesson.

(2) A Neufchâtel. Voir plus loin, p 167.

parroisse qui m'appartenoit, dont le peuple ne s'étoit porté à faire ce qu'il auoit fait contre les soldats qu'après qu'ils l'auoient poussé à bout par leurs violences. Je luy témoignay ausay qu'il pourroit juger luy même, par la veüe des informations, qui deuoient estre au bureau de M. de Barbezieux, que je ne luy auançois rien dans ma lettre que de veritable et de tres exact. La premiere chose que fit ce Ministre fut d'enuoyer au premier commis de M. de Barbezieux pour scauoir de luy si les informations, touchant l'affaire dont je luy auois écrit, étoient arriuées. Ce premier commis vint luy même aussitost luy témoigner qu'il n'en auoit point encore entendu parler, et l'assura qu'il luy en donneroit des nouuelles, lorsqu'il les auroit reçues.

Cependant, M<sup>r</sup> de Pomponne ayant fait un tour à Paris, j'allay luy rendre visite et j'eus l'honneur de l'entretenir assez longtems, aussi bien que Madame de Pomponne, de cette affaire. Ils me parurent y prendre tous deux la part que je pouuois desirer. Mais je connus, par la maniere dont ils me presserent de faire venir les informations, que ce Ministre ne vouloit point s'engager d'en parler au Roy qu'il ne se fust assuré auparauant de la vérité des choses, afin de n'auancer rien qu'il ne sceust estre veritable. J'écris donc en Normandie pour faire enuoyer les informations qu'on attendoit avec impatience. Et cependant le capitaine des deux soldats, dont l'un auoit été tue et l'autre étoit en prison dans la ville de Neufchâtel, fit sommer la parroisse du Fossé de luy rendre ces soldats qui luy manquoient, en ajoutant à sa sommation de grandes menaces. Tout cela effraya fort nos parroissiens, qui se rassuroient neantmoins un peu, ayant sceu que je m'interessois fort à cette affaire et que je prenois la bonne voye, qui étoit celle des Ministres, pour procurer leur décharge. En effet, les informations

ayant été apportées au bureau de M<sup>r</sup> de Barbezieux, il demeura convaincu que les soldats avoient tout le tort, d'autant plus qu'il sceut qu'ils s'étoient si fort écartez du quartier de leur Regiment pour venir voler dans des parroisses éloignées; et il déclara que celui qui étoit mort avoit été bien tué et qu'il falloit incessamment faire le procès à l'autre. Ainsy la parroisse du Fossé demeura absolument déchargée. Mais, parceque celui qui étoit prisonnier avoit été reconnu par les parroissiens mêmes le moins coupable de tous, et qu'ils témoignèrent qu'il avoit voulu plusieurs fois empêcher les autres d'en venir à ces violences, toute la parroisse s'intéressa pour sa liberté; et, afin de n'animer point davantage l'officier, qui avoit déjà assez de dépit de se voir frustré de ce qu'il eust pu esperer du costé de la Cour, on s'employa auprès du subdelegué de l'Intendant, afin de faire sortir de la prison son soldat, qui luy fut remis entre les mains (1).

Tels étoient les fruits de la guerre, et telles sont les coruées fâcheuses qu'on trouue souuent attachées aux terres et aux Seigneuries qu'on possède dans le siècle. Ceux qui ont renoncé tout à fait au monde, et qui se sont dépouillez volontairement, pour l'amour de Dieu, de ses honneurs et de ses biens, ont en même temps éloigné d'eux toutes ces suites funestes de sa servitude. Mais tant qu'on tient, comme dit un Ancien, par quelque endroit, à ce qui est de son domaine, on est exposé à ses disgraces et à toutes les vaines inquietudes qui les suivent. Et il est même de la miséricorde de Dieu que nous ne jouissions pas toujours si paisiblement des honneurs et des richesses du siècle, mais qu'elles soient accom-

(1) Ces trois affaires de maraudage, si propres à peindre les mœurs de l'armée française, à cette époque, sont à peine mentionnées, en cinq ou six lignes dans l'Imprimé. P. 438.



regnées d'une certaine amertume qui nous en dégoûte, ou qui nous empesche au moins d'y attacher nostre cœur. C'est aussy à quoy j'ay senty que ces sortes d'éuenemens si fâcheux étoient utiles, n'y ayant rien de plus difficile ni de plus rare que de viure dans l'abondance et dans le calme d'une entière prospérité, sans aimer des roses qui se picquent point, et sans se flatter d'une couronne dont on ne sent aucune pointe.

Lors donc que nous autres nous nous regardons comme trop foibles pour tout quitter, comme un S. Antoine et tant d'autres grands solitaires, attendons nous à auoir besoin, en quelque sorte, d'une plus grande force pour pouoir porter le joug du monde et toutes les suites si ennuyables de ce joug si different de celui de Jesus Christ. Ne nous trompons point dans nos mesures, et supputons bien, selon que l'ordonne le Sauueur, si nous serons assez robustes pour porter, sans nuire à nostre salut, tout le poids de la seruitude du siecle. Car, quoyqu'on fasse résolution de haïr le monde, étant au milieu du monde, tant qu'on n'en sort point, il conserue toujours une espee de droit sur nous. Mais qu'il n'est que trop veritable qu'on s'engage insensiblement dans ses chaisnes, et qu'on se trouue tres souuent au milieu des plus grands perils, sans les auoir trop preueûs ! Peut estre même que Dieu le permet ainsy, pour empescher que ceux qui le craignent ne fussent trop effrayez par la veûe de tant de dangers, dont ses seruiteurs sont enuironnez dans le monde ; et pour leur faire sentir, à chaque pas, par leurs propres experiences, que luy seul peut les soutenir et les conduire au milieu de tant d'écueils. En effet, quand je considere mille occasions, où j'ay eû besoin de sa protection pour n'estre pas entierement abandonné à moy même, je suis obligé de luy chanter des cantiques d'actions de graces, avec le prophète, de ce que tant de pieges que l'ennemy

me tendoit ont été brisez, et que je me suis veü déliuré: *Laqueus contritus est; et nos liberati sumus* (1). Si vous possédez des seigneuries, la relation même qu'elles vous donnent nécessairement avec vos vassaux vous attire une infinité d'embarras. Si vous avez quelque talent pour accommoder les affaires, ces mêmes accommodemens, où vous regardez l'exercice de la charité, vous deviennent tres souvent dans la suite des sujets terribles d'exercer vostre patience. Tel vous prie et vous conjure d'estre son arbitre qui est prest de vous outrager, après l'arbitrage. Si vous avez des amis, ils pretendent que le droit de l'amitié leur donne une espece d'empire sur vous et vous oblige à vous déclarer contre leurs parties. Tout est remply d'injustice dans le monde. Et nous ne trouuons en nous que foiblesse. Que faire donc autre chose que de recourir à Celuy qui sçait proteger les foibles, lorsqu'ils se confient en luy, et humilier les injustes et les violens? Avec luy, on peut esperer le salut, au milieu de la tempeste, comme on perira sans luy dans le port même.

---

(1) C'est le même verset du Psaume cxxiii, qu'il ne cessa de chanter, de Paris au Fossé, une fois sorti de la Bastille. Voir t. III, p. 5.

## CHAPITRE XXXIII.

— 1694. —

Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne. — Motifs de sa retraite hors de France. — Ses occupations et ses dispositions à l'étranger. — Détails sur sa vie. — Sa piété. — Sa sobriété. — Sa simplicité. — Sa charité. — Ses infirmités. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Sa douceur au milieu des persécutions. — Grand nombre de ses disciples et de ses portraits. — Silence momentané de ses ennemis. — Vers de Santeuil. — Différend à cette occasion. — Libelles contre Arnauld. — Examen des principales accusations intentées contre lui. — Du livre *De la Fréquente Communion*. — De la censure de la Sorbonne. — De la signature du Formulaire. — Derniers événements de sa vie. — Apologie de son exil et de ses sentiments envers le roi. — Profondeur des jugements de Dieu. — L'état de son esprit attesté par son Testament spirituel. — Craintes de ses amis à sa mort. — L'Eglise et la Vérité ne manqueront pas de défenseurs.

Si j'ay éprouvé cette grande vérité en bien des rencontres, l'exemple du plus célèbre homme de ce siècle, je veux dire de M<sup>r</sup> Arnauld, oncle de ma belle sœur, que nous perdîmes au mois d'août de l'année 1694, et dont la mort a été pour nous une des plus grandes afflictions de notre vie, nous en convainquit plus que jamais ; puisqu'il n'y a peut être guère eu d'homme dont la patience ait été plus fortement éprouvée que la sienne, et qui ait été plus visiblement soutenu par la main du Tout puissant, au milieu de tant de tempestes qu'il a essuyées. Mais, avant que de parler de sa mort, il est bon de dire icy quelque chose de ce qui l'a précédée.

J'ay parlé auparavant de sa retraite hors de la France

et du sujet qui en fut la vraie cause (1), c'est à dire du desir sincere qu'il eut de faire cesser tous les bruits que ses ennemis se plaisoient à répandre, tous les jours, pour décrier sa conduite et enuenimer ce qu'il y auoit de plus innocent dans les visites que luy rendoient ses parens et ses amis. Ayant donc cru, comme je l'ay dit ailleurs, que son absence osteroit tous ces prétextes à ceux qui cherchoient des occasions de le perdre, il s'étoit entierement retiré depuis quinze ans (2). Et l'on peut dire qu'il leur donna, pendant tout ce temps, quelque sujet de se repentir de l'auoir ainsy obligé de se mettre hors de leurs atteintes; puisque sa réputation s'augmenta encore beaucoup, durant son absence, par les excellens écrits qu'il composa avec une entiere liberté, tant pour sa propre deffense que pour celle de la verité de l'Eglise. Trouuant, au milieu des étrangers, ce qu'il n'auoit pu trouuer au milieu de ses compatriotes, il auoit la joye de seruir Dieu, sans que sa conduite fust critiquée et sans qu'on tournast à crime ses meilleures actions. Et, comme il étoit obligé de demeurer dans sa maison, il trouua moyen, avec l'agrément du Pape, qui luy enuoya un Bref pour cela, d'en faire une église domestique, où il luy permit, comme à un prestre persecuté injustement, de dire la messe, ainsi qu'il faisoit ordinairement tous les jours, et où toutes ses occupations et ses exercices journaliers étoient réglez, comme en une communauté tres réguliere. On peut voir, dans un liure donné au public, qui porte pour titre : *Histoire abrégée de M. Arnauld*, tout ce qui regarde le detail de cette vie si chrestienne qu'il menoit dans sa retraite (3). Mais je ne puis m'empes-

(1) Tome III, pages 154-158.

(2) De 1679 à 1694.

(3) HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE M. ARNAULD. A Cologne. M.DC.XCV. In-12 de 295 pages, sans la Table. C'est d'une

cher, pour ma propre édification et pour celle des personnes qui pourront lire ces Mémoires, d'en marquer icy la substance. Car, quoyque ce soient de petites choses, étant regardées en elles mêmes, elles sont grandes par rapport à la personne qui les pratiquoit, et à l'esprit de Religion qui en étoit le principe dans ce grand homme. Et je me souviens sur cela de ce que me dit un de mes amis, qui assista à la maladie et à la mort d'un prince du sang de nos jours, l'un des grands génies du siècle : qu'il faisoit paroître une exactitude surprenante pour la pratique des moindres choses de nostre Religion ; et qu'il disoit qu'il n'y avoit rien de petit dans le culte que l'on rendoit à un objet aussy grand qu'étoit Dieu ; qu'ainsy on ne faisoit pas négliger comme peu de chose tout ce qui s'y rapportoit. L'on devoit sans doute écouter cela avec autant plus d'admiration et de respect que celui qui parloit de cette sorte n'avoit pas toujours tenu un tel langage, et qu'il ne pouvoit s'estre fait, depuis quelques années, un si prodigieux changement en luy que par la vertu de l'Esprit de Dieu, qui sçait abaisser dans les hommes ce qu'il y a de fausse grandeur pour les rendre vraiment grands devant ses yeux, comme il sçait relever de la poussière les plus petits pour les mettre dans les premiers rangs en son royaume (1).

*Extrait sur la maladie et la mort de Monsieur Arnauld (pages 233-250),*  
M. du Passé a tiré la plupart des détails qui vont suivre sur cette partie de la vie d'Arnauld. L'ouvrage est du P. Quesnel, son compagnon d'exil.

1. Tout ce que vient de dire notre auteur convient parfaitement au Grand Condé, mort le 8 décembre 1686. L'éloquent témoignage rendu par Bossuet à sa piété dans ses dernières années, et l'éloquent tableau qu'il trace de ses derniers moments montrent bien que le prince mettoit en pratique les principes rappelés ici. — Voir la 1<sup>re</sup> partie de son Oraison funèbre.

La vie que menoit M. Arnauld, dans sa solitude, étoit véritablement la vie d'un prestre, qui, en sacrifiant tous les jours le corps adorable de Jesus Christ, dans la Sainte Messe, s'immoloit aussy tous les jours luy même à Dieu pour le sacrifice continuel d'une vie toute dévouée à son service, et par une humble soumission à sa volonté, dans l'état si mortifiant où il luy auoit plû de le reduire. Comme il s'attacha toujours inuiolablement à la doctrine de l'Eglise, dont il regardoit la foy comme la vie des Chrestiens, il aimoit aussy à suiure son Esprit dans ses prières; c'est à dire qu'il regardoit son Office comme la priere propre à un prestre, et chaque heure de cet office comme un temps de benediction pour chacune de ces prieres. Ainsy il étoit exact, autant qu'il pouuoit, à ne rien changer dans cet ordre de prieres ecclesiastiques, qui, étant faittes à contre temps, semblent perdre quelque chose de ce qui en releue le merite deuant Dieu. Il disoit la Messe, entre Prime et Tierce, avec une telle ferueur de deuotion qu'il étoit comme impossible que ceux qui y assistoient ne s'en sentissent échauffez par le feu qui l'animoit si sensiblement, dans tout le temps de ces redoutables Mysteres. Et, pour peu de réflexion que l'on fist alors sur le respect et la frayeur toute sainte dont il étoit pénétré, on étoit dans le dernier étonnement que l'on eust pu l'accuser d'auoir trauaillé pour détruire la veneration due à cet auguste sacrifice.

Quoyqu'il eust le cœur remply de veritez de l'Ecriture, il la lisoit toute entiere tous les ans, persuadé que ce liure tout diuin est un thresor inepuisable de richesses spirituelles, où l'on découure de plus en plus de quoy se remplir, à mesure qu'on s'en approche avec plus d'ardeur. Et il joignoit à cette lecture celle de quelque autre liure de pieté, comme de l'*Année Chrestienne* de M. le

Tourneux (1). Tout ce que publierent certaines gens du caractère de ce grand homme étoit éloigné infiniment de ce que ceux qui le connoissoient en ont attesté. On a voulu le faire passer pour un homme qui aimoit la bonne chère. Et jamais homme ne fut plus sobre, mangeant peu de viande à son disner, et de la viande la plus commune, comme bœuf, mouton et veau, et se contentant pour le soir d'un petit potage et de deux œufs. Quelque idée que l'on ait voulu donner de luy, comme d'un esprit imperieux et hautain, qui aspiroit à dominer sur tous les autres ; jamais peut estre n'a t'on veû un homme d'une plus grande simplicité et qui songeait moins à prendre le moindre empire sur ses amis. Ce qui a pu donner lieu à cette idée que l'on se formoit de luy, c'est qu'aimant très sincèrement la vérité, en quelque maniere que ce fust, et ayant l'esprit fort juste pour ne pas prendre aisément le change, il la soutenoit avec une grande fermeté, quand on la voyoit attaquée. Mais, du moment que quelqu'un luy faisoit connoistre qu'il se trompoit, ce qui arriuoit bien rarement, il se rendoit avec joye, parcequ'il ne cherchoit pas, comme tant d'autres, à disputer, mais à établir la vérité. Le seul exemple de ce qui luy arriua au collège de Mans, lorsque, présidant à une thèse de philosophie, il demeura convaincu que celui qui disputoit contre le sou tenant avoit raison, et fit gloire de s'y rendre publiquement (2), suffit pour donner une juste idée du véritable caractère de son esprit.

(1). Par ignorance ou par modestie, notre auteur passe sous silence une autre habitude d'Arnauld : « Sa coutume étoit, après avoir dit son Bréviaire, de lire les Explications sur l'Ecriture Sainte qu'avoient faites Messieurs de Saci et du Fossé. » HISTOIRE DE L'ABBAYE DE PORT-ROYAL (par Besoigne), t. VI, p. 79.

(2). Vers 1641, il professa un cours de Philosophie dans le collège de Mans. Un de ses élèves, M. Wallon de Beaupuis, fit une thèse sur



Aussi ses ouvrages excellens qu'il a donnez au public ne l'ont point détournée. Il n'étoient pas, comme quelques-uns ont cru, des effets de l'inquietude d'un esprit inquiet, mais de son amour plein d'ardeur pour l'Église et la vérité, qu'un serment très solennel de lui-même à lui-même aux dépens de sa liberté et de sa vie. Il est toujours à tout soin d'attirer toujours la protection de Dieu sur son travail, ne s'y appliquant avec une pureté d'âme à la Sainte Messe, et regardant son travail comme une œuvre que Dieu même luy impose, et dont il ne peut s'être appris à ne se pas acquitter avec exactitude. Mais ce qui fait encore mieux voir la parfaite pureté de son intention dans ses écrits, c'est qu'il témoignait une juste sensibilité de l'avantage que l'Église retirait du travail des autres, se proposant pour elle l'avantage même de l'Église et non sa propre réputation. Il ne s'est point dit digne d'estre riche, n'ayant rien de son bien de l'Église et son patrimoine étant fort médiocre. Il employait sa charité envers les pauvres, s'occupant de la nécessité pour estre en état de leur venir en aide. Et enfin quelque grande que fust sa renommée dans une maison d'où il ne sortit jamais, les

de la ville de Paris, et de la ville de Paris. L'abbé de la Barle, évêque de Nîmes, et les disputants, pressa vivement la République de Paris. M. Arnauld, pour soutenir son élève, se trouva en face de son adversaire. *Histoire de France*, t. VI, p. 354.

Il est certain que, par être certainement de M. Arnauld, il y avait une multitude de personnes, tant petits que gros, tous d'un côté et de l'autre. Mais, tant quelques uns passent pour des esprits forts, tant pour des esprits faibles. *Dictionnaire de Moréri*. On en peut voir le catalogue à l'article ARNAULD. De 1679 à 1694, le chiffre de ses ouvrages dépasse une trentaine.

2. A sa mort il avait mis en quatre cent cinquante livres de rentes. *Histoire de France*, par Besoigne, t. VI, p. 138.

quatre dernières années de sa vie, il prenoit encore quelques jours pour se retirer, à l'égard même de ceux de la maison, et se recueillir davantage devant Dieu, en s'appliquant particulièrement à la consideration de la mort et se remplissant des veritez de la vie du siecle à venir.

Une vie si chrestienne et si penitente étoit encore accompagnée de plusieurs infirmités qui lui survinrent ; de plusieurs attaques, d'un étouffement auquel il étoit sujet, de dysuries fort douloureuses, de la diminution de sa vue, etc. qui luy donnoient le moyen d'offrir à Dieu un sacrifice plus plein, en luy immolant peu à peu son corps comme une victime vivante, sainte et agreable à ses yeux. Lorsqu'il étoit dans ces saintes dispositions et que sa vie même paroissoit une preparation continuelle à la mort, il se sentit attaqué le premier jour d'Aouts de l'année 1694, de sa fluxion qui luy causoit un étouffement de poitrine. Mais, comme on étoit accoutumé à ces sortes d'attaques qui luy étoient ordinaires, et que l'on avoit trouué le moyen de le soulager, on ne s'en effraya point d'abord. Et luy même se leva à son ordinaire, pria Dieu, dit la Messe et se mit à son travail, comme un autre jour. Il fit de même les deux jours suivant, auxquels il offrit aussy le saint sacrifice, quoyque son mal parust augmenter. Mais il fut ensuite quatre jours sans estre en état de dire la Messe, recitant neantmoins l'Office de l'Eglise aux heures accoutumées, s'occupant beaucoup de Dieu pour l'elevation de son cœur vers luy, récitant les pseumes qu'il scauoit par cœur, écoutant lire ces livres de pieté, et se remplissant le cœur, autant qu'il pouvoit, des paroles de la verité qu'il avoit toujours tant aimée. Le septieme jour de sa maladie, qui étoit le samedi, quoyque le mal le pressast beaucoup, il ne laissa pas de se lever après midy, de disner dans sa chaise et de conuerser à

l'ordinaire avec les saints compagnons de sa retraite. Mais, comme on le vit fort abbattu, et que sa poitrine étant beaucoup engagée, elle commença à ne se décharger plus, on jugea bien qu'il ne falloit pas davantage differer à luy faire recevoir les sacremens. Il se confessa donc le soir de ce même jour et receut l'Extrême Onction et le Saint Viatique avec sa foy et sa pieté ordinaires. Et, sa vie s'étant éteinte, il entra quelque temps après dans l'agonie, pendant laquelle on fit les prieres accoutumées de l'Eglise. Mais ce fut une agonie si tranquille qu'il sembloit que Dieu voulust faire connoistre, par la maniere même dont il mourut, que son âme n'auoit nulle peine de quitter un corps mortel, pour aller se réunir à son Dieu comme à son principe et à son bien souuerain. Il passa ainsy sans aucune conuulsion, sans aucun cry, sans grimace et sans mouuement, du temps de cette vie de misere et de combats au repos de l'éternité bienheureuse (1), que Jesus Christ a promis à ceux qui auront souffert pour la verité et la justice. Et, quoyque d'un si grand nombre d'années qu'il vécut, depuis que la persecution commença à s'élever contre luy (2), au sujet du liure *De la Frequente Communion*, il en ait passé plus de quarante dans une retraite souuent assez resserrée et accompagnée quelquefois de toutes les incommoditez d'une vie errante ; qu'il se soit veü obligé de passer souuent d'un lieu en un autre, et d'essuyer les fatigues

(1) « Son agonie fut douce et tranquille ; et à minuit et un quart, « il fit un soupir et expira âgé de quatre-vingt-deux ans six mois et « un jour. » Besoigne, *ibid.*, t. VI, p. 136. — Ce fut le dimanche 8 août 1694. — Il y a, dans le *Nécrologe de Port-Royal*, une lettre du P. Quesnel, présent à cette mort, et écrite au P. Du Breuil, son confrère, peu de jours après, pour lui en transmettre les détails. Pages 316-318.

(2) Vers 1644. Voir t. I, p. 108 et suivantes.

plusieurs voyages, les poursuites de ses ennemis, et les craintes même de ses amis et mille incidens imprévus, sans compter la privation de tout ce qu'il avoit de plus cher au monde : tout cela sans doute luy parut bien rude chose, et tout ce temps luy sembla bien court, au moment qu'il se vit prest d'essuyer pour toujours les alarmes, de se reposer de tous ses travaux dans le sein de Dieu et de se nourrir éternellement de la vérité dans sa source, après l'avoir recherchée, aimée et défendue à dépend de sa liberté et de sa vie.

Ceux qui se trouverent presens à sa mort attestent qu'il parut sur son visage un air si doux et si aimable, qu'on ne pouvoit le regarder qu'avec admiration, et que, loin d'en avoir horreur, comme on en a ordinairement des morts, on avoit même de la joye de le baiser. C'estoit aussi un des principaux caracteres de son esprit et de son cœur que la douceur d'un agneau. Et, quelque chose qu'aient pu dire contre luy ses adversaires, la force même qui paroist dans les écrits qu'il a composez pour défendre l'innocence et la vérité, s'accorde parfaitement avec cette admirable douceur que l'on remarque toujours en luy, au plus fort de ses persecutions. L'exemple seul de Moïse, que l'Esprit de Dieu appelle, *le plus doux de tous les hommes*, quoyqu'il eust tué un Egyptien pour défendre un de ses freres, brisé par une juste colere les premières tables de la Loy, et fait passer au fil de l'épée cent et trois mille hommes pour punir l'idolatrie de son peuple, fait bien voir qu'on peut allier ensemble la douceur d'une charité sincere envers le prochain avec un zèle plein d'ardeur pour les interets de Dieu (1).

(1) Tout ceci est extrait, presque textuellement, de la *Lettre sur la vie et la mort de Monsieur Arnauld*, dont il a été question plus haut (p. 173). Voir l'HISTOIRE abrégée de M. ARNAULD, pages 247-248.

Telle fut la vie, telle fut la mort de ce grand homme ; une vie toute consacrée à la deffense de la verité, et neantmoins toute trauersée par mille contradictions et mille souffrances ; une mort qui a été regardée comme pretieuse et comme sainte par tous ceux qui ont connu le fonds admirable de sa pieté (1), mais qui a été décriée par beaucoup d'autres qui n'ont point pu l'épargner, lorsque la plus grande animosité se modere ordinairement, et fait paroistre quelque retenuë enuers les cendres de ceux qu'elle a le plus déchirez, pendant qu'ils viuoient. Il est incroyable combien de plumes furent employées d'abord pour faire l'éloge d'un homme que plusieurs papes, et un grand nombre de cardinaux et de prelates auoient loué comme un illustre deffenseur de la foy contre les heretiques et de la morale contre les casuistes relâchez. On en tira des estampes de toutes grandeurs (2), que tout le monde s'empressoit d'auoir : on en fit des bustes de marbre blanc et d'autres matieres. On enuoyoit à Paris, de tous costez et des extremittez même de la France, des vers latins et françois (3), qui releuoient son grand me-

— Ici le premier éditeur a intercalé un Portrait d'Arnauld, qui n'est pas dans le Manuscrit. Voir l'Appendice VII.

(1) Lui-même lui donne le nom de « saint » dans une lettre qu'on croit écrite à M. Le Mettayer, curé de S<sup>t</sup> Thomas d'Evreux, peu de temps après la mort d'Arnauld. Voyez ci-après, LETTRES INÉDITES DE DU FOSSE, à la suite du N<sup>o</sup> 19.

(2) Philippe de Champagne avait fait d'Arnauld plusieurs portraits, ainsi que son neveu, Jean-Baptiste Champagne. Les portraits faits par ce dernier sont les plus connus ; Edelinck et Drevel les ont gravés. Il en existe une foule d'autres qu'une Religieuse qualifiait « d'horribles. » — En 1679, l'année de son exil volontaire, on en fit un assez bon, qui fut gravé par Pivoikel.

(3) On peut lire « une demi-douzaine de ces pièces en vers latins » et autant en vers françois, » à la fin de l'*Histoire abrégée de Monsieur Arnauld*, pages 289-296, et plusieurs autres parmi les quinze pièces données à la suite de son article, dans le *Nécrologe*, pages 318-331. — Du Fosse lui-même fit quelques vers français. Voir les LETTRES INÉDITES. n<sup>o</sup> 9.

de d'une manière qui donnoit lieu de juger que c'étoit le Dieu même qui se déclaroit pour la justification de son auteur, opprimé auparavant par tant de persecutions et d'impostures : *Vox populi, vox Dei* (1). Il y eut même un Cardinal, lequel en plein consistoire fit son éloge devant le Pape, en temoignant la perte si considerable que l'Eglise venoit de faire par la mort d'un homme qu'il ne craignoit pas de comparer aux anciens Peres et aux plus illustres Docteurs de l'Eglise catholique (2).

J'avois que je ressentais un singulier plaisir de voir la vertu ainsi honorée et l'innocence justifiée si hautement. Mais je puis bien assurer, en même temps, que je ne fus nullement trompé par ce qu'on vit dans la suite succéder à tant d'éloges. Je crus dès lors, selon que je connoissois la mauuaise volonté de ses ennemis, qu'ils se sentoient obligés de laisser passer en silence ces premiers temps, où il leur auroit été peu sûr et peu honorable de se rendre à s'opposer à ce torrent, pour le dire ainsi, d'éloges donnés par tout le public à l'illustre mort : et je me tairay très persuadé qu'ils ne se taisoient pas toujours, mais qu'ils sçauoient bien prendre leur temps pour détruire toutes ces louanges, par le renouvellement de toutes les mêmes accusations contre luy qu'ils avoient si souvent détruites et réfutées. J'en parlay ainsi à quelques personnes de mes amis. Et ni eux ni moy nous n'y fûmes point trompez.

Tout Paris, et j'ose dire toute la France, vit avec le dernier étonnement le procès qu'ils firent à M<sup>r</sup> de Saligny, chanoine régulier de Saint Victor, si connu par ses

(1) Pensée d'Hésiode formulée par Aristote en sentence devenue proverbe.

(2) Le cardinal d'Aguirre. Le résumé de son discours a été donné dans une lettre du 30 août 1694, citée par Besoigne, *ibid.*, t. VI, pages 139-140.

excellentes hymnes composées en l'honneur des Saints (1), sur le sujet d'un épitaphe en vers qu'il fit sur le cœur de M. Arnauld, transporté à Port Royal des Champs (2). Voicy quels furent ces vers, à l'occasion desquels on vit s'élever un si grand orage qu'il sembloit qu'il ne s'agissoit pas moins que de la ruine de la Religion.

Ad sanctas rediit sedes ejectus, et exul,  
Hoste triumphato ; tot tempestatibus actus ;  
Hoc portu in placido, hac sacrâ tellure quiescit  
ARNALDUS veri deffensor, et arbiter æquus.  
Illius ossa memor sibi vindicet extera tellus :  
Huc cœlestis amor rapidis cor transtulit alis ;  
Cor nunquam auulsum nec amatis sedibus absens (3).

Ce fut luy même qui les fit transcrire d'une écriture moulée, parfaitement belle, et qui me les enuoya, avec

(1) Du Fossé ne goûtait pas moins les autres vers de Santeuil, comme ce dernier nous l'apprend dans une lettre du 19 juin 1694, adressée à Arnauld, qui avait hésité à le remercier « de la nouvelle « édition de ses vers sur des matières profanes. » Un peu piqué du ton de sa lettre, le poète lui dit : « J'avois toujourns résisté de vous « faire ce présent dont M. Nicole m'a congratulé et M. du Fossé. »

(2) « Le cœur fut apporté à P. R. vers la fin d'octobre 1694 par « M. Ernest Ruth d'Ans, chanoine de Bruxelles, grand ami de « M. Arnauld. Il étoit accompagné de M. des Essarts Prêtre, de « M. Varet de Fonteny et de M. Guelpho, qui demeuroient avec M. Ar- « nauld. Madame de Fontpertuis se joignit à eux à Paris, pour mener « à P. R. le précieux dépôt. » Besoigne, *ibid.*, t. VI, p. 137. — Son corps resta à Bruxelles, où il reçut clandestinement la sépulture. Voir l'Appendice VIII.

(3) La remarque consignée ci-après nous détermine à donner fidèlement le texte et la ponctuation du Manuscrit, bien que cette dernière laisse à désirer, au moins pour le deuxième vers. *Arbiter æquus* se trouve aussi dans l'*Histoire abrégée de M. Arnauld*, p. 291, donnée en 1695; mais partout ailleurs on lit *Arbiter æqui*. Cette épitaphe avait été composée à la prière des Religieuses de Port-Royal des Champs, qui avaient reçu Santeuil.



son nom audessous. Et, les ayant lûs, je n'y trouuay rien qui excedast les justes loüanges qui étoient deuës au merite de celuy qui auoit cent fois fait triompher la verité de l'erreur, et qui auoit toujours comme tenu une juste balance, pour rendre à la verité ce qu'elle deuoit, sans blesser la charité (1). Cependant ses ennemis en prirent sujet de le pousser presque à bout. Et il paroist, par des lettres imprimées que plusieurs d'entr'eux luy écriurent, combien ils firent d'efforts pour l'obliger de se retracter (2), en ne craignant pas de luy représenter celuy qu'il auoit osé louer comme un ennemy de l'Eglise, un chef de party et un heresiarque, et n'exemptant pas même d'erreurs ses liures contre les Caluini-tes, quoy qu'approuuez avec tant d'éloges par de celebres prelatz. Et depuis ce temps ils continuerent à répandre des ecrits en vers et d'autres libelles remplis d'inuectiues les plus injurieuses à la memoire de M. Arnauld et de ses amis.

Leur dessein leur réussit parfaitement : et ces libelles repandus partout effacèrent bientoist de l'esprit d'un grand nombre de personnes, trompées par l'idée auanta-

(1) Les mots *Ejectus et exul, Hoste triumphato; veri defensor et arbiter æqui* ou *æquus* soulevèrent surtout la tempête.

(2) Voir : « *La Vie et les bons mots de M. de Santeuil*, avec plusieurs pièces de Poësies, de Mélanges, de Littératures, le Démêlé entre les Jésuites et lui, une Histoire de ce Démêlé, et quelques piéces pour ou contre M. de Santeuil : le tout divisé en deux Tomes. » — Le second tome renferme, avec force détails, le Démêlé et l'Histoire de ce Démêlé, où figurent l'abbé Faydit, le P. La Chaise, Bourdaloue, et surtout ses confrères, les jésuites, Jouvency, Du Cerceau, Commire et Banno. Les lettres et les piéces de vers, tant latines que françaises, montrent toute la vivacité de la querelle qui, née en 1695, se prolongea jusqu'en 1696. M. Sainte-Beuve l'a résumée dans un Appendice du tome V de *Port-Royal*, pages 599-602, emprunté à ses *Causeries du Lundi*, tome XII, article SANTEUIL. Besoigne l'avait précédé dans cette tâche. Voir son *HISTOIRE DE PORT-ROYAL*, t. VI, pages 140-143.

geuse qu'elles auoient de la bonne foy des accusateurs, tout ce qu'on auoit publié d'abord en la louange de celuy qu'elles accusoient. Je vis moy même un Ecclesiastique de mes intimes amis, homme d'ailleurs d'un tres bon sens et d'une solide pieté, ébranlé de telle sorte par les couleurs specieuses qu'on donnoit à ces calomnies, et par une certaine adresse à couvrir d'une apparence de simplicité et de verité les plus grands mensonges, que je souffris interieurement beaucoup en moy même de ne pouuoir le détromper. J'ay sceu aussy que des prelates d'une pieté reconnuë, préuenus par tous ces bruits qu'on semoit consciencieusement et sans scrupule, parloient eux mêmes de M. Arnauld comme d'un homme qui auoit extrêmement nui à l'Eglise, et pour le salut duquel ils témoignoiēt qu'il y auoit lieu de craindre beaucoup.

J'auouë franchement que tout cela m'a troublé, et que me trouuant en quelque sorte dans la disposition du prophete roy, j'ay senty comme luy que j'étois tout ébranlé et presque renuersé : *Penè moti sunt pedes mei : penè effusi sunt gressus mei* (1). Quoy donc ! me suis je dit en moy même : Est ce que je me trompe ? Est ce que ce que j'ay veü se passer deuant mes yeux, depuis plus de cinquante ans, n'a été pour moy qu'une pure illusion ? Aurois je sucé le venin moy même, sans m'en estre aperceu ? Et ceux que j'ay cru m'auoir élevé dans la crainte du Seigneur et dans la foy catholique, m'auroient ils trompé jusqu'à ce moment, en me presentant, selon la parole de Jesus Christ, un serpent au lieu de la nourriture des enfans de Dieu que je prétendois receuoir d'eux ? Serois je assez malheureux pour trouuer ma perte où je cherchois mon salut ; et ceux que je regardois comme mes amis pourroient ils bien estre mes plus dan-

(1) Psaume LXXII, v. 2.

chers ennemis ? Je n'ay rien de plus cher au monde que mon salut. Et de quoy me serviroit toute la science de mes directeurs, si elle contribuait à me perdre ? Je suis donc très résolu, ay je dit encore en moy même, d'examiner très sérieusement cette affaire ; et sans avoir aucune considération de parenté, d'alliance ou d'amitié, et me dépouillant de toute ancienne prévention, s'il étoit vrai que j'en eusse eu quelqu'une sur cette matière, je veux faire tout de bon une revue sur toutes les choses principales qui se sont passées ; et, après avoir meurement considéré toutes les pièces de ce grand procès, condamner avec tant d'autres M. Arnauld, si je demeure convaincu qu'on le condamne justement. Car enfin mon intérêt et spirituel et temporel s'y trouvent joints également ; et, suivant mon ame, je me mettray à couvert de tant de contradictions et de traverses, que je souffre depuis si longtemps à cause d'un homme seul. Je ne prétends pas toutefois examiner ce qui regarde la foy, m'en reconnoissant très incapable, et étant soumis très sincèrement à toutes les décisions de l'Eglise, que j'honore et que je respecte comme ma mere. Mais j'ay dessein de m'assurer s'il n'est point vrai que M. Arnauld et ses amis aient refusé de s'y soumettre. Car, si cela est, je les quitte dès à présent pour toujours. C'est donc un fait à éclaircir. Et je crois qu'il ne m'est pas impossible d'en venir à bout, à moy qui, depuis plus de trente ans, ay été employé, comme arbitre à juger bien des procès aussy embrouillez, quoique sans comparaison moins importants, à cause de la matière (1).

(1) L'affaire des vers de Santeuil et cette noble et touchante déclaration de principes ont été coup étément supprimées par le premier éditeur, qui s'est permis plusieurs déplacements de texte et interpolations, afin de ménager la transition du chapitre II au chapitre III de son livre IV.

J'ay, ce me semble, à examiner la conduite de M. Arnauld, principalement dans trois ou quatre grandes affaires, d'où dépend le jugement que je dois porter de luy : dans l'affaire qui regarde le liure *De la Frequente Communion* ; dans celle de la censure de la Sorbonne ; dans celle de la signature du Formulaire ; et dans ce qui se passa les dernieres années de sa vie. Car on voit bien que tout est compris dans ces quatre points (1).

Commençons donc par le liure *De la Frequente Communion*, qui a été l'un des sujets pour lesquels on s'est le plus élevé contre son auteur. Tout le monde sçait qu'encore qu'il crust n'auoir auancé dans ce liure que la doctrine des anciens Peres et des Conciles, il ne voulut point s'en fier entierement à luy même ; et qu'auant que de l'exposer dans le public, il se soumit à l'examen non pas seulement d'un grand nombre de Docteurs ses confreres, mais encore de seize archeuesques ou évesques des plus sçauans et des plus celebres de l'Eglise gallicane, qui, après l'auoir examiné, l'approuerent authentiquement avec de tres grands éloges (2). Dès là il semble que le liure *De la Frequente Communion* ne deuoit plus estre considéré comme le liure d'un Docteur particulier, mais comme

(1) Cette division du sujet fait pressentir une Discussion, une Apologie en règle. Les deux premiers points lui sont communs avec l'auteur de l'HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE M. ARNAULD, qui divise son livre en *âges*, et place, dans le *Second âge*, les trois affaires du Livre de la Fréquente communion, de la Censure de la Sorbonne et de la Morale relâchée. Au *Quatrième âge* figurent les ouvrages composés pendant sa retraite. Les titres sont les mêmes, pour les deux premiers points et le quatrième : il n'y a que le troisième point, la signature du Formulaire, qui ne s'y trouve pas, et appartient en propre à notre auteur.

(2) « Seize archevêques ou évêques, et vingt-quatre Docteurs, lui donnèrent d'abord les approbations que l'on voit à la tête du Livre. » *Histoire abrégée d'Arnauld*, p. 49.

celuy de tous ces prelates et de tous ces Docteurs, puisqu'ils l'auoient adopté en quelque sorte par des approbations si auantageuses. Ne pourroit-on pas neantmoins dire encore que la religion de ces prelates se seroit peut estre laissée surprendre par le nom illustre de celuy qui en étoit l'auteur, et qu'ils ne l'auoient peut estre pas tous lu avec autant d'exactitude qu'il auroit été à souhaitter. Je n'oserois l'avouer, par le grand respect que je dois auoir pour la dignité et pour la sincerité de ces grands hommes : mais je veux bien ne le pas nier aussy tout à fait, pour examiner encore plus solidement ce point et ne me laisser à moy même aucun sujet de douter dans une affaire de cette consequence. Je suppose donc, sans pretendre neantmoins blesser en aucune sorte le profond respect que je dois à ces prelates, qu'il ne seroit pas absolument impossible que, dans l'embarras de tant de grandes affaires dont chacun d'eux étoit chargé par le soin d'un diocese, ils n'aient peut estre été surpris et par le nom et par l'éloquence de M. Arnould, eux surtout qui n'auoient encore aucun sujet de se deher de luy. Mais que puis je penser et que dois je dire de tout ce qui arriua dans la suite, lorsque, tant de personnes redoutables par leur credit et tant eleuées contre ce liure qu'elles décrioient comme tres pernicieux, et l'ayant même deféré à Rome pour estre examiné par sa Sainteté, non seulement les évesques approbateurs, mais ceux de la prouince du Languedoc (1),

(1) L'imprimé, p. 452, dit « la province d'Auch. » Telle est aussi la leçon de *l'Abregé de l'Histoire d'Arnould*. « Toute la province d'Auch se joignit à ces seize Archevêques et Evêques, dans son Assemblée Provinciale de 1645, composée du Metropolitain, de dix Evêques suffragans et de quantité d'Ecclesiastiques du second ordre. » P. 51. Il n'y avoit pas, dans l'Eglise de France, de « Province de Languedoc, » mais le Languedoc, province ou division territoriale, comprenoit les deux archevêchés de Narbonne et de Toulouse. — Il faut remarquer

au nombre de quatorze ou quinze, se joignirent tous ensemble pour sa deffense ? Que dois je penser encore une fois, quand je considere que, dans la lettre qu'ils écriurent au Pape, ils releuerent de nouveau le merite de ce liure par leurs éloges, en luy faisant voir la necessité de soutenir la doctrine qui y étoit enseignée, par les grands fruits qu'elle produisoit déjà dans leurs dioceses pour la conuersion veritable des pécheurs ? Enfin oserois je dire anathême à un liure qui, déféré au Saint Siege, examiné avec toute la rigueur possible, et décrié par un tres puissant party qui en sollicitoit de toutes ses forces la condamnation, sortit neantmoins de l'examen, malgré le credit de ses aduersaires, sans estre flestry de la moindre tache ? (1) J'auouë que je ne puis et que je ne crois pas non plus que personne puisse résister à l'euidence de cette preuue, qui doit passer pour une de ces demonstrations dont on ne peut contester la verité, sans renoncer à toute la lumiere de la raison.

Venons donc presentement au second point, qui regarde la censure de Sorbonne, par laquelle sa doctrine et sa personne ont été flestries de telle sorte qu'une de ses propositions a été condamnée comme heretique et que luy même a été exclus du corps de la Faculté. Voila sans doute un étrange préjugé contre ce docteur. Et je pardonne sans peine à beaucoup de gens, qui, peu instruits du fonds des choses et fondez sur la censure d'une Faculté aussi celebre que celle de Paris, que l'on regarde comme

cependant que la Province d'Auch n'avait que *neuf* suffragans. Voir les *Tables de tous les Archeveschez et Eveschez de l'Univers*, par l'abbé de Commanville, pages 66 et 67.

(1) Pour tous les faits résumés dans ce passage, voir l'HISTOIRE ABRÉGÉE D'ARNAULD. Ils sont rappelés, avec les noms, dates et citations, dans le chapitre intitulé : *Première affaire. LE LIVRE DE LA FRÉQUENTE COMMUNION*. Pages 47-73.

remplie de personnes également pieuses et sçauantes, considerent M. Arnauld comme ayant effectiuement enseigné une mauvaise doctrine qui l'a rendu digne d'estre condamné. Mais, parceque ce n'est pas la premiere fois que des innocents illustres et des defenseurs même de la foy ont succombé souz la violence, temoins S. Athanase et Saint Chrysostome, dont l'histoire est si connue dans l'Eglise, examinons de bonne foy s'il y a lieu de juger que M. Arnauld soit de ce nombre, ou s'il a été effectiuement bien condamné. Pour estre moins en danger de nous tromper, consultons les Actes authentiques qui furent signifiés à la Faculté dans le même temps (1); les conclusions de M. Talon (2), ce celebre auocat general qui étoit l'admiration de tout Paris; et surtout le temoignage d'un tres habile Docteur, qui comme l'on sçait, n'étoit point d'ailleurs fauorable à M. Arnauld. Je parle de M. de Launoy, si connu dans toute la France pour son érudition (3). Je vois d'abord qu'ils me representent cette

(1) Voir l'Acte signifié le 27 de janvier 1656. à Messieurs les Doyen, syndic, et greffier de la Faculté de Theologie de Paris, à la requête de Monsieur ARNAULD, Docteur de Paris, dans l'HISTOIRE ABRÉGÉE d'ARNAULD, pages 89-95.

(2) Dans l'affaire portée devant le Parlement contre l'introduction de moines surnuméraires en nombre inusité pour enlever la condamnation d'Arnauld en Sorbonne.

(3) En face du nom de Launoy ou Launoi, le Manuscrit porte : *Not. in duar. propos. Arn. censur. et alibi.* — En voici l'explication. Autour de nombreux ouvrages sur des matières ecclésiastiques, M. Jean de Launoy, Docteur de la Faculté de Théologie de Paris, Maron et société de Navarre, adressa d'abord une lettre à M. Vaillant, son ami, contre la censure par la Sorbonne des deux propositions d'Arnauld. Elle est citée dans l'HISTOIRE ABRÉGÉE d'ARNAULD, pages 102-104. Il composa ensuite un gros ouvrage intitulé : *Notationes in censuram duarum Antonii Arnaldi propositionum, etc.* (C'est le titre donné en abrégé plus haut.) Les notes ou observations, au nombre de vingt-sept, démontrent toutes les irrégularités de cette censure. Enfin,



étaient comme pleins de sentimens essentiels : et qu'ils  
 déclaraient par là qu'ils voulaient s'opposer aux conseils  
 au moment des lettres de la Faculté et des arrêts du  
 Parlement de Paris. Ils prétendent qu'ils violèrent hautement  
 ces arrêts et ces lettres en faisant s'arrêter et libérer les  
 illégitimes et les fautes de ces arrêts, cinq fois plus de Man-  
 dats qu'il n'en avait permis. Ils font voir que les Doc-  
 teurs qui s'étaient opposés à l'arrêt pour la liberté de leurs  
 suffrages, s'assemblèrent dans ces sortes de délibérations,  
 le temps pour lequel leur ayant été limité par une puis-  
 sance supérieure, ce qui ne s'est jamais fait dans les  
 assemblées académiques, et chacun doit avoir tout le  
 loisir d'écouter la vérité. Ils exposent comment l'accusé  
 ne peut obtenir ce qui ne se refuse jamais aux plus éminens,  
 savoir le droit de révoquer ceux d'entre ces juges  
 qui étoient connus et déclarés pour ses partisans. Ils se  
 plaignent que l'on refusa à M. Arnauld la liberté de venir  
 se justifier et rendre compte de sa doctrine, quoiqu'il  
 fust contre le droit des gens, établi dans tous les siècles,  
 de condamner qui que ce soit sans l'entendre : ils témoi-  
 gnent qu'un seul homme s'étoit rendu maître de compter  
 les suffrages et avoit surpris visiblement la Faculté, en

dans son traité *De scholis celebrandis* imprimé en 1672, il examine  
 de nouveau, aux chapitres 60 et 61, la conduite tenue par la Faculté  
 de Théologie en cette affaire.

(1) « La règle aurait été que chacun des quatre ordres mendians  
 « n'eût que deux voix délibératives, ce qui fait huit, et dans ces  
 « assemblées précédentes il s'en étoit trouvé jusqu'à trente. Dans  
 « les prochaines, ils iront à quarante. » Note de M. Sainte-Beuve,  
*ibid.*, t. II, p. 531. Il est question des nombreuses assemblées qui se  
 tinrent depuis le 1<sup>er</sup> décembre 1655 jusqu'au 31 janvier 1656, pour la  
 condamnation d'Arnauld. Pascal devoit y penser, quand il dit que  
 cette censure « fut faite avec peu ou point de liberté, et obtenue par  
 « beaucoup de menus moyens qui ne sont pas des plus réguliers. »  
 TROISIÈME LETTRE PROVINCIALE.

comptant ceux qui étoient neutres au nombre de ceux qui condamnoient ce Docteur. Enfin ils assurent que, pour rendre une censure legitime, selon l'usage perpétuel de cette Faculté de Theologie, lorsqu'il s'agissoit de matieres odieuses, il falloit un consentement unanime : mais, bien loin que celle cy eust été faite tout d'une voix, il n'y en avoit pas eû les deux tiers, en comptant même ceux qui furent neutres avec trente deux mandians qui devoient en estre exclus. Et l'on en vit plus de soixante et dix qui se déclarerent hautement pour l'accusé, en prouvant d'une maniere tres convainquante que sa doctrine, qu'on pretendoit condamner, étoit celle de Saint Augustin et de Saint Jean Chrysostôme ; quoy que de tous ces docteurs qui se declaroient pour luy il y en eust plus de trente qu'il ne connoissoit pas, et plus de trente autres qu'il n'avoit jamais veûs depuis dix ans. Or non seulement ces soixante dix aimèrent mieux estre exclus de la Faculté que de souscrire à une telle censure ; mais M. de Launoy luy meme, par la seule haine des irregularitez et de l'injustice qu'il y remarquoit, prit un semblable party ; quoy qu'il ne fust, comme je l'ay dit, nullement suspect de favoriser M. Arnauld (1).

Voilà sans doute de quoy m'arrêter tout court et de quoy lever tous les doutes qui auroient pu me rester sur ce second point ; puisque la nullité de la censure me paroist prouvée si clairement, par tout ce que je viens de dire, que je ne sçay si des demonstrations de Mathema-

1 Pour éclairer ce résumé de faits et d'arguments empruntés à trois sources diverses, voir l'HISTOIRE ABRÉGÉE D'ARNAULD, *seconde édition*, L'IMPRIMERIE DE SORBONNE, pages 73-115. On peut y joindre la THÉOLOGIE PROVINCIALE, où Pascal montre « l'injustice, l'absurdité et la nullité de la censure de M. Arnauld, » dont du Fossé va parler

tiques sont plus certaines (1). Et en même temps qu'on en fait voir la nullité, on en découvre l'injustice; puisque, le credit des ennemis de M. Arnauld ayant été assez grand pour faire passer par dessus et les arrêts du Parlement et les statuts de la Faculté, il paroist visiblement qu'ils n'ont eû recours à des voyes si violentes que pour paruenir où ils n'auroient pû par les voyes regulieres de la justice. C'est aussy ce qui me fait souuenir de l'effet que produisit sur l'esprit du saint Euesque d'Alet la lecture des lettres apologetiques de M. Arnauld, écrites à un Euesque (2), où ce Docteur luy exposoit, de la maniere du monde la plus touchante, toutes ces raisons que je viens de représenter, et la disposition de son cœur à l'égard de tant d'injustices. Car ce prelat, qui jusqu'alors auoit été préuenu contre M. Arnauld, ne put s'empescher d'en estre touché et de prendre une ferme résolution, avec le secours de l'Esprit de Dieu, de s'éclaircir entièrement touchant les contestations presentes. Il le fit, en joignant à la lecture des Ecrits beaucoup de prieres et un vray desir de connoistre la verité. Et il demeura à la fin si persuadé de la bonté de la cause que soutenoit celuy là même qu'il auoit auparauant condamné, qu'il ne pouuoit se lasser depuis de rendre graces à Dieu de luy auoir fait connoistre le merite de son seruiteur, avec lequel il conserva une union tres étroite dans toute la suite, jusqu'à estre disposé à se voir plutost dépouillé de son euesché

(1) Sur ce passage, le premier éditeur a mis une note concernant le sort de la censure de la Sorbonne jusqu'aux premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. La longueur et la teneur de cette Note, relative à des faits postérieurs, nous engagent à en faire l'Appendice IX.

(2) Il y en eut trois, sous ce titre même, en 1656. — L'Imprimé a mis *Lettres théologiques*. P. 457. — L'évêque d'Alet était Nicolas Pavillon, juin 1637 au 8 décembre 1677.

que d'abandonner la justice et la vérité qu'il défendait 1).

Que si les deux premiers points, qui regardent le hure de la Fréquente Communion et la censure de Sorbonne, me paroissent ne souffrir aucune difficulté, après les éclaircissemens que j'ay donnez, peut estre que le troisieme point, qui regarde la signature du Formulaire (2), est celui à l'occasion duquel M. Arnauld se trouvera justement déchu de sa reputation, et flestry en ce qui regarde la foy. Et ce seroit en effet peu de chose qu'il fust justifié dans mon esprit sur les deux points precedens, s'il ne l'étoit point sur les autres ; puisque, selon la parole de l'Ecriture : *Quiconque ayant gardé toute la loy, la viole en un seul point, est coupable, comme l'ayant toute violée* 3). Or, pour connoistre la vérité de ce fait et donner un entier repos à ma conscience, il faut sçavoir, avant toutes choses, s'il ne se trouvera point effectivement que ce docteur ait refusé de signer la condamnation des cinq fautivees propositions, condamnées par le Saint Siege. Je vois que, lorsqu'on les presenta au Pape Innocent X., on luy presenta en même temps, de la part de M. Arnauld et de ses amis (4), un petit écrit en trois colonnes, dans l'une desquelles étoit le sens heretique qu'ils condamnoient, et, dans une autre, un sens catholique et conforme

(1) « Voyez la Lettre que M. d'Alot écrivit le 7. Novembre 1667. à M. de Perelze » Premier éditeur, p. 457.

(2) La *Troisième affaire*, dans l'*Abrégé de la Vie d'Arnauld*, est la *MORALE RELACHÉE* Il n'y est pas question du Formulaire. Mais son *Traité spirituel* en a fait l'objet d'un paragraphe spécial, relatant la commission aux Bulles sur les cinq propositions. — La discussion de du Fossé a donc une base solide, les sentiments mêmes d'Arnauld, et sa vigoureuse dialectique sait en tirer un excellent parti.

(3) « Jacob. cap. 2-10. » Ms.

(4) La rédaction primitive du Ms. ne parlait que d'Arnauld. Du Fossé a plus tard ajouté : « de la part de M<sup>r</sup> Arnauld et de ses amis. »

à la doctrine de Saint Augustin touchant la grace efficace que l'on y pouvoit entendre (1). C'est là peut estre un des principaux fondemens sur lesquels on s'est appuyé pour l'accuser, avec ses amis, d'estre heretiques : puisque l'on conclut de là qu'ils soutenoient donc les cinq propositions que le pape condamna ensuite. Mais ne nous hâtons pas de les condamner sans les entendre. Ils ont témoigné plusieurs fois, et dans l'écrit même qu'ils presenterent au pape, que c'étoit la crainte qu'ils auoient que leurs aduersaires ne fissent retomber la condamnation de ces propositions sur la doctrine de Saint Augustin qui leur auoit fait exposer ces deux sens que l'on pouvoit leur donner, dont l'un étoit heretique et l'autre catholique; afin que la verité de la Grace efficace, enseignée par Saint Augustin, par les papes et les Conciles, fust à couuert et ne receust aucune atteinte. Aussi, quoyque, par les constitutions des Papes Innocent X. et Alexandre VII., ces mêmes propositions aient été condamnées en general, la déclaration que firent ces mêmes papes, qu'ils ne prétendoient toucher en aucune sorte, ni donner aucune atteinte à la doctrine de la Grace efficace par elle même et de la Predestination gratuite, prouue clairement que ces souverains pontifes ont eû égard en effet à ce qu'on leur auoit

(1) On lit à la fin : « Ecrit à Rome ce Lundi 19 de Mai 1653, » et il est signé par « Noël de Lalanne, Toussaint Des Mares, Louis de Saint-Amour, Nicolas Manessier et Louis Angran. » Il a été donné par Besoigne, comme Pièce justificative, avec ce titre : *L'écrit à trois colonnes, ou, Distinction abrégée des deux Propositions qui regardent la matière de la Grace, laquelle a été présentée en latin à Sa Sainteté par les Théologiens qui sont à Rome pour la défense de la doctrine de S. Augustin; où l'on voit clairement en trois colonnes les divers sens que ces Propositions peuvent recevoir; et les sentimens des Calvinistes et des Luthériens, des Pélagiens et des Molinistes, de S. Augustin et de ses Disciples.* Voir HISTOIRE DE L'ABBAYE DE PORT-ROYAL, t. VI, pages 278-292.

représenté dans l'écrit dont j'ay parlé ; et que ce qui les porta à condamner absolument ces propositions est que leur sens le plus naturel est celui qui est herétique, selon que le Pape Innocent XII . à présent assis sur le Saint Siège (1), s'en est expliqué assez clairement par ces termes de *Sensus obusus*, qui marquent le sens qui vient d'abord à l'esprit.

Mais ne puis je pas me faire encore cette objection et demander pourquoy donc M. Arnauld refusa de signer la condamnation des cinq propositions, lorsque, l'assemblée du Clergé ayant dressé un formulaire de signature, il ne put point consentir, non plus que tous ses amis, à y souscrire ? Voilà sans doute une objection très forte, et à laquelle il faut répondre clairement et sans équivoque. Mais je découvre tout d'un coup qu'il est faux qu'il ait refusé de signer la condamnation des cinq propositions. Il a au contraire toujours déclaré qu'il les condamnoit très sincèrement. Quel refus a t'il donc fait ? Il a refusé de signer purement et sans aucune restriction le formulaire ; parceque, comme il déclare dans son Testament spirituel (2), il crut qu'il ne pouvoit pas, sans mensonge et sans parjure, attester avec serment, par sa signature, que des propositions étoient dans un livre où il auoit lieu de croire qu'elles n'étoient pas, l'ayant lu avec soin, sans les y auoir trouuées, et y ayant même trouué le contraire (3). Quoy

(1) En 1695, lorsque du Fossé écrivait la fin de ses Mémoires.

(2) « *Declaration en forme de Testament des Veritables dispositions de mon ame dans toutes les rencontres importantes de ma vie.* » Elle porte à la fin : « Fait, dans ma Retraite, ce seizième septembre, jour de la Fête des saints Martyrs, S. Corneille et S. Cyprien 1679. » AUSTINE ARNAULD. « Elle a été publiée dans l'*Abregé de la Vie d'Arnauld*, pages 271-286, et dans l'*Histoire de Port-Royal*, par Besouge, t. VI, 303-316.

(3) Tel est le texte d'Arnauld, sauf les mots, « par sa signature ; » mais le sens en est donné par ceux-ci : « Et que si je n'ai jamais pu

donc ! ay je dit alors en moy même, est ce là où se réduit tout le fort de l'accusation qu'on forme contre ce docteur ? Me voila, graces à Dieu, bien rassuré. Car tout au plus il ne peut passer que pour scrupuleux, ou, si l'on veut même, pour moins clairuoyant que d'autres. Et, sa foy étant une fois à couuert, je ne me mets plus guere en peine d'une question qui ne regarde qu'un pur fait, et qu'il m'est tres peu important d'éclaircir. Car, quand on conuient une fois du dogme, le reste ne me touche plus : et je laisse fort volontiers à ceux qui aiment la dispute le plaisir de contester sur le sens de quelques passages d'un auteur, pourueu neantmoins qu'on ne veuille pas m'obliger de prendre party, et de le faire même avec serment et contre ma conscience ; ce qui est justement la vraye cause que je trouue du refus qu'a fait M. Arnould de signer sans aucune restriction le Formulaire, comme l'on auroit voulu l'y obliger.

Mais, pour m'assurer encore dauantage et affermir tout à fait le repos de ma conscience sur cet article, je me sens obligé de voir ce que le Pape Clement IX. a exigé de cet illustre docteur lorsqu'il donna la paix à l'Eglise en l'année 1668. J'ay marqué, dans ces Memoires (1), que quatre des plus celebres prelates de France, sçauoir l'éuesque de Beauuais, l'éuesque d'Angers, l'éuesque d'Alet et l'éuesque de Pamiers, n'ayant pas cru que leur conscience leur permist d'exiger des Ecclesiastiques de leur diocese une signature pure et simple du Formulaire, on en fit grand bruit à Rome, et qu'on voulut même leur donner des commissaires. Mais le Pape Clement IX. sollicité, comme je l'ay dit ailleurs (2), par dix neuf

« me résoudre à signer purement le Formulaire, c'est parce que je n'ai pas cru pouvoir, » etc.

(1) Tome III, pages 49-52.

(2) Tome III, p. 50. — Il n'avait pas donné le chiffre de « dix-neuf. »



éuesques qui luy écriuient aussy bien qu'au Roy, pour la justification de leurs confreres, étant informé de la droiture des intentions de ces prelatz et de M. Arnauld, dont ils soutenoient la cause, appaisa par son autorité tous ces troubles, et reconnut ce docteur pour bon catholique, sans luy demander d'autre signature que celle que firent les quatre éuesques, et sans exiger de luy ni qu'il fît aucunes retractations, ni qu'il renonçast à tous ses sentimens, ni qu'il fît la moindre excuse de tout ce qu'il auoit écrit durant les contestations : ce qui cependant auroit dû se faire, s'il eust été vray qu'on l'eust regardé, à Rome, comme coupable. Le voila donc encore justifié sur ce troisième point, et si pleinement justifié que le Pape et le Roy témoignèrent également estre tres contens de sa foy et de sa conduite.

J'ayoué qu'après l'éclaircissement de ces trois points, qui auroient pu me causer quelque scrupule, je me trouue fort en assurance pour ce qui me reste à examiner ; et qu'à proprement parler il n'y a rien même qui merite de l'estre, sinon pour confondre de plus en plus ceux qui se sont fait un principe de décrier ce Docteur, et de le faire passer, à quelque prix que ce soit, pour heretique. Le Pape Clement X., qui faisoit paroistre beaucoup d'estime pour sa personne, l'ayant engagé à luy enuoyer ses ouvrages, luy en fit faire une lettre de remerciement, qui marquoit assez combien Sa Sainteté l'estimoit. Innocent XI, ayant receu aussy fauorablement les mêmes ouvrages, avec une lettre dont il les accompagna, fit écrire par le cardinal Cibo une reponse à sa lettre, qui a été imprimée (1), où, après toutes les loüanges qu'il luy donne, il temoigne même la confiance qu'il auoit en ses prieres, et

(1) Le premier éditeur l'auait donnée, à la fin de son volume, et nous la reproduisons au X<sup>e</sup> Appendice. Elle est du 2 janvier 1677.

où il luy restituë hautement la qualité qu'on auoit voulu luy oster, en le nommant, *Docteur de Sorbonne* (1). Qu'a t'il donc fait, dans la suite, qui ait donné lieu à ceux qui le haïssoient de le décrier de nouveau ? C'est ce qu'il est impossible de faire voir. Et tout ce que je puis dire, c'est que, comme il sceut qu'on luy rendoit de tres mauvais offices auprès du Roy, et que l'on traittoit de cabales les visites que luy rendoient ses amis, ou les consultations que luy venoient faire differentes personnes, comme à un homme tres éclairé ; qu'on inquiettoit, en toutes rencontres, les quatre évesques avec qui il étoit uni si étroitement ; qu'on recommençoit à persecuter la Maison de Port Royal, où étoient ses parens et ses amis ; et qu'il sembloit que l'on fist retomber sur sa personne la cause de tant de troubles ; il crut que Dieu demandoit de luy qu'il se retirast plutost tout à fait, pour couper pied à tous ces faux bruits de caballes et d'assemblées, qu'il ne pouuoit empescher, tant qu'il demeureroit exposé à la veuë du monde. C'est la raison que luy même en rend dans la lettre qu'il écriuit à M. le chancelier le Tellier, où il marquoit en même temps son profond respect pour la personne du Roy, et son inuiolable fidelité à son service (2). On ne sçauroit l'accuser de s'en estre jamais départy, dans tout le temps qu'il demeura éloigné de France. Et ceux qui le connoissoient plus particulièrement sçauoient que la plus grande peine qu'il a ressentie, jusqu'à sa mort, a été l'injustice avec laquelle on a toujours trauaillé à rendre sa personne odieuse à un prince

(1) Dans la suscription de la lettre : « *Perillustri et admodum Reverendo D. ANTONIO ARNALDO Doctori Sorbonico.* » Voir au même Appendice X.

(2) Elle fut écrite en 1679, et se trouve dans l'*Histoire abrégée de M. Arnauld*, pages 259-263. Voir aussi l'*Esprit d'Arnauld*, par Jurieu, t. I, pages 101-107.

qu'il respectoit et aimoit tres sincerement, et pour qui il étoit dans la disposition de donner plutost sa vie que de manquer à la moindre chose de son deuoir.

Auons donc que la profondeur des jugemens de Dieu à l'égard des hommes est étonnante. Et, quand je dis à l'égard des hommes, je n'entends pas à l'égard des innocens, qui sont calomniez par leurs peres; puisque, depuis Jesus Christ, leur chef, qui fut traité de Samaritain, c'est à dire d'heretique, par les prestres mêmes de l'ancienne loy, on a une infinité d'autres exemples de grands saints, qui font connoistre que le partage des disciples de Jesus Christ, en ce monde, est d'estre exposez à la calomnie, comme il l'a été; mais j'entends que ces jugemens de Dieu sont étonnans à l'égard de ceux qui les calomnient et les persecutent. Car c'est sans doute quelque chose de bien déplorable de servir, et quelquefois même sans y penser, de ministres à l'ennemi de l'Eglise, pour troubler la paix de ceux qui ne songent qu'à servir Dieu en esprit et en verité. Consolons nous cependant, en considerant que de saints évesques, tels qu'étoient Saint Epiphane et Saint Cyrille d'Alexandrie, ont persocuté de même un Saint Chrysostôme, et qu'un empereur tres catholique, comme étoit le grand Constantin, et des conciles mêmes ont été surpris, en condamnant Saint Athanase, le plus genereux deffenseur de la foy orthodoxe qui fust dans l'Eglise. Dieu est tout puissant pour éclairer ceux qui desirent sincerement de connoistre la verité, comme il eclaira à la fin Saint Cyrille d'Alexandrie et Saint Epiphane au sujet de St Chrysostôme, et comme il a éclairé le Saint Euesque d'Alet au sujet même de M. Arnauld, de qui nous parlons. Mais c'est à ceux qui se sentent innocens des crimes dont on les accuse, et qui se tiennent inseparablement attachez à l'unité de l'Eglise et de sa foy, à ne se pas laisser vaincre par toutes les injustices

des hommes ; persuadez qu'ils doivent estre que ni toute la fureur des demons, ni toute la violence du siecle, ne pourra point les séparer, malgré eux, de la charité de Jesus Christ et de l'union de l'Eglise. C'est l'admirable disposition dans laquelle est mort ce grand homme, comme on peut s'en assurer par la lecture de son Testament spirituel, qui est la plus fidelle expression de ses veritables sentimens; où il proteste deuant Dieu qu'il n'a jamais voulu aucun mal à ses calomniateurs, mais qu'il a même souhaitté de tout son cœur qu'il daignast les mettre en état d'estre éternellement heureux avec luy (1); et où il le prie encore tres sincerement d'ouvrir leurs yeux et de toucher leurs cœurs, afin qu'ils soient en état d'obtenir sa misericorde (2).

La mort de ce grand Docteur laissa ses amis dans une vraye consternation, tant à cause du vain triomphe de ceux qui se regardoient comme déliurez de leur plus grand aduersaire que par la crainte que la verité et l'innocence ne se trouuassent exposées plus que jamais à leurs attaques, lorsqu'ils n'auoient plus à apprehender une plume dont le nonce du Pape Clement IX. auoit fait l'éloge, en l'appellant *une plume d'or* (3). Mais l'assurance que la foy même leur donnoit que le protecteur d'Israël vit toujours, lorsque ceux qu'il a rendu comme des Moyses et des Josué sont morts, leur fit esperer qu'il n'abandonneroit pas son Eglise et sa verité, ni l'inno-

(1) Au milieu du paragraphe commençant par ces mots : « Rien ne vous est caché, lumière infinie, etc. »

(2) Un peu plus haut, à la fin du paragraphe : « Je craindrois, mon Dieu, que ce fût abuser de la sainteté de votre nom, etc. »

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, dans ce Testament, ou de la piété ou de la sincérité d'Arnauld, prenant Dieu à témoin de ses sentimens exprimés avec une éloquence simple et touchante.

(3) Le même mot du nonce Bargellini a déjà été cité. T. III, p. 58.

cence de ceux qui la deffendoient. Et l'on a veu, en effet, depuis, qu'il s'est éleué, comme des cendres de ce mort illustre, de sçauans apologistes, dont quelques écrits ont donné lieu aux ennemis de M. Arnauld de ne se pas abandonner à une joye temeraire, comme si tout étoit mort avec luy (1). Dieu dit autrefois à un prophete, qui se regardoit comme étant seul demeuré fidelle dans son seruice : Qu'il s'étoit encore reserué sept mille personnes, qui n'auoient point fléchy le genou deuant l'idole : ce qui fait connoistre qu'encore à present, lorsqu'il produit sur le chandelier de son Eglise de grands hommes, qui, comme ses prophetes et ses oracles, annoncent sa diuine verité aux peuples, il en cache beaucoup d'autres qu'il reserue pour les produire dans leur temps.

(1) Le Père Quesnel, Du Guet, pour n'en citer que les principaux.

---

## CHAPITRE XXXIV.

— 1695 — 1696.

**Mort de M. de Harlay de Champvallon, archevêque de Paris. — M. de Noailles, évêque de Châlons, le remplace. — Ses qualités expliquent le choix du roi, resté sourd à des attaques intéressées. — Eloge des intentions et des vertus du prélat. — Il rétablit le calme dans l'Eglise de Paris. — Mot du roi sur la nomination des évêques. — Mort de Nicole. — Son association avec Arnauld pour défendre la Vérité. — Sa merveilleuse pénétration. — Grand mérite de ses *Essais de Morale*. — Il doit à l'étude de lui-même la connaissance du cœur humain. — Il donne les remèdes pour guérir nos défauts. — Grand succès de l'ouvrage, malgré de fortes vérités. — Sa patience dans la maladie. — Ses derniers moments. — Mort du Père Du Breuil, prêtre de l'Oratoire. — Intrigue de M. de Harlay pour l'empêcher d'en devenir Général. — Nommé curé de Sainte-Croix-Saint-Ouen de Rouen, il est connu de du Fossé. — Affaire des ballots de livres suivie de son emprisonnement. — M. de Harlay fait révoquer l'ordre d'élargissement. — Sa sérénité d'esprit à Alais, dernier lieu de son exil. — Sa piété à l'article de la mort. — Réflexions sur la mort simultanée du persécuteur et du persécuté. — Mort d'une sœur de l'auteur, religieuse à Port-Royal des Champs, sous le nom de Sainte-Melchilde. — Son caractère; sa paralysie; sa résignation atténue ses torts au sujet du Formulaire. — Nouvelle épreuve imposée à Port-Royal des Champs. — Résumé de l'affaire du partage des biens. — M. de Harlay fait nommer sa propre sœur abbesse de Port-Royal de Paris. — Elle renonce à un projet d'information sur le corps de la Mère Angélique. — Il la remplace, à sa mort, par une de ses nièces. — La mort arrête son projet de supprimer Port-Royal des Champs au profit de Port-Royal de Paris. — Sa nièce attaque le précédent partage. — Intrigues et mensonges pour tromper Louis XIV. — Réclamations des Religieuses de Port-Royal des Champs. — Nomination de deux commissaires qui leur donnent gain de cause. — Visite favorable des grands vicaires et de l'archevêque de Noailles lui-même. — Envoi de confesseurs extraordinaires. — Ils attestent la dévotion des Religieuses pour le Saint-Sacrement auquel on les accusait de ne pas**

croire. — C'est une réponse aux attaques passionnées de leurs ennemis. — Nécessité de repeter les mêmes choses pour leur justification. — La reconnaissance oblige l'auteur de dire ce qu'il a vu.

Qui auroit pu espérer que l'Eglise de Paris eust été assez heureuse pour posséder un aussi grand trésor que celui dont elle jouit presentement (1) ? C'est neantmoins ce qui, contre toute apparence, l'on vit arriver, environ un an après la mort de M. Arnauld, en l'année 1695 (2). Tous savent la manière si triste dont l'archevêque de Paris, qui avoit été auparavant archevêque de Rouen, mourut (3), lorsqu'il y pensoit le moins et qu'il s'attendoit à recevoir plusieurs personnes de qualité dans sa maison si magnifiquement décorée (4). Ce seul souvenir tire des larmes des yeux de ceux qui jugent des choses par la lumière de la foy. Mais enfin, sans nous ingérer d'approfondir les redoutables jugemens de Dieu, j'aime mieux enuiager tout d'un coup sa divine miséricorde sur l'Eglise

(1) Comme les faits ont démenti les espérances de du Fossé, puisque la destruction de Port-Royal des Champs eut lieu en 1709, sous le cardinal de Noailles, les éditeurs de 1739 ont supprimé toute la partie des *Mémoires* où de tels éloges lui étaient donnés.

(2) Un an moins deux jours. Arnauld mourut, le 8 août 1694, et Harlay de Champvaux, le 6 août 1695.

(3) Après une assemblée orageuse du clergé, « il ne se trouva de « recourir qu'à se confier avec sa bonne amie la duchesse de « Longueville qu'il voyoit tous les jours de sa vie, ou chez elle ou « à Conflans... Le 6 août il passa la nuit née à son ordinaire jus- « qu'au dîner. Son maître d'hôtel vint l'avertir qu'il étoit servi. Il le « trouva dans son cabinet, assis sur un canapé et renversé; il étoit « mort. » *Mémoires de Saint-Simon*, édit. de M. Chéruel, in-12, t. I, p. 180.

(4) Maison de plaisance des archevêques de Paris. Elle avoit pris son nom de sa situation au confluent de la Seine et de la Marne. Voir *Nouvelle description de la France*, par Piganiol de la Force, qui en rappelle toutes les beautés. T. II, pages 241-243.



de Paris, dans la nomination de celui que le choix du plus judicieux prince de l'Europe luy a donné pour pasteur. Il étoit auparavant évesque de Châlons. Et l'on peut bien assurer qu'il ne songeoit nullement à deuenir archeuesque de Paris ; luy à qui sa pieté et les regles de l'Eglise auoient appris à n'enuisager pas les premiers sieges comme les objets de son ambition. Mais, comme il n'est pas permis à un prelat d'aspirer, par un commencement d'ambition ou de cupidité, à une plus grande et plus riche Eglise, il est tres auantageux que des pasteurs, qui possèdent de grands talens, soient arrachez quelques fois à leur épouse, pour estre chargez de la conduite d'un plus grand peuple, à qui ils peuuent estre plus utiles. Ce fut aussi la raison qui porta le Roy à jetter les yeux sur l'éuesque de Châlons, de la maison de Noailles, pour le nommer à l'archeuesché de Paris (1). Il connoissoit la pieté éminente de ce prelat, et il sçauoit la nécessité de donner la conduite de cette grande Eglise à un homme dont la vie fust irreprochable, dont l'exemple pust seruir de regle aux autres pasteurs, dont la douceur fust capable d'inspirer de la docilité aux peuples, dont la fermeté à faire le bien ne pust estre ébranlée par tous les scandales du siecle, dont la vigilance continuelle sur son troupeau y réformast peu à peu beaucoup de desordres. Et trouuant tous ces caracteres réunis dans l'éuesque dont je parle, il le choisit, de son propre mouuement, comme un excellent sujet pour remplir ce siege si considerable. Non seulement il le choisit de luy même, mais il le força à accepter cette dignité, lorsqu'il s'en croyoit indigne (2).

(1) Louis Antoine de Noailles, évêque de Châlons-sur-Marne, de juin 1680 au 19 août 1695, fut nommé, à cette dernière date, archevêque de Paris.

(2) L'Aguesseau a dit au sujet de cette nomination : « Les Jansénistes grands docteurs, mais mauvais prophètes, s'approprièrent, en

Cependant un choix si bien fait, si sage et si nécessaire, ne laissa pas d'estre expose à la critique de certaines gens, qui se regardent comme établis en quelque sorte pour estre les juges de tous les autres. Et, lorsqu'ils ont veu ce grand prelat ne pas condamner aveuglement tout ce qu'ils condamnoient eux mêmes, ils ont tente par diverses voyes de faire passer sa personne pour suspecte, afin de rendre inutile, s'ils le pouvoient, tout le bien qu'il voudroit faire dans la suite. Mais tous ces mouuemens ont été fort inutiles auprès d'un prince, dont la lumiere si penetrante a seeu dissiper toutes les ombres, dont on vouloit obscurcir la verite de ce qu'il connoist en ce grand prelat. Il est vray qu'on l'a un peu accuse de s'estre lauë trop fortement, dans quelques écrits publics, de ce qu'on luy imputoit. Mais ce qu'on peut assurer de luy et ce que l'on n'y scauroit assez louer, c'est qu'il a les intentions tres droittes et un desir fort sincere de connoistre la verité, et qu'il s'y attache de tout son cœur, des qu'il l'a connue. Que s'il n'est pas tout à fait inaccessible aux surprises, c'est qu'il n'a pas cessé d'estre homme, pour estre deuenü évesque; et que c'est même, selon Saint Bernard, une chose tres rare que, lorsque le poste où Dieu nous a étably est fort eleué, tel qu'estoit celuy du pape à qui il parloit, nous ne nous laissions pas quelquefois surprendre par tant de personnes differentes qui nous enuironnent. L'attachement plein d'ardeur qu'il fait paroistre en tout temps pour la conduite de son diocese; la disposition si genereuse où il est de soutenir l'inno-

• quelque manière, la joie d'un choix qu'ils regardoient comme une  
• victoire remportée sur le parti contraire; mais les Jésuites leur  
• firent sentir dans la suite qu'ils s'étoient trop hâtés de triompher. »  
*Mémoire sur les Affaires des Eglises de France*, tome XIII des Œuvres  
in-4°. — Cité par M. Sainte-Beuve, *ibid.*, dans une note du tome V,  
p. 130.

cence partout où il la connoist ; sa fermeté. également humble et éclairée pour s'opposer à toutes les illusions du Quietisme (1) ; sa liberté apostolique à se déclarer pour des veritez dont Saint Augustin a cru qu'on ne pouuoit se dispenser d'instruire les peuples ; son exactitude à s'informer de tous les besoins, tant generaux que particuliers, des personnes dont Dieu l'a chargé de luy rendre compte ; sa bonté accessible aux plus petits comme aux plus grands ; et enfin l'étenduë de sa charité, qui le rend veritablement tout à tous, comme un soleil qui éclaire et qui échauffe également tout son diocese, font connoistre à tous ceux qui ne sont pas préuenus, que c'est vrayment l'oïnt (2) du Seigneur, donné à l'Eglise de Paris, non dans sa colere, mais dans sa misericorde ; et qu'il a été destiné de Dieu pour guerir les playes de son peuple, et pour rétablir ce qu'il y a d'affligé et de brisé dans ses membres. Aussi l'on voit maintenant l'ordre ecclesiastique et la hierarchie de l'Eglise reprendre une nouvelle vigueur souz la conduite de cet excellent prelat. L'on voit des congregations entieres comme refleurir, souz la protection d'un Archeuesque également jaloux de tout ce qui peut contribuer au service de son Eglise, et ennemy de tout ce qui peut troubler son repos et s'opposer à son bien. On voit les Ordres Religieux recouurer, par un effet de sa pieté et de son zele, la liberté qu'une domination injuste, si condamnée par le Chef de toute l'Eglise, leur ostoit le plus souuent, souz de faux prétextes recherchez malicieusement pour la ruine de la Regularité. Et

(1) Il voulut d'abord servir de médiateur entre Bossuet et Fénelon. Bientôt, entraîné par le premier, il publia quelques écrits contre Fénelon.

(2) Le texte primitif du copiste était : *l'orient* ; on a supprimé l'*r*, et nous avons supprimé l'*e*, pour arriver à *l'oïnt*, qui doit être le mot de l'auteur.

tels sont les fruits du choix admirable d'un grand prince, qui souhaite avec ardeur de donner de tels pasteurs à l'Eglise; qui ne choisit jamais mieux que lorsqu'il suit la lumière de son propre mouvement dans la dispensation de ces grandes dignitez; et qui pour faire connoître sa véritable disposition sur ce point si important, n'a pu s'empêcher de dire un jour, lorsqu'on luy representoit la difficulté de trouver des sujets tels qu'il les demandoit pour l'épiscopat: « Que, s'il ne s'en trouvoit pas ailleurs, il falloit en aller chercher jusqu'à la campagne, parmi les curez et les vicaires des villages »; parole digne véritablement de la pitié de ce grand roy, et qui eut la force d'imposer silence à celui qui luy parloit.

Sur la fin de l'année 1685 (1) nous perdîmes l'un de nos meilleurs amis, et avec lequel nous avions une très-étroite liai-on, tant à cause de l'ancienne connoissance que par le droit de voisinage (2), qui nous procuroit souvent l'honneur de le voir. Je parle de M. Nicole, cet homme vraiment sage et pieux, dont la plume s'est employée si utilement pour confondre les hérétiques et pour édifier l'Eglise. Il s'associa à M. Arnauld dans la défense de la vérité (3); et ces deux hommes, armés seulement, comme

1) Nicole mourut le 16 novembre 1695 et non décembre, comme le dit une note du premier éditeur, p. 100.

(2) Il avait logé dans les rues Copeau et Saint-Victor, et, en 1687, « dans la place du Puits-l'Hermite derrière la Pitié dans une maison appartenant aux Religieuses de la Crèche. » Besoigne, *Histoire de Port-Royal*, t. V, p. 308. — Toutes ces rues étaient voisines de celles qu'avait habitées, et de la rue Neuve-Saint-Etienne qu'habitait du Fossé, en 1695.

3) D'après le catalogue des écrits et ouvrages de Nicole, tant latins que français, dont le nombre s'élève à trente-neuf, Arnauld a été son collaborateur quatre fois, et il a été celui d'Arnauld sept fois. *Dictionnaire de Moréri*. Il est à penser que ces indications sont incomplètes.

Dauid, de leur bâton et de leur fronde, parurent plus forts qu'une armée entière pour la ruine des Philistins, qui insultoient au protecteur d'Israël. Mais, outre la grande justesse d'esprit et la force du raisonnement de M. Nicole, il auoit encore une pénétration merueilleuse pour démesler toutes les intrigues, et découurer les ressorts cachez de l'amour propre dans le cœur des hommes. Car c'est ce que l'on peut dire qu'il a fait, d'une manière admirable, dans les ouvrages qu'il a donnez au public, souz le nom d'*Essays de Morale* (1). Ils sont estimez, avec raison, comme un miroir excellent et uniuersel de tous les deffauts du genre humain. Car on peut bien assurer que tout le monde s'y trouue représenté d'une manière à s'y connoistre aisément, pour peu que chacun fasse de réflexion sur soy et qu'il rentre dans son cœur, pour l'examiner sans flatterie. Aussi on est étonné qu'un seul homme, et un homme qui ne viuoit point dans le grand monde, mais qui étoit même assez retiré, ait pu auoir une connoissance si generale de tout ce que peut produire la corruption du cœur dans les hommes. Et ce fut ce qui porta une Dame,

(1) Le premier volume parut en 1671, sous le pseudonyme de Mombrigny, le deuxième en 1672 et le troisième en 1675, sous celui de Chanterresne, enfin le quatrième, en 1678, sous le vrai nom de l'auteur. Ces quatre volumes furent réimprimés, avant d'être continués, d'après l'indication de Moréri :

« Essais de morale, contenus en divers traités, en 4 volumes, imprimés à Paris en 1678.

« Continuation des Essais de morale ou plutôt autres ouvrages « contenant des réflexions morales sur les épîtres et les évangiles de « l'année, en 4 volumes, à Paris, en 1687 et 1688. » *Dictionnaire de Moréri*.

On y joignit d'autres traités, sous le titre commun d'*Essais de morale*, dans une autre édition en treize volumes. Enfin les *Essais de morale* ne forment pas moins de vingt-six volumes, dans l'édition de 1744, qui n'a pas été réimprimée. Mais, du vivant de Nicole, on ne connut guère que les huit volumes dont parle Moréri.

également distinguée par sa qualité et sa pitié, à luy demander un jour : « Où il auoit pu étudier, pour connoistre tant de miseres qu'il découuroit dans le cœur humain ? » A quoy il luy répondit fort simplement, mais sincerement : « Qu'il n'auoit point eu besoin d'autre maistre que de luy même ; et que, sans sortir de chez soy, il y auoit découuert tout le fonds de la corruption dont un seul péche, qui fut celuy du premier homme, a été la source. » Ainsy tout nostre deffaut est de viure presque toujours hors de chez nous, et de n'y rentrer que rarement, comme si nous n'auions point de plus grand ennemy que nous mêmes, et que nous éuitassions exprès de connoistre ce qui se passe audedans de nous, pour n'estre point obligez d'y donner ordre. Ce n'est point ainsi qu'en a usé cet homme vraiment sage, qui conuersoit le plus souuent avec soy qu'il le pouuoit, et qui y trouuoit un fonds inépuisable de science, tant pour luy même que pour les autres.

Mais cette science n'étoit pas sterile, et elle ne se bor-  
noit pas à une simple speculation : elle tendoit à se con-  
noistre dans ses maladies, et à chercher en même temps  
les remedes les plus propres pour les guerir. Car c'est  
ce que l'on remarque dans ces excellens ouurages de  
M. Nicole, qui regardent la Morale : que l'esprit et le  
cœur y ont part également, et que, s'entr'aidant tous deux  
à se mieux connoistre, ils contribuent aussy de part et  
d'autre à se guérir. Et, comme on éprouue tous les jours  
que la verité plaist à l'homme, lors même qu'il en est  
choqué, il n'y a guere eñ de liures mieux receus de tout  
le public que ces *Essays de Morale* ; quoique remplis de  
veritez fortes, qui choquent nostre amour propre et nostre  
orgueil, parcequ'il y a toujours audedans de l'homme  
un certain penchant pour la verité, que toute la corrup-

tion du péché n'a pu arracher du fonds de son cœur (1).

Ce grand homme n'a pas seulement édifié l'Eglise par ses excellens écrits, mais encore par sa patience dans les longues et douloureuses maladies, dont il a plu au Seigneur de couronner les travaux qu'il a soutenus pour la vérité. Car il fut extrêmement éprouvé, les dernières années de sa vie, par des douleurs très cuisantes (2), qui donnerent un nouveau mérite à tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors. C'étoit une maladie à laquelle les medecins, qui passoient pour les plus habiles, ne connoissoient rien et que tout leur art n'a jamais pu soulager (3). Et il sembloit qu'elle fust de la nature de celles où le prince de la medecine a reconnu quelque chose de diuin. Quoy qu'il en soit, Dieu s'en seruit très auantageusement pour purifier celuy qu'il

(1) Le premier éditeur a encore supprimé presque tout le passage sur les *Essais de morale*. La correspondance de M<sup>me</sup> de Sévigné donne la mesure de l'admiration publique. Elle ne tarit pas en éloges sur le mérite des *Essais*, surtout de 1671 à 1678. Dès que le premier tome paraît, elle écrit, des Rochers, à sa fille, le 30 septembre 1671 : « Je  
« lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève ; surtout je suis charmée  
« du troisième traité : *Des moyens de conserver la paix avec les*  
« *hommes*. Lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il  
« fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve,  
« et philosophes, et jansénistes, et molinistes, et tout le monde enfin.  
« Ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne,  
« c'est ce qu'il fait ; il nous découvre ce que nous sentons tous les  
« jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler, ou la témérité  
« d'avouer. » Du Fossé ne pensait pas autrement ; mais, au sujet  
du même traité, son enthousiasme n'aurait pas été jusqu'à dire,  
comme la vive et spirituelle marquise : « Je voudrais bien en faire  
« un bouillon et l'avaler. »

(2) « Une de ses incommodités étoit une ardeur d'urine qui lui  
« prenoit fréquemment, et lui faisoit jeter les hauts cris. » Besoigne,  
*ibid.*, t. V, p. 313.

(3) MM. Morin, Dodart, Hecquet, medecins alors très-célèbres, *Id.*,  
*ibid.*



étoit nécessaire, selon la parole de l'Ecriture, qu'il éprouvât comme luy étant agreable. Et, après qu'il eut passé plusieurs années dans ces souffrances, étant à la fin réduit à une extrême foiblesse, il tomba dans une espee d'attaque légère d'apoplexie. Il receut avec beaucoup de pieté tous ses sacremens : et, rendant son ame à Dieu (1), il alla jouir, dans son repos éternel, de cette felicité à laquelle il aspirait, et dont la pureté de son cœur et la lumiere de Dieu même luy auoient fait concevoir une vive image, telle qu'il nous l'a représentée en un traitté particulier de ses *Essays de Morale*.

Nous perdismes encore, l'année suiivante, c'est à dire en 1696, une personne d'un merite tout singulier, qui n'estoit pas seulement nostre intime amy, mais qui auoit eu encore une autre qualité plus considerable à nostre égard ; sçavoir celle de nostre pasteur, ayant été plusieurs années le curé de nostre paroisse de Roüen (2). Il s'appelloit le Pere du Breuil et étoit prestre de l'Oratoire, grand prédicateur et tres estimé dans sa Congregation, en sorte que l'on auoit résolu de le faire General (3). Mais je sceus ensuite, d'un des principaux assistans, qu'un prelat qui ne l'aimoit pas (4), quoyqu'il fust assurément tres aimable, auerty de la résolution qu'on auoit prise de l'éleuer au Generalat, se hasta si fort d'aller prévenir contre luy l'esprit du Roy, qu'il pensa en faire creuer les chevaux de son carrosse. Et je ne crains pas de dire qu'il prenint l'esprit de Sa Majesté, puisqu'il est certain que ce prince, bon et équitable comme il est,

(1) « Le 16 de Novembre 1695 à une heure après midi, âgé de soixante-dix ans. » *Id.*, *ibid.*, p. 314.

(2) Sainte-Croix-Saint-Ouen.

(3) En remplacement du P. Senault, supérieur général de l'Oratoire, mort en 1672.

(4) M. de Harlay de Champvallon, archevêque de Paris.

resista d'abord à ses sollicitations et ne se rendit, en quelque sorte, que malgré luy à ce qu'il luy demandoit, qui étoit qu'il donnast l'exclusion à celui qu'il representoit comme un homme tres dangereux et capable de tout broüiller. Cependant ceux qui l'ont connu sçauent fort bien que ce caractere étoit opposé directement à celui de son esprit, dont la douceur tres charmante ne pouuoit que concilier les cœurs, au lieu d'y mettre le trouble. Enfin le Roy se laissant aller aux instances tres pressantes de ce prelat, luy accorda ce qu'il demandoit, pourueu neantmoins que l'élection ne fust pas faite; parceque, si elle l'étoit, il luy déclara qu'il vouloit qu'elle subsistast. Après une telle réponse, il retourna à toute bride à Paris; et, ayant fait arrêter son carrosse dans la rue Saint Honoré, au bout du cul de sac où est la maison de l'Oratoire(1), il manda en diligence deux des principaux, de l'un desquels je le sçay. Il leur demanda, d'un air dégagé et riant à son ordinaire (2), si leur élection étoit faite. Et, comme il sceut d'eux qu'elle ne l'étoit pas encore, il leur témoigna de la part du Roy qu'ils y procédassent incessamment et avec toute liberté, pourueu neantmoins qu'ils n'y nommassent pas le Pere du Breüil, à qui il auoit ordre de leur dire que Sa Majesté donnoit l'exclusion formelle. Un tel compliment les surprit et les affligea au dernier point. Mais, n'ayant rien à repliquer à un ordre si précis, qu'on leur donnoit de la part du Roy, quoyque ce fust un effet tout pur de la mauuaise volonté de celui qui leur parloit, ils témoignèrent leur

(1) Elle subsiste encore, dans la rue de l'Oratoire du Louvre, qui a remplacé le cul-de-sac, et est affectée à un service public. L'église de l'Oratoire sert au culte protestant.

(2) L'auteur a déjà signalé ce trait de son caractère. Voir t. III, p. 143 et la note sur ce passage.

soumission et leur respect pour les ordres de Sa Majesté (1).

Le Pere du Breüil, ainsi exclus du Generalat de l'Oratoire, signala depuis sa pieté et sa sagesse dans la conduite de la paroisse de Sainte Croix Saint Oüen de Rouën (2). Et ce fut là proprement que je commençay à connoistre son merite et son grand cœur tout remply de charité. Car je suis tres assuré que, bien loin d'auoir le moindre ressentiment contre celuy qui l'auoit ainsy dégradé dans l'esprit du Roy, il se tint même tres heureux de ce que Dieu l'auoit déchargé d'un poids qu'il regardoit comme trop pesant pour luy ; et qu'il se sentit obligé au prelat qui luy auoit procuré un tel bonheur ; quoyqu'il ne pust approuuer le principe par lequel il l'auoit fait, ni le moyen dont il s'étoit serui pour cela ; parcequ'ils étoient assurément tres injustes et tres contraires à la verité.

Mais il arriua ensuite une affaire, qui luy deuint une source de persecutions et de trauerses pour tout le reste de sa vie. Comme on sçauoit qu'il étoit plein de bonté et d'affection pour ses amis, on lui adressa quelques liures (3), qui étoient faits pour la justification de ceux que l'on auoit accusez si faussement d'auoir trauaillé, par l'excellente traduction du Nouveau Testament (4, à

(1) L'archevêque n'y gagna que cette exclusion ; car ce ne fut point le Père de Saillant désiré par lui, mais le Père Abel Louis de Sainte-Marthe qui fut élu.

(2) Il en fut curé jusqu'en 1682. En 1660 il avait été reçu pénitencier à la cathédrale de Rouen, et il légua sa bibliothèque à l'oratoire de la même ville, par testament, en 1685. — Communication de M. de Beaurepaire.

(3) C'est la *Nouvelle Défense de la Traduction du Nouveau Testament*, etc., dont il a été question, t. III, p. 160, due à Arnauld, qui passait pour l'auteur de la *Traduction du Nouveau Testament*.

(4) *Le Nouveau Testament de N. S. Jésus-Christ*, traduit en français

détruire les veritez principales de la Religion. Et, quoy qu'il eust témoigné souhaitter qu'on ne luy enuoyast plus de ces imprimez, on ne laissa pas de luy adresser encore une fois des Apologies pour les Catholiques d'Angleterre (1), avec quelques uns de ces autres liures dont j'ay parlé. Tout le monde sçait combien ces ouurages, composez par M. Arnauld, étoient glorieux à la France et au Roy même. Cependant on sceut si bien enuenimer sur cela la conduite du Pere du Breüil (2), qu'il vint un ordre de l'enleuer à son peuple, qui l'aimoit tres tendrement comme un vray pasteur, et de le conduire à Saint Malo (3). Luy qui jamais, dans tout ce qui luy est arriué, n'a regardé que l'ordre de Dieu, superieur à la volonté des hommes, se soumit à cet exil, comme si Dieu même l'y eust enuoyé. Il vécut, à Saint Malo, d'une maniere qui édifioit extraordinairement tous ceux qui le connoissoient, et sa conuersation si charmante luy attiroit l'amitié d'un grand nombre de personnes. Mais cet applaudissement general choqua ceux qui luy en vouloient. Et l'on obtint un nouuel ordre pour le faire transferer

selon l'édition de la Vulgate, avec les différences du grec. Mons, Migeot, 1667. 1 vol. in-12. — Il y en eut une autre édition, la même année, à Amsterdam, chez Elsevier, 2 vol. in-8°; enfin une troisième en 1673, à Mons, (Rouen, chez Viret?), avec le grec et le latin de la Vulgate, ajoutés à côté.

(1) *Apologie pour les Catholiques*, contre les faussetés et les calomnies d'un livre intitulé : *La Politique du Clergé de France*, en 1681 et 1682.

(2) En 1682, des lettres d'Arnauld interceptées avaient montré que le P. Du Breuil recevait des ballots de ces livres. Ils étaient expédiés à Paris avec les effets de M. Le Blanc, intendant de la province. Une perquisition, faite sous l'œil du lieutenant de police, La Reynie, perdit le curé de Saint-Croix-Saint-Ouen.

(3) Mis d'abord en prison, à Rouen, dans le Vieux-Palais, il fut conduit à la Bastille, en novembre 1682.

ailleurs (1). Ainsy, pendant le cours de plusieurs années, à mesure que l'on voyoit sa reputation s'établir et se répandre dans le lieu où il demouroit, on auoit soin de le faire passer en differens lieux (2), toujours plus incommodés les uns que les autres, où il souffrit plus qu'on ne peut l'exprimer, avec une patience et une douceur digne de ces anciens confesseurs de Jesus Christ, dont les archives de l'Eglise ont conserué la memoire.

Enfin un Ministre d'Etat, ayant pris un jour la liberté de parler au Roy et de luy représenter l'état de souffrances où il étoit depuis si longtemps, obtint de Sa Majesté la grace de son élargissement. Mais, cette nouvelle étant venue aux oreilles du prelat, qui l'auoit fait autrefois exclurre du Generalat de l'Oratoire (3), auant que les ordres pour sa liberté fussent exécutez, il alla encore très promptement trouver le Roy, à qui il fit de nouveau une peinture du Pere du Breuil, capable de le noircir tout à fait dans son esprit. Et, comme ce prince auoit peine à croire que celui qui luy parloit voulust le tromper, jugeant de sa sincerité et de sa droiture par son caractere, il consentit à réuoker les ordres qu'il auoit déjà donnez (4). Le Pere du Breuil ne songea donc plus à obtenir sa liberté que lorsqu'il plairoit à Dieu même de la luy donner, en le retirant de la prison de cette vie

(1) De Saint-Malo, il fut relégué à Brast.

(2) En février 1685, on le transféra dans la citadelle d'Oleron, puis au fort Brescou, enfin au fort l'Alais, dans les Cévennes, en 1692.

(3) M. de Harlay, archevêque de Paris. Voir plus haut, p. 211.

(4) « On étoit fort dur pour le Pere Du Breuil, et d'une dureté calculée : M. de Harlay (et cette affaire est, à mes yeux, un de ses plus grands crimes) avait l'attention maligne de ne pas le laisser trop longtemps là où il commençait à se contamer et à se concier. » M. de La Harpe, ce qui arrivait lentôt. » M. Sainte-Beuve, *ibid.*, t. V, p. 180. — On y trouvera aussi plusieurs détails sur cette affaire du P. Du Breuil, de la page 168 169. *passon*

miserable, où l'innocence est opprimée par les calomnies ; où la verité est cachée aux yeux des princes les plus équitables par ceux mêmes de qui ils deuroient plustost l'apprendre ; et où les plus grands seruiteurs de Dieu sont tres souuent regardez et traittez comme les plus criminels.

Le dernier lieu de son exil et de sa prison fut celuy d'Alais, petite ville de Languedoc (1), érigée nouuellement en évesché (2), dont le Gouverneur, qui étoit chargé de sa garde, auoit une telle veneration pour luy qu'il l'aimoit et l'honoroit comme un saint. C'étoit en effet une égalité d'esprit et une vertu si constante, au milieu de toutes les injustices que ses ennemis luy faisoient souffrir, qu'on ne pouuoit ne pas admirer la main inuisible qui le soutenoit contre tout ce que la raison humaine et la foiblesse de la chair auroient pu luy suggerer. Aussi la tranquillité avec laquelle il acceptoit sa captiuité, comme une grace que Dieu luy faisoit, en luy presentant ce moyen de satisfaire à sa justice pour les péchez dont les plus justes se sentent coupables, deuint une occasion à ses ennemis d'abuser même de sa pieté, en montrant au Roy une de ses lettres, où il parloit de son état avec cette paix du Saint Esprit, qui fait goûter les maux de la vie presente comme des biens tres auantageux à ceux qui sçauent en profiter. Car ils s'en seruirent pour persuader à Sa Majesté qu'il étoit content de demeurer dans le lieu où il l'auoit mis (3).

Enfin le moment heureux arriua, auquel tout ce que

(1) Dans le Bas-Languedoc, dép. du Gard, chef-lieu d'arrondissement.

(2) On en fit un évêché suffragant de Narbonne, en 1694.

(3) Voir, à l'Appendice XI, l'Extrait d'une lettre qui peut bien avoir donné lieu à cette odieuse interprétation.

offert en ce monde pour l'amour de Dieu ne pa-  
comme un songe. Il tomba dans sa dernière  
qui devoit finir toutes ses souffrances. Et, ayant  
à recevoir ses sacrements, presque tout le cha-  
lais y assista, pour la grande vénération que  
ondu auoit pour luy. Il se sentit obligé de faire,  
importante occasion, une profession authentique  
r. Et il parla d'une manière si grande, et en  
nps si touchante que tous ceux qui étoient pre-  
nt pénétrèrent plus que jamais et d'estime et de  
pour celui que l'injustice et la préuention du  
oient accablé depuis tant d'années. Il mourut en  
696 (1), c'est à dire l'année d'après la mort du  
theur principal de ses souffrances (2). Ils se sont  
tous deux dans ce moment redoutable, devant  
i ne fait point d'acception de personnes et qui  
ustices des hommes. Mais on peut bien assurer  
que cet illustre exilé se soit trouué, avec celui  
parle, devant le souverain juge, il a parlé très  
à Dieu pour la justification, et intercedé pour la  
celui de qui il n'en receuoit aucune luy même.  
œur d'agneau, comme étoit le sien, tout plein de  
n'auoit que des sentimens de charité et de com-  
pour ce prelat, qui se faisoit à luy même plus de  
celui qu'il haïssoit. Il offroit donc, tous les  
ssy bien pour luy que pour soy, le sacrifice de  
rances et de ses prières ; il trauailloit, comme  
disciple de l'amour de Jesus Christ, mourant

septembre, âgé de 84 ans, après une détention de 14 ans  
6 mois. — Le *Recueil de Pièces* dans le SUPPLÉMENT AU NÉ-  
PORT-ROYAL DES CHAMPS, contient une *Relation* bien com-  
touchante de sa mort, sans nom d'auteur, et adressée à  
Pages 4-14.

appelait-on le P. Du Breuil, « le martyr de M. de Paris. »



pour ceux mêmes qui l'ont fait mourir, à rendre le bien au centuple à celui qui ne travailloit qu'à luy donner, tous les jours, de nouveaux sujets de douleur (1).

Tels étoient ceux que l'on décrioit comme ennemis de l'Etat : gens dont le vray caractere étoit d'estre tout remplis de charité pour leurs propres ennemis ; gens qui songeoient seulement à s'acquitter de leurs devoirs, sans se mettre en peine de ce qui pouuoit en arriuer ; gens qui aimoient la verité et l'Eglise, et qui paroissoient indifférens pour tout ce que le monde estime le plus. Qui n'eust cru que de telles gens auroient dû au moins estre negligez comme incapables de nuire à la Republique ? Mais celui que le Fils de Dieu appelle le Prince du monde, n'en juge pas de la sorte ; et il faut necessairement qu'il haïsse et qu'il persecute ces sortes de gens qu'il ne trouue point reuëtus de ses liurées.

Sur la fin de cette même année (2), je perdis une de mes sœurs qui étoit en toutes manieres mon aînée (3), soit selon l'âge naturel, soit selon l'âge figuré de Jesus Christ, dont parle Saint Paul, auquel tous doivent tendre, à proportion de la mesure de grace qui est donnée à chacun de nous. Car elle me deuançoit de beaucoup dans l'exercice de toutes les vertus chrestiennes, de la charité, de la douceur, de l'humilité, et surtout de la patience dans une vie toute de douleurs, telle que fut la sienne, quatre ou cinq années auant sa mort. Elle se nommoit Madeleine de Sainte Melthide, et elle eut l'obligation à l'abbé de Saint Cyran, de qui Dieu s'étoit seruy pour

(1) Du Fossé connaissait la *Relation* ci-dessus, où se trouve la preuve des sentiments de charité du P. Du Breuil.

(2) « Le 25 octobre 1696, » d'après le *Nécrologe*, p. 408.

(3) Madeleine Thomas était la deuxième enfant de cette famille, dont Pierre Thomas était le septième. Voir plus loin la *Généalogie* de la famille, manuscrit de notre auteur, dans les **PIÈCES DIVERSES**.

toucher mon pere et le faire renoncer au monde, comme je l'ay dit au commencement de ces Memoires (1), de ce qu'elle fit profession de la vie de religieuse, dans l'abbaye de Port Royal, où elle est morte (2). Elle étoit d'un naturel tres actif et toujours preste à rendre service à toutes les autres. Mais Dieu sceut bien la mortifier par ce qu'elle auoit de plus sensible. Car il permit qu'elle tombast peu à peu dans une espece de paralysie, qui, luy ostant insensiblement l'usage de ses membres les uns après les autres, la réduisit à la fin en un tel état que celle qui faisoit autrefois toute sa joie de servir ses sœurs, ne pouvoit plus se rendre à elle même le moindre service; et qu'étant couchée sur un costé elle étoit forcée de s'y tenir, si on ne venoit la changer de place, sans pouvoir s'aider en aucune sorte de ses mains, non pas même pour se débarrasser de l'importunité des mouches qui la piquoient au visage durant l'été. Elle porta, jusques à la fin, cet état si humiliant et si penible, avec une égalité d'esprit et même une joye, qui, sortant du fonds de son cœur, se repandoit visiblement au dehors et paroissoit sur son visage. Et la constance toujours uniforme, qu'elle témoigna dans tout le cours de cette longue maladie, repara bien aux yeux de ses sœurs les foiblesses et inconstances qui auoient paru dans sa signature et ses retractations (3); faisant voir plus que jamais la verité de ce dont on auoit été convaincu, que ce que l'on vit alors de foiblesse en elle, fut plustot l'effet d'une conscience timorée que de la mauuaise disposition d'un cœur affoibli par quelque se-

(1) T. I, pages 41-45.

(2) Elle entra à Port-Royal de Paris et mourut à Port-Royal des Champs, où elle s'étoit retirée en 1669, après la paix de l'Eglise. » *Bruehl d'Étréhi*, p. 435.

(3) Elle signa deux fois le Formulaire et fit deux retractations.

crette passion (1). Je suis obligé de dire à la louange de cette sainte Maison, où elle est morte, que sa grande et incomparable charité luy fit regretter de n'auoir plus à l'exercer enuers ma sœur, après sa mort; et que quelques unes nous en écriurent en des termes qui exprimoient admirablement la tendresse de leur amour enuers celles de leurs sœurs qui auoient le plus besoin de leur assistance (2).

Dieu, en retirant ma sœur à luy, dans le temps que j'ay marqué, lui épargna le chagrin de voir encore une nouuelle épreuue, où l'on mit la patience de ces Saintes Religieuses, dont la grande charité deuint, en quelque façon, à leurs ennemis, une occasion de les vouloir dépouiller une seconde fois d'une partie de leur bien. Comme on ne parloit de tous costez que du desinterressement, et de la maniere si genereuse dont on reçoit, dans ce lieu, les personnes qui y viennent visiter leurs proches ou s'édifier par l'exemple d'une vie si sainte, on se porta aisément à croire qu'il y auoit de grands reuenus en cette Maison, et qu'elle auoit beaucoup plus que son nécessaire. Car on connoist peu, dans le monde, le mystère de l'œconomie chrestienne de la charité. Et l'on ne sçait pas qu'autant que ceux qui se rendent les imitateurs de la charité des apostres, sont capables de répandre les richesses de leur paureté sur leurs freres; autant ceux dont le cœur est resserré par quelque secrette cupidité

(1) Le RECUEIL D'UTRECHT contient, sous le titre de XIV<sup>e</sup> PIÈCE : « Une Relation de ce qui s'est passé à Port-Royal des Champs en 1665, et l'établissement de la Sœur Dorothée Perdereau première Abbessse intruse de Port-Royal. Par la Sœur Melthide THOMAS. » Il y a un préambule historique. C'est une pièce qui a près d'une centaine de pages, avec force détails. Pages 451-549.

(2) L'article de « Madame Magdeleine de S<sup>te</sup> Mathilde (sic) Thomas, » dans le *Nécrologe*, lui rend justice en quelques lignes seulement.

ou emporté par l'ambition, sont dans l'impuissance de faire un usage légitime de leurs biens. J'ay marqué auparavant que, la paix ayant été rendue à l'Eglise de France, sous le pontificat de Clement IX., l'on fit deux différentes abbayes de celle de Port Royal; que l'on reunit à la maison de campagne tout le grand corps de la communauté, consistant en soixante quinze Religieuses professes du chœur et trente converses (1); et qu'on donna la maison de Port Royal de Paris, avec toutes ses dépendances et le tiers de tout le revenu, à sept ou huit seulement qui se séparèrent des autres, et qui eurent, pour première abbesse, la sœur Dorothée, l'une d'entr'elles, de qui j'ay parlé ailleurs (2). On voit assez combien ce partage étoit inégal, par rapport au nombre de Religieuses qui étoient dans chacune de ces deux maisons. Cependant celle des champs se soutint toujours, par un effet de la benediction que Dieu répandit sur l'abondance de ses charitez : et au contraire celle de Paris s'incommoda extrêmement par les dépenses qu'elle fit en bâtimens, et par sa facilité à recevoir toutes sortes de personnes en pension, qui leur furent plus à charge qu'elles ne leur apportèrent de profit.

Après la mort de la sœur Dorothée (3), l'archevesque de Paris, prédecesseur de celuy cy, y fit nommer une de ses sœurs (4), qui étoit une tres bonne Religieuse et sans ambition. Elle eut même, à ce qu'on disoit, assez de peine à se résoudre d'accepter cette abbaye, par la grande idée qu'elle auoit conceüe de la sainteté

(1) L'Imprimé a mis : « 50 Converses, » par erreur, p. 475.

(2) T. III, pages 64-65.

(3) 4 janvier 1685. Voir t. III, p. 66.

(4) Elisabeth Marguerite de Harlay morte le 4. janvier 1695. » Premier éditeur, p. 475. Elle étoit auparavant abbessse de la Virginité, au diocèse du Mans, près de Vendôme.

des Religieuses de Port Royal, ne distinguant point celles de Paris de celles de la campagne. Et l'on m'a aussi assuré, de fort bonne part, qu'une fosse ayant été faite dans le cloistre, près de la Mere Marie Angélique Arnauld, cette excellente abbesse dont j'ay tant parlé, comme on luy vint dire que l'on auoit découuert une partie de son corps, qui s'étoit trouuée en son entier de même qu'au temps qu'on l'enterra, elle vouloit de bonne foy que l'on en fist une information, parlant de cette mere comme d'une sainte : car elle étoit sans préuention et jugeoit des choses avec la simplicité d'un cœur droit, qui estime et qui honore la vertu partout où il la découure. Mais des personnes moins simples qu'elle luy imposèrent silence, et luy firent voir les conséquences fâcheuses de faire passer pour sainte la mere de tant de filles qu'on auoit longtemps présentées comme herétiques, et qu'on auoit même dépouillées de la maison où elle étoit établie abbesse. C'en étoit assez, non pas peut estre pour la persuader tout à fait, mais au moins pour l'engager à se taire sur une chose qui eust été mal receuë. Ainsi cette affaire demeura comme étouffée. Et l'archeuesque, son frere, ne témoignoit pas se mettre beaucoup en peine de rétablir le desordre des affaires de sa maison, ne trouuant peut estre pas en elle tout ce qu'il eust souhaitté pour les grands desseins qu'il eust depuis.

Après donc qu'elle fut morte, il fit nommer en sa place une de ses nièces (1), qui étoit prieure de Saint Aubin (2),

(1) « Marie-Anne de Harlai de Chamvallon. » Premier éditeur, p. 476. Elle fut nommée abbesse de Port-Royal de Paris, dans le courant de janvier 1695.

(2) Il y avait d'abord : *prieuré*, et, au-dessus de ce mot barré, une autre main a mis : « *abesse*. » Nous rétablissons le texte primitif, plus conforme à la vérité, d'après Toussaint Du Plessis. « Le P. Pom-

près de Gournay, en Normandie; fille d'un esprit résolu et entreprenant, tel qu'il falloit à ce prélat pour exécuter le dessein qu'il prit. Car on assure, comme une chose très constante, qu'il avoit entièrement résolu, pour rétablir l'abbaye de sa nièce, d'y réunir de nouveau au moins des champs, dont il vouloit faire transférer la plupart des Religieuses en d'autres couvens, afin de faciliter cette réunion (1). Et l'on tient que toutes ses mesures étoient prises, quoy que fort secrètement, sur l'exécution de ce projet. Mais si, comme dit le proverbe, l'homme propose, c'est Dieu qui dispose. Et il mourut en la manière que je l'ay marqué, trois ou quatre jours avant celui auquel il devoit accomplir les vœux de sa chère nièce; car on trouva tout le projet parmi ses papiers, après sa mort (2).

Cependant l'abbesse de Port Royal de Paris, se voyant échoué de ses esperances par l'élévation du nouveau prelat (3), qu'elle jugea bien n'estre pas un homme à

moderate, dit-il, avança en 1667 que ce Prieuré avoit été depuis peu érigé en Abbaye, et il est vrai que Madame Renée de Harlay, qui en étoit Prieure, avoit pris le titre d'Abbesse en prêtant serment pour ce bénéfice à l'Eglise cathédrale de Rouen, le 1 Novembre 1667. Mais il n'est pas moins vrai que ce n'a jamais été et que ce n'est encore qu'un Prieuré » (1740) — *Description de la Haute-Normandie*, t. I, p. 166 — Saint-Aulm-sur-Gournay ou Saint-Aulm-Bray, à deux kilomètres au N.-O. de Gournay, avoit donc un Prieuré de Bernardins de l'ordre de Cîteaux.

(1) Une lettre de M. Tronchay, secrétaire de M. Tillemont, adressée à l'abbesse de Port-Royal des Champs, la Mère Agnès de Sainte-Marthe Hacine, le 1<sup>er</sup> février 1695, donne des détails sur l'état de gêne et de délabrement de Port-Royal de Paris, et fait mention de quelques-uns de ces projets. Voir M. Saint-Beuve, qui cite cette lettre, *ibid.*, t. II, page 126-127.

(2) Il mourut, le samedi soir, 6 août 1695. — L'existence de ce projet est confirmée par une seconde lettre de M. Tronchay, du 8 octobre suivant, *ibid.*, t. V, pages 128-129.

(3) M. de Noailles, archevêque de Paris, le 19 août 1695. Voir plus haut, p. 204.

prendre part à cette injustice, fit jouer d'autres ressorts et tenta une autre voye, pour tâcher au moins de se mettre un peu plus au large. Elle fit représenter adroitement au Roy, par des personnes qui auoient autant de consideration pour elle que de credit auprès de Sa Majesté, que le reuenu de l'abbaye de Port Royal des Champs étoit beaucoup plus considerable que celui de la Maison de Paris ; qu'ainsi l'une étoit fort à son aise, tandis que l'autre souffroit ; et qu'il y auoit une espece d'injustice que celles qui auoient toujours été si soumises fussent si mal partagées, pendant que les autres auoient tout le bien de leur costé. Mais, comme on sçait que ce prince est par luy même tres équitable, et ennemy naturellement de tout ce qui luy paroist n'estre pas juste, on ne manqua pas de faire venir au secours le mensonge, en luy témoignant que, le nombre des Religieuses de la campagne étant alors tres petit, elles n'auoient pas besoin d'un si gros bien. Un discours si specieux produisit sur l'esprit du Roy tout l'effet qu'on auoit esperé, car il crut ce qu'on luy disoit ; et, trouuant dans ce qu'on luy representoit d'une maniere si plausible une espece d'équité, il ne put point decouurir d'abord les ressorts cachez qui faisoient jouer cette intrigue. Je dis les ressorts cachez ; car il y en auoit de differens. Un homme puissant à la cour, qui prenoit les interets d'une Religieuse de la Maison de Paris, et qui étoit sollicité fortement par elle, étoit bien aise, en sa consideration, de seruir cette abbaye, et s'employoit, de tout son pouuoir, pour luy procurer ce qu'elle ambitionnoit. L'abbesse auoit ses intrigues particulieres, qui regardoient son propre interest, à cause du poste qu'elle occupoit en ce lieu. Et enfin les ennemis de Port Royal, trouuant leur compte dans la ruine de cette maison qu'ils haïssoient depuis si longtemps, trauailloient avec



ardeur à faire réussir une affaire qui alloit à acheuer de la détruire, comme ils auoient commencé. Ainsy on ne peut trop plaindre les meilleurs princes d'estre exposez malgré eux à tant de surprises de la mauuaise volonté, et j'ose dire de l'infidélité des personnes qui les approchent; ni trop détester cette perfidie qui sçait se couvrir si adroittement d'une apparence de justice, pour mieux tromper ceux dont on seroit obligé de respecter le caractère

Cependant les Religieuses de Port Royal des champs, auerties de tout ce qui se passoit, firent dresser une requeste, dans laquelle elles prenoient la liberté de représenter au Roy la maniere dont le partage de tout le bien s'étoit fait entre les deux abbayes, et les auantages considerables qu'on auoit fait à la maison de Paris; quoy qu'il y eust si peu de proportion entre le nombre des Religieuses qui y étoient, au temps du partage, et celui des Religieuses de la campagne. Et elles y ajoutoient, pour faire mieux voir combien ce que l'on auoit donné à la mai-on de Paris étoit considerable, que la crainte qu'eurent ceux qui étoient maistres du partage que les Religieuses de la campagne ne s'auisassent, quelque jour, de demander qu'on leur fist justice sur ce qu'on auoit donné de trop aux autres, les auoit portez à faire mettre dans la transaction cette clause : que, par le moyen du present partage, les biens et reuenus des deux abbayes seroient irreuocablement, et demeurentoient entièrement separez; sans que l'une pust jamais reuenir en compte avec l'autre. L'affaire fut donc portée au Conseil du Roy, et il interuint un Arrest (1) qui

(1) Toute cette affaire est de l'année 1696, et Besoigne en rend compte de la même façon, *ibid.*, t. II, pages 599-602. Ils auoient eu les mêmes pièces sous les yeux.

nommoit des commissaires pour aller faire la visite de l'état du reuenu des deux abbayes, du nombre des Religieuses qui y étoient, et de l'administration du bien qu'elles possedoient. Ces commissaires étoient les deux superieurs des deux abbayes; sçauoir l'abbé de Haute-fontaines (1), grand vicaire de l'archeuesque de Paris et superieur de l'abbaye de Port Royal des champs, et le prieur de l'abbaye royale de Saint Denys (2), superieur de Port Royal de Paris. Ces deux commissaires firent leur visite dans la maison des champs, où l'on leur fit voir les comptes du reuenu et de la dépense, qu'ils auoüerent auoir trouué d'une exactitude, d'une netteté et d'une beauté charmante. Mais surtout ils ne pouuoient se lasser d'admirer comment, avec un reuenu si mediocre, elles trouuoient le moyen de nourrir et d'entretenir une communauté de quarante Religieuses professes de chœur, sans les conuerses, et de faire encore une aussy grande quantité d'aumônes, reuétant un fort grand nombre de pauvres, assistant beaucoup de familles accablées de misere, donnant du potage, tous les jours, à ceux qui se presentoient, et enuoyant des remedes à une infinité de pauvres malades (3).

(1) Simon Roynette, nommé en 1692. — Haute-fontaine, Oise, arrond. de Compiègne.

(2) Dom Loo, Bénédictin, fut trois fois « prieur de l'abbaye de « Saint-Germain-des-Prés, » d'après le *Gallia Christiana*. T, IV, p. 487.

(3) Un « Recueil des Estampes de l'Abbaye de Port-Royal des « Champs, gravées depuis 1709 jusqu'à présent, » (?), par Magdeleine Hortemels, pour la plupart, nous offre : *Les Religieuses de Port-Royal des Champs pansant les malades, et, La Distribution des Aumosnes de Port-Royal des Champs*. Une réduction de ces deux gravures a été placée en tête des mois de Novembre et de Décembre du NÉCROLOGE, comme cela a eu lieu pour dix autres d'entr'elles, en tête des dix autres mois. — Voir, plus loin, PORT-ROYAL DES CHAMPS, AVANT PENDANT ET APRÈS SA DESTRUCTION.

Ils firent de même conjointement la visite de la maison de Paris, dont les comptes leur firent voir qu'il y avoit un revenu considerable, et qu'il dependoit de l'œconomie de le bien administrer et d'en bien user. Ils presenterent ensuite au Conseil l'information de leur visite. Et le Roy, surpris de la fausseté de tout ce qu'on luy avoit dit touchant le revenu et le nombre des Religieuses de la Champagne, ne voulut point entendre parler davantage de cette affaire (1) : ce qui mortifia pour le moins autant les ennemis de cette sainte maison, qui s'étoient déjà vantez de luy avoir coupé une partie de ses viures, que l'abbesse de Paris, qui se tenoit assurée, sur la parole de ceux qui ont aujourd'huy tout le credit, de grossir considerablement le revenu de sa maison. Mais toutes ces personnes de pieté benirent beaucoup le Seigneur de ce qu'il avoit daigné éclairer un prince qui ne demandoit qu'à connoistre la verité, pour luy faire decouvrir et briser un piège qu'on avoit dressé pour opprimer l'innocence. Et ce sont encore les vœux qu'elles font tous les jours à Dieu, pour luy demander qu'il acheve d'éclaircir l'esprit de Sa Majesté sur le sujet de tant d'autres impressions tres facheuses qu'on s'est efforcé de luy donner, depuis plus de quarante ans, contre cette maison, ou l'on peut bien assurer que ce grand prince avoit une joye extrême de decouvrir tout le bien solide qui y est, et de demeurer convaincu de la fausseté de mille fausses choses qu'on luy impute sans fondement.

C'est à quoy sans doute pourront servir dans la suite

(1) Les Religieuses de Paris revinrent à la charge, en 1703, et succédèrent devant le Grand Conseil, qui, sur nouvelle requête, finit, le 9 février 1707, par leur donner gain de cause, en révoquant l'ancien arrêt de partage. Mais deux années seulement séparaient Port-Royal des Champs de sa ruine définitive.

tant de visites qu'on y a faites, dont tout le fruit jusqu'à présent a été l'admiration, où sont ceux qui les ont faites, de la pitié incomparable de cette maison et de l'injustice de tant de fausses accusations qu'on a répandues contre elle, depuis plus d'un demi siècle. Premièrement les grands vicaires de l'archevêque de Paris l'ont examinée avec des yeux de juges et de censeurs. Et bien loin d'y rien remarquer qui méritast les reproches injurieux que luy ont fait ses ennemis, ils y ont même trouvé tant de sujets d'édification qu'ils avoient beaucoup de peine de s'en taire dans le public : et la seule crainte qui les oblige de se modérer dans les louanges qu'ils donnent à ces saintes Religieuses, est celle qu'ils ont d'exciter de nouveau la jalousie de leurs ennemis contre elles ; de même que plus autrefois les Juifs releuoient la gloire et la puissance de Jesus Christ, plus la haine et la mauuaise volonté des Pharisiens augmentoit à son égard.

L'archevêque de Paris (1), ce saint prelat, digne choix de la pitié du Roy, ne s'est pas contenté de connoître par ses grands vicaires l'état véritable de cette maison. Mais, imitant Dieu, dont il tient la place, il a dit : « Je descendray et je connoistray par moy même la vérité de toutes choses. » Il s'y est donc transporté (2). Il y est entré, la lampe ardente à une main et la balance de la

(1) « M. de Noailles, » dit le premier éditeur, p. 482, mais en supprimant « ce saint prelat, » éloge qu'il ne méritait plus à ses yeux, après la destruction de Port-Royal des Champs, en 1709.

(2) Sa visite, promise dès son avènement, en 1695, eut lieu le 20 octobre 1697. — Voir, ci-après, dans les LETTRES INÉDITES de du Fossé, la 10<sup>e</sup>, qui paraît adressée à la sœur Marie Angélique de S<sup>te</sup> Thérèse Arnauld d'Andilly, religieuse à Port-Royal des Champs. Le début offre des réflexions sur la visite du Prélat, en réponse à la lettre où cette Religieuse lui en transmettait les détails.

justice à une autre, pour tout voir et tout peser au poids du sanctuaire. Il a parlé à toutes les sœurs. Il les a interrogées sur leur créance et sur leur conduite. Et, après avoir cherché inutilement tout le mal qu'on leur impute, sans y trouver autre chose qu'une admirable charité, qu'un attachement inviolable à tous leurs devoirs, une parfaite soumission pour tout ce qui regarde la foy de l'Eglise, une résignation étonnante à toutes les croix qu'il plaît à Dieu de leur enuoyer, une humilité très profonde et une simplicité accompagnée d'une sagesse vraiment chrestienne, il s'est senti obligé de rendre au Roy un témoignage authentique de ce que luy même avoit veü de ses propres yeux et entendu de ses oreilles dans cette maison qu'on luy représente, depuis tant d'années, souz l'image affreuse d'une retraite de gens également révoltés contre l'Eglise et contre l'Etat.

Mais, afin que rien ne manquast à l'exatitute de la connoissance qu'on prétend avoir d'une maison si fort décriée par ses ennemis, ce même prelat ne s'est pas encore contenté de l'avoir visitée par ses grands vicaires et par luy même. Et il a voulu que des confesseurs extraordinaires, nullement suspects de luy estre favorables, acheussent en quelque sorte cette visite et cet examen si important pour le repos de ces pauvres filles, qui ne desirent que la liberté de servir Dieu dans la paix du Saint Esprit. Ces confesseurs y arriuerent justement dans le temps de l'Adoration du Saint Sacrement. Et, étant entrez dans l'Eglise, ils furent bien aises d'observer la maniere dont cette ceremonie s'y faisoit. Ils virent tous les domestiques au dehors, et les Religieuses au dedans se prosterner, avec une deuotion très fervente et une sainte frayeur, devant le corps adorable de Jesus Christ dans le moment que le celebrant donnoit la benediction, et qu'elles chantoient d'un ton ma-

jestueux ces paroles : *Benedicat nos Deus, Deus noster ; benedicat nos Deus : et metuant eum omnes fines terræ.* Il est vray que ces Messieurs furent si frappez de ce qui se presenta ainsy tout d'un coup à leurs yeux et à leurs oreilles, sans qu'ils pussent soupçonner qu'il y eust rien en cela de recherché et d'affecté, qu'ils ne purent s'empescher de se dire, au sortir même de l'Eglise : « Est il possible qu'on ait accusé cette maison de ne pas croire au Saint Sacrement de l'autel ; cette maison où tout respire, tant au dehors qu'au dedans, une si profonde veneration pour cet auguste mystere que jamais peut estre il ne s'est veû, en aucun lieu, rien qui soit capable de frapper plus fortement les impies (1). » Et, après s'être acquitté de la fonction pour laquelle on les auoit enuoyez, ils retournerent à Paris, non seulement si contens, mais si comblez et si charmez de tout ce qu'ils auoient veû et entendu qu'ils en parloient à tous leurs amis, et qu'ils étoient, s'il m'est permis de me seruir de cette comparaison, comme ces vaisseaux que l'on a emplis de vin nouveau, et qui se vident à tous momens par la force des esprits qui y bouillonnent ; tant ils se sentoient aussi remplis eux mêmes de la

(1) La même impression se retrouve dans une *Relation*, à la date du 30 mai 1693, où M. Louail, attaché au jeune abbé de Louvois, rend compte d'une visite qu'il avait faite, en compagnie de MM. Hersan, Rollin et de Farg. (sic), le mercredi 27 mai, dans l'Octave de la Fête-Dieu, à Port-Royal des Champs. La description des lieux et de la Procession du Saint-Sacrement présente un tableau saisissant. On ne saurait trouver « d'impression plus vive et plus tendre, rendue avec « plus de simplicité et d'onction. » M. Sainte-Beuve a cité cette touchante Relation, *ibid.*, t. V, pages 120-123. — Le *Recueil des Estampes de Port-Royal*, dont nous avons déjà parlé, (p 226,) contient aussi : « *Procession des Religieuses de Port-Royal à la Feste du Saint-Sacrement.* Magd. Hortemels sculp. » Le *NÉCROLOGE* en donne une réduction dans la vignette placée en tête du mois de Juin.

ferueur de cet esprit de pieté, de charité et de sainteté qu'ils auoient trouué dans cette maison.

Voilà donc ce que, selon Jesus Christ, on peut regarder comme une attestation vraiment authentique de l'innocence des Religieuses de Port Royal, puisqu'elle est fondée non pas seulement sur des témoins qui suffisoient, au temps de la Loy, pour rendre un fait auéré, mais, ce qui est bien plus considerable, sur le témoignage irreprochable des trois visites solennelles dont j'ay parle. Ainsy, quand on veut encore appeller de tels témoignages, et ajouter foy preferablement à de vaines préuentions et à des bruits vagues, qui n'ont pour tout fondement que la passion; c'est qu'on aime à se tromper; c'est qu'on n'est guere touché de l'amour de la justice; c'est qu'on n'aime pas assurément son prochain comme soy même, puisqu'on seroit plus sensible à des calomnies qui nous toucheroient personnellement; c'est enfin qu'on ne craint point de violer les regles les plus inuiolables de l'équité dans ses jugemens, et de se rendre coupable deuant Dieu d'une leuerite criminelle, en condamnant si legerement ceux qu'il justifie d'une maniere si authentique.

Le public me pardonnera, si je repete peut estre trop souuent les mêmes choses. Mais c'est qu'il est difficile d'auoir été, depuis plus de cinquante ans (1), témoin oculaire de toutes ces choses, et de n'en pas pas attester la verité, lorsqu'on la voit obscurcie par cent impostures. Les Apostres disoient autrefois aux Juifs : Qu'ils ne pouuoient pas ne point dire ce qu'ils auoient veü et entendu, pour attester l'innocence de Jesus Christ qu'ils

(1) Entré dans les Ecoles de Port-Royal des Champs, en 1643 (l. I, p. 33), il y avoit, en 1698, cinquante-cinq ans que l'auteur connaissait cette Maison, quand il en portoit le jugement qui va suivre.



auoient eux mêmes crucifié, et pour établir la vérité de sa résurrection. Et j'ose bien déclarer aussy que je ne puis pas ne point dire ce que j'ay veû et entendu, pour faire connoistre à tout le monde, autant que j'en suis capable, l'innocence de ces saintes Epouses, qui, semblables à des colombes, ne peuuent se deffendre que par leurs secrets gemissemens deuant leur Epoux. L'on a bien pu remarquer, par la lecture de ces Memoires, que j'ay été engagé insensiblement à parler d'elles, par la liaison si étroite qu'il a plu à Dieu de me procurer, dès mon enfance, avec cette sainte maison, où j'ay commencé proprement à le connoistre et à le servir; où j'ay veû deuant mes yeux mille exemples d'une vertu admirable, qui m'ont fait succer, pour le dire ainsy, la pieté et la crainte du Seigneur avec le laict(1); où deux de mes sœurs ont eû le bonheur de viure et de mourir tres bonnes Religieuses (2); où l'un de mes freres, qui étoit mon aîné, s'est tenu heureux de mourir aussy dans les seruices de charité qu'il rendoit, comme beaucoup d'autres, à ces saintes filles (3); où ma mere même a souhaitté avec ardeur d'estre enterrée, enuisageant cette solitude comme un lieu d'une benediction toute particuliere (4). Comment donc pourrois je, tenant à cette maison par tant de liens, dont Dieu seul a été l'auteur, n'y pas penser tres souvent, n'en pas parler et n'en dire pas ce que je connois avec certitude, comme témoin oculaire, pouuoir servir à

(1) Ces mêmes sentiments sont exprimés, avec plus de développement et de chaleur, dans une lettre du 9 octobre 1697, adressée à la sœur Marie Angélique Arnauld d'Andilly, Religieuse à Port-Royal des Champs. Voir, ci-après, la 9<sup>e</sup> lettre dans les LETTRES INÉDITES.

(2) Anne Thomas, t. I, p. 152, et t. II, p. 65. — Madeleine Thomas; voir plus haut, page 218.

(3) Henry Thomas, t. I, p. 216.

(4) Madeleine Beuzelin, t. III, p. 282.

la justification pour détruire, par l'evidence de la verité, que l'ignorance ou la malice publie de contraire?

Il est vray que le Seigneur m'a réduit, depuis un an et demy, au silence, par une paralysie qui commença, il y a plus de deux ans à se jeter sur la langue et sur tous les muscles du larynx et des machoires, et qui, ayant toujours augmenté depuis, malgré les meilleurs remèdes des plus habiles medecins, et malgré les eaux de Bourbon où j'ay été, m'a osté enfin entierement la parole et causé une grande difficulté à prendre de la nourriture et à boire(1). Et peut estre qu'on m'accusera de n'entrer pas, comme je deurois, dans les desseins qu'il semble que Dieu ait sur moy, lorsque je me dedomme, en quelque sorte, par le moyen de la plume, de la perte de la parole. Mais je suis tres persuadé, au contraire, que rien ne peut m'estre plus agreable, dans l'état de souffrance où il m'a mis, que de repasser ainsy par mon esprit toutes ses misericordes, pour les faire connoistre à ses serviteurs; et que rien aussy ne m'est plus avantageux à moy même que d'y penser tres souuent, pour luy en rendre des continuelles actions de graces. Mais il est bon, auant de finir ces Memoires, d'ajouter encore icy quelque chose de plus particulier sur le sujet de ma maladie.

---

(1) Sur son état de santé, pendant les deux dernières années de sa vie, 1697 et 1698, voir les LETTRES INÉDITES ci après. Il en est question dans presque toutes celles dont le Recueil se compose.

## CHAPITRE XXXV.

— 1696 — 1698. —

L'auteur poursuit les *Explications sur le Nouveau Testament*. — Paralytie de langue. — Séjour au Fossé. — Visite à M<sup>me</sup> de Grumont, à Forges. — Blessure à la jambe. — Multiplicité de remèdes sans effet. — Consultation de Fagon. — Nouveau voyage aux Eaux de Bourbon. — Son logement. — La douche. — Le séjour. — Attaque de pleurésie. — Indication des remèdes. — Départ de Bourbon. — Retour à Paris. — Il s'adresse à une Allemande. — Pélerinages et neuvaines. — Séjour au Fossé. — Le curé de Bouelle. — Le médecin de Chaudrey. — Motifs de tant de détails. — Pieuses réflexions à ce sujet. — Visite à Madame de Théméricourt. — Eloge de cette famille. — La relation de sa mise à la Bastille, écrite chez elle. — Comment elle devient l'occasion des *Mémoires*. — La rédaction en est aussitôt commencée au Fossé. — La maladie l'interrompt. — L'auteur la reprend au Fossé et la poursuit à Paris. — Mort de M. de Tillemont. — Etat de leur santé. — La famille et l'éducation de M. de Tillemont. — Ses travaux historiques. — Ses qualités morales et littéraires. — Son entrée tardive dans la prêtrise. — Eloge de ses vertus et de son caractère. — L'amitié de du Fossé sera l'excuse de ces détails. — Une toux violente vient interrompre les *Mémoires*. — Il les reprend et les termine. — Son bonheur d'avoir pu rendre un témoignage public à tant de personnes pieuses qu'il a connues. — Résumé des circonstances qui ont amené ses rapports avec elles. — Il a voulu dire la vérité et ne blesser personne. — De là vient la suppression des noms propres. — Son amour de la paix en est aussi la cause. — Il serait heureux d'arriver à la conciliation en détrompant bien des gens. — Liaison intime entre l'exposé de sa vie et la justification de Port-Royal. — Véracité et sincérité de son témoignage. — Pourquoi son nom est mis en tête de ses *Mémoires*. — L'amour de la vérité a été son seul guide. — Prière finale pour remercier Dieu de ses bienfaits, pour lui demander de bien mourir et d'éclairer le Roi au sujet de ses amis.

J'étois appliqué à travailler sur le Nouveau Testament, pour satisfaire le desir de plusieurs personnes qui

souhaittoient toute la Bible expliquée, selon le sens littéral et spirituel(1) : et l'explication de l'Euangile de saint Jean(2), qui est d'une grande obscurité en beaucoup d'endroits, et qui m'engagea à lire, pour l'éclaircir, de gros volumes des Peres grecs, m'auoit surtout extrêmement épuisé, pendant le caresme de l'année 1696, lorsqu'après Pasques(3) je me sentis attaqué d'une espece de petite fluxion à la langue. C'étoit d'abord si peu de chose que je fus bien deux mois et demy, sans qu'on s'apperceust, dans la maison, que j'auois peine à parler, sentant moy seul cette difficulté d'autant plus que j'auois toujours parlé tres facilement, et que j'articulois la parole d'une maniere à me faire entendre aisément des personnes les plus sourdes. Nous allâmes ensuite passer, à nostre ordinaire, quelques mois à la campagne(4). Et là, mon mal s'augmentant toujours, j'usay de quelques remedes de l'abbé de Luçay(5), dont j'ai éprouué l'excellence en bien des rencontres, mais qui ne me soulagerent en aucune sorte dans celle cy. En ce même temps, une Dame de de la Cour(6), fort distinguée pour sa pieté aussi

(1) Il continuait les *Explications sur la Bible* de M. de Saci. Voir t. III, p. 272.— Deux extraits de Lettres, placés au n° 19 des **LETTRES INÉDITES DE DU FOSSÉ**, le premier, à la date du 30 janvier 1695, le second, à la date du 2 janvier 1697, nous apprennent le commencement de l'impression et l'impossibilité pour l'auteur de continuer ses travaux. La fin de la lettre n° 5 parle de la distribution d'un volume des *Explications du Nouveau Testament*. Voir, plus loin, **LETTRES INÉDITES**, etc.

(2) Il termina les explications de l'Evangile de S<sup>t</sup> Jean et fit neuf ou dix chapitres des Actes des Apôtres. *Ibid.* Voir plus loin la liste des ouvrages de M. du Fossé, dans la *Bibliographie*, à la fin des **PIÈCES DIVERSES**.

(3) Pâques tombait le 22 avril.

(4) Au Fossé, vers le mois de juillet.

(5) Voir t. III, p. 39, 40, 41 et *passim*.

(6) L'imprimé la nomme : « C'est Madame la comtesse de Grammont. »

bien que par sa naissance, qui beuvoit des eaux dans notre voisinage à Forges, me fit témoigner par plusieurs personnes que, si elle eust eût son équipage, elle seroit venuë nous voir au Fossé, et qu'elle esperoit que je l'irois voir moy même. Il est vray que, m'étant mis sur le pied de viure au Fossé fort retiré, dans le temps des beueurs d'eau, pour n'estre point accablé de monde, je demeuray quelques jours sans répondre aux honnestetez de cette Dame, dont je connoissois la pieté et que je sçauois estre assez raisonnable pour interpreter fauorablement la cause de mon silence. Mais, comme je vis qu'elle ne se lassoit point de me faire dire la même chose par différentes personnes, je me donnay à la fin l'honneur de luy témoigner par une lettre les veritables raisons qui m'empeschoient d'aller à Forges. Et j'ajoutois même quelque chose de cette difficulté que j'auois alors à parler. Elle y répondit par une autre lettre toute remplie de bonté, en m'assurant que ce seroit une vraye mortification pour elle de partir de Forges sans m'auoir veû ; et que même elle auroit été bien tentée de venir voir elle même s'il étoit vray que j'eusse peine à parler. Cependant la maniere dont elle escriuoit m'ayant fait juger que je la desobligerois d'en demeurer là, j'allay avec ma belle sœur luy rendre visite ; et nous trouuâmes qu'il y auoit plus à gagner qu'à perdre dans la conuersation de cette Dame, qui, ayant été autrefois éluee à Port Royal, n'a jamais rougy, au milieu de la Cour même, de parler pour la justification de cette maison, dont elle connoissoit par elle même la solide pieté aussi bien que nous (1). Ainsy

P. 488. — Elisabeth Hamilton, issue d'une famille écossaise réfugiée en France, après la mort de Charles I<sup>er</sup>, femme de Philibert, chevalier et plus tard comte de Gramont.

(1) Remarquable par son esprit et par sa beauté, M<sup>lle</sup> Hamilton avait fait une charmante figure à la cour de Charles II d'Angleterre, et,

elle meritoit bien sans doute, comme elle m'auoit fait l'honneur de me le mander, que nous fissions quelque distinction d'elle d'avec le commun des autres dames qui vont à Forges se diuertir en prenant les eaux.

Au retour de cette visite, il m'arriua, dans le Fossé même, un accident, qui, bien que leger en soy, ne laissa pas d'auoir des suites assez fâcheuses. En passant du grand chemin dans un clos, pour euter un mauuais pas, je donnay inconsidérément contre un pieu planté au milieu du passage même, et je me blessay à l'os de la jambe. Ce mal, qui ne paroissoit rien d'abord, s'aigrit dans la suite de telle sorte que je fus près de deux mois sans pouuoir marcher. Et pendant ce temps mon autre mal s'augmenta beaucoup; en sorte que je commençois à auoir une vraye peine à parler. Nous nous hastâmes de reuenir à Paris (1), d'où mon frere alla consulter le medecin de Chaudraye (2). Mais le remede qu'il m'ordonna,

devenue comtesse de Gramont, dans celle de Louis XIV, dont elle attira l'attention. Voir le portrait qu'en a tracé son frere, Antoine Hamilton, dans les *Mémoires du chevalier de Grammont*, avant le mariage qui en fit son beau-frère. chap. VII. Lors de son voyage de Forges, la comtesse de Gramont, bien près de la soixantaine, « avoit » sauvé et gardé finalement, après quelques naufrages, la religion » dans son cœur. » M. Sainte-Beuve, *ibid.*, t. II, p. 110, qui cite ce passage de nos *Mémoires* à l'appui. — Trois ans plus tard, fin juin 1692, à cause d'une retraite à Port-Royal des Champs pendant l'octave du saint-Sacrement, elle sera rayée de la liste des dames invitées à Marly : « Parce que, dit le roi, on ne doit point aller à Marly, quand » on va à Port-Royal. » Id., *ibid.*, t. V, p. 517

(1) Vers la fin de novembre 1696.

(2) Voir t. I, Avertissement, p. III. — Ce médecin étoit si fameux que sa médaille alloit se trouver, l'année suivante, dans un curieux ouvrage que Jean Bernier, médecin à Blois, lui dédia. En voici le titre anonyme. *Jugement et Nouvelles Observations sur les OEuvres grecques, latines, toscanes et françoises de maître François Rabelais, D. M., ou le véritable Rabelais réformé, avec la carte du Chinonois*

qui étoit de l'eau distillée de Betoine, me fit tant de mal que je crus presque estre empoisonné. Ensuite chacun de nos amis eut la bonté de m'amener tous les gens habiles qu'ils connoissoient. On me saigna souz la langue. Je pris des gouttes d'Angleterre (1). J'usay de l'esprit de corne de cerf et de l'essence de la poudre de vipere, d'extract de fleurs de tilleul, de ptisannes de vulneraires, de l'eau de ronces et de plusieurs autres remedes, que chacun disoit estre specifiques pour mon mal. Mais, bien loin de m'en sentir soulagé, ma paralysie augmentoit toujours (2).

Enfin un de mes amis (3), qui va souuent à la Cour, m'étant venu voir, touché de l'état daus lequel j'étois, me pressa de luy enuoyer un memoire exact de tous les symptômes de ma maladie, m'assurant qu'il le montreroit à M. le premier medecin et qu'il m'en rendroit bon compte. Je luy dressai ce memoire. Et il m'enuoya,

pour l'intelligence de quelques endroits du roman de cet auteur, ses médailles, celle de l'auteur du Jugement et des observations et celle du médecin de Chauldray, auquel cet ouvrage est dédié par un médecin, son contemporain et son admirateur. Paris, Laurent d'Houry, 1697, in-12, avec carte du Chinonois.

(1) Remède fameux à cette époque. « L'inventeur des *gouttes volatiles* d'Angleterre est un nommé Godoald, Médecin de Londres, où il exerçoit la Médecine avec réputation. Charles II, roi d'Angleterre, eut bien de la peine à obtenir de lui son secret, quoi qu'il lui en offrit vingt-cinq mille écus. Il le lui donna néanmoins; mais il crut faire une grace à son Prince de lui faire part de son secret pour cette somme. » *Dict. de Trévoux*, où se lit aussi la composition du remède.

(2) Aussi jugea-t-il à propos de faire son testament, à Paris, le 8 mars 1697. Voir le N° II, PIÈCES DIVERSES.

(3) Cet ami n'est autre que Racine, comme on peut le voir ci-après, dans le n° 6 des LETTRES INÉDITES, lettre adressée par du Fossé, le 6 avril 1697, à la Mère Agnès Racine, abbesse de Port-Royal des Champs, tante du célèbre poète.



quelque temps après, un écrit de M. Fagon (1) fort amical, où il paroissoit qu'il auoit beaucoup examiné mon mal sur le memoire que je luy auois enuoyé.

Il y marquoit une maniere particuliere, dont il croyoit que je deuois me traiter. Mais son sentiment, sur toutes choses, étoit que j'allasse promptement aux eaux de Bourbon. Plusieurs personnes de nos amis, qui auoient l'expérience de ces eaux, me pressèrent fort aussy d'y aller, des que la saison me le permettroit. J'y allay donc aussytost après Pasques (2) et mon frere voulut bien m'y accompagner. Il ne nous arriua rien de remarquable dans la routte, sinon que nous passâmes à trauers plusieurs regimens de dragons, qui quittoient leurs quartiers d'hiver pour aller joindre les armées du Roy en Flandres (3). Mais, quoyqu'il ne fasse pas toujours trop ardeur de rencontrer ces sortes de gens en certains lieux (4), ceux là étoient si bien disciplinez qu'il y en eut même deux qui empêcherent un jeune garçon, qui amenoit à Paris un cheual de prix d'estre volé par des gens qui auoient le dessein de luy enleuer ce cheual, ainsy qu'il me raconta luy même à quelqu'un de nos valets.

Nous logeâmes à Bourbon chez le sieur Raimond, tres habile apotiquaire, fort honneste homme, et charitable envers les pauvres malades, dont la maison est accom-

(1) Fagon (Gui Crescent), premier médecin de Louis XIV, depuis 1683.

(2) En 1697, Pâques étoit le 7 avril, et, le 8 avril, il ajoutait un premier codicille à son Testament. Voir aux Pièces diverses, n° II. — Il avait déjà accompagné son père à Bourbon, en 1664. Voir le récit du voyage, t. II, pages 199-223.

(3) Elles se montoient à cent vingt mille hommes commandés par Boufflers, Boufflers et Villeroy; mais les opérations se bornèrent à la prise d'Atti par les Français, en juin 1697, et furent suivies du traité de Ryswick, qui mit fin à la guerre contre la Ligue d'Augembourg.

(4) Voir t. III, p. 236.

pagnée d'un jardin assez agreable. Nous primes des eaux, selon les règles. Et ces eaux, selon l'effet extérieur qu'elles produisoient, sembloient deuoir me soulager, puisqu'elles me prouoquoient une legere sueur et la liberté du ventre, et que je les rendois aussy tres bien ; qui étoient tous les bons effets que l'on en pouuoit attendre. Un medecin fort experimenté, que j'auois fait consulter en passant à Montargis, m'auoit bien recommandé de prendre la douge sur la nuque du coù, et de me gargariser beaucoup la bouche avec les eaux minerales, après le disner. Je suiuis donc son conseil. Et je puis dire que je ne me fusse jamais figuré qu'on eust tant souffert, en prenant cette douge, que je souffris. L'extrait d'une lettre que j'en écriuis, vers ce même temps, à ma belle sœur, et qu'elle m'a montrée depuis, pourra faire mieux juger, que tout ce que j'en pourrois dire, quelle est cette sorte de supplice inuenté pour la guerison et en même temps pour la punition des pauvres malades. Car j'en étois viuement frappé, quand je l'écriuis, comme un homme qui en sentoit tout le poids et qui n'en étoit pas encore quitte (1).

« Mon frere vous a mandé tout le détail de ce qui re-  
« garde mon état present. C'est pourquoy je me conten-  
« teray de vous parler seulement de la douge qu'on m'a  
« donnée cinq jours de suite depuis sa derniere lettre.  
« C'est un vray *Opera* ; mais sans doute bien différent de  
« celui qui plaist à bien des gens. On entre en ce lieu,  
« à peu près, comme on est venu au monde. Et aussy  
« tost après on sent tomber sur soy comme un fleuve

(1) Tout ce second voyage aux Eaux de Bourbon a été fort tronqué par le premier éditeur. Il l'a résumé en trois pages (491-493), supprimant presque tous les détails, et transformant en récit le contenu des deux lettres qui vont suivre.

« d'eau bouillante : je perdis d'abord la respiration, et  
« crus aller expirer. Mais, après que j'eûs eû assez de  
« peine à me faire entendre, on s'arrêta. Et la nature  
« s'accoutuma peu à peu à ce qui luy auoit paru d'abord  
« insupportable. Au sortir de la douge, on vous couure  
« comme un mort, d'un double suaire ; et on vous jette  
« dans vostre lit, pour y passer une demy heure plus  
« ou moins, sans remuer ni pieds, ni bras ; pendant le-  
« quel temps il sort comme des ruisseaux de sueur de  
« tout vostre corps. Je n'ay jamais en ma vie tant sué,  
« moy qui me croyois d'un temperament fort sec. Et  
« je vous laisse à juger de la foiblesse où l'on se trouue  
« après une telle sueur. Je ne vois rien de plus humili-  
« liant, ni de plus penible que ce remede (1). Je le dois  
« prendre encore cinq jours : mais j'ay fait une pause, pour  
« ne me pas trop pousser. Car ce qu'il y a de cruel dans  
« ces eaux cy, c'est qu'on en fait boire, comme pour don-  
« ner la question, et qu'on plonge ensuite dans la même  
« eau bouillante ; qu'on empesche de dormir le long du  
« jour, lorsqu'on en meurt d'enuie ; et qu'on ne sçauroit  
« souuent dormir la nuit, lorsqu'on le voudroit. A quoy  
« ne s'engage t'on point pour prolonger quelque peu cette  
« vie ? Cependant toutes ces tortures n'ont pû encore me  
« delier la langue, qui est toujours également embarras-  
« sée. Tous les experts m'assurent, que cela ne me doit  
« point étonner, m'empescher de continuer les remedes ;  
« parcequ'il est d'ordinaire de voir des malades sortir de  
« Bourbon tres mécontents, qui y reuiennent à l'autre

(1) On connaît la fameuse lettre datée : *A Vichy, jeudi 28 mai 1676*, où M<sup>me</sup> de Sévigné fait à sa fille la pittoresque description de la douge, qu'elle commence à prendre. Elle n'en fut pas plus satisfaite que du fossé. « C'est, dit-elle, une assez bonne répétition du purgatif à laire. »

« saison avec joye, pour acheuer de se guerir . Je le crois  
« ainsy sur leur foy. etc. » *Du 2 May 1697.*

Voicy encore l'extrait d'une autre lettre que je luy écriuis, peu de temps après, où l'on verra ce qui m'arriua, à Bourbon, auant une maladie tres perilleuse où je tombay, comme je le marqueray ensuite.

« Vous voulez bien, ma tres chere sœur, que je me  
« desennuye un peu avec vous, en me donnant l'hon-  
« neur de vous écrire ce billet, tandis que mon frere est  
« allé à trois lieuës d'icy, pour tâcher de reparer une  
« perte que j'ay faite. Une de nos caualles de carrosse  
« mangeant moins bien qu'à son ordinaire, le cocher en  
« parla à un marechal qui passe pour fort habille, et  
« qui jugea à propos, de luy donner un breuuage, dont  
« il esperoit un bon effet. Mais dans le moment que la  
« pauvre beste eut pris le remede, elle entra dans des  
« agitations tres violentes, qui ne l'ont point quittée,  
« qu'elle ne soit morte. Cela ne m'a pas réjoüi, ni con-  
« tribué à rendre mes eaux bien salutaires. Mais il ne  
« faut pas que le chagrin passe les 24 heures. Je n'y  
« pense plus. Ce n'est, selon Mr Descartes, qu'une ma-  
« chine rompeuë (1). Il faut songer à en auoir une autre,  
« qui soit bien montée, et tâcher de la mieux conseruer.  
« On vouloit que je plaidasse contre le marechal. Mais  
« quel moyen d'esperer la justice, lorsqu'elle dépend  
« du témoignage d'autres maréchaux, qui n'ont garde de  
« déposer contre leur confrere en faueur d'un passant ?

(1) Encore une critique de la doctrine du célèbre philosophe qui  
« faisait de la bête une machine. » La Fontaine l'a combattue aussi,  
mais en proclamant bien haut son admiration pour

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu  
Chez les païens, et qui tient le milieu  
Entre l'homme et l'esprit.

*Discours de M<sup>me</sup> de la Sablière, X, 1.*

• Et d'ailleurs un procureur, que l'on consulta, sceut  
• fort bien dire, qu'on n'avoit point son recours contre  
• un medecin. Car qu'un malade mourroit au milieu de  
• ses remedes. On ne s'est guere aise effectivement,  
• de faire un procès aux medecins, lors même qu'on se  
• donne la liberté de les accuser d'avoir tué leurs ma-  
• lades : et on les paye même encore grassement. C'est  
• un usage receu pour les hommes. Pourquoi ne le  
• seroit il pas pour les bestes ? Au reste, j'ay acheué  
• de prendre la douge, qui m'a fait jusqu'à present autant  
• de bien, que les eaux par le dedans ; c'est à dire, rien.  
• Et il est vray que je sens de plus en plus, combien je  
• m'appercevois peu du plaisir que je prenois à parler,  
• lorsque je pouvois le faire librement ; sentant presen-  
• tement la dernière mortification de ne le pouvoir plus  
• faire. De penser étant seul, c'est une grande consola-  
• tion. Mais de penser étant avec d'autres, d'ouvrir tout  
• d'un coup la bouche, par le desir que l'on auroit de  
• parler, et de ne pouvoir produire ce qu'on a dans la  
• pensée ; c'est, je vous l'auoue, une des grandes priva-  
• tions où l'homme puisse tomber. Je sors presente-  
• ment d'une des plus sensibles mortifications que j'aye  
• reçues. Un capitaine aux gardes, homme d'esprit,  
• qui est logé souz ma chambre d'hyer au soir, est  
• venu pour me rendre visite comme à son voisin. Il  
• m'a trouué seul, et embarrassé au dernier point à ré-  
• pondre à ses civilitéz. Deux capucins l'ont releué de  
• sentinelle, et m'ont acheué (1). Comme je commence  
• à me fatiguer de boire par excès, je songe à me retirer  
• d'une vie si debauchée, et parce qu'il est nécessaire

(1). Comme ceux de Forgea, les Capucins de Bourbon ouvraient leur  
maison aux Buveurs d'eau et faisaient des visites et des quêtes à  
domicile.

« de quitter l'occasion et le lieu, j'ay résolu de partir  
« d'icy le vintième de ce mois. » *Du 12 May 1697.*

Mais le jour d'après que j'eus écrit cette lettre, c'est à dire le dimanche, je me trouuay fort incommodé pendant la messe, et au retour de l'église je ne pus disner. C'étoit la fièvre, qui me commençoit, et qui augmenta considérablement la nuit. Je fus pris aussy d'un mal de costé fort douloureux. Et, en deux ou trois jours de temps, je me trouuay en un tel état que j'enuoyay prier le curé de la parroisse de me venir confesser. J'eus bien de la peine à me faire entendre. Mais, comme il auoit beaucoup de patience et de charité, et que d'ailleurs il entendoit, comme à demy mot, par un effet de sa lumiere et de la viuacité de son esprit, j'eus tout lieu d'estre satisfait de la sagesse de sa conduite. Cependant nostre hoste, qui étoit, comme je l'ay dit, un apotiquaire fort habile, me voyant si mal, me pressa de faire venir des medecins, dont il y auoit bon nombre à Bourbon. Mais je ne voulus jamais y consentir, sçachant par experience que les saignées me sont mortelles, et que ces messieurs ne connoissoient point d'autre remede pour la pleuresie dont j'étois malade. Je me traittay donc toujours avec les remedes que nous sçauions estre specifiques pour ce mal ; c'est à dire que j'usay d'abord du jus de cerfeuil, avec du sucre en poudre et du vin blanc ; le tout faisant enuiron les deux tiers d'un verre, que l'on aualle, dans le même temps qu'on a appliqué exterieurement, sur le costé qui est malade, un cataplasme fait avec le blanc des poireaux coupez par rouelles, fricassez legerement sur le feu dans la poëse, avec un peu de bon vin, et écrasez ensuite avec la cullier. On le met sur des étouppes, avec un linge par dessus, tout le plus chaud que le malade les peut souffrir : et on les laisse au moins douze heures. Puis on en remet un autre fait de même ;

ce que l'on recommence jusqu'à quatre fois et plus, s'il est besoin, prenant bien garde, lorsqu'on lèue celui qui a passé douze heures sur le costé, que la vapeur ne vous vienne dans le nez; puisque vous gagneriez infailliblement le mal. Je me traittay donc ainsi pour l'exterieur. Et quant au dedans, lorsque j'eus pris une ou deux fois du jus de cerfeuil préparé, comme je l'ay dit, j'usay tous les jours, soir et matin, des potions de l'abbé de Luçay, qui sont aussy tres souueraines pour la pleuresie, et qui consistent en une cullerée de syrop violart, une cullerée de jus d'orange aigre, avec quelques zets (1), deux cullerées de bon vin, et le reste du verre d'eau d'orge un peu chaude, où l'on auoit mis infuser une racine de scorsonnaire coupée par roüelles. Dans la premiere cullerée de cette potion on prend sept ou huit grains de poudre de viperes, seulement le matin. Voila à peu près la maniere dont je me traittay; si ce n'est que ma boisson étoit une espèce de ptisanne, où il y auoit du syrop violart, un peu de l'esprit de souffre et autres choses. Enfin, en huit ou dix jours de temps, je me tiray par ce regime d'un état si périlleux. Il est vray que je fus, quatre ou cinq jours, si pressé de mal que je crus mourir; et que, bien que l'éloignement de tous mes amis me causast d'abord quelque peine, j'en fis neantmoins, ce me semble, à Dieu un sacrifice de bon cœur, regardant même, comme une chose auantageuse à mon salut, d'estre priué de la consolation de les voir en cet état. Mais les remedes prirent le dessus, et je fus dix jours à cracher le sang ou le pus. Nostre hoste fut si surpris et même si effrayé de l'effet de ces remedes, sans le secours de la saignée, qu'il croyoit absolument nécessaire, qu'il eut peine à croire ce qu'il voyoit et qu'il

(1) Plus habituellement *Zent*, dont le pluriel serait *Zents*.



me pria ensuite de luy donner par écrit cette sorte de regime : ce que je fis avec joye, y ajoutant même d'autres remedes excellens qu'il meritoit bien d'apprendre, à cause de sa charité pour les pauvres.

Cependant ma maladie recula un peu nostre départ. Et, au lieu du vintième de May, auquel nous l'auions fixé, nous le remîmes au vint sept, c'est à dire au lendemain de la Pentecôte. J'étois encore dans une foiblesse et dans un abattement incroyable : mais je crus absolument qu'afin de me retablir il falloit sortir d'un lieu qui me paroissoit si mal sain ; et qu'en prenant le grand air je recouvrerois, dans le voyage même, une partie de mes forces. J'eus encore le courage, en quelque état que je me trouuasse, d'aller à la Sainte Chappelle (1), le jour de la Pentecôte, de m'y confesser au Tresorier, qu'on me dit estre un excellent prestre, et qui l'étoit en effet, et de communier dans la chappelle du Caueau (2), où l'on conserve la Relique si pretieuse de la vraye Croix, à la messe que j'y fis dire par ce même Tresorier. Le lendemain, après auoir entendu la messe aux Capucins, nous montâmes, mon frere et moy, en une litière que je louay, pour m'accoutumer plus doucement au voyage, et nous allâmes coucher le même jour à Neuers, c'est à dire à dix lieuës de Bourbon : d'où ayant renuoyé la litière nous continuâmes nostre route dans nostre équipage. Il falloit auoir autant de résolution et autant d'enuie de partir que j'en auois, pour m'estre mis en chemin, quand je le fis. Car je me sentis encore si mal que je regardois presque comme une temerité de l'entreprendre. Cependant l'agitation du voyage et le grand air

(1) Voir t. II, pages 207-208.

(2) On l'appelait aussi « Chapelle du Trésor. » Voir t. II et l'Appendice X, *ibidem*, pages 319-320.

me firent tous les biens du monde. Et je me trouuay comme rétably de ma maladie, en arriuant à Paris (1).

Comme on m'auoit préparé à ne voir l'effet de mes eaux que deux ou trois mois après mon retour, j'attendois paisiblement quel en seroit le succès (2). Mais mon mal suiuit régulièrement son premier cours, et alla toujours en augmentant, soit pour la parole, soit pour la difficulté de boire et de manger. Enfin on m'enseigna une damoiselle Allemande, nommée Mademoiselle Vignole, qu'on me dit de tres bonne part auoir des remedes excellens, dont elle auoit fait dans Paris plusieurs guerisons miraculeuses. Comme on nous nomma différentes personnes qu'on assuroit qu'elle auoit gueries, mon frere se donna la peine d'aller partout s'informer de la verité de ces guerisons. Il parla aux personnes mêmes; il s'informa de la qualité de leurs maladies; et il demeura si conuaincu de tout ce qu'on nous auoit dit de cette dame, que nous crûmes qu'il n'y auoit rien à risquer à me mettre entre ses mains. Je le fis donc. Et il est vray que ses remedes me guerirent au moins de mes palpitations, dont j'étois souuent tres incommodé, depuis plus de trente ans (3). Mais, pour ce qui est de ma paralysie, ils ne purent l'empescher de croître à son ordinaire. Aussy, ayant dépensé beaucoup d'argent en ces remedes, je les quittay.

J'étois par moy même assez disposé à ne plus rien faire et à m'abandonner absolument à la volonté de Dieu. Mais le zele que la charité inspiroit à mes amis pour ma gue-

(1) Dans les premiers jours de juin 1697.

(2) Une lettre, qu'il adressa le 2 juillet 1697, à la Mère Agnès Racine, abbessse de Port-Royal des Champs, montre que l'effet des eaux de Bourbon fut nul. Voir la lettre n° 7 dans les LETTRES INÉDITES.

(3) En effet, il avait déjà des palpitations de cœur, en 1666, quand il fut mis à la Bastille. Voir t. II, p. 284.

rison, les portoit à me proposer toujours quelque chose de nouveau; tantost une neuuaine à un saint ou à une sainte; tantost un pellerinage; tantost une autre deuotion (1). Je me soumettois à tout, ne trouuant rien en tout cela que de tres bon, et esperant que, si mon corps n'en étoit point soulagé, j'en retirerois quelque grace pour mon salut. Cependant, étant allez (2) passer quelques mois à la campagne, à nostre ordinaire, je fus sollicité d'aller consulter un curé de nostre voisinage, fort celebre dans tout le païs, pour les guerisons extraordinaires qu'il a faittes (3). J'y allay donc avec mon frere et ma belle sœur, et il me parla de mon mal, comme un homme sage et experimenté. Il me donna des remedes; mais sans aucun bon succès.

Enfin, comme on me tourmentoit toujours pour aller voir le medecin de Chaudraye, quoyque je n'y eusse pas grande inclination, après l'épreuue que j'auois faite de ses remedes, je donnay encore les mains à ce voyage, à cause qu'on me reprochoit toujours que je ne l'auois point consulté moy même (4). J'y allay donc avec ma belle

(1) Port-Royal des Champs faisait une neuvaine pour lui au mois de juillet 1697, ainsi que les Carmélites du faubourg Saint-Jacques. On lui envoya du sang du cardinal Bérulle; il porta sur lui la croix épiscopale de Mgr Pavillon, évêque d'Alet, et refusa de ses restes que lui offrait M. Le Mettayer, curé d'Evreux. — Voir, dans les LETTRES INÉDITES, les n<sup>os</sup> 7, 14, 15 et 21. Toutes les lettres portant la date de 1697, c'est-à-dire les n<sup>os</sup> 6, 9, 11, 12 et 13, un extrait à la suite du n<sup>o</sup> 19, et les n<sup>os</sup> 21 et 22 donnent d'amples détails sur la santé de du Fossé et sur sa résignation dans la souffrance.

(2) L'auteur et sa famille, comme on l'a vu, passaient l'été au Fossé.

(3) Le n<sup>o</sup> 17 des LETTRES INÉDITES nous apprend qu'il s'agit du curé de « Boile qu'on dit être habile pour toutes sortes de maladies. » — *Bouelle* est dans le pays de Bray, à 13 kilomètres au Nord du Fossé, arrond. et cant. de Neufchâtel.

(4) Son frère l'avait consulté pour lui, comme on l'a vu plus haut, p. 237.

sœur, parce que mon frere étoit allé en ce même temps au Bosroger (1). Nous trouvâmes ce bonhomme dans sa chaumière, et au fonds d'une vallée affreuse, en un lieu dont les abords sont tres villains et tres difficiles (2). Ma belle sœur luy conta en peu de paroles mon mal et son origine, aussy bien que son progrès. Mais à peine me regarda t'il. Et, sans presque raisonner, il me donna d'une poudre pour prendre dans des potions, d'un onguent pour mettre à ma gorge, et la recepte d'une poudre à éternuer composée de fleurs de muguet, de sucrecandy et d'iris de Florence, égale quantité de chaque.

Je ne doute point que ceux qui se donneront la peine de lire ces Memoires ne soient ennuyés de la multitude de ces remedes ; qu'ils ne m'accusent d'une trop grande inquietude pour le rétablissement de ma santé et qu'ils ne trouvent que j'aurois bien pu au moins me dispenser de les fatiguer par la lecture de tant de choses inutiles. Mais je les supplie premierement de considerer que je n'étois peut estre pas fort coupable de me rendre au sentiment de mes amis, et de forcer en quelque sorte mon inclination qui m'auroit assez porté à me tenir en repos : en second lieu, qu'il peut estre avantageux de faire connoistre la maniere dont un mal, comme le mien, a été traité ; ce qui peut donner des vœux différentes aux personnes expérimentées : et enfin, qu'il pourra ne point paroistre si inutile d'avoir fait voir combien j'ay tenté de voyes, dépensé d'argent, fait de voyages, usé de remedes en un mot, combien je me suis tourmenté et épuisé pour recouurer ma santé, sans aucun succès ; si l'on veut bien

(1) Le Bosroger ou Boscroger, dont Augustin Thomas portait le nom, est dans la Seine-Inf., arrond. de Rouen, canton de Buchy, à 14 kilomètres Ouest du Fossé.

(2) Dans le départ. de l'Aube.

**en tirer avec moy la consequence pour laquelle je n'ay pas fait difficulté de marquer toutes ces choses. Car s'il est vray, ô mon Dieu, que rien ne nous coûte, quand il s'agit de la guerison de nostre corps ; s'il est vray que l'incertitude du succès de tant de remedes differens n'empesche point que nous ne les entreprenions avec ardeur, par l'esperance que nous donnent quelques hommes de nous guerir ; s'il est vray que, quelque penibles et assujettisans qu'ils soient, ils sont toujours addoucis par le desir de la santé dont nous nous flattons, et assez souvent contre toute sorte d'apparence ; quel sujet de confusion et de reproche pour nous dans ce qui regarde la sanctification de nos ames et l'acquisition du royaume que vous nous avez promis ! Tout nous paroist impossible, quand il s'agit du salut. Vous nous déclarez dans l'Euangile que, sans penitence, nous périrons tous, et qu'avec elle nous nous rendrons dignes de vostre royaume : cependant le seul nom de penitence nous effraye ; les remedes salutaires qu'elle nous presente nous paroissent des supplices ; nous tremblons, quand il s'agit de faire la moindre démarche dans la voye étroite. La certitude de vostre parole infaillible ne fait pas sur nostre cœur la même impression que les promesses trompeuses des hommes ; et, ajoutant moins de foy à la verité de vos Écritures qu'à la vanité des esperances qu'ils nous donnent, nous négligeons de rien faire pour sauuer éternellement nos corps et nos ames, lorsque nous faisons toutes choses pour obtenir la guerison temporelle d'une maladie, qui souvent ne se guerit point. et qui, étant guerie, ne peut différer que pour peu de temps nostre mort. Quelle inégalité de mesure dans nostre conduite, ô mon Dieu ! Et quelle insensibilité ! Quel aveuglement de vous mettre en quelque sorte dans la balance avec les hommes, et de donner à ces hommes, tout ignorans et**

trompeurs qu'ils sont, la préférence sur vous ! Quelle extrauagance de trouver facile tout ce qui se fait pour la conservation d'une vie de quelques années, et de regarder comme insupportable ce qui peut nous mériter une vie et une gloire immortelle ! Quel étourdissement d'esprit de ne rien craindre pour éviter un mal très-léger, et de tout craindre pour éviter des supplices éternels, quoy que vous nous assuriez, ô mon Dieu, que votre joug est doux et votre fardeau léger !

Mais j'ay beau faire moy même toutes ces réflexions sur la folie de la conduite des hommes et sur la mienne. Ce ne seront point nos pensées stériles qui feront produire à notre cœur le fruit d'une véritable conversion, si vous même, ô mon Dieu, n'y répandez votre grâce, pour luy faire bien comprendre la vérité de cette parole de votre apôtre : que toutes les souffrances de cette vie ne sont pas dignes d'estre comparées à la gloire que vous nous réservez pour la vie future ; et qu'on ne doit les considérer que comme une douleur très légère et de très peu de durée, en comparaison de ce poids d'une éternité de gloire, qu'elles produiront en nous. Faites donc, Seigneur, par votre infinie miséricorde, que je ne sois pas seulement affligé avec tous vos serviteurs, dont le partage en ce monde est la souffrance ; mais que je recueille véritablement le fruit de la croix que vous m'envoyez pour mon partage ; que je regarde mes souffrances comme une preuve de votre amour ; que je les chérisse comme la marque honorable qui distingue vos enfans ; et qu'enfin je les embrasse comme le moyen le plus assuré pour mon salut.

Au sortir de chez le médecin de Chaudraye, nous allâmes à Teméricourt (1), qui appartenait à une Dame de

(1) Seine-et-Oise, arrond. de Pontoise, cant. de Marines, entre Magny et Pontoise. Il s'écrit : *Théméricourt*.

qualité(1)', que la Duchesse de Longueville consideroit particulièrement, et qui est fort distinguée parmy les personnes de sa connoissance, par sa grande pieté, par l'excellente éducation qu'elle a donnée à ses enfans, et par la vie qu'elle meine au milieu d'une famille toute chrestienne, plus digne du temps des premiers chrestiens que du siecle où nous viuons. Elle étoit pour lors à Temericourt; mais elle demeure ordinairement à Loudun, avec son beau frere et sa belle-sœur et leurs enfans (2). Et l'on peut dire de ces deux familles, unies ensemble par la charité dans les mêmes sentimens et dans la pratique des mêmes vertus, qu'elles représentent comme une Eglise domestique, telle qu'il seroit à souhaiter que fussent celles de tous les Chrestiens; où tout se fait dans la veuë et pour la gloire de Dieu; où la charité est exercée avec grand soin enuers les pauvres, qu'on nourrit et qu'on vétit, et les malades, à qui on donne des remedes et dont on panse les playes; où l'hospitalité chrestienne

(1) M<sup>me</sup> Le Sesne de Théméricourt, fille de M. Paul Aubin, seigneur de Bourgneuf. Voir la note ci-dessous.

(2) « Les deux familles dont M. du Fossé parle ici avec tant d'éloge sont celles de M. Le Sesne de Temericourt, et de M. Le Sesne de Bourdun. Le premier épousa une fille de M. Paul Aubin seigneur de Bourgneuf près Loudun, et eut pour enfans deux Demoiselles; dont l'une, nommée Mademoiselle de Venier, est morte après avoir mené une vie vraiment chretienne, et l'autre qui a eu le bonheur d'être quelque temps à Port-Royal est encore actuellement vivante, et conserve l'esprit de cette sainte Maison. A l'égard de M. Le Sesne du Bourdun, , il épousa Mademoiselle de Buade qui étoit petite-fille de M. de Bourgneuf. Les enfans qui sont venus de ce mariage sont M. l'Abbé Le Sesne d'Etemare et M. Le Sesne de Mesnilles. Parmi les lettres de M. Saci qui sont adressées à des Dames, il y en a plusieurs qui ont été écrites à Madame de Temericourt, entre autres la XCVIII. et la CXXVIII. Dans cette dernière M. de Saci parle du petit enfant de Madame du Bourdun, qui est M. l'Abbé d'Etemare. » — Note du premier éditeur, pages 497, 498, complétée dans les *Errata*, p. 533.



se pratique avec grande joye envers ceux particulièrement qui craignent Dieu ; et où le travail, les saintes lectures et la priere se succèdent et s'entresuivent, où l'on veille pour instruire et pour faire prier Dieu les domestiques ; où l'on frequente les sacremens avec une humble frayeur et une deuotion feruente ; et où l'on cherche plutôt à recevoir les vrais seruiteurs de Dieu, avec qui on puisse s'édifier par des entretiens de pieté, que de voir des gens du monde, dont la conuersation d'angereuse doit toujours tenir en garde ceux qui craignent Dieu. Cette Dame auoit eu une liaison assez étroite avec M<sup>r</sup> de Saey, de qui j'ay beaucoup parlé dans ces Memoires. Et elle nous faisoit aussy l'honneur de nous mettre au nombre de ses amis. Nous crûmes donc ne la pas desobliger d'allier luy donner l'occasion d'exercer l'hospitalité envers nous, et de recevoir chez elle un malade. Je suis aussy obligé de dire qu'elle nous receut avec un cœur digne des Chrétiens du premier siècle, et que nous n'auons gueres connu de Dame plus accomplie. Nous y passâmes tout le lendemain, qui étoit dimanche, dont la plus grande partie fut employée à l'Eglise. Et ce fut ce jour là même qu'étant tombés, dans la conuersation, sur ce qui nous arriua, quand nous fûmes arrêtés, mon frere et moy, avec M<sup>r</sup> de Saey, et conduits à la Bastille ; comme je vis que ma sœur (1), en contant cet éuenement, omettoit plusieurs circonstances essentielles, je fis signe qu'on me donnast un papier avec une plume, pour en faire un abrégé. Je le fis effectivement, et avec une si grande actiuité que, lorsqu'on le lut, on témoigna en estre surpris (2). Mais c'est

(1) Voilà un des rares passages où l'auteur appelle M<sup>me</sup> de Bosroger « sa sœur », comme il l'a fait dans la lettre citée plus haut, p. 242.

(2) Voir à l'Appendice XII, cette relation inédite, cause première des *Memoires*. On conçoit que du Fossé ait mis d'autant plus d'embarras à la faire que la famille de Théméricourt avait contribué

sans doute que la nature sçait bien se dédommager, en réparant de la main ce qui luy manque du costé de la langue. Cela donna cependant occasion à ma sœur, comme je l'ay dit au commencement de ces Memoires (1), de me témoigner que, puisque j'auois une si grande facilité à écrire et une memoire si fidelle pour me souuenir des choses, elle croyoit que ce pouuoit estre pour moy une occupation fort auantageuse, dans l'état où je me trouuois, d'écrire ainsy bien des affaires qui s'étoient passées souz mes yeux, depuis plus de cinquante ans, et qui me regardoient moy ou mes amis; et qu'elle m'en conjuroit. Ma réponse la surprit sans doute; puisque je luy dis que la même pensée m'étoit venuë, dans le même temps, aussy bien qu'à elle; et que j'auois quelque lieu de croire que ce dessein pourroit estre utile pour conseruer le souuenir de bien des choses que le temps efface à la fin.

Aussy tost donc que nous fûmes retournez au Fossé, je commençay à m'occuper à ces Memoires (2). Mais à peine les auois je commencés que je me vis obligé de les interrompre, par un effet tres fâcheux des remedes du medecin de Chaudraye. L'amplâtre, qu'il m'auoit donné pour mettre à ma gorge, me cautherisa si bien la chair que je fus trois nuits sans dormir, à cause des grandes

à l'adoucissement de sa détention. Il y dit à cette dame : « Au bout  
« de trois semaines nous obtinmes *par vostre entremise* d'estre unis  
« mon frère et moy, lorsque nous y pensions le moins. » — Tous les  
détails qui suivent n'ont pas trouvé grâce devant le premier éditeur.

(1) L'*Avertissement* contient les mêmes faits exposés presque dans les mêmes termes. Voir t. I, pages III-IV.

(2) Vraisemblablement à la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre 1697. Une lettre de notre auteur adressée, le 7 octobre 1697, à M. Le Mettayer, curé d'Evreux, pour s'excuser sur sa santé de ne point aller le visiter, parle d'un travail intellectuel, qui ne peut être que la composition des *Memoires*. Voir le n° 20 des LETTRES INÉDITES.

douleurs que je souffrois. Toute ma gorge, tout mon cou et le haut de ma poitrine étoient en feu, et tout en eau dans le même temps. C'étoient des cuissons furieuses, accompagnées d'une abondance de serositez qui couloient sans cesse. Et je vis l'heure que le dedans même de la gorge commençoit à estre attaqué. Cela m'effraya; et je ne crus pas devoir pousser plus loin ma patience, et la foy que j'ajoutois aux remedes que la charité du bon medecin de Chaudraye m'auoit donnez. Car j'attribuay, dans le même temps, à la poudre qu'il me fit prendre par la bouche, de furieuses demangeaisons que je sentis en diuers endroits du corps. Enfin je me vis en un tel état que je regardois comme un bonheur de pouvoir me rétablir comme auparavant. J'eus bien de la peine. Mais à la fin j'en vins à bout, par le moyen de l'eau tiede de riuiera, dont on me faisoit des fomentations, qui amortirent insensiblement ce grand feu et desséchèrent ces serositez. Ainsy mes Memoires ayant été interrompuz, près de trois semaines, par ce nouveau mal, qui étoit l'effet des remedes mêmes, je m'y remis aussitost que je me vis soulagé(1).

Nous reuinsmes à Paris, à nostre ordinaire, vers le mois de decembre de 1697. Et, quoyque ma paralysie augmentast toujours peu à peu, je ne laissay pas, pendant l'hyuer, d'occuper mon temps assez bien, en trauaillant à ces Memoires (2) avec une grande facilité, et y trouuant même une espece de soulagement pour mon mal, par la consolation que me causoit le souuenir de tant de graces que Dieu auoit faittes à nostre famille et à ceux avec qui il m'auoit lié, dès mon enfance, et de tant de gages que j'auois receus de sa misericorde, par la part même qu'il

(1) Dans le courant de novembre 1697.

(2) Une autre lettre du 9 decembre 1697, au même M. Le Mettayer, dit le fait à mots couverts. Voir la fin du n° 21 dans les LETTRES INÉDITES.

luy auoit plu de me donner à leurs souffrances. Car, ayant lû l'Euangile et faisant profession d'en croire et d'en adorer les veritez, je deuois estre persuadé que ce m'étoit une vraye gloire, et même une récompense euangelique pour auoir renoncé à tous les établissemens du siecle, d'estre affligé en ce monde et de souffrir quelque chose pour son amour avec tous les seruiteurs de Dieu.

Mais il m'arriua, en ce même temps, une autre sorte d'affliction, à laquelle je ne me serois gueres attendu : j'entends parler de la mort de M. de Tillemont, mon plus ancien et mon plus intime amy, avec qui j'auois étudié, étant tout jeune, comme je l'ay dit dans ces Memoires (1), et avec lequel Dieu m'auoit donné occasion de faire depuis une liaison si étroite (2). Qui auroit cru, en effet, qu'étant plus jeune que moy, de plusieurs années (3), et ayant eû jusqu'alors une santé vigoureuse, qui sembloit estre à l'épreuue de toutes sortes de fatigues, il fust tombé tout d'un coup dans une espece de langueur, qui l'eust emporté en tres peu de temps, sans apparence d'une grande maladie (4); tandis que moy même plus âgé, d'un temperament beaucoup plus foible, et attaqué, depuis deux ans (5), d'une paralysie sur la gorge, qui me reduit à

(1) T. I, p. 254, M. de Tillemont était entré aux Petites-Ecoles de Port-Royal, en 1647.

(2) Ils ont longtemps demeuré ensemble et se sont associés pour leurs travaux. Voir t. I, p. 253; II, 49, 55; III, 69, 80, 91.

(3) Né le 30 novembre 1637, il était de 3 ans 8 mois plus jeune que du Fossé, né le 11 avril 1634. Voir l'Appendice VI du t. I, p. 325.

(4) « Il lui prit une petite toux sèche à la fin du carême de 1697... (Pâques tombait le 7 avril)... A la fin de septembre son infirmité augmenta, et ayant temporisé pendant un mois, il fut obligé à la Toussaint de se mettre entre les mains des Médecins.... Il est mort le 10 janvier 1698 âgé de 61 ans. » *Histoire de Port-Royal*, par Besoigne, t. V, pages 98 et 101. Il a vécu 60 ans, 1 mois et 10 jours.

(5) La maladie de du Fossé remontait donc aux premiers mois de 1696.

l'état de moribond, je traîne toujours et résiste même à des attaques très violentes de nouveaux maux, qui me surviennent de temps en temps ? Aussi je suis obligé de reconnaître très sincèrement qu'il y avoit une grande différence entre nous, et que c'a été sans doute la cause d'une conduite de Dieu différente envers l'un et l'autre. Son grand courage à traiter durement son corps, pendant sa santé, à le mortifier par des jeûnes très rigoureux (1), et par le refus qu'il se faisoit de mille commoditez, qui auroient pu adoucir la vie qu'il menoit dans la solitude, luy fit mériter sans doute que Dieu abrégeast sa pénitence et qu'il l'appelast à luy, sans le consumer peu à peu par une longue maladie. Mais pour moy, qui me suis toujours épargné, et qui n'ay point eu la force de faire jamais beaucoup de mal à mon corps ; qui ay mené une vie commune et mêlée même de tant de circonstances defectueuses, il a été nécessaire que la justice de Dieu se joignist à sa miséricorde à mon égard, et me donnast lieu de luy satisfaire peu à peu pour tant de dettes, dont je luy suis redevable en luy immolant tous les jours quelqu'un de mes membres, qu'une longue maladie me fait perdre insensiblement, et en luy offrant un sacrifice de louanges pour la grace dont il lui plaist de me soutenir en même temps qu'il m'afflige.

Le public ne put (2) apprendre la mort de M. de Tillemont sans verser des larmes sur la perte que l'Eglise a faite d'un si saint prestre, les gens de bien, d'un si grand exemple de piété ; et les sçavans, d'un modèle si accompli d'humilité. Il s'appeloit Mess<sup>rs</sup> Sebastien

(1) « Pendant le Carême, il ne mangeoit qu'après le soleil couché, » et ne vivoit que de légumes. Dans tous ses repas il buvoit fort peu de vin. » Pessegue, *ibid.*, t. V, p. 84.

(2) Le Ms. donne : « ne peut, » et l'Imprimé : « ne put. » Cette dernière leçon est préférable.

Lenain, et étoit fils de M. Lenain, ancien Maistre des Requestes, si distingué entre les premiers Magistrats par son grand mérite et sa rare piété (1). Dieu, qui l'auoit destiné pour estre un jour l'un de ses Ministres, l'y prépara, dès son enfance, en luy procurant une sainte éducation. Ceux qui l'ont particulièrement connu sont persuadés qu'il vécut toujours dans l'innocence. Et le choix qu'il fit de l'étude fut pour luy non un écueil et une occasion de se perdre par la vanité, mais un azile contre beaucoup de périls presque inévitables à la jeunesse; puisqu'elle seruit à affermir de plus en plus dans son cœur la crainte de Dieu, par la connoissance qu'elle luy donna de l'esprit et de la conduite des Saints, qu'il auoit particulièrement en veüe dans ses lectures. Il eut un génie tout singulier pour l'étude de l'histoire. Et, ayant pris le dessein tout jeune, comme je l'ay dit ailleurs (2), de travailler à celle de l'Eglise, il y rapportoit tout ce qu'il lisoit. L'exactitude d'une critique très judicieuse, qui luy étoit comme naturelle (3), la justesse d'un discernement très fin, la fidélité d'une mémoire à laquelle rien n'échappoit, une incroyable facilité pour le travail, un style noble et serré (4), et pardessus tout, un amour ardent pour la vérité, le rendirent très capable de ce qu'il auoit entrepris. Il a consommé sa vie, qui a été de 60

(1) Voir la note 1 du t. I, p. 251, sur son père, ami particulier de M. de Bernières, et qui mit deux de ses fils aux Petites-Ecoles de Port-Royal.

(2) T. II, p. 49, 55.

(2) « Entendez une critique *relative*. Tillemont ne mettra jamais  
« en doute l'autorité d'un saint Père; mais il examinera et discutera,  
« s'il le faut, toute question de détail compatible avec ce fonds de  
« soumission première. » M. Sainte-Beuve, *ibid.*, t. III, p. 523, en citant ce passage des *Mémoires* de du Fossé.

(4) *Serré* : « Entendez-le aussi *relativement* aux autres styles de  
« Port-Royal. » Id., *ibid.*

ans (1), dans ce travail (2); et il s'en est acquitté d'une manière qu'on peut regarder comme originale, et comme propre à lui seul. voulant, en effet, donner à l'Eglise les titres originaux de son histoire, il a eu soin de ne confondre jamais ce qu'il dit lui-même avec ce qu'ont dit tous les anciens (3). Et ce qu'il fait en cela, par un mouvement d'humilité, tourne souvent à sa gloire; puisque ce qu'il dit de son propre fonds donne lieu, presque toujours, de regretter de ce qu'il en dit si peu. Il a trouvé le secret, en traitant l'histoire profane des Empereurs idolâtres (4) de la relever par des couleurs très-vives du Christianisme. Il repand partout, pour le dire ainsy, la lu-

(1) Il faut y ajouter 1 mois et 10 jours. Voir plus haut, p. 256, notes 2 et 3. — Il avait commencé ses recherches à 18 ans.

(2) Les *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles* se parurent successivement, à dater de 1693. M. de Tillemont se donna par lui-même que les quatre premiers, et les douze autres (car ils forment 16 vol. in-4°) furent édités par son secrétaire et biographe, M. Tronchay, de 1698 à 1712.

(3) « Sa narration n'est qu'un tissu des passages des Auteurs et des monuments qu'il a traduits en françois, en marquant exactement à la marge jusqu'à la page du livre d'où il les a tirés. Il n'y a de lui dans le corps de l'ouvrage que quelques réflexions courtes, renfermées entre deux crochets, soit pour concilier les choses qui peuvent paraître contraires, soit pour instruire brièvement et édifier en passant le Lecteur. » Besoigne, *ibid.*, t. V, p. 86.

(4) L'*Histoire des Empereurs durant les six premiers siècles de l'Eglise*, en tout 6 vol. in-4°. « Les quatre premiers parurent du vivant de l'auteur (1690-1697)... M. Tronchay mit la dernière main au sixième volume, dès l'an 1725 ou 1726, et le publia en 1738. » M. Sainte-Beuve, *ibid.*, t. III, p. 540 et 541. Ce détail est emprunté à l'*Histoire littéraire manuscrite de Port-Royal* de dom Clémentot. M. de Tillemont commença la publication de son travail par l'*histoire des Empereurs* pour pressentir le goût du public, en lui donnant le tome I, en 1690. Il avait laissé aussi le *Manuscrit de la Vie de saint Louis, roi de France*, publiée pour la Société de l'Histoire de France, par M. de Gaulle, en 6 vol. in-8°, 1817-1831.



miere de la foy sur les tenebres du paganisme. Et il a soin, en rapportant les plus grandes extrauagances de ces princes malheureux, de faire sentir aux Chrestiens combien ils sont redeuables au choix de la Grace, qui les a fait naistre souz le regne de la lumiere et de la justice, qui est celuy de Jesus Christ.

Quoy qu'il eust toujours un esprit vraiment ecclesiastique, et qu'il possedast éminemment les qualitez que l'Eglise demande à tous ses ministres, il ne fit jamais d'auance pour s'ingerer aux ordres sacrez. Se reposant de sa vocation sur ceux qu'il auoit choisis pour sa conduite, il attendit sans inquietude que Dieu même l'appellast par leur ministere à son sacerdoce, lorsqu'il approchoit de quarante ans (1). Et il ne parut jamais plus humble que lorsqu'il fut élevé à la prestrise ; parce qu'il ne comprit jamais mieux la nécessité de s'anneantir à l'exemple du premier de tous les pasteurs et du prestre souuerain. Aussy un homme du monde, qui auoit peine à supporter un certain air de domination dans plusieurs prestres, disoit quelquefois, avec un peu d'exaggeration. qu'il ne connoissoit que celui là qui fust humble ; parce qu'en effet son humilité se faisoit sentir à tous ceux qui l'approchoient. Quelque profonde que fust son érudition, il ne la faisoit jamais paroistre dans ses entretiens que lorsqu'on l'y engageoit. Il trauailloit pour l'édification de l'Eglise et non pour sa propre réputation : et, s'appliquant à son trauail comme à l'œuure de Dieu même, il tâchoit de n'y rien mesler de l'esprit de l'homme. Il étoit vraiment sçauant de la science des saints, qui leur

(1) « En 1672, M. de Saci lui avoit fait recevoir le Sous-Diaconat; et  
« quinze mois après, il lui fit prendre le Diaconat. Enfin en 1676 il  
« l'envoya à la Prêtrise, le destinant à être son successeur dans la  
« conduite des âmes dont il étoit chargé. » Besoigne, *ibid.*, t. V,  
p. 80.

apprend à connoître la grandeur de Dieu, le neant de l'homme, et le peu d'estime qu'ils doiuent faire de toutes les sciences qui ne contribuent point à les faire croistre dans la charité. Ainsi, au lieu que la science enfle, selon saint Paul, celle de cet humble prestre sembloit même luy servir de contre poids contre l'enflure de la vanité (1); puisqu'en le tenant dans une continuelle crainte elle le rendoit plus attentif et plus vigilant, plus défiant de luy même, plus réservé à dire ses sentiments, plus circonspect à ne parler de personne; en sorte que l'on remarquoit en luy comme le caractere d'une circoncision generale (2), qui luy faisoit retrancher de ses paroles, de ses actions, de ses regards, et même de ses mouuemens, tout ce qui ne répondoit pas parfaitement à la sainteté de l'état où l'ordre de Dieu l'auoit engagé.

Un tel homme, à juger des choses, selon la foiblesse de nos lumieres, ou par rapport à nos propres intérêts, sembloit deuoir viure plus d'un siecle; puisqu'en fournissant cette carriere il auroit pu auancer beaucoup le grand ouurage qui deuoit estre si auantageux à l'Eglise. Mais Dieu, dont les jugemens sont bien differens de ceux des hommes, a eû moins d'égard à son trauail, qui de-

(1) Cette métaphore est familière aux écrivains de Port-Royal. « L'orgueil, disait Nicole, est une enflure de cœur, par laquelle l'homme s'étend et se grossit lui-même. » *Essais de Morale*, t. I. M<sup>me</sup> de Grignan blâmait ce mot d'*enflure de cœur*; M<sup>me</sup> de Sévigné accorde d'abord à sa fille que ce mot lui déplaît, et elle finit par l'approuver, en maintenant qu'il n'en est point d'autre pour expliquer la vanité et l'orgueil. — Voir les *Lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné*, du 19 août et du 23 septembre 1671.

(2) C'est de ce passage que M. Sainte-Beuve, parlant de M. de Tillemont, a dû tirer « la circoncision générale de cœur et d'esprit dont toute sa vie offre l'exemple. » *Ibid.*, t. III, p. 538. La pensée de du Fossé a été singulièrement étendue.

meuroit imparfait (1), qu'à l'ouvrage de sa grace, qui l'auoit fait arriner luy même à la plénitude de l'âge, selon lequel Jesus Christ deuoit estre formé en luy. C'étoit un fruit mûr, qu'il a cueilly (2), pour le mettre en sureté dans ses tabernacles éternels. Et nous deuons nous réjouir, avec luy, de ce que sa penitence et ses longs travaux ont cessé, par la jouissance du bonheur que nous auons lieu de croire qu'il possède presentement. Le public me pardonnera si je me suis un peu étendu sur ce qui regarde cet illustre mort. C'étoit une dette qu'exigeoit de moy nostre amitié si ancienne et si étroite (3).

Pour reuenir maintenant à ce qui me regarde, et pour conclurre ces Memoires, j'ajouteray seulement icy que, lorsque j'étois plus en train d'y travailler, le Seigneur m'arrêta tout court, dès le second ou le troisième jour du carême, par un rhume, dont je me sentis attaqué, et qui me dura jusqu'après Pasque (4). La toux qui l'accompagna fut si violente et si frequente, et l'impuissance où je me trouuois de cracher, à cause de la paralysie qui rendoit comme immobiles les nerfs et les muscles du larynx, me réduisoit en un tel état que je croyois fort souuent ne

(1) On sait que les *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique* s'arrêtent à l'année 513.

(2) Souvenir de Cicéron : « Poma ex arboribus, si cruda sunt, vi auelluntur; si matura et cocta, decidunt. » *De Senectute*, c. 19.

La mort même, la mort ne viendrait nous cueillir,  
Que comme un fruit mûri dans la saison d'automne.

REBOUL.

(3) L'excuse était superflue de la part de celui qui fut comme le frère et le second de M. de Tillemont.

(4) Pâques tombant le 30 mars, en 1698, son rhume le prit vers la mi-février et ne le quitta que dans les premiers jours d'avril — Aussi, le 16 février, il ajouta à son testament un nouveau codicille concernant ses *Mémoires*, qu'il craint de ne pouvoir achever. Voir PIÈCES DIVERSES, II.

pouvoir pas résister, deux jours de suite, à un mal qui ne me donnoit aucun repos, ni jour ni nuit. Je passois ainsi le jour, étant levé, dans une agitation perpétuelle ; et la nuit, j'étois souvent obligé de me tenir appuyé sur mon coude, sans fermer l'œil, et sans pouvoir presque respirer, un seul moment, qu'avec cette toux qui ne me donnoit aucun relâche (1). Quand j'auois été ainsi tourmenté, deux ou trois jours de suite, j'en auois autant de repos ; comme si la nature accablée et poussée à bout eust pris d'elle même quelque temps pour respirer. Puis la même toux et la même agitation recommençoient. Tout le carême se passa de cette sorte. Et je crois pouvoir bien dire que je n'ay point fait de ma vie un si rude et si terrible carême. Mais enfin, quand tout cet orage fut passé, j'oubliai bientôt tout le mal que j'auois souffert. Et c'est ainsy que les plus grands maux de la vie présente s'effacent très promptement de nostre esprit : ce qui sans doute deuroit bien nous faire accepter avec plus de joye toutes les croix que Dieu nous présente ; puis- qu'outre que tout ce que nous pouvons souffrir en ce monde est comme un instant, à l'égard de l'éternité, le bon usage que nous en ferons est capable de nous en faire recueillir le fruit d'une éternelle récompense.

Après donc que cette fluxion si fâcheuse fut entièrement guérie, je me remis à travailler à ces *Memoires* (2).

(1) Elle ne l'empêcha pas d'écrire trois lettres dont nous devons la révélation aux *LETTRES INÉDITES* : 1<sup>re</sup> Pensées de M. du Fosse sur la signature, le 6 mars 1698 ; 2<sup>re</sup> une longue réponse au P. Quesnel, qui lui avoit écrit le 7 mars 1698 ; 3<sup>re</sup> une seconde lettre au même P. Quesnel. — Dans l'une d'elles, il dit : « Je sens que ma poitrine m'im-  
« pose silence. » L'autre par « de la nécessité » de souffrir en silence  
« les coups de marteau dont il plait à Dieu de le frapper. » Voir  
*LETTRES INÉDITES*, les n<sup>os</sup> 1, 2 et 3.

2) C'est-à-dire dans la première quinzaine d'avril 1698.

Et j'ay tout sujet d'estre persuadé que c'est Dieu même qui m'a soutenu jusqu'à la fin pour les acheuer (1), en quelque état d'infirmité que je me sois veû (2). Je sens au moins une consolation toute particuliere d'auoir eû le temps, auant ma mort, de rendre ce témoignage public à la pieté éminente de tant de personnes, que j'ay eû le bonheur tout singulier de connoistre, dès mon enfance, et de qui je tiens à gloire d'auoir appris tous les grands principes du christianisme. Je les aurois apparemment ignorez, toute ma vie, si, par un effet visible de la prouidence et par un enchainement de plusieurs graces, mon grand pere n'auoit quitté la ville de Blois, sa patrie, pour se venir établir à Roüen; et si mon pere, ayant été de Roüen à Paris chercher son pasteur qu'il auoit perdu, n'y auoit trouué un homme qui luy fit connoistre à luy même son égarement. Ainsy tant s'en faut que je rougisse de ce que nostre famille a cessé d'estre Blesoise, pour deuenir Normande, que je regarde comme trop heureux d'estre deuenu Normand, pour estre en état de deuenir bon chrestien. Car Dieu conduit toutes choses, par diuers degrez, jusqu'à la fin à laquelle il les destine. Et ce doit estre une partie de nostre deuotion de le suiure et de

(1) Ils étaient achevés, le 21 août suivant, quand il envoyait le premier tiers du Manuscrit à M. le Mettayer, curé de S<sup>t</sup> Thomas d'Evreux, par l'entremise de M<sup>le</sup> de Théméricourt, pour le prier de l'examiner et de lui en dire son sentiment. Voir le n<sup>o</sup> 23 des LETTRES INÉDITES.

(2) Après ce moment de répit, il ne fit plus que languir, et deux lettres nous permettent de le suivre jusqu'aux portes du tombeau. La première, inédite, est de lui, à la date du 29 septembre 1698, où il expose à sa belle-sœur, M<sup>me</sup> de Bosroger, ses sentiments au sujet de sa maladie. La seconde, éditée par M. Sainte-Beuve, est de M<sup>me</sup> de Bosroger, retraçant à M. de Pomponne l'état de du Fossé, le 27 octobre 1698, c'est-à-dire huit jours seulement avant sa mort, qui eut lieu le 4 novembre suivant. Voir les *Appendices* XIII et XIV.

adorer dans ces différentes démarches de sa divine miséricorde à son égard.

Ce qui me reste presentement à demander à ceux qui pourront lire ces Memoires, est qu'il veuillent bien reconnoître la verité de ce que j'ay dit au commencement (1); que mon dessein, en les écrivant, n'a point été de choquer personne. Car je me suis abstenu exprès de nommer les gens (2). Ayant désiré uniquement de faire connoître la verité dans les faits qui regardoient mes amis, et où je me suis aussy moy même trouué quelquefois meslé, j'ay cru que cela me suffisoit, sans donner lieu à quelques personnes de se plaindre que l'on a blessé la charité, en décrivant ceux qui l'ont attaquée. Ce n'est pas qu'il ne soit tres veritable que celuy là ne blesse point la charité qui découvre seulement l'excès de ceux qui la blessent; et qui se contente de mettre au jour la verité et l'innocence qu'ils s'efforcent d'obscurcir. Mais le monde est si délicat, et quelquefois même si déraisonnable qu'ayant écouté sans scrupule plusieurs mediances, que le caractere de ceux qui les auangoient luy faisoit croire aisément, il ne souffre qu'avec peine qu'on le détrompe et qu'on refute avec quelque force ces sortes de calomnies, d'autant plus pernicieuses qu'elles viennent de gens deuots. C'est donc pour oster ce vain pretexte aux personnes préuenues que j'ay menagé, autant qu'il a dépendu de moy, ceux qui se trouuent embarrassés dans l'intrigue de tant de troubles, causez dans l'Eglise, depuis soixante ans. Et c'est aussy pour suivre mon inclination naturelle, qui se porte par elle même à entre-

(1) T. I. Avertissement, p. vi

(2) Charitable réserve, toute à l'éloge de l'auteur, et bien faite pour faire aux interressés; mais l'éditeur l'a vivement regrettée, en maintenant des Mémoires.

tenir la charité, et à concilier, autant que je puis, les esprits les plus diuisez. C'est la maniere dont mes amis sçauent que j'en ay toujours usé, m'étant fait un principe de mettre la paix dans les familles. d'appaiser les différends et d'accommoder les procès, tant que j'ay pu. Qu'heureux je serois, si je pouuois me promettre un succès aussy auantageux de ces Memoires, et si, par la force de la verité que je represente dans mille choses qui sont de ma connoissance, j'auois le bonheur de détromper bien des gens qu'une mauuaise préuention a séduits! Mais c'est là ce qui dépend de la benediction de celui qui se sert de tels instrumens qu'il luy plaist, pour operer ses plus grands prodiges. Et il nous suffit à nous autres d'auoir fait ce qui dépendoit de nous.

C'est de quoy j'ay tâché de m'acquitter le mieux qu'il m'a été possible. L'on a veû, par la maniere dont je m'y suis engagé, que ce n'étoit point une résolution concertée longtemps deuant, ni un dessein pris avec beaucoup de mesures et de grandes veues<sup>(1)</sup>. Je ne l'ay communiqué à qui que ce soit de mes amis, auant que de l'entreprendre et de l'auoir acheué<sup>(2)</sup>. C'a été pour ma consolation particulière que je me suis appliqué à cet ouurage. J'ay songé à repasser dans mon esprit les misericordes du Seigneur à mon égard, dont j'ay un fort grand besoin, pour me soutenir contre la crainte que me causent mes péchez, par la veüe de tant de marques singulieres, que Dieu m'a données de sa bonté

Mais, comme ce premier dessein s'est trouué tellement joint avec celui de la justification des personnes que j'ay

(1) T. I, Avertissement, pages III-IV, et plus haut, pages 253-254.

(2) Mais une fois achevés, il en communiqua le Manuscrit à M. Le Mettayer, au mois d'août 1698, comme on vient de le voir plus haut, p. 264.



et le bonheur de connoître, dès mon enfance, et en qui j'ay toujours admiré un amour tout singulier pour l'accroissement de la gloire de Dieu, de Jesus Christ et de son Eglise, je me suis veû engagé necessairement à parler d'elles, en parlant de moy. Il y a cinquante quatre ans que je les connois (1). C'est dans la maison de Port-Royal que j'ay appris les premiers élemens de la vie chrestienne. On n'a pas pu se cacher de moy. J'ay veû tout. J'ay tout entendu. S'il y a du mal, j'en dois estre mieux informé que personne. Et si je suis obligé de dire la verité, c'est lors principalement qu'étant dans la soixante et cinquième année de mon âge, et dans une perilleuse infirmité, je sens approcher cette heure redoutable où tout sera découuert à la lumiere du grand jour de l'éternité. Aussi j'ose m'assurer que ceux qui, en lisant ces Memoires, auront bien voulu n'écouter pas leur préuention, et attendre à en porter leur jugement qu'ils ayent tout veû, y reconnoîtront sans peine le caractere d'une entière sincerité. Car c'est, pour le dire ainsy, un tout qui dépend de ses parties. C'est un corps qui ne subsiste que dans tous ses membres. Le commencement, le milieu et la fin s'entretiennent d'une maniere si naturelle que, si l'on separe l'un d'auec l'autre, l'on en diminuë la force.

Mais quelqu'un m'accusera peut estre, en voyant mon nom à la teste de ces Memoires, de vouloir bien tard me faire connoître (2); c'est à dire lorsque le temps de la

(1) Et même cinquante-cinq ans révolus, puisqu'il entra dans les Petites-Ecoles de Port-Royal, des Champs, à la fin de juin 1643. Voir t. I, p. 10.

(2) Ceux de ses amis de Port-Royal qui vivaient encore, devaient être imbus de la doctrine de Pascal que « le moi est haïssable. » L'on sait que ce dernier portait la règle de ne point parler de soi, « jusques à prétendre qu'un *honnête homme* (dans le sens du xvii<sup>e</sup> siècle) devait éviter de se nommer, et même de se servir des mots « je et moi, et

mort et de l'oubly general des hommes, qui approche à mon égard, sembleroit deuoir m'auertir de songer plus que jamais à estre effacé de leur souuenir ? Il est vray qu'étant instruit, comme je le suis, du néant de l'estime de tous les hommes, et connoissant, par les principes de nostre Religion, que Dieu seul est grand par luy même et digne de toute gloire, je serois extrauagant, si je songois à rechercher l'estime du monde, lorsque la proximité de la mort m'auertit de mon neant. Mais je supplie ceux qui pourroient auoir de moy ces pensées de considerer que des Memoires n'ont de force qu'autant qu'ils sont appuyez par celuy qui les écrit ; puisque celuy qui les écrit, et qui raporte ce qu'il a veû, n'a droit d'exiger la creance de ses lecteurs qu'autant qu'il se fait connoistre. J'auouë que mon nom est de petite consequence dans le monde. Mais enfin, quel qu'il soit, il est necessaire que le public le connoisse, pour estre obligé, en quelque sorte, d'ajouter foy à ce que je dis comme témoin. Car on ne reçoit en témoignage que ceux qui se font connoistre, et dont on écrit le nom et même l'âge, qui contribuë tres souvent à y donner un plus grand poids. Desirant donc qu'on regarde ces Memoires comme un temoignage que je rends à la verité et à l'innocence, je me nomme exprès et je pretends y donner par là une autorité, sans laquelle on pourroit les rejeter. D'ailleurs j'ose dire que, quelque meprisable que je puisse estre par moy même, ceux de

« il avait accoutumé de dire à ce sujet que la piété chrétienne anéantit  
« le mal humain, et que la civilité humaine le cache et le supprime. »  
*Logique de Port-Royal*, III<sup>e</sup> Partie, ch. XX. — De là tant d'ouvrages  
anonymes ou pseudonymes sortis de Port-Royal, à commencer par  
ceux de du Fossé publiés de son vivant. Voir plus loin la *Liste des  
ouvrages de du Fossé*, à la suite des LETTRES INÉDITES. Croyant à l'uti-  
lité de mettre son nom en tête de ses *Mémoires*, il éprouvait le besoin  
de justifier cette innovation aux yeux de ses amis.

qui j'ay l'honneur d'estre connu me rendront ce témoignage que mon caractere est celuy d'une grande sincerité. Je croi, selon les principes de l'Ecriture, expliquée excellemment par Saint Augustin, qu'un chrestien doit avoir principalement en recommandation l'amour de la verité, pour ne la blesser jamais, autant qu'il luy est possible, et pour la dire avec une genereuse liberté à ses amis et à ceux mêmes que l'on respecte le plus. C'est ainsy que j'en ay usé, quand j'ay cru y estre obligé, envers les personnes que je regardois comme beaucoup élevées au-dessus de moy par leur caractere et par le pouvoir que je leur avois donné sur ma conscience. Il fandroit donc que je fusse bien aveugle pour m'estre blâmé maintenant à la fausseté et au mensonge, après avoir tant aimé la verité à l'égard de ceux que bien des considerations sembloient m'obliger de ménager davantage.

Grand Dieu, qui connoissez le fonds de mon cœur, vous sçavez que je n'ay jamais été attaché à ceux de qui j'ay parlé dans ces Memoires qu'autant que je les ay veû eux mêmes attachez iniolablement à la verité de vostre Loy, et soumis sincerement à l'autorité de vostre Eglise. Vous sçavez, mon Dieu, que c'est vous qui, par un excès de bonte et par un événement qui tient du miracle, avez d'abord fait connoistre tant de grands hommes et de saintes vierges à mon pere, afin que j'eusse dans la suite le même bonheur de leur connoissance. Vous avez voulu que je fusse témoin de tant de merveilles que vous avez faites en leur faveur, et que je prisse même part à quelques unes de leurs souffrances, que j'ay toujours regardées comme des marques singulieres de l'amour que vous leur portez. Je n'ay donc garde de leur à confusion d'avoir été inepriisé avec vos plus fidelles serviteurs et servantes par ceux qui, plongez dans l'amour du

monde, ne goûtent point les récompenses de la loy nouvelle. Mais je considere plutost comme ma plus grande gloire de ce qu'il vous a plu de me faire porter une partie de l'opprobre du siecle, avec ceux qui ont préféré vostre verité et vostre honneur à leur repos. Vous sçavez, mon Dieu, que, si j'ay blessé la verité, ce n'a pas été en les justifiant contre ma conscience, puisque la droiture de leur conduite vous est trop connuë; mais en manquant de fidelité à suiure moy même, dans ma conduite, les auis tres saints qu'ils m'ont donnez pour mon salut. Non seulement leurs paroles, mais encore leur exemple a été pour moy une exhortation tres puissante à la vertu; en sorte que ce qui fait d'une part ma consolation, lorsque j'envisage ce temps heureux, où j'ay vécu dans la sainte société de vos plus fidelles seruiteurs, me fait trembler d'autre part, lorsque je songe au peu de profit que j'en ay tiré, pour suiure de si grands exemples que vous exposez continuellement à mes yeux. Mais j'ose esperer, mon Dieu, que la grande charité de ceux avec qui j'ay toujours conserué une union inuiolable, au milieu des plus grands troubles qu'excitoient contr'eux leurs ennemis, couurira aux yeux de vostre justice le grand nombre de mes fautes, et que vostre misericorde me fera grace éternellement, après m'auoir châtié pendant quelque temps. C'est dans cette humble esperance que j'attends l'heure, en laquelle il vous plaira de rompre les chaines qui me tiennent encore attaché à cette vie, toute miserable et languissante qu'elle est. Car il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui puissiez m'en détacher parfaitement par la force de vostre amour. C'est donc cet amour vraiment pur et non mystique; cet amour superieur à nous mêmes et à toutes choses; cet amour qui nous fait tout mépriser pour aller à vous, que je vous demande comme le couronnement de toutes vos graces. Et j'ose vous demander, en

même temps, qu'il vous plaise de faire luire un rayon de votre diuine lumiere dans le cœur de nostre grand prince, qui témoigne tant de zele pour vostre gloire ; afin que les nuages du mensonge, par lequel on s'est efforcé, depuis si longtemps, de flestrir dans son esprit la reputation de vos seruiteurs et de vos seruantes, ses plus fidelles sujets, soient dissipez, et qu'il se trouue dans la même disposition où étoit le plus saint de tous les rois, lorsqu'il vous protestoit, ô mon Dieu : qu'il ne pouuoit pardonner à ceux qui medisoient en secret de leur prochain. C'est l'unique souhait que j'ose faire pour ce grand prince, et en même temps la preuue la plus solide que je puisse luy donner de mon tres profond respect (1).

(1) En plaçant une prière à Dieu, à la fin de ses *Mémoires*, l'auteur obéit à sa piété autant qu'aux habitudes littéraires des écrivains religieux de son siècle. Une profession de foi termine le premier livre des *Principes de Philosophie* de Descartes (1644), et une prière termine aussi le *Traité de la concupiscence* de Bossuet. Plus tard, une prière terminera encore la première partie du *Traité de l'Existence de Dieu* de Fénelon, et la première des *Études de la Nature*, par Bernardin de Saint-Pierre.

---

www.ck12.org

# APPENDICES

ET

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

### I.

#### *Sur la détention d'un Gazetier de Hollande au Mont-Saint-Michel, en 1691.*

Le fait de la détention et le nom du prisonnier ont soulevé des doutes et donné lieu à des divergences d'opinion que nous allons rappeler en peu de mots.

Comme on l'a vu plus haut (p. 83, note 2), la solution de ce petit problème historique a pu être donnée à l'aide d'un ouvrage édité seulement de nos jours, en 1862, et dont on n'avait pas tenu compte jusqu'ici pour éclairer ce point spécial. On lit, en effet, à la date de 1698, dans les *Mémoires de Nicolas-Joseph Foucault*, intendant de la généralité de Caen : « Le roi ayant fait mettre au Mont-Saint-Michel le nommé Chauvigny, dit La Bretonnière, qui faisoit le lardon d'Hollande, je l'ai fait tirer d'une cage de bois où on l'avoit enfermé. Il est mort dans cette abbaye, où il a été vingt ans C'est Alvarès qui le fit prendre en Hollande. » (P. 327.)

On voit d'abord que la profession est la même. « Ce certain auteur de la gazette d'Hollande, qui disoit toujours mille impertinences contre le Roy et contre l'Etat, » suivant du Fossé, est, chez Foucault, celui « qui faisoit le *lardon* d'Hollande, » nom employé à Paris pour désigner une espèce de gazette satirique, venue de Hollande, et qu'on recevait toutes les semaines. (*Dictionnaire de Trévoux*.) Le malheureux prisonnier étant mort peu de temps après



1698, et sa détention ayant duré « vingt ans, » il se trouvait donc dans les oubliettes du Mont-Saint-Michel, en 1691, lors de la visite de du Fossé. De plus, une note de M. F. Baudry, le consciencieux éditeur des *Mémoires de Foucault*, lui donne la même nationalité que du Fossé. « Ce Chauvigny, qui avait écrit la Gazette de Hollande de 1672 à 1678, était Français. (Voy. les extraits des Mémoires du marquis de Sourches, publiés par M. Adhelm Bernier, mars 1836.) » P. 327. Enfin la manière dont il fut arrêté par Alvarès indique bien qu'il s'agit du même personnage. Cet Alvarès était un haut agent de police politique, que le gouvernement de Louis XIV envoyait partout où il était besoin. A cet effet, Colbert lui délivra la pièce suivante : « Passe-port pour le sieur Alvarez, du 3 février 1679, adressé à tous gouverneurs, lieutenans généraux, gouverneurs particuliers des villes et places, maires, consuls et échevins, capitaines et gardes établis sur les ponts, péages et passages, fermiers des droits des traites foraines, douanes et domaniales. . . Laisser passer le sieur Alvarez avec 3,500 pistoles. » MÉMOIRES DE FOUCAULT, *Appendice*, p. 412.

A nos yeux, le prisonnier dont le prieur du Mont-Saint-Michel parla à du Fossé en lui montrant l'endroit où il était enfermé, en 1691, et celui « que l'intendant Foucault fit tirer en 1698, d'une cage de bois où on l'avait enfermé, » ne sont qu'une seule et même personne, « le nommé Chauvigny dit la Bretonnière. » Il ne nous paraît plus possible d'en douter, en présence de tous ces faits constatés par des pièces authentiques.

L'endroit où il fut mis est ainsi décrit, une trentaine d'années plus tard : « Après avoir visité le dessus de l'Eglise, le conducteur vous mène avec une lanterne dans les lieux souterrains de cet édifice. C'est un vrai labyrinthe de détours et de descentes obscures. On y montre deux cachots de sept à huit pieds en quarré, où l'on descend les criminels d'Etat par une bouche qui se ferme avec une trape. » Piganiol de la Force, *Description de la France* (1719). V. p. 99. Créés en 1348, ces cachots portaient les noms significatifs et bien mérités de *Grand Exil* et de *Petit Exil*.

Le souvenir de cette mystérieuse détention, consigné dans l'*Histoire des Montagnards* de M. Alphonse Esquiros, sans aucun détail, a été révoqué en doute par M. Eugène Hatin, dans une de ses publications : *Les Gazettes de Hollande et la presse clandestine au XVII<sup>e</sup> et au*

XVIII<sup>e</sup> siècles. (Pages 68-69). « Amène à s'expliquer sur une histoire  
• de gazetier de Hollande enlevé par ordre de Louis XIV et enfermé  
• au Mont-Saint-Michel, » l'auteur y voit : « une histoire forgée, ou  
• tout au moins très-dénaturée par une imagination inventive. » Le  
passage des *Mémoires de du Fosse*, confirmé par celui des *Mémoires  
de Foucault*, montre bien que le fait est incontestable, que rien n'a  
été exagéré, et désormais « les fouilleurs hollandais peuvent en  
• prendre note comme d'un fait intéressant l'histoire de la presse  
• de leur pays, » contrairement à l'opinion de M. E. Hatin, en ob-  
servant que ce malheureux ne s'appelait pas « Franchin, » mais  
• Chauvigny, dit La Bretonnière. » C'est un nom que M. E. Hatin  
devra joindre à ceux des rédacteurs des *Gazettes de Hollande*, ou  
plutôt des petits journaux satiriques, appelés pour cette raison des  
*Lardons*.

Depuis la publication de l'ouvrage de M. E. Hatin, (1885,) le fait de  
l'emprisonnement et le nom du prisonnier ont été acceptés par  
M. Larousse, avec quelques détails. Il dit, en parlant des cages de  
fer : « La cage de fer du Mont-Saint-Michel est une des plus connues.  
• C'est là que fut confiné la Bretonnière, benedictin et gazetier, qui  
• avait fait un pamphlet contre l'archevêque de Reims. Louvois fit  
• enlever le malheureux écrivain de la Hollande, où il s'était réfugié,  
• et le fit tenir dans cette cage, où il termina ses jours après trente  
• ans de souffrance. » *Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, au  
mot CAGE.

Tout en regrettant que l'auteur n'ait pas indiqué la source où ces  
faits sont puisés, il faut constater que, s'il y a des différences sur le  
nom des personnes attaquées, et sur le nombre des années de deten-  
tion, le mode d'arrestation et le fait de l'emprisonnement restent les  
mêmes. Louvois, qui venait de mourir, le 16 juillet 1691, avait bien  
pu venger de la sorte, onze ou douze ans auparavant, les attaques  
dirigées contre son propre frère, Charles Maurice Le Tellier, arche-  
vêque de Reims, depuis 1671. On voit, en effet, qu'à la date de 1679,  
très-voisine de celle où La Bretonnière fut arrêté, notre ambassadeur  
transmet, plus d'une fois, au gouvernement des Provinces Unies les  
réclamations de la France contre les gazetiers de la Hollande. —  
• 1679, 13 septembre. Le comte d'Avaux se plaint de ce que la Gazette  
• française d'Amsterdam a publié des extraits des libelles imprimés  
• en France, notamment contre un arrêt du Parlement, et contre un

« des prélats les plus éminents du pays, que le pamphlétaire avait  
« décrié sous le prétexte de faire l'éloge des évêques d'Alet et de  
« Pamiers(1). Cette plainte est renvoyée aux députés d'Amsterdam,  
« pour qu'ils y donnent telle suite qu'ils aviseront. Le 16, rapport de  
« ces derniers : ils ont entendu le gazetier français et lui ont recom-  
« mandé la plus grande prudence. Cette admonestation ne paraît pas  
« suffisante aux Etats, qui étaient alors vis-à-vis de la France dans  
« une situation très-délicate, dont ceux là seuls peuvent se faire une  
« idée qui ont eu la patience de lire les *NÉGOCIATIONS DU COMTE*  
« *D'AVAUX* ; ils édictent un décret portant *défense absolue de*  
« *publier des journaux français dans la province.* » M. E. Hatin,  
*ibid.*, pp. 93-94. Ce « prélat des plus éminents » a tout l'air d'être  
« l'archevêque de Reims, » dont parle M. Larousse.

En tous cas, Chauvigny, dit la Bretonnière, ouvre incontestable-  
ment, dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, la liste de ces person-  
nages légendaires, jetés dans les oubliettes du Mont-Saint-Michel et  
renfermés dans une cage de fer, (l'Intendant a dit « une cage de  
« bois, » pour des motifs que la politique conseille, mais que la justice  
désavoue. C'est sur lui que les *Mémoires* de du Fossé fournissent  
de nouveaux détails.

La liste funèbre de ces prisonniers d'Etat se continuera, au xviii<sup>e</sup> siè-  
cle, par le nom du malheureux patriarche des Arméniens, Avedick,  
enlevé de Constantinople, pour des motifs religieux, par la plus  
odieuse des machinations, conduit au Mont-Saint-Michel, au mois  
de novembre 1706, et pris pendant longtemps pour l'*Homme au*  
*Masque de Fer*, Ercole Antonio Matthioly, sénateur de Mantoue.  
Enfin elle se complètera par le nom du gazetier Du Bourg, arrêté au  
mois d'août 1743, et dont la tragique aventure pouvait se passer de  
tous les affreux détails ajoutés à la vérité déjà bien horrible par elle-  
même(2).

(1) Les affaires de Port-Royal auraient donc motivé les réclamations  
de notre ambassadeur.

(2) Pour bien connaître toutes les confusions et toutes les erreurs,  
dont ces deux derniers emprisonnements ont été la cause, consulter  
*l'Homme au Masque de Fer*, de M. Marius Topin, et les *Documents sur*  
*la captivité et la mort de Dubourg dans la cage de fer du Mont-Saint-*  
*Michel*, par M. Eugène Robillard de Beaurepaire. On trouve, dans ces  
deux ouvrages, la preuve remarquable de ce que peut une saine cri-  
tique, pour la découverte et pour le rétablissement de la vérité.

II.

*Rédaction primitive du passage des Mémoires concernant  
M. Le Mettayer, curé de Saint-Thomas d'Erreur.*

Le prelat, qui ne l'aimoit pas, ayant sceu, je ne sçay comment, qu'il étoit passé en Italie, sollicita aussitôt pour faire enuoyer des ordres à l'ambassadeur contre luy. On commença à le faire suivre et à observer dans tous les lieux où il alloit. Il s'en apperceut et il ne pouuoit assez admirer comment la prévention, s'étant une fois emparée de l'esprit des gens, leur cause d'inquietude à eux mêmes, et les porte à en donner aux personnes contre qui ils l'ont conçue. Enfin la chose fut portée jusqu'aux oreilles du Pape, qu'on voulut aussi punir contre luy, en voulant le faire passer auprès de Sa Sainteté, pour un esprit remuant et sédition, ce que tous ceux qui le connoissent sçavent estre infiniment éloigné du caractère de son esprit, qui est au contraire pacifique et conciliant, et ennemy de tout trouble. Cependant le Pape, sollicité par l'ambassadeur de France, donna ordre au Gouverneur de Rome de demander au sieur Le Mettayer combien il auroit dessein d'y demeurer. Un tel compliment, que les Papes n'ont jamais eue coutume de faire aux François, qui viennent voir la plus belle ville et la première Eglise du monde, le surprit un peu. Mais il jugea bien à l'heure même que la main de Jéhovah auoit part en cette affaire, et envisageant tout d'un coup les suites de ce compliment, il prit sa résolution de partir bientôt et témoigna au Gouverneur qu'il s'en iroit dans peu de jours : ce qu'il dit d'une manière, qui fit bien connoître à cet officier qu'il entendoit parfaitement le langage du pais. Et comme le Pape connoissoit le mérite du sieur Le Mettayer, et auroit plutôt dessein de l'informer de la manière de sonne de ses eueux, que de l'obliger par luy même à sortir de Rome, le Gouverneur, très bien instruit des intentions de Sa Sainteté, luy repartit aussitôt que ce n'étoit pas pour le presser de partir, le qu'il pouuoit demeurer aussi longtemps qu'il voudroit. Mais ayant autant d'esprit qu'il en auoit, il ne douta pas du party qu'il auoit à prendre, et il jugea bien qu'il étoit plus avantageux de sortir d'un lieu où il commençoit à estre suspect, et où tout ce qu'il feroit et

droit luy seroit tourné à crime. Ainsy il ne tarda guere à sortir de Rome et il s'en reuint en France. » Mais à son retour, etc.

Les corrections introduites dans le Ms. montrent, par la précision des détails personnels, que M. Le Mettayer a seul pu les suggérer à notre auteur. L'explication s'en trouve plus haut, p. 123, note (2).

### III.

#### *Sur M. Le Mettayer, curé de Saint-Thomas d'Evreux.*

Après avoir parlé des excellents ecclésiastiques, qui se trouvaient dans le diocèse d'Evreux, à la fin du dix-septième siècle, l'Historien du comté d'Evreux, Le Brasseur, ajoute :

« Je joins à ceux ci, et par la reconnoissance de l'amitié qu'il avoit pour moi, et par la raison de son grand mérite, Martin Le Metayer, Licentié de Sorbonne, et depuis ce temps-là curé de Saint Thomas d'Evreux, si connu de tous les habiles gens de Paris, et qui travailla si efficacement à la conversion des calvinistes du Diocèse et des pais voisins. Presque dans tout le temps que Henry de Maupas fut Evêque d'Evreux (1), il eut de grandes contradictions à souffrir de la part des faux freres et des calomniateurs, qui le décrièrent auprès de ce Prelat, et qui firent tellement par leurs intrigues, qu'ils obtinrent une Lettre de cachet, en surprenant la religion du feu Roy (2), qui

(1) Nommé en 1661, M. de Maupas ne prit possession que le 24 mars 1664, et mourut en 1680, comme on l'a vu plus haut, p. 116—Le Brasseur avait dit précédemment, de ce prélat, en pensant certainement à M. Le Mettayer : « Avec de si bonnes qualités, il auroit fait de grands  
« biens dans son Diocèse, s'il avoit toujours choisi des sujets aussi  
« éclairez que pieux, et si sa trop grande crédulité ne l'eût pas sou-  
« vent prévenu contre les Ecclésiastiques vertueux et éclairez, en  
« qui pour l'ordinaire on ne voioit d'autres crimes que ceux qui leur  
« étoient attribuez par la calomnie, et par les faux rapports, sous  
« l'ombre desquels il ne laissoit pas de les maltraiter contre toutes  
« les règles, et d'interposer même souvent l'autorité de la cour pour  
« les punir, rendant par ce moyen sa condition odieuse à tout le  
« clergé. » *Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Evreux*, pages 405-406.

(2) Louis XIV. L'auteur écrit en 1722.

l'exila à Vire, où il resta près de deux ans, et d'où il ne revint que par les charitables sollicitations de Mademoiselle de Bouillon, qui fit connoltre son innocence au Roy. Ce fut peu après son retour, et sous le Pontificat de Jacques de Novion, qu'il fut fait cure de Saint-Thomas, où son exactitude à ses devoirs lui attira de nouveaux ennemis; et ce qui servit à le consoler, qui l'étoient de tous les gens de bien. Il mourut d'une paralysie le quatorzième (1) d'octobre 1703. Comme on le peut voir dans l'Épithaphe suivante, qui devoit être mise sur son Tombeau, et qui a été composée à ce dessein par Guillaume le Fevre, un de ses amis et de ses confreres, qui est mort depuis deux mois, regrette de toute la paroisse de Saint Pierre dont il étoit curé, et de tout le diocèse. »

D. O. M.

Hic jacet inter mortuos, qui ut lucerna fulsit, latens inter vivos,

Martinus le Metayer,

Lucianus Theologus Parisiensis, pius pariter et doctus, Presbyter Ebroicus,

Paroeciae sancti Thomae Pastor vigilantissimus,

Testorum inconcussorumque S. S. Augustini et Thomae Aquinatis Dogmatum

vindex acerrimus;

Morum et disciplinae sanctioris exemplar fidele,

Calvinianorum, maxime Ebroicensium, profligator et malleus;

Theologicis: Historicis, Philosophicis rebus ad unguem instructus;

Quem quisque sapiens tuto consuluit,

Et secutus est monentem;

Quem saepe pauper et egenus imploravit,

Et laudavit largitorem,

Quem fratrum Accusator saepe lacessivit,

Nec unquam sensit ultorem.

Impulsus ut caderet, semper fuit a Domino suo susceptus;

Paralyti percussus, linguae et aliorum aliquot membrorum usu

privatus.

Mortuus est, antequam moreretur

Nec diu post bonis carus, et ab omnibus desideratus,

Lugente amecorum turba, totus abiit.

(1) L'Épithaphe dit le 15. — Elle nous apprend aussi qu'il mourut d'une « paralysie de la langue et d'autres membres, » comme son ami, M. du Fossé.

Explevit annum Rectoratus vicesimum, ætatis septuagesimum

nonum,

Decima quinta Octobris ann. 1705.

Invenit requiem.

Amen.

**LE BRASSEUR.** *Histoire civile et ecclésiastique du Comté d'Evreux*, où l'on voit tout ce qui s'est passé depuis la fondation de la monarchie, tant par rapport aux rois de France, qu'aux anciens ducs de Normandie, et aux rois d'Angleterre ; *Paris, François Barrois, 1722, in-4°.* — Pages 411-412.

Nous joindrons ici une pièce de vers d'où ressort la preuve que le souvenir de Le Mettayer fut durable. Elle est due à Marie-André de Chaligny, chanoine de Verdun, qui chantait encore ses vertus, vers 1789.

#### MARTIN LE METAYER D'EVREUX.

17<sup>e</sup> SIÈCLE.

Ebroicensis ager non multis floribus ornat  
Aras Musarum, nam meliora facit.  
Nempe Dei cultus vanos excludit amores  
Nec casto cordi fabula falsa placet.  
Ergo Metayerus Phœbi non venit ad aras,  
Nam sibi pandebat gratia sancta sinus.  
Nec tamen evasit dentes laqueosque malorum,  
Dum pravos mores arguit ille suis.  
Ingressus Romam pedibus dedit oscula sancti  
Pontificis, quamvis clauderet hostis iter.  
In patriam rediit, rabies animosa furentum  
Movit ad arma manus artificesque dolos.  
Vicit at invidiam solâ virtute sacerdos,  
Et quamvis clausus carcere liber erat.  
At non infecere notam quæ vincula passus,  
Atque ovibus pastor luxit ut ante suis ;  
Donec ad æternæ consurgens pascua vitæ  
Præmia suscepit parta labore suo.

*Selecti Normanniæ flores*, pages 25 et 26.

Cette pièce de vers offre un résumé complet des principales circonstances de la vie de M. Le Mettayer, rappelées dans les Mémoires, et donne la mesure qui s'attachait encore à son nom, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

IV.

*Description du Château de Navarre en 1704.*

« NAVARRE ou *Château de Navarre*. Château d'une structure magnifique, bâti près d'Evreux en Normandie par Godefroi, duc de Bouillon. C'est un gros corps de bâtiment carré à quatre faces, de même dessein, de même hauteur et de même symétrie. Le bas de ce bâtiment, où sont les offices, est couvert par un talus en forme de boulevard gazonné, élevé de huit à neuf pieds au dessus du niveau du jardin. L'on monte de ce jardin au premier étage du château par de grands degrez qui conduisent par un vestibule à un salon d'une magnificence surprenante, pavé de marbre, et orné de quantité de bustes de differens marbres. Un grand dôme ou coupole couvre ce salon, qui est accompagné de quatre vestibules qui séparent quatre grands appartemens; et ce dôme est enrichi de trophées d'armes en relief sur la pierre, avec les Ecussons de la Maison de Bouillon et autres ornemens d'une grande beauté. Le salon est éclairé par les grands vitrages des vestibules, et par les grandes fenêtres qui sont audessous de la calote du dôme qui est fort élevée. Le second étage contient autour du dôme vingt chambres meublées pour y loger les personnes de distinction. Les quatre faces de ce superbe Château ont des vuës différentes et variées. Une sur Evreux, dont les Eglises avec leurs tours et leurs clochers forment un bel aspect; une sur la prairie qui conduit au bois que l'on a ouvert pour étendre la vuë; les deux autres sur de grandes pièces d'eau, et toutes les quatre vuës sur des jardins tres-bien ordonnez, et sur des canaux artificiels formez par les eaux de la petite rivière de Conches, autour de ce magnifique château, où l'on arrive par quantité d'avenuës d'arbres. »

*Memoires dressez sur les lieux en 1704.*

DICIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE de Thomas Corneille, tome II, p. 783.

— « Godefroy Maurice, duc de Bouillon, fit construire le château de Navarre de 1679 à 1686, sur l'emplacement du marais de Saint-Germain.

« Les biens du duc de Bouillon furent réunis au domaine par décret du 3 janvier 1809.



« Navarre, fut érigé en duché et en majorat pour Joséphine, en 1810; les héritiers de l'ex-impératrice vendirent le château de Navarre, avec ses dépendances, en 1854, au marquis de Dauvet, qui le fit démolir; il est aujourd'hui complètement détruit. » *Dictionnaire de l'Eure*, par MM. Charpillon et l'abbé Caresme, 1874, p. 147.

Voir la *Notice* sur la commune de Saint-Germain-lès-Evreux, plus connue sous le nom de *Navarre*, que vient de donner l'un de nos confrères, M. Izarn.

#### IV bis.

##### *Sur le Père Honoré, capucin et missionnaire.*

M<sup>me</sup> de Sévigné parle de lui dans une Lettre au comte et à la comtesse de Guitaut : « A Livry, 26<sup>e</sup> septembre 1679. — Vous devriez  
« bien, dit-elle, m'y venir voir; nous causerions ensemble deux ou  
« jours, et puis vous remonteriez sur l'hippogriffe (car je suppose  
« que vous auriez pris cette voiture plutôt que la litière), et vous  
« retourneriez aux sermons du P. Honoré. »

L'éditeur ajoute en note : « Ce père prêchait alors à Semur, où le comte et la comtesse de Guitaut avaient été passer plusieurs jours pour l'entendre. Bussy-Rabutin, qui se trouva aux mêmes sermons (t. IV, 436 de sa *Correspondance*), donne dans une autre note, (p. 449) le portrait de ce missionnaire et le caractère de son éloquence.

« J'allai à Semur (10 septembre 1679) entendre le P. Honoré, de  
« Cannes, dont je fus fort satisfait. Il n'avoit nul ordre dans ce qu'il  
« disoit, mais il prêchoit avec un grand zèle, et il persuadoit parce  
« qu'on ne pouvoit douter qu'il ne fût persuadé. Il avoit le visage  
« mortifié, et il pleuroit presque toujours à la fin de ses sermons.  
« Il redisoit plusieurs fois un même mot, et il disoit qu'il le faisoit  
« exprès pour mieux imprimer les choses dans l'esprit de ses audi-  
« teurs. Enfin le fruit qu'il faisoit dans ses missions montroit bien  
« qu'il étoit un grand maître en l'art de toucher les cœurs. Je l'en-  
« tendis trois fois en deux jours que je fus à Semur. »

Voir la *Correspondance de M<sup>me</sup> de Sévigné*, édition Hachette; LES GRANDS ECRIVAINS DE LA FRANCE, t. VI, pages 17 et 18. On peut

rapprocher ces détails sur le P. Honoré de ceux que du Fossé fournit sur le P. Gaillard (voir plus haut, pages 17-20), et se faire une idée du genre d'éloquence propre aux Missionnaires, à cette époque.

V.

*La mortalité au Fossé, pendant les dix premiers mois de l'année 1694.*

• A la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, la population du Fossé étoit de cinq à six cents âmes, et la mortalité de 12 à 15 personnes par an.

• En 1694, ce chiffre fut de beaucoup dépassé. Voici les noms des personnes qui moururent dans cette paroisse, du 1<sup>er</sup> janvier au 1<sup>er</sup> novembre de la dite année.

Janvier.     Le   1, Marie Angreville, 10 mois.

3, Charles Blanchemain, 10 ans.

6, Catherine Blanchemain, 4 ans.

8, Jean Janot, 1 an 1/2.

10, Catherine Bouquet, 7 à 8 ans.

20, Jean Behez, 4 jours.

», Pierre Dannequin, 1 an.

26, Vincenne Behez, 6 jours.

Février.     Le   3, Marguerite Osmont, 4 ans.

16, Nicolas Chevreux, 7 ans et demi.

18, Marguerite Chevreux, 18 ans.

», Antoine Duthil, 5 ans.

28, Marie Clément, 4 ans.

Mars.        Le   2, Antoine Chevreux, 12 ans.

11, Jean Chienbrun.

13, Anne Petit, six semaines.

15, Charles Picot, 45 ans.

», Denis Picot, son fils, 6 ans.

17, Charles Bourlé, 10 jours.

28, Magdelaine Carpentier, femme de Nicolas Famechon, de Compainville.

Avril.        Le   3, Marie Baratte.

», Jeanne Manant, 70 ans.

- 10, Catherine Delacour.  
12, Marguerite Cocagne, 50 ans.  
15, Antoine Bouchard, 9 ans.  
17, Catherine Dumesnil, 10 ans.  
18, Antoine Baudart, 5 ans.  
21, Louis Baudart, 8 ans.  
», François Baudart, 6 ans.  
», Catherine Pirot, 6 ans.  
», Hélène Duclos, fille de François, 4 ans et demi.  
», Madeleine Delanos, 24 ans.
- Mai. Le 1, Philippe Yard, veuve d'Etienne Delacour, 35 ans.  
2, Louis Duthil, 25 ans.  
3, Nicolas Piron, de Bosbordel, 7 ans, mort chez Jean Janot.  
», Antoine Lamule, de St<sup>e</sup> Genevieve, 5 ans.  
7, Vincent Hoube, mendiant, de Boisguilbert, mort en passant.  
8, Catherine Janot, 6 semaines.  
10, Denis Boulogne, 65 ans.  
11, Madeleine Duthil, 13 mois.  
15, Robert Janot, 7 semaines.  
22, David Leduc, mendiant, de Fleury-la-Forêt, 50 ans.
- Juin. Le 3, Antoinette Philippart, veuve de Jean Osmont, 40 ans.  
6, Jean Osmont, 6 ans, son fils.  
10, Jean Toussaint, 52 ans.  
21, Perrine Henriette Merat, 6 mois, en nourrice.  
28, Pierre Taillebuisson, 50 ans.
- Juillet. Le 3, Marie Leblond, 8 ans.  
», Louis Delacour, 3 ans.  
26, Marie Blanchemain, 12 ans.
- Août. Le 14, Jeanne Debeauvais, veuve Pelletier, 38 ans.  
22, Madeleine Pelletier, 28 ans.  
29, Marguerite Tourneur, 28 ans.

Septembre. Le 17, Catherine Béhais, 40 ans.

22, Antoine Duclos, 15 jours.

Octobre. Le 5, Marie Gautier, veuve Flamand, 73 ans.

7, Heleine Langlois, 48 ans.

23, Pierre Delanos, 2 ans et demi.

26, Antoine Béhais, 74 ans.

Ainsi, dans l'espace de dix mois, cinquante-neuf moururent dans la paroisse du Fossé. »

Liste due à l'obligeance de M. Malicorne, qui l'a dressée, à l'aide du Registre des décès de la paroisse du Fossé. On voit là, dans une seule paroisse, combien faisaient de victimes, de tout sexe et de tout âge, ces famines épouvantables et périodiques, suivies de pestes meurtrières qui s'abattaient trop fréquemment sur les campagnes. Ces deux fléaux réunis enlevèrent donc au Fossé, en dix mois, plus d'un dixième de la population. — En 1722, le Fossé comptait 115 feux. *Etat géographique de Normandie*, par de Masseville, p. 612. C'est environ la même population qu'en 1694 en comptant cinq personnes par feu.

## VI.

*Arrêt du Parlement de Rouen confirmant la sentence rendue par la Haute-Justice de Gaillefontaine contre les sorciers du Fossé.*

« Extrait des Registres de la Cour du Parlement.

« Vu par la Chambre, ordonnée par le Roy, au temps des vacations, le procès extraordinaire fait en la Haute Justice de Gaillefontaine, à la requête du proc<sup>r</sup> d'office de la dite Haute Justice contre Etienne Delacour, decédé dans les prisons de la dite Haute Justice et Antoine Lecauchois absent fugitif et contumax, Pierre Lebreton de la paroisse de St Germer decédé dans la Conciergerie de la Cour, Guillaume Mazure dit le Prince, vacher de la paroisse de Forges demeurant au Fossé et Jean Mazure son fils aussi vacher, prisonniers en la dite Conciergerie, sur appel par eux interjeté de sentence rendue en la dite Haute Justice le 17 septembre dernier par laquelle

le dit Guillaume Mazure auroit été déclaré duement atteint et convaincu d'avoir en la complicité du dit Delacour composé le sort dont fut fait deux assiestes jettées par le dit Delacour dans la mare (1) du Sr de Belleville et de Nicolas Taburet, d'avoir faict seicher, de lait, les vaches dudit Sr de Belleville et fait mourir plusieurs de ses vaches et autres malefices, comme aussi le dit Le Breton d'avoir menassé plusieurs personnes, et jeté des sort sur elles leurs chevaux et bêtes à laine, d'avoir ensorcelé la femme de Jean Lemaire, donné la galle à Gaston Delaporte et à sa femme, fait avorter les vaches de Marguerite Posdevin par deux années consecutives, donné la galle à Louis Leblond, fait avorter plusieurs vaches à Nicolas Benard, donné la galle à Marguerite Cauchois et icelle fait enfler, fait avorter les vaches et mourir un cheval à Jean Aulmont, donné la galle aux bêtes à laine de Guillaume Cauchois, fait avorter quatre genisses à Claude Thierry et autres maléfices, d'avoir voulu faire fabriquer une clef pour ouvrir les portes de prisons dudit Gaillefontaine pour faire évader les prisonniers qui y etaient detenus, pour punition et réparation dequoi le dit Guillaume Masure et Lebreton auraient été condamnés à faire amende honorable, tête et pieds nus, la corde au col, en chemise, tenant chacun une torche ardente du poids de deux livres en leurs mains conduits par l'exécuteur devant le principal portail de l'église dudit lieu de Gaillefontaine pour là à genoux demander pardon à Dieu, au Roy et à Justice de leurs crimes, ce fait, en la place publique dudit lieu de Gaillefontaine pour y être pendus et étranglés en une potence qui pour cet effet y serait plantée, les cadavres des dits Masure et Lebreton jetés ensuite au feu et réduits en cendres, lesquelles cendres seraient jettées au vent et ledit Cauchois pareillement déclaré atteint et convaincu de sortilège, et pour le profit de la contumace contre lui jugée; lcelui condamné d'être pendu et étranglé par effigie et brulé par ledit executeur en ladite place publique; les biens des dits Guillaume Masure Lebreton et Cauchois, déclarés acquis et confisqués au fisc dudit Gaillefontaine ou à qui il appartiendrait, sur iceux préalablement, pris les frais du procès solidairement, et cent livres d'amende, ledit Jean Masure condamné d'être présent à ladite execution, tête et pieds nus la corde au col et banni

(1) La mare existe encore à quelques pas de l'habitation qui doit remonter à cette époque.

à perpétuité du royaume, a lui enjoint de garder son baon à peine de la vie, et au regard desdits Delacour et Jean Osmont <sup>(1)</sup>, demeureront sous le plaisir de la Cour, leurs cadavres dans les trous où ils ont été enfouis, leurs biens aussi confisqués comme dessus, le surplus dudit procès consistant en cahier d'interrogatoires, informations, perquisitions et défauts à baon contre ledit Lecauchois, recotement des témoins entendus audit procès pour valoir de confrontation audit Lecauchois, confrontations, conclusions dudit procureur d'office, interrogatoires prêtés sur la sellette par ledit Masure pere et fils et ledit Lebreton, et tout ce qui fait a été au dit procès, lesdits Masure entendus sur la sellette, en la chambre reçus, retirés, ont le rapport du S<sup>r</sup> Bigot de Monville, Conser<sup>r</sup>, Commissaire, tout considéré, La chambre a mis et met l'appellation a néant, condamne lesdits Masure pere et fils en 42 livres d'amende envers le Roy, ordonne et ordonne que la sentence dont est appelle sortira son plein et entier effet et sera exécutée selon sa forme et teneur, à laquelle fin, renvoyez par devant ledit Haut justicier de Gaillefontaine pour être ladite sentence et présent arrêt mis à exécution.

« Donne à Rouen en ladite Chambre des Vacations le trois novembre mil six cent quatre vingt quatorze. Signé Binoüet et Le Tac chacun un paraphe.

« L'exécution du présent arrêt a été faite par le nomme Levasseur exécuteur des sentences criminelles sur ledit Masure et ledit Lecauchois par effigie le neuf novembre 1694. »

#### ARCHIVES MUNICIPALES DE GAILLEFONTAINE

En dehors de son contenu, si propre à caractériser les mœurs d'une époque, l'Extrait de cet arrêt a encore le mérite de remplacer la minute, qu'on ne retrouve plus dans les Archives du Palais de Justice de Rouen. Le registre des derniers mois de l'année 1694, qui contenait cet arrêt, en a disparu, ou du moins il a échappé aux plus actives recherches.

Le juge qui rendait la justice à Gaillefontaine, lors de la condamnation de ces prétendus sorciers, se nommait Nicolas Aubrochet et s'intitulait : « Sieur de Hatingue, bailli vicomtal en la châtellenie

(1) Ce dernier, dont l'énoncé de la sentence ne donne pas le nom, devait être mort dans la prison de Gaillefontaine, comme Delacour.

« et vicomté de Gaillefontaine pour Monseigneur le marquis de Saint-Luc comte d'Estellan. »

« Nicolas Aubruchet mourut à Gaillefontaine, à l'âge de 72 ans, et il y fut inhumé dans l'église le 29 juillet 1700.

« A cette même époque de 1694 les charges d'avocat fiscal et de procureur fiscal en la même châtellenie étaient exercées, la première par Jean Baptiste Sagot, sieur du Cartier, et la seconde par Jean Jacques Perrin. »

(Communication due à l'obligeance de M. Malicorne.)

On sait que le *fiscal* ou *procureur fiscal* était alors un magistrat qui remplissait les fonctions du ministère public près des tribunaux subalternes ou des juridictions seigneuriales.

Combien il est à regretter que les magistrats de la Haute Justice de Gaillefontaine, et ceux du Parlement de Rouen n'aient pas eu, dans cette triste affaire de sorcellerie, la sage réserve que, moins de six semaines plus tard, dans une accusation du même genre, allait montrer l'intendant de la généralité de Caen !

Voici ce qu'on lit, en effet, dans les *Mémoires de Nicolas Joseph Foucault*, après le 14 décembre 1694 :

« Le sieur de Glatigny, lieutenant criminel d'Avranches, a fait arrêter un prêtre, une femme et une fille d' la paroisse de Saint-Quentin (1), auxquels il fait le procès comme sorciers. Sur la représentation de la procédure, j'ai trouvé la preuve fort légère. J'ai même parlé aux accusés en présence de M. l'évêque d'Avranches, et nous avons reconnu que la fille étoit un esprit foible et d'une réputation qui n'étoit pas entière. On prétendit qu'elle étoit devenue enceinte du fait d'un cavalier en quartier d'hiver à Saint-Quentin, et que, pour sauver son honneur, elle dit qu'elle avoit été ensorcelée et corrompue au sabbat par ce prêtre, qui avoit soixante ans. Le prêtre a tout méconnu, et le sieur Glatigny l'a fait dépouiller tout nu et lui a fait enfoncer des aiguilles dans toutes les parties de son corps pour chercher la marque insensible. J'ai informé M. le chancelier de cette

(1) Manche, arr. d'Avranches, cant. de Ducey. — L'évêque étoit Pierre-Daniel Huet.

belle procédure, et, en attendant ses ordres, j'ai fait surseoir à cette instruction, qui se faisoit à grands frais, aux dépens du roi. »

Edition de M. F. Bodry, p. 310.

On ne voit pas que l'affaire ait eu d'autres suites, grâce au bon sens et à l'humanité des juges.

#### VI bis.

#### *Note sur les familles Béhais et Ménage.*

1° Les BÉHAIS. — Béhais (Charles), dit sieur des Rosières, du nom d'une ferme sise au Fosse, et dont le sol marécageux produisait une infinité de roseaux, appelés *rosiers*, à cette époque, naquit vers 1620, de Charles Behais et de Marie Maze.

• Il fut garde du corps du roi Louis XIV et revint mourir au Fosse, où il fut enterre dans l'église, le 12 mai 1673.

• Il eut de son épouse, Jeanne de Fargelle, deux enfants, savoir :

• Charles Behais, dont il va être parlé ;

• Et Claude, qui, comme son frère, fut garde du corps du roi Louis XIV.

• Charles Behais, l'aîné des deux, prit aussi le titre de sieur des Rosières. Né au Fosse, le 19 novembre 1654, il embrassa tout jeune la carrière militaire et avança rapidement en grade. Il était déjà lieutenant colonel des dragons en 1692, et il devint colonel de dragons dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle.

• Son épouse, Marie Anne de la Houssaye, le rendit, vers cette époque, père d'un fils qui dut mourir jeune.

• Il est à penser que Charles Behais mourut à Rouen, vers 1730. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa propriété du Fosse fut vendue par décret, vers ce même temps. »

2° Les MÉNAGE. — « Charles Behais, le garde du corps, avait épouse, comme on l'a vu plus haut, Jeanne de Fargelle.

• Cette dernière avait une sœur, nommée Marie, qui épousa Denis Ménage, sieur de Beaumesnil, lequel habitait une propriété qui se trouve non loin de l'église du Fosse.

• Denis Ménage eut un fils nommé Adrien, qui s'intitula sieur de



**Belleville. C'est lui assurément dont le nom figure au procès des prétendus sorciers.**

« **Adrien Ménage, sieur de Belleville, épousa Gabrielle Angélique Léonard, qui, entre autres enfants, lui donna, le 25 octobre 1694, un fils nommé Charles, qui fut tenu sur les fonts par Charles Béhais, déjà lieutenant-colonel des dragons et par Marie de Montigny.**

« **Ce Charles Ménage s'intitula sieur du Boduée ; il devint chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et capitaine commandant une compagnie d'invalides au fort Louis de Dunkerque.**

« **Son fils, Charles Alphonse Ménage, sieur du Boduée, devint capitaine d'infanterie ; il fut aussi chevalier de l'ordre de Saint-Louis.** »

**Communication due à l'obligeance de M. Malicorne.**

## VII.

### *Portrait d'Arnauld intercalé dans l'Edition de 1739.*

« **Voici le portrait que faisoit de M. Arnauld un des illustres compagnons de sa retraite (1). « Son égalité d'esprit que rien ne  
« dérange ni ne trouble, son amour tendre pour la vérité et pour  
« l'Eglise, sa genereuse fermeté qui n'est ni dure ni fiere, sa pa-  
« tience dans la solitude et le travail, et surtout une innocence de  
« vie jointe à une simplicité qu'il semble que le levain même d'Adam  
« n'a pu corrompre, m'ont rempli d'une admiration pour lui et pour  
« les dons que Dieu a mis en lui, que je ne saurois bien exprimer.  
« Ce que j'admire en lui, ce qui m'étonne, c'est que je ne le vois  
« sujet à aucune de ces passions qui font agir tous les autres  
« hommes. Les ressorts qui le menent sont tous d'une autre espece.  
« Et quand je fais un peu de reflexion sur la pureté de ses intentions  
« et de ses desseins, je ne puis presque me souffrir, tant je me  
« trouve l'esprit et le cœur corrompu en comparaison d'un si saint  
« homme. Il se souvient toujours des personnes dont il est aimé.**

(1. On a vu que « M. des Essarts prêtre, M. Varet de Fonteny et M. Guépin demeuroient avec M. Arnauld, » à sa mort. Plus haut, note de la page 182. Le P. Quésnel vivait également avec lui et on a au moins une lettre de lui sur la mort d'Arnauld. Voir le *Nécrologe*, pages 316-318.

• Je ne l'ai jamais vu tenté que par l'amitié. La solitude lui seroit indifférente, s'il pouvoit le devenir pour ses amis. Je vous avoue que ce défaut me paroît une grave vertu. Cette faiblesse m'attendrit, et je le trouverois moins grand s'il étoit moins sensible et moins tendre. »

• On peut juger de-la quelle fut sa peine de passer la plus grande partie de sa vie, éloigné de ses proches et de ses amis. » Telle fut sa vie, etc.

*Memoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal, par M. du Fosse. A Utrecht, aux dépens de la Compagnie, M DCC XXX IX, pages 448-449.*

#### VIII.

##### *Sur l'inhumation clandestine du corps d'Arnauld, à Bruxelles.*

• Lorsqu'il fut mort, on le mit habillé en prêtre sur sa pailleasse, et il y demeura tout le dimanche. On dit la Messe ce même jour dans la chapelle domestique à deux heures après minuit. Le lundi matin on le deshabilla, on ouvrit son corps, et on trouva toutes les parties nobles fort saines. Après avoir ôté le cœur, on ensevelit le corps et on le mit dans une bière de chêne. Le curé de Sainte Gudule, paroisse de la maison, aussi-bien que son vicaire, étant absens, on prit des mesures avec le curé de Sainte Catherine pour l'inhumation (1). La nuit du Lundi M. le cure de Sainte Catherine vint avec son valet et une charette. On mit la bière dans la charette et le curé l'emporta et la cacha dans son cabinet. Il fit envelopper le cercueil de bois d'un autre de plomb. La nuit suivante il le porta à l'Eglise ; et comme le sanctuaire étoit alors dépave et qu'il y avoit un petit caveau dessous, on l'y mit ; de telle sorte que le lendemain on ne put remarquer aucun changement à ce sanctuaire dépave, et que les lieux parurent dans le même état. On ne sçavoit rien à Bruxelles de la mort de M. Arnauld, et on ne l'apprit que par des lettres de Paris. Ce ne fut que par cette voie que le chirurgien, qui avoit embaumé le cœur, sçut ce que c'étoit ; car entendant parler de la mort de

(1) Il s'appeloit Van den Nesié.

M. Arnauld, il se douta que c'étoit son cœur qu'on lui avoit fait embaumer. Le cœur fut renfermé dans un cœur d'argent que fit faire Madame Vaës, épouse de ce conseiller du Conseil privé, qui avoit rendu tant de services à M. Arnauld. — *Histoire de l'abbaye de Port Royal* (par Besoign), 1752, t. VI, pages 136-137.

Il est probable que les restes d'Arnauld, mort à Bruxelles, au faubourg de Loo, se trouvent encore dans le caveau du sanctuaire de Sainte-Catherine, modeste église de cette ville, où son corps fut clandestinement déposé, la nuit du 10 au 11 août 1694. De même l'église du Sablon ou de Notre-Dame des Victoires renferme, dans un assez beau monument, les restes du poète français, Jean-Baptiste Rousseau, mort à la Genette, près de Bruxelles, le 17 mars 1741.

Toutes ces précautions avoient été prises contre les adversaires d'Arnauld, dont on redoutait l'immunité au delà même de la tombe, et, longtemps après sa mort, le lieu de sa sépulture restait encore un mystère pour bien des gens. Les amis de Port-Royal connoissoient seuls la vérité. Une Note de M. Sainte-Beuve, empruntée en grande partie à Brossette, le prouve.

« On lit dans le *Journal* de Brossette, à la date du dimanche 22 octobre 1702 : « Avant de sortir de chez M. Despréaux (à qui Brossette étoit allé faire visite), nous avons parlé de M. Arnauld. Je lui ai demandé s'il étoit vrai, comme on le disoit, que M. Arnauld soit mort dans un village à deux ou trois lieues de Liège ? — M. Despréaux m'a dit que les amis de M. Arnauld avoient exprès répandu ce bruit, afin d'ôter aux Jésuites, ennemis de M. Arnauld et de sa mémoire, la connoissance du lieu où il reposoit, de peur qu'ils n'eussent le crédit de le faire déterrer, comme ils ont fait à Jansenius. — M. Arnauld, m'a dit M. Despréaux, est mort dans un faubourg de Bruxelles, et il a été entermé dans l'église de ce faubourg, secrètement et pauvrement, sous les degrés de l'autel. — Il n'y a que très peu de gens qui le sachent, et M. Despréaux ne me l'a dit que parce qu'il compte bien que je ne divulguerais pas cette particularité. » Vingt-quatre ans après (juin 1728), le curieux Brossette interrogeant Jean-Baptiste Rousseau, alors réfugié à Bruxelles, sur les circonstances et sur le lieu précis de la sépulture d'Arnauld, mais il ne put rien apprendre; on en faisoit encore mystère. — Les amis d'Arnauld, qui se plaisaient à le comparer à Moïse, tant pour sa force redoutable que pour sa douceur (car Moïse, malgré ses execu-

tions terribles, était appelé *le plus doux des hommes*) (1), les comparaient encore « en ce que l'un et l'autre étaient morts hors de la patrie, et que le tombeau de l'un et de l'autre est ignoré. »

*Port-Royal*, par C.-A. Sainte-Beuve, t. V, Note 2 de la page 313, édition in-8° (1860).

## IX.

### *Sur la censure d'Arnauld par la Sorbonne.*

« Cette censure d'une partie de la Sorbonne fut confirmée au *prima mensis* de septembre 1704, à l'occasion de la Censure que la Faculté fit du fameux cas de conscience et de sa délibération contre MM. Petitpied et de Lan, qui avoient signé le cas et n'avoient pas voulu retracter leur signature. On trouvera le recit de ce qui se passa alors dans le Tome VI. de l'*Histoire du cas de conscience*, où l'on verra que tout s'y est fait contre les règles. Mais il est bon pour l'honneur de la Sorbonne (c'est à dire de l'ancienne) que l'on sache qu'il n'a pas tenu à elle que la Censure contre M. Arnauld et sa confirmation n'aient été cassées et révoquées par elle-même; du moins dans leurs effets. Ce fut à l'occasion de la Thèse de M. Bourrei, Bachelier de Licence, qui avoit répondu que, pour plusieurs raisons qu'il allegua, il ne regardoit point la censure contre M. Arnauld comme une censure de la Faculté. L'Assemblée de Sorbonne du 17. Août 1717. nomma XII. Deputés pour examiner la réponse du Bachelier et ses preuves. Le resultat du Procès Verbal des Deputés des 21. et 23. porte que les réponses du sieur Bourrei étoient conformes à la vérité des Actes et des faits, et que la Faculté ne devoit plus exiger à l'avenir la signature de cette censure. Leur avis auroit été certainement confirmé en pleine Faculté, si la Cour n'eût arrêté cette affaire en empêchant le rapport des Deputés. Elle permit seulement au Syndic de ne pas exiger rigoureusement cette signature des Candidats. Mais comme cette liberté n'étoit pas autorisée par conclusion de la Faculté, elle n'a duré qu'un temps. A l'égard de la

(1) Du Fossé a rappelé ce mot, mais sans établir de comparaison entre Arnauld et Moïse. Voir plus haut, p. 179.

confirmation faite en 1704, elle a été en quelque façon revoquée par la reception unanime de M. Petitpied dans la Faculté, en conséquence de la conclusion du 1. Juin 1719, quoique ce celebre Docteur eût toujours été très éloigné de consentir à l'injustice faite à M. Arnauld. On peut voir sur tout cela l'*Histoire de la Constitution*, etc. »

Note de l'éditeur des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal*, par M. du Fossé, M DCC XXXIX, mise au bas des pages 456 et 457.

X.

« Lettre de M. le Cardinal Cibo (1) écrite par ordre de N. S. P. le Pape Innocent XI. à M. Antoine Arnauld Docteur de Sorbonne.

Perillustris et admodum Reverende Domine.

*Tres-illustre et venerable Monsieur.*

*Læto benignoque vultu excepit et attentè legit SANC-TITAS SUA litteras quibus ipsi magna cum gaudii et filialis obsequii significatione Pontificatum maximum gratulatus fuisti : in iisque congruentes mœrori suo, ob labefactatam hominum temporumque injuria Ecclesiæ disciplinam, pietatis tuæ sensus libenter agnovit. Eru-ditionis enim et ingenii laudem, qua jam pridem apud omnes inclaruisti, collatu-*

Sa Sainteté a reçu avec plaisir et d'un air plein de bonté pour vous, et a lu avec attention la Lettre que vous lui avez écrite sur son élévation à la dignité de souverain Pontife, où vous lui marquez en même tems, et la grande joie que vous en avez ressentie, et les témoignages sinceres de votre soumission filiale. Elle n'a pas eu moins de satisfaction d'y voir que votre piété vous inspire les mêmes sentimens de douleur dont Elle est elle-même vivement penetrée, à la vue du relâchement où la discipline ecclésiastique est tombée, tant par le malheur des temps, que par la négligence des hommes; parce que

(1) « C'est *Cybo* qu'on doit écrire et non *Cibo*. Toutes les lettres du « Cardinal sont signées *Cybo*. » M. Ch. Gérin : *La disgrâce de M. de Pomponne*. REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES, 1<sup>er</sup> janvier 1878, p. 13. — Le pape Innocent XI prit pour secrétaire le cardinal Cybo son ami, mais ne lui laissa d'autorité réelle que sur l'administration intérieure.

perat, pro virili tua,  
rum medelam, que  
ac tam dolenter de-  
social vero eos affectus  
um, quibus nonnulli  
ceteroquin viri et  
inde prestantes, sta-  
do abripi se patiun-  
non tam in fide erro-  
tam in disputatione  
rios insectentur. Li-  
os a te adversus cal-  
m hæresim editos  
sti. Sine offensa, pari  
tenuitate ipsa erce-  
quunque temporis  
gravissimis curis de-  
ut illis evolvendis  
et, quos singulari  
te doctrina, nec mi-  
quentia et ingenio  
os omnium manibus  
jam mandavit.

rum paterne carita-  
te Sanctitas Sua, vir-  
te tuam amplectitur,  
significationes tibi  
aut opportunitates  
tibi;  
et ad preces tuas  
ta, et quibus Sanc-  
a plurimum confidit,  
tantum accipere. Be-

cela loi fait esperer que, pour con-  
tribuer a guerir des maux dont votre  
religion est si touchée et avec tant  
de raison, vous ne refuserez pas  
d'employer tout ce que Dieu vous a  
donné d'esprit et de science, dont  
la reputation vous a rendu partout  
si celebre. Sa Saintete est aussi per-  
suadée qu'en écrivant vous serez  
toujours fort éloigné de certaines  
manieres où se laissent quelquefois  
emporter des personnes, d'ailleurs  
d'un merite fort distingué et dignes  
d'une grande consideration, mais  
qui semblent avoir plus dessein de  
vaincre les hommes dans la dispute,  
que de combattre les erreurs dans  
la foi. Le Saint Pere a aussi reçu  
lui même avec une égale bonte vos  
ouvrages contre les Calvinistes, que  
vous presentez a Sa Saintete; et Elle  
se promet de dérober de tems en  
tems aux grandes occupations dont  
elle est chargée, quelques heures  
pour parcourir ces livres, qu'elle a  
deja appris que tout le monde lit  
avec avidité, comme et est composés  
avec une exactitude et une erudition  
aussi singulière, que l'esprit et l'élo-  
quence de l'Auteur s'y font sentir  
partout.

Au reste vous connoîtrez par des  
marques éclatantes dans les occa-  
sions de vous favoriser qui se pour-  
ront rencontrer, combien est sin-  
cere l'amour paternel que Sa Saintete  
a conçu pour vous et pour votre  
vraie religion. Apres lequel  
qu'elle vous digne avec tant de bonte  
par mon ministère, en est un gage,  
qui vous engagera aussi vous même  
a offrir a Dieu pour Sa Saintete les

supprimons ici le mot *quam*, que le sens repousse aussi  
la grammaire.

*nedictionem Apostolicam, quam tibi me interprete amanter elargitur.*

*Ego vero dum Sanctitatis Suae jussa exequor, gratias humanitati tuae de amantissimo officio tuo et de præclaro munere plurimas habeo, libentissimè relaturus, si frequentes se dederint occasiones de tua eximii virtute, pietate, eruditione bene merendi; ac precor Deum læta tibi omnia cum diutina incolumitate largiatur. Romæ 2. die Janu. 1677. D. S. ad officium paratiss. A. CARD. CIBO.*

prieres que vous lui promettez, et dans lesquelles Elle a beaucoup de confiance.

Mais en même temps que j'exécute les ordres de Sa Sainteté, je dois vous remercier, Monsieur, des témoignages de votre honnêteté et de votre affection pour moi, et de l'excellent présent que vous m'avez fait. Je me porterai de ma part avec grande inclination à tout ce qui sera de votre service, dans les occasions qui se pourront présenter de vous marquer l'estime que j'ai de votre rare vertu, de votre piété et de votre doctrine. Et je prie Dieu qu'en vous faisant jouir d'une longue vie et d'une parfaite sante, il vous comble de ses graces et de ses bénédictions. Monsieur, votre très affectionné à vous servir. A. CARDINAL CIBO. A Rome, le 2. Janvier 1677.

*Superscripto.*

*Perillustr. et admodum Reverendo D. ANTONIO ARNALDO Doctori Sorbonico.*

Sur le dessus de la Lettre étoit écrit : A très Illustre et Venerable personne Monsieur ANTOINE ARNALD Docteur de Sorbonne. »

Extrait de l'édition des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal*, par M. du Fossé, 1739, pages 520-523. La disposition donnée par l'éditeur à cette pièce, déjà publiée vers 1677, comme le disent les *Mémoires*, a été conservée pour l'ensemble, sinon pour les lignes, à cause de la différence du format.

XI.

#### « EXTRAIT

« *D'une Lettre du Reverend Père DU BREUIL, Prêtre de l'Oratoire, âgé de 81. an, prisonnier depuis près de dix ans à S. Malo, à Brest. à Olcron, à Brescou, et récemment relegué et arrivé à Alais le 22. juin 1692.*

« Mais, M. ne jugez-vous pas aussi, que ma sortie du milieu des mers, est aussi une petite merveille, après y avoir résidé dix ans.



Aidez-moi à en louer Dieu, et demandez lui la grace que je fasse un meilleur usage de mon état, que je n'ai fait en mer. Me voici transplanté dans un lieu beaucoup plus commode, où je dois me mettre en garde pour empêcher que le bon accueil que j'y reçois, le bon logement que j'y trouve, le bel aspect des riantes campagnes et autres choses semblables, qui font l'agrément des sens, ne fassent pas celui de l'esprit et du cœur, qui doivent uniquement se plaire en celui qui est la source et la plénitude de cette joie pure, spirituelle et divine, qui compatit ici bas avec l'esprit de penitence (*doleat*, dit saint Augustin, *et de dolore gaudeat*), mais qui dans l'éternité fera la félicité des bienheureux. »

Cité dans le *Recueil des pièces* accompagnant le *Surplément au Mémoires* de l'abbaye de Notre-Dame de Port-Royal des champs, M. DCC XXXV, Page 13.

Le Pere Quesnel commençait ainsi la lettre qu'il adressait au P. Du Breuil, le 9 juillet 1693 : « Puisque vous voilà, mon très cher Père »  
« à votre septième station, vous avez droit à l'indulgence plénière.  
« Celle que vous avez gagnée à Rome ne vous a jamais tant coûté. »

## XII.

*« Relation de ce qui se passa  
quand nous fûmes arrêtés  
en 1686.*



« Quelques jours auparavant que nous fussions arrêtés, nous avions eu des pressentimens de ce qui nous devoit arriver. Car j'avois remarqué deux personnes qui me paroissent avoir la mine d'espions, et qui l'estoient en effet. Ils m'avoient suivy et avoient fort considéré nostre maison qui est une des plus jolies du fauxbourg S. Antoine. J'y fis quelque reflexion pour lors; mais je ne pouvois m'imaginer ce que c'estoit; et nous nous croyons (sic) tellement inconnus dans ce quartier, que je rejettois toutes les pensées qui me venoient comme des idées et de pures imaginations. Dieu vouloit que nous donnassions ainsi de bonne foy dans le panneau. L'un-



zième (1) de May une personne de condition que vous connoissez me vint prendre dans son carrosse a six heures du matin pour aller voir Mr d'Andilly à Poziponne où nous le trouvâmes dans une parfaite santé. Il ne tint pas à luy que je ne demeurasse là quelques jours. Car il a comme vous sçavez beaucoup de bonté pour moy. Mais la personne avec qui j'estois venu le voir estoit pressée de s'en retourner à Paris; et j'y avois aussy une petite affaire qui estoit d'aller à la Bastille, où Dieu me conduisoit sans que j'y pensasse. Nous retournâmes donc à Paris le douzième de May ne songeant à rien moins qu'à la prison. Le lendemain qui estoit le treizième, M. l'Abbé et celuy qui l'accompagne d'ordinaire sortirent de chez nous sur les cinq heures et demye du matin pour aller en ville où on les attendoit pour une affaire de consequence. Ce jour avoit esté pris pour donner l'assaut à nostre maison. Et comme ceux qui avoient esté mis en sentinelles les virent sortir, ils les suivirent ne voulant pas les arrester aussitost de peur que si cela eust fait du bruit, nous n'en fussions auertis, et qu'ainsy on ne put pas nous surprendre dans nostre maison comme on l'auoit resolu. On suivit donc ces deux M<sup>rs</sup> jusque devant la place Royale où la crainte que l'on eut qu'ils n'échapassent porta le commissaire qui les suivoit à s'asseurer de leurs personnes en les arrestant de la part du Roy et les conduisant chez un autres commissaire qui demouroit prez de là. Cependant on se preparoit pour donner l'assaut à nostre logis. Le colonnel du Regiment suisse de la garde du Roy, dont nous avions l'honneur d'estre voisins, en avoit receu l'ordre à minuit, et ayant enuoyé commander à cent hommes ou environ de se rendre chez luy, ils y furent avec le mousquet et la mèche allumée comme pour prendre d'assaut une place forte. Les archers d'un autre costé estoient aussy en armes souz la conduite du lieutenant du Chevalier du Guet. Le Lieutenant civil

(1) « Plusieurs parlent et écrivent ainsi (*Le onzième*), mais tres mal. Il faut dire, *Ponzième*; car sur quoy fonde, que deux voyelles de cette nature, et en cette situation, ne fassent pas ce qu'elles font partout, qui est que la premiere se range? » Vaugelas, *Remarques sur la Langue françoise* (1672), p. 61. Du Fossé observait cette règle, ainsi que Corneille faisant dire à Maxime, au sujet des tentatives contre la vie d'Auguste :

Peut-être que l'onzième est prête d'éclater.

*Cinna*, II, sc. 1.

deux ou trois commissaires estoit sur pied depuis deux heures le matin. Enfin les soldats suisses et les François, les colonnels et les magistrats auoient le rendez vous pour fondre tous ensemble sur eux ou trois personnes qui estoient dans le plus grand repos du monde tandis qu'on leur preparoit cette tragédie. M'estant leué ce jour là un peu plus tard qu'à mon ordinaire j'allay vers les 6 heures du matin ouvrir l'une des fenestres de mon cabinet qui estoit proche du mur de la maison voisine, et estant rentre dans ma chambre pour acheuer de m'habiller, j'eutendis tres peu de temps aprez un grand bruit comme de gens qui sautoient dans mon cabinet. Je sauançoy aussy tost pour voir ce que c'estoit, et je vis trois ou quatre suisses tout efarez, qui auoient la main sur la garde de leurs épées, et d'autres qui entroient encore par la même fenestre avec un de leurs sergens. Je ne veux point faire le braue; et je vous auouë que cette surprise m'etonna plus que je ne scaurois vous l'exprimer, ne pouuant comprendre ce que cela vouloit dire, et croyant d'abord que c'estoient des gens qui auoient fait ou qui vouloient faire quelque méchant coup. Je leur demanday neantmoins avec assez de resolution ce qu'ils vouloient, de quelle part ils venoient, et de quelle autorité ils entroient pardessus les murs, et par les fenestres dans ma maison. Ils me repondirent moitié suisse moitié françois qu'ils venoient de la part de Mr le colonel. Messieurs, leur dis je, si c'est de la part de Mr le colonel, vous pouuez entrer sans rien craindre, et vous ne ferez icy aucune resistance. Ils s'attendoient sans doute d'estre obligez de mettre l'épee à la main; et ils passerent ainsy tout efarez et hastant d'aller ouvrir la porte de la maison à leur colonnel, à son fils qui commande la mestre de camp, au lieutenant ciuil, aux commissaires, et à tous les autres suisses qui attendoient sans bruit qu'on leur vint onrir. Ainsy lorsque je pensois en moy mesme quel pouoit estre le sujet de cette entreprise, et que je ne m'imaginois rien moins que ce que c'estoit, je vis entrer dans ma chambre un ou deux commissaires, ensuite le Lieutenant ciuil, puis Mr le Colonel, et son fils, et quantite d'autres gens qui vinrent voir quel estoit cet homme d'Etat pour qui on auoit mis tant de monde sur pied. Je n'estois pas encore habillé, et ne faisois que de sortir du lit. Le Lieutenant ciuil qui vit que j'estois extrêmement surpris, me fit la grace de me rassurer avec sa douceur ordinaire en me disant, Monsieur, ne vous etonnez pas. Je luy répondis avec plus de colere que d'as-

aurance. Vrayment, monsieur, il y a bien sujet d'estre étonné de voir monter des suisses en plein jour pardessus les murs, et par les fenestres dans la maison d'un gentilhomme. Je crois, monsieur, que c'est une chose inouye en France. Et on ne traite ainsi que les capitaines de voleurs, ce que je ne suis pas par la grace de Dieu. Il n'eut rien à me repartir; et je fis le mesme compliment à M. le Colonel, à Mr son fils, et aux principaux de la compagnie. Ils me répondirent que c'estoit un ordre du Roy et qu'ils estoient obligez d'y obéir. Je leur repartis que j'auois bien de la peine à croire que l'ordre du Roy portast que la maison d'un gentilhomme qui n'auoit jamais rien fait contre son service fust escaladée en plein jour, et que l'entrée royale estoit la porte que nous n'auons jamais refusée à personne. J'estois assurément un peu en colere. Et je ne fis point assez humble pour boire cet affront sans amertume. Dieu me fit pourtant la grace de me remettre un peu. En mesme temps toute nostre maison fut investie par les suisses. L'on se saisit des clefs de toutes les portes. L'on posa des sentinelles. On arresta mon frere dans sa chambre, et on donna aussy des gardes à nos gens. Pour moy j'acheuay de m'habiller cō (comme) je pus, et aussitost le Lieutenant civil me fit assoir pour m'interroger. Je n'ay pas sujet de me plaiudre de la maniere dont il me traitta. Car assurément il en usa avec toute la civilité possible ne voulant jamais me parler que je ne fusse conuert. Seulement il auroit pu m'épargner la peine de me voir obligé de répondre sur bien des choses en presence d'un colonel, qui devoit cō (comme) je crois ne pas assister à mon Interrogatoire. Je ne vous dis rien de sujets sur lesquels je fis interroger, parce que vous sçavez à peu près ce qui nous rend criminels, quoy qu'en cela mesme on nous faisoit bien plus d'honneur que nous ne meritions, puisqu'on vouloit nous mettre au rang des hommes illustres, en nous accusant du crime de leze société. Je m'en purgay le mieux que je pus par mes réponses et par mes papiers qui faisoient assez voir que ma plume auoit esté innocente. Ce qui me surprit et m'étonna davantage fut de voir que j'estois interroger sur 25 ou 30 articles écrits par lesquels il paroissoit qu'on nous auoit vendus, et qu'on auoit observé toutes nos démarches depuis 15 jours. On s'estoit imaginé qu'on trouueroit chez nous bien des gens qui n'y furent jamais. On se promettoit de decouvrir quelque imprimerie cachée; et tous les papiers originaux du Jansenisme qui auoient esté imprimés ou qui estoient encore à imprimer. Mais nous

surprise nous seroit beaucoup; parce qu'elle estoit une preuve que nous n'aurions pu rien detourner. Lorsque j'eus esté interrogé, et que mes papiers furent visitez, mon frere fut interrogé a son tour. Et ensuite nous fusmes bien étonnez de voir ramener ces deux messieurs qui estoient sortis le matin, et que nous aurions cru d'abord avoir échappé le peril. Il estoit pour lors une heure après midy. Et on ne laissa pas d'interroger encore Mr l'Abbé avant le disner. Son Interrogatoire dura deux heures et demye. Il a esté beaucoup loué par le Roy qui le fit lire en plein conseil, et qui dit que c'estoit un homme qui avoit beaucoup d'esprit et de vertu. Vers les trois heures et demye le L. civil recuint aprez son disner acheuer ce qu'il y avoit encore a faire chez nous : et estant sur le point de partir, il nous dit qu'il esperoit que nous aurions satisfaction dans deux ou trois jours; qu'il nous laissoit le lieutenant du Chevalier du Guet pour nous garder avec ses gens, et que les commissaires alloient mettre le sceille sur ce qui n'avoit point encore esté veu. Puis il nous demanda s'il nous pouvoit servir en quelque chose. Nous l'en remerciasmes civilement n'estant que trop cõtens du service qu'il nous avoit déjà rendu, Mr le Colonel me fit le mesme compliment; et je lui dis qu'ayant l'honneur d'estre de ses voisins depuis quelque temps, je n'aurois pas esperé d'avoir avec luy une telle entrevüe pour la premiere fois; mais que neantmoins dans nostre malheur nous ne pouvions pas estre tombez en des mains plus fauorables que les siennes. C'est un tres homme d'honneur; et Mr son fils aussy. J'eus le loisir de m'entretenir avec eux durant pres de 6. heures. Et je suis bien trompé s'ils ne furent persuadez de nostre innocence, et s'ils n'eurent quelque confusion d'avoir esté employez pour une affaire de cette nature. Ce jour là se passa ainny. Depuis six heures du matin jusqu'à 9 heures du soir nostre maison fut pleine de toutes sortes de gens dont quelques uns firent leurs affaires particulières, tandis que les magistrats s'appliquoient à celle du Roy. Mais c'est la moindre perte que nous ayons faite. Et nous regrettons bien davantage celle de nos papiers qu'on nous a enleuez sans nous en pouvoir dire la raison. Nous passasmes cinq jours avec nostre garnison sans entendre parler du L. civil que nous attendions tous les jours avec quelque impatience, ayant sur les bras tant de gens a nourrir, estant veillez nuit et jour par eux, et n'ayant pas la liberté d'entendre la messe le dimanche mesme. Enfin il vint, non pas pour nous donner

satisfaction, comme il l'auoit dit, mais pour nous donner de belles esperances. Il nous dit que Mr le Tellier luy auoit parlé de nous fauorablement. Et tous ses complimens seruirent à nous faire supporter un peu plus doucement l'estat où nous estions. Car nous commencâmes en effet à esperer que nous sortirions bientost d'affaire. Et c'estoit le bruit commun que nous deuions dans peu de jours auoir la liberté; que Mr de Paris ne vouloit point agir contre nous; qu'il témoignoît la meilleure volonté du monde pour Mr l'Abbé; qu'il l'estimoit et qu'il l'aimoit. Pour ce qui est de mon frere et de moy, on ne mettoit pas seulement en difficulté que nous ne dussions estre separez de cause d'auec les autres. On nous leurra pendant 15 jours de ses esperances. Et Mr le L. C. qui venoit chez nous de temps en temps pour examiner quelques papiers, nous promettoit toujours que nous aurions bientost satisfaction. Enfin aprez tant de belles esperances, toute la satisfaction que nous eusmes fut de voir entrer vers les deux heures aprez midy trois carrosses pleins de commissaires, de cadets et de soldats de la garnison de la Bastille. Nous ne doutasmes point du sujet qui les amenoit; et nous en fusmes encore plus assurez lorsque l'un de ces commissaires qui portoit la parole pour les autres vint faire un compliment de la part du L. C. qu'il auoit tous les regrets du monde d'estre obligé par un ordre du Roy de nous faire mener à la Bastille et qu'il en auoit esté très surpris. Je luy répondis que je l'estois encore plus, parce que Mr le L. C. estoit luy mesme conuaincu de nostre innocence, et nous auoit fait esperer tout le contraire de ce qui estoit arriué, et que Mr le Tellier luy auoit parlé de nous en bons termes. Puis je fis cette reflexion en moy mesme : Si c'est là une satisfaction à la mode de Mr le L. ciuil, une seconde satisfaction de cette sorte nous pourroit mener bien loin. Enfin, ajoutay je en parlant au commissaire, puisque c'est un ordre du Roy, il faut obeir. Ce ne sera pas je crois, dit il, pour long temps. Pour autant de temps qu'il plaira au Roy, lui repartis je. Aussy tost nous pensasmes à faire nostre paquet; et je vous auouë que je ne sçauois par ou commencer. Car j'estois entrepris; et je n'auois point assez de vertu pour me resoudre d'aller gayement à la Bastille. Je passe bien des choses qui seroient trop longues à rapporter, et entr'autres un entretient que j'eus avec un commissaire qui s'engagea un peu trop facilement à inuectiuer contre ceux qu'il appeloit Jansenistes. Comme j'estois de mauuaise humeur, je le poussay un

peu rudement et le fis suer à grosses gouttes par les efforts qu'il se donnoit pour trouver quelques bonnes raisons. Mais il n'estoit plus temps de parler. Et il ne fallut plus que souffrir en silence. Nous trouvâmes de grands avantages pour cela dans la Bastille. Car il est vray que je ne vis jamais une pareille solitude. On me mit dans une fort belle chambre, si on en peut trouver de belles dans la prison. Elle est voûtée, et élevée d'environ huit pieds. Les quatres (sic) murs y sont dans leur estat naturel, sans tapisserie et sans peinture. La fenestre est fermée par une grille de fer. Tous les meubles consistoient en une buche posée sur deux trions, et en un grez pour frapper à la porte quand on a besoin de quelque chose. Il y a trois portes toutes revestues de fer. Et on vient le soir visiter les gardes de la fenestre pour voir si elles sont entières. Pour moy je disois à ces vaineurs qu'ils dormissent en repos sur mon sujet, que je n'estois pas d'humeur à me casser la teste, et que je voulois sortir par la mesme porte par laquelle j'estois entre. Nous passâmes vint et un jour (1) dans cette grande solitude, n'ayant d'abord pour meubles que ceux que nous fîmes apporter à la haste, et estant traitez un peu salement. Je vous avoué que les cinq ou six premiers jours me parurent bien longs. Mais bien me fit la grace de me soutenir ensuite d'une maniere qui me surprit moy mesme, estant déjà accoutumé à cette vie, et trouvant mesme de la consolation dans cette solitude. Au bout des trois semaines nous obtinmes par votre entremise (2) d'estre unis

(1). Telle étoit l'orthographe régulière alors, comme nous l'apprend Vaugelas, dans le chapitre de ses Remarques où il examine si après vingt et un il faut mettre un pluriel ou un singulier. Il prend pour exemple vingt et un siècles ou vingt et un siecle. « Ceux qui tenoient à qu'il falloit dire siecle, alleguoient un exemple qui sermoit la bouche au party contraire, à sçavoir que l'on dit, et qui l'on écrit assés souvent, vingt et un ans, et non pas vingt et un ans » — Ici, comme partout ailleurs, la Fosse se conforme donc à l'orthographe admise de son temps, ce qui explique certains passages de ses *Memoires* en désaccord avec la nôtre.

(2). Ans, des 1660, M. Le Besne de Théméricourt et sa femme, fille de M. Paul Aubin, seigneur de Bagnoult, en payèrent leur circuit pour aller à la prison de du Loss, où se passoit le procès. Ceci nous explique bien le désir de cet homme de connaître les détails de l'arrestation et l'empressement de du Loss à la satisfaire. Les *Memoires* n'avaient rien dit de cette circonstance. Le dévouement de M<sup>le</sup> de

mon frere et moy lorsque nous y pensions le moins, et apres cinq ou six jours nous receusmes l'ordre de notre elargissement, lorsqu'il y auoit encore moins d'apparence. Je ne vous parle point de tout le detail de cela parce que vous en auez esté mieux informé que moy. Et j'ajouteray seulement ici que je crois que lorsque nous allasmes prendre congé du L. ciuil il ne sçauoit point nostre sortie. Car il nous parut tout à fait interdit, et come étonné de voir en liberté ceux qu'il croyoit encore à la Bastille. Aussy a t'il fait depuis ce qu'il a pu pour m'y faire remettre. Mais cōe j'en estois bien auerty, je me suis hasté de sortir du detroit de sa juridiction. •

Les deux feuilles doubles, de papier grand format, données par M<sup>me</sup> Le Sesne de Théméricourt, à notre auteur, pour faire cette Relation, ont été reliées dans le second tome du Manuscrit, à la suite du texte des *Mémoires*. Le premier feuillet est blanc, ainsi que le dernier, et la Relation occupe les cinq autres feuillets. L'aspect seul du Manuscrit montre bien que la Relation a été faite rapidement et au courant de la plume. Fine et serrée, l'écriture reste nette et fort lisible, et les petites retouches de style, pour corriger le premier jet, sont peu nombreuses, tant l'auteur était plein de son sujet, malgré les trente et un ans qui le séparaient de sa mise à la Bastille, et tant est grande sa facilité de rédaction.

Bien que les mêmes faits se retrouvent dans les *Mémoires* (tome II, pages 246-297, et tome III, pages 1-5), nous avons cru nécessaire de publier cette Relation. Elle contient plusieurs détails omis dans ceux-ci; elle nous donne l'orthographe, l'accentuation et la ponctuation adoptées par du Fossé, et modifiées plus tard dans le Manuscrit, enfin elle a été la cause première des *Mémoires*. A tous ces titres, cette pièce a donc un intérêt réel qui en justifie la publication.

Théméricourt, pour sa mémoire, après la mort de du Fossé, sera donc une tradition de famille.



XIII.

- *Lettre de M<sup>r</sup> du Fossé à Madame du Rosroger sa belle sœur dans la quelle il lui marque quels sont ses sentimens sur le sujet de sa maladie.*

(1698).

Coppie.

Du 29 sep<sup>r</sup>bre  
1698.

• Puisque vous desirez, Ma tres chere sœur, que je vous dise ce que je pense dans l'estat où je suis, je vous diray, que je regarde tout ce que Dieu fait comme étant bien fait; et qu'ainsi ne pouvant douter que l'infirmité qu'il m'a enuoyée ne soit un effet de sa grande misericorde qui me fait grâce en me châtiant, je m'y soumets de tout mon cœur, pour sa gloire, et pour mon salut; pour sa gloire, parce qu'un Dieu si saint ayant été offensé par mes pechez, il est juste que je luy fasse satisfaction par mes souffrances pour mon salut, parce que la peine et la douleur est due au peche, et que je sens bien, que si Dieu par un effet de son amour ne prenoit luy même le soin de me punir je courrois risque de me perdre. Il est vray que je me sens quelquefois tenté de desirer ma guérison, surtout lorsque l'on me parle de la vertu de quelque grand remede capable de me retablir promptement et qu'on me temoigne souhaiter que j'acheuasse les ouvrages que j'ay commencez: mais je tâche d'y joindre aussitost cette condition essentielle; que ce soit la volonté de Dieu, et pour sa gloire et mon salut; car quelque tenté que je sois quelque fois du desir de ma guérison, j'apprehende l'abus de la santé que Dieu me rendroit et qui pourroist estre moins utile à mon salut, s'il ne m'accordoit en même temps une plus grande grace. Il est vray encore que je souhaitterois de ne pas perdre entierement l'usage des mains, ennuisageant de terribles consequences pour moy dans cette perte; mais enfin je m'abandonne à Dieu, sans trop raisonner sur cela, dans l'esperance que j'ay qu'il ne voudra pas permettre que je sois tenté au dessus de mes forces. Voila, ma tres chere sœur, quels sont à peu près mes sentimens sur l'estat ou Dieu m'a réduit. Et vous voulez bien que je vous supplie maintenant de me vouloir épargner, pour ne



m'ôter pas tout le fruit de mes souffrances par les loüanges que vous donnez à ma patience. Car enfin cette patience prétenduë que vous loüez en moy est ou naturelle, ou surnaturelle. Si elle n'est que surnaturelle, la loüange n'en est dûe qu'à Dieu; et vous devez craindre de m'estre une occasion de dérober à Dieu ce qui ne m'appartient point; car il ne faut point, s'il vous plaist, que vous disiez, que c'est purement le don de Dieu que vous prétendez loüer en moy en me loüant, l'amour propre est un voleur domestique, accoutumé au larcin et tres subtil, dont on ne peut trop se deffier. Il faut éviter autant qu'on peut, de luy donner occasion de mal faire, et c'est pourquoy la maniere de Mr Rolland (1) est excellente pour le mettre à la raison, obligeant l'homme à se regarder comme un pecheur dans sa maladie, et à se tenir humblement souz la main de la justice qui le châtie. C'est là le parti le plus sur pour cette vie, où tout ne respire que la vanité et le mensonge, et où le diable se sert de la langue même des gens de bien pour tromper et pour perdre plusieurs personnes. J'ay encore à vous supplier de faire paroistre moins d'attache pour une personne que Dieu vous rend tous les jours de plus en plus inutile. Cette attache est contraire à la soumission que vous lui devez. Il sçait mieux que vous ce qui vous est plus avantageux, et si vous avez pu autre fois contester avec un homme sur ce sujet, vostre foy est trop éclairée pour vous permettre d'entrer en quelque sorte de contestation avec Dieu sur la même chose. Je n'oserois vous dire sur cela tout ce que je pense; mais pourquoy ne le dirois je pas, puisque c'est vous même qui m'y engagez, peut estre que je vous suis un obstacle à rendre à celui que Dieu vous a uny si étroittement tout ce que vous lui devez. Et sçachez d'un costé, quoy que d'une maniere chrestienne on se detache insensiblement de l'autre en fixant trop sa veuë sur quelques qualitez avantageuses qu'on croit remarquer dans un frere, en enuysageant peut estre moins qu'on ne deuroit celle d'un Epoux aussy Chrestien qu'est le vostre (2). Pardonnez moy, ma tres chere sœur, la liberté avec laquelle vous avez voulu que je vous aye ouuert mon cœur. Je suis si comblé

(1) Une autre copie donne le nom de « Roulland. » — On trouve, dans les *Mémoires de Fontaine*, un « Docteur Roulland, » que la Table appelle : « Rolland (Thomas), » fort estimé de M. de Saci, et qui est mort Prévôt de l'Eglise de Reims. T. II, pages 507 et 602.

(2) La phrase, à peine intelligible, est ainsi dans le Ms.

de la charité que vous avez pour moy que je ne puis croire, que vous trouviez mauvais ce qui part d'un cœur tout pénétré de reconnaissance. »

La copie de cette lettre est sur un cahier de six feuillets, détaché du reste, et joint encore au Manuscrit. On y reconnoît la main de Le Gay, valet de chambre de l'auteur, qui a transcrit les *Mémoires*, pour la plus grande partie. Elle vient à la suite de deux prières et d'un fragment du testament de du Fosse en faveur de Le Gay. Le Manuscrit contient aussi une seconde copie, sur un feuillet détaché, avec quelques modifications dans l'orthographe, mais incomplète des quinze dernières lignes de cette lettre. L'écriture n'est pas celle de Le Gay.

XIV.

*Lettre de Madame de Bosroger à Monsieur de Pomponne sur l'état de l'auteur, huit jours avant sa mort.*

(27 octobre 1698.)

« Nous avons, sur la fin de M. Du Fosse, quelques détails très-particuliers qui s'ajoutent à ce qu'on lit dans les *Mémoires*; nous les tirons des Papiers de la famille Arnould. — Huit jours avant de mourir, le 27 octobre (il mourut le 4 novembre, à Paris), M. Du Fossé adressait encore à M. de Pomponne une lettre de recommandation en faveur d'un sien neveu, M. de Pretot (1), lieutenant de vaisseau, qui desirait passer capitaine. Cette lettre, d'un ton très-mesuré, et qui, sauf le souvenir un instant invoqué de M. d'Andilly, ne présente aucune particularité intéressante, était accompagnée d'une lettre de madame de Bosroger, née Le Maître, sa belle-sœur et cousine du ministre, où l'on trouve des choses à la fois affligeantes et édifiantes sur les infirmités extrêmes et les occupations d'esprit de cet ancien

(1) C'est le troisième fils de Marie Thomas, mariée au sieur de Dordent, qui avait pris le nom de *Pretot*, porté par son aîné, après la mort de celui-ci. Ce fut un brave marin, dont l'oncle rappelle les hauts de service, dans la *Généalogie* de la famille, à l'article Marie Thomas. Il était rentré en France en 1697. Voir plus loin aux *Pièces diverses*. F. B.

élève de Port-Royal. Ce sont des pièces qui ont naturellement leur place dans cette période d'agonie :

« Voilà, Monsieur, une lettre que M. Du Fossé a fait effort pour se donner l'honneur de vous écrire, et pour laquelle j'espère que vous voudrez bien avoir d'autant plus d'égard, que c'est, je crains bien, la dernière recommandation qu'il vous pourra faire de sa main ; et si vous voyiez l'état où il est, vous seriez même étonné comment il peut tenir la plume, car il ne peut plus faire aucun usage de sa main, et la paralysie gagne tellement tous les membres de son corps, qu'il ne peut quasi plus marcher. Il ne sauroit plus monter en carrosse ; on le porte en chaise à la messe, et je crains bien même que cette consolation ne lui dure guère. C'est la chose du monde la plus pitoyable que son état, car il ne se peut pas faire la moindre chose à lui-même, et ne peut pas dire un seul mot pour le demander, et n'a quasi pas la force de faire un signe, la paralysie gagnant extrêmement la main gauche aussi. J'espère, Monsieur, que cet état où est votre ancien ami vous portera à avoir égard à la prière qu'il vous fait pour M. de Pretot, à qui j'ai en particulier bien de l'obligation pour tous les soins qu'il a pris de mon fils(1), à qui il a servi de père. Nous craignons, et avec quelque fondement, que la promotion de la marine ne se fasse à Fontainebleau, comme elle se fit il y a quelques années, pour éviter la foule des officiers qui viennent l'hiver à Paris. Comme personne n'en peut mieux être informé que vous, Monsieur, nous prenons la liberté de vous supplier très-humblement de ne pas souffrir qu'elle se fasse, sans que vous nous faisiez (sic) la grâce de nous donner des preuves de l'honneur de votre protection, que les amis de M. du Fossé savent qu'ils vous a demandée instamment pour son neveu ; et comme tous ses maux ne le rendent que plus respectable, l'on espère, Monseigneur, que vous y aurez même égard, et que vous vous ferez un plaisir de le consoler dans un état où il ne laisse pas d'être sensible à ce qui regarde ses amis qu'il sert en toutes occasions, étant toujours prêt à faire charité ; car, malgré tous les maux de son corps, son esprit est toujours le même ; il a même fait plu-

(1) « Antoine Augustin Thomas de la Motthe est entré dans le service de mer, et a été fait garde de la marine en 1697 à la recommandation de M<sup>r</sup> de Pomponne. » Voir le dernier article de la *Généalogie* aux PIÈCES DIVERSES. Il avait donc été protégé par son cousin déjà lieutenant de vaisseau. F. B.

sieurs accommodements depuis qu'il ne peut plus parler, et madame la duchesse de Grammont(1), aussi bien que toutes les personnes qui le voient, sont surprises de la justesse avec laquelle il resout en deux lignes sur son ardoise les choses les plus difficiles, et elle avait regret, il y a quelque temps, de voir effacer ce qu'il y mettait, disant que ce serait des sentences dignes d'être gardées. Il a même sur son visage une certaine joie qui surprend et console tous ceux qui le voient, et son temps est aussi réglé que jamais, n'ayant pas un quart d'heure de vide dans sa journée, qui est toute employée en prières, lecture et travail. Comme il a peine à écrire, il s'occupe à revoir le texte de la Bible et y faire les petites notes comme dans le Pentateuque, parce qu'il y a beaucoup plus à lire qu'à écrire; ce sera la dernière épreuve pour lui quand il ne pourra plus tenir la plume; car l'occupation lui fait oublier une partie de ses maux qui sont excessifs, car il ne fait aucun repas qu'il ne soit comme à l'agonie pour pouvoir avaler; outre cela il a une salivation la plus incommode du monde, et qui fait qu'une serviette est percée en moins d'une heure, ce qui lui fait une peine et une mortification qui ne se peut exprimer, et que l'hiver rendra encore plus fâcheux. Je crois, Monsieur, que vous ferez un plaisir de donner quelque consolation à une personne que tous ses maux ne rendront pas insensible, et qui sera ravi de recevoir ces marques de votre bonté pour lui, dont nous ne laisserons pas de partager. M. du Bosroger et moi, la très-humble reconnaissance, il vous présente, Monsieur, les assurances de son profond respect, ainsi que celle qui est, Monsieur,

• Votre très-humble et très-obéissante servante,

« LE MAÎTRE DU BOSROGER. »

• Voilà où en étaient les anciens élèves de Port-Royal à l'expiration du siècle. — M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. V, note des pages 513-514

(1) On a vu plus haut la visite qu'il lui fit à Forges. Page 236. Elle le revit à Paris, comme le prouve ce passage. F. B

# LETTRES INÉDITES

DE THOMAS DU FOSSÉ,

D'APRÈS UNE COPIE DE LA MAISON DE KLARENBURG, A UTRECHT,  
DÉPOSÉE ACTUELLEMENT AU SÉMINAIRE D'AMERSFOORT  
(PAYS-BAYS).

---

Sur l'avis de M. A. Gazier qu'il pouvait se trouver, dans les Pays-Bas, des lettres ou manuscrits de notre auteur, et que, pour en avoir la certitude, il fallait s'adresser à M. C. Karsten, président du séminaire d'Amersfoort, nous l'avons fait avec une certaine hésitation, le 9 août 1878, désireux de savoir si les Archives de cette maison ne possédaient pas le Manuscrit des *Mémoires* ayant servi à l'édition de 1739.

Mais le 27 août suivant, notre obligé correspondant nous faisait l'honneur de nous répondre : « Après une recherche bien exacte, je  
« dois vous dire que le Ms. original, ni même une copie soit de ces  
« Mémoires en entier, soit de l'extrait ne se trouvent dans les Ar-  
« chives de la Maison de Klarenburg.

« Pourtant mes recherches n'ont pas été tout-à-fait infructueuses.  
« J'ai trouvé la copie de 23 lettres de Mr Thomas du Fossé, dont  
« quelques-unes ne sont pas sans intérêt pour l'édition dont vous  
« êtes chargé. Ce sont celles que M. du Fossé a adressées « à  
« Mr Mettayer, Dr de Sorbonne et Curé de St Thomas d'Evreux. »

Puis venait la transcription des principaux passages de cinq de ces lettres, après laquelle M. C. Karsten ajoutait : « Si vous croyez  
« que ces lettres vous serviraient à quelque chose, j'aurais soin de

« vous en faire parvenir une copie exacte, me croyant heureux si je pouvais contribuer en quelque chose à vos desirs. »

Comprenant toute l'importance de ces lettres, le 30 août suivant, nous prîmes de l'offre de M. C. Karsten, en le priant de vouloir bien y joindre la simple indication de la date et du sujet des vingt autres lettres.

Mais, au lieu de se borner à la transcription annoncée, notre correspondant, poussant l'obligeance, bien au-delà de notre demande et de notre attente, nous répondait, le 3 septembre :

« Votre procédé à mon égard, en m'adressant par la poste les trois beaux volumes de la nouvelle édition des *Mémoires* de Mr Thomas, sieur du Fosse, me révèle une générosité si extraordinaire, que je m'en voudrais à moi-même de ne l'avoir pas reconnue plus tôt par la seule voie possible, le témoignage de toute ma reconnaissance, si votre « trésor » ne m'était parvenu le jour même (samedi 31 août) de la rentrée de nos jeunes élèves au collège et au séminaire pour le nouveau Cours d'Etudes (1). Vous voudrez bien, j'en ai la confiance, me pardonner mon retard à vous accuser au moins réception, sachant sans doute les embarras inevitables en pareilles circonstances.

« Pour vous prouver, autant qu'il est en moi, combien votre procédé m'a touché, je crois ne pouvoir mieux faire qu'en vous témoignant la même confiance qu'à MM. Fongère et Sainte-Beuve, à qui nous avons envoyé les Mss. mêmes qu'ils désiraient et qui se trouvaient dans nos Archives, pour s'en servir à leur gré et ne nous les renvoyer qu'après leur travail achevé. Je le fais d'autant plus volontiers, que je vois par votre dernière lettre que vous amenez à prendre connaissance de toutes les lettres que nous avons. Le résumé de ces lettres par un étranger qui n'entend votre langue n'est pas si facile que la connaissance que l'on en prend par soi-même. Vous y découvrirez plus d'une particularité à laquelle je n'aurais peut-être pas même pensé... »

« Je serais heureux si l'envoi de ce Ms. vous a pu être agréable, et que vous en pussiez tirer quelque avantage pour votre travail. »

(1) Avant d'en être le Président, M. C. Karsten a été professeur au collège de Port-Royal, où il eut pour collègues des sujets et se trouva aux côtés de M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, édition 1877, V, p. 151.

Prétendre que « l'on n'entend qu'à demi notre langue, » quand on l'écrit ainsi, ce serait pousser trop loin la modestie, si cette affirmation gratuite ne servait de passe-port au plus louable besoin d'obliger.

En même temps que cette lettre si bienveillante, nous recevions le Manuscrit annoncé de la copie des lettres de notre auteur, déposée aujourd'hui au séminaire d'Amersfoort, après des vicissitudes que M. C. Karsten vient de nous retracer en ces termes. (9 mars 1879.)

« La maison de Klarenburg, à Utrecht, a été habitée par quelques  
« *Messieurs* français, les mêmes qui avaient occupé auparavant (jus-  
« qu'en 1770) Rhynwyk, maison de campagne à deux lieues d'Utrecht.  
« Ils y ont transporté leur bibliothèque et leurs *Manuscrits*. Après  
« la mort du dernier de ces *Messieurs*, la maison est demeurée inha-  
« bitée, depuis 1803 jusqu'en 1825, qu'elle a reçu une autre desti-  
« nation. Ce changement a occasionné le transport des *Manuscrits*  
« au séminaire d'Amersfoort, où ils occupent une chambre à part,  
« sans être devenus la propriété du séminaire. Ainsi on continue  
« toujours de les désigner comme appartenant *aux Archives* (plus  
« communément : à la *Bibliothèque*) de la *Maison de Klarenburg*,  
« à *Utrecht*. »

Cette simple indication est devenue pour nous un trait de lumière, en la rapprochant d'une note que M. Sainte-Beuve a mise, dans son *Port-Royal*, sur un passage de sa visite à Amersfoort et à M. C. Karsten, vers 1848. « Les *Messieurs* d'Amersfoort, dit-il, possèdent  
« en manuscrits les *Journaux* et *Relations* de M. de Pontchâteau,  
« contenant ses divers voyages de Rome, et même son ancien voyage  
« de 1638 ; nombre de lettres de lui ; le *Journal* complet de M. de  
« Saint-Gilles ; la vie de Nicole, par Beaubrun ; le recueil complet  
« des *Lettres* de la mère Agnès, etc., etc. La plupart de ces papiers  
« proviennent de Rhynwick, petite résidence voisine, où l'abbé d'Ete-  
« mare demeurait dans le dix-huitième siècle, et où il avait institué  
« une espèce d'école pour former quelques jeunes gens à la doctrine  
« et à la bonne tradition. M. Le Roi de Saint-Charles, acolyte d'U-  
« trecht, a laissé par écrit des *Souvenirs* de Rhynwick qui sont à la  
« *Bibliothèque* de Troyes. Cette école instituée par M. d'Etemare  
« cessa vers 1770. » (*Port-Royal*, t. V, page 151, note 1.)

Un passage d'une lettre que nous avons reçue de M. C. Karsten, nous permet de diminuer de deux unités le nombre illimité des

etc. etc. de M. Sainte-Beuve. » Un mot encore sur M. Le Tourneux, dont j'ai vu, en parcourant les Appendices, que vous faites mention. Je me rappelle avoir vu autrefois parmi nos Mss. de ses lettres inédites. Si vous étiez curieux de les voir, je les ferais rechercher avec plaisir. » L'autre collection, déposée aussi dans le séminaire d'Amersfoort, est la copie des lettres inédites de notre auteur, qui nous occupent en ce moment.

L'identité des faits, la similitude de plusieurs noms et d'une date contenus dans les deux renseignements, de MM. Karsten et Sainte-Beuve, et rapprochés d'une note mise par le premier éditeur, sur un passage des *Mémoires de du Fosse* voir plus haut, p. 232), semblent permettre d'expliquer comment cette copie de ses Lettres fut faite en France, et de là passa dans les Pays-Bas.

A nos yeux, tout démontre que cette copie a été faite par les soins de M<sup>lle</sup> de Théméricourt.

Il est clair qu'on n'a pu la faire sur les originaux mêmes, dispersés entre les mains des divers destinataires. Mais l'amitié qui unissait la famille de M<sup>lle</sup> de Théméricourt à celle des du Fosse lui a permis d'en recevoir une copie, restée entre les mains de la famille de notre auteur. Car, suivant une habitude assez constante alors, avant de faire partir les lettres, on en avait retenu, avec ou sans le consentement de du Fosse, une copie dans sa famille. La preuve en est pour nous dans la copie de trois des lettres que nous publions, transcrite sur un feuillet détaché, et jointe au Manuscrit des Mémoires.

La deuxième preuve est que cette copie a été faite par le copiste de M<sup>lle</sup> de Théméricourt, comme permet de l'affirmer « la présence de plusieurs autres Mss. de la main du même copiste dans la Bibliothèque de la maison de Klarenburg. » (Lettre de M. C. Karsten.)

Une autre preuve, c'est que M<sup>lle</sup> de Théméricourt, dont l'écriture est bien connue de M. C. Karsten, a mis de sa main l'en tête de toutes ces Lettres, à partir de la quatrième jusqu'à la fin du recueil, et qu'elle a complété celles dont le copiste avait omis ou retranché maladroitement quelques lignes. Nous en avons pour garant la même autorité.

Enfin la présence de ce Recueil de Lettres à Rhynwyk, « ou l'abbé d'Etemare demeurait dans le dix-huitième siècle » vient ajouter une



dernière preuve aux précédentes. En effet l'abbé d'Etemar, de M. le Sene du Bourdon et de M<sup>re</sup> de Buade, ainsi qu'il paraît d'une note du premier éditeur des *Mémoires* cités (t. IV, p. 232) était le cousin germain de M<sup>le</sup> de Théméricourt, parente venant donc se joindre aux autres motifs que celle-ci pouvait avoir pour faire copier ces Lettres dues à la prière d'un ami de leur famille.

Le Manuscrit, d'une écriture fort nette et fort belle, se compose de 44 pages, petit in-f<sup>o</sup>. Les six premières ne sont pas écrites, et trente-huit autres le sont en entier, avec quarante-cinq à quarante-six lignes à la page, quand elle est complète. Il donne la date de vingt-huit lettres en tout, dont vingt-cinq et deux Extraits sont de du Fosse, et une lui a été adressée par le P. Quesnel.

Ses correspondants sont, en suivant l'ordre du Manuscrit, P. Quesnel, M. Fontaine, la Mère Agnes de Sainte Thérèse, la sœur Marie Angélique de Sainte Thérèse, Arnauld d'Andilly, deux anonymes, dont quatre sous la mention : « A une Dame », M. Le Mettayer, cure de Saint Thomas d'Evreux, enfin M. Boquet, chanoine d'Avallon. Madame de Théméricourt semble se cacher par d'une fois derrière cette désignation vague : « A une Dame ». Il nous paraît impossible qu'il en soit autrement, en considérant l'amitié qui unissait les deux familles, et la personne qui a fait le Recueil de cette correspondance.

Presque toutes ces lettres se rapportent, par les faits et par la date, aux dernières années de la vie de du Fosse, c'est-à-dire à 1692 et 1693. Les autres sont antérieures de quelques années seulement, 1693, 1694 et 1695; la plus éloignée porte la date de 1699.

Sauf cette dernière, toutes nous paraissent inédites; mais une d'entre elles nous étaient déjà connues, pour en avoir trouvé une autre copie, sur trois feuillets contenus dans le Manuscrit des *Mémoires*.

Le copiste a rajouté l'orthographe des originaux, et la preuve en a été fournie par les trois copies dont nous venons de parler, qui diffèrent assez sensiblement des siennes. Ainsi il met des *e* à la place des *u* dans certains mots; il supprime l'accent grave sur *adverbe*, et sur *a* préposition; il écrit toujours *n'y* pour *ni*; *quelle* pour *qu'elle*, *d'avantage* pour *d'avantage*, je *connois*, *sais*, je *peut*; il met indistinctement *celui* ou *celuy*, *lui* ou *luy*.

enfin, dans le corps d'un paragraphe, un point et virgule remplace le point qui doit terminer la phrase, ce qui ne l'empêche pas de mettre une grande lettre au mot suivant.

Publier ces Lettres telles que les a transcrites le copiste, ce serait grossir sans raison le nombre des ouvrages de Port-Royal, où les éditeurs se sont permis des libertés de tout genre. Comme pour les *Mémoires de du Fosse*, la comparaison de deux textes, faite pour trois de ces Lettres, nous a permis de juger dans quel état d'incorrection, de remaniement et d'à-peu-près ces Lettres seraient données, si nous reproduisions exactement le texte du copiste de M<sup>lle</sup> de Théméricourt. L'étude du Manuscrit de notre auteur et la connaissance d'un grand nombre d'autres pièces émanant de lui, nous a permis de rétablir, avec une certitude absolue, l'orthographe de quelques mots, l'accentuation et la ponctuation primitives de sa correspondance, dans les endroits qui nous ont paru l'exiger.

Notre première idée avait été de publier ces Lettres dans leur ordre chronologique. Mais deux considérations nous en ont détourné : l'impossibilité de retrouver la date exacte de quelques unes, et la crainte de disséminer des Lettres dont le groupement dans le Manuscrit semble indiquer une seule et même destination. Nous les publions donc dans l'ordre où elles y sont données.

En nous confiant, avec tant de bonne grâce, le Manuscrit même de ces copies de Lettres, M. C. Karsten nous a imposé un devoir que nous tenons à remplir ici : celui de le remercier de sa bienveillante communication. Nous le faisons, dans un vif sentiment de reconnaissance, et pour nous et pour notre auteur. Par cette correspondance, il sera donné désormais de mieux connaître l'homme et son caractère, d'admirer sa rare prudence et son inalterable résignation, enfin d'assister à la composition et à la révision de ces *Mémoires*, la dernière œuvre sortie de sa plume, œuvre conçue, exécutée et corrigée au milieu des douleurs d'un mal implacable.

C'est donc une bonne fortune littéraire, que nous devons à l'extrême obligeance de M. C. Karsten, et nous lui en renouvelons ici tous nos remerciements. S'ils ont moins de retentissement que quelques autres, destinés à reconnaître les mêmes services (1), ils ne sont, nous pouvons l'affirmer, ni moins vifs ni moins sincères.

(1) Nous joignons M. Sainte-Beuve, par exemple, dans le récit de son séjour à Utrecht et de sa visite à Amersfoort et à M. C. Karsten. *Ibid.*, t. V, pages 190-193.

PENSÉES DE M<sup>r</sup> DU FOSSE SUR LA SIGNATURE (1).

Je sçay que le temoignage d'un laïque comme je suis n'est d'aucune autorité dans l'Eglise, et que son partage est d'écouter et non de parler des matières qui sont en contestation parmi les Theologiens ; mais puisque vous me pressez, M<sup>r</sup>, de dire mon sentiment sur le sujet de la dispute presente, touchant la signature du formulaire, comme j'ay sujet de craindre que mon silence passât dans votre esprit, plutôt pour un menagement de politique, que pour un vray sentiment d'humilité, je vais vous dire tout simplement ma pensée. Souvenez vous seulement, s'il vous plait, que ce n'est pas un Docteur qui parle, ny un Prêtre, mais que c'est un simple laïque qui dit ce qu'il pense, à son amy qui le luy demande.

Ce qui m'est resté de la lecture des écrits qui se sont faits de part et d'autre sur cette dispute (2) où il s'agit de sçavoir si après les Brefs d'Innocent XII. on peut signer en conscience, sans aucune restriction, si on ne le peut pas, c'est qu'il m'a paru que les auteurs de ces differents écrits aiment tous deux tres sincerement l'Eglise, qu'ils ont un dessein commun de deffendre la verité, et en un mot que ce qui les fait agir est la charité, et non la cupidité ; mais si l'esprit qui les pousse paroît le même, la manière dont ils raisonnent me paroît fort differente, et je ne puis, ce me semble, exprimer

(1) Tous les titres des lettres sont ceux que donne le manuscrit.— Dans les Pays-Bas, on avait éprouvé des scrupules sur la signature du Formulaire, après les Brefs d'Innocent XII, en réponse aux docteurs de Louvain ; les uns l'admettaient, les autres la repoussaient. Il en fut de même parmi les Jansénistes français réfugiés en ce pays. C'est probablement à l'un d'eux que s'adresse la lettre de du Fossé.

(2) Cette question mit aux prises Dom Gerberon et le Père Quesnel. Le premier composa entre autres : 1<sup>o</sup> *Discordiar Jansenianarum enarratio* ; 2<sup>o</sup> *Ad eruditissimum D. Opstraël fraternam admonitionem* (en 1696) ; 3<sup>o</sup> *Disquisitiones duarum de gratuita predestinatione et de Gratia per se ipsam efficaci*, ouvrage condamné par le Saint-Siège le 8 mai 1697. Le second : 1<sup>o</sup> *Idée générale du Libelle publié en latin sous ce titre : CAUSA QUESNELLIANA*, etc. (1696) ; 2<sup>o</sup> *Causa Arnaldina, seu Arnaldus a calumniis vindicatus* (1697) ; 3<sup>o</sup> Défense des deux Brefs d'Innocent XII, (sous le nom d'Abbé du Manoir,) etc.

mieux le jugement que j'ay porté de ces deux sortes d'écrits, après que je les ay lus, qu'en disant, que ceux qui conseillent la signature pure et simple eblouissent autant les esprits par une certaine vraisemblance, que les autres les convainquent par l'evidence de la vérité même (1).

Quant au fonds de l'affaire, je me contente de marquer icy deux choses auxquelles je ne vois pas qu'on puisse répondre de bonne foy.

Premierement. Jamais le St Siège ny l'Eglise Gallicane ne se sont déclarés d'une manière plus précise touchant la distinction du fait et du droit, qu'au tems de la paix de l'Eglise, lorsque les Evêques écrivirent à Clement IX. que c'étoit un dogme inouï, qu'on vouloit assujettir les fideles à la creance des faits, comme à celle des dogmes, et que le Pape agrea les procez verbaux des IV. Prelats, où ils marquoient positivement que l'Eglise ne demandoit qu'une soumission de respect et de discipline pour les faits qu'elle a decidez. Cependant, quoyque la chose fust declaree si positivement et si nettement, que nul ne put en douter, ny M<sup>r</sup> d'Aleth, ny les 3 autres Prelats ne crurent point ny devoir signer eux mêmes, ny devoir faire signer leurs Ecclesiastiques, autrement que sur ces procez verbaux qu'ils marquoient d'une manière si authentique la distinction du fait et du droit. Comment donc ces Saints Prelats auroient ils pu conseiller presentement de faire une signature pure et simple, lorsque les Brefs d'Innocent XII. (2) et surtout le dernier confirment ce qui est contenu dans la Constitution d'Innocent XI. et d'Alexandre VII. et que les Evêques de France s'attachent plus que jamais à soutenir que les V. propositions condamnées sont extraites véritablement du livre de Jansenius ?

Item. S'il étoit vrai, comme on le pretend, que ce fust une chose reçue presentement dans l'Eglise, que la signature pure et simple ne tombe que sur les dogmes, et non sur les faits, d'où vient qu'on refuse à ceux qui signent, de marquer cette distinction dans leur signature ? C'est donc une marque evidente qu'on ne la croit point, et qu'on n'agit point de bonne foy, quand on ne veut point l'admettre. Et pourquoy se rend on plus difficile que le Pape

(1) Le P. Quesnel soutenait qu'on pouvait signer, et Dom Gerberon qu'on ne le devait pas.

(2) Le premier de ces Brefs étoit du 10 janvier 1694.

**Clement IX. en refusant une restriction qui fut alors le fondement de la paix de l'Eglise ?**

Voilà, M<sup>r</sup>, tres sincerement ce que je pense sur ces disputes qui nous affligent beaucoup (1). Il me semble que, lorsqu'on connott l'esprit des principaux auteurs de la signature, on ne peut se tenir trop fortement attaché à l'amour de la verité. Les moindres affoiblissements sont à craindre, quand on a affaire à des personnes si habiles pour prendre auantage des moindres fautes. Ayons soin seulement de conseruer la charité avec nos freres, et que la diuersité de sentiments sur cette dispute ne rompe pas le lien de l'unité. Dieu peut, quand il luy plaira, reünir dans les memes sentiments ceux que son esprit aura tenuz inuiolablement unis entre eux. Excusez mon grifonage; ma toux a tout gâté ce papier.

Ce 6 mars 1698.

Quand on dit que, lorsque l'on parle des propositions de Jansenius, c'est comme lorsqu'on dit du drap d'Espagne et d'Angleterre, qui est neanmoins fait en France, je trouue qu'il y a là dedans un sophisme. Car, pour faire une juste comparaison de ces deux choses, il faudroit qu'elles fussent egalles; mais il y a une grande difference, et pour en juger, il suffit de dire que, s'il s'agissoit de jurer que le drap qu'on nomme d'Espagne est vraiment fait en Espagne, et non en France, il ne seroit non plus permis de le jurer, sans être parjure, qu'il est de deffendre d'attester par un serment le fait dont il est question, qui est que les V. propositions condamnées sont vraiment tirées de Jansenius.

I. (2). *Premiere lettre du Pere Quesnel à M<sup>r</sup> du Fossé.*

Ce 7. mars 1698.

Permettez, M<sup>r</sup>, de vous rendre une petite visite en la maniere que je le puis, apprenant la visite que Dieu vous rend en la sienne. Je

(1) Comme dans toutes les querelles théologiques, on allait un peu loin. Dom Gerberon ayant longtemps séjourné à Rotterdam, le P. Quesnel le désignait quelquefois dans les Lettres par ces mots: *Cucullatus civis Roterodamensis*; le citoyen de Rotterdam qui porte un capuchon.

(2) Nous ajoutons ce chiffre 1 comme numéro d'ordre à cette Lettre,

snis vivement touché de l'état où vous êtes, et l'extrait que m'envoya dernièrement M<sup>lle</sup> Therese d'une lettre où vous decriviez vous même les dimensions de votre croix m'affligea et me consola en même tems, car comment n'être point affligé de nous voir enlever ceux qui sont si utiles à l'Eglise, et dont les travaux et les saints exemples sont si nécessaires au monde dans la corruption où il est. Mais d'un autre côté quelle consolation de voir les Saints marcher sur les traces des Saints, en recevant comme eux avec la paix du Saint Esprit, et avec une si fidele correspondance aux desseins de Dieu, ce qu'il leur envoie pour les satisfaire, et les rendre de plus en plus dignes de luy ! Je sens mon estime et mon respect pour vous, M<sup>re</sup>, augmenter sensiblement en moy dans la veüe de votre état, parce que si Dieu exerce sur nous son jugement, en nous prouvant de tout ce que nous avons d'amis qui sont plus à luy, et qui font notre seule consolation, je ne puis pas voir d'un autre côté qu'il vous traite selon sa grande misericorde, et en la maniere qu'il a coutume de traiter ses Elus, en vous frappant dans le corps de playes incommodés, douloureuses, et qui consomment enfin ce corps de terre, afin que l'homme interieur se renouvelle, et acquiere les forces nécessaires pour s'élever jusqu'à la place que Dieu luy a marquée dans le corps immortel de son fils. Je prie de tout mon cœur sa divine bonté de vouloir bien vous prêter encore à nous pour quelques années, afin que vous puissiez achever le travail que vous avez entrepris pour sa gloire (1), qui est la consolation de tant de fideles. Si ce n'est pas sa volonté, il faut nous soumettre, et je le supplie de continuer de vous soutenir par sa grace, et de repandre de plus en plus sur votre croix de l'onction de son Esprit. Je vous prie aussi de vouloir bien que je vous sois toujours intimement uni ; de me donner quelque part au mérite des stigmates du Sauveur que vous portez en votre chair, et de m'offrir à Dieu le plus souvent que vous pourrez. En la situation où je suis, j'ay un extrême besoin que la main du Seigneur me conduise, et que sa lumiere m'éclaire d'en haut ; car j'ay plus à craindre que personne d'être laissé à moy même et aban-

parce que la suivante porte le chiffre 2 — Les Lettres de Quesnel font partie des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, rés. du de Saint-Germain, n° 270. Nous ne savons si celle-ci en fait partie.

(1) *Les Explications de l'Ecriture Sainte.*

donné à mes tenebres. Si j'en crois plusieurs de nos amis, j'y ay été bien abandonné à l'occasion d'un certain liure (1). Je me sens tres capable de faire des fautes, mais ma consolation en cette rencontre, c'est que je n'ay rien fait par moy même, et que je n'ay fait que suivre la lumiere de ceux que l'on a crûs le plus eclairez sur le sujet en question. Je ne veux pas, M<sup>r</sup>, vous rompre la teste de ce differend. Mais comme je suis bien aise que vous ne nous quittiez pas tout à fait scandalisé de moy, je vous diray qu'au commencement l'accusation que nos amis ont formée contre moy, étoit que j'abandonnois feu notre cher Pere et notre maître (2). Depuis ayant fait voir par 5. ou 6. de ses lettres que je ne faisais qu'expliquer ses sentimens, mon crime est de ce que je ne l'abandonne pas pour suivre leurs pensées; mais le pourrois je abandonner sans croire que Dieu l'auroit abandonné lui même à la fin de ses jours, après l'avoir soutenu durant 50. ans de combat? Et comment croire que Dieu, l'auroit abandonné dans l'affaire pour laquelle il sembloit l'avoir donné à l'Eglise, sans croire en même temps qu'il auroit le premier abandonné Dieu par quelque grande infidélité? Et quel sujet nous a t'il donné de croire tout cela de luy, luy qui étoit si fidele à sa loy et à ses desseins durant toute sa vie? Je ne vous en diray pas davantage, M<sup>r</sup>; priez pour moy, et je prieray pour vous. Portez moy s'il vous plait dans votre cœur, quand vous irez à Dieu, s'il vous appelle à lui avant moy, et soyez persuadé, je vous prie, que personne n'est plus sincerement ny avec plus de respect que moy, votre tres humble et tres obeissant serviteur.

De Frêne (3).

(1) Probablement les *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, publiées en 1693 et 1694, et cause première des contentions et des écrits signalés plus haut, p. 316.

(2) Le fameux docteur, Antoine Arnauld, que le P. Quesnel rejoignit en février 1685, et qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort, 8 août 1694.

(3) Ce pseudonyme est un échantillon des petites précautions que cette société d'amis, vivant à l'étranger, prenait non pas seulement dans la signature et dans la suscription des lettres, mais aussi dans la rédaction. Arnauld était désigné par le nom d'Abbé; Du Breuil, par celui de M. Baptiste, de M. de l'Insule. M. Sainte-Beuve a cité *Le Frère de Fresne*, qui devait s'employer aussi, quand on parlait de lui. Voir, *ibid.*, t. V, p. 179.



2 *Première lettre de Mr du Fossé en réponse à la première  
lettre du Pere Quesnel (1)*

La lettre toute pleine de charité que vous m'avez fait la grace de m'écrire, est pour moy, mon cher Pere, un grand sujet de confusion. Vous me regardez comme un juste affligé; mais la lumiere interieure de la verité qui ne trompe point, et qui me decouvre a moy même tel que je suis, me persuade que Dieu me chat e comme pecheur; et le sentiment qu'il me donne de la severite de sa justice a mon egard me presse continuellement d'implorer sa misericorde. Je le fais donc autant que je le puis, et je reconnais que ce que vous me demandez avec tant d'humilité, est ce que je dois moy même vous demander instamment, qui est que vous vouliez bien, mon cher Pere, que je vous sois de plus en plus étroitement uny en celuy qui est le chef adorable du corps de l'Eglise; car toute la force d'un membre infirme, tel que je suis, consiste dans son union avec les membres qui sont les plus forts et les plus sains. Et aussi mon esperance est de trouver dans la communion avec les parfaits ce qui me manque, sentant un extreme besoin que leur force soit mon soutien, et que leur charité supplée en quelque sorte devant Dieu a ce qu'il y a de defectueux dans la mienne. Quant à l'ouverture que vous voulez bien me donner sur le petit differend qui est entre vous et quelques uns de nos amis (2), je ne puis vous dissimuler, mon tres cher Pere, que j'en ay une vraye douleur, et qu'étant tres persuadé que vous parlez tous dans la veuë seule de servir l'Eglise et la Verité, je souhaiterois

(1) Elle n'a pas de date, mais en lui assignant celle du mois de mars 1698, on doit être bien près de la vérité, puisque c'est une réponse à une lettre du 7 mars 1698.

(2) « Un schisme se forma entre les Jansenistes des Pays-Bas. Le plus grand nombre soutenait avec le Pere Quesnel, et avec le sieur Hennebel qu'on pouvoit signer le Formulaire sans distinction et sans restriction, pourvu qu'on ne mit pas interieurement le fait qui y est contenu. Les autres soutenaient au contraire que cette sousscription étoit un vrai parjure, et le Pere Gerberon avec le sieur de Witte étoient à la tête de ces Jansenistes rigides. » BIBLIOTHEQUE JANSENISTE, etc., 4<sup>e</sup> édition. Voir le *Catalogue alphabetique*, t. I, p. 164.



beaucoup que vous pussiez vous réunir dans les mêmes sentimens. Ce n'est point à moy, qui suis un simple laïque, à me mêler de donner des leçons à ceux que je reconnois pour mes maîtres. Si vous voulez cependant me permettre, comme à un ecolier, de vous proposer comme à mon maître mes difficultez, je vous les diray tout simplement. L'autorité de l'illustre mort dont vous me parlez (1), doit être et sera toujours d'un tres grand poids dans l'esprit de ses amis, qui le reverent comme celui que Dieu auoit destiné à être le deffenseur de la verité dans son siecle, comme St Athanase le fut dans le sien, et c'est aussi à cette même autorité que je vois tous nos amis plus attachés que jamais. Ils ont donc recours, pour reconnoître ses vrais sentimens, non à quelques lettres particulières, sur lesquelles je remarque qu'on est en contestation, mais à des actes authentiques et non contestez ; comme à son Testament spirituel (2) qui est la preuve la plus certaine de ses derniers sentimens, et à tant d'écrits qu'il a composez tout à loisir et rendus publics où il etablit toutes les raisons qu'il a eues de refuser la signature pure et simple, et qui me paroissent subsister plus que jamais. Le fondement du nouveau système que vous proposez et du changement que vous me mandez être arriué dans ce grand homme, me paraît être celui cy : que la situation des affaires est changée, et que c'est presentement une chose reconnuë et receuë de tout le monde, que la signature ne tombe pour la creance que sur le droit, et non sur le fait, pour lequel on est seulement obligé à un silence respectueux. Mais permettez moy de vous dire que je trouue que nos amis ont de tres fortes raisons de douter de la solidité de ce fondement, tant qu'on refuse de souffrir qu'ils marquent dans leur signature la chose même que vous temoignez être reconnuë de tout le monde pour veritable ; car je ne sçay si on ne pourroit point dire, que ce seroit une espece d'extrauagance que, tous conuenant de bonne foy de la signification d'un terme, il fust neanmoins deffendu à qui que ce soit de l'exprimer. Et c'est ce me

(1) Antoine Arnauld. Voir plus haut, p. 320.

(2) En voici le titre : *Declaration en forme de Testament des véritables dispositions de mon âme dans toutes les rencontres importantes de ma vie...* Fait dans le lieu de ma retraite ce seizième septembre 1679. » Le P. Quesnel connaissait bien cette pièce, puisqu'il venait de la publier à la suite de son HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DE M. ARNAULD, A Cologne. M.DC.XCV, pages 271-288.

semble un fort préjugé, que tous n'en conviennent pas, de ce qu'il n'est permis à personne de s'expliquer clairement ; or le caractère propre à l'Eglise est une grande sincérité. Elle n'aime point les équivoques, et, lors surtout qu'il s'agit de faire un serment tel que celui qui accompagne le formulaire, il me parait ne pouvoir jamais être permis de laisser le moindre lieu de douter sur quoy il tombe. Les auteurs de la signature ont eu en vue principalement, comme vous savez, de faire tomber la condamnation des V propositions sur le livre de Mr d'Ypres, ce fait est constant, et nous ne devons jamais le perdre de vue. Ils savent donc bien profiter de nos affaiblissements en un point qu'ils ont toujours regardé comme étant de la dernière conséquence pour leurs desseins. Et trouvant des signatures pures et simples d'un formulaire qui attribue expressément à Jansénius les V propositions condamnées, ils se moqueront avec raison de la prétendue connoissance publique de ce qui est dû au droit, et de ce qui est dû au fait. Ils auront même pour eux les premiers prélats du Royaume, qui attribuent encore aujourd'huy d'une manière très expresse les V propositions condamnées à Mr d'Ypres. Tout cela me donne, je vous l'anone, mon cher Pere, une grande estime de la droiture et de la sincérité de nos amis, qui sont bien aise d'éviter icy toute équivoque, et de ne donner aucun prétexte aux ennemis des défenseurs de St Augustin, de prendre un jour avantage de leurs signatures pour opprimer, s'ils pouvoient, la verité. Mais si vous voulez me permettre d'ajouter encore icy un mot, je vous supplie de vouloir bien faire avec moy cette dernière reflexion qui me parait importante. Si jamais il y a eu un tems favorable pour la signature sans restriction, ça eut sous le Pontificat de Clement IX. Bonne avoit nommé des commissaires pour faire le proces aux IV Prelats qui avoient marqué dans leurs mandemens la distinction du fait et du droit. Sur cela XIX. Evêques, touchés d'un saint zele pour l'honneur de l'Episcopat, écrivirent au Saint Pere, que les IV Prelats condamnant très sincerement les V. propositions, c'étoit une chose nouvelle et inouye dans l'Eglise d'exiger d'eux la creance pour un fait particulier tel qu'étoit l'attribution de ces propositions à Jansénius ; que la plupart des autres Evêques ayant déclaré aussi bien qu'eux dans leurs dioceses la distinction de ce qui est dû au droit, et de ce qui est dû au fait, suivant la doctrine constante des Cardinaux Baronius et Bellarmin et des plus sçavans auteurs, l'archevêque de Sens et

l'euêque de Châlons en parlerent dans les mêmes termes tant au Nonce de Sa Sainteté qu'au Roy. Le Pape, content de cet éclaircissement, donna les mains de bon cœur pour calmer toute cette grande tempête. Jamais donc la distinction du fait et du droit ne fut mieux ny plus clairement établie à Rome et en France. Cependant ny M. l'Euêque d'Aleth, ny les trois autres Prelats ne crurent point pouvoir en conscience obliger leurs ecclesiastiques à la signature pure et simple, mais ils la firent signer au bas des procez verbaux où ils auoient exprimé tres clairement que l'Eglise ne les obligeoit à la creance que du droit, et seulement à un silence respectueux pour le fait. Et M. Arnauld ne signa aussi qu'avec la même restriction, tant il est vrai que l'on ne peut trop craindre de blesser la verité, surtout quand on a des surueillants qui cherchent à profiter de nos equivoques. Voila, ce me semble, mon cher Pere, une regle sur laquelle on peut se conduire encore aujourd'hui, et d'autant plus qu'au lieu qu'alors tant d'Euêques de la France s'expliquoient tres clairement au Pape même, touchant la distinction du fait et du droit, nos plus illustres Prelats semblent à l'enuy se signaler presentement dans l'attribution tres expresse qu'ils font de leurs ordonnances des V. propositions condamnées au liure de Jansenius, qu'ils nous representent sans aucun doute comme l'auteur de ces heresies (1). Je sens que ma poitrine m'impose silence, et me reproche même en quelque sorte d'en avoir trop dit (2). Je vous supplie, mon cher Pere, de le prendre en bonne part, comme un effet de la confiance que vous m'avez temoignée, et comme une suite de l'ouuerture que vous avez bien voulu me donner sur ce sujet, qui n'est nullement de ma competence. Il l'étoit beaucoup plus de celle de M. de Tillemont, cet excellent prêtre du Seigneur, dont vous connoissiez la sagesse et la retenuë; et j'ay sçû aussi que, nonobstant son extrême modestie, il parla tres fortement, le jour deuant sa mort (3), à deux de nos amis

(1) Le résumé de l'affaire du Formulaire était d'autant plus facile à faire pour du Fossé qu'il l'avait exposée avec détail dans ses *Mémoires*, notamment, t. II, pages 155-158, et t. IV, 193-197.

(2) Il écrivait cette lettre, quand la maladie l'avait obligé de suspendre, depuis le mois de février, la rédaction de ses *Mémoires*. Voir plus haut, p. 262.

(3) C'est-à-dire le 9 janvier 1698, à peu près deux mois avant l'époque où du Fossé écrivait cette lettre.

pour faire voir combien la résolution qu'ils avoient prise de persuader à tout le monde la signature pure et simple, pouvoit être préjudiciable à la vérité. Je me tais donc de bon cœur, aimant mieux qu'on écoute un Prêtre si humble et si éclairé, qu'un laïque comme je suis, sans autorité et sans caractère. Mais trouvez bon qu'avant que je finisse je vous assure que le sentiment que vous avez proposé comme le vôtre, et comme celui de l'illustre mort, ne donne aucun droit à nos amis de vous regarder comme ayant été abandonné de Dieu pour cela. Je me souviens que M<sup>r</sup> Arnauld donna d'abord son approbation au livre du P. Malbranche, après l'avoir lu un peu à la hâte (1). Qui voudroit luy faire un crime d'avoir depuis refuté ce même livre avec tant de force, auroit grand tort; car c'est au contraire une marque de son amour pour la vérité d'avoir condamné avec connoissance de cause un livre qu'il avoit approuvé sans le connoître à fond (2). Je ne m'étonnerois non plus beaucoup que, connoissant les bonnes intentions du Pape, et voyant son 1<sup>er</sup> Bref précédé par la profession de foy de M<sup>r</sup> d'Hennebel (3), il ait pu approuver d'abord les vœux que quelques uns luy donnerent des conséquences que l'on en pouvoit tirer pour la signature. Mais quand la chose seroit aussi constante qu'elle paroît douteuse à quelques

(1) Arnauld ne semble pas mériter tout à fait ce reproche. Le premier volume de *La Recherche de la vérité* fut publié en 1673, et l'édée de Malbranche que « nous ne voyons rien qu'en Dieu, » apparut dans le courant du même III, vers la fin de ce volume. Le deuxième suivit de près, en 1674, et ce ne fut que dans les *Eclaircissements* postérieurs, la troisième, en 1678, qu'il déve oppa davantage cette idée et acheva peut-être de la forger. « En tenant pour la *Recherche de la Vérité* » se rassemble d'une première impression et ne s'approchant pas ailleurs. En particulier du livre, il en marquant une grande estime, et il en a été dit. M. Saint-Benoît, t. V, p. 204. — (2) *Journal de Trévoux*, t. V, p. 104. — (3) *Journal de Trévoux*, t. V, p. 104. — (4) *Journal de Trévoux*, t. V, p. 104. — (5) *Journal de Trévoux*, t. V, p. 104.

(1) 1<sup>er</sup> par sa *Traduction des Vaines et des Fausses Idées* (1683), son combat des principes de la *Recherche de la vérité*; 2<sup>o</sup> par ses *Recherches philosophiques et théologiques sur le Traité de la Nature et de la Grâce*. Le premier ouvrage n'était encore préparé qu'au second.

(3) Hennebel, Japsen sie Ilamand, fut le député de l'Université de Louvain dans cette affaire du formulaire, soulevée par l'archevêque de Malines, à la suggestion du docteur Steywert. Voir Besoigne, *ibid.* t. VI, pages 129-130.

amis, on pourroit toujours la regarder comme la premiere approbation du liure du Pere Malbranche. Et le deuxieme Bref (1) du même Pape, avec les ordonnances toutes nouvelles des premiers d'entre nos Prelats, etant joints aux raisons conuaincantes qu'il a etablies dans tant d'ecrits contre la signature au Testament spirituel qu'il nous a laissé (2), et à l'exemple qu'il a luy même donné avec les IV. Prelats au tems de la Paix de l'Eglise, en ne signant qu'avec restriction, après même que les Eueques de France s'etoient expliquez si clairement au Pape touchant la distinction du fait et du droit; tout cela, dis je, semble donner à nos amis un juste sujet de juger quels seroient les veritables sentiments de ce grand homme sur l'etat present des affaires de l'Eglise. Quant à ce qui vous regarde en particulier, mon cher Pere, qui nous a établis juges pour nous ingerer de vous condamner? Si S. Cyprien disoit autrefois, à l'occasion d'un differend qu'il auoit avec ses confreres touchant un point de la derniere consequence, qu'il ne pretendoit point que son sentiment fust une loy pour les autres; combien devons nous être encore plus reseruez à l'égard d'un Prêtre que sa grande pieté, et ses longs et excellens trauaux pour l'Eglise nous rendent à tous venerable? Je vous supplie donc de me pardonner la liberté avec laquelle je vous ay dit mes pensées, et de me faire la justice d'être persuadé que je seray tant que viuray avec une estime tres sincere, et un profond respect, etc., etc.

### 3. *Seconde et derniere lettre de M<sup>r</sup> du Fossé au Pere Quesnel* (3).

Ce n'est nullement dans le dessein de contester avec vous, mon cher Pere, que je me donne l'honneur de vous repondre encore une fois sur l'affaire qui a fait quelque bruit entre vous et nos amis. Je

(1) 29 novembre 1696.

(2) Le paragraphe VI du *Testament spirituel* d'Arnauld expose « sa soumission aux Bulles sur les cinq Propositions; » en expliquant pourquoi « il n'a jamais pu se résoudre à signer purement le Formulaire. » HISTOIRE DE LA VIE ABRÉGÉE D'ARNAULD, etc., pages 267-278. — On a vu que du Fossé a discuté longuement les motifs de la conduite d'Arnauld, au sujet de la signature, plus haut, pages 193-197.

(3) Elle doit avoir été écrite environ dans le même temps, mars 1698.

suis éloigné infiniment par ma propre inclination de toute dispute ; et l'état même où je me trouve m'en doit éloigner plus que jamais (1), puisque la paix, l'union et la charité sont le caractère essentiel d'un chrétien qui songe à la mort. Je vous dirai donc seulement que je suis très édifié de la lettre que vous m'avez fait la grace de m'écire (2), et que j'y trouve de quoi me consoler en quelque sorte des grandes frayeurs que j'avois conçues de vos différends ; car je comprends par la manière dont vous expliquez votre sentiment, qu'à vous bien entendre les uns et les autres, vous n'êtes pas si éloignés dans le fonds de penser les mêmes choses. Vous connaissez, ce me semble, de chaque côté, que, s'il paroît clairement par les Brefs (3) dont il est question que le Saint Siège n'exige point la créance du fait de Jansenius, il n'y a aucune difficulté à la signature ; et la dispute se réduit à ce seul point que vous dites que ces Brefs marquent la chose clairement, et que les autres sont convaincus du contraire. Vous reconnoissez aussi, mon cher Père, que ceux qui sont persuadés que les Brefs ne s'expriment point assez clairement sur la chose dont il s'agit, feroient très mal de signer, mais vous travaillez en même temps à faire connoître par l'autorité de l'illustre mort (4), par la créance la plus générale et même par plusieurs raisons, que nos amis ne devoient point s'élever avec tant de force contre un sentiment qui, étant si bien approuvé, est capable de mettre en repos la conscience de tant d'Ecclesiastiques, et de désarmer la mauvaise volonté des ennemis. Voilà, autant que j'en puis juger, le fondement des disputes, qui se sont excitées entre vous et nos amis. Mais en vérité il me paroît que, lorsque tous vont au même but, et qu'on ne cherche sincèrement, de part et d'autre, qu'à servir l'Eglise, on doit travailler avec un peu plus de paix à s'éclaircir mutuellement, et se souvenir toujours, dans la dispute, de cette excellente parole de saint Bernard : « Que c'est par la seule charité qu'on peut espérer d'entrer dans la vérité : *Non intratur veri-*

(1) C'est ainsi que Plinius le Jeune avoit dit : « Optimos esse nos, dum nihil in sumus » *Let. 17*, l. VII, 26. Mais ces concupiscentes dispositions de Plinius ne le rendent pas de tout à fait sage.

(2) La Recette de M. de Lauberg ne contient pas la seconde lettre du Père, ni la réponse de M. de Fossé.

(3) Ceux d'Innocent XII. Voir plus haut, pages 317 et 320.

(4) Actinard, le docteur.

*tatem nisi per charitatem.* » Je voudrois auoir assez de lumiere, et assez d'acquis, pour pouuoir concilier en quelque sorte vos sentimens, et vous faire voir que vous avez raison en quelque sorte de part et d'autre dans ce que vous soutenez. Mais qui suis je pour l'entreprendre et pour oser me flatter d'y reüssir ? Je dirois à nos amis que je crois que vous avez de fortes preuues pour persuader que les Papes Clement IX. et Innocent XII. n'ont point pretendu exiger la creance interieure du fait de Jansenius. Les sentimens de ces deux Papes sont pour le dire aiusi d'une autorité publique, en sorte que vous avez droit d'assurer ce fait comme etant constant. Mais je vous dirois en même tems, mon cher Pere, que je tiens nos amis encore mieux fondez à assurer que la veritable intention du Pape Alexandre VII. a été d'exiger veritablement cette creance du fait de Jansenius de ceux qui signoient son formulaire. Ensuite je vous prierois les uns et les autres d'examiner serieusement, deuant Dieu, à quoy on doit se determiner, lorsqu'il s'agit de faire un serment, et d'attester, sur la verité des Saints Euangiles, que l'on condamne des propositions extraites du liure de Jansenius, lorsqu'un de ces Papes dit clairement, et sans aucune ambiguité, qu'elles sont condamnées dans le même sens que cet auteur les a enseignées, et qu'un autre se contente de dire : *In sensu obuio*, dans le sens qui se presente d'abord à l'esprit, sans reuoquer ce qu'a dit son predecesseur, et confirmant même en general tout ce qui est dans son Bref ; je vous supplerois de me dire de bonne foy par lequel de ces deux Brefs il est plus raisonnable de croire que le vray sens de la signature pure et simple de tant d'Ecclesiastiques, que vous voulez autoriser, sera déterminé, et si ce ne sera plutôt par celui qui condamne nettement le sens de Jansenius, que par celui qui ne s'en explique que d'une maniere qu'on peut regarder comme équivoque. Je vous prierois encore de considerer quelle assurance nous auons qu'il ne viendra point un autre Pape, après celui cy, qui, sollicité et gagné par le grand credit des Jesuites, fera la même chose qu'ils firent faire à Alexandre VII. pour appuyer plus que jamais la condamnation de Jansenius (1). Et ne voyons nous pas

(1) Ce résumé historique sur la signature du Formulaire se retrouve dans les *Mémoires*, plus haut, t. IV, p. 193-197. — Clément XI donnera pleinement raison à la clairvoyance de du Fossé, en lançant, en 1705,



Assi que, dès à présent, nos plus illustres Prelats se déclarent toutement, dans leurs ordonnances, contre le livre de M<sup>r</sup> d'Ypres. Mais tant que l'on ne signe point au bas d'un écrit, où la distinction du fait et du droit est marquée expressément, on expose sa signature à telle explication que l'on voudra y donner, et elle pourra être regardée tantôt comme bonne, et tantôt comme mauvaise, selon que le crédit des ennemis de la vérité sera plus ou moins grand sur l'esprit des Papes. Car je ne saurois assez vous représenter ce que j'ay pris la liberté de vous marquer dans ma dernière, que les auteurs principaux de la signature ont eu en veüe principalement de faire tomber la condamnation des V. propositions sur le livre de M. d'Ypres (1). Comme c'est donc à quoy ils se sont uniquement attachez depuis tant d'annees, il semble être la dernière consequence de n'appuyer pas leurs pretentions par une signature pure et simple d'un formulaire qui attribue nettement les propositions condamnées à ce saint prelat qu'ils ne haïssent que parce que la doctrine qu'il soutient, et qui est celle de St Augustin, condamne celle de leur Société (2). Ainsi, je vous avouë, mon cher Père, que je suis plus timide que vous n'êtes, et que ce qui a fait peur à notre ami M. de Tillemont, me fait peur aussi, quoique vous ne témoigniez rien avoir aucune crainte, lorsqu'il dit, selon que vous me le mandez 3., « que les ennemis appuyez de toutes les puissances de la terre crieront un jour par 40,000 bouches, qu'on est content du fait, et qu'on s'est parjure, et qu'ils le prouveront par les paroles claires et positives du formulaire, » que l'on a

1. Bulle *Unigeniti Domini Saboth*, qui constate, du côté de Rome, l'attachement à la paix de Clément IX. On peut dire que les écrits du P. Gerberon y ont pas été si augers, et « la saisie de ses papiers en 1700, en 1701, 1702, 1703, 1704, 1705, 1706, 1707, 1708, 1709, 1710, 1711, 1712, 1713, 1714, 1715, 1716, 1717, 1718, 1719, 1720, 1721, 1722, 1723, 1724, 1725, 1726, 1727, 1728, 1729, 1730, 1731, 1732, 1733, 1734, 1735, 1736, 1737, 1738, 1739, 1740, 1741, 1742, 1743, 1744, 1745, 1746, 1747, 1748, 1749, 1750, 1751, 1752, 1753, 1754, 1755, 1756, 1757, 1758, 1759, 1760, 1761, 1762, 1763, 1764, 1765, 1766, 1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1772, 1773, 1774, 1775, 1776, 1777, 1778, 1779, 1780, 1781, 1782, 1783, 1784, 1785, 1786, 1787, 1788, 1789, 1790, 1791, 1792, 1793, 1794, 1795, 1796, 1797, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1804, 1805, 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813, 1814, 1815, 1816, 1817, 1818, 1819, 1820, 1821, 1822, 1823, 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832, 1833, 1834, 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843, 1844, 1845, 1846, 1847, 1848, 1849, 1850, 1851, 1852, 1853, 1854, 1855, 1856, 1857, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, 1868, 1869, 1870, 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878, 1879, 1880, 1881, 1882, 1883, 1884, 1885, 1886, 1887, 1888, 1889, 1890, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902, 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1924, 1925, 1926, 1927, 1928, 1929, 1930, 1931, 1932, 1933, 1934, 1935, 1936, 1937, 1938, 1939, 1940, 1941, 1942, 1943, 1944, 1945, 1946, 1947, 1948, 1949, 1950, 1951, 1952, 1953, 1954, 1955, 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1969, 1970, 1971, 1972, 1973, 1974, 1975, 1976, 1977, 1978, 1979, 1980, 1981, 1982, 1983, 1984, 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 2680, 2681, 2682, 2683, 2684, 2685, 2686, 2687, 2688, 2689, 2690, 2691, 2692, 2693, 2694, 2695, 2696, 2697, 2698, 2699, 2700, 2701, 2702, 2703, 2704, 2705, 2706, 2707, 2708, 2709, 2710, 2711, 2712, 2713, 2714, 2715, 2716, 2717, 2718, 2719, 2720, 2721, 2722, 2723, 2724, 2725, 2726, 2727, 2728, 2729, 2730, 2731, 2732, 2733, 2734, 2735, 2736, 2737, 2738, 2739, 2740, 2741, 2742, 2743, 2744, 2745, 2746, 2747, 2748, 2749, 2750, 2751, 2752, 2753, 2754, 2755, 2756, 2757, 2758, 2759, 2760, 2761, 2762, 2763, 2764, 2765, 2766, 2767, 2768, 2769, 2770, 2771, 2772, 2773, 2774, 2775, 2776, 2777, 2778, 2779, 2780, 2781, 2782, 2783, 2784, 2785, 2786, 2787, 2788, 2789, 2790, 2791, 2792, 2793, 2794, 2795, 2796, 2797, 2798, 2799, 2800, 2801, 2802, 2803, 2804, 2805, 2806, 2807, 2808, 2809, 2810, 2811, 2812, 2813, 2814, 2815, 2816, 2817, 2818, 2819, 2820, 2821, 2822, 2823, 2824, 2825, 2826, 2827, 2828, 2829, 2830, 2831, 2832, 2833, 2834, 2835, 2836, 2837, 2838, 2839, 2840, 2841, 2842, 2843, 2844, 2845, 2846, 2847, 2848, 2849, 2850, 2851, 2852, 2853, 2854, 2855, 2856, 2857, 2858, 2859, 2860, 2861, 2862, 2863, 2864, 2865, 2866, 2867, 2868, 2869, 2870, 2871, 2872, 2873, 2874, 2875, 2876, 2877, 2878, 2879, 2880, 2881, 2882, 2883, 2884, 2885, 2886, 2887, 2888, 2889, 2890, 2891, 2892, 2893, 2894, 2895, 2896, 2897, 2898, 2899, 2900, 2901, 2902, 2903, 2904, 2905, 2906, 2907, 2908, 2909, 2910, 2911, 2912, 2913, 2914, 2915, 2916, 2917, 2918, 2919, 2920, 2921, 2922, 2923, 2924, 2925, 2926, 2927, 2928, 2929, 2930, 2931, 2932, 2933, 2934, 2935, 2936, 2937, 2938, 2939, 2940, 2941, 2942, 2943, 2944, 2945, 2946, 2947, 2948, 2949, 2950, 2951, 2952, 2953, 2954, 2955, 2956, 2957, 2958, 2959, 2960, 2961, 2962, 2963, 2964, 2965, 2966, 2967, 2968, 2969, 2970, 2971, 2972, 2973, 2974, 2975, 2976, 2977, 2978, 2979, 2980, 2981, 2982, 2983, 2984, 2985, 2986, 2987, 2988, 2989, 2990, 2991, 2992, 2993, 2994, 2995, 2996, 2997, 2998, 2999, 3000, 3001, 3002, 3003, 3004, 3005, 3006, 3007, 3008, 3009, 3010, 3011, 3012, 3013, 3014, 3015, 3016, 3017, 3018, 3019, 3020, 3021, 3022, 3023, 3024, 3025, 3026, 3027, 3028, 3029, 3030, 3031, 3032, 3033, 3034, 3035, 3036, 3037, 3038, 3039, 3040, 3041, 3042, 3043, 3044, 3045, 3046, 3047, 3048, 3049, 3050, 3051, 3052, 3053, 3054, 3055, 3056, 3057, 3058, 3059, 3060, 3061, 3062, 3063, 3064, 3065, 3066, 3067, 3068, 3069, 3070, 3071, 3072, 3073, 3074, 3075, 3076, 3077, 3078, 3079, 3080, 3081, 3082, 3083, 3084, 3085, 3086, 3087, 3088, 3089, 3090, 3091, 3092, 3093, 3094, 3095, 3096, 3097, 3098, 3099, 3100, 3101, 3102, 3103, 3104, 3105, 3106, 3107, 3108, 3109, 3110, 3111, 3112, 3113, 3114, 3115, 3116, 3117, 3118, 3119, 3120, 3121, 3122, 3123, 3124, 3125, 3126, 3127, 3128, 3129, 3130, 3131, 3132, 3133, 3134, 3135, 3136, 3137, 3138, 3139, 3140, 3141, 3142, 3143, 3144, 3145, 3146, 3147, 3148, 3149, 3150, 3151, 3152, 3153, 3154, 3155, 3156, 3157, 3158, 3159, 3160, 3161, 3162, 3163, 3164, 3165, 3166, 3167, 3168, 3169, 3170, 3171, 3172, 3173, 3174, 3175, 3176, 3177, 3178, 3179, 3180, 3181, 3182, 3183, 3184, 3185, 3186, 3187, 3188, 3189, 3190, 3191, 3192, 3193, 3194, 3195, 3196, 3197, 3198, 3199, 3200, 3201, 3202, 3203, 3204, 3205, 3206, 3207, 3208, 3209, 3210, 3211, 3212, 3213, 3214, 3215, 3216, 3217, 3218, 3219, 3220, 3221, 3222, 3223, 3224, 3225, 3226, 3227, 3228, 3229, 3230, 3231, 3232, 3233, 3234, 3235, 3236, 3237, 3238, 3239, 3240, 3241, 3242, 3243, 3244, 3245, 3246, 3247, 3248, 3249, 3250, 3251, 3252, 3253, 3254, 3255, 3256, 3257, 3258, 3259, 3260, 3261, 3262, 3263, 3264, 3265, 3266, 3267, 3268, 3269, 3270, 3271, 3272, 3273, 3274, 3275, 3276, 3277, 3278, 3279, 3280, 3281, 3282, 3283, 3284, 3285, 3286, 3287, 3288, 3289, 3290, 3291, 3292, 3293, 3294, 3295, 3296, 3297, 3298, 3299, 3300, 3301, 3302, 3303, 3304, 3305, 3306, 3307, 3308, 3309, 3310, 3311, 3312, 3313, 3314, 3315, 3316, 3317, 3318, 3319, 3320, 3321, 3322, 3323, 3324, 3325, 3326, 3327, 3328, 3329, 3330, 3331, 3332, 3333, 3334, 3335, 3336, 3337, 3338, 3339, 3340, 3341, 3342, 3343, 3344, 3345, 3346, 3347, 3348, 3349, 3350, 3351, 3352, 3353, 3354, 3355, 3356, 3357, 3358, 3359, 3360, 3361, 3362, 3363, 3364, 3365, 3366, 3367, 3368, 3369, 3370, 3371, 3372, 3373, 3374, 3375, 3376, 3377, 3378, 3379, 3380, 3381, 3382, 3383, 3384, 3385, 3386, 3387, 3388, 3389, 3390, 3391, 3392, 3393, 3394, 3395, 3396, 3397, 3398, 3399, 3400, 3401, 3402, 3403, 3404, 3405, 3406, 3407, 3408, 3409, 3410, 3411, 3412, 3413, 3414, 3415, 3416, 3417, 3418, 3419, 3420, 3421, 3422, 3423, 3424, 3425, 3426, 3427, 3428, 3429, 3430, 3431, 3432, 3433, 3434, 3435, 3436, 3437, 3438, 3439, 3440, 3441, 3442, 3443, 3444, 3445, 3446, 3447, 3448, 3449, 3450, 3451, 3452, 3453, 3454, 3455, 3456, 3457, 3458, 3459, 3460, 3461, 3462, 3463, 3464, 3465, 3466, 3467, 3468, 3469, 3470, 3471, 3472, 3473, 3474, 3475, 3476, 3477, 3478, 3479, 3480, 3481, 3482, 3483, 3484, 3485, 3486, 3487, 3488, 3489, 3490, 3491, 3492, 3493, 3494, 3495, 3496, 3497, 3498, 3499, 3500, 3501, 3502, 3503, 3504, 3505, 3506, 3507, 3508, 3509, 3510, 3511, 3512, 3513, 3514, 3515, 3516, 3517, 3518, 3519, 3520, 3521, 3522, 3523, 3524, 3525, 3526, 3527, 3528, 3529, 3530, 3531, 3532, 3533, 3534, 3535, 3536, 3537, 3538, 3539, 3540, 3541, 3542, 3543, 3544, 3545, 3546, 3547, 3548, 3549, 3550, 3551, 3552, 3553, 3554, 3555, 3556, 3557, 3558, 3559, 3560, 3561, 3562, 3563, 3564, 3565, 3566, 3567, 3568, 3569, 3570, 3571, 3572, 3573, 3574, 3575, 3576, 3577, 3578, 3579, 3580, 3581, 3582, 3583, 3584, 3585, 3586, 3587, 3588, 3589, 3590, 3591, 3592, 3593, 3594, 3595, 3596, 3597, 3598, 3599, 3600, 3601, 3602, 3603, 3604, 3605, 3606, 3607, 3608, 3609, 3610, 3611, 3612, 3613, 3614, 3615, 3616, 3617, 3618, 3619, 3620, 3621, 3622, 3623, 3624, 3625, 3626, 3627, 3628, 3629, 3630, 3631, 3632, 3633, 3634, 3635, 3636, 3637, 3638, 3639, 3640, 3641, 3642, 3643, 3644, 3645, 3646, 3647, 3648, 3649, 3650, 3651, 3652, 3653, 3654, 3655, 3656, 3657, 3658, 3659, 3660, 3661, 3662, 3663, 3664



signé avec serment. Vous voulez bien même que je vous dise, qu'il y a dans ce que vous soutenez quelque chose qui me surprend. Car, en même tems que vous prouvez que l'on peut signer presentement, vous reconnoissez que M. Arnauld n'auroit pû le faire, quoy que vous vous autorisiez de son nom pour engager le commun des Ecclesiastiques à signer. Et je vois aussi que plusieurs de ceux qui approuvent vos ecrits sur la signature temoignent en même tems qu'ils ne voudroient pas la faire pure et simple, et qu'ils ne la conseilleroient pas aux Religieuses de P. R. Comment donc peut on conseiller aux autres ce qu'on reconnoit ne pouvoir faire soy même? J'auoue n'auoir pas assez de lumiere pour demêler cette espece de contradiction; car enfin, si l'on est persuadé que les Brefs s'expliquent suffisamment pour mettre à couuert la conscience; cela sembleroit deuoir regarder tout le monde, et encore plus ceux qui croient voir plus clairement ce qu'il y a de plus fauorable dans ces Brefs que tous les autres. Quant à ce que vous me temoignez, mon cher Pere, du petit nombre de ces personnes presque inconnuës qui s'opposent au sentiment presque general que vous proposez dans vos écrits, permettez moy de vous dire que l'on n'a jamais jugé de la bonté d'une cause par la multitude des personnes qui la soutiennent, mais par les raisons dont ils l'appuyent (1); que souvent la raison et les bonnes preuues se sont trouuées du côté du plus petit nombre. L'histoire Ecclesiastique nous en fournit trop d'exemples. Mais de notre tems n'auons nous pas vu une poignée de gens à P. R. s'opposer à une nombreuse société appuyée d'un nombre infini d'amis puissans? Dieu éclaire quelquefois des gens inconnus, et leur donne des lumières que d'autres n'ont pas. Moyse estoit rempli de sagesse pour la conduite du peuple de Dieu; Jethro cependant luy vient donner un conseil tres sage qu'il ne prenoit pas luy même; St Pierre étoit reconnu, et auoit été établi par l'autorité de J. C. le chef du college apostolique, et de toute son Eglise; cependant St Paul, qui estoit un nouveau venu, et d'abord un inconnu, selon qu'il le dit luy même aux autres Apôtres, lui fit remarquer une faute qu'il

(1) Par le motif qui déterminait, au dire de Cicéron, l'orateur Marc Antoine dans le choix de ses preuues : « Equidem quum colligo argumenta causarum, non tam ea numerare soleo, quam expendere. » DE L'ORATEUR, liv. II, ch. 76.

laisait dans la fonction de son ministère; Si Prosper étoit un simple laïc, et cependant il ne laissa pas, étant animé de l'esprit de Dieu, de soutenir presque seule la vérité de la grave de J. C. contre un très grand nombre de personnes qui la combattoient. Ce n'est donc pas, ce me semble, au petit nombre, ny même à la qualité des personnes qu'il faut regarder, mais à la force ou à la faiblesse de leurs raisons. Au reste, je ne puis pas approuver, mon cher Père, qu'on en ait usé à votre égard comme vous vous en plaignez, et je ne saurois comprendre comment des amis qui aiment et qui cherchent la vérité, ne le font pas avec cette charité, et cette paix si nécessaire pour rendre l'esprit plus susceptible de la vérité qu'on lui propose. Je vous promets de contribuer, autant qu'il me sera possible, pour empêcher à l'avenir que la charité ne soit blessée; s'ils ont quelque chose à vous répondre, qu'ils le fassent simplement, et que la force de leurs réponses soit dans les raisons, et non dans les expressions qui doivent être toujours assaisonnées de l'onction de la charité (1). Pour moi, mon cher Père, voilà la dernière fois que je prendrai la liberté de vous parler de ces affaires. Ce n'est point à moy à raisonner maintenant, mais à souffrir en silence les coups de marteau dont il plaît à Dieu, comme vous le dites, de me frapper, pour me rendre digne d'entrer dans la structure de son édifice. Je vous conjure de le prier plus que jamais que ces coups si salutaires de sa main miséricordieuse ne me deviennent pas inutiles par ma faute, mais qu'ils me procurent à la fin une place dans la cité sainte où nous tendons.

5. *Lettre de M<sup>r</sup> Thomas du Fossé à M<sup>r</sup> Fontaine (2).*

†

Ce 25. juillet 1695.

Je ne doute pas, M<sup>r</sup>, que vous n'ayez vu, ou au moins que vous n'ayez entendu parler d'un petit écrit qui a été fait contre votre

(1) Toutes ces discussions théologiques tournoient facilement à l'air.

(2) Les six premiers mois de ce texte sont de l'écriture de M<sup>r</sup> de Thiméonourt, d'après M. C. Karsten qui a connu bien. Les trois derniers mois ont été ajoutés par une autre main. Ils sont d'une écriture que nous avons déjà trouvée dans le Manuscrit des *Mémoires* pour

traduction du commentaire de St Chrisostome sur les Epîtres de St Paul, et particulièrement sur celle aux Hebreux (1). Il est vrai que j'ay été touché sensiblement de la malignité que fait paroître l'auteur de cet écrit, et des consequences qu'il en tire contre tous ceux qui aiment la vérité, comme s'ils auoient entrepris effectivement d'establir le Nestorianisme dans l'Eglise (2). Je sçais, Mr, que vous êtes infiniment éloigné d'auoir eu la moindre pensée de ce que cet auteur vous impute si malignement, et, par une consequence qu'il luy plaît de tirer, à tous vos amis. Mais comme il y a certainement dans votre traduction des expressions qui vous ont échappé, tres opposées à la doctrine de l'Eglise, sur le sujet de l'Incarnation; que cela fait un fort grand bruit dans le monde; qu'on a fait une denonciation de ce liure, comme du renouvellement du Nestorianisme tout pur; qu'on l'attribuë à Mr Arnauld et à tous ses amis, et que cette affaire peut auoir de tres facheuses suites; j'ay crû que notre ancienne amitié (3) m'engageoit à vous dire sur cela mon sentiment, et à vous marquer comme un vray amy, ce que je me croirois obligé de faire en pareille rencontre. Vous sauez, Mr, qu'il n'y a rien qui nous doiuë être plus cher que notre foy, et que tous les saints, qui estoient les plus insensibles pour tout le reste, ont toujours paru auoir un zele tout particulier pour temoigner la pureté de leur creance. Il est certain que, dans votre traduction du Commentaire

un passage du tome II, p. 282, où les mots : « Et celuy qui l'accompagnoit, » ont été remplacés par : « Mr Fontaine, » comme on le voit dans notre texte. — Tous les en-tête des lettres seront désormais de la main de M<sup>lle</sup> de Théméricourt.

(1) Il donna cette traduction depuis 1682 jusqu'en 1690, en cinq volumes in-8°, et une édition in-4°. L'écrit doit être *Le Nestorianisme*, etc. Voir la note ci-après.

(2) Le P. Daniel l'attaqua par une lettre suivie d'une dissertation latine, et un autre Jésuite, le P. Rivière, lança contre lui *Le Nestorianisme renaissant dénoncé à la Sorbonne*, 1692. « C'est contre cet « Ecrit que le P. Quesnel a fait celui qu'il a intitulé : *Le Roman du « Nestorianisme renaissant*, qui parut in-4. en 1693. » *Abrégé de la Vie de M. Fontaine*, en tête de ses *Mémoires*, t. I, p. xv.

(3) En 1666, ils logeaient ensemble dans le faubourg Saint-Antoine, et du Fossé en parle dans ses *Mémoires*. Voir à la Table : FONTAINE (Nicolas). A son tour Fontaine fait souvent l'éloge de son ami dans ses *Mémoires*.

de St Chrysostome sur l'Épître aux Hébreux, homélie 3<sup>e</sup>, il se trouve par deux fois cette expression, *qu'il y a 2 personnes en J. C.* Cette expression, comme vous le jugez bien, est purement nestorienne : et il me paroit inconcevable comment des approbateurs ne l'ont pas remarquée, à moins qu'ils ne l'aient pas lue. J'ay examiné les 2 endroits sur le Grec, et j'ay trouvé, Mr, qu'en l'un, c'est la traduction latine qui vous a fait tomber dans cette faute, ayant ajouté *personas*, quoique dans le Grec il n'y ait que *év* (1), et qu'en l'autre vous avez aussi effectivement le Grec où il y a *δύο πρόσωπα* qui signifie *deux personnes*, selon tous les dictionnaires, et selon l'intelligence ordinaire du Grec, mais qui néanmoins par rapport à la foy catholique, et au sens de St Chrysostome, ne peut être pris en cet endroit que pour les deux natures distinctes et unies, l'ayant dit qu'il est dans une seule personne *σινυμμένα κατὰ τὸν ὑπόστασιν*. Et ainsi il eût été nécessaire, en mettant 2. natures, de joindre une note par laquelle on auroit marqué que le mot grec *πρόσωπα* signifie ordinairement *personas*; mais qu'en cet endroit on ne pouvoit l'expliquer d'une autre manière que par *natures*. Il y a un autre endroit où l'auteur de l'écrit vous accuse encore très malignement d'avoir parlé de J. C. comme s'il n'étoit pas Dieu. Voici le raisonnement de St Chrysostome : « Et de peur que quelqu'un ne dise : ce que vous nous dites, ô Paul, est ce de J. C. que vous le savez ? Ils les previent et leur montre que ce qu'il leur avoit dit, étoit digne d'être cru, et parce qu'il avoit appris ces choses de J. C., et parce que Dieu les attestoient maintenant, non seulement par une voix qu'on entendoit, mais encore par divers prodiges. » Il se plaint et crie beaucoup à cause que vous avez traduit ainsi : « Mais comme les Hébreux pouvoient dire à St Paul que c'étoit de J. C. seul qu'il avoit appris ce qu'il leur disoit; pour s'autoriser davantage il marque que c'est non seulement J. C., mais Dieu même qui l'a dit » etc. Il est vrai, Mr, que cette traduction, qui n'est pas assez exacte, semble distinguer trop J. C. d'avec Dieu, quoique ce qu'on pourroit dire pour vous justifier contre cet auteur, c'est que les Hébreux avoient effectivement une grande répugnance à regarder J. C. comme Dieu, et qu'ainsi il semble que c'étoit à leur dans leur pensée de parler de la sorte. J'ay encore examiné un

(1) Le texte donne a tort *έξο*, qui n'est pas grec.

autre endroit où St Chrisostome dit : « Vous voyez comment (le Prophete) en parlant de la nature incréée de J. C. parle toujours en même tems de son Incarnation, qu'y a t il rien de plus clair? » Vous avez vu comment ce n'est pas une même chose d'être créé, ou d'être engendré, car il n'auroit pas usé de cette distinction; et après auoir dit (des Anges) qu'il les a fait (ses ministres), il n'auroit pas dit en parlant au fils, pour marquer la difference (du fils et des Anges) : Votre trône, ô Dieu, subsiste eternellement. » Il est vray, Mr, que l'auteur de l'ecrit (1) a eu raison de remarquer que la maniere, dont vous avez traduit ce passage, ne se peut justifier, car vous n'y parlez point de l'Incarnation, et vous n'y marquez point la difference qu'il y a entre être créé et être engendré. Voicy ce que vous mettez : « St Paul partout accomode ce qu'il dit de J. C. avec tant de sagesse, qu'il ne blesse ny sa diuinité ny son humanité. » J'auouë que je ne vois rien de cela dans l'original, et vous ajoutez : « S'il etoit fils et creature en même temps, il ne diuiseroit pas si exactement les choses. » Il est certain cependant que J. C. est fils de Dieu, et qu'il est en même tems creature comme homme. Je ne parle point du reste du passage que vous pouuez voir dans l'original, et que vous reconnoîtrez être tout changé et tout estropié dans votre traduction. Il y a aussi d'autres endroits que cet auteur reprend avec beaucoup de fondement, quoy qu'en même tems avec beaucoup de malignité, puisqu'il vous attribue, et à tous ceux qu'il n'aime pas, des sentimens qu'il est certain que vous êtes bien eloigné d'auoir aussi bien qu'eux. Si vous voulez donc bien, Mr, que je vous ouure mon cœur sur tout cela, et que je vous dise, en vray amy, ce que je croirois que Dieu demanderoit de moy, si je me trouuois en votre place, voicy quelle est ma disposition tres sincere. Il me semble que, lorsque nous auons donné à nos freres d'être scandalisez par des expressions qui combattent directement la verité de la foy, nous sommes precisement obligez de protester que nous n'auons point d'autre foy que celle de l'Eglise; que ces expressions nous ont echappé par inaduertance, et contre notre volonté, et que nous ferons faire au plustot des cartons où ces fautes seront corrigées, aimant souuerainement la verité, et aiant une vraye reconnaissance de ce qu'on nous a donné lieu de reconnoître et de reparer

(1) Le Père Rivière. Voir plus haut, p. 332, note (2).

ces fautes. Je déclarerois en même tems tout ce qui m'a été une occasion de tomber dans ces fautes, comme ce que je vous ay marqué au sujet des 2. passages où vous dites qu'il y a 2. personnes en J. C., et j'ajouterois ensuite une très forte protestation par laquelle je prendrois Dieu même à témoin, comme il est permis dans ces sortes d'occasions, que si quelqu'un a encore la malignité de m'attribuer après cela un mauvais dessein, ny aucune intention directe ou indirecte de blesser en quoy que ce soit la doctrine de l'Eglise, il blesse luy même la vérité et la charité, et qu'il en rendra compte un jour devant Dieu, ou je l'appellerois effectivement, n'y ayant point d'autre tribunal où ce qu'il y a de plus caché dans nos consciences puisse être jugé, lorsqu'on se refuse de se rendre au témoignage très sincère que nous en rendrons. Mais il y a encore une chose, Mr, sur la quelle je me croirois obligé de satisfaire à la justice et à la vérité. Vous voyez la malignité avec laquelle cet auteur prétend faire retomber sur Mr Arnauld et tous ses amis l'accusation du renouvellement du Nestorianisme fonde sur les fautes qui vous ont échappé dans votre traduction. Je croirois donc que la charité et la justice exigeroient de moy que je fisse aussi une déclaration solennelle, que mes fautes ne peuvent être attribuées à d'autres qu'à moy, puisque je travaille sans donner aucune communication de mes ouvrages ny à Mr Arnauld ny à tous ses amis, et qu'ainsi ce seroit la plus grande de toutes les injustices de prétendre et de vouloir rendre responsables de ce que je fais, des personnes que je ne consulte jamais sur ces ouvrages. Je croy, Mr, que si vous donniez au public quelque chose de semblable à ce que je prends la liberté de vous marquer icy, vous arrêteriez les mauvaises suites d'une telle dénonciation, vous vous acquitteriez envers l'Eglise de ce que vous lui devez, et vous rendriez une justice entière à ceux qui n'ont eu aucune part à votre traduction. Je crois avoir l'honneur d'être assez connu de vous, pour que vous soyez persuadé que c'est la seule charité qui m'a engagé à vous écrire, et je veux aussi me flatter que vous ne serez point choqué de la liberté d'une personne qui vous a toujours aimé, honoré, et qui ne croit pas pouvoir vous marquer d'une manière plus sensible et plus solide qu'elle est Mr, tout à vous, T. D. F. (1).

(1) Ces initiales, on le voit de reste, veulent dire . THOMAS DU FOSSÉ.

J'oubliois à vous dire, mon cher Mr, qu'il me semble que c'est l'action la plus genereuse et la plus digne d'un vray chretien que vous puissiez faire, car c'est une chose fort humaine de tomber dans quelque faute ; mais c'est le caractere d'un cœur rempli de l'amour de la verité de se condamner soy même, lorsqu'on reconnoit l'auoir blessée, et c'est alors qu'il faut dire ce que dit S. Augustin en parlant de soy même (1) : « Qu'il y a de l'imprudence à reprendre une per-  
« sonne qui est portée la premiere à reprendre ses propres fautes.  
« Il est vray, ajoute ce saint, que j'aurois dû ne pas ecrire ce que  
« j'ay ensuite desapprouué, puisque je ne desapprouuerois pas assu-  
« rement les choses, si j'auois dû les écrire. Mais enfin, dit il encore,  
« il faut que la modestie supplée à ce qui a pu manquer à la lumière,  
« et que celui qui m'a paru ecrire sans faire aucunes fautes, témoigne  
« en les corrigeant qu'il a regret d'auoir dit ce qu'il reconnoit  
« n'auoir pas dû dire : *ut qui non valuit omnia impenitenda*  
« *dicere, saltem pæniteat quæ cognoverit dicenda non fuisse.* » (2).  
Voila Mr, des sentimens d'un esprit vraiment grand, et attaché uniquement à ce qu'il y a de veritable ; voila ce que c'est que d'auoir l'esprit fait comme etoit celui du plus sauant et du plus humble Euéque qui ait été dans l'Eglise. Mais je tire encore de son raisonnement cette consequence, que ceux qui ont denoncé votre liure seront reduits à se taire, du moment que vous parlerez pour vous excuser, et que vous corrigerez par des cartons les fautes que vous aurez remarquées (3). Ainsi vous preuiendrez tout d'un coup les mauuais

(1) Le Ms. porte à la marge : *Retract. Prolog.*, c'est-à-dire : *Retractationum Prologus*, placé en tête de ces deux Livres, *Rétractations*, qui sont la critique et le préambule des ŒUVRES DE SAINT-AUGUSTIN.

(2) Le Ms. donnait : *pænisca* *qua*, mots corrigés d'après le texte d'un Ms. de Louvain, que seize autres Manuscrits n'admettent pas, et rejetés en note dans l'édition in-f° de Paris. François Muguet, 1679. La phrase serait empruntée à la lettre 7 d'Augustin à Marcellin.

(3) Fontaine suivit de point en point les conseils de du Fossé. « Le 4 septembre 1693, il envoya de Viry (village en deça de Corbeil) « où il étoit, une Lettre à M. de Harlai Archevêque de Paris dans « laquelle il fait une profession de foi très exacte sur les erreurs « qu'on lui imputoit. » Il y joignit une rétractation humble et respectueuse ; il fit mettre plusieurs cartons, et n'en fut pas moins condamné par l'archevêque. Attaqué de nouveau, il répondit par un nouvel écrit qui suscita encore le *Nouveau progrès du Nestorianisme*



effets de leur volonté, qui cherche, sous prétextes de quelques fautes qu'il est aisé de changer, à étouffer de bons livres dont l'Eglise est edifiée, et vous aurez en même tems la consolation d'avoir déchargé plusieurs personnes que vous estimez, du blâme injuste qu'on fait retomber sur eux, et qu'il seroit contre leur conscience de souffrir qu'on leur imputât, puisque la pureté de leur loy leur doit être cher au-dessus de tout.

5. *Lettre du même (1).*

Nous avons été aussi surpris que vous, M<sup>r</sup>, du retour de votre fièvre, nous ne sommes pas accoutumés à la voir ainsi revenir, après que nous l'avons chassée avec un si excellent remède. Vous seul seriez capable de faire affront à notre faculté (2), puisque les maladies chez vous sont plus en suite que nos François ne l'ont été dans le château de Namur (3). Il faut néanmoins bombarder de nouveau avec notre salpêtre, si cette fièvre maligne et malicieuse ose encore se venir loger chez vous, et j'ose bien me flatter que nous l'emporterons d'assaut, non l'épée, mais le verre ou l'écuelle à la main. Je vous supplie de nous faire la grace de nous donner de vos nouvelles pour nous tirer de l'inquiétude où nous sommes sur l'état de votre santé. Vous serez sans doute bien aise de savoir ce que nous avons appris d'original, et ce qui commence à être public dans Paris. Vous avez ouï parler de l'exil du Père de St<sup>e</sup> Marthe, Général de l'Oratoire (4), à l'occasion d'une lettre écrite par un Père

renaissant, etc., attribué au même P. Rivière, jésuite. Voir l'*Abbrégé de la Vie de M. Fontaine*, dans ses *Mémoires*, t. I, p. xvi.

(1) La date probable est 1695, et le nom du destinataire, Nicolas Bouvet, curé du Fosse. Les notes donneront les motifs de cette attribution.

(2) Les *Mémoires* témoignent, en plus d'un endroit, des études médicales de notre auteur, qui se fait un devoir de consigner les recettes venues à sa connaissance.

(3) Les François s'étoient emparés de Namur en 1692; mais Guillaume d'Orange l'avait repris, le 4 août 1695. Ce passage donne à penser que la lettre est écrite à la fin de 1695, ou bien au commencement de 1696.

(4) Abel-Louis de Sainte-Marthe, élu le 3 octobre 1672, avait été relégué dans le Prieuré de Saint-Paul au Bois, près de Soissons, par



de l'Oratoire, nommé de Bordes, a feu l'Archevêque de Paris (1), où il parloit de sa Congregation d'une maniere desavantageuse, et donnoit à ce Prelat des Memoires qui ne pouuoient seruir qu'à troubler beaucoup cette compagnie où il y a tant d'excellens sujets. Jusqu'à present on n'auoit rien sceu de cette lettre, sinon que le Pere de S<sup>te</sup> Marthe l'ayant eüe entre ses mains, et en ayant fait de grands reproches au Pere de Bordes, à qui même il la montra, ce Pere outré alla trouuer M<sup>r</sup> de Paris chez luy, fit ses plaintes du peu de fidelité qu'il luy auoit gardée, en donnant sa lettre a son General même. Sur quoy M. de Paris alla trouuer le Roy, luy representa que le Père de S<sup>te</sup> Marthe auoit eu la hardiesse de lui dérober dans son portefeuille, et sous le cheuet de son canapé, une lettre de la dernière consequence, et engagea Sa Majesté à l'exiler, comme il l'a toujours été jusqu'à present (2). Depuis la mort de M. de Paris, M. l'archevêque de Reims (3) etant chez le Roy, et s'entretenant de ce Prelat, prit occasion de luy decouurir un grand secret, et luy demanda si S. M. se souuenoit d'une certaine lettre du Pere de Bordes, au sujet de laquelle le Pere General de l'Oratoire auoit été exilé. Le Roy lui dit qu'il s'en souuenoit tres bien. Je crois, ajouta M. de Reims, être obligé en conscience de donner à V. M. le denouement de toute cette affaire, dont je suis moy même la première cause, mais une cause tres innocente. Un homme aiant porté chez M. de Paris une lettre où il y auoit pour adresse : *A Mgr l'archevêque, Duc et Pair*, etc., et aiant sceu que ce Prelat etoit à Versailles, alla mettre cette lettre à la poste. Comme l'adresse ne marquoit point *M<sup>r</sup> de Paris*, le maitre de la Poste me l'enuoya avec beaucoup d'autres, croyant qu'elle fust pour moy. Je l'ouuris avec les autres, sans y faire de reflexion, et, dans la lecture que j'en fis, je ne pus comprendre que ce fust une affaire qui me regardât. Auant

lettres royales, données le 5 octobre 1690. — *Gallia Christiana*, t. VII, p. 995.

(1) Harlay de Champvallon étant mort le 6 août 1695, la lettre de du Fossé est donc postérieure à cette époque.

(2) Le roi ne se laissa fléchir par l'archevêque de Noailles qu'au bout de six ans, en 1696, bien que le Pape Innocent XII eût fait demander la grâce de l'exilé par son nonce Cavalerini. *GALLIA CHRISTIANA, ibid.* — Il se démit le 14 septembre 1696 et mourut six mois après.

(3) Charles-Maurice Le Tellier.

achever de la lire, je cherchay l'adresse, et je jugeay  
 qu'il falloit que ce fust à M. de Paris qu'elle estoit écrite. Je  
 ne sçay que j'avois à faire, et je ne crus pas que, puisqu'elle  
 estoit tombée entre les mains, je dusse l'envoyer à M. de Paris  
 qui en du chagrin contre moy, et qui n'eust pu s'en servir  
 pour causer quelque nouveau trouble dans la congregation de  
 Paris. Je manday donc un des principaux de cette congregation  
 de lui porter cette lettre entre les mains pour la donner, sous un  
 prétexte plausible au Pere General, afin qu'il en fist l'usage qu'il  
 proposoit (1). Il n'a en effet gardé le secret jusqu'à aller  
 en l'exil, lorsqu'on l'accusoit d'avoir derobé cette lettre  
 de sa poche, et de déclarer comment elle  
 estoit tombée entre les mains. Mais on a vu, dit alors le Roy a  
 son conseil, que vous ne m'avez point éclaircy de cette affaire dans  
 ce que vous m'avez écrit, Sire, luy repliqua t'il, car V. M. auroit eu peine  
 à n'en rien dire à M. de Paris, dans la confiance qu'elle  
 me feroit de luy témoigner. Et étant déjà assez mal dans son  
 conseil, il n'auroit pas jugé favorablement de mon intention, et nous  
 en aurions plus brouillé que jamais. Le Roy luy repondit qu'il  
 n'y avoit rien de là, et M. de Reims prit occasion de luy parler d'une manière  
 qui ne luy étoit point de l'Oratoire. Voilà, Mr, une histoire surprenante, mais  
 qui ne doit pas paroître à ceux qui sont capables de quelque re-  
 cherche, car les grands sont exposez à faire des injustices, sans  
 s'en apercevoir et lors même qu'ils croient n'agir que pour la  
 gloire de Dieu. Je vous enverrai dans 8 jours, Mr, par Jean sautier de  
 Paris, un paquet de livres, c'est à dire 5. paquets reduits à  
 3. au commencement des Explications du N. T. (3). Il y en a

détails de ce récit servent à compléter heureusement les  
 notices du *Gallia Christiana*, dont l'auteur dit « qu'il ne sait  
 comment la lettre étoit venue entre les mains de Sainte-  
 Marthe. » « Quam tamen delapsam revera nescio quo casu in  
 sancti marthani. » T. VII, p. 995.

attachant au Pays de Bray; le fond de la lettre et la nature  
 intéressante surtout un prêtre, nous en concluons que cette  
 lettre étoit adressée au curé du Fossé. Ce serait alors Nicolas Bouvet  
 nommé au Fossé, en 1673, après le curé Julien.

Explications du Nouveau Testament, dont l'impression avait  
 commencé avec le Carême de 1695. Voir plus loin, à la suite de

un pour vous, un pour Mr le Vicaire (1) à qui je vous prie de luy donner de ma part, et un pour Mad<sup>e</sup> de Hautcourt (2) de Clairrussel (3), à qui vous aurez aussi la bonté de le faire tenir. Ce commencement vous pourra faire peur, et vous me blâmez sans doute de trop de paroles. C'est la preuve de mon incapacité de ne pouvoir dire beaucoup de choses en peu de paroles : *Non in multiloquio deerit peccatum* (4). Je suis, Mr, tout à vous.

6. *Du même à la Mere Agnez Racine Abbessse de Port Royal des Champs* (5).

Ce 6. avril 1697.

Comme mon mal a augmenté considerablement en sorte que je ne puis presque plus parler, j'ay cru, ma Reuerende Mere, deuoir suivre le sentiment de plusieurs de mes amis, et l'auis de M<sup>r</sup> Fagon que M<sup>r</sup> Racine a eu la bonté de consulter (6) en prenant ma resolution de partir mercredy prochain pour aller à Bourbon dont on pretend

la lettre 10. Cet envoi comprenait saint Mathieu et saint Marc, 2 vol. in-12, 1696. — Voir plus loin la *Liste des ouvrages de du Fossé*.

(1) Le vicaire du Fossé était alors Denis, de Beauvais, comme on le voit par un baptême qu'il fit à la Bellière, en 1691. — Communication de M. Malicorne.

(2) Marthe de Mailly, cousine ou nièce à la mode de Bretagne de du Fossé. Voir t. III, note (1), p. 292. — Hautcourt, dont son père était seigneur, se trouve à 7 kilom. N.-E. du Fossé. — Voir plus loin, ADDITIONS ET CORRECTIONS du t. III et GÉNÉALOGIE.

(3) Prieuré de Bénédictines. Voir plus haut, p. 161. — Son nom n'est pas dans le *Gallia Christiana*. Il recevait les filles des seigneurs des environs comme religieuses. Un de ses Prieurs fut « Le R<sup>d</sup> Pere « Myret R<sup>x</sup> de Fontevrauld, arrivé le 12<sup>e</sup> de septembre icy, pour un « second trienal, et mort le 25<sup>e</sup> du même mois de l'année 1712. Av « Clarrvissel. » Telle est l'inscription placée derrière son portrait, de petite dimension, qui n'est pas sans valeur, et que nous a donné M. Lefebvre, de Saint-Saens, l'un de nos amis. Il le tenait d'un membre de sa famille, originaire de Gaillefontaine.

(4) Dans les *Proverbes de Salomon* (c. 10, v. 19), la négation est mieux placée devant le verbe *deerit*.

(5) Agnès de Sainte Thècle Racine, avant-dernière abbessse de Port-Royal des Champs, de 1689 à 1700, et tante du poète.

(6) Voir plus haut, p. 238.

que les eaux pourront me donner du soulagement. Mais avant mon départ, je prends la liberté de vous demander très humblement vos prières et celles de mes chères sœurs, de qui j'espère la bénédiction que Dieu pourra donner à ces eaux, ou le fruit qu'il veut que je tire de mon mal pour mon salut. Car je ne sçais pas s'il ne m'est point peut être plus avantageux de demeurer comme je suis, puisqu'encore que la langue serve utilement, comme dit un Apôtre, pour bénir Dieu, et pour édifier l'Eglise et le prochain, on la fait servir souvent à un usage tout contraire. J'ose donc vous supplier, ma Révérende Mère, de demander à Dieu, non seulement que sa volonté soit accomplie à mon égard, mais que je l'accepte avec soumission et avec joye, comme la règle souveraine à laquelle je dois me conformer. J'ay devant mes yeux un grand exemple à imiter dans votre personne, et dans toutes nos chères Sœurs, que Dieu éprouve en tant de manières sensibles depuis longtemps, et que vous tenez toujours inseparablement attachées à ses ordres et à sa conduite pleine de miséricorde sur vous, quoy que sévère en apparence. Je serois indigne de l'union étroite que j'ay le bonheur d'avoir avec votre sainte maison, si je refusois de l'imiter dans cette résignation pleine de foy à ce qu'il plait au Seigneur d'ordonner de nous. C'est en effet l'humilité de votre patience qui fait toute votre force, et qui vous met à couvert des mauvais effets de la volonté de vos ennemis; nous en avons une joye que nous ne sçaurions trop vous exprimer, mais que nous sentons si vivement qu'elle nous tient lieu d'une preuve assez forte que nous faisons pour le dire ainsi une partie de votre famille, et que bien qu'indignes nous sommes membres d'un même corps. C'est ce qui me donne plus de hardiesse, ma Révérende Mère, à vous demander part aussi en toutes vos saintes prières dont je sens un fort grand besoin. Mon frere a souhaité de m'accompagner dans le voyage (1), et pour ma sœur (2) elle se fait un peu de violence pour demeurer; mais comme une bonne mère, elle voit bien l'engagement qu'elle a de veiller à la garde de sa famille. Nous partons avec la consolation d'apprendre qu'il y a lieu d'espérer que le mal de ma sœur Angelique (3) n'aura pas de si facheuses suites qu'on pouvoit

1. Voir plus haut, p. 239.

2. Madame de Hosrôger.

3. Marie Angélique de Sainte-Thérèse Arnauld d'Andilly, à laquelle j'adresse les lettres 9 et 10. Voir plus loin pages 346, 348.

l'apprehender, et qu'elle pourra marcher. Je crois néanmoins que, s'il étoit en son choix, elle aimeroit mieux l'usage des bras et des mains (1) que celui des jambes. Celui qui a fait les uns et les autres est le maître de son ouvrage pour en disposer selon les règles de sa sagesse, sans que nous puissions lui demander pourquoi il en use ainsi. Je vous supplie, ma Réuerende Mère, d'être persuadée du respect et de l'attachement très sincère avec lequel je suis votre.....

T. D. F.

7. *Du même à la même.*

Ce 2. J. (2) 1697.

Après une aussi grande maladie que j'ay eüe à Bourbon (3), ma Réuerende Mère, et après un voyage aussi fatigant que celui de mon retour à Paris, j'ay eu un peu de peine à me rétablir et à reprendre mes forces. Maintenant que je me trouue à peu près au même état où j'étois auant que d'aller à Bourbon, je ne puis me dispenser de vous rendre mes très humbles actions de grâces de la bonté toute singulière avec laquelle vous vous intéressez, ma Réuerende Mère, avec toute votre sainte maison, au rétablissement de ma santé. Je me reconnois très sincèrement indigne d'une si grande charité; si ce n'est en ce que plus ma foiblesse est grande, plus elle est en quelque sorte un sujet digne de compassion. On ne peut y être plus sensible que je le suis, et il me semble que je reçois une confiance toute nouvelle en la miséricorde de Dieu, lorsque je vois tant de personnes consacrées particulièrement à son service, et marquées en tant de manières à la croix de J. C., se joindre ensemble pour lui faire une sainte violence en ma faveur. Je ne puis croire, ma Réuerende Mère, qu'il ne m'en reuienne quelque grand bien, soit pour l'ame, soit pour le corps, ou même

(1) Est-ce parce qu'ils lui étoient nécessaires pour l'exercice « de la chirurgie, où elle acquit autant d'habileté qu'elle put pour rendre des services à ses sœurs dans leurs corps? » habileté que vante le *Supplément au Nécrologe*, p. 298.

(2) Ce ne peut être que *Juillet*, d'après un passage des *Mémoires*. Voir ci-dessus, p. 247.

(3) Voir plus haut, p. 244.

pour tous les deux ensemble, puisque je suis tres persuadé que ce qui se borneroit à une guérison corporelle seroit bien peu de chose, et que dans notre Religion tout doit contribuer à l'accroissement de notre vray bien, qui est celui de l'ame. Aussi je m'unis, autant qu'il m'est possible, de cœur et d'esprit, à toute votre sainte communauté, qui veut bien demander à Dieu, par l'intercession de l'un de ses plus grands serviteurs (1), qu'il luy plaise de delier ma langue, qu'il a luy même liée d'une maniere si surprenante, et j'ose esperer que le monument qu'il vous a donné de le faire, me doit être une espere de prejuge qu'il a dessein de vous exaucer d'une maniere qui ne peut que m'être tres avantageuse. Mais en songeant à moy, ma Reuerende Mere, je ne dois pas oublier ce qui vous regarde, et mon mal, quelque penible qu'il me soit, ne peut m'empêcher d'avoir beaucoup d'inquietude sur le vôtre, quand je considere qu'il a plu à Dieu de se servir de vous dans une conjoncture aussi delicate qu'est celle du temps present, pour soutenir une maison qui doit être regardée, en ce siecle cy, comme la gloire de l'Eglise. On nous a pourtant un peu consolés en nous disant que vous paroissiez un peu mieux. Trouvez donc bon, ma Reuerende Mere, que, dans la nouvelle que vous avez la bonte de faire pour moy, je vous y joigne aussi, et en même temps ma sœur Marie Angelique, qui, étant le reste precieux d'une famille si chere à votre maison (2), merite bien que tout le monde se joigne ensemble pour demander sa conservation avec la vôtre. J'ay aussi beaucoup à vous remercier de la bonte que vous avez temoignée à mon neveu (3), dans la visite qu'il a pris la liberte de faire chez vous. Il est revenu charmé de la maniere dont vous avez bien voulu le recevoir; mais nous n'avons pas été si satisfaits de luy, de ce qu'il abuse de votre bonte, en demeurant un peu trop longtems chez vous (4), les jeunes gens ne devoient jamais se motter qu'en

(1) Sebastien Le Nain de Tillemont, confesseur de Port-Royal des Champs.

(2) Était tant le frère de des deux enfants d'Arnaud d'Andilly, l'aîné et le cadet, dans l'Ant. Arnaud, l'avocat.

(3) La designation est la même, car c'est son frère, M. du Boisgobert, avant trois ans. Voir plus loin la *biographie*, aux *épîtres* diverses.

(4) A Port-Royal des Champs.

passant, à moins qu'ils n'ayent assez d'humilité pour vouloir bien produire tous leurs deffauts aux yeux du monde. Votre charité qui est si grande veut bien luy pardonner ses fautes. Je vous le demande de nouveau pour luy, et suis, ma Reuerende Mere, avec toute la reconnoissance et tout le respect possible, votre etc. T. D. F.

8. *Du même à la même.*

Ce n'est point, ma Reuerende Mere, par une simple ceremonie, mais par un vray sentiment de reconnoissance, que je me donne l'honneur de vous renoueler, au commencement de cette année (1), les assurances de mon tres humble seruice. Il me semble que plus mon corps se ruine, plus mon cœur s'unit à vous et à toute votre sainte maison, et je sens je ne sçay quel accroissement d'affection et de respect pour vous toutes, ma Reuerende Mere, à mesure que je vous vois plus oubliées en quelque sorte de toutes les personnes qui aiment et qui cherchent la faueur du siecle. Mon regret est de vous être aussi inutile en toutes manieres que je le suis, surtout dans l'etat où je me vois reduit, et où j'ay moy même un tres grand besoin de la charité des autres pour me supporter dans mon infirmité, qui fait que je ne puis plus que donner de la peine à tous mes amis. Mais enfin c'est Dieu qui le veut, et il me semble que je n'ay jamais été plus assuré de sa volonté à mon egard qu'en cette occasion, où il paroît si visiblement qu'il le veut, que ny tous les remedes de la medecine que j'ay faits, ny toutes les neuuaines et les deuotions diferentes que j'ay faites moy même, ou que les autres ont faites pour moy, n'ont pu empêcher le cours de mon mal, qui a toujours augmenté sensiblement jusqu'à cette henre. J'ose dire, ma Reuerende Mere, que, quelque imparfait que je sois, je sens neanmoins quelque fois de la douceur et de la consolation de ce que Dieu me fait connoître, en prenant soin de me châtier, qu'il songe à moy, et qu'il veut me faire misericorde. Et quelque satisfaction que je puisse ressentir, je ne sçais si je n'aurois point quelque regret de me voir

(1) 1698, comme le prouvent les détails donnés sur sa santé et le placement de cette lettre après une autre adressée à la même personne, en 1697.

de d'un état qui m'avertit si sensiblement par luy même de songer  
à luy qui m'a frappé, et d'y songer dans la reconnaissance de sa  
clemence et de sa bonté. J'ay continuellement devant les yeux, ma  
chère Mère, un si grand exemple à imiter en votre sainte commu-  
nauté, toujours humble, toujours affligée (1), et néanmoins toujours  
dans la paix, toujours soumise à la volonté de Dieu, que je me tien-  
sais indigne de la charité que vous me faites de vous souvenir de  
moi devant luy, et de me regarder comme uny étroitement à vous,  
et m'éloignois de vos sentimens. et si je ne tâchois de suivre,  
et de me conformer à la trace de bien loin, les traces d'une piété si humble que vous me  
montrerez dans votre conduite. Je puis vous dire que nous y pensons  
souvent et nous en parlons souvent dans notre petite communauté, et  
de la conduite que Dieu tient sur vous, et la manière dont il vous  
donne la grace d'y correspondre, est pour nous un objet particulier de  
consolation et de consolation. Les hommes demandent souvent des mi-  
racles qui fassent celatter sa toute puissance, et l'on a vû des dis-  
ciples mêmes de J. C., avant qu'ils eussent reçu la plénitude de  
l'esprit Saint, luy demander qu'il fit tomber le feu du ciel, pour punir  
les peuples qui avoient manqué au respect qu'ils luy devoient, mais  
sa grandeur et son pouvoir se font peut être autant remarquer à ceux  
qui ont de la foy, dans la manière dont il soutient ses serviteurs et  
ses servantes, au milieu des plus grandes humiliations, et dans la  
manière étonnante dont il use envers ceux qui les affligent. Qui  
pourroit croi, dit St Augustin, que le fils de Dieu n'eût dû descendre  
à la croix, lo sque les Juifs l'en pressoient, pour se rendre à ce  
sacrifice de sa puissance? Mais il triomphe de leur opiniâtreté  
de la manière plus digne en y montant. Que nous sommes donc  
heureux, ma Réverende Mère, quand nous songeons que vous êtes  
attachée avec luy à sa croix, et que vous ne voulez en être  
séparée que lorsque luy même le voudra! Je finis avec le papier,  
vous assurant du profond respect avec lequel je suis votre, etc.

T. D. F.

(1) Voir plus haut les entreprises de Port-Royal de Paris contre  
le Roy, d. s. Clamps pour empêcher sur le partage des biens, p. 124.



**9. Lettre du même à ma S<sup>r</sup> Marie Angelique (de S<sup>ve</sup>) T  
Arnauld d'Andilly Religieuse à Port Royal des Champs**

Quelque muet que je sois, ma tres chere sœur, n'est ce point un trop long silence à l'égard d'une maison comme la vôtre j'honore et que je chers au point que je fais? Car si ma lang pourroit vous faire rien entendre à un parloir, ma main peut et, puisque Dieu me la laisse libre aussi bien que la tête, il s que l'on pourroit me blâmer de n'user pas de cette liberté qu donne encore de vous temoigner et à toute votre sainte mais moins par escrit, que je n'oublieray jamais ce que je vous toutes, et particulièrement, ma tres chere sœur, aux person votre nom, qui y ont posé les fondemens et eleué l'edifice pieté si solide (2). Quel honneur pour moy d'auoir été reti fonds d'une prouince (3), où le veritable esprit de la Religion alors si peu connu, et conduit, sans que je le sçusse, en une solitude comme la vôtre, où Dieu a parlé à mon cœur de tant manieres, et par la voix et par l'exemple de tant de personnes ment saintes et éclairées? Je regarde, ma tres chere sœur, le l vous êtes comme le berceau, pour ainsi dire, où j'ay comme prendre une vie nouuelle, et à succer le lait de la pieté (4). Si s'est comparé à une mere pleine de tendresse, et qui souff douleurs de l'enfantement à l'égard des nouveaux fideles qu'il toit à J. C., j'ose dire que Mr Arnauld, Mr de Sacy, et Mr le ont eu pour nous ces entrailles apostoliques qui forment J. C les ames. Et si j'ay lieu d'esperer la misericorde de Dieu, ça e le canal de ces hommes tout remplis de son esprit que j'ay re

(1) Fille de Robert Arnauld d'Andilly et la fille unique de M. Boderie.

(2) Six filles d'Antoine Arnauld, l'avocat, étaient entrées à Port Royal des Champs, et parmi elles se trouvait la réformatrice, meuse Mère Angélique. — Arnauld d'Andilly vit également six filles entrer dans la même maison.

(3) La Normandie.

(4) Les mêmes sentiments de reconnaissance se retrouvent de *Mémoires*. Voir plus haut, p. 264.

gages précieux de cette espérance. Ne trouvez donc point mauvais, ma très chère sœur, que, dans le sentiment que me donne le souvenir de tant de grâces, je prenne la liberté de vous enuoyer quelques petits vers que j'ay faits sur Mr Arnould et sur Mr de Sacy, qui expriment, ce me semble, d'une manière assez vive, ce que je pense et ce que l'on doit penser sur le sujet de ces grands hommes (1). Je ne suis point poëte et je ne l'ay jamais été, mais c'est le cœur qui parle, et cela suffit. Je n'ay rien fait sur Mr le Maître, parce que les 4. petits vers de Mr de Gomberville m'ont toujours paru si beaux (2) qu'il me semble qu'il n'y faut rien ajouter que la devise latine tirée des Lamentations de Jeremie.

*Sedebat solitarius, et tacuit.*  
Te diray je ce que je pense,  
O grand exemple de nos jours,  
J'admire tes nobles discours,  
Mais j'admire plus ton silence.

En effet on peut dire que le silence auquel s'est réduit M. le Maître volontairement, lorsque tout Paris étoit charmé de l'entendre parler, a dû faire l'étonnement de notre siècle. L'exemple de ce grand homme devoit bien sans doute me soutenir dans l'impuissance de parler ou il a plu à Dieu de me réduire, puisque ça été par une plénitude de volonté qu'il lui a fait un sacrifice de son éloquence, et qu'il s'en faut bien en toute manière que je ne le puisse imiter en cela. J'ose cependant, ma très chère sœur, vous demander le secours

(1) Il est difficile d'être au fait de connaître ces vers de notre auteur, qui n'en ont pas gardé le texte. C'était un quatrain, un sixain peut être, pareil à ceux qu'en voit au bas des portraits de Messieurs et des Religieuses de Port-Royal. Avec un léger changement au vers de Juvénal, on peut dire :

*Facit admiratio versum.*

Peut-être faut-il attribuer à du Possé une des trois épitaphes anonymes que renferme le *Manuscrit*, pages 326-327.

(2) C'est peut-être ainsi qu'il les a écrits au moins trois fois : une première fois, dans son *Journal* (t. III, p. 71), une deuxième fois, dans ses *Mémoires* (t. I, p. 85), enfin etc. Rien n'a cela de bien étonnant puisqu'il écrivait cette lettre au moment même où composait la partie des *Mémoires* qui les renferme.

de vos prieres, pour pouvoir être, en quelque chose, le disciple d'un maître si accompli. J'offre aussi à Dieu de tout mon cœur mes prières, pour votre conseruation, en quelque infirmité qu'il vous ait réduit (e). Votre nom et votre personne sont quelque chose de pretieux pour une maison qui se sent si redeuable, en toutes manieres, à ceux de votre famille. Je vous suplie, ma tres chere sœur, d'être persuadée du respect avec lequel je suis votre etc. T. D. F.

Ce 9. 8bre 1697.

10. *Du même; elle paroît écrite à la même Religieuse.*

J'ay attendu, ma tres chere sœur, que je fusse reuenu à Paris, pour vous remercier tres humblement de ce que vous m'avez fait la grace de me mander touchant la visite du Prelat (1). Je crois que les gens les plus preuenus doiuent demeurer d'accord que la conduite qu'on tient à l'egard de votre sainte maison est un vray mystere qui enferme quelque chose de bien differend de ceux de notre Religion. On trouue tout parfaitement regulier chez vous, tout y charme, tout y paroît admirable; celui que Dieu même a etabli votre juge declare publiquement votre innocence; les officiers temoins oculaires de sa visite ne peuuent se taire sur la pieté de cette maison; le Prince, à qui il rend compte de toutes choses, demeure conuaincu de ce qu'il luy en a dit; que conclure de tout cela? Le bien qui paroît au dehors est detruit par le mal qui est caché. Etrange conclusion! Mais elles ont signé d'une maniere qui a agréé au Pape Clement IX. Depuis ce temps là l'Eglise ne leur a jamais rien demandé, ny elles n'ont rien refusé! Si elles sont suspectes presentement, elles l'estoient lorsque le Saint Siege les a reconnues bonnes catholiques (2). Voila, ma tres chere sœur, ce que j'appelle un mystere de politique et d'intrigue du côté des hommes, et de l'injustice de leurs faux soupçons dont Dieu

(1) Il a dit, dans ses *Mémoires*, « qu'ils revinrent à Paris à leur ordinaire vers le mois de décembre. » Voir plus haut, p. 255. Comme la visite de l'archevêque de Paris, M. de Noailles, à Port-Royal des Champs, est du 20 octobre 1697 (voir plus haut, p. 228), la date de la lettre est donc de la fin de cette même année.

(2) On retrouve ici le rappel des mêmes faits et la substance des mêmes raisonnements que dans les *Mémoires*, t. III, pages 56-57.

«sant tirer admirablement sa propre gloire et le salut de ses Elus. Votre innocence, au milieu de toutes ces afflictions, est comme l'or au milieu des fons de la fournaise qui le purifie, et l'on voit s'accomplir à votre egard, et à l'égard de ceux qui vous persécutent, la vérité de cette parole : « Que celui qui commet l'injustice, la commette encore; que celui qui est souillé, se souille encore, mais que celui qui est juste se justifie encore, et que celui qui est saint (1) se sanctifie encore. » Car il est vrai que plus les auteurs de votre persécution accumulent iniquité sur iniquité, plus votre piete acquiert une nouvelle perfection, et vous vous glorifiez de porter avec J. C. sa couronne d'épines sur votre tête. Il y a cette difference entre les gens de la cour des Rois de la terre, et ceux de la cour du Roy du ciel, qu'au lieu que ceux là mettent leur ambition à s'approcher de plus en plus de la pourpre et de l'éclat qui entoure le Prince qu'ils servent, ceux cy au contraire ne sont ambitieux que de s'approcher le plus qu'ils peuvent des humiliations et des souffrances de leur divin chef, comme des degrez par lesquels seuls ils peuvent monter à sa gloire. Je ne sçay si, après avoir eu la consolation de m'entretenir avec vous d'un sujet si grand et si important, vous voudriez que je descende jusqu'à moy, pour vous dire quelque chose de ce qui regarde ma santé. Je suis, ma tres chere sœur, un homme sans voix, qui ne peut plus proferer qu'un son (2, qui n'est pas humain. J'ay souvent une extreme difficulté à parler, soit le boire, soit le manger; et je suis tres incommodé d'une abondance d'eau qui me coule sans cesse de la bouche. Ce sont là assurément des peines, mais tres legeres, en comparaison de mes pechez, dont je sens le poids, alibattu comme je le suis sous la main de Dieu, priez le, je vous conjure, comme je le prie aussi pour vous, qu'il joigne sa grace à nos prieres, afin que ce qui est dû à mes pechez me devienne un sujet de merite. Cependant il m'a conserue jusqu'à present une enuere liberté d'esprit, la netteté de la memoire, et une facilité plus grande que jamais à écrire, car il me semble que la nature, privée de l'organe de la voix pour s'expliquer, fait comme un nouvel effort du côté de la main et de l'écriture. Mais nos amis ne me conseillent

(1) Le Ms. répète à tort le mot *juste*.

(2) Il y a *ton* dans le Ms.

point de reprendre mon travail, qu'ils accusent de mon infirmité (1). Le cabinet néanmoins est ma seule consolation, ne pouvant plus converser avec les hommes. Mais c'est trop parler de ce qui me regarde avec une personne qui est encore plus affligée que moy (2). Vous jugez bien cependant quels peuvent être mes sentimens sur l'état où Dieu vous a réduite, par ceux où je suis sur ma propre infirmité. Il est vray, ma tres chere sœur, qu'il y a beaucoup plus à punir dans moy; mais il y a toujours à purifier dans les personnes les plus innocentes; et plus vous souffrez, étant consacrée à un Epoux qui est appelé *l'homme de la douleur*, plus vous devenez digne de luy en luy ressemblant davantage. Vous avez icy une niece qui prend part à ce qui vous touche, au-delà de tout ce que je vous en peux dire. C'est une vraye mere de compassion; car elle compatit veritablement avec une charité merueilleuse aux souffrances des autres, et je reçois d'elle des secours que je ne sçaurois assez reconnoître (3). Comme elle se donne l'honneur de vous écrire elle même, je n'en dis rien davantage, et elle seroit même fachée, si elle sauoit ce peu que je prends la liberté de vous dire de sa charité à mon egard. Trouvez bon, ma tres chere sœur, que j'assure icy de mon respect la Reuerende Mere Abbessé, dont la conduite si sage, si humble et si reguliere soutient à present votre maison (4). Je suis avec le même respect votre etc. T. D. F.

(1) C'est-à-dire les *Explications sur le Nouveau Testament*, dont le commencement avait été envoyé dans le Pays de Bray, à la fin de l'année 1695, comme on l'a vu dans la lettre 5. Voir plus haut, p. 339.

(2) Plus âgée que du Fossé, la Sœur de S<sup>te</sup> Thérèse Arnould d'Andilly lui survécut encore plus d'une année; elle mourut le 8 janvier 1700, à l'âge de 69 ans sept mois et quelques jours. *Supplément au Nécrologe*, p. 298.

(3) Madame de Bosroger, sa belle-sœur.

(4) Ce n'est pas Du Fossé seulement qui adressait des lettres à cette Sœur S<sup>te</sup> Thérèse Arnould d'Andilly. M<sup>r</sup> de S<sup>te</sup> Marthe et Nicole n'hésitèrent pas à le faire, surtout quand la mort venait frapper dans sa famille. On a deux lettres du premier, l'une sur la mort de M<sup>r</sup> de Saci, l'autre sur celle de la Mère Angélique de S<sup>t</sup> Jean. Voir le SUPPLÉMENT AU NÉCROLOGE, dans le *Recueil de Pièces*, pages 216-219, 219-221, et 229-231.

II Du mesme (1).

Ce 3 septembre 1697 (2).

Je voudrois, M., avoir de meilleures nouvelles à vous mander touchant l'état où je me trouve ; à cause de la honte toute singulière avec laquelle vous me témoignes y prendre part. Mais puisque je n'ay rien à glay de ce que tous mes amis m'ont conseillé, pour me procurer un soulagement, il est très juste qu'ils aient et qu'ils adorent aussi bien que moy la volonté de Dieu, qui me réduit au silence. Il est vrai, M., et je vous avoue ingenuement ma foiblesse, que je sens beaucoup, en voyant mes amis, la peine que j'ay de ne pouvoir exprimer mes sentimens, et de me voir au milieu d'eux, comme si je n'étois plus presque de ce monde. Mais enfin, je ne fais pas profession d'estre un stoïcien, et du nombre de ces philosophes qui font gloire d'estre insensibles. Je sens la peine de l'état où Dieu me réduit pour me châtier de tant de fautes. Mais je m'y soumets, et j'ose dire même, quelquefois avec joye. Quoy qu'il en soit, M., je suis maintenant en un état, qu'il vaut mieux me voir de loin, que de près, et m'entendre parler par lettres, que de vous en parler d'une manière qui me feroit autant de honte, que de peine à mes amis. Contentez vous donc, si vous plaît, de prier Dieu pour celui que vous honorez de votre amitié, et de lui demander principalement, qu'il me fasse la grace, de tirer de l'infirmité où il m'a mis, le fruit pour lequel il me l'a envoyé. Car c'est là, ce me semble, la solide piete, de tâcher d'entrer dans les desseins de miséricorde et de justice que Dieu a sur nous, et d'en profiter pour notre salut. Je vous supplie très humblement de vouloir bien assurer N. de mes respects, et de me croire M.,

1697, 3.

(1) Le chiffre et le titre sont ceux de la copie de Klarenburg, comme pour les deux lettres suivantes. Mais nous donnons le texte, d'après une copie qui se trouvait en un feuillet détaché, jointe au Manuscrit, et dont nous avons fait la transcription, en 1847. Il en sera de même pour les deux lettres à sa suite. L'orthographe a été minutieusement rayonnée dans la copie déposée aujourd'hui dans les manuscrits d'Amsterdam.

(2) Dans cette même copie, la date est à la fin.

(3) Ces lettres semblent signifier : « Votre du Fossé. » La copie de Klarenburg donne, comme à l'ordinaire : « M. Votre, etc. T. D. F. » La lettre a été écrite au Fossé.

*12. Du mesme.*

Ne pouvant, M., accompagner mon frere, à cause du silence auquel il a plu à Dieu de me condamner, je me sers des armes qui restent à un pauvre muet, c'est à dire de la plume et de l'anchre, pour tracer à vos yeux ce que je ne pourrois vous faire entendre de vive voix : je veux dire, pour vous faire connoître que les sentiments de mon cœur sont toujours les mêmes à votre égard; et que si je me dissipe moins en paroles au dehors, j'en suis encore plus rempli au dedans d'estime et de reconnoissance pour toutes les bontez que vous me témoignez au sujet de ma maladie. Ne me plaignez donc point, s'il vous plaist, et ne vous plaignez point non plus vous même, de ce que je ne puis plus avoir le bonheur de vous entretenir au parloir (1), comme autrefois, et de parler familièrement à mes amis, selon l'usage que j'en auois depuis plus d'un demy siècle. Car quoyque je sente quelquefois cette peine assez vivement, cette peine n'est pas tout à fait sans consolation, lorsqu'on songe que c'est Dieu qui par un effet de son amour nous l'impose, pour nous épargner une partie des peines sans comparaison plus grandes que nous méritons pour nos péchez, et pour ceux même de la langue, dont nul en ce monde n'est exempt, quelque vigilance qu'il apporte, pour régler ses paroles; puisqu'il est marqué dans l'Ecriture; Que celuy là est parfait, qui ne pèche point par sa langue, et que nul n'est parfait, et sans péché en ce monde. Comme il y a des personnes que toutes les prospéritez de cette vie ne peuvent rendre heureuses, parce qu'elles ne croient pas l'estre : il y en a aussi d'autres, que des infirmités corporelles, comme la mienne, ne peuvent point empescher de goûter une certaine douceur qui naist de la foy, et de l'accomplissement de la volonté de Dieu en nous. Je n'oserois dire, M., que je suis du nombre de ces personnes heureuses dans leurs maux mêmes. Mais j'ay neantmoins cette consolation de regarder mon infirmité, comme un châtiment de miséricorde, qui me doit donner plus d'esperance que d'inquiétude, et je

(1) Ce passage montre que la lettre est adressée à une personne vivant dans un couvent. Il avait exprimé le même regret, dans les mêmes termes, la veille, à la Sœur de S<sup>te</sup> Thérèse Arnauld d'Andilly.  
— Voir, plus haut, la lettre 9, p. 346.

lâche d'attendre avec paix le temps auquel il plaira à Dieu d'exaucer les prières de mes amis, qui me paroissent quelquefois témoigner, quoique par un effet de leur extrême bonté, un peu trop d'empressement pour ma guérison. Car enfin je doute que Dieu veuille, qu'on luy fasse ces sortes de violences pour la guérison de nos corps. Et du moins je sçay bien que, lorsque Jesus Christ a parlé dans l'Evangile, d'user de violence, il parloit du royaume des cieux que les violens emportent. Je conserve cependant une parfaite reconnaissance de tous les vœux que vous faites, M., pour ma sante, et de tous les témoignages que me donnent mes amis d'une affection et d'un zèle pour une personne qui ne mérite point qu'ils se remuent tant sur son sujet. Et je serai encore plus obligé à leur charité, s'ils ont autant de soin de présenter à Dieu dans leurs prières les maladies de mon âme, que mon indisposition corporelle, qui finira toujours certainement tost ou tard. C'est de cela dont je vous supplie aussi, M., de vous souvenir principalement devant Dieu, en songeant à moy, qui suis avec beaucoup de respect, v r d (1).

Ce 10 septembre 1697.

13. *Du mesme.*

Je ne peux pas me résoudre, M. (2), à laisser partir Madame de Bossogny, sans me donner l'honneur de vous escrire, et de vous rendre, en la manière que je le puis, la visite que je vous dois. Trouvez donc bon que je vous témoigne et exprime avec la main, ce que je ne puis vous dire avec la langue; qui est que je prends toute la part possible à l'infirmité où vous vous trouvez encore redoublée, par les accès successifs d'un mal aussi violent qu'est celuy de votre asthme. Dieu vous traite en forte, M., en vous donnant une part au calice de son Fils si difficile à boire, et vous soutenant en même temps de sa grace, c'est à dire, en vous faisant recueillir avantageusement le fruit de vos souffrances. Pour ce qui est de moy,

1) Comme plus haut, la copie de Klarenburg porte : « Votre, etc., » T. D. F. — La lettre a été écrite au Fossé

2) La copie de Klarenburg porte : « M<sup>r</sup>, » mais le contenu de la lettre prouve qu'il faut lire : « M<sup>e</sup> (Madame), » ce qui devient évident d'après les mots « réduite », forte... persuadée, » que le copiste a donnés, quoiqu'il croie la lettre adressée à un « M<sup>r</sup>, »



il a paru jusqu'à présent qu'il a voulu ménager beaucoup ma faiblesse. Car enfin est-ce une si grande peine à un homme de ne point parler? Et l'avantage d'éviter un million de fautes en ne parlant point ne dédommage-t-il pas amplement de la consolation passagère d'un entretien de vive voix. Et après tout, quand on perd un sens de la nature, on trouve moyen de se consoler dans la conservation des autres, qui se perfectionnent même en quelque sorte par la perte de l'un d'entr'eux. Je vous prie de bien dire toutes ces choses à M<sup>de</sup> de B. (1); afin que par le récit qu'elle voudra bien me faire de tous vos entretiens, je me flatte agréablement de la pensée d'y avoir été présent moi-même, et d'avoir eu la consolation de vous entretenir aussi bien qu'elle. Figurez-vous, s'il vous plaît, que je ne suis guère plus triste, pour être muet; si ce n'est peut-être, à la première entrevue de mes amis, lorsque je les vois touchés et surpris de l'impuissance où je me trouve, de leur témoigner à mon ordinaire ce que je pense sur le sujet. Il faut, M., s'accoutumer peu à peu à se détacher de cette vie, et se préparer à la séparation [générale de la mort, par la séparation] (2) particulière de certaines choses, qui semblent nous attacher davantage au monde. La langue est sans doute un instrument qui contribue beaucoup à former le lien de l'amitié entre les hommes. Car c'est le cœur qui s'unit au cœur. Et cette union se fait ordinairement par l'entremise de la langue, qui est comme le canal, qui porte et qui fait passer les sentiments d'un cœur dans l'autre. Mais si la langue produit un effet si excellent parmi les hommes, elle en produit d'autres bien mauvais, qui ont fait juger à tous les grands fondateurs d'ordres, que le silence étoit encore plus avantageux que la parole; et que la charité même, qui doit être le fondement de l'amitié parmi les chrétiens, s'entretient et se perfectionne encore plus dans les maisons, où l'on ne se parle point, que dans les autres, où l'on a plus de liberté de parler les uns aux autres. Mais je fais peut-être comme le renard de la fable, qui ayant la queue coupée, s'étendit fort pour faire voir les avantages de l'état où il se voyoit (3). C'est au moins

(1) Madame de Bosroger, dont le nom est en toutes lettres au début.

(2) Les mots mis entre crochets manquent dans la copie de Klarenburg, de sorte que le passage n'y a guère de sens.

(3) La Fontaine, *Fables*, liv. V, f. 5.

une innocente tromperie de n'envisager dans son état, que ce qu'il peut y avoir de bon ; et c'est n'estre pas mal habile, de savoir corriger ou reparer par de sages reflexions les defauts de la nature. Prions Dieu l'un pour l'autre, M., et aidons nous mutuellement à porter les croix qu'il nous impose luy même. Je vous supplie d'estre persuadee que je suis tres sensible à ce qui vous touche, et avec bien du respect. Vr. d. (1).

Ce 4 octobre 1697.

14. *Du même à une Dame* (2).

Je vous assure, Madame, que je suis dans la dernière confusion de tous les témoignages que vous me donnes de votre extrême bonte, et quoyque j'aye l'honneur de vous connoître, il y a longtems, aussi genereux et aussi charitable que vous êtes, il me semble que je ne merite point que vous vous interessiez avec tant de zele à ma guérison. Mais enfin, Madame, moins je le merite, plus vous faites eclater votre charite à mon egard, et plus je me sens obligé à en avoir de reconnaissance. Quoy que je sois si peu de chose par moy même, vous trouvez le secret, par le zele de votre affection, de me rendre en quelque sorte une personne considerable en mettant en mouvement sur mon sujet tant de personnes de piete, et en inspirant à des communautez entieres de faire des prieres et des communions generales pour moy. Mais qui suis je donc, Mad<sup>e</sup>, pour meriter que tant de monde songe à moy, et s'interesse pour moy ? Il est vray que j'ay cet avantage, que vous voulez bien me faire l'honneur de me mettre au nombre de vos amis, et c'en est assez pour me rendre considerable aupres de toutes les personnes qui vous honorent. C'est donc à vous toute seule, Mad<sup>e</sup>, que je dois le bonheur que j'auray demain de participer aux prieres de tant de saintes filles qui ne me connoissent que par vous. Je tâcheray de m'y unir de cœur et d'esprit le mieux qu'il me sera possible, en me rendant aux Carmelites (3) à

(1) « Votre du Fossé. » — Cette lettre a encore été écrite au Fossé.

(2) Nous reprenons ici le texte des copies de Klarenburg.

(3) Vraisemblablement les Carmélites du faubourg Saint-Jacques, si chères à M<sup>re</sup> de Longueville, et si dévouées, de tout temps, à Port-Royal et à ses amis.

l'heure que vous me marquez, et j'ose vous supplier par avance de vouloir bien leur temoigner dans la suite que j'ay une extrême reconnoissance de leur charité à mon egard. Il n'y a presque que mon indignité qui soit capable d'arrêter l'effet des prieres ardentes de tant de Saintes Religieuses. Je dois neanmoins esperer un grand avantage de toutes ces prieres pour mon salut, en me soumettant pour le reste à la volonté de Dieu, qui fait toute chose avec une souveraine sagesse. Je vous supplie, Mad<sup>e</sup>, d'être persuadée que je suis avec un profond respect, votre etc. T. D. F. (1).

15. *Du même à une Dame.*

Je n'ay que le loisir, Mad<sup>e</sup>, d'ajouter ce billet à la lettre que je me donne l'honneur d'ecrire à M<sup>r</sup> votre frere, et que je vous enuoye toute ouuerte, afin que vous preniez la peine de la lire. Je souhaiterois bien qu'il me voulust y faire reponse le plutôt qu'il le pourra, parce que M<sup>r</sup> de Bourdun (2) doit partir le 18. de Paris. Au reste, Mad<sup>e</sup>, je suis dans la derniere confusion de la bonté avec laquelle vous pensez plus en quelque sorte à ma guerison, que je n'y pense moy même. Je reçois avec toute la reconnoissance que je dois, le pretieux present du sang de M<sup>r</sup> le Cardinal de Berulle, et je le considere d'autant plus qu'il me vient de votre part, et de celle du Reuerend Pere Moret (3) qui me fait la grace de se souuenir de moy, et à qui je crois que Dieu inspire de m'enuoyer un sang si miraculeux, pour corriger et reparer ce qu'il y a de defectueux dans le mien. Puisque vous voulez, Mad<sup>e</sup>, avec le R. Pere, et nos autres amis me faire la charité de commencer aujourd'huy une neuuaine à ce Bienheureux, je m'y joindray avec toute la foy dont je suis capable, et diray à J. C. comme cet homme de l'Euangile ; Je crois,

(1) D'après le contenu, cette lettre a été écrite, à Paris, pendant le cours de l'année 1697, où sa maladie faisait des progrès.

(2) M. Le Sesne du Bourdun était le frère de M. Le Sesne de Théméricourt, et une étroite amitié liait du Fossé à ces deux familles. Voir, plus haut, la note de la page 252.

(3) C'était un prêtre de l'Oratoire, confesseur de M<sup>me</sup> de Grignan. A propos d'un pénitent qui avait mal tourné, M<sup>me</sup> de Sévigné disait à sa fille, dans une lettre d'avril 1690 : « Voyez comme les bons ouvriers, « le P. Moret, se trompent quelquefois dans leurs absolutions. »

Seigneur, suppléez, s'il vous plait, à ce qui manque à ma foy. Quant à l'air du Fossé, qu'on dit m'estre contraire (1), je me trouveroie bien embarrasser, Made, à me déterminer, si je voulois écouter tout le monde, car on me disoit à Paris que l'air de notre quartier étoit trop subtil pour moy (2). Je crois qu'il faut s'abandonner à la Prouidence. On me presse de finir, pour ne pas manquer l'occasion de l'ordinaire. Je suis, Made, en vous reiterant les assurances du profond respect avec lequel je suis, votre etc. T. D. F. (3).

16. *Du même à une Dame.*

Que vous ay je donc fait, Madame, pour meriter que vous vous tuez pour l'amour de moy ? Apres tant de prieres et de neuvaines faites à tous les Saints fort inutilement pour la guerison de mon mal, pouvez vous encore douter que ce ne soit la volonté de Dieu, que je le souffre en patience ? Et s'il est veritable que c'est sa volonté, ne demandez vous pas plusieurs fois le jour qu'elle soit accomplie sur la terre, comme elle l'est dans le ciel ? Croyez moy, Made, reservez le sacrifice de votre vie pour quelque chose de meilleur. Dieu n'a pas besoin de ma langue pour publier ses louanges ; et il aime mieux sans doute estre glorifié par mes souffrances, qui font connoître en même temps sa miséricorde et sa justice, puisque la maniere dont il me châtie est trop douce, pour n'y pas sentir l'amour d'un Pere qui a soin de corriger ses enfants pour ne les pas desheriter. Tenons nous en là, s'il vous plaist, Made, en attendant qu'il plaise à Dieu se declarer d'une autre maniere. Je vous declare au moins par ce billet, que si vous pretendez encore vous guerir, je suis innocent et pur de votre sang, et que je ne puis y consentir, etant, Made, avec tout le respect possible, votre etc.

T. D. F.

(1) Les Frouillards et l'humidité d'air du Pays de Bray, à l'autourne, pouvoient bien ne pas convenir à son mal.

(2) Il demeurait alors dans la Rue Neuve Saint-Etienne-du-Mont, T. III, p. 320.

(3) D'après son contenu, cette lettre doit avoir été écrite au Fossé, en 1697.

17. *Du même à une Dame.*

Je reçois, Madame, avec tout le respect et toute la reconnoissance que je vous dois, le conseil que vous avez la bonté de me donner, avec la lettre si obligeante qu'il vous a plu d'y joindre. On ne peut être plus sensible que je le suis à tant de marques que vous me donnez de l'honneur de votre bienveillance. Et comme le langage de cœur se fait mieux sentir qu'il ne se peut exprimer, je me persuade qu'ayant le cœur aussi bon que vous l'avez, vous jugerez aisement des sentiments du mien par ceux du vôtre. Car quoyque nous soyons de deux pays forts differents, pour le caractere de l'esprit (1), à ce qu'on pretend, je crois que le cœur est de tous les pays. Du moins je disputerois en mon particulier de la sincerité et de la franchise avec le plus franc Picard du monde; comme il y a des Picards qui ne le cederoient pas en finesse au plus fin Normand de la Prouince (2). Pour ce qui est, Made, du remede que vous me conseillez, quoyque je le croye d'une grande vertu, et que même l'experience particuliere que vous en avez dans votre famille m'en donne encore une plus grande estime, je vous auouë que je me trouue si fatigué de la multitude des remèdes differents que j'ay faits depuis 12. ou 13. mois toujours inutilement, que je ne puis ce me semble esperer de guerison que par un miracle. Mes amis de ce pays ci (3) m'obligent encore de voir Mr le curé de Boile (4) qu'on dit être tres habile pour toutes sortes de maladies. Je viens de receuoir une lettre de Languedoc par laquelle on me mande un Memoire de toute ma maladie, pour la consulter aux plus habiles medecins de Montpellier; on me solli-

(1) La Picardie et la Normandie, ainsi qu'il va le dire.

(2) *Bon Picard, Franc Picard et Fin Picard*, avaient cours parmi les Proverbes auxquels ces deux Provinces donnent lieu. Mais, comme le disait avec vérité le poète Sanlecque, à cette époque même :

D'autre part mon village est plein de gros manans,  
*Picards* en apparence, et dans le fonds *Normans*.

(3) Du Pays de Bray.

(4) Bouelle, arr. et canton de Neufchâtel, à 14 kilom. N. du Fossé.

de d'autre part d'aller voir le medecin de Chaudray (1). Quelques-uns voudroient que je retournasse à Bourbon pour y passer deux ou trois saisons, pretendant qu'il n'y a que ces eaux qui soient le véritable remede de mon mal; enfin, Mad<sup>e</sup>, les autres me conseillent chacun d'auoir recours à leur saint, plutôt qu'à tous les remedes des medecins. C'est bien se tourmenter et s'inquieter pour le reste de miserable vie. Et après auoir tant parlé pendant l'espace de 60. annees, quelque temps de silence ne sera t'il pas bien employé pour expier deuant Dieu un si grand nombre de paroles inutiles ou mauuaises? Priez le donc, Mad<sup>e</sup>, s'il vous plaist, que la volonté s'accomplisse en moy, et que si, par la foy et par les prieres de mes amis, il lui plaist de me guerir, je fasse de ma part tout l'usage qu'il demande de moy. Je vous plains beaucoup dans l'embarras de votre mois d'août (2), et d'autant plus que j'ay appris que votre recolte ne repond pas à vos fatigues et aux besoins de votre maison. Chacun a ses croix en ce monde, et tel paroît se bien porter, qui souffre plus que celuy dont l'indisposition frappe davantage les sens. Toute la famille vous assure de ses obeissances, et je suis, Mad<sup>e</sup>, avec beaucoup de respect, votre etc. T. D. F.

18. *Du même à (sic).*

Enfin, M<sup>r</sup>, j'ay le chagrin de m'en retourner à Paris, apres 4. mois de demeure en ce pays cy (3), sans auoir eu la consolation de pouuoir presque vous faire entendre un seul mot, non plus qu'à M<sup>lle</sup> votre sœur. Jugez, je vous prie, de ma douleur, et supplééz, s'il vous plaist, au deffaut de ma langue, en voulant bien juger de mon cœur par le vôtre. Mais c'est peut être trop dire, puisqu'ayant plus de charité que moy, vous sçavez mieux par experience comment il faut aimer que je ne le sçay. Je n'ay pu vous donner le bonjour en arrivant, ny ne puis vous dire adieu en partant. Que penser d'un homme si heteroclite, et à quoy attribuer un si grand silence?

(1) La lettre est donc antérieure à ce voyage qu'il fit vers la fin de septembre, ou peut-être dans les premiers jours d'octobre.

(2) Peut servir à préciser davantage la date de cette lettre, qui pourroit auoir été écrite à la fin de ce mois.

(3) Dans le Pays de Brav

Croyez moy, Mr, je suis tres souuent tenté de le rompre, mais en ouvrant la bouche je ne trouue plus de voix, et ma langue deuient tous les jours plus paralitique pour le parler et pour le manger : si Dieu ne fait un miracle, sans lequel je ne vois guere d'apparence à ma guerison, je doute fort que j'aye l'honneur de vous remercier. Aurois je donné, il y a deux ans, ma santé pour la vôtre ? Combien de fois feu Mr de Beauuais (1) a t'il enuié mon embonpoint ! C'est bien peu de chose que de la santé de l'homme le plus vigoureux ; et tel est souuent bien plus proche de grande infirmité, qui fait l'objet de l'enuie de tant d'autres qui languissent depuis longtemps sans mourir ; vous nous verrez tous passer en toussant à votre ordinaire, et depuis que vous vous mourez, vous avez vñ déjà une fois mourir toute votre parroisse (2). Mais en quelque état que je sois, et que vous soyez, souuenez vous, je vous prie, Mr, de celuy qui est tout à vous, et à Mlle votre sœur, que je saluē anec toute la reconnaissance que je dois à la bonté qu'elle a pour moy. Vous êtes heureux d'auoir une telle sœur, pour vous soulager dans l'infirmité continuelle où vous vivez, comme je reconnois aussi mon bonheur d'en auoir une comme celle que Dieu m'a donnée ; on n'est qu'à demy malade, quand on est si bien assisté de ses proches. Je vous prie, Mr, de vouloir bien distribuer, toutes les semaines, pendant 6. mois, les petites aumônes que je vous laisse, suiuant le Memoire et l'argent que vous trouuerez pour chaque personne (3). Je me recommande de tout mon cœur à vos prieres, et suis, Mr, avec bien de la reconnaissance et du respect, votre etc.

(1) Nicolas Cheart de Buzanval, évêque de Beauvais, mort le 21 juillet 1679. Il en a surtout parlé, t. III, pp. 9-10.

(2) La lettre parait adressée au curé du Fossé, Bouvet, qui occupait cette cure depuis 1673, c'est-à-dire 24 ans, puisqu'elle est écrite en 1697. Il avait d'ailleurs été témoin de la grande mortalité de 1694, au Fossé. — Il mourra le 22 août 1700.

(3) La distribution de ces aumônes convient surtout à un prêtre.

*ettre du même. On la croit écrite à M. le Metayer  
D. de Sorb. C. et de S. Th. d'Evreux (1).*

« M<sup>r</sup>, je vous diray ingenuement que quelque incapable que  
je sentisse de l'ouvrage dont vous me parlez, et quelque repu-  
que j'y eusse, je n'ay pû me dispenser de l'entreprendre  
à cause de M<sup>r</sup> Arnauld (2). Je le trouue assurément d'une grande  
piété, mais je ne suis obligé qu'à remplir la mesure de mon  
devoir sans prétendre m'élever des autres. Et c'est à Dieu à donner,  
il luy plaist, sa benediction à nos travaux, qui sont toujours  
quand ils sont entrepris par son ordre et sa vuë. Je vous  
demande très humblement, M<sup>r</sup>, de luy demander pour moy la grace de  
rectifier véritablement moy même en travaillant à des ouvrages  
qui demanderoient une conscience sans comparaison plus  
et une vie plus euangelique et plus penitente. Je suis, M<sup>r</sup>,  
etc.

Le dernier janvier 1694.

Les abréviations doivent être complétées par : « Docteur de  
bonne et curé de Saint-Thomas d'Evreux ; » ainsi qu'on le verra  
bien en toutes lettres. — Ce titre est en contradiction, pour le  
moins, avec la note suivante de M. Aubineau, dans les *Mémoires*  
de M<sup>r</sup> de Maillet. « Martin Le Métayer, né à Evreux en 1625, licencié en  
droit ne put pas parvenir au doctorat par refus de souscrire à la  
damnation d'Arnauld. Pour ne pas signer le Formulaire, il refusa  
l'abbaye de Gournay et la cure de Trie-Château, auxquels la du-  
chesse de Longueville l'avait fait nommer. Dans un voyage à Rome  
il se fit jeter aux prisons du Saint-Office. Il accepta en 1684  
la cure de Saint-Thomas d'Evreux, où il mourut le 14 octobre 1704. »  
p. 45.

Il doit être question des *Explications sur le Nouveau Testament*,  
qu'il venait d'achever celles de l'Ancien Testament par les  
explications du Cantique des Cantiques, en 1694. — Voir plus loin,  
à DIVERSES, *Bibliographie*, I.



*Du même. On la croit écrite à M<sup>r</sup> le Metayer Docteur de Sorbonne et curé de S<sup>t</sup> Thomas d'Evreux.*

*Il parle de la mort de M<sup>r</sup> Arnauld.*

Si vous voulez bien que je vous rende compte de mon travail, je vous diray qu'on doit commencer ce carême à imprimer le N. T. (1). Notre grande peine est de tirer cet ouvrage de la main des censeurs et approbateurs, qui sont plus long temps à le lire que nous à le faire. Je suis honteux de vous dire que je crois qu'il y aura 4. volumes des seuls Euangiles (2). Vous m'accuserez de trop discourir, et je m'en accuse le premier, mais je ne trouve rien de plus difficile que d'être court dans ces matières, en disant néanmoins tout; j'auouë que je n'ay point ce don. M... (3) est peut être un peu court, et moy trop long; chaque chose a ses avantages et ses défauts; le grand point seroit de tenir le milieu des deux. Priez Dieu, M<sup>r</sup>, pour celui qui voit le bien, et qui n'y peut atteindre. Nous vous auons bien plaint dans les fatigues que vous avez eu à souffrir, étant malade vous même, et accablé par le soin de tant d'autres malades (4). Je croy que votre fatigue est diminuée presentement, et que l'air a été assez purifié par le froid, pour que les fieures pourpres soient moins fréquentes; l'ange a frappé cette année la plus grande partie des maisons. La mort de M<sup>r</sup> Arnauld a été pour nous un coup sensible (5); c'étoit la gloire de l'Eglise et de la famille. Il est allé à Dieu après auoir accompli son œuvre d'une manière tou-

(1) Le Nouveau-Testament. — Saint-Matthieu et Saint-Marc, 2 vol. in-12 parurent en 1696. — Voir, plus loin, PIÈCES DIVERSES, *Bibliographie*, I.

(2) Saint-Luc et Saint-Jean formèrent, en effet, 2 autres volumes, en 1697. *Ibid.*

(3) Ce doit être son ami, M. Fontaine, auquel il adressait une lettre. V. plus haut, p. 331. « D'abord il (M. Fontaine) travailla à finir « conjointement avec M. du Fossé les Explications de la Bible, que « M. de Saci avait laissées imparfaites. » De plus, on trouve parmi ses ouvrages : *Explication du Nouveau Testament, tirée de Saint-Augustin et des autres Pères Latins*, 2 vol. in-4°. Besoigne, *HISTOIRE DE PORT-ROYAL.*, t. IV, pages 596-597.

(4) Evreux, comme le Pays de Bray, avait eu son épidémie.

(5) Elle avait eu lieu le 8 août 1694, comme on l'a vu plus haut, p. 178.

pure égale, et l'adversité n'a servi qu'à donner un plus grand éclat à sa vertu. Car, si son génie extraordinaire, sa science profonde et son amour très ardent pour la vérité l'ont rendu un grand docteur, la persécution de ses adversaires a servi à en faire un saint. Si on vit sa vie, on en sera étonné (1). Je suis, Mr, avec bien du respect etc.

Le 30 janvier 1695.

*Du même On la croit écrite au même.*

*Extrait d'une lettre du 2 janvier 1697.*

Je vous supplie de demander à Dieu qu'il me fasse la grace d'être entièrement résigné à sa volonté. Il ne veut peut être pas que je travaille davantage à un ouvrage aussi saint qu'est celui de l'interprétation de l'Ecriture. Je ne suis pas aussi assuré que c'est luy qui m'a ouvert la bouche pour en parler, que je sçais que c'est luy qui me la ferme presentement pour m'obliger de me taire (2). Que son saint nom soit glorifié par mon silence, et par ma soumission à ses ordres. On a imprimé St Luc et commencé St Jean (3), qui a été interrompu par la lenteur surprenante des reviseurs, et qu'on va continuer tout de suite. J'avois fait 9. ou 10. chapitres des Actes (4), mais Dieu m'a arrêté tout court par mon indisposition. Je me recommande de nouveau, mon très cher Mr, à vos prières, et vous supplie de croire que je suis avec toute la reconnaissance possible.

(1) Le P. Quesnel se mit immédiatement à l'œuvre; car, en 1695, il publiait l'*Histoire abrégée de la Vie et des Ouvrages de M. Arnauld*, t. 12 de 296 pages, sans la Table.

(2) C'est donc avec l'année 1697 que du Fossé cessa de travailler à l'Explication du Nouveau Testament. Le 8 mars suivant, il prenait ses dernières dispositions pour régler les affaires de ce monde. — Voir *Parces diverses*, II, son *Testament olographe*.

(3) Ces deux volumes furent achevés en 1697. — Voir, plus loin, *Parces diverses*, *Bibliographie*, I.

(4) Il en fit encore deux chapitres, car « il a rédigé l'Explication des Actes des Apôtres jusqu'au verset 17 du xiii<sup>e</sup> chapitre. » Dom Clement, *Histoire littéraire de Port-Royal* (manuscrite). — Voir *ibid.*

20. *Du même. Elle paroît écrite à Mr le Mettayer, Docteur de Sorbonne et curé de St Thomas d'Evreux.*

Il n'y a que l'impuissance où je suis de parler qui soit capable de m'empêcher d'aller avec mon frere vous embrasser et vous embrasser en même temps, car je souffre violence de ne pouvoir être de ce voyage ; mais il faut s'accoutumer peu à peu à se voir privé de tout, et mourir a bien des choses, auant la mort et la priuation generale. Je vois en effet si peu d'apparence au retablissement de ma voix que je sens plus de peine à parler que jamais, et que mon mal semble se joïer de la vertu des meilleurs remedes, c'est à dire, Mr, que comme c'est Dieu qui visiblement a lié ma langue, il n'y a que luy qui puisse la delier, comme par une espece de miracle, et sans le concours des causes secondes qui jusqu'à present ont paru trop foibles pour me guerir. Il faut donc, Mr, se resoudre à tout, et cependant occuper son tems, et trauailler à peu près comme si l'on étoit assuré d'une longue vie. C'étoit la devise que feu Mr le Maître auoit prise des anciens : *Sic (1) stude tanquam semper victurus : Sic vive tanquam semper moriturus*. C'est en effet l'occupation et le trauail qui soutient l'homme dans le cours de la vie presente, et la pensée de la mort est une admirable antidote pour empêcher qu'on ne s'attache trop ny à l'une ny à l'autre. J'enuie à mon frere les moments qu'il passera avec vous, et encore une fois je me fais violence de le voir partir sans moy. Mais que peut faire un muet, sinon imposer silence en quelque sorte à ceux qui luy parlent, et qui ne peuvent connoître ses sentiments ? C'est ce qu'il me semble que j'éprouue quelquefois dans notre famille, où mon silence rend les autres muets, et où je suis obligé de recueillir la conuersation par quelque parole entrecoupee qui tient plus du begayement que de la voix naturelle. Voila à quoy se termineront un jour ces oracles de l'éloquence françoise, les Fléchier, les Bourdalouë etc. (2). Mais il y en a bien peu qui se soient reduits volontairement à un tel état

(1) Le texte portait *Hic*, qui répondait mal à *sic* placé après.

(2) Bourdaloue devait mourir en 1704 et Fléchier en 1710.

l'on puisse dire d'eux ce qu'un grand poète a dit du plus célèbre d'entre eux de notre ville (1).

Do 7 gbre 1687.

*Du même : on croit cette lettre écrite à M. le Mettayer, docteur de Sorbonne et curé de St Thomas d'Evreux.*

Si j'ay un peu différé, Mr, à répondre à la lettre que vous m'avez  
l'honneur de m'écrire, ce n'est pas manque de reconnaissance  
à toutes singulieres que vous avez pour moy car vous  
m'avez, ouy je l'ose dire vous le sçavez, quels sont mes vœux  
sur votre sujet, et ayant le cœur aussi bon que vous l'avez,  
ne me faites sans doute la grace de juger du bien que je vous  
vous avez cet admirable secret de vous cacher si bien à vos amis  
et le bien que vous faites à vos amis, que vous leur présentez  
ce que que c'est vous même qui recevez d'eux et que vous leur  
meux. Chez d'autres que vous, Mr, on ferait passer cela pour un  
jeu de Rhetorique, mais dans vous c'est le cœur qui parle, c'est  
cœur qui donne, c'est le cœur qui en donnant étend ses bras, c'est  
ce vous avez appris de l'Ecriture que c'est un plus grand bonheur  
de donner que de recevoir. A vous entendre parler de la sorte, que  
de vous de Blasphemer vous a fait (2), qui m'a donné que vous avez  
de perte très réelle et très considerable, et cela pourroit être effrayant  
à l'égard de tout autre, mais dans le cœur de Dieu tout  
est propre, Mr, et qui est celuy de votre cœur, c'est à dire  
l'en vous a ôté l'occasion de faire du bien, et que l'on s'en peut  
la récompense attacher à l'hospitalité chrétienne. C'est ce que vous  
pendant, car vous avez bien sçu vous récompenser de cette perte  
vous venger de l'épouse en vous condamnant vous-même à vous  
à dépense, à l'égard du mary (3), et je sçay que vous l'avez fait.

point de semblables occasions où vous trouvez le secret de faire eclatter l'abondance de votre charité, et les richesses de votre pauvreté à l'égard de ceux qui connoissent le fonds inepuisable d'un cœur comme le vôtre. Mr, j'accepterois avec bien de la devotion l'offre que vous me faites de ces restes pretieux que vous avez du St Evêque d'Aleth (1), mais comme j'ay porté sur moy, pendant l'espace d'un mois, sa croix episcopale; cette croix qui a été la fidelle compagne de tous ses trauaux apostoliques, et de toutes ses souffrances, et que Dieu, pour de tres justes raisons que luy seul connoît, n'a point permis que ma foy ny celle de mes amis ait été exaucée, je crois deuoir ne le pas tenter dauantage de ce côté, et je dois être content si la guerison de l'ame s'opere par la souffrance du corps, et par une infirmité qui paroît presque incurable, quoy qu'elle (2) ne le soit pas au medecin tout puissant, si c'étoit sa volonté, de la guerir. Ce qui me console, Mr, dans cet etat, c'est que la tête, l'esprit, le jugement et la memoire sont dans une parfaite liberté. Ainsi quoy que mes mains ne me conseillent point de m'appliquer à un aussi grand trauail qui est celuy de mes ouurages ordinaires, je tâche de ne pas perdre tout à fait mon temps, et peut être que ce que je fais pour me delasser ne sera pas inutile. Je vous demande instamment la continuation du secours de sujet; (3).

Du 9 decembre 1697 (4).

(1) Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, mort en 1677, célèbre par sa sainteté et par son opposition à Louis XIV, suivie d'une disgrâce, pour les affaires de la régale et de Port-Royal.

(2) Il, dans le texte, est une méprise évidente.

(3) Cette phrase, déjà inintelligible, est suivie de deux autres, n'ayant aucun rapport avec le reste de la lettre, et qu'on retrouve à la fin de la lettre 23 : « Je remarque ceux, » etc. Dans cette dernière, elles sont à leur place, et offrent un sens plausible. Le copiste, trompé par le mot *sujet*, qui termine les deux phrases précédentes, dans les deux lettres, a placé les autres ici, bien qu'elles n'y présentent aucun sens. Aussi nous les avons supprimées ici, en les reportant à leur véritable place.

(4) Cette lettre fut écrite à Paris, où la famille était rentrée, dans les premiers jours de décembre, d'après les *Mémoires*. Voir p. 255.

*Du même au même sur la demission d'un benefice que  
et M<sup>e</sup> la duchesse de Liancour luy auoient donné (1),  
9 juillet 1697.*

Vous auroit cru assez foible, Mr, pour ne pouoir porter le  
si leger de deux benefices qui, etant joints ensemble, faisoient  
me la juste charge d'un simple Prêtre, et pour temoigner autant  
de de vous sentir dechargé du meilleur des deux, que les plus  
beneficiers sentent de joye de pouoir en entasser les uns sur  
autres ? Voila sans doute une singularité bien apostolique, et  
à Dieu, Mr, que vous ne fussiez point si singulier en votre con-  
science, et qu'ayant moins de sujets de gemir de la pluralité des bene-  
fices possedez par les mêmes personnes, nous puissions nous rejouir  
de la pluralité des beneficiers (2) qui vous ressemblassent. Mais il y  
a une apparence que vous conserverez le priuilege de votre  
singularité, et que votre exemple en confondra plus qu'il n'en  
partira (3). Cependant, Mr, quand je fais un peu plus de reflexion  
sur ce que vous venez de faire, je ne sçais si je n'auray point quelque  
chose de me plaindre de vous, de ce que vous avez cru posseder sentir  
deux benefices, lorsque nous etions deux à en jouir ; car enfin vous  
avez grand soin de m'en faire percevoir les fruits, et j'étois aussi  
exact à m'acquitter de mon Breuiaire. Comment donc l'en-  
tendez vous, et quelle part voulez vous que je prenne à votre joye,  
que je me vois depouillé de ma prebende ? Je vois bien que vous  
serez sur l'estat de mon infirmité qui m'empêchera d'aller me  
trouver chez vous à mon ordinaire, et vous demander ma portion  
habituelle. Mais si vos prieres estoient assez efficaces pour me rendre  
santé et la facilité de manger, de quoi me seruiroit il de le  
faire, lorsque, par un effet de votre scrupule, vous m'avez

Roger du Plessis, marquis, puis duc de Liancourt, et Jeanne  
Lambert, grande amie de Port-Royal, où M<sup>me</sup> de Liancourt eut même  
un logement (1673). Ils étaient morts tous les deux en 1674.

Le Ms. donne : *Benefices.*

La multiplicité des Bénéfices, accordés à une seule et même  
personne, se trouvant être, en effet, la règle à peu près générale, à  
cette époque.

coupé les viures, d'ailleurs sans y songer ? Eh bien, me voila donc sans benefice, lorsque vous vous glorifiez de n'en auoir qu'un, et vous voulez que je me rejoüisse avec vous. Je le veux bien, puisque vous le voulez, mais c'est à condition que, si vous me rendez la santé par vos prieres, et par un effet de cette même foy qui vous fait vous rejoüir de votre pauvreté et de mon depouillement, j'iroy exprès à Eureux pour vous faire repentir d'auoir ainsi disposé d'un benefice dont je jouïssois depuis tant d'années. Je fais un excès en me dounant l'honneur de vous ecrire, et vous verrez bien par mon ecriture la foiblesse de ma main. Mais il faut bien faire quelque chose de singulier pour un amy comme vous, car je n'en connois point de votre caractere, et, tout infirme que je suis, je prends toute la part possible à votre indisposition, vous aimant et vous honorant, Mr, plus que je ne le puis dire, et etant avec un respect qui n'est point un terme ordinaire de lettre, mais une expression veritable de mon cœur. T D. (1).

23. *Du même au même sur les Memoires qu'il a faits pour servir à l'histoire de P. R. dont il lui enroyoit les premiers cahiers pour lui en dire son sentiment.*

A Paris le 21. août 1698.

Que direz vous, Mr, d'un malade qui s'est aisé de mettre par écrit ce qu'il a resué dans sa maladie (2), et qui a la hardiesse d'en enuoyer les resueries à celui de ses amis qu'il croit le plus sage et le plus judicieux ? C'est neantmoins ce que je fais aujourd'huy en prenant la liberté de vous adresser par M<sup>lle</sup> de Th. . . (3) ce que je vous enuoye. Je vous prie au moins de le regarder comme un fruit de mon indisposition, comme une production de mon silence, comme un enfant de la douleur qui est né dans les tranchées d'une longue

(1) Au mois de juillet de cette année 1697, l'auteur était au Fossé.

(2) « Velut ægri somnia. » — Horace, *Ad Pisones*, v. 7.

(3) Evidemment M<sup>lle</sup> de Théméricourt, la fille de M. Le Sesne de Théméricourt et de M<sup>lle</sup> Paul Aubin, dont il a été question dans les *Mémoires*. Voir p. 252. Ce passage prouve ses rapports avec M. Le Mettayer, et explique comment elle a pu faire prendre une copie de toutes ces Lettres adressées au curé de S<sup>t</sup> Thomas d'Evreux.

malade. S'il est vray que les enfans qui ont été conçus et nourris dans le sein de leurs mères pendant qu'elles étoient malades, en contractent ordinairement quelque indisposition, celui cy pourra bien n'en que se sentir de l'état auquel j'y étois réduit en le mettant au monde. Je vous l'envoie donc, <sup>10</sup>, comme à un excellent medecin, au que vous ayez la bonte de l'examiner, et que, selon l'indisposition ou vous le trouverez, vous vouliez bien me marquer ce que j'ai à faire pour le retablir. Mais laissons le langage figuré, et parlons à cœur ouvert. Vous avez bonne memoire, et vous vous souvenez bien que je vous ay menacé de vous envoyer un giffonage de Menaires que j'ay faits, n'étant pas en état de travailler à autre chose. En vous a peu pres le tiers. 1) Vous en jugerez, s'il vous plaît, en amy, pour m'en dire votre véritable sentiment, et me faire par ce que vous jugerez digne de correction. Vous y trouverez de petites et de grandes choses, mais tout sert, comme l'on dit, en ménage, et ce que j'y dis de petit, par rapport à moy, contribue à faire passer ce qu'il y a de grand par rapport à la verité et à l'Eglise. Je croi que vous m'entendez bien, c'est un effet du mauvais goût de la delicatesses de notre siècle qui a de la peine à recevoir la rude toute nue, et qui demande qu'elle soit, pour le dire ainsi, enveloppée de lauzes, comme l'enfant dans le berceau. J'ay tâché d'user de tout le menagement possible en ne nommant point les personnes, et en parlant chrettiennement des choses les plus injustes et les plus desordonnables, et surtout je fais entrer, autant que je peux, l'histoire generale dans mon histoire particuliere, afin que les choses paroissent moins rechechees, et soient plus favorablement reçues comme faisant partie de mon sujet. 2). Je marque cecy expres, afin d'enfrant dans mes veues, vous supportiez plus aisement plusieurs choses qui sont comme le canevas sur lequel est la broderie, ou comme les ombres dans le tableau. Je m'assure qu'en voyant ce billet, sert comme il est, vous aurez pitié de ma pauvre main qui s'affoiblit

(1) Comme le Ms. se compose de 61 cahiers, l'envoi devant en composer les 20 premiers environ. On y trouve, en effet, la trace de plusieurs assez rembrassées et d'additions faites par du fossé sur les pages d'intercalaires, et de la regle de plusieurs feuillets du Ms.  
(2) Les mots si brossés, exprimés à peu pres dans les mêmes termes, se retrouvent à la fin des *Memaires*. Voir plus haut, pp. 265-269. Cette autre survit le bien près l'achèvement de leur composition.



tous les jours. Je voudrais bien y conserver assez de force pour vous assurer de temps en temps, Mr, du respect avec lequel je suis v. t. h. et tr. o. s.] (1).

*24. Du même au même après avoir sceu ce qu'il pensoit sur le commencement de l'ouvrage dont il est parlé dans la lettre cy dessus.*

Vous m'auez traité, mon cher Mr, en vrai amy en me disant vos sentimens. Je ne puis mieux vous marquer ma tres humble reconnaissance, et la disposition où je suis de bien proffiter de vos remarques tres judicieuses qu'en me hâtant de vous enuoyer le reste de mes cahyers par une voye tres sure, affin que vous ayez la charite de les examiner de la même sorte ; on est indigne d'ecrire, quand on est incapable de correction, et il y a longtems que je me suis accoutumé à être corrigé. Je seray trop glorieux de passer par les mains d'un tel maître. J'en ay eu pour les ouvrages de l'Ecriture qui m'ont pensé demonter l'esprit (2), et degrader la raison ; mais pour vous, Mr, vous me menagez, comme si j'étois un homme de consequence ; traitez moy comme votre disciple, et comme votre tres humble scruiteur.

Ma pauvre main n'en peut plus, je n'ay reueu que jusqu'au 34<sup>e</sup> cahyer (3).

(1) Le passage renfermé entre crochets est celui que nous croyons avoir été placé, mal à propos, par le copiste, à la fin de la lettre 21. Ici, la première phrase est de la main du copiste ; les deux autres sont de l'écriture de M<sup>lle</sup> de Théméricourt.

(2) Par exemple, M. Le Maître corrigeant son premier essai, la Vie de saint Alexandre. Voir t. II, pages 3-5.

(3) La dernière phrase a été ajoutée par M<sup>lle</sup> de Théméricourt. — Au premier abord, on peut hésiter entre 34 et 54, le premier chiffre étant assez mal fait. Mais l'inspection du Manuscrit prouve que du Fossé a revu la copie de son valet de chambre jusqu'au 54<sup>e</sup> cahier, avant de l'envoyer à M. Le Mettayer. La preuve en est dans la correction des erreurs qu'une mauvaise lecture ou l'inattention faisait commettre à Le Gay. Les sept derniers cahiers ont été révisés, quand M. Le Mettayer eut renvoyé tout « le reste des cahyers, » avec ses propres notes.

Le dernier feuillet de ce Recueil de copies de lettres contient la copie fort bien écrite, par une autre main, d'une lettre dont voici le texte :

« *Lettre de M<sup>r</sup> du Fossé à M<sup>r</sup> de St Lazare.* »

Nous aurions longtemps cherché quel pouvait être ce « M<sup>r</sup> de Saint-Lazare, » si la lecture du contenu ne nous avait rappelé une lettre déjà publiée, et adressée à M. Bocquillot (Lazare-André), chanoine d'Avallon. Laissant de côté la copie du Manuscrit, nous donnerons cette lettre telle qu'elle se trouve dans le *Recueil d'Utrecht*, avec le préambule historique destiné à bien faire comprendre les faits et les circonstances qui en ont motivé la publication. Elle est intéressante par les renseignements qu'elle fournit sur l'édition de plusieurs des ouvrages de notre auteur.

« *Lettre de M. Thomas du Fossé à M. Bocquillot ; où il le remercie du présent qu'il lui a fait de ses HOMELIES, et se plaint en ami de ce qu'il semble avoir dit à son sujet dans l'AVERTISSEMENT.* »

« Cette Pièce devait naturellement trouver sa place parmi les Mémoires de M. du Fossé qui ont été donnés l'année dernière : mais on ne l'avait point alors. Comme l'on y trouve un petit détail assez curieux sur les Ouvrages de M. du Fossé, et que cela intéresse l'Histoire Littéraire, elle ne peut être que bien reçue : voici ce qui y donna occasion. M. (Lazare-André) Bocquillot, chanoine d'Avallon, connu par divers ouvrages très estimés et qui est mort le 22. septembre 1728.) commença à publier en 1688. des *Homelies* qu'il avoit en partie faites par forme de Catechismes pour l'instruction des domestiques de Port-Royal des champs, dont il s'étoit chargé pendant le séjour qu'il fit dans cette Maison depuis 1683. jusqu'en 1686. Dans l'un des volumes de ces *Homelies* qu'il publia en 1690. il mit un *Avertissement* où il declame avec beaucoup de force contre les Auteurs Ecclesiastiques, qui par des traites qu'ils font avec les Libraires et les Imprimeurs, et par ce qu'ils exigent d'eux, rendent leurs Livres beaucoup plus chers. M. du Fossé croyant que M. Bocquillot l'avoit

en particulièrement en vue, crut devoir lui écrire et s'expliquer avec lui sur la conduite qu'il avoit tenue par rapport aux Ouvrages qu'il avoit publiés.

M. Bocquillot fit à cette Lettre une Réponse dont on ne peut se dispenser de donner ici une idée. Il y proteste d'abord qu'il n'a point pensé à M. du Fossé en particulier, non plus qu'à tout autre : que son *Avertissement* s'adresse à tous les Auteurs intéressés ou désintéressés, et que son but étoit de porter les premiers à se corriger et les autres à borner la cupidité de leurs Libraires en faveur du Public. Il ajoute qu'il ne croit pas l'avoir désigné de façon qu'il ait à se plaindre, puisqu'il n'est pas le seul qui ait travaillé sur les Vies des Saints et l'Ecriture Sainte : que cependant il est prêt à lui faire réparation, si des personnes neutres le jugent nécessaire ; enfin qu'il est fort aise d'apprendre de lui même quel est son desintéressement, et qu'il desabusera plusieurs personnes qui croient le contraire et qui sont peut-être cause qu'il l'a cru. Après quoi il parle ainsi à M. du Fossé : « Mais il y a, Monsieur, un moyen sûr pour effacer ces sortes  
« d'impressions de l'esprit de ceux qui les ont, c'est d'obliger vos  
« Libraires de donner à meilleur prix les Livres que vous leur donnez  
« gratuitement. Il est aisé de voir à présent que vous pouvez les y  
« forcer. Vos Livres sont recherchés de tout le monde : il n'y a point  
« de Libraire qui ne se fasse honneur de les imprimer. Ainsi vous  
« êtes absolument maître du prix. Si j'ai été maître du mien, moi  
« qui suis inconnu dans le monde, combien plus le serez-vous des  
« vôtres, dans la réputation où est votre mérite et tout ce qui part de  
« votre plume ? Si vous le faites, il n'y a personne qui n'en soit édifié  
« et qui ne dise que vos Livres ne se sont vendus chers jusqu'à pré-  
« sent que parce que vous n'avez pas senti comme moi la cherté des  
« Livres ; et c'est justement ce que j'ay dit de tous les Auteurs  
« désintéressés, comme je suis persuadé que vous l'êtes. L'aumône  
« que vous ferez en cela à une infinité d'Ecclésiastiques sera, ce me  
« semble, mieux employée que celle que vous avez faite tant de fois  
« à des personnes particulières. » On ne sait point si M. du Fossé répondit à cette Lettre ; mais il est certain que cette affaire n'alla pas plus loin de ce côté là.

« Il n'en fut pas de même d'une autre personne qui attaqua vigou-  
reusement M. Bocquillot sur le même *Avertissement*. Ce fut M. Fran-  
çois Paris, qui est mort en 1718. souvicaire de la paroisse de S.

Etienne du Mont à Paris, après avoir donné au Public plusieurs Ouvrages de piété entre autres les *Psaumes en forme de prières*. On examina alors cette question : *Des Auteurs doivent-ils retirer quelque profit des Ouvrages qu'ils composent sur la morale ?* M. Bocquillot soutenoit la négative, et M. Paris qui étoit pour l'affirmative, disoit qu'on pouvoit très légitimement retirer un honnête salaire de ces sortes de travaux. On fit de part et d'autre plusieurs Ouvrages qui sont encore Manuscrits. Après cet éclaircissement qu'on a jugé nécessaire, il est bon de voir comment M. du Fosse se défend d'être un *Auteur intéressé* contre l'*Avertissement* ou il croyoit que M. Bocquillot l'avoit désigné sur ce pied là. Sa Lettre est une preuve authentique de son humilité et de sa candeur.

« J'ai reçu, Monsieur, avec bien de la joie et de la reconnaissance le Livre que vous m'avez fait la grace de m'envoyer, et en jugeant de ce Livre par ce que j'ai eu le bonheur d'en entendre de vive voix, lorsque j'ai assisté à vos catechismes, j'espère d'y trouver cette onction de piété qui m'a paru accompagner vos instructions publiques et qui m'a beaucoup édifié. Vous voulez bien seulement, Monsieur, que je vous dise avec l'ouverture et la confiance d'un ami, que comme l'*Avertissement* de votre Livre paroît avoir été fait particulièrement pour nous, et que ce que vous y dites nommément des Vies des Saints et de l'Écriture Sainte semble s'adresser à nous avec assez de distinction pour nous être appliqué par tous ceux qui le lront, vous nous auriez pu traiter avec un peu plus de bonté, et que j'aurois attendu de l'union que vous m'avez toujours témoignée, que vous eussiez pu, que à notre égard le précepte Évangélique touchant la correction, en nous avertissant charitablement en particulier avant que de nous faire la correction publique.

Il est vrai, Monsieur, et je vous l'ai dit sincèrement, que j'ai été dans la dernière surprise de voir que sans nous avoir parlé sur ce sujet, vous vous déclariez tout d'un coup contre nous avec une si grande force, à la tête d'un Livre qui expose à tout le Public la Sentence de condamnation que vous prononcez contre nous. J'ai cru encore une fois, Monsieur, que votre charité nous auroit pu épargner cette confusion et ne devoit pas nous mettre dans l'impuissance de louer votre Livre sans souscrire à notre condamnation. Cependant je suis persuadé que puisque vous l'avez fait vous avez eu le devoir de le faire. Aussi je n'ose blâmer votre intention, que je crois bonne ;

mais je prends seulement la liberté de vous représenter les raisons que vous auriez pu avoir de toucher un peu plus légèrement cette matière.

Vous sçavez, Monsieur, que de tous les Livres que j'ai donnés au Public ou auxquels j'ai eu quelque part, je n'en ai jamais rien retiré pour moi. La *Vie de Dom Barthelemy des Martyrs*, que j'avois d'abord traduite d'Espagnol en François et que M. Saci composa sur cette Traduction, fut donnée gratuitement à M. le Petit. Je lui donnai aussi gratuitement la *Vie de S. Thomas de Cantorberi*. J'obligeai M. Jossat en lui donnant l'*Histoire de Tertullien et d'Origene*, à donner trente pistoles à une personne qui en avoit besoin. Des deux volumes *inquarto* des *Vies des Saints*, que j'ai données au Public, je n'en ai reçu que cinquante pistoles en tout, que j'ai totalement distribuées en aumônes et en charités, sans que j'aie rien retenu pour moi. J'ai été ensuite engagé, Monsieur, à travailler sur l'Ecriture Sainte pour achever l'Ouvrage de M. de Saci. M. Issali fit mettre dans le traité qu'il fit avec M. Desprez, que je toucherois mille écus pour plusieurs frais que je serois obligé de faire. De ces mille écus, Monsieur, je n'en ai touché que deux cents pour subvenir aux frais, et j'ai donné le surplus.

Je crois que ma conduite en tout cela peut et doit paroître fort désintéressée. Quant à ce qui regarde toute la somme portée par le traité que M. Issali fit avec M. Desprez au sujet de l'Ecriture Sainte, vous sçavez, Monsieur, que ni M. Issali comme légataire de M. de Saci ni moi comme Auteur, nous n'y gagnons rien. J'ai travaillé comme je travaille encore à cet Ouvrage, sans qu'il nous revienne d'intérêt. Tout le monde sçait que la plus grande partie que donna M. Desprez en faisant le traité a tourné au profit d'une personne qui ne m'est rien. Que s'il en revient une partie à ma belle-sœur, j'ose dire, Monsieur, qu'elle a occasion de l'employer très saintement à l'éducation de ses enfans, n'étant point une personne, comme on le sçait, qui fasse des dépenses inutiles.

Je crois d'ailleurs que comme il n'est pas permis, selon que vous le dites fort bien, de prêcher la parole de Dieu pour de l'argent, et que néanmoins ceux qui la prêchent en peuvent recevoir légitimement pour leur subsistance; de même les Auteurs de Livres Ecclesiastiques, quoiqu'éloignés de travailler dans la vue de leur intérêt, peuvent légitimement recevoir quelque fruit de leur travail, et encore

plus lorsque ce n'est point pour eux-mêmes, mais pour soulager les autres dans les besoins qu'ils en peuvent avoir. C'est travailler d'une manière très désintéressée dans la vue de la charité, et c'est faire en même temps une double aumône, une spirituelle qui tend à instruire et à nourrir les âmes, et une corporelle qui tend à soulager les besoins de nos frères. En ce sens, Monsieur, il me semble qu'on peut appliquer avec assez de justesse à ce travail, ce que vous marquez touchant les paniers et les corbeilles des anciens Solitaires ; puisque l'argent qu'on retire de ce travail, comme de ces corbeilles et de ces paniers, se donnant à la charité devient une vraie aumône.

Il ne faut point attribuer, s'il vous plaît, la cherté des Livres aux Auteurs, puisque les Livres qu'on a donnés gratuitement aux Libraires, comme la *Vie de D. Bartholomé des Martyrs*, les *Homélies de S. Chrysostome* sur S. Matthieu (1), les *Proverbes*, l'*Ecclesiaste* et la *Sagesse*, se sont vendus à peu près sur le pied des autres : ce qui fait voir qu'on a tort de tant déclamer contre les Auteurs, lorsque les Impressions gratuites se vendent si cher.

Voilà, Monsieur, ce que la bonté, que vous nous avez toujours témoignée, m'a fait prendre la liberté de vous représenter, non avec un esprit de contention et d'aigreur, mais avec toute la cordialité d'un ami qui vous honore et vous estime très sincèrement. Ce nous est une vraie mortification, de n'oser, comme nous nous le promettons, faire valoir la bonté et le mérite de votre Livre, sans produire en même temps une espèce de *factum* contre nous. J'avoue, Monsieur, qu'étant aussi orgueilleux que je le suis, je n'ai point l'humilité de me voir accuser d'intérêt dans des Ouvrages où je travaille si gratuitement. Puisque c'est vous qui me présentez pour mon salut cette médecine un peu amère, je vous supplie de prier Dieu qu'il me l'adoucisse en me rendant plus humble que je ne le suis, et en me faisant goûter comme à David, combien il m'est bon d'être humble pour connaître en quoi consiste la vraie justice. Vous m'engagez par là, Monsieur, à vous rendre des actions de grâces au lieu des plaintes qu'il semble que je vous fais dans cette Lettre, que je vous

(1) « Cette Traduction est de M. de Saci aussi bien que les Explications des Livres sapientiaux » Note de l'éditeur du *Recueil d'Écrits*.

supplie néanmoins de prendre comme une marque de l'amitié sincère et respectueuse, avec laquelle, etc.

Signé, PIERRE THOMAS (*sieur*) Du Fossé. »

Cette pièce fait partie du RECUEIL DE PLUSIEURS PIÈCES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE PORT-ROYAL ; ou *Supplément aux Mémoires de Messieurs Fontaine Lancelot et du Fossé*. A Utrecht, aux dépens de la Compagnie. M DCC XL. On l'appelle plus brièvement le *Recueil d'Utrecht*. Elle est la XVe, et, avec le préambule, elle va de page 549 à 555. La date en est vraisemblablement 1690, l'année même de la publication des *Homélies* de M. Bocquillot, dont l'Avertissement avait déplu à du Fossé. Comme dans ses *Mémoires*, publiés un an auparavant, l'éditeur anonyme avait rajeuni l'orthographe de cette lettre.

M. Sainte-Beuve ne s'est pas souvenu de cette Lettre, adressée à M. Bocquillot, bien qu'il ait parlé de lui, assez longuement, dans son *Port-Royal* (t. V, pages 88-92). Il termine le résumé de sa biographie par cette note, où se trouve l'appréciation de son mérite et de son caractère. « On a *Vie et Ouvrages de M. Lazare-André Bocquillot*, 1745, 1 vol. in-12. On apprend à y bien connaître ce docte et excellent homme dans sa brusquerie naïve, dans sa candeur sincère, et aussi dans ce qui me semble un peu son *bric-à-brac* d'érudition ; casuiste, canoniste, antiquaire, ne sachant pas un mot de grec, mais assez fort sur les parchemins du moyen-âge ; très fort sur les rites et rubriques d'Eglise et les points de discipline, très curieux amateur de l'ancienneté et de la variété dans les us et coutumes de chaque diocèse, et très peu *romanesque*, c'est ainsi qu'il baptisait ceux qui suivaient le rit romain en liturgie. Il avait sa manière, à lui, de dire son office, quand il était seul à la campagne. Respectable et beau vieillard, colore de teint, à l'air grave et riant, ayant sauvé de ses anciens naufrages de jeunesse l'intégrité du fond et une sorte d'innocence, *Vir fingere nasci et prisci moris, totus candor, tota fides*. » Ses liaisons particulières étaient avec tout ce qui avait appartenu à Port-Royal, et il conservait cet attachement dans son cœur jusqu'au dernier soupir, en suivant toujours de vue les précieux restes. » C'est ainsi que parlent de lui nos historiens. — Telle est l'explication des relations de M. Bocquillot, janséniste bourguignon, avec notre auteur.

---

# PIÈCES DIVERSES. <sup>(1)</sup>

---

La première pièce est, suivant son titre, l'*Origine et Généalogie de Messieurs Thomas de Rouën*, dont l'original, conservé au château du Fossé, nous a été communiqué par M. Abel Thomas de Bosmelet, descendant et héritier de cette famille (2).

Le Manuscrit se compose de trois cahiers en parchemin blanc, format in-4o, de chacun quatre feuillets, en tout vingt-quatre pages, écrites du commencement à la fin, avec un certain talent de calligraphie.

En tête du premier feuillet, dans l'angle de gauche et en face du titre, est un petit cachet en cire rouge aux armes de la famille Thomas du Fossé, qui sont : « D'azur à trois besants d'argent, 2 et 1, « à deux mains d'argent armées de coutelas de même, à poignées « de sable affrontées, au chef d'or. » Il y aussi un casque en timbre et deux levriers en support.

Immédiatement au dessous de ces armes se lisent les mots suivants, d'une écriture plus moderne que celle de la Généalogie : *SCRIPSIT PETRUS THOMAS*, mots susceptibles d'une double interprétation.

Tout démontre que c'est bien Pierre Thomas du Fossé, notre auteur, qui a composé cette Généalogie, et la meilleure preuve qu'on puisse en apporter, c'est que l'article qui le concerne ne parle ni des dernières années de sa vie ni de sa mort, qu'on n'aurait pas manqué de rappeler, si ce travail avait été fait après lui et par une autre personne.

(1) Elles sont toutes inédites, à l'exception des n<sup>os</sup> 1 et 2 dans les *ÉPITAPHES*.

(2) C'est avec une grande peine que nous apprenons la mort de cet homme de bien, le 17 avril 1879.



Il est permis de l'affirmer, malgré un passage qui pourrait faire naître des doutes à cet égard. C'est, dans l'article AUGUSTIN THOMAS, celui où se lisait, après le nom d'Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne, ces mots : « devenu si célèbre dans ce dernier siècle. » Evidemment, cela ne peut avoir été dit que par un homme du xviii<sup>e</sup> siècle, et non par Pierre Thomas, contemporain d'Arnauld, et mort en 1698.

Mais si notre auteur a *composé* (scripsit) cette Généalogie, nous n'oserions affirmer qu'il l'ait *écrite* de sa propre main, bien qu'il existe une certaine similitude entre l'écriture de cette Généalogie et celle du Testament olographe.

Nous pensons plutôt que la transcription de ce travail, composé par du Fossé, vers 1690, est due à une autre main que la sienne, dans les premières années du xviii<sup>e</sup> siècle, et par les soins de son frère, M. de Bosroger, dont l'article est l'avant-dernier de cette Généalogie.

Ainsi s'expliqueraient naturellement les additions au travail primitif, concernant soit Madeleine Thomas, soit les enfants de Marie Thomas, ou ceux de M. de Bosroger, soit enfin la présence de ces mots « le siècle dernier », mots que du Fossé n'a jamais pu écrire.

Le mot de Généalogie ne doit pas non plus s'entendre dans le sens d'Arbre ou de Tableau généalogique, mais plutôt d'une Notice historique, sur la Famille Thomas, où les principaux faits, relatifs à chacun de ses membres, sont mêlés à leur filiation. C'est un premier germe des Mémoires. On y trouve en effet la plupart des mêmes noms et des mêmes faits, que ceux-ci redonneront plus tard, mais avec plus de développement; ce qui nous dispense d'annotations nouvelles. Enfin il faut remarquer que du Fossé y parle de lui-même à la troisième personne, de sorte que, sans la mention con-signée en tête du Manuscrit : SCRIPSIT PETRUS THOMAS, il eût été bien difficile de rapporter cette pièce à son véritable auteur.

Ce document historique, plus complet sur les ancêtres de la famille Thomas que les Mémoires eux-mêmes, offrant certains détails supprimés dans ceux-ci, et un résumé aussi commode qu'instructif, dû à la plume de notre auteur, devait naturellement prendre place parmi les pièces destinées à éclairer l'ensemble de ses Mémoires.

# I.

## « ORIGINE ET GENEALOGIE

DE

MESSIEURS THOMAS

DE

ROÛEN.

**GENTIEN THOMAS** natif de Blois [vers 1490] (1), eut deux fils ;  
**Gentien Thomas**, et **Denis Thomas**.

**GENTIEN THOMAS** sieur de la Courtiliere, [né vers 1523], fut secretaire du Roy, du college et nombre ancien des six vints, dont il devint à la fin le doyen. Il épousa en premieres nopces **Catherine Perrault** fille de **Guillaume Perrault**, conseiller du Roy et Maistre des eaux et forcts du comté de Blois, et de **Marie Allart**. Cette **Catherine Perrault** auoit vne sœur, nommée **Marguerite**, qui épousa **Michel Ribier**, conseiller du Roy au siege presidial de Blois ; dont elle eut deux fils, l'un qui fut Conseiller d'Estat, et l'autre Maistre des Requestes

Le dit **Gentien Thomas** sieur de la Courtiliere eut de **Catherine Perrault** sœur de la ditte **Marguerite**, deux fils, l'un nommé **NICOLAS THOMAS**, qui fut secretaire du Roy comme son père, et qui s'estant marié, mourut sans enfans ; et l'autre nommé **GUILLAUME THOMAS**, qui porta aussy le nom de la Courtiliere, et fut Auocat au Parlement de

(1) Tout ce que nous placerons entre crochets a été ajouté au Ms. en interligne, et par une autre main. Nous en conservons scrupuleusement l'orthographe.

Paris. Il ne se maria point; et estant mort, il fut enterré à Saint-Nicolas des Champs sa paroisse, où il a fondé deux obits par an par la somme de 900 liv. pour luy et pour son pere, qui auoit esté enterré au mesme lieu, où l'on mit entre autres choses : Icy REPOSENT LES CORPS DE FEU GENTIEN THOMAS, ET DE GUILLAUME THOMAS, PERE ET FILS, EN ATTENDANT LE JUGEMENT DE DIEU, ET LEURS RESURRECTIONS. Mr<sup>e</sup> Ribiers dont on a parlé heriterent d'eux à cause de Catherine Perrault leur tante, et mere du dit Guillaume Thomas.

DENYS THOMAS [né vers 1580], frere de Gentien Thomas le Secrétaire du Roy, porta le nom de la Pigeonniere, qui estoit un fief noble, autrement dit, de la Motthe, qu'il possedoit au comté de Blois, retenant du sieur de Thoury, près de Chambort. Il épousa Jeanne Guignart, qui auoit un frere chanoine et chantre de S. Sauueur. Et il eut quatre enfans; sçauoir, PIERRE, GENTIEN, GENEUIEUE, et MARGUERITE.

PIERRE THOMAS demeura et s'établit à Blois. Mais apparemment il mourut sans enfans, et auant sa mere, puisqu'il n'est point parlé de luy dans les lots et partages qui se firent après la mort de la ditte mère, entre Gentien, Geneuieue, et Marguerite Thomas.

GENEUIEUE THOMAS eut cinq enfans, LOUIS, PIERRE, MICHEL, LOUIS, GENEUIEUE.

MARGUERITE THOMAS epousa Nicolas Pyuart sr du Rue, huissier de la chambre de Monseigneur, fils de France, frere unique du Roy. Et elle eut une fille qu'elle maria à M<sup>r</sup> Croullé. lieutenant de la Maréchaussee de France au Comté de Blois et Duché de Vendosme. Elle eut encore deux garçons, dont l'un fut conseiller au Grand Conseil; et l'autre, après s'estre attaché quelque temps au Priuè Conseil, a esté apparemment celuy qui fut depuis Conseiller du Roy et Maistre des Comptes à Blois.

GENTILN THOMAS, [né en 1582], frere de Pierre, de Geneuieue, et de Marguerite, alla d'abord à meurer avec Gentien Thomas le Secrétaire du Roy son oncle. Depuis il apprit les Finances à Paris; et ensuite sous Monsieur d'Ambray receueur general à Roüen.

Vers l'année 1589. arriuerent les troubles et les barricades de Roüen, sous le regne de Henri III. Alors le dit sieur Thomas fut choisy par les bons seruiteurs du Roy, comme vne personne très

zée et attachée aux intérêts de l'estat pour aller porter à Sa Majesté les premières nouvelles des troubles de cette ville, et en recevoir les ordres. Il fut pris prisonnier en chemin par les ennemis du Roy, qui après luy avoir pris tout son équipage le firent garder étroittement. Mais quelque resserre qu'il fust, il trouva moyen de s'échapper de leurs mains, et d'achever son voyage. Il trouva Henry III. à Blois. Il luy rendit compte de sa commission, et s'en retourna à Rouen avec les despesches de Sa Majesté. Il continua à favoriser de tout son pouvoir les intérêts et le service du Roy, jusques là qu'y ayant une entreprise faite par ses bons sujets pour réduire la ville sous son obéissance, le dit sieur Thomas, cause d'y avoir part, fut contraint de se sauver de Rouen pour éviter la mort que les rebelles firent souffrir à quelques autres du party qu'il soutenoit pour son prince.

Quelque temps apres Monsieur de Villars Admiral de France et Gouverneur de Normandie, choisit le dit sieur Thomas pour son Secrétaire. Il n trouva dans luy tant de capacité et d'intelligence, soit pour les affaires de la guerre, qui estoit fort altérée, a cause de tous les troubles du royaume, soit pour celles de la marine, et autres, qu'il luy donna part dans toutes les grandes affaires. Il luy donna vers ce mesme temps la charge de commissaire de la marine, et celle de commissaire general des guerres en Normandie, ou il y avoit pour lors quantité de troupes. Mais quoy que le dit sieur Thomas fust engagé avec Mr de Villars, qui se declara, comme plusieurs autres, contre le roy Henry IV, apres la mort de son predecesseur, a cause de sa religion, il est expressement remarque par ceux qui tenoient le parti du Roy, que le dit sieur Thomas fit paroistre en toutes les occasions qui se presenterent tout le zele possible pour favoriser ses intérêts et son service, et que s'il arrivoit que quelques serguteurs de Sa Majesté fussent faits prisonniers de guerre, ou qu'ils vissent à Rouen pendant les troubles pour leurs affaires, il les assista toujours de tout son pouvoir.

En l'année 1594. le Roy ayant despesché à Rouen les sieurs de Rosny et d'Incarnille pour traiter de la reduction de cette ville et de plusieurs autres sous son obéissance, le dit sieur Thomas eut diverses conferences sur ce sujet avec le dit sieur d'Incarnille, le quel a depuis declare, comme on le voit dans les Actes publies, qu au traite de la reduction de Rouen, du Haure, du Pont de l'arche, et autres

places, le dit sieur Thomas s'y estoit couragement employé, et avec tout le zele possible pour le service du Roy, ayant fait pour ce sujet plusieurs voyages par mer et par terre, où il auoit souvent couru risque de sa vie.

Depuis la reduction de ces villes, M<sup>r</sup> l'Admiral s'estant joint avec M<sup>r</sup> le Duc de Montpensier pour mettre le siege deuant Honfleur qui tenoit encore contre le Roy, le dit sieur Thomas fut fort employé durant ce siege, comme encore depuis à celui de Laon et de la Fere pour les affaires du Roy, faisant diuers voyages vers Sa Majesté, pour l'informer de tout ce qui se passoit, et receuoir ses ordres sur les differentes choses dont M<sup>r</sup> l'Admiral jugeoit à propos de luy donner aduis, et pour lesquelles il auoit une entiere confiance au dit sieur Thomas.

Lorsqu'il estoit encore engagé dans les soins de la guerre, et auant même le traité de la reduction des villes dont nous venons de parler, il fut pourueu d'une charge de Maistre des Comptes de Normandie par M<sup>r</sup> le Duc de Mayenne, qui prenoit la qualité de Lieutenant General de l'Estat et Couronne de France, lorsque Henry IV. n'estoit pas encore reconnu pour roy. Comme c'estoit dans le fort des troubles qu'il receut cette recompense de ses seruices, il souffrit beaucoup de peines et de trauerses, auant qu'il pust la posseder paisiblement. Il fallut après les premieres lettres de prouision que le dit Duc de Mayenne enuoya à la Chambre des Comptes le 7. Aoust 1592. qu'il écriuist encore trois ou quatre fois pour obliger la ditte chambre à receuoir le dit sieur Thomas, à cause de plusieurs difficultez qui se presentent toujours à sa reception dans le temps de trouble où l'on estoit. Et il est marqué expressément dans ces lettres qu'en consideration des grands et laborieux seruices qu'il auoit rendus et qu'il rendoit encore tous les jours à l'Estat, il leur ordonnoit de proceder incessamment à sa reception (1).

Estant enfin receu à la Chambre des Comptes ; et le traité de la reduction de Roüen s'estant fait, comme on l'a veu cy devant, l'un des articles du traité fut, qu'un certain nombre d'officiers pourueus par le dit Duc de Mayenne, seroient conseruez, en prenant seulement de nouuelles Lettres de prouision du Roy, et prestant de nouveau

(1) Nous n'avons pas retrouvé ces lettres, mais d'autres dont il est question, t. I, p. 7, note 2 et *Pièces justificatives*, I, II, III.

le serment à Sa Majesté. Le dit sieur Thomas estant compris dans le colloque qui fut présenté au Roy, Sa Majesté le confirma dans sa charge en 1594, sans avoir égard à la nomination qu'elle avoit faite elle mesme du Sr de la Chesnaye à cette charge avant que la paix eust été conclue; et sans obliger le dit sieur Thomas de recompenser les services du sieur Hardouin son predecesseur, c'est à dire que le Roy voulut qu'il possedast *gratis* cette Dignité en recompense de ses bons services, s'estant reservee pent estre à dedommager les heritiers, ou usant mesme en cela de son droit, à cause de la reuolte de ses sujets.

Quoy que ce fust une chose incomprable, qu'un Officier de Cour souveraine demeurast encore auprès de la personne de Mr l'Admiral, la grande confiance qu'il avoit en luy le porta à supplier le Roy d'accorder audit sieur Thomas une dispense, afin qu'il pust continuer encore quelque temps à rendre à Sa Majesté dans l'armée le service dont il se jugeoit si capable, ce que le Roy luy accorda par des Lettres patentes signées de sa main. Le dit sieur Thomas demeura donc encore auprès de Mr l'Admiral jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps apres.

Il pensa alors à l'établissement de sa maison. Et il epousa une heritiere d'Amale, nommée Jacqueline Quatresolz, niepce du celebre Mr Quatresolz, chanoine et l'ententier de Nostre Dame de Rouen, et Grand Vicairé du Cardinal de Bourbon, qui fut longtemps chargé de l'administration et de la conduite de tout le diocèse, estant un tres bon homme de bien. Ledit sieur Thomas eut de ce mariage trois enfans; l'un nommé Gentien, l'autre nommé Henry, et une fille nommée Anne. Sa femme estant morte, il epousa en secondes nopces Marie Fieddeleu dame et patronne d'Autretot, dont il n'eut aucuns enfans.

Quant à ceux de son premier mariage, il maria sa fille nommée Anne à un conseiller du Parlement de Rouen nommé Mr Dery, qui fut mort conseiller de la Grande Chambre, et qui a laissé plusieurs enfans, mais un entre autres nommé Jacques Dery, Conseiller de la Cour, et a present doyen des Requestes du palais, qui vit et s'acquitte de sa charge avec une grande reputation de probité. Henry Thomas frere d'Anne Thomas mourut jeune estant encore au college. [Le dit Gentien Thomas mourut à Rouen le 25 novembre (1) 1621. Il acheta un Fossé en 1599].

(1) La même date se retrouve dans la fondation d'un Obit (Voir

**GENTIEN THOMAS** fils aîné de Gentien Thomas, et frere aîné de Henry et d'Anne Thomas, étudiant à Paris du vivant de son pere, prit resolution avec vn de ses camarades nommé Feydeau d'aller à Rome. Son pere ne l'ayant sceu, que lorsqu'il y fut arriné, et que la necessité l'obligea de luy écrire, fut d'abord tres surpris et fort en colere contre luy. Mais comme il estoit d'un naturel tres bon, et qu'il vit que son fils témoignoit auoir bonne volonté d'acheuer ses etudes en Italie, il luy pardonna, et le recommanda à vne personne de qualité de ses amis, qui estoit Mr l'abbé du Noyzet, lequel fut depuis vicelegat à Auignon.

Au bout de trois ans qu'il demeura en Italie, pendant lesquels il étudia aussy en droit, son pere, après auoir exercé l'espace de vingt sept ans la charge qui luy auoit esté donnée pour recompense de ses seruices, mourut en l'année mil six cents vint et vn ; et il laissa à ses enfans, outre les marques glorieuses d'honneur qu'il leur acquit par son merite, un grand exemple de probité. Gentien son fils, qui n'auoit que vint et un an lorsqu'il receut la nouuelle de cette mort, reuint en poste d'Italie, et courut vn grand peril à cause des gens de guerre qui estoient répandus partout. Cela l'obligea de demander en passant quelque escorte à Mr le Vicelegat d'Auignon son amy et son patron, qui luy donna cinq Allemans pour le conduire jusqu'à Lyon. Mais il arriva que ceux mesmes qu'on luy auoit donnez pour sa seureté, attenterent sur sa vie et resolurent de l'assassiner, dans l'esperance qu'ils auoient de luy trouuer beaucoup d'argent. Dieu le preserua neantmoins de ce malheur par le moyen d'un guide qu'il auoit pris, et qui ayant decouuert leur dessein, l'en aduertit. Aussy il les congedia au plustot.

Estant de retour à Roien, il se disposa à se faire receuoir en la charge de son pere, qui en auoit obtenu la suruiuance dès le temps de la Regence de Mr le Duc de Mayenne, mais qui n'en ayant pas demandé la confirmation au roy Henri IV, ne laissa pas de payer le droit annuel. Il exerça cette charge avec beaucoup de reputation, marchant parfaitement sur les traces de son pere, et ayant sans doute meritè par son esprit, par son grand jugement, par sa probité recon-

tome II, p. 321), et doit servir à rectifier Farin, quand il donna celle du 22 novembre. Voir t. II, p. 177 de l'édition de 1668, copiée par les éditeurs de 1731.

aux de tout le monde, et par sa pénétration dans les affaires, d'avoir des emplois plus considérables. Aussi ses amis le pressèrent de monter à de plus grandes charges. Mais il ne voulut point y songer, n'ayant jamais eu une grande ambition, et craignant surtout beaucoup les emplois, dont il prenoit qu'il ne pourroit s'acquitter sans choquer beaucoup de personnes, ou sans manquer à son devoir. Il fit paroître sa fermeté et sa sagesse dans la commission qu'il reçut pour faire raser Pontorson. Nul de la compagnie ne voulut s'en charger par la crainte qu'on avoit du comte de Montgommery, dont les violences le faisoient redouter de tout le monde, il s'en chargea volontiers : et étant revêtu de l'autorité du Roy, il alla sans crainte à son devoir l'appelloit. Le Comte de Montgommery eut luy même du respect pour sa personne ; et quelque humiliation que lui causast cette affaire, il ne put haïr celuy dont le Roy se servoit pour l'exécuter, et luy donna même plusieurs témoignages de son amitié.

Il épousa Madelaine Beuzelin, sœur du feu sieur de Bomelet Conseiller au Parlement, et tante de Mr de Bomelet son fils à présent vivant (1), Président au mortier du mesme Parlement de Normandie, qui a épousé une des filles de feu Mr de Chauguy Secrétaire et Ministre d'Etat, et tante encore de Madame la Marquise de Haucourt. Il eut d'elle un grand nombre d'enfans, et entre autres MARIE, MADELAINE, GENTIL, HENRY, PIERRE, ANNE, CATHERINE, JOSEPH et AUGUSTIN, dont on parlera dans la suite. Après qu'il eut passé plus de vingt années dans l'exercice de sa charge, vivant dans le monde avec ses amis, qui le recherchoient comme une personne d'une très agreable compagnie, et naturellement fort genereux et magnifique, Dieu le toucha, et luy fit connoître, que ce n'est pas assez pour un chrestien de vivre en honneste homme et en homme d'honneur, mais qu'il falloit faire quelque chose de plus pour le ciel. Il se scrut pour cela d'un homme celebre en ces derniers temps pour sa piété et pour sa doctrine, nommé l'Abbe de Saint Cyran. Le dit sieur Thomas estoit allé expres à Paris pour se plaindre à luy de ce qu'il luy avoit enlevé un de ses meilleurs amis, pour vivre avec luy dans la retraite. Mais il trouva dans l'entretien de ce saint homme quelque

(1) Il fut remplacé, le 7 juillet 1763, par Maximilien Constantin Anzray, Sieur de Courvaudon. Paris, *Histoire de Rouen*, édit. de 1731, II<sup>e</sup> partie, p. 54.



chose de si grand, et vn tel fonds de charité et de lumiere, qu'au lieu de songer dauantage à l'injustice qu'il croyoit auoir receuë de luy, il commença à faire une serieuse reflexion sur soy mesme; il s'appliqua les grandes veritez qu'il entendoit de sa bouche au sujet de la personne qu'il venoit luy redemander; et il résolut dès lors de se détacher du monde, et de s'en separer autant qu'il seroit en son pouuoir.

Estant de retour à Roüen, il decourrit à la Dame son epouse le thresor que Dieu luy auoit fait trouuer à Paris. Elle touchée de Dieu dans l'instant souhaitta avec ardeur d'aller voir aussy ce grand homme. Elle fit donc le voyage; et en reuint heureusement blessée à l'exemple de son mary. Ainsy l'vn et l'autre par vne sainte conspiration commencerent à trauailler à leur salut et à celuy de leur famille. Le dit sieur Thomas vendit sa charge après l'auoir exercée vint et deux ans, et se retira peu à peu avec sa femme du grand monde où ils auoient vécu jusqu'alors, estant nommez communément parmy leurs amis, le prince, et la princesse Thomas, à cause de leur magnificence. Ce changement si soudain surprit beaucoup leurs amis, qui le regarderent d'abord comme vne petite chaleur de deuotion qui ne dureroit pas, et qui n'en eurent pas toute l'estime qu'ils deuoient. Mais sa perseuerance, et l'egalité de vie dans laquelle il continua jusqu'à la fin, s'eloignant de tous festins, de tous diuertissemens, et surtout du jeu qu'il auoit aimé passionnément, le fit ensuite estimer et mesme respecter de tout le monde. Estant connu pour un homme de grand sens et de grande probité, les premieres personnes de la ville et de la prouince auoient recours à luy pour le consulter dans les affaires les plus importantes, et pour luy remettre leurs interets entre les mains; jusques là qu'un des principaux officiers du Parlement a dit de luy après sa mort : Qu'il l'auoit toujours regardé comme son pere, ayant trouué dans son conseil toute la sagesse et toute la penetration possible.

Les princes mesmes et les princesses, et les Ministres d'Estat auoient pour luy une consideration toute particuliere. Monseigneur de Longueuille disoit de luy : Qu'il ne pouuoit luy rien refuser; ce qu'il fit voir particulierement en vne affaire, où Son Altesse estant elle mesme interessée, pour quelque insulte que les habitans de la paroisse du Fossé auoient faite à ses gardes de la forest de Bray, elle ne laissa pas de luy accorder ce qu'il luy demandoit pour les droits

de pasturage de la dite paroisse. Madame la Duchesse de Longueville avoit vne si grande confiance en luy et vne telle estime pour sa vertu, qu'elle luy faisoit cet honneur de l'appeller son amy. Mr le Tellier Secrétaire et Ministre d'estat et depuis Chancelier de France l'a seruy luy et ses enfans en toutes rencontres de tout son credit, et avoit mesme efface sa paroisse du Forse de la carte du logement des gens de guerre.

Il travailla particulièrement à assurer son salut par ses continuelles aumosnes, et par la sainte education qu'il procura à tous ses enfans, n'épargnant rien et s'épuisant mesme pour cela, dans la persuasion ou il estoit, que c'est le plus grand tresor qu'un pere puisse laisser à ses enfans après luy. Nous verrons ensuite le fruit qu'il en retira. Dieu lui envoya les trois dernieres années de sa vie un mal tres sensible, qui eprouva extraordinairement sa patience et qui estant devenu à la fin beaucoup plus violent, nonobstant tous les remedes qu'on luy put faire, l'emporta en la soixante et cinquiesme année de son age. Il laissa à sa famille en mourant le plus grand de tous les tresors qui est celuy de la paix entre ses enfans. Et quoy qu'elle ne soit pas riche des biens de la terre, elle se tient trop heurense d'avoir herite en quelque sorte des grâces et des benedictions d'un pere, qui a toujours travaillé à rendre ses enfans plus agreables à Dieu qu'au monde. Il fut enterre dans l'église de Sainte Croix Saint Owen de Roken sa paroisse, dans le tombeau de son pere, vis à vis de l'Épitaphe de marbre qui est attachée au premier pilier de la nef à main droite, devant le grand crucifix de l'entrée du chœur, l'an 1683. au mois de septembre.

La dame son épouse le survécut de dix neuf ans, ayant toujours persisté dans la mesme pureté. Et estant venue passer les dernieres années de sa vie à Paris, dans l'éloignement de ses parents, afin de pouvoir plus tranquillement songer à Dieu, elle mourut tres chrestienement en l'année 1684. au mois de novembre : et son corps fut transporté, selon son desir, et enterre dans l'église de l'abbaye de Port Royal des Champs, qu'elle avoit toujours tant chérie, à cause de la grande vertu des Religieuses de cette sainte maison, ou plusieurs de ses enfans ont esté élevés dans la crainte de Dieu, et ou deux de ses filles ont esté Religieuses, comme on le verra dans la suite.

MARIE THOMAS fut mariée à un gentilhomme du pais de Caux nommé Pierre le Mazurier sieur de Burdent : et elle en eut un grand nombre

d'enfants, dont l'aîné qui portait le nom de PASTOT, ayant servi le Roy dans la première compagnie de ses Mousquetaires, et ayant monté à la brèche avec les autres à la prise de Mastricht, fut depuis étant lieutenant dans un régiment. Un autre se nomme Paul DE DORDENT, et vit d'une manière très régulière dans l'état ecclésiastique. Un troisième, qui a pris encore le nom de PASTOT, après la mort de l'aîné, ayant servi sur mer plusieurs années, et commandé dans plusieurs charges les gardes de la marine, en qualité de sous-brigadier, de second brigadier, de premier brigadier, de maréchal des logis, s'étant trouvé devant Alger lorsqu'elle fut bombardée en 1688 (1), et dans le combat naval qui fut donné près des côtes de l'Irlande en 1689, contre les Anglois (2), où il perdit treize gardes de la marine à ses costez, de ceux qu'il commandoit, et tout son équipage qui sauta avec l'arrière du vaisseau dans la mer, a reçu du Roi un brevet d'Enseigne de vaisseau, et sert encore à présent en cette qualité sur le vaisseau nommé le Bourbon (3). Un quatrième est encore mort à l'armée. Un cinquième, et un sixième se sont donnés tout à Dieu, s'étant consacrés à la Religion, l'un dans l'ordre de Saint Benoist, et l'autre dans l'Ordre des Chanoines réguliers de Saint Augustin (4). Le dernier de tous qui s'appelle le chevalier de Durdent ayant servi le Roy dans la compagnie des Gentilshommes cadets à Cambray, a esté gratifié d'une lieutenance dans le Régiment Dauphin, où il sert présentement. Il y a eu aussi une fille nommée

(1) 1<sup>er</sup> juillet, Alger fut bombardée pour la troisième fois, et six vaisseaux furent coulés à fond par M. d'Estrées.

(2) L'amiral anglais, Herbert, commandant 22 vaisseaux, fut mis en fuite à Bantry par M. de Châteaurenault, qui n'en avait que quatre.

(3) Un renvoi marginal, de la même main, porte : « Il a depuis été fait lieutenant de vaisseau, et s'est acquitté de cette charge avec beaucoup d'honneur. Il a fait avec le Sieur de Pointis en 1696 le voyage de Carthage, et s'est trouvé avec luy à la prise de cette riche ville, et à plusieurs combats, n'estant revenu en France qu'en l'année 1697 » — C'est pour lui que du Fossé écrivit à M. de Pomponne, huit jours avant sa mort, la lettre où il le priait de le nommer capitaine. Voir plus haut, Pièces justificatives, p. 307.

(4) Un nouveau renvoi, au bas de la page, ajoute : « Ce dernier est présentement prieur de l'abbaye de St. Laurent en Lions, où il vit dans une grande régularité, selon la réforme de Priardel. — La note a pris place dans ce *Manuscrit*, Voir t. I page 10.

MARIE, qui a épousé un gentilhomme de probité, nommé de TOURNEUILLE, avec lequel elle vit dans une union admirable.

MARIE THOMAS ayant renoncé de bonne heure au monde s'est consacrée à Dieu dans l'ordre de Cîteaux, et faite Religieuse dans l'abbaye si célèbre de Port Royal, dont la piété, l'austerité, et la charité l'ont rendue digne de souffrir en divers temps de grandes persecutions de la part des hommes remplis de l'esprit du siècle. La dite Marie Thomas vit encore (1) dans cette sainte maison, et fut estimée et aimée de toutes ses saintes compagnes. [Elle est enfin morte à la fin du mois de septembre (2) 1696. dans une grande piété, après de longues souffrances.]

ANNE THOMAS renonça aussy toute jeune aux engagements du siècle, et se consacra comme sa sœur à Dieu, s'estant faite Religieuse dans la mesme abbaye de Port Royal ou elle avoit esté élevée. Elle y a vécu dans une grande piété et regularité. Et y estant morte, son confesseur, qui est un saint homme, rendit d'elle ce témoignage avantageux, qu'elle avoit vécu comme une vraye Religieuse.

GENTIL THOMAS fut élevé dans la mesme maison de Port Royal des Champs dès l'âge de douze ans. Il avança fort dans ses études ayant bon esprit. Mais lorsqu'il estoit à Paris à la fin de ses études, et que le monde commençoit à le tenter, Dieu l'en enleva tout d'un coup par une mort assez précipitée, lorsqu'il estoit en danger de se laisser aller avec les jeunes gens de son âge.

HENRY THOMAS reçut la mesme éducation que son frere Gentil dans l'abbaye de Port Royal des Champs, où des personnes qui y vivoient dans la piété et dans la retraite avoient grand soin de leur inspirer la crainte de Dieu. Il avoit très peu d'ouverture pour les études. Ainsi à l'âge de seize ou dix sept ans il les quitta tout à fait, et s'appliqua par le conseil de pater à rendre quelques services aux Religieuses de Port Royal, au dehors de leur maison, comme quelques autres personnes de qualité qui y estoient retirées. Le démon l'ayant tenté de quitter une vie si sainte, pour s'engager dans le

(1) Cette Chronologie fut donc composée avant 1696, date de sa mort.

(2) Attention à cette date qui n'est pas au tout l'auteur s'est trompé, elle est le 1. Octobre 1696.

monde, il fit un voyage à Rouen; d'où il retourna bientôt en l'abbaye de Port Royal des Champs, y reprendre les mêmes exercices de piété. Et il y mourut peu de temps après; et fut entermé dans le Chapitre des Dames Religieuses à cause que l'église qu'on rebâtissoit en ce même temps, estoit toute renversée.

CATHERINE THOMAS, ayant esté élevée des son enfance dans cette même maison de Port Royal, n'eut point la force de suivre l'exemple de ses deux sœurs qui s'y estoient faites Religieuses. Mais voyant qu'elle en sortit pour vivre dans le monde, elle renonça devant Dieu au mariage; et trouvant dans la maison de son père et de sa mère des exemples domestiques d'une piété singulière, elle s'appliqua à les imiter. Elle avoit beaucoup de charité pour penser les playes des pauvres malades de la campagne. Et si elle ne put embrasser les austérités de la vie Religieuse, Dieu ne laissa pas de l'éprouver durant la plus grande partie de sa vie par des souffrances presque continuelles, dont la violence même estoit telle en certain temps, qu'elles sembloient estre presque au dessus de ses forces. Dieu la soutint néanmoins jusqu'à la fin. Et ses maux ayant augmenté la dernière année de sa vie, elle mourut dans la crainte de Dieu à l'âge de quarante ans (1), et fut entermée dans l'église du Fosse, devant la chapelle de la Sainte Vierge, au mois de juillet de l'année 1680. estant beaucoup regrettée des pauvres et des malades pour qui elle avoit une grande charité.

PIERRE THOMAS du Fosse a eu le bonheur d'estre élevée dans la crainte de Dieu avec ses deux frères Gentien et Henry, en l'abbaye de Port Royal des Champs. Lorsqu'il fut devenu grand, il s'attacha auprès de Messire Antoine le Maître, le plus grand Orateur de nostre siècle, et dont le mérite extraordinaire fut récompensé par un brevet de Conseiller d'Etat dès l'âge de vingt six ou vingt sept ans. Le digne le Maître ayant renoncé au monde et à toute la fortune du siècle, au milieu de l'éclat de sa plus grande réputation, s'estoit retiré dans cette même abbaye de Port Royal, où il vivoit dans une grande piété, dans les exercices de la pénitence, et dans la lecture des Saints Peres de l'Eglise, qui faisoient alors avec la Sainte Ecri-

(1) Son acte de décès ne lui donne que trente-six ans. Voir plus loin, aux Additions la t. III, pour la page 169

ture le sujet de ses principales meditations. Le dit sieur du Fosse s'attacha donc particulièrement auprès de luy, qui eut la honte de s'appliquer à le former, le faisant travailler conjointement avec soy, et prenant la peine de corriger ses traductions et ses compositions, afin de le rendre peu à peu capable de travailler quelque jour pour l'Eglise.

Le premier ouvrage auquel il eut part, fut celuy de la traduction nouvelle de S. Jean Chrysostome, pour laquelle il alla à Paris renvoyer plusieurs Manuscrits, qui leur servirent ensuite beaucoup pour faire ensemble cette nouvelle traduction. Après la mort du dit sieur le Maître, il fut obligé, à cause de persecutions que l'on faisoit à l'abbaye de Port royal, de sortir de cette maison. Ce fut alors qu'il apprit expressément la langue Espagnole pour traduire en françois la Vie de Dom Barthelemy des Martyrs archevesque de Brague, par le Conseil de Messire Louis Isaac le Maître de Sacy, que sa pieté et ses ouvrages ont rendu tres celebre, et qui se servit de sa traduction pour en composer la Vie de ce saint prelat de Portugal.

Le dit sieur du Fosse s'appliqua ensuite à faire la Vie de S. Thomas archevesque de Cantorbéry et Martyr, qui est dediee au Roy, comme au successeur d'un prince qui donna sa protection à ce grand Saint dans son royaume, lorsqu'il estoit si cruellement persecuté par le roy d'Angleterre. Il fit depuis l'histoire de Tertullien et d'Origenes, ces deux grands hommes de l'antiquité, en faisant voir par des preuves originales, que ce premier a esté véritablement aposthat de la foy et schismatique ; et que ce dernier, quoy qu'il ait avancé des erreurs dans ses écrits, et qu'on luy en ait aussy suppose plusieurs, a toujours conservé l'esprit et le cœur tres catholique, n'ayant jamais soutenu aucune erreur avec obstination, et s'estant tenu invariablement vny et soumis à la Sainte Eglise.

La raison toute particuliere que le dit sieur du Fosse eut avec un ancien Officier de l'armée, nommé le sieur de Pontis, luy donna lieu de remarquer tant d'evenemens extraordinaires dans sa vie, tant de conduite et de jugement, et une conduite de Dieu si admirable et si misericordieuse à son egard, qu'il resolut d'en composer des Memoires, qui ont paru sous le nom de Memoires de Pontis ; ou les jeunes gens peuvent trouver plusieurs regles pour se conduire sagement dans le grand monde et dans les armées, et pour corriger les faux prejugez qui régnerent ordinairement en cet âge. On y voit

aussy par l'exemple de ce grand homme de guerre, qui quitta tout pour servir Dieu dans la retraite, combien le joug du Seigneur est plus doux que celui du monde, à ceux qu'il luy a plu de remplir de son Esprit.

Le dit sieur du Fossé ayant toujours conservé une liaison très intime avec le dit sieur de Sacy, pour qui il avoit vne entière ouverture de cœur et de conscience, se retira avec luy dans vne mesme maison à Paris, dans la grande rue du faubourg Saint Antoine. Ce fut là que Dieu permit qu'il leur arriua vn grand sujet d'humiliation selon le monde, et de gloire devant luy. Les hommes ambitieux et amoureux d'eux mesmes, comme les appelle Saint Paul, persecutant depuis long temps l'abbaye de Port Royal par vne secrette jalousie, se faisoient vn point de conscience de persecuter en mesme temps tous ceux qui y avoient vne particuliere relation. S'estant donc imaginez que la maison où demeuroient les dits sieurs de Sacy et du Fossé estoit vne retraite de gens opposez à leurs interets, ils obtinrent par leurs intrigues, que le Roy donna vn ordre, que l'on iroit se saisir de cette maison, comme d'un lieu où il se tenoit des cabales contre l'Eglise et contre l'Estat ; quoy que ceux qui y estoient au nombre de quatre ou cinq, ne s'appliquassent qu'à des exercices et qu'à des études de pieté. La preuention qu'on avoit donnée au Roy sur ce sujet estoit telle, que le colonnel des Gardes Suisses, nommé Molondin, et le lieutenant colonnel son fils eurent ordre d'inuestir cette maison avec quarante ou cinquante soldats de leur compagnie, qui dès six heures du matin monterent au nombre de sept et vn sergent par la fenestre du cabinet du sieur du Fossé qui s'habilloit fort paisiblement dans sa chambre, et qui les ayant tout d'un coup apperceus, leur demanda fort etonné de quelle part ils venoient. Ils luy répondirent en tenant la main sur la garde de leur épée ; que c'estoit de la part de Mr le Colonel. Lorsqu'il songeoit en luy mesme quelle pouuoit estre la cause d'une telle insulte, n'en trouvant aucune, les Suisses estant descendus allèrent ouvrir la porte de la rue à leurs camarades, au colonnel, au lieutenant colonnel, au lieutenant civil de Paris accompagné de trois commissaires, et au lieutenant du chevalier du Guet accompagné de ses archers. Dans l'instant on pose des sentinelles et des corps de garde en divers endroits, et on se rend maistre de tous les postes differens de la maison, de mesme que si ç'auoit esté vne place de guerre. Le lieutenant civil monte en mesme temps et entre



Dans la chambre du sieur du Fosse, lequel ne put s'empescher de luy  
parler avec quelque chaleur, qu'il estoit extrêmement etonné de voir  
tant de monde, et surtout de l'entrée si extraordinaire de tous ces  
bruits qui estoient montez par la fenestre de son cabinet, quoy qu'on  
neust jamais refuse la porte a personne. Sur ce que le lieutenant civil  
luy témoigna, que c'estoit un ordre du Roy, il luy repartit avec force,  
qu'il avoit peine à le croire, et qu'il estoit moüy, qu'on fist entrer  
les soldats par les fenestres en plein jour dans la maison d'un gen-  
tilhomme qui n'avoit jamais rien fait contre le service du Roy et  
contre l'Etat. Il repeta les mesmes choses au Colonel qui le sui-  
voit, et il luy dit mesme apres, qu'il avoit quelque confusion pour  
luy, de ce qu'estant destine par sa charge à garder la personne du  
Roy, il estoit employé à venir arrester avec tant d'eclat quatre ou  
cinq personnes qui ne songeoient qu'à prier Dieu.

Ensuite d'un long interrogatoire, qui fit connoistre à ceux qu'on  
interrogea, que la seule jalousie avoit part à cette persecution, le  
sieur du Fosse demeura avec les autres pendant quinze jours sous la  
garde du lieutenant du chevalier du Guet. Et au bout de ce temps,  
quoique son innocence et celle de ses amis fust tres bien connuë,  
la violence de leurs ennemis l'emporta sur la justice : ainsi ils furent  
tous conduits à la Bastille. Mais M. le Tellier ministre d'Etat fit  
bientost sortir le sieur du Fosse et l'un de ses freres dont on parlera  
plustôt, qui estoit venu demeurer avec luy au sortir du College.

Depuis ce temps il s'appliqua à travailler par l'avis du sieur de  
Sacy, à la composition des Vies des Saints ; dont il a donne le mois  
de Janvier et le mois de Fevrier au public. Mais lorsqu'il estoit tout  
occupé à ce travail, pour lequel Dieu luy avoit donné une forte in-  
clination, le sieur de Sacy estant venu à mourir, il a esté obligé de  
recontinuer l'ouvrage de la Vie des Saints, pour s'appliquer à don-  
ner au public la traduction avec les commentaires du reste des livres  
de l'Ecriture Sainte, pour ne laisser pas l'ouvrage du dit sieur de  
Sacy imparfait.

Joséph Thomas estoit jumeau et l'aîné de celuy dont nous parlerons  
plustôt. Il fut élevé avec grand soin dans la crainte de Dieu ; et  
ayant vécu avec beaucoup de piété, il mourut de mesme, ayant esté  
saint de ce monde, fort jeune, et avant que la malice du siècle eut  
pu corrompre son cœur. Il est enterré dans S<sup>te</sup> Marguerite à  
Paris.



**AUGUSTIN THOMAS** le jumeau de Joseph, et le dernier de tous les enfans du dit feu sieur Thomas fut eleué dans la crainte de Dieu avec son frere dès son plus bas âge. Estant grand, il achepta vne charge de Maistre des Comptes de Normandie ; et après l'auoir exercée durant quelques années avec honneur et reputation de grande probité, il la vendit pour se venir établir à Paris, où il s'est marié. Il a épousé Catherine Agnès le Maistre, et a trouué dans ce mariage vne alliance tres honorable et tres sainte. Car son Eponse a le bonheur d'auoir pour grands oncles Henry Arnauld tres saint évesque d'Angers, Robert Arnauld seigneur d'Andilly, et Antoine Arnauld docteur de Sorbonne, deuenu si celebre dans ce dernier siecle (1) par les saints ouurages qu'il a composez pour la deffense de la pureté de la morale de Jesus Christ contre le relaschement de plusieurs Casuistes, et de la vraye doctrine de l'Eglise sur le sujet de la Grace du Sauueur, et des veritez combattuës par les Caluinistes ; et par les continuelles persecutions qu'il a souffertes de la part de ceux qui ne peuuent supporter qu'on découure leurs égaremens. Elle a eu pour ses grand meres, Madame Arnauld, et Madame le Maistre, qui apres auoir vécu saintement dans le monde et dans le mariage, se firent Religieuses dans l'abbaye de Port Royal souz la conduite de la R. Mere Marie Angelique et de la R. Mere Agnès de S. Paul Arnauld, filles de la ditte dame Arnauld, et sœurs de la ditte dame le Maistre. Ses oncles paternels estoient Antoine le Maistre, ce grand homme dont on a parlé [à] l'article de Pierre Thomas ; le sieur de Sacy, dont on a aussy parlé sur le mesme article ; et le sieur de Sericourt, qui après auoir seruy dans les armées, se retira avec ses freres pour seruir Dieu dans la solitude et la penitence ; a vécu et est mort comme eux tres saintement. Son pere estoit fils d'Antoine le Maistre qui estoit Maistre des Comptes à Paris, et fort riche, mais qui gouerna mal ses affaires. Sa mere se nommoit de Boisgues et estoit de bonne maison, de la ville de Bordeaux, et tres bien alliée.

Le sieur de Sacy fut proprement celuy qui fit le mariage de sa niepce, et qui le fit dans des vœux toutes chrestiennes, songeant principalement à attirer sur l'epouse les benedictions du ciel. Il en-

(1) Ces trois derniers mots, que du Fossé, mort en 1698, n'a jamais pu écrire, sont pour sûr une addition postérieure sur le **Manuscrit** de la GÉNÉALOGIE.

voya pour cela quatre cents francs à l'hospital general. Et à la naissance du premier enfant, il envoya à un pauvre enfant de la campagne une layette toute semblable à celle dont il fit present pour son petit neveu; et eut soin de la nourriture de ce pauvre en qui il regardoit Jesus Christ, voulant attirer par cette charité la misericorde de Dieu sur les enfans de sa nepee. De ce mariage vraiment chrestien sont sortis plusieurs enfans, l'aîné, qui se nomme, Antoine Augustin Thomas de la Motte, qui a esté tenu sur les fons par Messire Antoine Arnauld son oncle, et par Madame Thomas sa grand mere; un autre nomme, Pierre François Thomas du Mesnil, qui a esté tenu sur les fons par le sieur du Fosse son oncle, et par Mademoiselle de Vertus sœur de M<sup>r</sup> le comte d'Avaucour; une fille nommée Marie Henriette Agnes, tenue sur les fons par Messire Henry Arnauld euesque d'Angers son grand oncle, et par Madame Durdent sa tante dont il a esté parlé cy devant; un autre nomme François Gentien Thomas de Beauchet, tenu sur les fons par M<sup>r</sup> le Cauchois avocat en Parlement, et par M<sup>lle</sup> le Maistre sa tante maternelle, et nepee, comme sa mere, à la mode de Bretagne, de M<sup>r</sup> de Pomponne Secrétaire et Ministre d'Estat.

[Antoine] AUGUSTIN THOMAS DE LA MOTTE, est entre dans le service sur mer, et a esté fait garde de la marine en 1697. à la recommandation de M<sup>r</sup> de Pomponne. »

Dans cette Généalogie des enfans de son frere, du Fosse n'a parlé que de ceux qui ont survécu, puisqu'il n'est point fait mention de l'un d'eux, né le 3 avril 1680, et dont voici l'acte de décès, consigné dans le Registre de l'église du Fosse. — Il en parlera, page 397.

« Louis François fils d'Augustin Thomas escuyer sieur de Bos roger  
« âgé de neuf jours deceda le quatorz.esme jour d'avril 1680 et fut  
« inhumé le lendemain dans l'église proche l'autel de la Vierge.  
« Nicolas Petit chez lequel il estoit pour estre nourry et Georges  
« Dutil voisin du d<sup>l</sup> Petit ont assiste à son inhumation. »

NICOLAS PETIT.                      GEORGES DUTIL.

(Communication de M. Malcorne).

Pour completer la Généalogie de la famille Thomas, du côté maternel, et pour en retracer toutes les branches, il faut consulter la consciencieuse étude intitulée *ATREAY, Prieure, Barons et Baronnie*, que M. d'Estaintot vient de donner dans le *Précis des travaux de*

*l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen* pendant l'année 1877-1878, pages 268-333. On y retrouvera, avec des détails plus nombreux et plus précis, pour le côté maternel, tous les noms cités par du Fossé dans la Généalogie de sa famille. Tels sont, par exemple, ceux des Dyel, des Beuselin, des Bosmelet, des Chavigny, des Mailly d'Haucourt, et autres.

On peut même dire que l'une est le complément indispensable de l'autre, et notre GÉNÉALOGIE vient développer le chapitre : « A. — *Les derniers Barons* », que M. d'Estaintot n'avait fait qu'esquisser, en renvoyant aux *Mémoires de Thomas du Fossé*. Mais notre auteur les a fort heureusement complétés, par le travail, tiré des Archives de sa famille, que nous publions, à cause de son incontestable utilité pour éclairer l'ensemble des *Mémoires*.

---

## II.

# TESTAMENT OLOGRAPHE

DE

PIERRE THOMAS DU FOSSÉ.

« Au nom du Pere, et du Fils, et du Saint Esprit. Comme je ne puis assez rendre grâces à Dieu de l'éducation si chrétienne que j'ay eu le bonheur de recevoir dès mon enfance dans l'Abbaye de Port royal des champs, et de l'union si étroite qu'il m'a fait avoir avec ses fidèles serviteurs ; Je me sens aussi obligé de luy demander tres humblement pardon, d'avoir si peu répondu à tant de grâces dont il m'a comblé ; et de supplier tous ceux qui ont quelque charité pour moy, de m'accorder leurs prières, pour m'obtenir sa miséricorde dont j'ay un si grand besoin. Après avoir protesté, que je veux mourir, comme j'ay toujours vécu, dans la foy de l'Eglise catholique,

apostolique et Romaine, hors laquelle je sçay qu'il n'y a point de salut ; je supplie mon tres cher frere, de vouloir bien exécuter ma derniere volonté, marquée cy après, lorsqu'il aura plu à Dieu de m'appeller à luy ; étant persuadé, que je ne dois point m'adresser à d'autres qu'à luy, pour cela.

J'aurois désiré, en cas que je meure à Paris, d'estre enterré dans l'Eglise de Port royal des Champs, où ma mere a été enterrée, avec un de mes freres, et une de mes sœurs. Mais comme il importe peu, où mon corps soit mis après ma mort, pourueù qu'il soit en terre sainte, et qu'il est peut estre plus avantageux d'éviter tout éclat, je demande seulement d'estre enterré dans l'église de ma paroisse, sans tenture, et d'une maniere qui fasse connoître, que j'ay renoncé aux pompes du siecle. Et en ce cas, je lègue, et donne aux pauvres de ma paroisse la somme de deux cents liures, une fois payée ; sçavoir cent liures aux pauvres malades, et cent liures aux pauvres honteux. Que si je meurs au Fossé, je souhaite estre enterré dans l'église du dit lieu près du corps de feu ma sœur, et de celuy de mon petit neveu, devant l'Autel de la Sainte Vierge, à l'intercession de laquelle j'ay toujours eù une confiance particuliere. Et, soit que je meure au Fossé, ou à Paris, je donne aux pauvres de laditte paroisse du Fossé, la somme de cent liures une fois payée.

Je donne et lègue à l'église du Fossé vingt liures de rentes, au denier dix huit, qui est le tau du Roy en Normandie (1), à prendre sur mes meubles ; à moins que mon frere n'aime mieux luy assigner la rente de quinze liures dix sols, qui m'est due par un nommé Jacques Guyon, avec celle de cent dix sols que me doit un nommé Leroy de la paroisse de Longmesnil, et cela pour fonder à perpétuité dans la ditte église du Fossé, pour feu ma sœur qui y est enterrée, et pour moy, deux services ou obits, qui se diront, l'un, le jour de sa mort, qui est au mois de juillet ; et l'autre, le jour de la mienne : les dits obits consistant chacun en l'office des Laudes des Morts, et en une grande et une petite messe.

Je ne donne rien en particulier à mon frere ; parce que je luy laisse tout, comme à mon unique heritier.

(1) « Le Roi a fixé les rentes au *denier* 20. à la vingtième partie du principal. » *Dictionnaire de Trévoux*. — Le taux du Roi était donc de 5 %, partout ailleurs qu'en Normandie, où il était de 5 1/2, comme ce passage le prouve.

Je donne à ma sœur du Bosroger les deux croix d'or, dans l'une desquelles est une portion tres auerée du bois de la vraye croix de Nostre Seigneur, que j'auois accoutumé de porter toujours sur moy; ma bourse de jettons d'argent; mon chappelet de cocos garni de médailles d'or et d'argent; et ce qui se trouuera après ma mort, de volumes imprimez de l'histoire de l'Eglise de M<sup>r</sup> de Tillemont, que je la prie d'agréer, comme une petite marque de ma tres humble reconnoissance, de toutes les peines qu'elle a bien voulu prendre pour moy dans mes maladies.

Je donne à ma sœur de Durdent mon Ecriture Sainte reliée en partie en maroquin de leuant, pour marque de mon affection. Et en cas que Dieu eust disposé d'elle auant moy, je donne cette même Ecriture sainte à mon neveu l'abbé de Durdent son fils aisné. Aussi c'est mon intention qu'il l'ait après sa mort, si elle me survit; parce que c'est un liure qui lui conuient mieux qu'à ses autres freres.

Je donne à mon neveu Antoine Augustin Thomas de la Motte les deux grands volumes de l'Atlas; le gros dictionnaire de M<sup>r</sup> Danet in quarto; le dictionnaire de Furetieres en trois volumes in folio; les deux mois de Januier et de Feurier des Vies des Saints in quarto, reliez en maroquin de Leuant; et les Plaidoyers de son oncle feu M<sup>r</sup> le Maistre en un grand volume in folio (1).

Je donne à mon neveu et filleul Pierre François Thomas du Mesnil l'ameublement de ma chambre de Paris, sans y comprendre neantmoins le grand crucifix, et le grand tableau de la Sainte Vierge, qui demeureront à mon frere. Je comprends dans le dit ameublement mon cabinet de bois de noyer. Je luy donne en outre les volumes de l'histoire des Empereurs de M<sup>r</sup> de Tillemont qui se trouueront après ma mort; et une douzaine d'autres liures in octauo et in quarto à son choix.

(1) La Bibliothèque publique de Neuchâtel possède un assez grand nombre de livres de Théologie et de Jurisprudence, venus du château du Fossé, après la Révolution de 1789. Ces derniers, presque tous in-f<sup>o</sup>, portent dans une vignette avec les armes des du Fossé : « *Ex Bibliotheca D. Thomas Du Fossé in suprema Normannia curia Senatoris.* » Ils appartenaient à Antoine Augustin Thomas, S<sup>r</sup> du Fossé, conseiller au Parlement, en 1737. — La même Bibliothèque possède les *Plaidoyers et Harengues de M. Le Maistre*, par Issali, 1657, in-f<sup>o</sup>, Pierre Le Petit. C'est peut-être l'exemplaire dont parle le Testament.

Je donne à ma nièce Marie Henriette Agnès, mon petit cabinet d'ébène, et mon petit buste de Mr Arnould son oncle; quatre douzaines des meilleures serviettes qui se trouveront parmi mon linge après ma mort, avec une paire de draps fins; et en outre ma Semaine Sainte in octavo, reliée en maroquin, l'Histoire de la Bible in quarto, ou sont les figures; et tous les volumes que j'ay de l'Année Chrétienne de Mr Le Tourneur, avec la Vie de Jesus Christ du même auteur. Je la prie de s'appliquer à connoître dans ces livres combien elle est obligée de mépriser la vanité du monde, si elle veut se sauver.

Je donne à mon Neveu François Gentien Thomas de Beaulieu, l'Estampe de Mr Arnould, celle de Mr de Sacy, et celle de Mr le Maître, toutes trois à cadres dorez; et en outre les cinq volumes in octavo de la description de l'Univers; le petit dictionnaire in quarto de Mr Danet; les Essais de Morale de Mr Nicole; le Cicéron en dix volumes de l'impression d'Hollande; et les deux volumes in quarto des Voyages d'Orient.

Je donne à ma petite niece qu'on nomme de Aupigny, mon écuelle d'argent, mon étuy de table, où est le couteau, la cuillier, et la fourchette d'argent; mon petit chandelier d'argent, la garniture de fayence qui est sur mon cabinet de bois de noyer; et une douzaine de livres in octavo, au choix de ma sœur de Bosroger sa mere.

Je donne au chevalier de Durdent mon neveu et filleul, ce qui se trouvera dû de mes tontines au temps de ma mort, et une douzaine de mes livres au choix de mon frère. Je ne luy laisse rien davantage; luy ayant donné 50 livres de rente à prendre après la mort de sa sœur, sur la rente que je luy fais depuis son mariage.

Je donne à Madame de Mongobert le reliquaire que ma sœur Melthide m'auroit donné, et je la prie de l'agréer, comme une marque de ma tres humble reconnaissance des bontez qu'elle a toujours eues pour moy: la suppliant neantmoins de vouloir bien le laisser après sa mort à mon frere, à cause de la vraye croix de Nôtre Seigneur qui est dedans, et que je souhaiterois qu'elle ne tombast point en d'autres mains que celle de nôtre famille.

Je donne à Mr le Vicere de Saint Estienne du Mont, mon petit crucifix de bronze, qui est dans mon petit cabinet de Paris, le suppliant tres humblement de me continuer sa charité après ma mort par ses prieres.

Je donne à Mr le curé du Fossé ma croix de cœiure doré, où il y a des Reliques, et mon Breuiare de Cluny, avec les deux volumes in quarto de l'Histoire des Variations faite par Mr de Meaux ; me recommandant aussi instamment à ses prieres.

Je prie mon frere de donner à Mr de Pretot mon neveu, quelque chose qui serue seulement à luy marquer mon souuenir.

Je donne à François Legay mon valet de chambre, s'il est encore à mon seruice, cent cinquante liures de rente viagere, que je souhaite luy estre payées exactement, à cause des bons et longs seruices qu'il m'a rendus. Et en outre, je luy donne tous mes habits, sans rien excepter, chappeaux, et souliez ; mes chemises, et caleçons, chaussettes, et autre menu linge.

Je donne à chacun de mes autres domestiques, une année de leurs gages, pardessus ce qui leur sera dû à ma mort ; laissant à mon frere la liberté de leur donner quelque récompense, s'ils le quittent, et s'il le juge à propos.

Je donne au laquais qui se trouuera actuellement à mon seruice ; pourueu qu'il y ait été deux ou trois ans, la somme de 150 liures une fois payée, pour luy faire apprendre mettier.

Je donne à Anne Senrie fille de chambre de ma sœur, en cas qu'elle soit encore à son seruice, la somme de 50 liures une fois payée, en reconnoissance des seruices que j'ay receus d'elle.

Je prie mon frere d'acheuer de payer a Pierre de Caux les 150 liures que ma mere luy auoit laissez, en luy comptant ce qui se trouuera marqué sur mon Mémoire : et de luy payer en outre à son loisir la somme de cent liures que je luy donne pour les seruices qu'il m'a rendus.

Je suplie mon frere et ma sœur de ne point trouuer mauuais que je fasse icy un peu de donations, qui sont de justice et de deuoir ; se souuenant, s'il leur plaist, que j'ay ménagé, le mieux que j'ay pu, pendant ma vie, le bien que Dieu m'auoit donné, pour faire subsister toute la famille, et luy attirer sa benediction par mes aumônes, quoy que moindres, que je n'aurois souhaitté, et que j'en auois besoin pour l'expiation de mes péchez. Je les supplie de me pardonner toutes les fautes que j'ay commises à leur égard, et de ne me point oublier deuant Dieu, dans leurs prieres, et dans leurs aumônes. Je les conjure de s'appliquer principalement à procurer jusqu'à la fin une éducation vraiment chrétienne à leurs enfants, et

semblable à celle que nous avons eue le bonheur de recevoir par les soins de feu mon pere ; de leur remettre sans cesse devant les yeux les exemples de pieté que leur ont donné leurs oncles Mr le Maistre, de Sacy, et de Sencourt, et leurs tantes les Meres Angelique, et Agnez Arnould ; sans parler de toutes les autres personnes de cette famille de Saints et de Saintes, dont le souvenir doit faire toute leur gloire , comme l'union que j'ay eue le bonheur d'avoir avec elles, a été le commencement et la source de toutes les graces que Dieu m'a faites. Je le prie de tout mon cœur, de vouloir repandre toutes sortes de benedictions sur mes neveux, et sur mes nieces, et je leur demande, qu'ils veuillent bien joindre tous ensemble leurs prieres , afin d'obtenir la misericorde de Dieu pour leur oncle, qui les a toujours aimez tres tendrement.

J'ay escrit moy même, et signé ma ditte dernière volonté, à Paris, ce huitieme jour de Mars, de l'année mille six cens quatre vint dix sept

THOMAS DU FOSSE. (Avec paraphe.)

Ce 8 avril de la même année 1697 J'ay relu mon testament escrit cy dessus, et l'ay approuvé de nouveau ; laissant neantmoins la liberté de mon frere, de retenir pour soy mon Ecriture sainte, reliée en partie en maroquin du Levant, et de donner la sienne en la place à ma sœur de Burdent ; comme aussy de ne rien deranger de mes meubles, et de mes livres, mais de s'en servir sa vie durant, s'il le juge à propos ; pourveu que la propriété en soit assurée à mes neveux et nieces ses enfants, conformément à la donation que je leur en ay faite. Je luy laisse aussy la liberté de distribuer luy même, et à sa commodité, les deux cens livres que je lègue aux pauvres honteux, et aux pauvres malades de ma paroisse, en cas que je meure à Paris, sans qu'il soit obligé en aucune façon d'en rendre compte à personne ; parce que je connois sa pieté et sa sagesse. Ce que j'ai signé le jour et an que dessus.

THOMAS DU FOSSE. (Avec paraphe.)

Comme je ne sçay, à cause de l'estat où je me vois, si je pourray achever les Memoires que j'ay commencez, je supplie tres humblement mon frere et ma sœur, de ne les point publier, qu'ils ne les aient fait examiner et corriger par Mr le Mettayer, qui ne me refusera point ce service après ma mort. J'aurois beaucoup souhaité de les



renvoir moy même, et d'y faire beaucoup de corrections, avant que de les exposer à la lumière d'une personne si éclairée. Car cet ouvrage a été fait un peu promptement, et, comme l'on dit, *currente calamo*. C'est pourquoy il y auroit de la conscience à le donner tel qu'il est. Et c'étoit bien mon dessein, d'y faire beaucoup de changemens, et d'y ajouter aussy bien des choses qui y manquent. Mais si c'est la volonté de Dieu, de m'appeler à luy, avant que je le puisse exécuter, je prie encore une fois mon frere et ma sœur, de ne rien faire, que par le conseil de cet amy, tres capable de réformer ce qu'il y aura de deffectueux dans ces Mémoires, qui auroient pu, ce me semble, estre utiles au public, s'ils auoient été en l'état où j'eusse bien souhaitté pouvoir les mettre, avant que de mourir. Mais il faut s'abandonner à la volonté de Dieu, et estre bien aise qu'elle s'accomplisse, pour sa gloire et nostre salut. J'ay écrit et signé cecy, ce 16. de Feurier mille six cents quatre vint dix huit. .

THOMAS DU FOSSE. (Avec paraphe.) »

L'original de ce Testament olographe se trouve, aujourd'hui, au château du Fossé, entre les mains de M. Abel de Bosmelet, qui nous l'a communiqué avec sa complaisance habituelle. Il est sur une feuille de papier timbré, grand format, dont il occupe, avec les deux codicilles, le recto et le verso du premier feuillet, et la moitié du recto du second feuillet. L'écriture en est remarquablement ferme, nette et belle.

---

### III.

## PERMISSION D'APPOSER UNE ÉPITAPHE

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT,

A PARIS.

« NOUS, MARGUILLIERS DE L'ŒUVRE ET FABRIQUE DE L'ÉGLISE de St Estienne du mont a Paris reconnoissons auoir permis a M<sup>re</sup> Au-

Jean Thomas Escuyer Seigneur du Fosse et autres lieux de faire  
poser une Epitaphe a la memoire de feu messire Pierre Thomas  
Escuyer seigneur du Fosse et autres lieux son frere au puy  
de Paris ou il est enterre laquelle Epitaphe n'excedera un pied dix  
pouces de largeur et trois piedz et demy de haulteur et a le dit sieur  
du Fosse fait present a l'œuvre de la somme de vingt liures qui a  
este mise es mains de Monsieur Hurault procureur au Chastelet mar-  
challier comptable de present en charge. Fait a Paris en la Chambre  
du Tresor de la dite Eglise ce vingtième februar mil sept cens.

Halle Trifault Duchaussois Hurault. »

(Archives du Château du Fosse).

La permission ci-dessus est sur une feuille de parchemin, avec les  
seins et paraphes des signataires. On lit également *Trifault* ou *Ty-  
rault*.

Nous ne savions pas le lieu précis de la sepulture de du Fosse,  
mais le soin de son fidele secretaire, Le Gay, qui a mis la note sui-  
vante sur le repli d'un extrait du Testament de son maître « In-  
titulément du Testament de Mr du Fosse en date du 18<sup>e</sup> mars 1697.  
decédé, le 4<sup>e</sup> novembre 1698. inhumé le 6 dudit mois en l'Eglise  
de St Estienne du Mont autour du chœur de la chappelle de la  
Vierge, agé de 63 ans environ. Son cœur a été porté à P. R. d.  
Champs, ou sa Mere, un frere et une sœur sont inhumez. »

Voilà une note d'autant plus utile que toute trace de l'epitaphe a  
disparu, aujourd'hui, par suite de reconstructions modernes dans la  
chapelle en question. Une chapelle du bas côté de droite, appelée  
*chapelle de l'Osuaire*, contient six panneaux de bois peints, en  
vert sombre, recouverts de lettres d'or. Ils sont consacres: « A la Me-  
moire des personnages celebres enterres dans les Eglises, Abbayes,  
Couvents, etc, réunis a cette paroisse. » On y lit, entre autres  
noms se rattachant à Port-Royal, ceux d'Antoine le Maistre, Le  
Maistre de Sacy et Racine transférés apres la destruction de Port-  
Royal des Champs. Celui du graveur Daniel Bortelmels. Du Fosse ne  
s'y trouve pas, parce qu'il n'y eut pas de translation pour lui. Mais  
cette circonstance ne l'a pas sauve d'un complet oubli. Notre texte  
pousse à penser qu'on retrouverait son corps sous l'une des dalles de  
la chapelle de la Vierge de St Estienne du Mont. Mais l'inscription

a disparu, moins heureuse que celles de Pascal et de Boileau, placées sur les piliers des deux chapelles voisines de la chapelle de S<sup>te</sup> Geneviève. — Au lieu de 18 mars, Le Gay aurait dû mettre 8.

---

#### IV.

##### DIVERSES

### ÉPITAPHES DE M. DU FOSSE.

#### I. DANS L'ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT.

NOBILIS ADMODUM VIRI D. D.

PETRI THOMAS DU FOSSE

*Epitaphium.*

Hic in pace quiescit,  
Semper qui pacem intus in se fovit,  
In aliis consilio et prudentiâ promovit.

Amans nesciri,  
Secessum quæsit, in quo, cæteris ignotus et sibi, delitesceret  
Uni Deo notus.

Oves Christi dignus qui duceret, doceret, pasceret,  
Elegit ovis ipse regi, doceri, pasci.

Desideratus in clero, laïcus cælebs vixit,  
Norma sacerdotum  
Castitate, zelo, scientiâ, oratione, charitate.

Divùm facta libris docuit, moribus expressit,  
Et legi divinæ dum lucem scholiis dedit,  
Ipsi divina lex lux fuit,  
Quâ per latentes hostis tenebrosi insidias  
Securus et inoffenso pede pergeret ad patriam.

Diutinam ac insolentem ægritudinem sic passus est,  
Ut pati non videretur ;  
Nam paternas Dei in morbo filius agnoscens manus,  
Illi silentium sacravit, cui vocem dicaverat.

Siluit lingua : at non quievit animus ;  
Et quem per vitam nihil unquam advocavit ab opere,  
Otium in extremis  
Mors non occupavit.

Cette Inscription se trouve imprimée sur le recto d'un feuillet  
elle occupe en entier, et reliée après le troisieme des vingt-huit  
feuillets blancs qui terminent le tome II du Manuscrit.

Elle a été déjà publiée par le premier éditeur des MÉMOIRES, à la  
tête de la *Vie de M. Thomas du Fossé*, avec quelques changements  
dans la disposition, et une traduction qui tourne à la paraphrase.  
(pages XXXVII — XL.)

Nous n'en détachons que l'avis placardé en tête de l'Épitaphe.

« Un des amis de M. du Fossé lui a dressé une autre Épitaphe, qui  
mérite bien de trouver ici sa place. »

Il dit : « autre épitaphe », parce qu'il a publié également celle  
qui va suivre, mise sur le cœur de M. du Fossé, déposé dans le bas-  
côté gauche du chœur de l'Eglise de Port-Royal des Champs.

2. DANS L'ÉGLISE DE PORT-ROYAL DES CHAMPS.

*Epitaphe.*

*Quem virus concupierat  
tumulum PETRUS THOMAS  
DU FOSSE, hunc ipsius cor-  
di restituit pietas suorum.  
Hic nutritus à puero hausit  
pietatem, quæ sic lucentem  
temperavit facem, ut num-  
quam desierit ardere chari-  
tate. Hinc per vitam exul  
cessit necessitati, non amo-  
ri; absens enim corpore  
licet, præsens autem spiritu  
huc secedere, delitescere,  
emori una ipsius fuit am-  
bitio.*

Ici repose le cœur de Messire  
PIERRE THOMAS DU FOSSE, auquel la  
piété de ses proches a rendu la sé-  
pulture qu'il avoit désirée pendant  
sa vie. Elevé dès son enfance dans  
ce désert, il y puisa l'esprit de piété,  
par lequel il a tellement modéré la  
lumière éclatante de son savoir,  
qu'il n'a jamais cessé de brûler du  
feu de la charité. En aiant été chassé  
pour le reste de ses jours, il céda  
à la nécessité, sans rien perdre  
de son affection pour ce saint lieu.  
Car bien qu'il en fût absent de  
corps, il y étoit présent en esprit;  
et il n'eut point d'autre passion que  
d'y revenir se cacher et finir sa vie.

*Nécrologe de l'Abbaïe de Notre Dame de Port Roïal des  
Champs, page 421.*

3. PIIS MANIBUS (1).

PETRI THOMAS DU FOSSE.

*Epitaphium.*

Hic jacet, optatum cui sors dedit ultima finem.

Quis fuerit, paucis, siste, viator, habes.

In mundo Mundus vixit, nec sordibus ullis

Sinceros mores hunc maculare tulit,

Quem purum Christo servabat restituendum

Angelicæ constans virginitatis amor.

(1) Cette Epitaphe se trouve dans un Manuscrit des Mémoires de l'auteur, contenant seulement le texte de la partie publiée en 1739, et qui m'a été communiqué par M. A. Gazier, avec une extrême obligeance.

Terrenum hand quidquam sapiebat ; mens erat illi (1)  
Sacris perpetuo fixa voluminibus.  
Semper in æternæ salientis gaudia vitæ  
De pleno sitiens fonte bibebat aquas.  
Hinc tot facta Deo deprompsit, scripta tot unde  
Hæstas e saturo pectore fudit opes.

His licet intentus, tamen omnibus omnia factus  
Nulli non præsens contulit obsequium.  
Jurgia sedare, antiquas componere lites,  
Oppressis promptum suppeditare latus,  
Rebus in afflictis succurrere, dulce (2)  
Ægris solamen pauperibusque cibum  
Larga ferre manu, parcus sibi, prodigus illis ;  
Hæc pietatis erant otia digna suæ.

Nesciri cupidus procerum commercia fugit  
Et quidquid fallax suggerit ambitio.  
Omnes qui meruit, nullos sibi sumpsit honores,  
Spernens quos mundus, quos dabat ara timens.  
Sed mens dum crevit tantis virtutibus aucta,  
Cæditur ah corpus victima vota neci.

Parva dat exoriens morbus præludia ; sed quos  
Non scintilla ignes vel levis una facit ?  
Crescit dira lues, altisque elapsa medullis,  
Sano (3) membrorum robore, membra necat ;  
Membra, sui quondam fida instrumenta laboris,  
Supplicium nunc sunt, nunc morientis onus.  
Et tu, lingua, loqui conantem deseris ? Et tu  
Scribere tentanti, dextra, negabis opem ?  
His, medice, humana nil proderit arte mederi ;  
Divina sunt hæc vulnera facta manu.  
Ut sensit numen vir sanctus, humillima virga  
Tangenti exultans oscula mille dabat.

(1) Le texte donne à tort *ille*, ce nous semble.

(2) Il manque un mot à la fin de ce vers. Est-ce *Levamen* ?

(3) Mot d'une lecture douteuse.

Non urens febris, non tædia longa biennis  
Morbi, non questus (1) traxit ab ore dolor.  
Inter quot fletus ! et quot lamenta suorum  
Læta inconcussa signa dedit fidei !  
Tranquillum servans afflicto in corpore pectus  
Gaudebat Christi nomine tanta pati.  
Numinis ad nutum donec mens jussa volavit  
In patriam rupto carcere liberior.  
Sic sic igne sui tandem consumptus amoris  
Hoc vitam meruit claudere martirio.  
Illum ô quanta manent nunc celo præmia ! Sed quis  
Hic fuerit, jam tu perge, Viator, habea.

### TRADUCTION (2).

Cy git qui termina ses jours  
Par une fin digne d'envie.  
Passant, de ton chemin suspends un peu le cours :  
Un moment t'apprendra l'histoire de sa vie.  
Sans contracter aucune impureté,  
Il vécut chaste dans le monde,  
Et jamais l'esprit immonde  
N'ébranla sa fidélité.  
Pendant qu'une pudique flamme  
L'esprouvoit comme l'or dans les feux de l'amour  
Pour le rendre sans tache un jour  
A l'époux sacré de son ame.

(1) Il y a *questus*, qui n'a pas de sens ici.

(2) Ce n'est pas une Traduction, mais une longue Paraphrase en vers libres et à rimes croisées, comme le SUPPLÉMENT AU NÉCROLOGE en contient sous le nom d'*Imitations*, pour MM. Hamon, Hersant. Voir pages 422, 429. Il est vraisemblable que celle de du Fossé aurait pris place dans la *Seconde partie* du SUPPLÉMENT, qui aurait contenu les six derniers mois de l'année, si elle avait été publiée, suivant l'intention manifestée par les éditeurs de la *Première partie*, notamment pages 626, 637 et 670. On trouve encore un Eloge, latin et français, en forme d'Epitaphe pour Nicole, dans l'*Histoire de l'Abbaye de Port-Royal*, par Besoigne, t. V, pages 327-336. Chacun d'eux a près de 150 lignes.

Dégouté de ces biens qui n'étaient aux yeux  
Qu'un faux éclat de verre,  
Il boucha tous ses sens aux objets de la terre,  
Pour n'envisager que les cieux.  
Son esprit s'occupoit sans cesse  
A méditer les livres saints,  
Où Dieu renferme les desseins  
De son éternelle sagesse.

Dans ces sources de sainteté,  
Dans ces canaux sacrés qui jamais ne tarissent  
Il sentoit avec joie (1) couler la vérité,  
Et buvoit à longs traits des eaux qui rejaillissent  
Jusqu'au sein de l'éternité.  
C'est de là que prirent naissance  
Tant de divers écrits,  
Qui, comme une riche semence,  
Regorgeoient de son abondance  
Pour passer dans les cœurs et remplir les esprits.

Tout occupé de ces profonds mystères,  
On le voïoit porter ses charitables soins  
Partout où cent divers besoins  
Les rendoient nécessaires.  
Des esprits irrités calmer les mouvemens,  
Terminer tous leurs differens,  
Eteindre les vieilles querelles  
Des proces les plus animez ;  
De la fureur des mains cruelles  
Tirer les foibles opprimez ;  
Secourir comme un tendre pere  
Ceux que la fortune contraire  
Accabla d'ennuyeux travaux ;  
Des pauvres languissans soulager la misere,  
Appliquer de sa main le remede à leurs maux,

<sup>1</sup> En laissant cet e muet sans l'élider, le traducteur fait un vers



Et, pour remplir leur indigence,  
Rependre tout en abondance,  
D'épargne pour lui même et prodigue pour eux.  
C'étoit de son repos les emplois glorieux,  
Repos digne d'un cœur que le zèle consume,  
Repos dont il s'armoit contre l'oisiveté,  
Passant toujours des travaux de sa plume  
Aux travaux de sa charité.

Pour marcher surement dans cette voie (sic) parfaite,  
Il tachait de vivre inconnu,  
Et d'ensevelir sa vertu  
Dans le silence et la retraite.  
Il evita toujours les yeux  
Et la faveur des grands du monde,  
De peur qu'un souffle ambitieux

Ne vint de ses desirs troubler la paix profonde.  
Capable de remplir les plus hauts rangs d'honneur,  
Qui brillent dans la stèle, ou dans l'Eglise sainte,  
Il les refusa tous, pénétré dans le cœur  
Pour les uns de mépris, pour les autres de crainte  
Pendant que de tant de vertu

Son ame se nourrit et croît de plus en plus,  
Il sentit, hélas, dans le corps qu'elle anime,  
L'atteinte secrète d'un mal,  
Qui lui porte un coup fatal,  
Dont il doit être la victime.  
Foible dans ses commencemens,  
Cette atteinte, quoique mortelle,  
Frappe légèrement ses sens.

Mais, o ciel, que d'embrasemens  
Cause souvent une seule étincelle.  
C'est ainsi qu'insensiblement  
Le venin coulant dans ses veines  
Penètre jusqu'aux os, sappe leur fondement,  
Et, des nerfs relâchés desunissant les chaînes,  
Ote aux membres leur mouvement,  
Les membres toujours si dociles,

Et de ses saints travaux les instruments agiles,  
Ne sont plus qu'un pesant et pénible fardeau,  
Qui le pousse au tombeau.

Pour exprimer ce qu'il desire  
Tous ses efforts seront désormais superflus.  
Il cherche, hélas, et ne trouve plus  
De langue (1) pour parler, ni de mains pour écrire.  
Medecin cesse ici de travailler en vain,

C'est à l'auteur de la nature,  
C'est à son pouvoir souverain  
De guerir, dans sa creature,  
Les coups qui partent de sa main.

Cet homme saint, plein de l'intelligence  
Que la foi répand dans le cœur,  
Reconnut à ces coups et le doigt du Seigneur  
Et l'ordre de sa providence.

C'est alors que tout transporté  
Il baise mille fois la verge qui l'afflige,  
Et se regarde, avec humilité,  
Comme un pecheur que Dieu corrige.  
Ni les facheux ennuis de deux ans de langueur,  
Ni les feux d'une fièvre lente,  
Ni les vifs sentimens d'une douleur pressante  
N'arracherent jamais des plaintes de son cœur,  
De ses proches fondans en larmes,  
D'un visage serain, il calmoit les allarmes,  
Soutenu, pour les consoler,  
D'une foi que leurs pleurs ne pouvoient ébranler,  
Il goutoit une joie (sic) sensible  
A souffrir pour un Dieu souffrant pour les pecheurs,  
Et, dans un corps agité de douleurs,  
Son ame fut toujours paisible  
Jusqu'à ce moment précieux,  
Que, libre des liens qui les tenoient captive,

.1) Le texte porte : De la langue, etc., ce qui fait un vers faux.

Elle s'élève enfin, d'un vol victorieux,  
Sur les ailes d'une foi vive,  
Dans le séjour des esprits bienheureux.

C'est ainsi que ce juste expire,  
Consumé par les feux d'un amoureux martyr.  
Ah, que l'éternité qui couronne ses jours,  
Comble heureusement son envie !  
Mais, passant, c'est assez interrompre ton cours.  
Va, tu sais maintenant l'histoire de sa vie.

---

Son angelique pureté  
En fit du célibat un très parfait modèle,  
Et sa profonde humilité  
L'éloigna des honneurs que méritoit son zèle,  
Digne de ces hauts rangs, dont les saints revêtus  
Ont soutenu l'éclat du sacré ministère,  
Il n'en eut pas comme eux l'auguste caractère,  
Il en seut pratiquer les plus rares vertus.

---

Qui docet in scriptis Sanctorum evolvere gesta,  
Sanctos expressit moribus ille suis.

La vertu dans ses mœurs, sa plume dans l'histoire  
Ont fait des premiers Saints revivre la mémoire.

Tous ces vers latins et français, inédits, donnés par le Manuscrit, contenant un Extrait des Mémoires de du Fossé, vont de la page 744 à la page 752 et dernière, et sont placés immédiatement après l'Épithaphe latine et la traduction française citées plus haut, pages 406-408.

V.

BIBLIOGRAPHIE.

I. OUVRAGES DE M. DU FOSSE.

1<sup>o</sup> DATE DE LEUR COMPOSITION.

Cette liste est empruntée au premier éditeur des *Memoires de du Fosse*, qui l'a placée à la suite de la *Vie de M. Thomas du Fosse*, dont il a fait précéder le texte des *Memoires*, pages XXXIV-XXXVI.

• Nous croyons faire plaisir au lecteur, en lui donnant ici une liste des Ouvrages de M. du Fossé.

• Memoires de M. de Pontis écrits en 1657. et 1658.

• Vie de Dom Barthelemi des Martyrs Archevêque de Brague en Portugal, traduite de l'Espagnol en 1638. et 1639. Cette traduction servit à M. de Saci pour en composer la Vie du Saint Archevêque qui a été imprimée.

• Vie de S. Thomas Archevêque de Cantorberi en Angleterre, en 1662.

• Les Vies des Saints des mois de Janvier et de Février. Il avoit commence cet Ouvrage avec M. le Maître en 1657. et en avoit préparé quelques matériaux dans le tems où il en avoit eu le loisir et la commodité, mais il ne s'y appliqua sérieusement que vers 1681. Le mois de Janvier fut imprimé en 1683. et celui de Février en 1687.

• Explications tirées des Saints Peres sur differens Livres de l'Ecriture Sainte qui sont communément attribuées à M. de Saci. Voici la portion de cet Ouvrage qui a pour Auteur M. du Fossé :

• Explications sur le Livre des Nombres, sur le Deuteronomie, sur Josué, sur Ruth, sur le 3. et 4. Livre des Rois, sur les 2. Livres des Paralipomenes, sur les 2. Livres d'Esdras, sur Tobie, sur Judith, sur Esther, sur Job, sur les Pseaumes, sur le Cantique des Cantiques, sur Jeremie, Baruch, Ezechiel, Daniel, sur les deux Livres des Machabées, et sur les quatre Evangiles.

« Il commença ces Explications après la mort de Monsieur de Sacy en 1684. et y travailla jusqu'à sa dernière maladie.

« Memoires sur ce qui est arrivé aux Ecclesiastiques, aux Solitaires, aux Religieuses et aux amis de Port Royal depuis 1643. jusqu'en 1698 (1). Il commença ces Memoires sur la fin de 1697. et les acheva après Pâques de 1698., cinq ou six mois avant sa mort.

« Outre ces Ouvrages, il est certain que M. du Fossé a eu part à plusieurs ouvrages de M. le Maître et de M. Sacy avec lesquels il a travaillé quelques temps : par exemple à la Vie de S. Jean Climaque et aux Eclaircissemens sur la traduction de ce Pere faite par M. d'Andilly, à la Vie de S. Ignace Martyr, et autres.

« En general M. Baillet assure que c'est à M. du Fossé que le public est redevable de tout ce qui a paru sous les noms empruntés de M. de Beaulieu et de la Motte. »

## 2<sup>o</sup> DATE DE LEUR PUBLICATION.

Pour former cette Liste, nous avons eu recours au *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* par M. Barbier. Là seulement devaient se trouver les renseignements propres à éclairer sur les éditions des œuvres d'un auteur qui, à l'exemple des écrivains de Port-Royal, n'a jamais voulu mettre son nom en tête de ses ouvrages. Les indications de M. Barbier sont répandues dans les quatre tomes de son *Dictionnaire*, d'après l'ordre des genres ou matières. Nous suivrons plutôt l'ordre chronologique de ces diverses publications, où le premier chiffre indiqué pour l'édition doit être celui de l'édition *princeps*.

— « Vie de dom Barthelemy des Martyrs, tirée de son Histoire, écrite en espagnol et en portugais, par le P. DE GRENADE et autres (par THOMAS DU FOSSE et LE MAISTRE DE SACY.) *Paris, Le Petit*, 1663, in-8 ; 1664, in-4.

— « Vie (La) de Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, et martyr, mort en 1171, par le sieur DE BEAULIEU (S. J. DU CAMBOUST DE PONT CHASTEAU). *Paris, Le Petit*, 1674 ; DEZALLIER, 1679, in 4 et in 12.

(1) C'est ainsi que l'auteur de la liste annonce les *Mémoires de du Fossé*. Le moindre défaut de ce titre est de laisser de côté l'objet principal des *Mémoires*, l'auteur lui-même.

• Thomas du Fossé, dans une lettre à Bocquillot (1), rapportée dans Moreri, se désigne comme auteur d'une *Vie de Saint Thomas de Cantorbery*; l'abbé Goujet, dans son *Catalogue manuscrit*, cite cette Vie sous la date de 1674. Cependant l'abbé Godescard, dans la Notice qui précède l'article *Saint Thomas*, page 343 du 12<sup>e</sup> vol. des *Vies des Pères* etc., soutient que cette Vie, publiée sous le nom de Beaulieu, est de Pontchâteau (2). Cette contradiction apparente peut s'expliquer en observant que les personnes attachées au Port Royal travaillaient en commun aux mêmes ouvrages.

— • Histoire de Tertullien et d'Irigène, par le sieur DE LA MOTTE (Pierre Thomas, sieur du Fossé). Paris, Lambert Roulland, 1673; Lyon, J. Certe, 1691, in 8. (3).

— • Mémoires du sieur de Pontis (redigés par Du Fossé). Paris, Desprez, 1676; 1678; libraires associés, 1713, 2 vol. in-12.

• La seconde édition a subi plusieurs retranchements (4).

— • Vies (Les) des Saints et Saintes, tirées des PP. de l'Eglise et des auteurs ecclésiastiques, par le sieur DE LA MOTTE (THOMAS du Fossé). Paris, Le Petit, 1686 (5), 2 vol. in 4.

• L'auteur n'a donné que les mois de janvier et février.

— • Pseaumes (Les) de David, traduits en françois (par LE MAITRE

(1) Voir plus haut, p. 371-376.

(2) L'attribution n'est pas fondée. Il ne saurait y avoir le moindre doute, après le passage de ses *Mémoires*, où du Fossé dit formellement : qu'il a composé et achevé entièrement cette vie. • Voir t. II, p. 129. D'ailleurs du Fossé avait le droit de prendre le nom de Beaulieu, qui était un des écarts du Fossé. Voir plus haut, note 2 de la page 167, et un de ses neveux, fils de son frère Augustin, s'appellera Gentil ou Thomas de Beaulieu. Voir la *Généalogie*, plus haut, p. 395.

(3) Il y eut une première édition chez Josset. Voir la Lettre à M. Bocquillot, plus haut, p. 374, et tome II, pages 221 et 227. • Ce nom de la Motte était celui d'un fief noble, au comté de Bois, possédé par un des ancêtres de la famille. Voir la *Généalogie*, aux Pièces annexes, p. 380.

(4) Voici le titre complet de l'édition originale : Mémoires du Sieur de Pontis, officier des armées du Roy, contenant plusieurs circonstances des guerres et du gouvernement, sous les règnes de Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, imprimé à Rouen. A Paris, chez Guillaume Desprez, 1676, 2 vol. in-12.

(5) La liste ci-dessus a donné • 1685 pour janvier, et 1687 pour février. • Voir p. 413.

DE SACY), avec une explication tirée des SS. Pères (par THOMAS DU FOSSE.) *Paris, Desprez, 1689, 3 vol. in-12; 1696, 3 vol. in-8 et in-12 (1).*

— « Bible (la Sainte), latine et françoise (traduite par LE MATH DE SACY), avec l'explication du sens littéral et spirituel. *Paris, 1672-1700, 32 vol. in-8. Lyon, 1696, 32 vol. in-12. Amsterdam (Bruxelles), 1696, 32 vol. in-12.*

« Les *explications* ne sont pas toutes de M. de Sacy, la mort l'ayant enlevé avant qu'il les eut achevées. THOMAS DU FOSSE a continué ce grand ouvrage en commençant par les *Nombres*, dont Sacy n'avait fait que la moitié. Il publia donc :

|  |          |
|--|----------|
| Les Nombres et le Deuteronomie.....      | en 1685. |
| Les deux derniers livres des Rois..      | 1686.    |
| Josué, les Juges et Ruth.....            | 1687.    |
| Tobie, Judith, Esther.....               | 1688.    |
| Job.....                                 | 1688.    |
| Les Psaumes, 3 vol.....                  | 1689.    |
| Jérémie et Baruch.....                   | 1690.    |
| Daniel et les Machabées.....             | 1691.    |
| Ezéchiél.....                            | 1692.    |
| Les Paralipomènes avec Esdras.....       | 1693.    |
| Le Cantique des Cantiques.....           | 1694.    |
| Saint Matthieu et Saint Marc, 2 vol..... | 1696.    |
| Saint Luc et Saint Jean, 2 vol... ..     | 1697.    |

« Thomas du Fosse avait rédigé l'explication des Actes des Apôtres jusqu'au verset 17 du treizième Chapitre, lorsque la mort l'enleva en 1698.

« Charles Huré, principal du collège de Boncourt, acheva le reste, et l'ouvrage parut en 1700. On lui doit encore les explications de tout le reste du N. T.

« Cependant on attribue communément à M. Touret de Sainte-

(1) Il avait déjà paru, en 1676, chez Hélié Josset, un *Pseautier de David, traduit en François avec des Notes courtes, Latines et Françaises, tirées de S. Augustin et des autres Pères*, 1 vol. in-12, approuvé par l'évêque d'Angers (Henry Arnauld), et l'évêque d'Aulonne, auquel du Fosse ne paraît pas étranger. Il était à sa huitième édition en 1691.

Catherine l'explication du sens littéral des Epîtres de Saint Paul en 4 vol., excepte l'épître entière à Tite.

• Note extraite de l'*Histoire littéraire (manuscrite) de Port-Royal*, en 3 vol. in 4, par Dom CLEMENCET, t. 2, article Sacy.)

• « La Sainte Bible en latin et en françois, de la traduction de Le MAISTRE DE SACY, avec de courtes notes, par THOMAS DE FOSSE et l'abbé DE BEAURRON. Bruxelles, 1699, 3 vol. in 4. — Anvers (Lyon), 1700, 7 vol. in-12. — Bruxelles, 1761, 8 vol. in 12

— « Mémoires pour servir à l'Histoire de Port Royal, par P. THOMAS, sieur DU FOSSE. Utrecht, 1756, in-12 »

Il n'y eut pas d'édition à cette date, elle a été confondue avec la suivante

— Mémoires pour servir à l'Histoire de Port Royal, par M. du Fosse. A Utrecht, Aux dépens de la Compagnie, M DCC XXX IX.

In-12 de 334 pages, avec une vignette sur le titre, représentant une petite vue de l'Abbaye de Port-Royal des Champs, prise au N. E., signée P. J. ver, sculp.

— Mémoire sur le caractère et les vertus de la Mere Angelique de Saint Jean, par M. THOMAS DE FOSSE

Cet éloge qui n'a que neuf pages, in-12, se trouve imprimé dans les Mémoires pour servir à l'Histoire de Port Royal et à la vie de la Reverende Mere Angelique de Sainte Magdeleine Arnauld, Reformatrice de ce Monastère. A Utrecht, Aux dépens de la compagnie, M DCC XL II 3 vol. in 12. Tome III, pages 350-359

Le même ouvrage renferme la : « Lettre de M. du Fosse contenant le récit d'une apparition de la Mere Angelique à Port Royal de Paris, peu avant la mort de la sœur Marie Dorothee Perdereau, première Abbessse intruse de la Maison de Paris. » Tome II, pages 220-232.

Cette lettre, déjà publiée dans l'édition des *Mémoires* de 1759, pages 315-317, a été publiée par nous dans le tome III, pages 357-360.

## II. MANUSCRITS.

### 1° AU CHATEAU DU FOSSE.

— Les *Mémoires de M. T. Du Fosse*, 2 volumes in-4°, reliés en parchemin, dont notre Introduction donne la description.



A la suite du Manuscrit des Mémoires, et reliés avec lui viennent, ont des cahiers de 1 net, les pièces suivantes :

1<sup>o</sup> Une Notice genealogique sur la famille Arnauld, sous forme de Lettre adressée à une Dame, et dont la copie est de la main de Le Gay, secrétaire ou valet de chambre de du Fosse, qui dit l'avoir transcrite « sur la lettre d'un homme fort éclairé, qui lui était tombée entre les mains. » 12 pages in-4<sup>o</sup>.

2<sup>o</sup> Un autre cahier contenant l'Eloge de Marie Martinozzi, Princesse de Conti. Il se compose de 14 pages in-4<sup>o</sup> d'une grosse et belle écriture, rappelant celle que l'on retrouve dans les dix premiers cahiers du Manuscrit des Mémoires.

Il a été publié dans le Supplément au Necrologe de Port-Royal des Champs, in-6<sup>o</sup>, avec quelques additions et modifications peu importantes, en 1735, à la date du 4 février, où il occupe les pages 384 à 392, et où il est précédé de ces lignes : « Nous allons donner ici un Eloge de cette grande Princesse qui a été composé par un des Ecrivains de Port-Royal au nom de cette communauté, » et aparamment pour être inséré dans le Necrologe, quoiqu'il ne se trouve pas dans l'imprime, non plus que les deux Epitaphes que nous ajouterons. »

Sa présence dans le Manuscrit, et le « Mémoire sur le caractère et les vertus de la Mère Angelique de S. Jean », qui n'est autre qu'un Eloge de même nature, nous font penser que celui de la Princesse de Conti est dû pareillement à la plume de du Fosse.

3<sup>o</sup> La Relation de ce qui se passa quand nous fûmes arrêtés en 1686, de la main même de du Fosse, 6 pages petit in-8<sup>o</sup>. — Elle a été publiée plus haut, pages 297-304.

4<sup>o</sup> Extra de Vers de Sœur Catherine de S. Colombe Thomas. — Voir t. III, p. 561.

5<sup>o</sup> Un petit cahier détaché, composé de six feuillets in-4<sup>o</sup>, de la main de Le Gay, et renfermant

Une prière, qui n'a pas moins de cinq pages d'une écriture serrée.

Une prière d'une âme chrétienne affligée pour adorer l'Écrin souffrant et crucifié, et pour s'unir à lui. 3 pages, in-8 qu'à compléter.

En *Extrait du Testament* de du Fossé, où Le Gay a eu soin de comprendre la donation en sa faveur. Voir plus haut, p. 403.

Une *Copie de Lettre de Mr du Fosse à Madame du Rosroger sa belle sœur dans laquelle il luy marque quels sont ses sentimens sur le sujet de sa maladie*. Voir plus haut, p. 305-307.

Les deux premiers tiers de la même lettre, sur un feuillet détaché, dont l'écriture n'est pas celle de Le Gay

Enfin sur un autre feuillet, et d'une autre écriture encore, une pièce de vers n'ayant que deux pages, intitulée

*Plainte de la Religion à Mr le Cardinal de Nouailles.*

La première fois que le Manuscrit des Mémoires nous fut communiqué par un tiers, en 1847, avec l'agrément de M. de Frey du Fosse, il y avait, sur trois feuillets détachés, placés dans le tome second, à la suite du texte de l'auteur, une copie des trois lettres qui ont été publiées ici sous les nos 11, 12, 13, d'après la copie que nous avions prise. Voir plus haut, pages 331-333.

Ces trois feuillets n'étaient plus joints au Manuscrit, lorsque M. Abel de Bosmelet a bien voulu nous le confier de nouveau, en 1875.

8<sup>e</sup> *Origine et genealogie de Messieurs Thomas de Rouen*, sur trois cahiers en parchemin blanc in-4<sup>o</sup>, de chacun quatre feuillets, 34 pages en tout. — Voir plus haut, pages 379-397.

10<sup>e</sup> *Testament Olographe de Pierre Thomas du Fosse*, sur une feuille double de papier timbré. — Voir plus haut, pages 396-404.

2<sup>o</sup> A PARIS, RUE SAINT-JACQUES.

*Les Mémoires de M. Thomas S<sup>r</sup> du Fosse*, c'est-à-dire le Manuscrit contenant la transcription de la partie des *Mémoires de du Fosse*, publiée en 1739.

A la suite de cet *Extrait des Mémoires* se trouvaient :

*Petri Thomas du Fosse Epitaphium,*

*La Traduction en vers français de cette Epitaphe ;*

*Un Distique, latin et français.*

Le tout a été publié plus haut, pages 406-413.

3<sup>e</sup> AU SÉMINAIRE D'AMERSFOORT (PAYS-BAS).

Un *Recueil de Lettres*, formé de copies, au nombre de vingt-huit. Il y en a vingt-cinq de du Fosse, avec deux Extraits et une de P. Quenel, comme il a été dit en tête des Lettres inédites. Voir plus haut, p. 340-343.

VI.

PORT-ROYAL DES CHAMPS.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

Il existe trois espèces de documents où l'on peut puiser des notions historiques et topographiques assez complètes pour se retracer l'aspect et le sort présent et passé des bâtiments de la célèbre Abbaye : ce sont les Ouvrages, les Estampes et les Notices, faits dans ce but, à différentes époques. Les renseignements qu'on y trouvera serviront de commentaire utile aux parties des Mémoires où il est bien souvent question des mêmes lieux. Aussi n'hésitons-nous pas à consigner ici le résultat de nos recherches.

I. OUVRAGES.

Le premier en date, que nous connaissons, est une simple *Relation*. C'est le récit d'une visite faite, le 30 mai 1695, par un M. Louail, à Port-Royal des Champs, lors des fêtes du Saint-Sacrement, en compagnie de quelques amis. Comme l'a dit avec beaucoup de raison l'auteur qui l'a publiée : « Il nous montre ce vallon dans « une image encore plus morale que pittoresque, mais où la perspective pourtant et la couleur des lieux n'est point absente. » On peut lire cette Relation, dans le *Port Royal* de M. Sainte-Beuve,

édit. in-8o, t. V, pages 120-125. C'est l'aspect de Port-Royal avant sa destruction.

Dans les quatre *Gemisements d'une âme vraiment touchée de la destruction du Monastère de Port-Royal des Champs* (l'abbé d'Étemare et le P. Boyer), dont le premier est de 1710, le deuxième de 1711, le troisième de 1712, et le quatrième de 1714, les Avertissements et le fond de l'ouvrage fournissent une foule de détails sur les lieux attaqués par la pioche des démolisseurs et sur les profanations dont ils furent le théâtre. On verra le tableau de Port-Royal pendant sa destruction. Une gravure offre la scène de l'expulsion.

Enfin citons les *Ruines de Port-Royal des Champs, en 1809, année séculaire de la destruction de ce monastère*, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, sénateur, etc. Nouvelle édition considérablement augmentée (la première est de 1801). Paris 1809, in-8o de 178 pages. Au milieu de renseignements sur bien des points divers, l'auteur a retracé l'« État actuel des ruines du Monastère, de la « Maison des Granges; et l'impression que produit l'aspect de toute « la contrée. »

Mais ces divers ouvrages, dans leurs traits généraux, ne remettent pas sous les yeux et ne représentent pas à l'esprit du lecteur avec tous leurs détails, l'ensemble des bâtiments habités par tant de Religieuses et tant de Solitaires, dont le nom et le souvenir reviennent si souvent dans les *Mémoires* de du Fosse.

Pour combler cette lacune, deux moyens s'offrent à nous, les Estampes et les Notices qui ont eu Port-Royal des Champs pour objet, et dont nous allons dire quelques mots, en ne tenant compte que des plus importantes d'entre elles.

## II. ESTAMPES.

On allait porter la pioche pour détruire, en grande partie, l'Abbaye de Port-Royal des Champs, quand les amis de cette Maison songèrent à en conserver le souvenir par un Recueil déjà cité (t. II, p. 136). Le crayon et le burin aidèrent à sauver de l'oubli les bâtiments qui allaient être bientôt livrés aux démolisseurs, et on forma

1° LE RECUEIL DES ESTAMPES DE L'ABBAYE DE PORT-ROYAL.  
DES CHAMPS GRAVÉES DEPUIS 1709 JUSQU'À PRÉSENT

Composé de vingt-cinq gravures, format in-8° oblong, il est des plus rares, pour ce motif que la police en fit saisir les estampes avec les planches. « C'était un ouvrage perilleux et presque un pamphlet, » dans les circonstances présentes, que ces simples Estampes ayant « pour sujet des lieux condamnés. » M. Sainte-Beuve, *ibid.* t. V, p. 588.

Aussi la Bibliothèque nationale, département des Estampes, n'en a-t-elle qu'une dizaine environ, placées sur des cartons, dans un volume in-8°. Plus heureuse qu'elle, la Bibliothèque de Rouen (fonds Leber, n° 2270) possède un livre in-4°, sous le titre de *Recueil de la Constitution*, Paris, 1752. C'est une collection de pièces diverses sur la Bulle *Unigenitus*, renfermant, au milieu de pièces imprimées, 26 portraits et 33 vues et autres gravures se rapportant à Port-Royal et à sa destruction. Parmi ces gravures se trouve la série, à peu près complète, des gravures du *Recueil* ci-dessus; seulement les planches ont été séparées, placées dans le livre in-4° de la Bibliothèque, en échelon, à cause de leur format oblong, c'est-à-dire que les unes occupent la haut des pages, et les autres le bas.

M. Lormier a l'heureuse chance d'en posséder un exemplaire bien complet, sauf le titre général, avec sa couverture primitive en papier garçot, un peu usé, et d'une couleur ternie par le temps.

Nous allons énumérer ces gravures avec leurs titres et légendes, en suivant l'ordre du *Recueil* de notre obligeant confrère, et en y ajoutant quelques remarques.

En tête de ce *Recueil* se trouvent cinq beaux portraits, d'un autre format, ceux d'Arnauld, de la Mère Angélique, de la Mère Angélique de Saint Jean, de la Mère Agnès de Saint Paul et de la Mère Marie des Anges de Suyreau, tous gravés par E. Desrochers, et se vendant chez lui dans la rue du Foin et dans la rue Saint-Jacques. Au bas de ces portraits se lisent quelques vers français en l'honneur des personnages qu'ils représentent. Ils ont dû faire toujours partie du *Recueil*, car le livre de la Bibliothèque de Rouen les donne également avant les Estampes composant le :

« RECUEIL DES ESTAMPES DE L'ABBAYE DE PORT ROYAL DES CHAMPS  
« GRAVÉES DEPUIS 1709 JUSQU'À PRÉSENT. »

Ce titre, placé en tête du *Recueil*, est gravé lui-même sur un feuillet entouré d'ornements.

Voici l'ordre dans lequel sont placées ces gravures; il diffère un

peu de celui du livre de la Bibliothèque de Rouen (1). Les titres sont, en général, au bas de la gravure.

I. *Mathilde de Garlande Fondatrice et première Bienfaitrice de l'Abbaye de Port-Royal des Champs pres Chevreuse a six Lieues de Paris. L'An 1204.*

II. *Plan de l'Abbaye de Port Royal des Champs, Magd. Hortemels f.*

Il y a, au bas de la gravure, une légende avec renvoi au Plan, à l'aide de vingt-deux lettres de l'Alphabet. Le titre est dans un cartouche, soutenu par un ange ou une Renommée, à l'angle de gauche, au haut de la gravure. C'est elle qui a été reproduite en tête de la *Notice historique à l'usage des Visiteurs*, par M. A. Gazier. Il y eut des tirages où le titre a été placé sur une sorte de pierre, au bas de la gravure, avec une Légende plus complète. — Cette vue générale, à vol d'oiseau, a été prise au Nord-Ouest.

III. *Vue perspective de l'Abbaye de Port-Royal des Champs. Magd. Hortemels fec.*

La vue est prise du Nord, c'est-à-dire du coteau où est située la ferme ou Maison des Granges.

IV. *Vue de l'Abbaye de Port Royal des Champs. Magd. Hortemels fecit.*

Au bas se trouvait l'indication du Libraire où se vendait la gravure. Les premiers mots ont été effacés, et il n'a été possible d'en lire que les derniers : *Rue St Jacques au Mécenas.*

Un autre tirage donne ce titre placé au bas de la gravure :

*Vue de l'abbaye de Port-Royal des Champs du côté d'Occident.*

A Paris chez Masson rue du petit pont vis à vis la rose rouge à l'entre (sic) de la rue St Jacques

V. *Vue de l'Abbaye de Port-Royal des Champs du côté d'Orient*

C'est la vue qui s'offre au visiteur, quand il quitte le Pavé de Saint-Lambert, sur la route de Dampierre, pour se rendre à l'Abbaye. La gravure donne, sur la droite, la Maison des Granges avec son bâtiment, son vignoble et son enceinte de murs.

(1) L'original n'a pas le numéros d'ordre, nous les ajoutons ici pour faciliter les renvois.

**VI. Pont de l'Abbaye de Port-Royal des Champs du côté de Nidy.**

Près des coteaux de Vaumurier, elle offre, au premier plan, la Solitude, et, au dernier, la Maison des Granges.

**VII. Eglise de l'Abbaye de Port-Royal des Champs dédiée à la Sainte Vierge l'an 1250, sous Grégoire IX.**

C'est une vue de l'intérieur de l'Eglise, avec l'autel principal et le transept de gauche.

Le titre est en tête de la gravure, et sur les dalles de l'église sont des lettres indiquant le lieu de la sépulture de personnes dont les noms sont distribués en huit petites colonnes placées au bas de la gravure. Les voici, placés à la suite les uns des autres :

« M<sup>r</sup> Dandilly. M<sup>r</sup> Varet. M<sup>r</sup> de Sainte Marthe. M<sup>r</sup> Charles du Chemin.  
« M<sup>r</sup> de Pomebâteau. M<sup>r</sup> le Chevalier de Coaslin. M<sup>r</sup> du Gur Ragnols.  
« Ancienne Abbessse. François Susse et de Valois. M<sup>r</sup> Nicolas Thi-  
« bout, M<sup>r</sup> Bonploup. Anciennes Tombes des Fondateurs. M<sup>r</sup> An-  
« toine Giroust. M<sup>r</sup> Innocent Fay. M<sup>r</sup> Nic. Hucqueville. Mere de S.  
« Thibault. M<sup>r</sup> Nicolas Richer. M<sup>r</sup> Simon Eon. M<sup>r</sup> Singlin. M<sup>r</sup> Gabriel  
« Gibron. M<sup>r</sup> Charles Savreux. M<sup>r</sup> Vitard. M. Nic. Normand. M. Fran-  
« çois Angli. † Abbesse. »

Au-dessous : Magd. Nortemels fecit.

**VIII. Avantchœur et Autels des Reliques de Port-Royal des Champs. Magd. Nortemels f.**

Les dalles du pavage portent des lettres renvoyant à la légende ci-dessous, disposée sur trois colonnes ayant chacune trois noms, mais que nous donnons dans l'ordre des lettres :

« M<sup>r</sup> le Roy de la Potherie Pr. Le Cœur de M<sup>r</sup> Singlin. Le Cœur  
« de M<sup>r</sup> Arnould. M<sup>r</sup> de Sacy. M<sup>r</sup> Retard. Le Cœur de M. le Tour-  
« nery. M<sup>re</sup> Hamelin. Le Cœur de M<sup>re</sup> Bignon. Le Cœur de M<sup>re</sup> de  
« Thiersant. Le Cœur de M<sup>re</sup> de Belisy. »

**IX. L'Autel de l'Eglise de Port-Royal des Champs.**

On y voit distinctement, sur le retable, l'esquisse du tableau de la Cène de Philippe de Champaigne, avec les images de la Sainte Vierge, à gauche, et de Saint-Jean, à droite, si bien faites, qu'on les prenait pour des statues. C'étaient probablement des grisailles.

**X. Chœur de Port-Royal des Champs. Magd. Nortemels fec.**

Il faut entendre le Chœur des Religieuses, représentées debout,

Le nombre d'une cinquantaine, devant leurs stalles et de belles boi-  
series s'arrondissant en dans.

**XI. Chœur de Port-Royal des Champs.**

L'artiste a eu surtout en vue de représenter les stalles et les boi-  
series qui les accompagnent. Il n'y a que deux Religieuses, l'une  
debout, l'autre agenouillée, dans l'intervalle qui sépare les stalles,  
où quelques pierres sépulcrales occupent le premier plan.

**XII. Procession des Religieuses de Port Royal à la feste du S.  
sacrement.** Magd. Bortemels sculp. rue S. Jâque au Mécenas.

La procession est représentée tournant à l'angle de l'une des  
galeries du Cloître

**XIII. Cloître de Port Royal des Champs.** Magd. Bortemels fec.

Ce titre est au haut de la gravure, dans un cartouche, soutenu par  
deux anges. A gauche, on voit l'Eglise, dans le fond le Grand dor-  
toir, à droite le Cloître Saint-Charles, et entre eux le Cimetière, avec  
une croix au milieu, et une foule d'autres petites croix pour indi-  
quer les tombes. « On a calculé que depuis l'an 1204, époque de  
la fondation, en ne supposant que six morts par an, le cime-  
tière contenant au moins les débris de trois mille cadavres »  
*des Ruines de Port-Royal des Champs*, par M. Gregoire, ancien  
évêque de Blois, 1809, p. 54. Il faut entendre jusqu'au moment de  
la destruction, en 1710, et de l'exécution, en 1711. — La vue est  
prise en avant du bâtiment des Pensionnaires.

**XIV. Dortoir des Religieuses de Port-Royal des Champs**

L'artiste a représenté un couloir au premier plan, et, au second  
plan, la porte des cellules VII, VIII, IX, X et XI, ainsi numérotées  
en chiffres romains. Au-dessus on voit un œil de bœuf avec vitrage,  
surmonté de versets empruntés à l'écriture.

**XV. Cloître et cimetière de Port-Royal des Champs**

L'enterrement d'une Religieuse en occupe le premier plan.

**XVI. Le chapitre de Port-Royal des Champs.** Magd. Borte-  
mels fec.

Il se tenait dans le côté droit du transept ou croisée du sud. Les  
Religieuses y sont assises, sur deux rangs, tout autour de la pierre;  
deux sont à genoux, comme si elles étaient chapitrées d'importance.  
Les esquisses de quatre tableaux en ornent les murs. Celle de gauche



représente la guérison de Suzanne de Champaigne. La pièce est éclairée par deux fenêtres, à droite.

**XVIII. *Refectoire de Port-Royal des Champs.*** Magd. Hortemels sculps.

Les tables sont dressées tout autour, avec deux au milieu. A gauche est la lectrice, dans une chaire ; à droite, l'esquisse de deux tableaux, dont l'un représente une Annonciation. Au commencement de la table de gauche, une Religieuse est prosternée, la tête engagée sous la table, aux pieds de l'une des sœurs prenant son repas.

**XIX. *Les Religieuses de Port-Royal des Champs faisant la conférence dans la Solitude.*** Magd. Hortemels fec.

La Solitude se trouvait, au Sud, à l'extrémité des jardins et en dehors du mur de clôture de l'Abbaye. Elle était disposée en rond, avec des bancs, au pied d'un monticule, surmonté d'une croix, à laquelle on accédait par des gradins, ombragés par de grands arbres, et entourés par un canal dont l'eau y entretenait encore la fraîcheur.

**XX. *La distribution des Aumosnes de Port-Royal des Champs.*** Magd. Hortemels fec.

La scène se passe à la porte de la principale entrée de l'Abbaye, qui existe encore, en partie, et sert d'entrée particulière au fermier. On voit des pauvres auxquels on fait des distributions de vivres, de potage et de morceaux de pain.

**XXI. *Distribution des Aumônes de Port-Royal des Champs.***

La scène se passe dans une salle, à l'intérieur de l'Abbaye, et les pauvres y reçoivent des vêtements.

**XXII. *Les Religieuses de Port-Royal des Champs pansant les Malades.*** Magd. Hortemels f.

L'une fait un pansement à la jambe d'une femme malade, et l'autre une saignée au bras d'une autre femme.

**XXIII. *L'Administration du Saint Viatique.*** Mag. Hortemels fec.

Le prêtre donne la communion à une sœur couchée dans son lit, autour duquel d'autres sœurs sont agenouillées, en cercle, tenant un cierge à la main.

**XXIV. *L'Enterrement des Religieuses de Port-Royal des Champs.*** M. Hortemels f.

On voit, dans le cimetière, placé au milieu des bâtiments du Cloître, une fosse béante, près de laquelle est déposée, sur une civière, le cadavre d'une Religieuse, revêtue de ses habits, et que l'on va confier à la terre, sans la mettre dans un cercueil. Le Clergé et des Religieuses sont placés tout autour de la tombe.

XXV. Il n'y a pas de titre, mais la gravure représente Marguerite Perier et Claude Baudran, agenouillées aux deux côtés d'un Reliquaire, renfermant la Sainte-Epine.

L'explication se trouve dans les deux légendes ci-dessous, placées en face l'une de l'autre :

• A J. C. LE VÉRITABLE MÉDECIN

• Marguerite Perier jeune fille âgée de dix ans, incommodée d'une fistule incurable qu'elle avoit à l'œil gauche, en ayant été guérie en un moment par l'atouchement de la S<sup>te</sup> Epine le 24 Mars 1636.

• Claude Baudran âgée de quinze ans malade depuis plus de deux ans d'une horrible effluve de tous les intestins eut recours à la S<sup>te</sup> Epine qui la guérit miraculeusement dans un instant au moment que les Médecins se préparoient à lui faire une douloureuse opération le 27 May 1637.

• Les parens de l'une et de l'autre pleins de reconnoissance, et pour conserver à la posterité la mémoire de ces miracles ont dédié ce Tableau à la S<sup>te</sup> Epine de J. Christ notre Sauveur par la Vertu de laquelle ils avoient reçu de Dieu ce bienfait (1). •

On a pu remarquer que, des vingt-cinq gravures composant le Recueil, treize sont signées par Magdeleine Hortemels, et les douze autres sont anonymes. Mais la différence sensible, dans l'exécution, prouve que deux graveurs ont été mis à contribution pour former ce Recueil. Les gravures dues au burin de Magdeleine Hortemels, fille du graveur français Frédéric Hortemels, plus tard dame Cochin, née à Paris, vers 1687 et morte en 1774, ont une touche spirituelle, hardie et cependant moelleuse. Elles charment par la correction du dessin, par le fini des détails et par la vigueur des tons, légèrement poussés au noir. Les autres sont moins bien dessinées, assez grossièrement exécutées, surtout pour les vues, et d'un ton beaucoup plus pâle.

Aussi pensons-nous que le Recueil primitif a dû se composer seu-

(1) Voir, pour plus de détails, l'Appendice IV, t. II, pages 396-399.

lement des treize gravures de Magdeleine Hortemels, auxquelles on aura joint, pour faire nombre, les produits d'autres graveurs, sur le même sujet, afin de former le *Recueil des Estampes de l'Abbaye de Port-Royal des Champs, gravées depuis 1709 jusqu'à présent*.

Il n'est guère possible de préciser la date cachée derrière ces mots : *jusqu'à présent* ; mais ils montrent bien que, pour former le *Recueil*, on a eu recours aux productions de différents artistes, dont le premier a été Magdeleine Hortemels. La date de 1709 nous paraît être celle des premières gravures, au moins, dues à son burin. — En voici les motifs. C'est dans la nuit du 28 au 29 octobre 1709 que Marc-René d'Argenson, lieutenant-général de police, partit de Paris, pour investir Port-Royal des Champs avec trois cents hommes et en chasser les Religieuses. La cour ordonna la démolition des bâtiments, le 22 janvier 1710, et les exhumations suivirent en 1710 et 1711. Les Estampes étaient faites alors. Mais le nom de Port-Royal était si mal sonnant, la vue en était si importune, qu'on s'attaqua même à de simples Estampes ayant pour sujet des lieux condamnés. On eut beau représenter au magistrat qu'il y avait déjà quelque temps qu'elles étaient faites et gravées : « Est-ce que l'on souffrirait qu'il se fit des Estampes du temple de Charenton depuis que le roi l'a fait abattre ? » (1). Ces mots donnent à penser que les gravures de Magdeleine Hortemels étaient faites avant le mois de juin 1710, puisqu'on mit le marteau dans les bâtiments de Port-Royal au commencement de ce même mois. C'est donc après cette démolition, qu'on fit saisir, chez Mlle Hortemels, qui les avait gravées, tout ce que l'on put découvrir de cette collection d'Estampes. Aussi, des le XVIII<sup>e</sup> siècle, et au commencement du nôtre, ce Recueil « ne se trouvait encore quelque fois que dans les cabinets des curieux. » (2). — Les autres gravures sont postérieures de quelques années seulement.

## 2<sup>e</sup> LE NÉCROLOGE DE PORT-ROYAL DES CHAMPS.

Mais l'artiste eut sa vengeance toute prête. Magdeleine Hortemels reproduisit, sous une autre forme, ces vues, ces scènes si chères aux amis

(1) M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, édit. in-8, t. V, p. 388.

(2) *Les Ruines de Port-Royal des Champs*, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, etc., p. 44.

et si insupportables aux ennemis de Port-Royal. Elle les grava de nouveau, réduites de moitié pour la hauteur, et d'un sixième pour la largeur, et en fit des vignettes, destinées à être placées sur le titre, et en tête de chacun des mois du *Nécrologe de l'abbaye de Notre-Dame de Port Royal des Champs*. Amsterdam, chez Nicolas Potgieter, 1723, 1 vol in-4°. Nous retrouvons, en effet, dans les treize vignettes qu'il renferme, le sujet des treize gravures signées du nom de Magdeleine Bortemels, dans le *Recueil d'Estampes*. Mais, dans le *Nécrologe*, la prudence lui conseilla de supprimer son nom, en sorte que, sans le *Recueil*, on ne saurait à qui les attribuer. En voici le placement.

Le titre offre, dans une cartouche, l'*Enterrement des Religieuses* (1) (N° XXIV.) (2), avec ce verset : « *Beati mortui qui in domino moriuntur.* »

- JANVIER. — *Vue de l'abbaye de Port Royal des Champs* (IV.)
- FÉVRIER. — *Vue intérieure de l'Eglise de Port Royal.* (VII.)
- MARS. — *L'Avant-Chœur et Autel des Reliques.* (VIII.)
- AVRIL. — *Le Chœur de Port Royal avec les Religieuses.* (X.)
- Mai. — *Le Cloître et le Cimetière.* (XV.)
- Juin. — *La Procession de la Fête-Dieu* (3). (XII.)
- JUILLET. — *Le Chapitre de Port-Royal* (XVI.)
- Août. — *L'Administration du Saint-Viatique* (XXIII.)
- SEPTEMBRE. — *Le Refectoire de Port-Royal.* (XVIII.)
- OCTOBRE. — *La Conférence dans la Solitude.* (XIX.)
- NOVEMBRE. — *Les Religieuses pansant les malades* (XXII.)
- Décembre. — *La Distribution des Aumônes à la porte de l'Abbaye.* (XXI.)

Toutes ces petites vignettes, qui n'ont pas douze centimètres de largeur sur six de hauteur, sont en général la reproduction exacte des Estampes, sauf pour certains détails accessoires, supprimés dans le haut ou dans le bas de la Vignette, à cause de l'espace plus

(1) Aucune de ces vignettes n'a de titre. Nous leur en donnons un, en résumant celui du *Recueil d'Estampes*.

(2) Les chiffres ainsi placés sont les renvois à ceux du *Recueil d'Estampes*. Voir plus haut, pages 423-427.

(3) L'explication la plus complète de cette gravure est dans une Relation du 30 mai 1694, indiquée plus haut, p. 234, note 1, et 420.

restreint laissé à l'artiste ou de la disposition différente de quelques personnages. Mais la touche en est, dans quelques-unes, encore plus délicate, et même plus gracieuse, tout en conservant la même vigueur de ton. Le mérite en est grand, à cause de la difficulté vaincue.

A moins de saisir le *Nécrologe* lui-même, les vues et les scènes, rappelant le souvenir de Port-Royal, pouvaient circuler librement dans le public.

On s'y prit encore d'une autre façon, pour le dérober à l'oubli. Certaines éditions des ouvrages traitant de Port-Royal offrent, sur le titre, dans une cartouche, une petite vue de la célèbre Abbaye, un peu différente de celle de Magdeleine Hortemels. La sienne est prise au Nord-Ouest, et celle-ci au Nord-Est, avec cette légende placée au bas : PORT-ROYAL DES CHAMPS, P. Yver, sculp. — On la retrouve dans les livres imprimés : AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE, par exemple les *Mémoires de Fontaine*, en 1738, les *Mémoires de du Fossé*, en 1739 et quelques autres encore.

### III. NOTICES.

#### 1<sup>o</sup> NOTICES MANUSCRITES.

A l'exemplaire du *Nécrologe de Port-Royal des Champs*, 1723, in-4o, que nous possédons, étaient jointes, sur un feuillet détaché, en face des vignettes de plusieurs mois, de petites notices manuscrites, expliquant très-clairement le sujet des gravures, avec quelques détails d'histoire et d'architecture.

Longtemps nous avons cru que ces Notices étaient une copie de celles que nous supposions accompagner le *Recueil d'Estampes*, dont il a été question plus haut. Pour nous en assurer, nous avons fait, à la Bibliothèque nationale, des recherches que M. Léopold Delisle a facilitées avec sa complaisance habituelle. Mais là, pas plus qu'à Rouen, nous n'avons pu arriver à la solution du problème, puisque les Estampes possédées par ces deux Bibliothèques ont été détachées du Recueil primitif. Par bonheur, l'exemplaire de M. Lormier, venu plus tard entre nos mains, nous a prouvé qu'aucune Notice n'accompagnait les gravures du *Recueil d'Estampes depuis 1709*.

En les étudiant, nous nous sommes aperçu que les titres et l'ordre de ces petites Notices étaient généralement ceux des gravures faites par Magdeleine Hortemels, et qu'elles en expliquaient parfaitement le sujet. Aussi croyons nous qu'elles ont été faites par un ami de Port-Royal, pour les joindre à un exemplaire d'un *Recueil d'Estampes*, contenant uniquement les gravures de Magdeleine Hortemels, que ces Notices y ont été primitivement placées, d'où elles ont passé dans notre *Necrologe*. Nous ne les avons pas toujours trouvées en face de la vignette qu'elles ont pour but d'expliquer. On a dû souffrir de l'hésitation pour leur placement, le chiffre indiqué dans l'un par, l'auteur des Notices, ne correspondant plus à l'ordre des vignettes, mais à celui des Gravures dans le *Recueil de Magdeleine Hortemels*.

Leur publication pourra donc être utile et à ceux, en petit nombre, qui possèdent le *Recueil d'Estampes*, et à ceux, en plus grand nombre, qui ont le *Necrologe* entre les mains. Nous les donnons, telles qu'elles sont, avec leur orthographe, parfois bien defectueuse. L'écriture nette, ferme et assez belle, accuse la main d'un contemporain de la publication des gravures.

*Vue de l'abbaye de Port Royal des Champs* (JANVIER) (1).

L'abbaye de port Royal ordre de Cîteaux étoit à six lieues de Paris, dans le diocèse de Chevreuse. Elle fut fondée en 1204. par les Seigneurs de Montmorency. Reformée en 1609. par Mari Angelique Arnaud, elle donna, par les éminentes vertus de ses Religieuses, un modele de perfection pour les personnes de cet Etat : par le zele de ses abbeses, une source de renouvellement, et de reforme pour plusieurs monasteres : par la vie edificante d'un grand nombre de personnes illustres, et choisies de Dieu qui sy retiroient, une Ecole de Vertu : et par les écrivains ecclésiastiques des admirables solitaires qui y vivoient au dehors dans la solitude des granges, la lumière, la consolation et la defense de l'Eglise. Telle fut cette illustre abbaye jusqu'à sa destruction acheuée en 1710.

La solitude fleurira comme le lys,  
elle poussera et germiera de toutes parts.

I. S (Isaie) 33.

(1) Nous ajoutons le nom du mois en tête duquel est placée la

*2 Eglise de l'abbaye de Port Royal des Champs. (JANVIER) (1).*

« L'église tournée au levant, étoit un Edifice du 13 siècle, avec une croisée formant deux ailes. La nef avoit six arcades de chaque côté. Dans les trois premiers étoit l'avant chœur, et le chœur des Religieuses. Sur la sixième étoit le clocher. Cette nef avoit deux collatéraux, où l'on voyoit plusieurs sepultures. Le sanctuaire étoit placé dans la première des deux arcades du chevet. Tout y étoit noble, mais simple, et y inspiroit le respect, le recueillement et la modestie. On ne croyoit pas dans cette sainte maison que la richesse des ornemens, même de l'autel, pût s'accorder avec l'Esprit de la plus parfaite pauvreté, dont on y faisoit profession. Mais une impression secrète de la piété qui y regnoit faisoit sentir à tous ceux qui en approchoient que c'étoit une terre sainte.

Ma maison sera appelée une  
maison de Prières. J. S. 56.

*3 Avant Chœur et autels des Reliques de Port Royal des Champs. (MARS).*

« Cet avant chœur étoit le lieu où les Religieuses s'assembloient lorsqu'elle (sic) avoient avant l'office. Il n'étoit pas permis d'y parler et on s'y disposoit à la prière par le recueillement et par la prière. Là étoit l'autel des Reliques qui se conservoient à P. R. La plupart avoient été recueillies par M<sup>r</sup> le Roy de la Potherie et données par luy à ce monastère. Dans le même avant Chœur reposoient les cœurs de plusieurs illustres personnes qui avoient singulièrement aimé cette maison : celui de M<sup>r</sup> de la Potherie luy même, ceux de M<sup>r</sup> Singlin confesseur de la maison pendant 26 ans, de M<sup>r</sup> Arnaud célèbre Docteur, transporté depuis à Palaiseau en 1710 ; de M<sup>r</sup> Tourneux si connu par ses excellens ouvrages et en particulier son année chre-

vignette correspondante dans le *Nécrologe*. (Voir plus haut, p. 429). Là on trouvera le renvoi à la gravure du *Recueil d'Estampes*.

(1) L'auteur parlant plutôt de l'extérieur que de l'intérieur de l'Eglise, cet article peut se rapporter aussi à la *Vue de l'Abbaye*, qui précède, et où l'Eglise figure parmi les autres bâtimens.

ienne, de M<sup>r</sup> Thiersand etc. et les corps de M. M. de Sacy Retard et Hamelin.

Que les os des Prophetes refleurissent  
dans leurs tombeaux, car ils ont fortifié Jacob  
Ecclesiast. 49.

4 *Le Chœur de Port Royal des Champs.* (AVRIL)

Les Religieuses de P R étoient debout la plus grande partie de l'office, pour imiter les anges qui sont debout devant le trône de Dieu. Elles demeuroient quelque temps prosternées pendant la messe, avant que de se présenter à la communion. Elles ne voyoient en elles cette frayeur religieuse, dont elles étoient pénétrées devant Dieu. Elles se donnoient le baiser de Paix avant la 2<sup>e</sup> communion. Tous les Dimanches avant la messe elles recevoient l'eau bénite, de la main du Prêtre, la grille ouverte et le voile baissé. Toutes les cérémonies de l'Eglise jusqu'aux moindres étoient chez elles dans une singulière vénération. L'Esprit de Dieu ne néglige rien dans les œuvres de Dieu et ces pieuses jeunes filles ne voyoient rien que de grand dans le service d'un Dieu si grand.

Sur qui jetteray-les yeux sinon sur le  
pauvre qui a le cœur brisé et humilié, et qui  
écoute mes paroles avec tremblement.

G S (?) 66.

5 *L'autel de l'Eglise de Port Royal des Champs* (2) (FÉVRIER).

L'autel étoit simple, mais il y avoit sur le retable un beau tableau de Champagne représentant La Cène où N. S. étoit assis avec ses

(1) Dans le *Recueil d'Estampes*, etc., qui a inspiré ces Notices, il y a deux gravures portant ce titre. Dans l'une, les stalles sont vides, dans l'autre, les Religieuses sont placées devant les stalles. C'est cette dernière que reproduit le *Necrologe*.

(2) Il y a, dans le *Recueil d'Estampes*, une planche portant ce même titre, mais sans la signature de Mag<sup>t</sup>. Hortemels. L'autel est au premier plan dans celle qu'elle a signée, et que donne la planche intitulée : *Eglise de l'Abbaye de Port-Royal des Champs*. C'est à celle-là que nous rapportons la Notice.



douze Apostres (1) et audessus une suspension de l'hostie en forme de crosse. Objet tendre et consolant de l'adoration perpetuelle de ces saintes Religienses. C'est la quelles consideroient N. S. J. C. come eleué en haut, et les attirant a lui comme debout pour les defendre et les proteger : come place entre le ciel et la terre, pour reconcilier la terre avec le ciel et come toujours prest a recevoir leurs hommages, et rependre ses dous. C'etoit cet Esprit de foy qui produisoit en elles cette tranquillité et cette force qu'on admiroit au milieu des plus grandes epreuves.

Lagneau qui est au milieu du trône  
Sera leur Pasteur et les conduira  
aux sources des eaux vivantes.

Apoc. 7.

#### 6 *Chœur de Port Royal des Champs.* (AVRIL) (2).

« Ce chœur parraissoit une assemblée d'anges lorsque les religieuses y chantoient l'office, tant leur modestie etoit grande et leur pieté feruente. Leur chant etoit doux et harmonieux, mais simple et tel qu'il conuient a la pieté chretienne, et propre a tirer les larmes des yeux et exciter une <sup>ste</sup> joye dans le cœur. Les sons y etoient distincts, les mediantes et pauses fidellement obseruées. La moindre negligence dans l'office divin y etoit regardée comme une faute considerable. L'etude assidue quelles faisoient des Stes Ecritures, leur donnoit l'intelligence et le gout des Pseaumes et des autres prieres de leglise. Leur esprit et leur cœur sacordoient aussy sans peine avec le son de leurs voix et le chant des Pseaumes etoit pour elles une excellente oraison. Meme mantal l'office diuin etoit preferé. Toutes les Religienses y assistoient en menteau. Les matines se disoient à 2 heures apres minuit. Les autres offices aux heures conuenables et proportionnées.

Je vous chanteray des hymnes en presence des  
anges, je vous adoreray dans v. t. Saint.

Ps. 137.

(1) Voir t. II, Appendice IV, p. 309.

(2) Par ces mots : *Chœur de Port-Royal*, l'auteur des Notices entend le chant des Religienses, et non la partie de l'Eglise qu'il a appelée plus haut : *Le Chœur de Port-Royal des Champs* (Voir p. 433).

7 *Histoire de Port Royal. (Mai).*

Le cloistre estoit ancien et auoit esté repare par une des 2 dames de la fin qui dans le 16<sup>e</sup> siecle furent abbesses de ce monastere et y firent beaucoup de bien. La tante s'appliqua a recouurer les titres perdus, reuendiquer les biens alienes, retablir les granges. Sa Niece qui luy succeda marchant sur les traces de sa pieuse tante fit retablir l'Eglise, le cloistre, le dortoir, l'infirmierie et pluss autres bati-mens. Elle fit faire les chaires du chœur. Mais c'estoit a M<sup>re</sup> Marie Angelique Arnaud que la prouidence auoit reserué un retablissement beaucoup plus parfait et plus important. C'estoit celuy de la discipline et de l'esprit monastique. C'est ce qu'elle fit dans le 16<sup>e</sup> (17<sup>e</sup>) siecle avec une benediction qui a rendu cette maison une exemple digne des siecles d'or de l'Eglise.

Seigneur j'aime la beaute de vostre maison  
et le lieu ou reside votre Gloire.

Ps 95.

8 *Procession des Religieuses de P R a la fête de Dieu. (1). (JUN).*

Les Religieuses de P R particulièrement deuouées au culte et a l'adoration perpetuelle du St Sacrement et de J. C. present dans l'Eucharistie n'auoient garde de rien omettre de tout ce que l'Eglise a institue pour ly honorer. La Procession de la feste de Dieu sy faisoit comme partout ailleurs, mais avec une ferueur et une deuotion qu'il est rare de trouver ailleurs. On faisoit de plus tous les jeudis dans cette abbaye l'office double du St Sacrement. Elles en embrasserent l'adoration perpetuelle en 1647 avec l'approbation du Pape Innocent X et de M. L'Archeueque de Paris. Apres la mort de Made La Duchesse de Longueville qui en auoit voulu faire institut particulier dont sa mort empecha l'exécution, les Religieuses de P R en prirent les engagements, le titre et l'habit en changeant leur scapulaire noir en blanc avec une croix rouge (2). Tout cela nempescha pas leurs ennemis

(1) Pour les details, voir la Relation de M. Louail, à la date du 30 mai 1693, dont nous auons parlé plus haut, p 230, note 1

(2) Il a été nécessaire de changer la ponctuation, pour donner à

de debiter contre la pureté de leur foy sur ce mistere les calomnies les plus horribles et les moins vraisemblables.

Les Vierges suivent l'agneau par tout  
ou il va. Apoc. 14.

*9 Refectoire de Port Royal des Champs. (SEPTEMBRE).*

« Labstinence de viande estoit continuelle a P R hors de cas d'infirmité, et la vie en maigre y estoit fort sobre. On y estoit plus occupé de nourriture d'ame que pour le corps. On faisoit au refectoire de pieuses lectures tant cela pr (1) que a la 2<sup>me</sup> table pour les Religieuses de chœur et pour les converses. Les Religieuses meme infirmes et obligées par leur infirmité d'user de la viande se trouuoient au Refectoire et on en usoit ainsy pour prevenir et empecher tout relachement. Les penitences imposees se pratiquoient au Refectoire : on n'en imposoit point de ridicules, mais d'utiles propres a humilier et proportionnées aux fautes, de sorte que l'on peut dire que dans cette maison le refectoire et la table y estoit une ecole de vertu et de sagesse.

Trauvaillez pour auoir non la nourriture qui  
perit, mais la nourriture pour la vie eternelle.  
Jean 6.

*10 Chapitre de Port Royal des Champs. (JUILLET).*

« Le Chapitre ou Assemblée une fois ou deux par semaine, selon que Labbesse le jugeoit ou nécessaire ou utile. On y lisoit un chapitre de la Regle et des Constitutions, et l'on faisoit remarquer les manquements pr y remedier. Chaque Religieuse sy accusoit de ses fautes contre la Regle, et en receuoit la penitence. Lesprit de cette maison estoit dans les superieures, beaucoup de respect pr les voyes de Dieu : dans les ames plus fortes beaucoup de condescendance pr les foibles, mais sans dissimuler les fautes ny fauoriser aucun relachement : dans les infirmes beaucoup de respect et soumission, et

ce passage un sens plausible, la chronologie se refusant à celui que donnait la rédaction originale.

(1) Tel est le texte défectueux en cet endroit.

L'ouverture par les Supérieures dans toutes les Religieuses; entre elles beaucoup d'égards reciproques, mais sîcères et éloignés de toute affectation. Par là on voyoit regner dans ce monastere une paix et une douceur admirables.

On deux ou trois personnes seroit assemblees  
en mon nom, je m'y trouverai au milieu d'elles.

Math 6

11 *Les Religieuses de P R des Champs pensant les malades.*

NOVEMBRE).

La grande retraite des Religieuses de P R ne les rendoit pas moins attentives ny moins fîdeles aux devoirs de la charité la plus tendre et la plus active envers les pauvres. Outre leurs aumônes abondantes et les remèdes qu'elles fournissoient aux Pauvres malades du pays, elles pansoient elles mêmes les Pauvres malades et leur fournissoient toutes sortes de secours. De pieux medecins comme M. M. Dodard, Hamon et autres, qui s'étoient retirés dans cette solitude par un esprit de piété et de pénitence, ne se consacroient pas seulement au service des Religieuses, mais au soulagement de tous les Pauvres du pays. On a vu souvent M. Hamon faire des 4 à 8 lieues à pied à jeun pour soulager et fournir à leurs besoins, en se privant lui mêmé sur sa substance.

Heureux celui qui a l'intelligence  
sur le Pauvre et l'indigent.

Ps. 40 »

Nous n'avons pas autant de Notices qu'il y a de gravures de *Magd. Hortemela*, soit dans le *Recueil*, soit dans le *Necrologe*.

L'artiste a donné treize gravures ou vignettes dans les deux ouvrages, et nous n'avons que onze Notices. Mais deux d'entre elles faisant double emploi, il n'en reste plus que neuf pour expliquer le sujet de neuf gravures. Elles font défaut pour quatre d'entre elles : XIX. *La Conférence dans la Solitude*; XX. *La distribution des aumônes*; XXIII. *L'administration du Saint-Pantique*; enfin XXIV. *L'Enterrement des Religieuses*. Le *Necrologe* en est dépourvu pareillement pour : *L'Enterrement* (sur le titre); *L'administration du Pantique* (sept); *La Solitude* (Octobre), et la *Distribution des aumônes* (Decembre).

**2° PORT-ROYAL DES CHAMPS. — Notice historique à l'usage des Visiteurs.** Paris, 1874. 16 pages in-8°, avec deux Plans.

Nous avons déjà parlé de cette utile Notice, de M. A. Gazier, à propos d'une citation que nous lui avons empruntée sur *l'Hôtel de Longueville à Port-Royal des Champs*. (Voir t. III, Appendices VIII, pages 362-364). Elle est divisée en deux parties, l'une historique, l'autre topographique, où l'auteur a su, en peu de lignes, dire tout ce qui est nécessaire pour visiter les ruines de Port-Royal avec intérêt et avec fruit. Il serait même possible, à l'aide du *plan de l'Abbaye de Port-Royal des Champs*, emprunté à Magdeleine Hortemels, et du *Plan géométral*, que l'auteur a fait dresser par un architecte, de reconstruire toute l'Abbaye par la pensée. L'un donne les dimensions exactes, l'autre l'aspect même des bâtiments, des cours, des jardins, canaux, etc., compris dans la célèbre Abbaye.

Le regret exprimé, il y a bientôt un an, de ne pas la voir mise en vente (t. III, p. 364), n'est plus fondé aujourd'hui. Ceux qui seraient désireux de visiter Port-Royal des Champs pourront se la procurer à la Gare de l'Ouest, Barrière du Mont-Parnasse, en prenant leur billet pour Trappes, la première station après Saint-Cyr, sur le chemin de Chartres. Après une courte promenade à travers les bois de Trappes, on arrive bientôt, dans le voisinage des Granges, sur la hauteur qui domine le vallon de Port-Royal. Une lecture faite en route aura suffi pour relever l'Abbaye de ses ruines et la repeupler de tous ses hôtes les plus illustres. Nous n'avons pas eu cette bonne fortune, parce que nous ne connaissions pas alors cette Notice; mais elle nous a bien servi depuis à fixer nos souvenirs, et nous y renvoyons en toute confiance.

Cependant nous demanderons la permission de la compléter sur un point, indiqué seulement par M. A. Gazier. Nous le ferons, en détachant quelques-unes des notes prises sur les lieux, lorsque nous avons visité ces ruines célèbres, en vue de l'édition des *Mémoires de du Fossé*, où l'Abbaye occupe une si grande place. Ce sera pour constater l'état actuel d'une espèce d'Oratoire-Musée, construit sur l'emplacement même du sanctuaire de l'Eglise de l'Abbaye.

ORATOIRE-MUSÉE DE PORT-ROYAL DES CHAMPS.

• Au delà du transept, est un escalier qui conduit en face d'une construction toute moderne, pavillon, ou plutôt Oratoire-Musée, bâti par un ancien magistrat, M. Silvy. Il acheta ces ruines, en 1829, y fit faire des fouilles et des travaux, et les donna au supérieur de la Société de Saint Antoine, qui les donna lui-même à la Société de Saint Augustin ou Société teutonique. Tels sont du moins les renseignements fournis par le guide, M. Udry.

• Le niveau de cet Oratoire-Musée indique l'élévation du sol de l'ancienne église, après qu'on eut apporté, en 1652, douze pieds de sable déposés sur le sol primitif, pour assainir l'église, en combattant l'humidité causée par l'élévation des terrains avoisnants, en contre-bas desquels elle se trouvait, principalement du côté Nord.

• Au frontispice de ce petit monument sont gravés, sur une pierre, les douze vers suivants, dûs à M. Silvy (1) :

Entrez dans un profond et saint recueillement,  
Chrétiens, qui visitez la place, en ce moment,  
D'un autel où Jésus, immolé pour nos crimes,  
S'offroit à Dieu son père entouré de victimes,  
Qu'avec lui l'Esprit saint embrâsât de son feu.  
Figurer-vous présents ces prêtres vénérables,  
Ces humbles pénitens, ces docteurs admirables,  
Lumière de leur siècle et l'honneur de ce lieu.  
Retracez-vous ce chœur où s'assembloient des anges,  
Du Seigneur, nuit et jour, célébrant les louanges,  
Et de ces souvenirs recueillez quelque fruit,  
Dans ce vainon désert où l'homme a tout détruit.

• Après avoir franchi une porte bien modeste, on voit tout autour des murailles, enfermées dans des cadres, par les soins de M. Silvy, les autographes, les vues, les gravures, les portraits qu'il a réunis ainsi que plusieurs tableaux à l'huile. Toutefois, il n'a pas osé mettre à exécution son projet de construire une petite chapelle, au milieu

(1) Ils sont disposés en face les uns des autres, six par six, dans l'inscription originale.

de ce sanctuaire, dans la crainte de ne pouvoir en obtenir la bénédiction de l'autorité diocésaine, comme cela avait eu lieu déjà pour la ferme des Granges, située au haut du coteau voisin.

« En commençant la visite par la gauche, on aperçoit quelques autographes des principales abbesses, les Mères Angélique, Agnès, Elisabeth de Ste Anne, et des principaux Solitaires de Port-Royal.

« Sur le côté Nord se trouvent le portrait de Jacqueline Pascal, et le tableau de la guérison de la fille de Philippe de Champaigne, la sœur Catherine de Sainte-Suzanne. C'est une copie du tableau original, qui est au Louvre, et dont nous avons parlé plus haut (p. et t. II, p. 506-509). Un peu plus loin, toujours du même côté sont les gravures des portraits de Saint-Cyran, d'Arnauld d'Andilly, d'Antoine Arnauld, de Le Maistre de Sacy, de Nicole et de Le Tourneux. Ce dernier n'est pas celui dont nous avons parlé (tome III, p. 381). Gravé par Desrochers en 1699, il offre les vers suivants, au bas du portrait :

Ce saint prêtre joignant l'exemple à la parole,  
En échaufant les cœurs éclairait les esprits.  
Ses sermons n'avoient rien d'une éloquence molle,  
Et la Piété même a dicté ses Ecrits.

« Au mur du fond, c'est-à-dire à l'Est, sont suspendus les portraits à l'huile de Saint-Cyran, de Sacy, d'Arnauld, de Nicole, d'Hamon, de Colbert, évêque de Montpellier, du docteur Petit-Pied, etc., avec une gravure d'un portrait de Pascal. Au centre de ce même côté, on voit une vue générale des bâtiments et des jardins de l'Abbaye, faite à l'huile. Est-elle que Mag. Boullogne peignit en 1702? Dans le bas, à droite, un tableau, également à l'huile, représente d'Argenson, lieutenant de police, venant lire, à Port-Royal des Champs, le 29 octobre 1709, l'ordre de la Cour d'enlever les vingt-deux religieuses qui s'y trouvaient encore. A ses côtés sont deux assesseurs, et quelques soldats, détachés des trois cents qu'il avait amenés, mettent la main sur une ou deux Religieuses placées au premier plan par l'artiste. Toutes ces peintures ont l'air d'être des copies, ou bien des originaux qui n'ont rien de bien remarquable au point de vue de l'art.

« Le côté Sud, en retour d'équerre, offre le portrait de M. de

et un grand cadre où Marie des Anges Soireau, la Mère  
Le Maître, la Mère Angelique de Saint-Jean ont leurs  
portraits. Il y a aussi ceux du P. Quesnel et du fameux pré-  
sident. Ces portraits font face à ceux des Solitaires qui se  
trouvent sur la côte Nord.

À l'ouest, entre l'angle et la porte par laquelle on est entré,  
quelques gravures et tableaux, dont les sujets se rap-  
portent à l'histoire de Port-Royal.

Derrière ce petit Musée-Oratoire, sur une table et sous un  
verre, on voit une reproduction générale, en relief et en  
craie, de tous les bâtiments, jardins, église, cloître, cimetière,  
etc., qui figurent dans la *Vue de l'Abbaye de Port-Royal*  
de Magdeleine Hortemels, reproduite par M. Sainte-  
Beuve. Pres de là est déposé un plan géométral, un peu  
vieilli, d'avoir été montré aux visiteurs. Celui de la Notice  
le complète et le remplace bien heureusement.

Le guide présente un registre cartonné, avec un crayon,  
sur lequel on écrit ce qu'on veut. En le parcourant, je vis que la plupart  
joignaient quelques réflexions à leur nom. L'éloge y  
est, mais il ne faut pas tenir compte de quelques insultes ou de  
critiques anonymes. En ce moment, une seule pensée me  
venait, celle de mes confrères de l'*Histoire de Normandie*,  
confiant l'édition des *Mémoires de du Fosse*, m'avaient  
donné Port-Royal des Champs.

Il était donc en ces termes : « L'éditeur des *Mémoires de  
du Fosse*, pour la Société de l'*Histoire de Normandie*,  
a été heureux de voir ces lieux si saints, dont son au-  
teur a tant d'amour, et où son cœur fut déposé après sa  
mort, qui n'en fut jamais absent (1).

« Rouen tout exprès pour les visiter, il a tenu à en con-  
server le souvenir »

« Port-Royal des Champs, le jeudi 4 octobre 1877. »

« De son Epitaphe à Port-Royal des Champs. Voir plus



## VII.

### CHAPELLE DE PORT-ROYAL DE PARIS.

Le même sentiment me dirigea vers ce qui reste des bâtiments de Port-Royal de Paris. Comme ce ne fut qu'après plusieurs tentatives inutilement répétées, et à un an de distance, qu'il me fut possible d'y pénétrer, je crois devoir donner encore le résumé des Notes prises sur la seule partie de l'édifice qu'il m'a été permis de visiter.

« On sait que l'abbaye de Port-Royal de Paris, supprimée en 1790, fut convertie en prison, en 1792, sous le nom dérisoire de *Port Libre* ou de *la Bourbe*, parce qu'elle était située dans la rue de ce nom. L'institution de la Maternité y fut établie en 1802, et l'hospice d'accouchement date de 1814. Il y est encore, à peu de distance de l'Observatoire, sur le Boulevard de Port-Royal, nom plus juste et plus heureux que celui de Rue de la Bourbe.

« L'église, achevée en 1648, est réduite aujourd'hui aux proportions d'une modeste chapelle.

« La disposition du chœur et du sanctuaire a été conservée; mais l'autel y est d'une simplicité extrême. Il n'y a guère de l'ancien temps que la grille du chœur, à hauteur d'appui et en fer battu. Sur chacune des deux parties de la porte est un ornement qu'on serait tenté de prendre, tout d'abord, pour un Saint-Sacrement. C'est plutôt la reproduction du reliquaire, dont le centre représentait un fragment de la Sainte-Epine, tel qu'il a été signalé dans l'APPENDICE sur les *Portraits et Tableaux faits à l'occasion des Miracles de la Sainte-Epine* (voir tome II, pages 306-309).

« Près d'un confessionnal, au bas de la chapelle, côté de l'Épître, est dressée et appuyée, le long du mur, la pierre tumulaire qui recouvre les restes d'Antoine Le Maître, le grand avocat. Les dimensions en sont considérables, et l'inscription, gravée en lettres grandes et profondes, est dans un bel état de conservation. Elle commence par ces mots : « HIC JACET ANTONIVS LE MAISTRE ROBERTI ARNAVLD D'ANDILLY EX SORORE NEPOS, etc. », et se termine par ceux-ci :

OMIT ANNOS NATUS 50. 4 NOVEMBERIS M DC LVIII. » Elle est conforme, en tout son texte, à l'inscription donnée par le *Nécrologe de Port-Royal*, à la page 449.

« Le *Nécrologe de Port-Royal des Champs* dit formellement, à l'article d'Antoine Le Maître : « Il est enterre dans l'aile gauche de notre » Eglise vis-à-vis de la chapelle de la Vierge. » Comment alors cette pierre, qui recouvrait ses restes, se trouve-t-elle à Paris ? Peut-être y est-elle venue à l'occasion du fait signalé par la note suivante du *Nécrologe* : « En 1711, son corps fut exhumé, comme les autres ; et » on le transféra avec ceux de M. de Saci son frere et du célèbre » M. Racine, à Saint Etienne du Mont. »

« Est-ce de cette dernière église qu'elle est venue à Port-Royal de Paris ? On n'en sait rien. En tout cas, c'est une relique précieuse que la pierre tumulaire de l'un des hommes les plus éloquents de son temps, et les plus dévoués à Port-Royal des Champs, dont il habita le désert pendant vingt ans. Il est utile de dire où elle se trouve.

« Près de là, dans l'endroit où sont les fonts baptismaux, on remarque une belle boiserie sculptée, d'ordre ionique, qui paraît provenir de l'ancienne Abbaye.

« Il y a aussi, au bas de l'église, côté de l'Evangile, une Annonciation où se reconnaît le pinceau d'un artiste du XVII<sup>e</sup> siècle. L'Ange Gabriel présente un lys à la Vierge, placée devant un Prie-Dieu, avec des vêtements de couleur rouge et bleue. Le même sujet figure dans les esquisses de tableaux données par les gravures représentant l'intérieur de l'église de Port Royal des Champs.

« C'est tout ce qui m'a semblé rappeler l'antique abbaye, dans l'intérieur de la chapelle.

« A l'extérieur, la façade Ouest, ou grand portail, a été supprimée en entier, comme on peut s'en convaincre, en considérant la gravure de Chauldon, qui donne la perspective de l'Eglise de Port-Royal de Paris.

« Mais les bâtiments voisins, construits en carré et recouverts en tuiles, subsistent encore, à peu près dans l'état où ils étaient au XVII<sup>e</sup> siècle.

« Il en est de même des murs de l'enceinte où l'on voit, sur le Boulevard de Port-Royal, deux grandes portes murées, dont l'une devait servir pour les personnes, et l'autre pour les charrois, parce qu'elle

correspondait à un chemin situé entre les bâtiments actuels et les jardins d'autrefois, remplacés aujourd'hui par des cours, au moins dans cette partie de l'édifice. »

Voilà tout ce qui rappelle aujourd'hui, dans la partie qu'il nous a été permis de visiter, ce Port-Royal de Paris, jadis si fameux, et où les *Mémoires* de notre auteur ont souvent conduit le lecteur, pour le rendre témoin d'une foule de scènes aussi dramatiques qu'instructives.



## CORRECTIONS ET ADDITIONS

POUR LES QUATRE TOMES.

---

### TOME I.

Page 6, ligne 23. — Comme note des mots : « Actes publics »  
il faut ajouter : « Voir Moreri sous le nom de Thomas. P. 308. »  
Ils sont à la marge et d'une autre main que celle du premier co-  
mpte du Manuscrit.

P. 10, l. 8. — « La famille possède encore, dans le Chartrier de  
Cosmelet, un certain nombre de lettres, écrites d'Italie par ce Gen-  
tien Thomas. » M. d'Estaintot, note d'une Etude sur AUFFAY, *Precis*  
de l'Academie de Rouen, 1878, p. 303.

P. 11, l. 3. — L'acte de fondation des deux Obits par Gentien  
Thomas (Voir T. II, Appendice XI, p. 321) prouve que son père  
mourut le 25 novembre 1621, et non le 22, comme il avait été dit  
d'après Farin.

P. 13. — M. Ch. De Beaurepaire a fourni, depuis la publication de  
notre premier tome, de nouveaux détails sur la démolition du château  
de Pontorson, et sur le rôle joué par le père de notre auteur dans  
cette affaire. On y voit, entre autres choses, que le nom du dona-  
taire n'est plus « M. Moran », comme ici, mais « M. Gabriel de  
Cottignon. » Voir *Cahiers des Etats de Normandie*, t. III,  
p. 473.

P. 16, note 3. — Voici, dans son entier, la note marginale du  
Manuscrit, dont nous n'avions donné que la première phrase :  
« André de Burdent a esté Prieur de St Laurent, depuis 1696 jusques  
et compris 1703. Il a eu ensuite un benefice de l'ordre à quelque

« distance de Dieppe, il est revenu à St Laurent au commencement  
« de 1731, et y est mort le 8 juillet de la même année. Il a été  
« enterré dans le Chapitre à main gauche vers le haut. Il a fait  
« retablir et decorer l'église de St Laurent, pendant qu'il en étoit  
« Prieur, a fait faire le clocher qui existe aujourd'hui, percer le bati-  
« ment qu'occupe la communauté et bâtir l'infirmerie. » Les dates  
de 1703 et de 1731 montrent bien que cette addition est postérieure  
à la révision de du Fossé, qui s'est borné à dire, de son neveu, en  
1697, quand il commençait à écrire ses Mémoires : « Il est à pré-  
« sent prieur de l'abbaye de St Laurent de Lions. »

P. 26, note (4). — Au lieu de : « Paul de Gondi », lisez : « Jean  
« François de Gondi. » C'est l'oncle et non le neveu.

P. 43, l. 2. — « Messire François le Charron, Baron de Saint-  
« Ange, premier maître d'Hôtel de la Reine Anne d'Autriche, avoit  
« épousé Anne de Boulogne, qui, après sa mort, se fit Religieuse à  
« Port-Royal des Champs, sous le nom de Sœur Anne de Sainte-  
« Eugénie de Boulogne. » *Nécrologe de Port-Royal*, p. 479.

Pages 53-58. — Nous avons cru, à propos des Grottes faisant partie  
du château de Saint-Germain, demeure habituelle de la Cour, à cette  
époque, que « du Fossé était peut-être le seul écrivain qui eût con-  
« servé le souvenir de ces figures et de ces automates, prodiges de  
« mécanique pour l'époque. » Depuis, nous en avons retrouvé la  
trace dans un ouvrage, qui nous fait assister à leur construction, et  
complète la description de notre auteur. C'est le *Journal de Jean  
Heroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII* (1601-1628),  
extrait des Manuscrits originaux par MM. Eud. Soulié et Ed. de Bar-  
thélemy. Deux vol. in-8°, 1868. — Il en est question, t. I, pages 122,  
123, 128, 129, 202, 358, et t. II, page 200.

P. 103, note (3). — La première édition de cet ouvrage fameux  
d'Arnauld est de 1643. En voici le titre : *De la Fréquente commu-  
nion ou les sentiments des Pères, des Papes et des Conciles, tou-  
chant l'usage des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie*, par  
*Ant. Arnauld*. Paris, Ant. Vitré, 1643, in-4.

P. 137, note (4). — C'est d'après M. l'abbé Decorde que nous  
avons dit : « Jean Manant fut curé du Fossé de 1624 à 1663. » Mais  
un Mémoire de M. Le Maître, dans le *Supplément au Nécrologe de  
Port-Royal*, porte : « Le Curé du Fossé en Normandie, nommé Ma-  
« nan, âgé de soixante-cinq ans, se défit de sa cure entre les mains

de M. Julien et se retira ici (Port-Royal des Champs) après la mort du P. Maignart de l'Oratoire. » P. 172. Or le P. Maignart mourut, le 15 janvier 1630, et on sait d'ailleurs que « Manant obtint la cure du Fossé en 1628, et fut remplacé par le cure Gilles Julien, en 1650. » Ces derniers renseignements, trouvés par M. Maierne, dans le Terrier de la Bellière, permettent de rectifier sûrement les dates données plus haut.

P. 144, l. 5. — Pour plus amples détails sur tous les membres de la famille Thomas, voir la *Généalogie* dans les *Pièces diverses* pages 379-395.

P. 183, l. 31. — Ce n'est pas de sa sœur *Catherine* que Du Fossé dit auparavant « qu'elle n'eut pas la force d'embrasser l'état religieux » ; mais de sa sœur *Marie* (p. 144). Plus haut (p. 17), comme il a parlé des maux de Catherine. Voir la *Généalogie*, dans les *Pièces diverses*. P. 387, 390.

P. 162. — La fin du Sommaire du Chapitre IX n'a pas été composée et doit être ainsi rétablie :

« Les Petites Ecoles quittent Paris. — La classe de du Fossé se rend à Magny-l'Essart, sous la direction de M. Lefèvre. — Mort de son dernier — Quelques élèves habitent les Granges. — Retour des Religieuses à Port Royal des Champs. — Le livre de la *Tradition de l'Eglise*, par Arnould. — Sa lettre servant de Preface. — Son éloge. — Vie et caractère de M. de Saci. — Services qu'il rend à du Fossé. — Son éloge comme directeur de conscience. — Ses travaux. — M. Bouilli, Deslandres, Charles du Chemin, Hamon se trouvaient aux Granges. — Retour de Henri Thomas à Port-Royal des Champs. — Sa mort. — Seconde guerre de la Fronde. — Le duc de Luynes et Faumurier. — Les élèves de Port-Royal logent chez lui. — Construction de tours à l'Abbaye de Port-Royal. — Elle est gardée militairement. — Une alerte. — Pillage des bois. — Nouvelle alerte. — Services rendus par un paysan du village de Milon. — Il prend le nom de capitaine Sauvegrain. — Est visité dans son campement par la duchesse de Chevreuse. — Eloge de ce capitaine improvisé.

Pages 179-180. —

Le texte du Manuscrit, donné par le copiste, sans avoir été corrigé par l'auteur, nous avait fait croire à l'existence de barricades, dans Paris, le 5 ou le 6 janvier 1648. Il n'en est rien ; c'est en 1649 qu'elles furent élevées.

En voici la preuve due à l'obligeante communication de l'un de nos amis, M. Chéruel. « Il faut remarquer que nous avons, pour cette année (1648), plusieurs journaux, ceux de Du Buisson-Aubenay, d'Olivier d'Ormesson etc., qui marquent, jour par jour, avec des détails minutieux, tous les événements. Aucun d'eux n'a mentionné de troubles sérieux à cette date, et cependant leurs journaux sont écrits au moment où les événements s'accomplissaient. Ce fut le 6 janvier 1649 qu'eurent lieu les mouvements dont parle Thomas du Fossé. La cour venait de quitter Paris subitement, pendant la nuit, et on prévoyait une guerre civile. Ce fut alors que le Parlement ordonna aux bourgeois de prendre les armes et de ne laisser sortir personne. Les textes de du Buisson-Aubenay et d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale (1238 a [bis]) prouvent que les bourgeois et la populace pillèrent plusieurs chariots chargés de bagages, sous prétexte qu'ils appartenaient au Cardinal. Cela s'applique parfaitement au passage de Thomas du Fossé (p. 180), lorsque, sortant de Port-Royal, il trouve « des corps de garde de bourgeois établis pour arrêter tout le monde. » Il fait remarquer qu'un certain nombre de bourgeois étaient ivres. Il s'agit évidemment de l'émotion que causa, dans Paris, le départ du roi, dans la nuit du 6 janvier 1649 et des précautions prises à cette occasion. Du Fossé a écrit, par inadvertance, 1648. Il est plus naturel de supposer qu'il s'est trompé que d'imputer une omission inconcevable à tous les écrivains du temps, qui auraient oublié de mentionner les barricades en janvier 1648, à une époque où les troubles se bornaient encore à des querelles de magistrats et n'avaient pas ému le peuple. Je crois que l'erreur de Thomas du Fossé est incontestable. »

Il n'y a pas le moindre doute, et c'est en ce sens qu'il faut rectifier la date de l'auteur, et corriger la note de l'éditeur.

P. 216, l. 4.

Il y a bien, dans le texte, que la maladie de Henri Thomas commença « vers Pasques de 1631, » date répétée par nous dans la note. Mais elle doit être fausse.

Le *Supplément au Nécrologe* dit, en effet, qu'il faut ajouter à son Epitaphe (citée dans notre édition, t. I, p. 327) : « Obiit XXII. Aprilis  
« anno Domini 1652. Ætatis vigesimo ac sepultus est in hoc capitulo,  
« eo tempore quo pavementum majoris Templi ex imâ terrâ erectum  
« attollebatur. »

« C'est-à-dire : Il mourut le xxii Avril de l'an du Seigneur **1656**.  
• et de son âge 20. et il a été enterré dans ce Chapitre, dans le  
• temps que l'on travaillait à élever le pave de la grande Eglise. »  
P. 578.

Une distraction du traducteur lui a fait substituer **1656** à **1652**, donne par l'Épithaphe. C'est bien cette dernière date qui est la vraie, et non l'autre. Les détails des Mémoires montrent bien qu'il s'agit de 1652, et non de 1651, qui peut être une erreur de l'auteur ou du copiste.

L'auteur de la *Vie de M. Thomas du Fossé*, placée en tête de l'édition de ses Mémoires, 1739, donne bien la date du « 22 avril 1652 », comme s'appliquant « à la mort de celui de ses frères qui le rendit « l'aîné de la famille. » P. XX. Or ce frère est bien Henri Thomas, dont du Fossé a dit : « Et quoy que sa mort me rendist l'aîné de la « famille... » T. I, p. 216.

P. 218, note (2). — Nous n'avions pas reconnu la présence de tours dans la vue du *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, parce qu'elles ont l'air de maisons, et n'ont point de designation dans la Légende. Mais la visite des lieux nous a révélé l'existence de deux tours carrées, le long du mur d'enceinte, côté Nord, entre la Porte de Longueville et l'entrée principale. L'excellent plan géométral de la *Notice historique* de M. A. Gazier sur Port Royal des Champs, porte, dans sa Légende : « 53 Ancienne Tour. » La même indication convient à l'autre, plus voisins de la Porte de Longueville.

P. 232, note (1). — Il y a, près de Port-Royal des Champs, deux localités appelées *Les Trous*, l'une au Nord, au dessus de Montigny-le-Bretonneux; l'autre, au Sud de Chevreuse et de Saint-Remy, aujourd'hui Boullay-les-Trous. C'est de cette dernière qu'il est question, comme le prouve un autre passage des Mémoires : « La maison des Trous n'est qu'à une demie lieue de Saint-Remy. » T. II, p. 49. La note devrait dire *Sud* et non pas *Nord*.

P. 250, l. 7. — « Ce tout jeune fils de M. d'Andilly, appelé  
• aussi le *Petit Jules* ou M. de Villeneuve, bien qu'élevé si tendrement dans la solitude, rentra dans le monde, mais n'y vécut  
• que très-peu et mourut à Calais au moment de commencer sa  
• première campagne sous Fabert. Besoigne, dans son ordre généalogique des Arnauld (*Histoire de Port-Royal*, tome I), le confond



« avec l'abbé Arnould, l'aîné de la famille, dont on a les *Mémoires*. » M. Sainte-Beuve, *ibid.*, t. II, note de la page 9.

P. 251, note (1). — Il faut déplacer le second des prénoms de M. de Tillemont. « Il s'appeloit Sebastien Louïs le Nain de Tille-  
« mont. Le second de ses noms est oublié dans ses Eloges et dans  
« son Epitaphe. » Note rectificative du *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*. P. 301.

P. 267, note (2). — Voici le titre complet de ce Factum : *Lettre d'un docteur à une personne de condition sur ce qui est arrivé depuis peu dans une paroisse de Paris à une personne de la Cour*. La publication est du 24 février 1655.

P. 320. — La note (1) est à remplacer par celle-ci : « CHASTRI. Petite ville de France dans le Hurepoix, en Latin *Castrum*. Elle est située sur la petite ville d'Orge, à deux lieues de Montleheri, et à huit de Paris, en allant du côté d'Etampes. » *Dictionnaire géographique*, par Thomas Corneille (1708). — Depuis, le nom de *Châtres* a fait place à celui d'*Arpajon* (Seine-et-Oise), arrond. de Corbeil. L'ignorance de cette métamorphose nous avait fait prendre un autre *Châtres* dans Seine-et-Marne. — Voir MONTLÉRY, son *Château et ses Seigneurs*. Notice historique et archéologique. V. A. Malte-Brun. Paris. Aubry, M DCCC LXX. Pages 15, 22, 30, 107 et 110.

P. 327. — Voir plus haut, p. 448, le complément de l'Epitaphe de Henri Thomas, emprunté au *Supplément au Nécrologe*, et la rectification que comporte le texte de ce même *Supplément*.

P. 337, l. 18. — Ajouter la partie du Sommaire qui n'a pas été composée, et se trouve plus haut, p. 447.

## TOME II.

Page 43, ligne 3. — La terre de Saint-Ange, située au bord de l'Aurance, petite rivière qui se jette dans le Loing, près de Moret, était à environ 15 kilomètres, Sud-Est, de Fontainebleau. Voir la carte de l'Ile-de-France, par Robert de Vaugondy, 1754.

Page 126. — Combien Antoine Corneille, frère puîné du grand Corneille, fut différent de ce curé abandonnant ses ouailles, de peur d'être atteint de la peste. Il était curé de Fréville (Seine-Inférieure, arr. de Rouen, cant. de Pavilly), quand la peste vint fondre sur sa paroisse, entre les années 1645 et 1647. « Dans ce danger le

« L'aveugle n'abandonna pas ses ouailles et il eut la douleur d'en voir périr un grand nombre. Deux fois il fut lui-même frappé de la contagion et ne réchappa que par miracle (1). » C'est ce que nous venons de reconnaître son

**ÉLÉGIE SUR UNE RECVTE DANS L'AFFLICTION DE LA PESTE.**

*A Tyrcis.*

« Qui ne s'estonneroit entendant reciter  
Que les oyseaux frappés du venin de cet air  
Tombassent roydos morts du milieu de la nue,  
Si ceste lausseté n'eust esté reconnue,  
Comme ceste autre encor qui donnoit pour certain  
Qu'en passant par la rue on y mourroit soudain ?  
Il est vray toutes fois que l'air de ceste peste  
En ses effets malins n'a rien que de funeste ;  
Il est encor tout vray que les cruels destins  
Font moisson tous les iours de nos pauvres voisins  
Et semblent nous promettre en cette horreur extreme  
Pour dernière faueur celle de Polyphème.  
Chaque iour me fait voir quelque nouveau malheur,  
Chaque iour quelque objet de nouvelle douleur,  
La Parque dans ces lieux établit son empire,  
Et dans la vérité, si j'ose bien tout dire,  
Pour tous bons traitements d'un si rigoureux sort  
Ils ne me voys seruy que d'images de mort » (2).

Resté bravement à son poste, Antoine Corneille fut secouru par un de ses amis, et sa muse composa une pièce de vers pour l'en remercier (3).

Les deux pièces de vers du cure-poète se rapportant à l'une des pestes devant laquelle s'enfuit le cure, anonyme, dont Le Carpentier fut le vicaire, avant d'occuper le même poste dans la paroisse du Fossé. Mais on voit que les rôles furent bien différents en toute manière.

P. 137, note 2. — Voici le texte latin du serment exigé par le fa-

(1) M. Prosper Blanchemain : *Poésies d'Antoine Corneille*, publication de la Société rouennaise des Bibliophiles. Introduction, p. XX

(2) *Ibid.*, pages 68-69.

(3) *Ibid.*, p. 76

meux Formulaire, et dont cette note contient la traduction, d'après le P. Rapin :

« Ego N. Constitutioni apostolicæ Innocent. X datæ die tertiæ  
« maij, an. 1653 et Constitutioni Alex. VII datæ die sextâ octob. an.  
« 1656, summorum pontificum, me subjicio et quinque propositiones  
« ex Cornelii Jansenii libro, cui nomen est *Augustinus*, excerptas,  
« et in sensu ab eodem autore intento, prout illas perdictas propo-  
« sitiones sedes apostolica damnavit, sincero animo damno ac rejicio,  
« et ita juro. Sic me Deus adjuvet et hæc sancta Evangelia. »

Nous empruntons ce texte aux *Mémoires de l'abbé Le Gendre*, publiés par M. Roux. Il est en note p. 183.

P. 138-139. — Ces deux pages offrent successivement les termes de *Confesseur*, *Directeur*, *Supérieur*, appliqués à l'abbaye de Port-Royal. Voici l'explication très claire du rôle dévolu à chacune de ces fonctions distinctes.

« Jacques (de Sainte-Beuve) avait été, pendant quelques années, supérieur de Port-Royal. J'ignore l'époque juste, mais il l'était encore, sans doute, au mois de mai 1648.....

« Je ne dis pas *directeur*, ni *confesseur*, mais *supérieur*. Ce tuteur officiel, nommé par l'évêque pour les monastères soumis à sa juridiction, et choisi souvent parmi les grands vicaires, était chargé surtout de veiller à l'observation de la règle, et à la bonne administration des intérêts temporels. Inspecter le couvent de temps à autre pour prévenir la naissance ou la croissance des abus, l'assister dans ses affaires, présider aux prises d'habit, telles étaient ses fonctions principales, plus extérieures qu'intimes. La direction des religieuses, dans le sens spirituel, était, de fait, dans les mains des deux autres pouvoirs, souvent associés en une même personne. Le supérieur n'avait, pour ainsi dire, que le *corps* du couvent ; l'*âme* était avec le directeur et le confesseur. Il y eut, une fois, pour Port Royal, union entière de l'âme et du corps : ce fut lorsque Retz exile, retirant ses pouvoirs à du Saussay (1656), nomma supérieur l'abbé Singlin, directeur-confesseur en exercice. » — Nous empruntons tout ce passage à l'ouvrage suivant :

JACQUES DE SAINTE-BEUVE, docteur de Sorbonne et professeur royal. *Etude d'histoire privée contenant des détails inconnus sur le premier Jansénisme*. Paris, 1863, in-8° de 400 pages. Voir pages 278-279. — L'auteur est M. Eugène de Sainte Beuve, ancien ma-

strat. Il nous pardonnera, nous l'espérons, d'avoir soulevé le voile dont il a voulu se couvrir pour publier une étude consciencieuse sur l'un des membres de sa famille. On y trouvera de curieux détails sur une foule de faits et de personnes dont parlent les *Mémoires de du Fossé*.

P. 211, l. 13. — Le Ms. donne *Tannier* et non *Tannier* ; mais l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Le nom du personnage est *Taignier*. « Le 22 juillet 1666, M. Taignier, docteur en théologie, est décédé à Paris, étant exilé et déguisé en habit et communion laïque. Il est entermé dans l'église de Saint-Jean-en-Grève. » (Note manuscrite de M. de Pontchâteau). Les *Nécrologes* imprimés se taisent sur cet excellent ami, et l'on y chercherait vainement le nom de M. Taignier. » M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. IV, note (1) de la page 337.

P. 237, note (5). — La maison d'habitation de la famille Thomas, à Rouen, était bien rue des Arsins. Lors de la sédition qui éclata, en cette ville, au mois d'août 1639, à cause des impôts, on éleva des barricades en divers quartiers, pour se défendre contre les séditeux. « Comme aussy il n'y avoit rien à craindre de la rue Coupe-Gorge, à l'autre bout de laquelle on avoit fait une barricade en la rue des Arsins, au bout de devers la rue de la Cicongne, dont M. de Couronne prenoit le soin, M. Thomas, maistre des comptes, avoit aussy une barricade entre sa maison et l'autre bout de la rue des Arsins. » *Mémoires de Bigot de Monville* édites pour la Société de l'histoire de Normandie, par M. d'Estaintot, p. 48. — La maison de la famille Thomas était donc à l'extrémité de la rue des Arsins, sur le côté gauche, en face de l'hôpital, situé à l'angle de la rue des Arsins et de la rue dont le nom actuel rappelle celui de cet établissement charitable.

Ce fait résultait déjà des Actes que nous avons publiés, dans le tome II, pages 320-323. Nous en devons la connaissance à M. d'Estaintot et la communication à M. de Beaurepaire.

P. 273, note (1). — Fontaine tenant ce langage à M. de Saci avec d'autant plus de raison que les presses de cet imprimeur avaient travaillé pour lui, trois ans auparavant. On possède, en effet : 1<sup>o</sup> *De l'imitation de Jesus-christ*, traduction nouvelle par le sieur de Beuil, prieur de S. Val Paris Ch. Savreux, japed de la tour Nostre-

Dame, 1662. Petit in-12, figures d'Abraham Bosse ; — 2<sup>e</sup> *Traduction nouvelle de l'Imitation de Jésus-Christ*, par le sieur de Beuil, prieur de Saint-Val. A Paris, chez Ch. Savreux, 1663, gr. in-8, avec beau frontispice et figures gravées par Audran. Cette belle édition, imprimée en gros caractères, est dédiée à S. A. Royale Mademoiselle. — De Beuil est un des nombreux pseudonymes de M. de Saci.

Les presses de Ch. Savreux imprimèrent encore bien d'autres ouvrages sortis de Port-Royal, et, entr'autres : *Résolutions de plusieurs cas importants pour la morale et pour la discipline ecclésiastique, par un grand nombre de docteurs en théologie de la Faculté de Paris*. Paris, Savreux, 1666, in-12 ; 263 pages chiffrées. C'est pour l'impression de cet ouvrage, croyons-nous, qu'il se trouvait à la Bastille, quand du Fossé y fut renfermé lui-même, en 1666.

P. 294. — Voici un modèle de ces lettres d'élargissement, sous condition, envoyées par le roi au gouverneur de la Bastille, et que les prisonniers souscrivaient entre ses mains, avant de recouvrer leur liberté :

• Le Roi a M. de Besmaus (1).

« Mons. de Besmaus, ayant bien agréable la très humble supplique qui m'a été faite de la part du capitaine de la Fontaine, réformé en mon régiment de Picardie, de lui accorder la liberté à la condition qu'il ne se pourra trouver plus près que de six lieues des villes ou autres lieux où je serai, je vous fais cette lettre pour vous dire que mon intention est que vous le fassiez sortir de mon château de la Bastille où il est presentement détenu, après toutefois qu'il vous aura donné un écrit par lequel il promettra de s'éloigner de six lieues des endroits où je me trouverai, sous peine de tenir prison, voulant que s'il fait difficulté de signer ledit écrit il demeure prisonnier en mon dit château, et que vous cessiez de lui fournir autre chose pour sa subsistance jusqu'à ce qu'il y ait satisfait.

« Paris, le 29 octobre 1662. »

Le prisonnier n'hésita pas à accepter ces conditions pour recouvrer la liberté, comme on le voit par la pièce suivante :

« Je soussigné promets à M. de Besmaus de me retirer à six lieues

(1) Voilà une quatrième manière d'écrire ce nom. Voir t. II, p. 279, note (3).

de Paris, et de n'approcher du lieu ou sera S. M. que desdites six lieues, conformément à la lettre de cachet adressée au dit de Besmaus, datée du 29 octobre 1662, signée Louis et plus bas Le Tellier. En foi de quoi j'ai signé aujourd'hui 1<sup>er</sup> novembre 1662. »

*Archives de la Bastille*, par François Ravasson, tome III, p. 341  
L'original de ces deux pièces est, à Londres, au *British Museum*.

C'est certainement une pièce semblable que du Fosse dut soustraire, malgré toute sa répugnance à le faire.

### TOME III.

Page 26, avant-dernière ligne. — Le chiffre de *vingt-deux* enfants avait été mis, primitivement, dans une *Généalogie* de la famille Arbauld, jointe au Manuscrit de notre auteur. Mais le mot *deux* a été effacé dans ce même passage, ce qui a réduit le chiffre des enfants à *vingt*.

P. 52, l. 10. — Le nom de la maison de campagne des évêques d'Angers était « Eventard, commune d'Ecouffant, sur la Sarthe, à « huit kilomètres au Nord d'Angers. » Renseignement dû à l'obligeance de M. Lemarchand, conservateur de la Bibliothèque publique d'Angers.

P. 160, l. 4. — Voir sur le chanoine de Rouen, Charles Mallet, une *Notice* par M. Ch. de Beaurepaire, dans le *BULLETIN DE LA COMMISSION DES ANTIQUITÉS DE LA SEINE-INTÉRIEURE*, tome IV, année 1877, pages 38-42.

P. 169 — Acte de décès de Catherine Thomas, transcrit d'après les Registres de la Paroisse du Bosse

« Damoiselle Catherine Thomas âgée de 56 ans, deceda le dixième jour de juillet 1680, et fut inhumée le 12 dudit mois, dans la chapelle de la Vierge. Monsieur du Fosse et Monsieur du Bosroger « ses freres ont assisté à ses funérailles. »

THOMAS DU FOSSE.

THOMAS DU BOSROGER.

(Dû à l'obligeance de M. Malicorne).

C'est donc par erreur que son frère, dans la *Généalogie* de la Famille, a dit : « qu'elle mourut à l'âge de quarante ans. » Voir, plus haut, p. 399

L'acte officiel sert à rectifier, sur ce point, l'auteur des *Mémoires*, et la note (2), p. 409, du tome III, où nous l'avions cité.

P. 216, l. 6. — Le siège d'Ostende avait duré plus « de trois années. » Il faut y ajouter « deux mois et dix-huit jours, » comme on le voit par notre note (5) : « Il dura du 5 juillet 1601 au 21 septembre 1604. »

Ce siège mémorable tint en éveil l'attention de toute l'Europe. S'il faut en croire son médecin Héroard, le 14 août 1604, avant la prise de la ville, le dauphin (plus tard Louis XIII), avec une précocité bien rare, puisqu'il était dans sa troisième année, « s'amuse « au plan du siège d'Ostende, s'informe de toutes les particularités « du siège, tant du dedans qu'en dehors. »

Deux mois après la prise de la ville, son médecin nous l'apprend encore, un jeudi, 18 novembre suivant : « A deux heures il vient en « ma chambre, demande la figure du siège d'Ostende, où il y avait « des petits soldats. »

Le jeudi, 3 décembre : « Il vient en mon étude, s'amuse au siège « d'Ostende. »

Le mardi, 21 juin 1605 : « Il vient en ma chambre, s'amuse aux « oiseaux (c'était un livre de Gesner) au siège d'Ostende et à la « carte de Flandres. »

*Journal de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII (1601-1628)*, t. I, pages 80, 103, 103, 156.

Pages 253 et 254.

L'auteur de cet écrit contre la sœur Malin est Nicole, et il le composa vers 1682, c'est-à-dire à l'époque dont parle ce passage des *Mémoires*. Besoigne fournit les détails suivants, qui serviront à éclairer et à compléter le récit de notre auteur.

Nicole, exilé à Liège, étant revenu secrètement, avec la permission de l'archevêque de Paris, à Chartres, sa patrie, avait composé, à la prière d'un abbé de ses amis, les *Histoires de Catherine Fontaine et de Jeanne Malin* (1682, in-12), dont on s'entretenait beaucoup alors.

Après avoir parlé de Catherine Fontaine, morte en 1676, Besoigne ajoute : « Pour Jeanne Malin, c'étoit une intime amie de Madame Guyon, et une seconde protectrice du quietisme. Elle s'est fait connaître par un établissement qu'elle avoit à Ham, petite ville de Picardie, pour l'éducation des jeunes filles, et par son attachement

opiniâtre à la nouvelle spiritualité. Les désordres dans lesquels elle tomba avec le nomme Villeri son Directeur, Licencié en Droit de la Faculté de Paris, et Prêtre habitué de S. Roch, obligèrent l'Archevêque de Paris à la faire enfermer par ordre du Roi à l'Hôpital Général. Le sieur Villeri fut exilé à Autun, où il travailla à justifier la sainteté de l'une et de l'autre, contre ce qu'en avoit écrit M. Nicole, et à se justifier lui-même des accusations intentées contre lui. Son écrit justificatif a pour titre : *Abbrégé de la Vie de Catherine Fontaine pour reponse à un libelle intitulé : Histoire de CATHERINE FONTAINE, AUTREMENT LA PRIEUSE* (1). Les injures dont il charge M. Nicole et les Religieuses de P. R. et les extravagances qu'il y rapporte pour justifier ses deux Saintes, ne pouvaient servir qu'à achever de les décrier avec elles, et font encore l'apologie de ce que M. Nicole en a écrit. »

*Histoire de l'abbaye de Port-Royal, Cologne, 1752,  
t. V, pages 295.*

P. 255 — Malgré nos nombreuses recherches et celles qu'a bien voulu faire pour nous M. d'Estaintot, il n'a pas été possible de retrouver le nom « de la dame de Riberpray », à cette époque, vers 1682. Mais nous connaissons le nom de l'une des dames qui l'avaient précédée dans cette seigneurie. Il se trouve sur une inscription qui subsiste encore, à Riberpré, mutilée, dans les mots placés en tête de sept de ses lignes, et dans quelques mots des deux dernières. Nous la donnons en entier, grâce à l'obligeante transcription que M. Leopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, a bien voulu en faire, sur notre demande, d'après une copie qui s'y trouve.

« IGY GIST NOBLE DAME CLAUDE  
DE MONTIGNI FEMME DE HAULT  
ET PUISSANT SEIGNEUR M<sup>re</sup>  
NICOLAS DE MOUY (2) SEIGNEUR DE

(1) Ce surnom lui venait de ce qu'elle avoit épousé un nommé Le Prieur.

(2) Nicolas de Moy, marquis de Boves, seigneur de Riberpré, avoit épousé Claude Le Montanger de Montigny. Ils eurent une fille, Marie de Moy, qui fut mariée, par contrat du 25 janvier 1650, à Claude-François du Biez, seigneur d'Ignancourt, Hercules, Savignies, etc., et dont il eut plusieurs enfants. Voir Moréri et le P. Anselme. —



RIBERPRÉ, CONSEILLER DU ROY  
EN SES CONSEILS D'ESTAT ET  
PRIVÉ GOUVERNEUR DE CORBIE  
MESTRE DE CAMPS (1) D'UN REGI-  
MENT ENTRETENU POUR LE  
SERVICE DE SA MAJESTÉ,  
ELLE DECEDDA LE DEUXIES-  
ME JO<sup>r</sup> DE JUILLET 1627.

« Tombeau contre le mur de l'église de Ribierpré. »

Dessin de Gaignières provenant du Dép<sup>t</sup> des Ms.  
Au département des Mss. Po. 8, f<sup>o</sup> 27. »

La Bibliothèque nationale possède aussi deux vues du château de Ribierpré. — Ces documents complètent ce que M. l'abbé Cochet a dit de RIBERPRÉ, dans son *Dictionnaire archéologique du département de la Seine-Inférieure*, p. 204.

P. 362, note (1). — Le sentier qui, longeant le Nord de l'Abbaye de Port-Royal des Champs, va rejoindre aujourd'hui, par la vallée, à l'Est, la route de Dampierre, s'appelait, au XVII<sup>e</sup> siècle, « La route de Chevreuse. » Une ancienne gravure nous en a donné le nom.

P. 363, note (1). — Les vues données par M. A. Gazier et par M. Sainte-Beuve ne sont pas identiquement les mêmes. M. A. Gazier a emprunté la sienne à un *Recueil d'Estampes de l'Abbaye de Port-Royal*, fait dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, et elle a pour titre : *Plan de l'Abbaye de Port-Royal des Champs*, dans un cartouche soutenu par un ange ou par une renommée, placé à gauche, au haut de la gravure. Celle de l'ouvrage de M. Sainte-Beuve a pour titre : *Vue de l'Abbaye de Port-Royal des Champs*, et ces mots sont gravés sur une pierre, au premier plan, dans le bas de la gravure. Les deux estampes diffèrent aussi pour les légendes et pour quelques légers détails de dessin dans les accessoires. Voir plus haut, page 423.

Est-ce dans sa famille qu'il faut chercher cette dame de Ribierpré ?

(1) « Le Mestre de camp était le chef particulier d'un régiment de « cavalerie. » DICTIONNAIRE DE TRÉVOUX.

TOME IV.

P. 96. — M<sup>me</sup> de Mondonville était Jeanne de Juliard, fille d'un Conseiller au Parlement de Toulouse, mariée le 13 décembre 1646, à M. de Turle, seigneur de Mondonville, fils d'un autre Conseiller au même Parlement. Devenue veuve, après quelques années de mariage, et de concert avec l'abbé de Ciron, qui, avant d'entrer dans les ordres, l'avait recherchée en mariage, elle posa les bases de l'Institut nouveau qu'elle prétendait fonder, sous le nom de Congrégation dite de l'Enfance, parce qu'il s'agissait d'y honorer particulièrement la divine enfance de Jésus Christ. Elle en dressa elle-même les *Constitutions*, ou figure, entre autres bonnes œuvres, l'éducation gratuite des jeunes filles et l'instruction des Calvinistes nouvelles converties.

Fondée régulièrement en 1662, vivement attaquée par les religieux et surtout par les jésuites, l'Institut fut supprimé en 1686, la maison détruite et la Congrégation dispersée avec des circonstances qui excitèrent alors un intérêt universel. C'était un premier exemple du sort réservé un peu plus tard à Port-Royal-des-Champs, qui, du reste, fut un peu la cause de la ruine de l'Institut. « L'abbé de Ciron » pouvait être lié avec quelques amis et disciples de Saint-Cyran, « l'Institut fondé par M<sup>me</sup> de Mondonville put être persécuté à ce » titre, et finalement détruit, comme une succursale que les Jansénistes avaient dans le midi de la France. »

L'arrêt du Conseil, décrétant la destruction de cette maison, est du 42 mai 1686, et M<sup>me</sup> de Mondonville courut à Paris, pour y faire entendre ses réclamations. Mais, à peine arrivée, elle reçut l'ordre du roi de se rendre à Coutances, où, détenue comme en prison au couvent des Religieuses hospitalières, elle n'en sortit plus jusqu'à sa mort arrivée seulement en 1703 ou 1704. C'est là que du Fossé la vit, cinq ans après l'ordre d'exil.

Voir M. Sainte Beuve, *Causeries du Lundi* (13 mai 1850), t. II, pages 82-93, d'où nous avons tiré la plupart des détails ci-dessus, et l'appendice qu'il a donné, dans son Port-Royal, sur l'*Institut de l'Enfance*, t. V, pages 593-599.

P. 119, l. 20.

Comme il n'y avait alors au Havre qu'une seule paroisse, l'Eglise Notre-Dame-du-Havre de Grâce, annexe de l'église de Saint-Michel

d'Ingouville, aussi bien que Saint-François, autre église du Havre, qui, n'étant pas paroisse, était desservie par un simple vicaire, le curé chargé par l'archevêque de Rouen, Rouxel de Médavy, de faire cette enquête sur M. Le Mettayer, exilé, devait être Messire Jean-Baptiste de Clien, docteur de Sorbonne. Il occupa cette cure du mois de mai 1669 au 6 mai 1719. — C'est une page de son histoire qu'il faut ajouter à l'ouvrage de M. l'abbé J. B. Lecomte : *Messire de Clien, les Eglises et le Clergé de la Ville du Havre de Grâce* (1816-1881.) — 1 vol. in-8, de 200 pages, 1881.

P. 458, l. 45.

• Du Fossé s'est mépris en faisant du frère de M<sup>lle</sup> de Vertun un Comte d'Avangour ; il n'était que baron d'Avangour, comme tous ses oncles. Ce frère est : « CLAUDE II. de Bretagne, baron d'Avangour, comte de Vertun et de Goëlle, seigneur de Clincon, d'Ingrande, de Chantocé et de Montfaucou, né en 1699, mort le 7 mars 1800. » *Dictionnaire de Moreri*, au mot : BERVANS, comte de Vertun. — Cette erreur sur le titre ne se trouve pas dans l'acte de baptême cité, t. III, p. 577, et relevé sur les Registres de la paroisse du Fossé.

P. 182, note 2.

La date approximative, donnée par Besoigne, quand il dit que « le cœur d'Arnauld fut apporté à P. R. vers la fin d'octobre 1694 », peut être précisée davantage, à l'aide d'une pièce des plus rares, objet elle-même d'une petite rectification, dans son *Histoire de Port-Royal*.

A la suite du passage cité dans notre note, Besoigne dit : « Ce fut M. Ernest (Ruth d'Ans, chanoine de Bruxelles), qui le présenta (le cœur) à la Mere Racine Abbessse. Le lendemain de l'arrivée, toute la communauté étant assemblée, et les Religieuses tenant un cierge allumé aussi bien que les Ecclésiastiques qui étoient dans l'Eglise, M. Ernest fit un petit discours, auquel M. Eustace confesseur de la Maison répondit au nom de la Mere Abbessse. Le discours de la présentation du cœur est attribué à M. Guelphe dans une édition qu'on en a faite ; mais c'est une erreur. » *Histoire de l'Abbaye de Port-Royal*, t. VI, p. 137.

Nous avons retrouvé cette pièce dans un *Recueil de pièces d'Eloquence* de la Bibliothèque publique de Rouen, catalogue O 748 ; c'est la dernière du tome II. Le titre sert à rectifier la date « vers la fin d'octobre », assignée par Besoigne, et ne contient pas la

fausse designation du nom d'auteur qu'il y relève. Il y a donc en plusieurs éditions de cette piece. Elle est sur deux feuillets in-quarto, dont elle n'occupe que deux pages et demi.

• HARANGUE

PRONONCÉE le 9. de Novembre 1694 a Port-Royal des Champs, par un docteur de Louvain, en y apportant le cœur de Monsieur ARNAULD.

MADAME,

Je vous offre le Cœur de Messire ANTOINE ARNAULD Docteur de Sorbonne : ce seroit assez dire à des Personnes qui comme celles à qui j'ai l'honneur de parler ont connu son mérite extraordinaire, et les divers evenemens de sa vie. Il goûtoit à Paris dans un saint loisir les fruits de la paix que Dieu avoit rendue à son Eglise, lorsqu'il vit s'élever quelques nuages capables de la troubler, et qui l'ont troublée en effet. La crainte que ses ennemis n'eussent un pretexte de l'accuser d'avoir contribué à ce trouble le porta à s'exiler volontairement de sa chere Patrie : Il en sortit, comme il est dit d'Abraham, sans sçavoir où aller ; *nesciens quo irat*. Mais Dieu qui conduisoit ses pas ne faisoit sortir de la France cette grande lumiere, qu'afin qu'il allât eclaire toute l'Eglise dans les Païs étrangers, et qu'il eût la liberté de defendre la verité pour laquelle vous sçavez qu'il a sacrifié toutes choses. Les Livres qu'il a donnez au Public pendant sa retraite justifient assez ce dessein que nous ne devons point craindre d'attribuer à Dieu. Il en a fait pour defendre les principales verités de notre Religion, comme le Commandement d'aimer Dieu, la grace de Jesus Christ et autres points importants de la Morale Chretienne. L'innocence a trouvé plusieurs fois dans sa plume un azile contre la calomnie ; il a été audevant des nouveautés dangereuses, et il les a combattues : Il a vengé l'honneur du Clerge de France, il a assuré le respect et l'obéissance dûs au souverain ; il a toujours parlé du Roy en presence de ses plus fiers ennemis avec une estime et un zele sans égal ; et on ne luy voyoit rien d'avantage à cœur que le Salut et la gloire de Sa Majesté, pour laquelle il faisoit sans cesse des vœux à Dieu.

POUR VOUS, MA REVERENDE MERE, et MES TRÈS CHERES SŒURS, vous avez reçu dans tous les temps de sa vie et jusqu'à sa mort des

marques de son affection et de sa tendresse ; et s'il a désiré quelquefois de revenir dans sa Patrie, c'étoit principalement pour être plus à portée de vous aider et de vous soutenir par la sagesse de ses Conseils. Dieu l'a exaucé comme il exauça Moïse qui desiroit d'entrer dans la Terre promise, en le retirant à lui pour vivre dans le Ciel la véritable patrie de tous les Chrétiens. Mais en quoi sa mort a quelque ressemblance à celle de Moïse, c'est que le lieu de la Sepulture de son Corps est inconnu ; tout ce que j'en puis dire est qu'il est digne d'un Martyr et d'un grand Défenseur de la vérité, tel qu'il a été toute sa vie. Pour son Cœur que voici, il a ordonné par son Testament qu'il vous seroit apporté ; et j'exécute avec fidélité cette dernière volonté qui m'est si vénérable, malgré les perils et les fatigues d'un long voyage qu'il m'a fallu faire. Donnez-lui la sepulture que votre piété et votre prudence vous suggéreront : c'est le Cœur de votre Père dans lequel il n'a jamais cessé de vous porter, et dans lequel vous avez été toutes, ou presque toutes, enfantées en JESUS-CHRIST ; c'est ce Cœur qui vous a tant aimé, et où vous avez été toujours, pour ainsi dire, si magnifiquement logées : Mais souvenez vous qu'en vous donnant cette marque si grande de son estime et de sa confiance, il n'en attend pas une moins grande de vos prières, de votre charité et de votre reconnoissance. »

L'Allocution étoit suivie des vers de Santeuil, que nous donnons, parce qu'ils offrent quelque différence, texte et ponctuation, avec ceux que du Fossé a cités dans ses *Mémoires*, à l'endroit qui fait l'objet de cette Addition.

*Ad sanctas rediit sedes, ejectus et exul  
Hoste triumphato : tot tempestatibus actus,  
Hoc portu in placido, hâc sacrâ tellure quiescit  
ARNALDUS, Veri Defensor, et Arbiter æquus.  
Illius ossa memor sibi vindicet extera tellus,  
Huc cœlestis amor, rapidis hoc transtulit alis  
Cor, nunquam avulsum, nec amatis sedibus absens.  
Sanctolius Victorinus.*

Ces derniers mots sont manuscrits.

Le *Nécrologe* dit : « Son cœur repose en cette Eglise, où il fut  
« apporté après sa mort, et mis au haut d'une colonne sur laquelle  
« on lit la première épigramme suivante. » P. 315.

Quand le *Nécrologe* fut publié en 1725, les éditeurs ajoutèrent la date suivante comme date du jour où le cœur fut apporté : « Le 10 jour de Novembre 1694. Mais en 1710 il fut transporté avec neuf corps des Arnauld à Palaiseau, pour y être conserve en dépôt, jusqu'à ce qu'on puisse leur préparer une sepulture à Pomponne. Il semble que dès lors l'on prévoyoit l'exhumation qui commença sur la fin de l'année suivante. » — Plus haut, 9 au lieu de 10.

Déposé à Palaiseau, le 14 septembre 1710, le cœur d'Arnauld y fut inhumé, avec les différents membres de sa famille, par le curé Sébastien Auclerc, « dans la chapelle basse de l'Eglise, proche le mur latéral, côté Evangile, le 50 septembre 1725. à la requisition de Monseigneur le Marquis de Pomponne et de Palaiseau. » — Voir tous les détails de la cérémonie dans le *Recueil de pièces* ajouté au SUPPLÉMENT AU NÉCROLOGE DE PORT-ROYAL DES CHAMPS, pages 208-213. C'est là qu'il doit se trouver encore aujourd'hui.

Ces mots de la Harangue de M. Ruth d'Ans : « Le lieu de la sepulture de son corps est inconnu : tout ce que j'en puis dire est qu'il est digne d'un Martyr et d'un grand Défenseur de la vérité », sont à remarquer. Ils prouvent bien que ce lieu lui était connu ; il savait bien qu'il était enterré à Bruxelles, au faubourg de Loo, dans un caveau du sanctuaire de l'église Sainte-Catherine, comme Besoigne pouvait le dire, sans crainte, cinquante-huit ans plus tard (1782). — Voir, plus haut, l'Appendice VIII, pages 291-292.

P. 216. — Joseph de Maistre pensait comme ces adversaires du P. Du Breuil, « lorsque, pour atténuer l'atroce persécution exercée contre les Jansénistes dans les dernières années de Louis XIV, il ose avancer « qu'elle se réduisoit au fond à quelques emprisonnements « passagers, à quelques lettres de cachet, *très probablement agréables* à des hommes qui, n'étant rien dans l'Etat et n'ayant rien à perdre, tiroient toute leur existence de l'attention que le Gouvernement, etc., etc. » Je me dispense d'achever la phrase odieuse ; de Maistre, en cet endroit, serait véritablement trop cruel s'il ne passait pour véritablement distrait : il n'avait certes pas lu ce qu'eurent à subir en ces années de dignes vieillards. » M. Sainte-Beuve en fournit la preuve dans la note qui accompagne ce passage de son *Port-Royal*. « Vaut-on des noms ? ils se pressent sous ma plume : le Père du Breuil de l'Oratoire, le patriarche de ces vieillards persécutés, mis d'abord à la Bastille, traîné de citadelle en citadelle, meurt en 1696,

à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après quatorze ans de prison et d'exil. — M. Vuillart, laïque, ancien secrétaire de l'abbé de Hante-Fontaine, enfermé douze ans à la Bastille, meurt l'année même de sa sortie (1715). — Le bénédictin Dom Gerberon, arrêté à Bruxelles, réclamé par Louis XIV, successivement enfermé dans la citadelle d'Amiens et à Vincennes, reste sept années en prison, n'en sort qu'en 1710, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, affaibli de tête, pour mourir l'année suivante. — M. de Valricher, prêtre, enfermé durant sept ans à la Bastille, puis transféré au château de Loches, ensuite à celui de Saumur, et en dernier lieu à Tours, meurt en octobre 1700 à l'Hôpital général de cette ville, après vingt années de captivité ou d'exil. Leur unique crime à tous était la participation réelle ou supposée dans quelque publication ou correspondance janséniste, et le refus de signer le formulaire. » *Port-Royal*, t. III, pages 187-188.

P. 219, note (2). — Madeleine Thomas, sœur aînée de notre auteur, avait pris l'habit de novice, le 22 juillet 1646, et fait profession le 28 octobre 1648. Elle mourut, à Port-Royal des Champs, comme il a été dit plus haut (p. 218), le 25 octobre 1696.

Il existe de la Mère Agnès Arnauld une lettre adressée, en janvier 1669, à la sœur Madeleine de Sainte Melthide Thomas, « sur le désir qu'elle avait d'être réunie avec ses sœurs de Port-Royal des Champs. » Elle est la DLXII<sup>e</sup> du Recueil de *Lettres de la Mère Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal*, publiées sur les textes authentiques avec une introduction par M. P. Faugère. — Paris, 1838, 2 vol. in-8°. — Voir t. II, pages 285-286.

Son nom en religion est écrit : « Mechtilde », dans le *Martyrologe universel* ; « Melthide », dans le *Recueil d'Utrecht* ; « Mathilde » dans le *Nécrologe de Port-Royal* ; enfin « Melchthilde » dans les notes, d'après une autorité douteuse.

Sa seconde rétractation se termine par ces mots, avec sa signature, qui doit donner l'orthographe de son nom :

« Fait dans notre cellule en Notre Monastere de Port-Royal des Champs, ce 26. Mars 1670.

Signé

SŒUR MADELEINE DE STE MELTHEIDE  
Religieuse indigne. »

Voir le *Recueil d'Utrecht*, p. 500.

# TABLE

## DU TOME QUATRIÈME.



### CHAPITRE XXX.

— 1691 —

Voyage de l'auteur et d'une partie de sa famille sur les bords de la Loire et en Bretagne. — Départ de Paris. — Ils visitent la maison de campagne de M. de la Roche. — Melun. — Le Château de Vaux. — L'abbaye du Lys. — Fontainebleau. — Moret. — Le Prieur de Montbouy. — Nonville. — Nemours. — Denainvilliers. — Pluviers. — Orléans. — L'abbesse de Voisins. — Fontpertuis. — Blois. — Amboise. — Tours. — Plessis-lès-Tours. — Langeais. — Bourgueil. — L'abbaye de Fontevrault. — Saumur. — Angers. — Nantes. — Rennes. — Dol. — Saint-Malo. — Saint-Coulomb. 1-72

### CHAPITRE XXXI.

— 1691. —

SUITE DU VOYAGE. — Normandie. — Ils visitent Pontorson. — Avranches. — Le Mont-Saint-Michel. — Saint-Pair. — Granville ne peut être visité. — Coutances. — Saint-Lô. — M. de la Mottelière près Torigny. — Castilly. — Bayeux. — Caen. — Falaise. — Foire de Guibray. — Argentan. — L'abbaye de la Trappe. — Verneuil. — Tillières-sur-Avre. — Le château de Bières. — Evreux. — Le château de Navarre. — Gaillon. — Andely. — Retour au Fossé.. 73-131

### CHAPITRE XXXII.

— 1692 — 1694. —

Pressentiments de M<sup>me</sup> de Bosroger sur la mort de son oncle, Henri Arnauld. — Mort de cet évêque. — Bruits ridicules d'abjuration



colportés par ses adversaires. — L'habitude y rend la famille du Fossé indifférente. — Prétendue hérésie de ce prélat. — Sa justification. — Regrets donnés à sa mémoire ; éloge de sa pauvreté. — Perte des récoltes. — Grande famine ; affreuse mortalité. — Spectacle affligeant des pauvres de Paris. — M<sup>lle</sup> de Vertus ; ses rapports avec la famille du Fossé ; ses maladies ; ses occupations ; sa retraite à Port-Royal des Champs ; sa mort. — Maléfices jetés sur les bestiaux d'un gentilhomme du Fossé. — Appel fait au curé. — Un devin signale les coupables. — Le gentilhomme les met chez lui à la question. — Il les livre à la justice , sans se constituer comme partie. — Les poursuites languissent. — La femme de l'un d'eux tente de mettre le feu chez le gentilhomme. — Elle se rabat sur une des fermes de du Fossé , qui est brûlée en partie. — La nouvelle lui en est portée à Paris. — Il vient au Fossé pour réparer les désastres. — Condamnation de l'incendiaire à Gaillefontaine ; sur son appel, le Parlement la renvoie. — Condamnation des sorciers et exécution à Gaillefontaine. — Fin de la famine. — La chasse de sainte Geneviève. — Le brouillard et les arbres fruitiers. — Les fléaux de la guerre au Fossé. — Le curé et les maraudeurs de l'armée française. — Le valet d'un fermier enrôlé de force. — Intervention du ministre Barbesieux. — Nouveaux maraudeurs au Fossé. — L'auteur rétablit le calme. — On les surveille jusqu'aux limites du Fosse. — Encore des maraudeurs ; le tocsin ; la famille du Fossé et la paroisse en armes ; coups de feu suivis de mort et de blessures. — Suite de cette affaire ; le subdélégué de l'Intendant à Neufchâtel ; informations ; démarches de l'auteur auprès de M. de Pomponne ; la paroisse du Fossé a gain de cause. — Réflexions sur tous ces faits. . . . . 152-170

### CHAPITRE XXXIII.

— 1694. —

Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne. — Motifs de sa retraite hors de France. — Ses occupations et ses dispositions à l'étranger. — Détails sur sa vie. — Sa piété. — Sa sobriété. — Sa simplicité. — Sa charité. — Ses infirmités. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Sa douceur au milieu des persecutions — Grand nombre de ses éloges et de ses portraits. — Silence momentané de ses ennemis.

— Vers de Santeuil. — Différend à cette occasion. — Libelles contre Arnould. — Examen des principales accusations intentées contre lui. — Du livre *De la fréquente communion*. — De la censure de la Sorbonne. — De la signature du formulaire. — Derniers événements de sa vie. — Apologie de son exil et de ses sentiments envers le roi. — Profondeur des jugements de Dieu. — L'état de son esprit attesté par son Testament spirituel. — Craintes de ses amis à sa mort. — L'Eglise et la Vérité ne manqueront pas de défenseurs. . . . . 171-201

# CHAPITRE XXXIV.

— 1695 — 1696.

Mort de M. de Harlay de Champvallon, archevêque de Paris. — M. de Noailles, évêque de Chalons, le remplace. — Ses qualités expliquent le choix du roi, resté sourd à des attaques intéressées. — Eloge des intentions et des vertus du prélat. — Il rétablit le calme dans l'Eglise de Paris. — Mot du roi sur la nomination des évêques. — Mort de Nicole. — Son association avec Arnould pour défendre la Vérité. — Sa merveilleuse pénétration. — Grand mérite de ses *Essais de Morale*. — Il doit à l'étude de lui-même la connaissance du cœur humain. — Il donne les remèdes pour guérir nos défauts. — Grand succès de l'ouvrage, malgré de fortes vérités. — Sa patience dans la maladie. — Ses derniers moments. — Mort du Père Du Breuil, prêtre de l'Oratoire. — Intrigue de M. de Harlay pour l'empêcher d'en devenir Général. — Nomme évêque de Sainte-Croix Saint Ouen de Rouen, il est connu de la Fosse. — Affaire des ballots de livres suivie de son emprisonnement. — M. de Harlay fait révoquer l'ordre d'élargissement. — Sa sérénité d'esprit à Paris, dernier lieu de son exil. — Sa piété à l'article de la mort. — Reflexions sur la mort simultanée du persécuteur et du persécuté. — Mort d'une sœur de l'auteur, religieuse à Port Royal des Champs, sous le nom de Sainte Melchilde. — Son caractère, sa paralysie ; la résignation attendue ses torts au sujet du formulaire. — Nouvelle épreuve imposée à Port-Royal des Champs. — Résumé de l'affaire du pèlage des livres. — M. de Harlay fait nommer sa propre sœur abbesse de Port Royal de Paris. — Elle renonce à un projet d'information sur le corps de la Mère Angelique. — Il la

remplace, à sa mort, par une de ses nièces. — La mort arrête son projet de supprimer Port-Royal des Champs au profit de Port-Royal de Paris. — Sa nièce attaque le précédent partage. — Intrigues et mensonges pour tromper Louis XIV. — Réclamations des Religieuses de Port-Royal des Champs. — Nomination de deux commissaires qui leur donnent gain de cause. — Visite favorable des grands vicaires et de l'archevêque de Noailles lui-même. — Envoi de confesseurs extraordinaires. — Ils attestent la dévotion des Religieuses pour le Saint-Sacrement auquel on les accusait de ne pas croire. — C'est une réponse aux attaques passionnées de leurs ennemis. — Nécessité de répéter les mêmes choses pour leur justification. — La reconnaissance oblige l'auteur de dire ce qu'il a vu. . . . . 202-253

#### CHAPITRE XXXV.

— 1696 — 1698. —

L'auteur poursuit les *Explications sur le Nouveau Testament*. — Paralyse de langue. — Séjour au Fossé. — Visite à M<sup>me</sup> de Grumont, à Forges. — Blessure à la jambe. — Multiplicité de remèdes sans effet. — Consultation de Fagon. — Nouveau voyage aux Eaux de Bourbon. — Son logement. — La douche. — Le séjour. — Attaque de pleurésie. — Indication des remèdes. — Départ de Bourbon. — Retour à Paris. — Il s'adresse à une Allemande. — Pèlerinages et neuvaines. — Séjour au Fossé. — Le curé de Bouelle. — Le médecin de Chaudrey. — Motifs de tant de détails. — Pieuses réflexions à ce sujet. — Visite à Madame de Théméricourt. — Eloge de cette famille. — La relation de sa mise à la Bastille, écrite chez elle. — Comment elle devient l'occasion des *Mémoires*. — La rédaction en est aussitôt commencée au Fossé. — La maladie l'interrompt. — L'auteur la reprend au Fossé et la poursuit à Paris. — Mort de M. de Tillemont. — Etat de leur santé. — La famille, et l'éducation de M. de Tillemont. — Ses travaux historiques. — Ses qualités morales et littéraires. — Son entrée tardive dans la prétrise. — Eloge de ses vertus et de son caractère. — L'amitié de du Fossé sera l'excuse de ces détails. — Une toux violente vient interrompre les *Mémoires*. — Il les reprend et les termine. — Son bonheur d'avoir pu rendre un té-

moignage public à tant de personnes pieuses qu'il a connues. — Résumé des circonstances qui ont amené ses rapports avec elles. — Il a voulu dire la vérité et ne blesser personne. — De là vient la suppression des noms propres. — Son amour de la paix en est aussi la cause. — Il serait heureux d'arriver à la conciliation en détrompant bien des gens. — Liaison intime entre l'exposé de sa vie et la justification de Port-Royal. — Vérité et sincérité de son témoignage. — Pourquoi son nom est mis en tête de ses *Mémoires*. — L'amour de la vérité a été son seul guide. — Prière finale pour remercier Dieu de ses bienfaits, pour lui demander de bien mourir et d'éclairer le Roi au sujet de ses amis. . . . . 254-271

APPENDICES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

|  |     |
|--|-----|
| I. Sur la detention d'un Gazetier de Hollande au Mont-Saint-Michel, en 1691. . . . .   | 275 |
| II. Rédaction primitive du passage des Mémoires concernant M. Le Mettayer, curé de Saint-Thomas d'Evreux. . . . .  | 277 |
| III. Sur M. Le Mettayer, curé de Saint-Thomas d'Evreux. . . . .  | 278 |
| IV. Description du château de Navarre en 1704. . . . .   | 281 |
| IV bis. Sur le Pere Honoré, capucin et missionnaire. . . . .   | 282 |
| V. La mortalité au Fossé, pendant les dix premiers mois de l'année 1694. . . . .   | 283 |
| VI. Arrêt du Parlement de Rouen confirmant la sentence rendue par la Haute Justice de Gaillefontaine contre les sorciers du Fossé. . . . .   | 285 |
| VI bis. Notes sur les familles Belais et Ménage. . . . .   | 289 |
| VII. Portrait d'Arnauld intercale dans l'édition de 1739. . . . .  | 290 |
| VIII. Sur l'inhumation clandestine du corps d'Arnauld à Bruxelles. . . . .   | 291 |
| IX. Sur la censure d'Arnauld par la Sorbonne. . . . .  | 293 |
| X. Lettre de M. le cardinal Cibo écrite par ordre de N. S. P. le Pape Innocent XI à M. Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne. . . . .   | 294 |
| XI. Extrait d'une Lettre du Reverend Pere Du Breuil, prêtre de l'Oratoire, âgé de 81 ans, prisonnier depuis près de dix ans à N. Malo, à Brest, à Oleron, à Brescon, et récemment relégué et arrive à Aiais le 22 juin 1692. . . . . | 296 |
| XII. Relation de ce qui se passa quand nous fumes arretez en   |     |

|  |     |
|--|-----|
| 1666. . . . .  | 297 |
| <b>XIII.</b> Lettre de M <sup>r</sup> du Fossé à madame de Bosroger sa belle sœur dans laquelle il lui marque quels sont ses sentiments sur sa maladie — du 29 sept. 1698. . . . . | 305 |
| <b>XIV.</b> Lettre de madame de Bosroger à monsieur de Pomponne sur l'état de l'auteur, huit jours avant sa mort (27 octobre 1698). . . . .  | 307 |

# LETTRES INÉDITES

DE THOMAS DU FOSSE,

d'après une copie de la maison de Klarenburg, à Utrecht,  
déposée actuellement au Séminaire d'Amersfoort.

(Pays-Bas).

|   |     |
|---|-----|
| Avant-propos. . . . .   | 310 |
| Pensées de M <sup>r</sup> du Fossé sur la signature, 6-mars 1696. . . . .   | 345 |
| 1. Première lettre du Père Quenel à M <sup>r</sup> du Fossé, 7-mars 1696. . . . .   | 348 |
| 2. Première lettre de M <sup>r</sup> du Fossé en réponse à la première lettre du Père Quenel. . . . .                               | 351 |
| 3. Seconde et dernière lettre de M <sup>r</sup> du Fossé au Père Quenel. . . . .  | 352 |
| 4. Lettre de M <sup>r</sup> Thomas du Fossé à M <sup>r</sup> Fontaine, 25-juillet 1695. . . . .                                     | 351 |
| 5. Lettre du même. . . . .  | 357 |
| 6. Du même à la Mère Agnès Racine, abbesse de Port-Royal des Champs, 6 avril 1697. . . . .  | 340 |
| 7. Du même à la même. . . . .   | 342 |
| 8. Du même à la même. . . . .   | 344 |
| 9. Lettre du même à ma sœur Marie Angélique Thérèse Arnauld d'Andilly, religieuse de Port Royal-des-Champs, 9 octobre 1697. . . . . | 348 |
| 10. Du même. Elle parait écrite à la même Religieuse. . . . .   | 348 |
| 11. Du même, 5 septembre 1597. . . . .  | 351 |
| 12. Du même, 10 septembre 1697. . . . .   | 352 |
| 13. Du même, 4 octobre 1697. . . . .  | 353 |
| 14. Du même à une Dame. . . . .   | 353 |
| 15. Du même à une Dame. . . . .   | 356 |
| 16. Du même à une Dame. . . . .   | 357 |

|   |     |
|---|-----|
| 1. Du même à une Dame. . . . .  | 358 |
| 2. Du même à. . . . .   | 359 |
| 3. Lettre du même. On la croit écrite à M <sup>r</sup> Le Mettayer, doc-<br>teur de Sorbonne et curé de Saint-Thomas d'Evreux. Le<br>dernier janvier 1694. . . . .  | 361 |
| Du même. On la croit écrite à M <sup>r</sup> Le Mettayer. etc. Extrait<br>d'une lettre du 30 janvier 1695 . . . . .   | 362 |
| Du même. On la croit écrite au même. Extrait d'une lettre<br>du 2 janvier 1697. . . . .   | 363 |
| 4. Du même. Elle paraît écrite à M <sup>r</sup> Le Mettayer, etc , 7 octobre<br>1697. . . . .   | 364 |
| 5. Du même. On la croit écrite à M <sup>r</sup> Le Mettayer, etc., 9 dé-<br>cembre 1697. . . . .  | 365 |
| 6. Du même au même sur la démission d'un bénéfice que M. le<br>duc et M <sup>me</sup> la duchesse de Liancourt lui avaient donné,<br>20 juillet 1697. . . . .   | 367 |
| 7. Du même au même sur les Mémoires qu'il a faits pour ser-<br>vir à l'histoire de Port-Royal dont il lui envoyait les pre-<br>miers cahiers pour lui en dire son sentiment. Paris, 21<br>août 1698. . . . .                        | 368 |
| 8. Du même au même, après avoir su ce qu'il pensait sur le<br>commencement de l'ouvrage dont il est parlé dans la<br>lettre ci-dessus. . . . .  | 370 |
| Lettre de M. Thomas du Fossé à M. Bocquillot, où il le re-<br>mercie du présent qu'il lui a fait de ses <i>Homélies</i> , et se<br>plaint en ami de ce qu'il semble avoir dit à son sujet<br>dans l' <i>Avertissement</i> . . . . . | 371 |

#### PIÈCES DIVERSES.

|   |     |
|---|-----|
| Avertissement. . . . .  | 377 |
| I. Origine et Généalogie de Messieurs Thomas de Rouen. . .  | 379 |
| II. Testament olographe de Pierre Thomas du Fossé. . . .  | 399 |
| III. Permission d'apposer une Epitaphe dans l'Eglise de Saint-<br>Etienne du Mont, à Paris. . . . . | 402 |
| IV. Epitaphes diverses de M. du Fossé. . . . .  | 404 |
| V. Bibliographie :  |     |
| I. Ouvrages de M. du Fossé. . . . .   | 413 |
| II. Manuscrits. . . . .   | 417 |

**VI. Port-Royal des Champs autrefois et aujourd'hui :**

|                       |     |
|-----------------------|-----|
| I. Ouvrages.. . . .   | 420 |
| II. Estampes. . . . . | 421 |
| III. Notices. . . . . | 450 |

**VII. Chapelle de Port-Royal de Paris. . . . . 448**

**CORRECTIONS ET ADDITIONS**

**pour les quatre tomes.**

|                   |     |
|-------------------|-----|
| Tome I. . . . .   | 443 |
| Tome II. . . . .  | 450 |
| Tome III. . . . . | 455 |
| Tome IV. . . . .  | 459 |



# ERRATA

POUR LES QUATRE TOMES.

---

## TOME I.

| Page et ligne.                             | Au lieu de :   | Lisez :                 |
|--|--|-------------------------|
| P. 7, note 3, l. 4,                        | III <sup>e</sup> partie,                             | IV <sup>e</sup> partie. |
| P. 11, l. 5 de la note,                    | III <sup>e</sup> partie.                             | IV <sup>e</sup> partie. |
| P. 17, l. 3, fin de la note<br>précédente, | F. 522,  | 322.                    |
| P. 19, note (1), l. 2,                     | ajouter « avril » devant 1634.                       |                         |
| P. 24, l. 5,                               | après « à la vérité » ajouter : « à la<br>justice. » |                         |
| P. 27, l. 10,                              | laissoit,  | laissa.                 |
| P. 29, l. 10,                              | durant,  | pendant.                |
| P. 37, l. 24,                              | prisen,  | prison.                 |
| P. 193, note (1)                           | p. 168,  | 168.                    |
| P. 256. l. 3,                              | Geniston,  | Geneston.               |
| P. 257, note 1,                            | Saint-Jean-des-Trous, Troux.                         |                         |
| P. 336, l. 12,                             | des comptes,   | des.                    |
| P. 337, l. 23,                             | supprimer un des deux « en plus. »                   |                         |



## TOME II.

| Page et ligne.           | Au lieu de :                      | Lisez :                   |
|--------------------------|-----------------------------------|---------------------------|
| P. 13, l. 29,            | (1).                              | (2).                      |
| P. 60, l. 26.            | 256,                              | 257.                      |
| P. 65, l. 35,            | <i>famile</i> ,                   | <i>famille</i> .          |
| P. 69, l. 9,             | supprimez <i>ac</i> .             |                           |
| P. 76, note (1),         | entretien,                        | entretienne.              |
| P. 120, note 3,          | <i>Vie de Thomas</i> ,            | <i>Vie de S. Thomas</i> , |
|                          | et 1674 au lieu de                | 1664, d'après N. Barlier. |
| P. 155, l. 6,            | elle,                             | elles.                    |
| P. 181. fin de la note,  | Appendice VII,                    | VIII.                     |
| P. 185, note (1),        | Appendice VIII,                   | IX.                       |
| P. 198, l. 1 de la note, | après « au commen-<br>cement »,   | « de juillet. »           |
| P. 353, l. 8,            | devant : « Si c'est la<br>part », | « de la part. »           |
| P. 263, note (3).        | pp. 4 et 5,                       | 3 et 4.                   |
| P. 309, l. 2,            | pour <i>elle</i> ,                | <i>elles</i> .            |
| P. 333, dernière ligne,  | 276,                              | 275.                      |
| P. 334, dernière ligne,  | 277,                              | 276,                      |

## TOME III.

|                |                 |                 |
|----------------|-----------------|-----------------|
| P. 66, l. 27,  | 4 janvier 1685, | 4 janvier 1585. |
| P. 213, l. 18, | Bernardines,    | Bernardins.     |
| P. 389, l. 22, | 256,            | 256.            |
| P. 390, l. 26, | 304-330,        | 304-350.        |

## TOME IV.

|                    |                |                  |
|--------------------|----------------|------------------|
| P. 21, l. 3, 4, 5. | Paroisse,      | Parroisse.       |
| P. 30, l. 22,      | Fontevauld,    | Fontevrauld.     |
| P. 112, l. 5,      | Mais,          | Mais.            |
| P. 119, à la note, | Rouxel Médavy, | Rouxel de Médavy |

| Page et ligne.  | Au lieu de :         | Lisez :                  |
|-----------------|----------------------|--------------------------|
| P. 132, l. 9,   | <i>Affigeant,</i>    | <i>Affligeant.</i>       |
| P. 136, l. 9,   | après : très grande, | ajouter : <i>famine.</i> |
| P. 282, l. 14,  | deux ou jours,       | ou <i>trois</i> jours.   |
| P. 313, l. 36,  | Rhynwyk,             | Rhynwyck.                |
| P. 327, l. 15,  | la choses,           | la chose.                |
| » l. 18,        | feraient,            | feroient.                |
| P. 329, note 1, | <b>233,</b>          | <b>323.</b>              |
| P. 335, l. 15.  | authe/r,             | auteur.                  |
| P. 336, l. 15,  | impenitenda,         | impænitenda.             |
| P. 337, note 3, | à enser,             | à penser.                |
| P. 376, l. 9,   | <b>535,</b>          | <b>555.</b>              |
| » l. 33,        | consesva,            | conserva.                |
| P. 406, l. 9,   | numquam,             | nunquam.                 |





MÉMOIRES  
DE  
PIERRE THOMAS  
SIEUR DU FOSSE.

---

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DE TOUS LES NOMS DE PERSONNES , DE LIEUX , DE CHOSES  
ET D'OUVRAGES,  
DONT IL EST FAIT MENTION DANS LE TEXTE  
DES MÉMOIRES.

---



## TABLE GÉNÉRALE

NOTA. Les chiffres romains indiquent les tomes, les chiffres arabes, les pages. — Il n'y a point d'analyse spéciale pour la simple mention d'un nom quelconque, mais seulement l'indication du passage où ce nom figure. — Les noms de lieux ou de personnes, précédés des mots *saint*, *sainte*, etc., ont été tous placés en conservant ces mots devant eux, et dans leur ordre alphabétique. — Les noms des personnes de la même famille sont, en général, placés dans l'ordre généalogique.

### A

- AARON**, II, 28.  
**ARAIN** (Le Marquis d'), élève des Ecoles de Port-Royal. Il est mis aux Granges, il fait l'honneur à ses maîtres, I, 240. — Engagé dans l'armée, il attire l'attention de Turenne; sa mort, I, 241, 247.  
**ABBAYE** (L') du Mont-Saint-Michel, ordre des Bénédictins. — Voir MONT-SAINT-MICHEL (Le).  
**ACADEMIE FRANÇAISE**, III, 97.  
**ACHERON**, I, 58.  
*Actes des Apôtres*. — Citations, I, 45.  
*Actes des Martyrs*, II, 3.  
**AFRIQUE**, II, 96.  
**AGNES** ou **AGNES DE SAINT-PAUL** (La Mère, Vra. ARNACLO (Catherine Agnes de Saint Paul)).  
**ALIBRE** (Le Cardinal d') fait l'abbé d'Arnauld en plein consistoire, devant le pape, IV, 181.  
**AIDES** (Tour des) de Paris, I, 81.  
**AMILLON** (Duchesse d'), nièce de Richelieu. — L. veut la marier avec le duc d'Orléans, I, 23. — I, 190.  
**AINE**, I, 118.  
**ALAIS**, ville du Bas-Languedoc. — Le P. Du Breuil y meurt en exil, IV, 216.  
**ALET** ou **ALETH**, III, 49. — IV, 196.  
**ALBIGEOIS**, I, 65.  
**ALEXANDRE VII** (Pape). — Bulle confirmant la Constitution d'Innocent X, II, 157. — III, 49. — Bref rigoureux contre quatre évêques français, III, 50. — III, 51. — IV, 194.  
**ALEXANDRIE**, II, 3, 263. — IV, 110, 199.  
**ALIGRE** (D'), fils du chancelier, abbé de Saint-Jacques de Provins, I, 171.  
**ALLEAU** ME, valet de chambre de la famille du Fossé. — Il vient au-devant de du Fossé pour lui annoncer la mort de son père, II, 228. — II 288. — Accepte d'aller à Paris, auprès de ses maîtres prisonniers à la Bastille; visite le Lieutenant-Civil et le Ministre Le Tellier, II, 291. — Son entretien avec ce dernier; il obtient la permission d'être réuni à ses maîtres, II, 291.  
**ALLEMAGNE**, I, 171.

- ALLEMANS, I, 12.** — Deux caplons lèvent le plan des fortifications de Saint-Quentin, III, 242.
- ALLEMONGE (Toussaint d'),** prêtre de Saint-Médard, confesseur des élèves des Petites-Ecoles. — Il administre l'autour, I, 183. — L'accompagne dans ses promenades hors Paris, I, 257. — Aventures de voyage, I, 258.
- Almanach (L') des Jésuites,** contre Jansénisme et les Jansénistes, I, 98, 244.
- ALPHONSE DE LA LOYRE, III, 23.**
- ANGEBOUR.** — Visité par la famille du Fossé, IV, 16-22. — Les Taillables et les Exempts, IV, 21.
- ANGELLES (De l'),** — Examen de la doctrine de Descartes; exemples divers, II, 127-135.
- ANGELOT, Premier Président de la Cour des Aides de Paris, I, 233.**
- ANGELOR (Anne),** mariée à M. de Bernières, maître des Requêtes. — Bloge de sa prière, I, 133. — II, 107.
- AMIENS.** — Le corps de S. Firmin y est transporté de Saint-Acheul, I, 4. — Vou et visite du comte de Beaugency, I, 5. — I, 118, 288. — La Citadelle; la Porte Saint-Pierre; la Cathédrale; les chaires du chœur; une anecdote; le chef de saint Jean-Baptiste; la chasse de Saint-Firmin; le renouvellement de l'Hostie; Le couvent des Célestins; le Pas de saint Martin; l'Eglise des Ursulines; belles décorations en carton; le cimetière d'Amiens; Croix en fer; translation du corps de saint Firmin dans Notre-Dame d'Amiens, III, 173-176. — III, 177, 254. — Pourquoi l'on n'ose y parler de noix, IV, 8. — IV, 163.
- AMSTERDAM, III, 208.**
- ANCIEN-TESTAMENT (L').** — M. de Saci en fait la traduction à la Bastille, II, 296.
- ANDELY.** — Pèlerinage fameux à Sainte-Clotilde; détails sur sa fête, IV, 130. — IV, 131.
- ANDILLY (d').** Voy. ARNAULD D'ANDILLY.
- ANGÉLIQUE (La Mère).** Voy. ARNAULD (Mère Marie Angélique de Sainte-Madeleine).
- ANGÉLIQUE DE SAINT-JEAN (La Mère).** Voy. ARNAULD (Mère Marie Angélique de Saint-Jean).
- ANGERS.** — I, 286. — III, 25, 26, 29, 33, 35, 36, 49. — IV, 2, 35. — La famille du Fossé y séjourne auprès de l'évêque Henri Arnauld, IV, 49, 58. — Trent pour les Princes pendant la Fronde, IV, 47. — Grand amour des habitants pour la musique religieuse, IV, 51. — Bas prix de certaines denrées; comparaison avec celui de Paris, IV, 52-53. — IV, 61, 66, 132, 133, 134, 135, 196.
- ANGERS (Le château d') visité** par la famille du Fossé, IV, 54-58. — La duchesse de la Force y est prisonnière, IV, 51. — La cage de fer de la reine Cécile, IV, 57.
- ANGIENS (Les) bombardent Saint-Malo, IV, 69.** — Leur machine infernale, ils pillent le couvent des Récolets sur un roc voisin de Saint-Malo, IV, 70.
- ANGLETERRE.** — I, 102, 197. — II, 120, 121. — III, 247, 250, 214, 317. — IV, 93.
- ANGLETERRE (La Reine d'),** Henriette Marie de France, veuve de Charles I<sup>er</sup>. — Don fait à Notre-Dame-de-Liesse, III, 250.
- ANNAT (Le Père), jésuite.** — Sa sortie au sujet de la paix de l'Eglise, III, 54.
- ANNE D'AUTRICHE (La Reine Régente ou Reine Mère).** — Sur les instances des Jésuites, elle ordonne à Arnauld d'aller se justifier à Rome, au sujet du livre *De la Fréquente Communion*, I, 106. — Intervention des Evêques et Docteurs en faveur d'Arnauld, I, 107. — I, 116, 129, 130. — Fait cesser les luttes à coups de fronde entre les artisans et les écoliers, au Mont-Parnasse, I, 179. — Reçoit le livre *De la Pénitence publique* du P. Petau, avec une lettre contre Arnauld, I, 200. — Reçoit d'Arnauld le livre *De la Tradition de l'Eglise*, I, 201. — II, 58. — La Mère Angélique lui écrit au sujet de la persécution de Port-Royal, II, 71. — Lettre qui lui est adressée, II, 72-82. — II, 95, 97, 101. — Sa mort; ses funérailles; réflexions sur ce sujet, II, 243-244. — III, 114. — Elle visite la prieure de la Fidélité, à Saumur, IV, 39. — Se rend à Saumur pendant la Fronde, IV, 47.
- Année chrétienne (L'),** ouvrage de Le Tourneux. — Son éloge, III,

— Etant lue par  
174.

(souffle d), III, 42.

— I, 30. — II, 2.

Langon, chausse

des, à l'ordre de

aux, à l'ordre de

des Rimparts Be

ind, à l'ordre de

de saint François

sauf l'ordre de

Navy, le Saint

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

del d'ordre d'offi

ARABES, synonyme de voleurs,  
II, 222.

ARRAS-SEC Rue de l', III, 293.

ARCHÉVÊQUES D'ORIENT, III, 77.

AROPAGE, I, 45.

ARGENTAN, v. s. par la famille

du P. R., IV, 292.

ARRENS, I, 58.

ARLES, h. c. par l'ordre, II, 3.

ARMÉE FRANÇAISE, L', Son in-

dignité inspirait des craintes

aux, à l'ordre de, III, 296 — IV, 239.

ANNAUD, Le famille allié aux

Fouquet, IV, 49.

ANNAUD Antoine, l'avocat,

procureur général de la reine

Catherine de Médicis, I, 68. — Ses

vices à la tête, abbé de P. R.,

I, 68. — Il n'est pas reçu qu'il

parle, I, 74. — I, 191.

ANNAUD, Meunier, l'homme du

présent, h. c. de M. de la Marquise,

de, c. d'Orléans, l'homme du

vent de la P. R., I, 78.

ANNAUD D'ANNOUILLY Robert,

les h. c. d'après l'ordre, — I, 18.

28, 31. — Sentiment pour faire

sortir de Vincennes l'abbé de Saint-

Cyran, I, 34. — Va à cheval sur

même, I, 37. — I, 47. — I, 87, 96.

Sa retraite et sa vie à P. R.,

I, 128. — Sa carrière; ses

études; son intérêt pour l'ordre,

les, c. d'Orléans, l'homme du

cause de l'ordre et de la

ce, I, 129. — Mot honorable de

de la h. c. et d'Artois d'André

son s. c. et respect pour les

dames; son amour de la justice;

ses pressantes sollicitations pour

des h. c. de Montigny, I, 131.

— Sa liaison d'ordre avec saint

François de Sales, et ses intima

av. M. de Saint-Cyran, I, 111. —

Erplu, c. d'Orléans à P. R.,

pour le travail de l'ordre d'esprit,

les, c. d'Orléans, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du

de la h. c. et d'Artois, l'homme du



ture à l'occasion de l'abbé de Pontchâteau, I, 264. — Blâme l'ardeur de du Fossé pour la conservation de la chasse du château des Troux, II, 58. — C'était par affection pour lui, II, 57. — Il le visite aux Troux; leçon faite à du Fossé pris au dépourvu, II, 57-58. — Envoie ses plus beaux fruits à la Cour, II, 58. — Soumet quelques Vies des Saints à la révision de du Fossé, II, 143. — Scène entre lui et l'Archevêque de Paris, de M. Féréfixe; demande à retirer de P. R. de Paris sa sœur et ses filles; refus qu'il éprouve, II, 180. — Est visité par MM. d'Avissonne et du Fossé, à Pomponne, II, 250-251. — II, 283. — Visite de du Fossé, sorti de la Bastille, III, 3. — III, 5, 28, 35, 115. — Sa mort, son éloge, III, 144. — III, 145, 266. — IV, 121.

**ARNAULD (L'abbé)**, fils aîné d'Arnaul d'Andilly, abbé commendataire de Chaumes. — Est attaché à son oncle Henri Arnauld, évêque d'Angers, III, 32. — Porte à M. de Saci la nouvelle de son élargissement de la Bastille, III, 62. — Fait visiter à la famille du Fossé le château d'Angers, IV, 54.

**ARNAULD DE LUZANCY.** *Voy. LUZANCY.*

**ARNAULD DE POMPONNE.** *Voy. POMPONNE (De).*

**ARNAULD DE VILLENEUVE.** *Voy. VILLENEUVE.*

**ARNAULD (Mère Marie Angélique de Saint-Jean)**, fille d'Arnaul d'Andilly, abbesse de P. R. — Anecdote au sujet de la Sœur Briquet, I, 159-160. — Recoit la visite de l'archevêque Harlay de Champvallon, lors de la reprise de la persécution, III, 142. — Eloge de son esprit, de ses talents divers : ouvrages des mains, lettres, conférences, explication de l'Écriture, III, 266-268. — Sa grande piété; son humilité; sa froideur calculée; son amour de la pénitence; son attachement à la règle; son mépris des grandeurs; son chagrin prouvé par ses lettres, lors de l'élévation de son frère, M. de Pomponne; sa joie lors de sa chute, III, 268-270. — Elle est frappée de sa dernière maladie, en priant sur la tombe de son frère, M. de Saci; sa mort;

regret de mourir avant le rétablissement de P. R., III, 271-272.

**ARNAUD (La Sœur Marie Angélique de Sainte-Thérèse)**, fille de M. Arnauld d'Andilly, II, 183.

**ARNAULD (Mère Marie-Angélique de Sainte-Madeleine)**, fille d'Arnauld, l'avocat, abbesse de P. R. — Choisie comme supérieure des Religieuses du Saint-Sacrement, à Paris, elle se démet de ces fonctions, I, 27. — Recoit et loge M<sup>me</sup> du Fossé, I, 49. — Sert d'intermédiaire entre elle et l'abbé de Saint-Cyran, I, 50. — I, 51, 63. — Nommée, à onze ans, abbesse de P. R., fait profession dans l'abbaye de Maubuisson; rétablit la règle à P. R., I, 68. — La lecture de saint Climaque y contribue, I, 69. — Ses combats intérieurs avant cette réforme, I, 70. — Elle s'en ouvre à ses religieuses, I, 71, 72, 73. — La clôture est rétablie, elle recoit son père au parloir, I, 74. — Elle brave son mécontentement et rétablit l'abstinence de la viande, I, 75. — Songe à s'établir à Paris, I, 76. — Le nombre des religieuses s'accroît; est choisie pour réformer l'abbaye de Maubuisson; fait admettre trente de ces religieuses à P. R. des Champs, I, 77, 78. — Le nombre des religieuses et l'insalubrité du lieu lui donnent l'idée d'une translation à Paris; dessein de deux maisons; sur l'opposition de l'archevêque, elle transporte toute la communauté à Paris, I, 78. — Sa mère achète le terrain, I, 79. — Fait plus ample connaissance avec MM. de Saint-Cyran et Singlin, I, 79. — I, 81. — La célébrité de son neveu, Le Maître (Antoine), l'afflige; ses efforts pour le ramener à Dieu, I, 83. — Son désintéressement pour recevoir des religieuses; surprise de M. du Fossé père mettant sa fille Madeleine à P. R., I, 155. — La gêne financière n'arrêtait pas sa charité, I, 156. — Deux exemples, I, 157. — Secours inespérés dans la détresse, I, 158. — Fait accorder par ses religieuses à des Ursulines du diocèse de Bazas une donation faite à son abbaye, I, 159. — Songe à rétablir la maison de P. R. des Champs pour y mettre une partie

[illegible]

passage de l'écriture sainte, II, 172. — Est enlevée de P. R. de Paris, II, 181. — Sur le même, II 183, 184. — Parallèle avec sa sœur la Mère Angélique, III, 81, 82. — Son éloge III, 82. — Sur sa gloire, III, 83. — Bernadette au 1<sup>er</sup> d'octobre, mort de la mande, III, 84. — III, 115.

ARNAUD (Henri, né à A. nard)  
à Angers, évêque d'Angers, I, 132.  
— III, 98-99. — Son épouse, III, 132.  
— Faut l'enlever à son Fosse et  
à son lit, I, III, 33-35. — III, 31, 39.  
— Des communiens sont refusés  
contre J., III, 30. — Une trêve  
à la mort d'ent, III, 30. — III, 113.  
IV, 9. — Sa démission requise  
du seigneur de IV, 31, 35, 36,  
37, 39. — Est visité par l'abbé  
du Fosse, IV, 47-58. — Devient  
aveugle, et perd le bon chan. — Après  
la dernière visit, continue son  
pèlerinage en différents lieux, et  
ordres, exemple de la perfection  
d'esprit, est précédé de, par forme  
les d'après sa démission, l'ancien  
saint; sa résurrection certaine  
dans son cloître; ne visite pas la  
Côte, IV, 42-47. — Reçoit à  
Saumur pendant la Fête de, voit la  
Côte, IV, 37. — Autrice M<sup>lle</sup> de  
Recevoir à visiter les monastères  
de la province d'Angers et lui  
fait son épitaphe, IV, 47-48. —  
Visite les œuvres de l'Hôtel-Dieu,  
les fêtes de mars, IV, 38. — Son  
esquisse pour M<sup>lle</sup> Heard, l'un de ses  
châtrons, IV, 32. — Donne à du  
Fosse ses Manèges et Ordona-  
nces, IV, 58. — Sa mort, bruta-  
lité, et sa sépulture; les son ré-  
lité, IV, 132-133. — Regrets à  
Angers et dans son diocèse, et son  
éloge, IV, 133-136. — IV, 196.

ARNAUD (Antoine, fils d'Arnaud l'aveugle, de tent en Sorbion, seigneur de P R - 18).  
Ses *viols de la Fregate Communale*, 1, 101. — Ses *études universitaires*, ses ouvrages ont été très partiels, 1, 112 — Comment et pourquoi l'empire d'Autriche, 1, 102. — *Détails sur le camp*, 1, 102-103. — Est consulté par la Russie de Guenou sur un écrit du P. de Siamaous, jésuite, contre le Régiment de conduite qu'elle tenait

de Saint-Cyran; son hésitation à répondre; motifs qui l'y déterminent, I, 103. — Lettres de l'abbé de Saint-Cyran, son directeur, pour lui tracer l'esprit de piété qui doit inspirer ces sortes d'ouvrages; il se rend à ces conseils, I, 104, 105. — Influence extraordinaire de ce livre sur le XVII<sup>e</sup> siècle; grand bruit qu'il excite; Anne d'Autriche ordonne à l'auteur d'aller à Rome pour se justifier devant le Pape, I, 106. — Les Evêques et les Docteurs interviennent auprès de la régente en sa faveur, I, 107. — M. Bandri d'Asson le défend contre les attaques d'un jésuite sur un bateau de la Loire, I, 109-111. — N'assiste pas à l'assemblée de Bourgofontaine, I, 112 — I, 113. — Sa liaison avec M. Guillebert, curé de Rouville, I, 159. — Fait le livre *De la Tradition de l'Eglise*, I, 200. — Il l'envoie à Anne d'Autriche; éloge du livre et d'une lettre placée en tête; il confesse les pen-sionnaires de P. R., I, 201. — Sa défense, I, 202. — I, 203. — Fait cas des ouvrages de M. Hamon, I, 214. — Ses vains efforts pour retenir Henri Thomas à P. R. des Champs, I, 215. — I, 238. — Défend la doctrine de saint Augustin et Jansénius, I, 242. — Fait porter un Mémoire au Saint-Siège; la condamnation des cinq propositions par Innocent X afflige Arnauld; il y souscrit, I, 243. — Le serment d'affirmer qu'elles étaient dans Jansénius l'afflige davantage, I, 243. — Nouvelle tempête à l'occasion de l'affaire du duc de Liancourt, I, 263-267. — Ecrivit une lettre sur ce sujet, I, 267. — Répond aux attaques par une seconde lettre; on s'en sert pour l'attaquer et le flétrir, I, 268. — Est défendu par soixante-et-onze docteurs; conduite injuste des autres à son égard, I, 269. — Protestation authentique contre ses adversaires; est censuré et exclus de la Faculté de Théologie de Paris, I, 270. — M. Launoi défend Arnauld, I, 271, 272. — Lettres d'Arnauld après sa condamnation, I, 273-278. — Sa charité y respire, I, 278. — I, 282, 284. — Indique par lettre l'édition où Pascal avait puisé les citations

d'une *Provinciale*, I, 287. — Est deviné par une cardouse de rade, qui ne l'avait jamais vu, II, 14, 15. — Soumet à la Constitution d'Innocent X, au point de vue de la foi; réactive sur le fait, II, 155. — Ouvrages à cause du livre *De la fréquente Communion*, II, 161. — Arnauld persécuté, profite de la Paix de l'Eglise; jure au Nonce, et en reçoit un congé et un passeport, III, 58. — Est reçu en par Louis XIV, III, 59. — Son apologie, III, 59-60. — III, 63. — Loge rue des Postes, à Paris, 60. — Sa visite par du Fossé et de Lamotte, III, 69. — Défend l'usage contre le ministre protestant Claude, III, 70-78. — Don conseil pour cette lutte, son succès, la *Perpetuité de la Foi*, en Turenne, III, 71. — Répond aux critiques de du Fossé demandant de l'union jointe à la science que, III, 73-74. — Des types font lire Arnauld pour la *Perpetuité de la Foi*, III, 76. — Peines qu'il prend en Orient pour confondre Claude au sujet de la présence réelle, il y réussit pleinement, III, 70-78. — Le Tournaux qui est présenté par du Fossé, III, 91. — III, 115. — célèbre le mariage de M<sup>re</sup> de Berncourt, avec Augustin Thomas, dans l'Eglise de St-Séverin, III, 121-122. — Son allocution, III, 122-127. — Est le parrain du premier enfant issu de ce mariage, III, 128. — III, 153. — Prévention de Louis XIV, est accusé de fomenter des cabales; sa justification, III, 154. — Défense de tenir des assemblées chez lui, III, 155. — Motifs qui l'engagent à quitter la France, III, 154-158. — Contre l'attente de ses ennemis, il continue de lutter par ses ouvrages pour la vérité, III, 158. — Son *Apologie pour les Catholiques*, III, 159. — Citations d'un passage de la *Nouvelle défense de la Tradition du Nouveau Testament*, pour montrer l'état de son esprit pendant son exil volontaire, III, 159-164. — Réflexions de du Fossé sur ce passage et sur Arnauld, III, 164-165. — III, 172. — Attend la visite de du Fossé et de son frère en Hollande, III, 209. — Lettres en chiffres que Raoul Foi fabrique et

de la disgrâce de ce dernier, IV,  
214.

ARNAUD (Isaac II., Maître de  
camp des Carabins et gouverneur  
de P. de Lorgz, son fr. germain  
des Arnaud de P. R., I, 86.

ARNAUD Catherine 100 Lk  
MATHIE M<sup>m</sup>

[illegible]

ABBAS (Cot. 'Irma' d. 12. 181.

Assi. M. Le comte d. . . des  
marquis de . . . et tout in  
des du Fossé. . . .  
peu de . . . .  
quelles du Roi, III, 29-31. —  
Est une confidence . . . (italique);  
alors par fit sur . . . .  
coup de . . . .  
à visle, conduisant à l'entrée des  
Mortuaires III, 277-278 —  
Son . . . .  
port e dans . . . .  
taires, des du Fossé . . . .  
sent, et a Marsou de May  
après toutes les tentatives, le  
blessé parut, III, 278-279. —  
correction, il fait campagne . . .  
en aide aux navades de sa compa  
guie, capitaine d'expressiers, n  
est obligé de se rendre aux qui  
veulent servir avec lui, il est tué  
pres à Mayence, III, 306

Assoy (L. and L.), 110, 27.

ASSON (101) 184 177  
BASSON (101) 184 177

Atm Pays-Bas et 2, nous, prise  
et l'été, par les XIV, est con-  
duit aux Espagnols, 10 191

ACHILLE Stuart d., chanoine  
de Notre-Dame de Paris, loge avec  
M. Bernieres, à Paris, II, 194.

**AUBIGNY** (Madame d'). — Une de ses proches alliées est sur le point d'épouser Augustin Thomas, frère de l'auteur, III, 114.

**AUBRAY** (d'), lieutenant-civil au Châtelet. *Voy.* DAUBRAY.

**AUGSBURG** (Guerra de la Ligua d'), III, 317.

**AUGUSTINS** (Couvent des), à Paris, I, 128.

**Augustinus**, ouvrage de Jansénius. — Condamné par le pape, I, 242. — Paraît à P. R. résumer la seule doctrine de Saint-Augustin, I, 243. — II, 155, 157, 169. — III, 49, 53.

**AULNAY** (Abbé d'). *Voy.* DUFOUT (Charles).

**AULON**, évêché de Macédoine, II, 14, 59.

**AUMALE** (Ville d'), I, 8, 40.

**AUMONT** (Madame d'), Anne Hurauld de Chiverny, II, 11.

**AUMONT** (Charles, marquis d'), avait eu à son service Panliot, domestique de P. R., I, 188.

**AURELIUS** (Petrus), pseudonyme de l'abbé de Saint-Cyran. — Hommage que l'archevêque de Bordeaux, M. de Sourdis, lui rend à sa mort, I, 118, 119.

**AUTOMATES DES GROTTES DE SAINT-GERMAIN**. — I, 65, 66, 67.

**AUTUN**, III, 244.

**ALVERONE**, I, 263.

**AVAUCCOUR** (Claude II de Bretagne, baron d'), frère de M<sup>me</sup> de Vertus, IV, 138.

**AVIGNON**, I, 11.

**AVILA** (Jean d'), prédicateur et missionnaire espagnol. — Traduction de ses lettres par M. d'Andilly, I, 133.

**AVISSONNE** (M. d'), ancien capitaine des Gendarmes écossais. — Il habite avec du Fossé, à Saint-Remy, près Chevreuse; ils s'étaient connus chez M. de Bernières, II, 45. — Est entraîné par des gentilshommes pour une débauche de carnaval; ne peut préserver du Fossé de leurs insultes, II, 46-47. — Aide de sa bourse M. de Bernières envoyé en exil, II, 108. — II, 250. — IV, 6.

**AVISSONNE** (M<sup>me</sup> d') reçoit la famille du Fossé à Nonville; la beauté des jardins et du château, IV, 6-7.

**AVRANCHES**. — Beauté de sa situation et du panorama, IV, 75-76. — Trente-neuf habitants engloutis par la mer, au retour d'une visite au Mont-Saint-Michel; dévouement d'un mari, IV, 85-86. — Le jardin des Capucins; l'entrée en était interdite aux dames; discussion dont il est la cause et le théâtre entre M<sup>me</sup> de Bosroger et un Capucin, IV, 89-90.

**AVRANCHES** (Eglise ou Evêché d'). — Son Doyen et le Doyenné, IV, 73, 74. — Lutte entre ses membres, IV, 74. — Persécution de plusieurs prêtres récompensés plus tard, IV, 74-75. — Société d'ecclésiastiques et de séculiers sous la direction du pénitencier Dirois, IV, 76-77. — IV, 77, 89, 90.

**AZAY-LE-FERRON** (Indre). — L'auteur en visite les Forges; curieuse description du travail, I, 314-316.

**Azor**, en Palestine, III, 248.

## B

**BABYLONE**, III, 248.

**BAGNOLS** (De). *Voy.* DU GUÉ DE BAGNOLS.

**BAIL** (Louis), docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, sous-pénitencier de Notre-Dame de Paris. — Il est nommé supérieur de Port Royal, II, 64. — Visite la Maison, II, 70. — En est satisfait, II, 71. — II, 76.

**BARAIL** (Le Major), lieutenant de la Bastille. — Confident des remarques de du Fossé sur le gou-

verneur, lui conseille le silence, et promet de ne pas le faire parler, II, 280. — Apporte l'ordre d'élargissement, II, 293, 294.

**BARBEZIEUX** (Louis-François-Marie Le Tellier, marquis de), ministre de la guerre. — Du Fossé s'adresse à lui pour obtenir justice de violences commises, au Fossé, par des maraudeurs de l'armée française, IV, 158. — IV, 167. — Donne raison aux habitants du Fossé, IV, 168.

**BARCOS** (Martin de), neveu de M. de Saint-Cyran. — Mot d'Anne d'Autriche, quand il est nommé abbé de Saint-Cyran, à la mort de son oncle, I, 130. — Salaison avec M. Guillebert, curé de Rouville, I, 138. — I, 247. — Ecrit à M. du Fossé père pour détourner l'auteur d'entrer dans l'abbaye de S. Cyran, I, 297, 298. — Son caractère; sa science; sa rigidité, I, 302, 303. — Sa liaison avec M. Guillebert retiré dans son abbaye, I, 304. — Premier entretien qui détourne l'auteur de quitter S. Cyran, I, 308. — Deuxième entretien suivi du même résultat, I, 309. — Attaque la règle de P. R. défendue par l'auteur, I, 310. — I, 313, 316. — Sa piété en voyage; justification de sa véhémence dans ses entretiens avec l'auteur, I, 318.

**BARGEILLI** (Nicolas), nonce du Pape. — S'emploie pour la pacification de l'Eglise, III, 51-52. — Sortie du P. Annat, III, 54. — Grande affluence chez le Nonce, III, 55. — III, 57. — Compliment qu'il adresse à Arnauld, III, 58. — III, 59. — IV, 200.

**BARON** (Le Père), jacobin, II, 32.

**BARONIUS** (Cardinal), I, 269. — II, 155, 247.

**BARRICADES** dans Paris, en 1649, 180.

**BARTET** (Isaac), secrétaire du Cabinet. — Défend, à Rouen, l'exactitude des citations faites dans les *Provinciales*, I, 286, 287. — Sa liaison avec M. Le Maître, I, 290. — Le fait rentrer à P. R. des Champs, I, 291. — Obtient aussi de Mazarin la rentrée d'un ami de M. Le Maître, à son choix, I, 291.

**BANTHELEMY DES MARTYRS** (Dom), archevêque de Brague, en Portugal. — II, 32, 34, 44, 45, 50.

**BASCLE** (Etienne), solitaire de P. R. — Est chargé de l'instruction religieuse des jeunes du Fossé, I, 63. — Son histoire, I, 87-93. — Connaît l'abbé de Saint-Cyran; se retire à P. R. des Champs; sa fervente piété, I, 88. — Son étrange maladie, I, 90. — Comment il s'en guérit, I, 91, 92. — Elèves dont il est chargé à P. R. des Champs, I, 98. — Est guéri d'une paralysie par Maître Jacques, cuisinier de P. R., I, 189.

**BASSE-NORMANDIE** (La), IV, 91, 97.

**BASTILLE** (La). — II, 261, 271. — Confrontation entre du Fossé et le libraire Savreux, dans la salle du gouverneur, II, 273-274. — II, 275, 277. — Translation de MM. de Saci et du Fossé, II, 278-279. — Scène faite à leur entrée par le gouverneur, II, 279. — II, 280, 281, 282, 284, 290, 291, 292, 293, 294, 295. — III, 2, 3. — L'apaisement des murs y rend l'air tempéré, III, 5. — III, 7, 8, 60, 61, 63. — IV, 253. — Le récit abrégé de sa mise à la Bastille devient pour du Fossé l'occasion de ses *Mémoires*, IV, 253.

**BAUDIÈRE**, apothicaire de M. du Fossé père, aux Eaux de Bourbon, II, 216.

**BAUDRAN** (Claude), pensionnaire de P. R. des Champs, est guéri à P. R. de Paris, par la Sainte-Epine, II, 94-95.

**BAUDRI DE SAINT-GILLES D'ASSON**, gentilhomme du Poitou, solitaire de P. R. — Son démêlé avec un jésuite au sujet du Livre *De la Fréquente Communion*, I, 109-111. — Son domestique Parrot le suit à P. R., I, 186. — Il s'installe avec du Fossé dans la ferme du Petit Port-Royal, II, 119. — S'unit à du Fossé, pour réconcilier le curé de Perray avec les Religieuses de P. R., II, 122. — Protège, avec du Fossé, les bleds du Petit Port-Royal, II, 136-138. — Joue de la flûte d'Allemagne pendant la nuit, II, 138. — Aventure de serpents dans le Poitou, III, 26-27.

**BAVEUX**. — Visité par la famille du Fossé. — Ville médiocre; l'évêque donne l'exemple de la piété, IV, 106.

**BAZAS** (Diocèse de), I, 158.

**BEAUCENCY** (Loiret). — Périlleux passage de son pont sur la Loire, I, 299, 300.

**BEAUCENCY** (Comte de). Son vœu à saint Firmin, s'il guérissait d'une maladie incurable, I, 4. — Il se rend à Amiens, où il est guéri, il y reçoit des reliques de saint Firmin et le chef de saint Gention, I, 5. — III, 177.

**BEAUMONT** (De), solitaire de P. R., I, 219. — Est envoyé vers le

colonel du régiment d'Apremont cantonné aux Granges, I, 225.

BEAUMONT (Charles de) d'Aulchamps, gouverneur du château d'Angers, gardien de la duchesse de la Force, IV, 54.

BEAUPRIS (De). Voy. WALON DE BEAUPRIS.

BEAUVAIS. — I, 17, 151, 160, 203. — Des élèves de l'école de Bevrin supprimée s'y rendent, I, 260. — II, 14, 36, 257. — Son diocèse s'étendait alors sur une partie du Pays de Bray, voisine du Fossé, III, 9. — III, 49, 344, 345. — Un agent habile y est envoyé pour l'affaire des chanoines de cette ville, III, 347. — IV, 196.

BEAUVAIS (Collège de), à Paris. — Gentien Thomas y est mis pour faire sa philosophie, I, 168. — I, 192.

BEAUVORAIN LYONS (Seine-Inf.), I, 16.

BEAUVORAIN (Le) de Bruxelles, III, 190-192.

BEAUVORAIN (Les) de Gand, III, 210-211.

BEAUVORAIN (Les) de Malines, III, 201.

BÉNAIS (Charles), sieur des Bœniers, lieutenant-colonel de dragons, IV, 157.

BELLARMIN (Cardinal), I, 269. — II, 155.

BELLEGARDE (Octave de), archevêque de Sens, un des supérieurs de l'Institut du Saint-Sacrement, I, 26.

BELLÈVRE (De), Premier Président du Parlement de Paris. — Recherche les *Provinciales* lors de leurs publications, I, 285.

BÉNÉDICTINE (Abbayes de). — Abbaye de Saint-Jean, à Ypres, III, 231. — Abbaye de Saint-Amand, III, 232-236. — Abbaye de Saint-Jean, à Valenciennes, III, 237. — Beaux bâtimens élevés par eux à Tours dans l'abbaye de Saint-Martin, IV, 23.

BÉNÉDICTINE DE FONTEVRAULT. — Sont visités par l'auteur et son frère; incident avec le prieur à l'occasion de M<sup>re</sup> de Bosroger, IV, 35-36. — Leur église est de trois diocèses, IV, 35.

BÉNÉDICTINE (Les), IV, 50.

BÉNÉDICTINE (Monastère de), dans l'enceinte de l'abbaye des Bénédictins de Saint-Amand, III, 232.

BENJAMIN, fils de Jacob, I, 152.

BENTZENADT (Dom Charles de), abbé d'Orval, III, 374.

BERRICHEN (Suzanne de), duchesse de la Force. — Détenue au château d'Angers, pour cause de religion, son éloge, réflexions à ce sujet, IV, 54-56.

BERNAY Abbé de). — Voy. FETTERAT (François).

BERNARDINE (Les). — Ceux de Bruges, III, 213-214. — Ceux de l'abbaye d'Orval, III, 374.

BERNARDINE (Les), I, 64.

BERNABES (De). — Voy. MARNART DE BERNIERES.

BERNIÈRES (M<sup>re</sup> de). — Voy. AMLOT (Anne).

BERTHIER (David Nicolas de), évêque de Blois, IV, 15-16.

BESSI (De), solitaire de P R, I, 219.

BETZELIN (Jean), sieur de Bosmelet, conseiller au Parlement de Normandie. — Sa probité, l'ami-frère de MM. des Hameaux et de Miramont, belles alliances de ses enfants, I, 13.

BETZELIN (Jean), sieur de Bosmelet, fils du précédent, président au Parlement de Normandie, I, 13. — Presse les enfants de M. du Fossé de faire le partage de sa succession, II, 230. — Facile et prompt partage de la succession de M. des Hameaux, II, 233. — Neveu de M<sup>re</sup> du Fossé mère, III, 103.

BETZELIN (Madeleine), sœur de M. de Bosmelet, conseiller au Parlement de Normandie. — Elle épouse Gentien Thomas, père de l'auteur, I, 12. — Son mari, converti par l'abbé de S. Cyran, lui fait partager ses projets de réformer leur vie, I, 47. — Caractère de la mère de l'auteur; son vif désir de connaître l'abbé de Saint-Cyran, I, 48. — Se rend à Paris et est reçue par Marie Angélique Arnould, I, 49. — Sa reconnaissance pour cette abbesse qui lui sert d'intermédiaires auprès de l'abbé de Saint-Cyran; sa douleur de le quitter, I, 50. — Son retour à Rouen; son changement de vie,



amitié avec la dame  
qui offre aux du Fossé  
à Rouen, dans la  
I, 158, 168. — Pense  
à sa famille, I,  
Rouen pour Rouen,  
dant de ses fils à  
— Sa prédiction  
anne, jalousie de ses  
I, 153. — Envoie  
P. R. après la récep-  
le Maître Jacques,  
P. R. I, 189. — 1, 233,  
accompagne son mari  
Monten, accorde la  
de son fils de venir  
— Écrit ses deux fils  
auprès de leur père  
27. — Intervient pour  
partages, II, 232. —  
— Ses fils, par ses enfants,  
prend de du Fossé,  
la Bastille, avec son  
situation, II, 288. —  
let de la hampe Al-  
le M. Le Tellier, II,  
de d'ironie que d'a-  
Fossé, par le porteur  
I, 20-21. — III, 81, 85.  
men pour s'établir à  
168. — Le Fossé d'au-  
estrat de la loi au ne-  
tre à Rouen, cause  
des et de ses enfants  
— Ses enfants  
légions à Paris fait  
Fossé et sa son fils venu  
des de la ville de Ju-  
par la habitation Paris;  
le voyage de son, II,  
préface sur la régence,  
chance son fils à Paris,  
— Les Fossés, con-  
d'œuvre, II, 168. — Se-  
du roi, II, 109. —  
son de la Sirin de a  
Fossé, sa sœur d'un  
de son court, avec  
Jean Thomas, III, 114.  
let lui sourit, III, 115.  
de la Garage, III, 118.  
grave raison pour à  
art III, 121. — Estimar  
le premier enfant, III,  
rien cause par la mort  
de la Haye, sa parente,  
Champ, III, 130. — Son  
pour ses domestiques

malades, III, 166-167. — Sa dernière  
ma adie; sa charité en est cause;  
M. Le Tournaux la confesse, III,  
276-277. — Quitte le Fossé pour  
retourner à Paris; le voyage, III,  
277-279. — Est visitée par l'abbé  
de Lucay, III, 279. — Elle meurt  
par la gangrène, III, 280. — Éloge  
de sa sœur; sa soumission à son  
directeur; bonté pour ses enfants;  
attachement à ses amis; dévou-  
ment de ses serviteurs envers elle,  
Id, 28-282. — Son désordre en-  
terré à P. R. des Champs, III, 282.  
— III, 283, 284. — IV, 12. — Menait  
au Fossé, une de ses petites nièces,  
fille de M. Derv, IV, 97.

BEZELIN, Marthe, fille de Jean  
de Bosme, la femme d'Antoine de  
Mauv, sœur d'Huicourt, et nièce  
de M. du Fossé. — Funeste aven-  
ture arrivée à son fils, le comte  
d'Assens, III, 292-295.

BEZEMARE, Den, gentilhomme  
du Pays de Caux, frère de M. de  
Dardet. — Soutient M. Deschamps  
dans un différend, assailli, à la  
sortie de la messe, il est assassiné  
dans les forts baptismaux d'une  
église, I, 145, 146.

BEZEMALX, François de Mont-  
zun, seigneur de , gouverneur de  
la Bastille, II, 273. — Scène faite  
à l'arrivée de MM. de Baci et du  
Fossé, II, 271. — Flagrant qu'en  
ressent du Fossé, jugement sur ce  
gouverneur, II, 280. — Le crédit  
en cour des du Fossé adoucit ses  
rigueurs, II, 276.

BIBLIOTHÈQUE DU ROI, I, 295,  
296.

BUCÉPHE (Hôpital de), près Pa-  
ris, I, 188.

BUNIER, carton d'Extrux. —

CHATEAU de M. Derv, IV, 114-115.

BIGNON, Jérôme, élève des

Écoles de P. R., conseiller d'État,  
défend l'Abbaye et les Soutaires,  
I, 96.

BIGNON, Thierry, frère du pré-  
cédent, premier président du  
grand Conseil, également favora-  
ble à P. R., I, 96.

BLAISE, bibliothécaire du chan-  
celier de Suver, aide l'auteur à se  
faire monter un Mariage de  
S. Jean Chrysostôme, I, 291.

BLOIS. — Le grand-père de l'au-  
teur en était originaire, I, 4. —



Henri III y reçoit Gentien Thomas, I, 6. — I, 111. — IV, 11. — Visité par la famille du Fossé; la foire; politesse des habitants; sa cathédrale; son château; horlogerie renommée; fraude à ce sujet, IV, 15-16.

**BLOSSEVILLE** (Seine-Inf., arr. d'Yvetot), III, 19.

**BLOSSEVILLE** (M<sup>me</sup> de), Françoise de Brétignères, épouse de Lanfranc Bouchard, est guérie par son beau-frère, Nicolas Bouchard, III, 17.

**BLOSSEVILLE** (M<sup>r</sup> de), Alexandre Bouchard, fils de la précédente, conseiller au Parlement de Rouen, vicomte de Blosseville, III, 18.

**BOIGNES** (Louise de), femme de Jean Le Maître de Saint-Elme, et mère de M<sup>me</sup> de Séricourt, III, 115. — III, 121. — Son origine; sa famille; son caractère, III, 148. — Sa dernière maladie; son traitement; sa mort, III, 149-154. — IV, 3.

**BOLOGNE**. — Fameuse pour son Ecole de droit, I, 10.

**BOU LARRON** (Le). — Une collégiale lui est dédiée à Malines; inscription au-dessous d'un crucifix qui le représente, III, 202.

**BORDEAUX**. — I, 118. — III, 148.

**BOSHÉBERT** ou **BOISHÉBERT**, né en Normandie. — Elève des Petites-Ecoles de Paris, I, 168. — Son caractère indocile cède à l'habileté de son maître, M. Le Fèvre; périt plus tard par ses emportements, I, 169.

**BOSMELET** (La sœur de M<sup>r</sup> de). *Voy.* BEUZELIN (Madeleine).

**BOSROGER**, nom porté d'abord par Joseph Thomas, II, 36.

**BOSROGER** (M. de). *Voy.* THOMAS (Augustin).

**BOSROGER** (M<sup>me</sup> de). *Voy.* LE MAÎTRE (Catherine Agnès).

**BOUCHART**, seigneur de Marly, obtient une abbesse pour P. R. des Champs, I, 66.

**BOUCHART**, ou plutôt **BOUCHARD** (Nicolas), seigneur de Bois-le-Conte, célèbre par ses remèdes, III, 13. — Fait bon accueil à du Fossé malade, et lui promet un remède, III, 114. — Lui en enseigne la préparation, III, 15. — Sa charité; deux de ses remèdes, la pierre de Butler et le précipité diaphorétique; guérison de sa belle-

sœur, M<sup>me</sup> de Blosseville, III, 17. — Guérit sa femme à Veules, avec la pierre de Butler, III, 19. — III, 21, 22, 38. — Fait part à du Fossé de ses remèdes et de ses connaissances médicales, III, 41, 43. — Le guérit dans une maladie, III, 94. — III, 167.

**BOUCHART** (M<sup>me</sup>), Marguerite du Jardin, a une attaque d'apoplexie à Veules, III, 18. — Est guérie par la pierre de Butler, III, 19.

**BOUCHU** (Pierre), abbé de Clairvaux. — Anecdote sur son exil, IV, 11.

**BOUCHU** (Marie Anne), abbessede Voisins, IV, 11. — 14. — D'abord religieuse du Trésor, IV, 11. — Fait bon accueil à la famille du Fossé; son désintéressement au sujet des Novices, IV, 11-12.

**BOUE** (M<sup>r</sup>) reçoit M. de Pontchâteau dans sa maison, rue S<sup>t</sup> Antoine, à Paris, III, 325. — Ce dernier y meurt, III, 326.

**BOUILLI** (François), chanoine d'Abbeville, Solitaire. — Son Eloge, I, 209. — Prend soin des jardins de P. R.; se livre à la méditation, I, 210.

**BOUILLON** (Godefroi-Maurice de la Tour, duc de), IV, 123. — Fait bâtir le château de Navarre, près d'Evreux, IV, 127-128.

**BOUILLON** (Marie Anne de Mancini, duchesse de), IV, 123.

**BOUJONNIER**, fils d'un médecin, transféré des Petites-Ecoles de Paris à Magny-Lessart, I, 198.

**BOULOGNE** (Ville de). — M. du Fresnel, doyen, III, 343. — Pré-tendu complot pour introduire par là les ennemis de la France, III, 345.

**BOULOGNE** (Bois de), II, 43.

**BOULONNAIS** (Le), II, 110.

**BOURBE** (Rue de la), à Paris, II, 179.

**BOURBON - L'ARCHAMBAUT** (Allier), ou **Eaux de Bourbon**. — Le père de l'auteur se rend à ces Eaux, II, 201. — Son voyage, II, 201-223. — Détails sur le lieu et les logements, II, 203-204. — Nature des eaux; trois fontaines principales; droit réservé aux habitants d'y puiser, II, 204. — Les Galopins en font le service; comment on prend les eaux; accidents qui

récolter, II, 205. — La baigns; comment on 206-207. — Fontaine au milieu des eaux II, 207. — La Sainte-deservants; ses re- 207. — Morceau de la en quels temps et il est porté en pro- 208. — Le quartier des est le plus agréable leurs d'eau, II, 208. — Mérites heures; ter- cab nets; aumônes d'eau, hôpital des desservi par des Sœurs II, 209. — Mérites des M. Gr lot, inten- II, 210. — La vie visite habituelle au aux, II, 211. — Les du Bourbon, II, 217. — pas guéri par les IV, 221. — Fagon auteur de les prendre; IV, 230-240. — Séjour IV, 239-247. — Com- donnant la touche, IV, grand nombre des mé- II. — La Sainte-Cha- pèle du Caveau ou IV 240. — Cardinal de), I, 7. — Louis de), III du nom, — M. Deschamps, I, 1, 171. — Cléonore de), abbesse dit. — Constructions dans cette abbaye, — docteur de Sor- de la Merci-Dieu, est se prêtres français de Rome, le livre *De la communion*, I, 108. — Sauver de la censure, la Fossé fait sa phi- as lui; son éloge, — La famille du Fossé venant des Eaux de accident arrivé à l'un de leur carrosse, II, ments et richesses de pèle, II, 218-219. — son nom, III, 211. — Fossé. Voy CHA- de Bourgfontaine. II, 93.

ROUENCOGNE (Louis de France, duc de), III, 249.

ROINCEIL (Abbaye de), dép. d'Indre-et-Loire, IV, 28.

ROINGEIL (Indre-et-Loire). — La famille du Fossé est assaillie près de la par un furieux ouragan, IV, 28-29.

ROIZAIS (Abbé de), familier du duc de Liancourt, est attaqué par un prêtre de Saint-Sulpice, I, 266.

ROI-DE-MOYNE (Rue du), à Paris. — MM. de Sari et du Fossé vont s'y loger, II, 200. — II, 202, 238. — Papiers pris à l'auteur, II, 242.

ROUVET (Nicolas), curé du Fossé.

— Eloge de son hospitalité envers les voyageurs, que la nuit et les mauvais chemins du Pays de Bray lui adressaient, IV, 93. — Est prié par Menage, sieur de Belleville, de faire des prières pour détourner un prétendu sort jeté sur ses bestiaux IV, 143. — IV, 149. — Con- duitte courageuse vis-à-vis de ma- raudeurs de l'armée française, assaillant la ferme de la Seigneu- rie, au Fossé, IV, 156-157. — IV, 158 — Intervient dans une nou- velle affaire de maraudage; par- vient à calmer les maraudeurs, IV, 163-164. — Reprise des hos- tilités; nouvelle intervention, IV, 163. — Est chargé par le subdélé- gué de l'Intendant d'en informer M. du Fossé, IV, 166.

RUACHE, en Portugal, II, 32.

RUENNE (Le Pays de la.), I, 301.

RUETAGNE (La). — III, 23, 37, 345. — IV, 52, 61, 63.

*Bréviaire romain* (Traduction du), par M. Le Tourneux. — Est condamnée par l'Official de Paris, III, 301. — Grand bruit qui en ré- sulte; l'archevêque permet de la vendre, III, 303.

RUARE (Le Canal de), III, 228.

RUÉ DIEU (M<sup>r</sup> de) ou plutôt de BRIDIEU, archidiacre de Beauvais. — Exilé en Bretagne, est accusé de vouloir y faire révolter les Nou- veaux convertis, III, 345-346.

RUQUET (La sœur Christine), fille de l'avocat-général de ce nom, religieuse de P. R. — Anecdote qui montre son humilité, I, 159-160.

RUSSACIER (Le Père), jésuite,

attaque les Religieuses de P. R.; est censuré par l'archevêque de Paris, I, 113. — Son livre *Le Jan-sénisme confondu*, II, 79, 98.

**BAUGES.** — Eglise de Saint-Donat; collégiale dédiée à la Sainte-Vierge; riches ornements; la Vierge de Michel Lange (Michel-Augef); une anecdote à ce sujet. Richesse des décorations en marbre dans plusieurs églises; infériorité de celles de France; églises des Jésuites; leur bonnet; costume de leurs dévots. Grand bassin près de la ville. L'abbaye des Dunes habitée par des Bernardins; leur costume; la beauté du cloître, du Réfectoire et de la Bibliothèque; pourquoi l'église était inachevée; le tombeau du Bienheureux Ideobald y est transféré de Furnes. Eglise des Récolètes; tombeau du comte de Fuentes. La grande Place; le Beffroi; grand bâtiment destiné aux marchandises; les Hôtels des nations; III, 211. — 216.

**BENNETT** (Guillaume de la), grand-vicaire de l'archevêque de Paris, présent à la visite judiciaire faite à P. R. de Paris. — Sa remarque sur les procédés employés, II, 179.

**BONNETTI** (Cosimo), Florentin, logé au château de Vaumuriens, apprend l'Italien à du Fossé; ses discussions avec lui, II, 35. — Traducteur des *Provinciales* en italien, II, 36.

**BRUXELLES**, III, 193. — Eglise collégiale et paroissiale de Sainte-Gudule; privilèges des Pères de l'Oratoire; le curé nommé *pasteur*; grand nombre de communicants;

autres paroisses; la chapelle du Saint-Sacrement, dans Sainte-Gudule, les hosties percées par des Juifs; statue de la Vierge en albâtre, belle croix d'or contenant un morceau de la vraie croix, messe de *Requiem* en musique; grande dévotion des habitants; nombreux carrosses; places, le Palais du Gouverneur ou de la Cour, sa garde; ses pages, le Parc; beauté de l'Hôtel-de-Ville; les rues; le canal; le quai, le Beguinage; statuts, occupations et costume des filles dévotes qui en font partie, beauté de leur église; Notre-Dame-de-Bonsecours, III, 19-199. — Son grand Béguinage inférieur à celui de Malines, III, 201.

**BURLICAT**, curé de Saint-Jean des Troux, accompagne l'auteur dans ses promenades, I, 257. — Est prié par les parents de M. de Bagnols d'habiter le château des Troux, après la mort de celui-ci, II, 49.

**Bussy** (Roger de Rabutin, comte de), II, 281.

**BUTLER**, gentilhomme anglais, célèbre par la pierre portant son nom, III, 17, 19, 20.

**BUZANVAL** (Nicolas II, Choart de), évêque de Beauvais, I, 185. — Ne veut pas recevoir le fils d'une cardeuse dans les ordres, II, 27. — Donne la confirmation à S<sup>t</sup> Michel d'Hallescourt; est visité par du Fossé et son frère, III, 9-10. — III, 49. — Des commissaires sont nommés contre lui, III, 50. — Une transaction intervient, III, 52. — IV, 196.

## C

**CABALE** et **CABALISTE**, noms pour désigner les Jansénistes. — II, 105. — La maison de MM. de Saci et du Fossé signalée comme un repaire de Cabalistes, II, 246. — III, 142, 154, 347.

**CADETS** (Les compagnies de), II, 277.

**CAEN.** — I, 248. — Visité par la famille du Fossé; beauté de la ville; la place Royale; les Religieux; les Abbayes; les habitants

s'y piquent de politesse; l'Université, IV, 100-101.

**CAGE DE FER** dans le Château d'Angers, IV, 57.

**CALENDRE** (La), à Tours, pour mesurer les étoffes. — Description IV, 24-25.

**CALLON**, docteur de Sorbonne et curé d'Aumale. — Forme des Missionnaires pour les pauvres; il dresse le plan sur lequel saint Vincent de Paul fonda la congré-

de la Mission, ses générosités, cette œuvre, I, 8.

LES, I, 273. — II, 279.

LESISTES (Les). — I, 266. — II, 281.

LEZAY. — Ville forte; sa citadelle; palais de l'archevêque; gouvernement du gouverneur, la Ville. La cathédrale, son don de ses richesses; la statue de la Vierge, son tabernacle; ornements de l'autel, très-belle statue, l'image de la sainte par saint Luc, les d'argent, magnificence de dans les grandes fêtes. Le de Saint-Autort, ses ornements, spectacle de l'habileté d'une garçon sur bras et d'autre, vas, ar du Fossé, etc., III, 238-242.

LEZAY (La cathédrale de), à Notre-Dame, III, 239. — Description, III, 239-242.

LEZAY (Pierre), évêque de I, 78. — II, 235.

LEZAY, I, 219.

LES DE L'EGLISE, II, 27.

LES D'AVRANCHES. —

du panorama que l'on découvre de leur jardin, IV, 76. — de leur jardin, IV, 89. — Le on est refusée à M<sup>re</sup> de Br; sa discussion avec un on ce sujet, IV, 89-90.

LES (Les) de Bourbonnais. — Leur quartier plus agréable pour les Bédouins, II, 218. — Services leur rendent, messes, tentatives, reçoivent par des aumônes, II, 209.

LES (Les) de Forges, IV,

LES (Les) de Saint-Malo,

LES (Couvent des) de I, 178. — II, 179.

LES (Couvent des) de — Le corps de M. de Bernabre des Requêtes, y est II, 111.

LES (L'Enclavés) à Bour-Archambault, II, 208.

LES (L'Enclavés), II, 120.

LES (Le laine, originaire d'Arles, avait quelque chose nature, visite de Port-Royal d'Arles, II, 11. — Fait preuve

d'une grande intelligence dans un voyage à Sevrans avec l'auteur et son père, II, 12. — Autres preuves données à l'II des Champs, II, 12, 13, 14. — Sa lumière surnaturelle, au sujet de la virginité de M. Le Maître, II, 26. — Son orgueil la perd, elle entre en lutte avec l'évêque, quand son fils est repoussé des ordres, II, 17, 28. — Appel au Métropolitain, II, 78. — Sa lumière surnaturelle disparut; réflexions sur le sujet, II, 29.

CARMÉLITES (Les), II, 70.

CARMÉLITES (Les) du faubourg Saint-Jacques, à Paris. — Elles reçoivent le renouveau de la Sainte-Epine, II, 81. — II, 89, 91. — III, 200. — L'autel de leur église, IV, 4.

CARRÉ DE MÉRÇAY (Sœur Marguerite), religieuse de la Maison-Dieu de Vernon, guérie par la Sainte-Epine, II, 91-92.

CARON, dieu des enfers, I, 56.

CARPENTIER. Voy. LE CARPENTIER, vicaire du Fossé.

CASIMIR (Le Prince, sort de prison, I, 33.

CASTILLY, arrond. de Bayeux, Calvados. — Visite faite par la famille du Fossé à une parente de M<sup>re</sup> de Rosroger, leon l'année à un clausse initial, IV, 99-100.

CASTISTES (Les). — Leur morale religieuse attaquée par Pas plusieurs plantes, on leur l'écrit sur la dévotion des citations faites dans les *Provenances*, I, 286. — Les filles ont leur doctrine et l'œuvre, I, 287. — Le e erg' en poussait la condamnation, d'après des évêques, elle est condamnée par la Sorbonne et par le Pape, I, 288.

CATHOLIQUES (Les) traités de Psychiques ou Charnels par Tertulien, II, 225.

CATILLY. Voy. CASTILLY.

CAULET (François Etienne de), évêque de Pamiers, III, 49. Des commissaires sont nommés contre lui, III, 50. — Une transaction intervient, III, 52. — N'oublie pas les Religieuses de P. R., III, 53. — IV, 190.

CAUMARTIN (De), évêque d'Amiens, I, 118.

CAUMONT (Jacques de), duc de Caumont, puis de la Force, épouse une fille du président de Bosmelet,

- I, 13. — Sa conversion, IV, 55-56.  
**CÉCILE** (La Reine) mise en une cage de fer, dans le château d'Angers, IV, 57.  
**CÉLESTINS** (Couvent des), à Amiens, III, 175.  
**CENSAY** (Marie de), prieure de la Fidélité, à Saumur, reçoit la famille du Fossé, en tête de toute la communauté, IV, 39.  
**CHAILLOT**, II, 44, 45.  
**CHALCÉDOINE**, I, 118.  
**CHALONS-SUR-MARNE**. — M. de Noailles en est évêque, IV, 204.  
**CHARONNE** (Rue de), à Paris. — II, 241, 254, 266.  
**CHAMBRE DES COMPTES** de Normandie. — I, 7, 15.  
**CHAMILLARD** (Michel), prieur de Sorbonne, confesseur et supérieur de P. R., reçoit l'ordre d'amener les Religieuses à signer le Formulaire; ses conférences avec le P. Esprit, de l'Oratoire, II, 167. — Ses instances pour engager une sœur de l'auteur à signer le Formulaire, II, 187. — S'applaudit du succès, II, 188. — En félicite la sœur de l'auteur; ses entretiens avec elle, II, 189, 193-194 — III, 47, 63. — Est confondu dans ses conférences avec M. de Sainte-Marthe, III, 146.  
**CHAMILLARD** (Guy), intendant de la généralité de Caen, IV, 121.  
**CHAMPAGNE** (La). — Les habitants secourus par M. de Bernières, I, 234.  
**CHANOINES DE BEAUVAIS** (Affaire des) faussement accusés de trahison par Raoul Foi. — Motifs de sa haine; les accuse de jansénisme; leurs prétendus complots révélés au roi et aux ministres; ils devaient introduire les ennemis par Boulogne et faire révolter les Nouveaux convertis de Bretagne; production de lettres chiffrées qu'ils auraient adressées à Arnauld, III, 344-346. — Un agent habile envoyé de Paris à Beauvais pour les observer; nulle trace de conspiration; insistance du délateur; arrestation de tous les accusés, qui sont conduits à Vincennes; l'interrogatoire prouve leur innocence, III, 346-348. — Leur délateur est condamné à mort; ils demandent sa grâce à Louis XIV qui les en félicite, mais la refuse, II, 348-349.  
**CHANTAL** (Jeanne Françoise Frémyot de), supérieure de la Visitation. — Sa liaison avec la Mère Angélique, II, 75.  
**CHARITÉ** (La), chef-lieu de canton (Nièvre). II, 217.  
**CHARLES BORROMÉE** (Saint), I, 60.  
**CHARLES I<sup>er</sup>**, roi d'Angleterre, II, 104.  
**CHARLES II**, roi d'Angleterre, prend à son service Panliot, domestique de P. R., I, 188. — Sa liaison pendant son exil en France, avec M. de Bernières, maître des Requêtes; son cousin d'Aubigny; est secouru par M. de Bernières, qui lui envoie les écrits favorables à P. R., II, 104-105. — Lui confie le soin d'élever son fils naturel, le duc de Montmouth, II, 105. — III, 313, 314.  
**CHARLES-QUINT**, III, 211, 212.  
**CHARLES II**, roi d'Espagne, III, 191.  
**CHAROST** (Hôtel), II, 200.  
**CHARTRES**. — II, 141, 142, 223. — III, 23.  
**CHARTRES** (Notre-Dame de). — Fameuse par son pèlerinage; du Fossé et M. de Saint-Gilles s'y rendent, 141-142.  
**CHARTREUX** (Couvent des), rue d'Enfer, à Paris, I, 178.  
**CHARTREUSE** (La) de Bourgfontaine (Aisne). — Antoine Arnauld n'assista pas à l'assemblée qui s'y est tenue, I, 112.  
**CHARTREUSE** (La Grande), près de Grenoble, II, 114, 115.  
**CHARTREUSE** (La) de Gaillon. — Sa beauté; description; réponse de l'un des Religieux. IV, 129-130.  
**CHARTREUSE D'ORLÉANS** (La), I, 94, 95.  
**CHASSE** (La) de Sainte-Genève. — Est portée en procession, à Paris, pour fléchir le ciel, IV, 152.  
**CHATELET** (Le), I, 68. II, 232. — III, 2.  
**CHATELET** (Notaires du), II, 232, 233.  
**CHATILLON**, près Paris, I, 156.  
**CHATILLON-SUR-INDRE**, I, 301.  
**CHATRES** (Seine-et-Oise), I, 320.  
**CHAUDREY** (Aube). — *Avertissement*, I, 3.  
**CHALVIGNY**, dit LA BRETON-

**NIÈRE**, détenu dans les oubliettes du Mont Saint-Michel, IV, 83.

**CHAVIGNY** (Léon de Bouthillier, comte de), ministre et Secrétaire d'Etat. — Une de ses filles épouse le président de Bosmelet, I, 13. — Demande à Louis XIV l'élargissement de l'abbé de Saint-Cyrus, I, 34. — Se porte caution pour lui, I, 35. — Remercie Anne d'Autriche d'avoir nommé M. de Barcos abbé de Saint-Cyrus, pour remplacer son oncle, I, 130. — I, 131. — I, 196. — Sa mort, I, 224. — Se retire à l'abbaye de Saint-Cyrus, pendant les troubles de la Fronde; ses rapports avec l'abbé, M. de Barcos, I, 235. — Est rapellé par le duc d'Orléans; le prince de Condé est une des causes de sa mort, I, 236. — Remet une cassette à M. Singlin, son confesseur, qui la porte à P. R., I, 237. — Suites de cette affaire, I, 238, 239.

**CHAVIGNY** (M<sup>me</sup> de), Anne Phélypeaux, femme du précédent, amie de M<sup>me</sup> du Fossé mère, III, 105.

**CHAVIGNY** (Renée de Bouthillier de), leur fille, épouse de Jean Bouzelin, sieur de Bosmelet, III, 105.

**CHESNAY** (Le), (Seine-et-Oise). — Reçoit les élèves de P. R., I, 114. — I, 115, 116. — Des élèves de l'école de Sevran supprimée s'y rendent, I, 260. — M. de Bernières y recevait du Fossé, II, 45.

**CHEVREUSE** (Seine-et-Oise), petite ville près de P. R. des Champs. — II, 45. — Ses bois, II, 134.

**CHEVREUSE** (Charles Honoré d'Albert, duc de), fils de Louis Charles d'Albert, duc de Luynes, à Lancelot pour précepteur, I, 163.

**CHEVREUSE** (Princesse ou plutôt Duchesse de), Marie de Rohan, fille d'Hercule de Richemont-Montbazou et de Magdeleine de Lenoncourt. — Son mot sur les espaliers de P. R. des Champs, I, 133. — I, 169. — Ses intrigues font sortir les princes de prison, pendant la seconde guerre de la Fronde, I, 217. — Visite le capitaine Sauvegrain dans les bois de Chevreuse, I, 227, 228. — Mot sur les honnêtes gens et les fripons, II, 214.

**CHEVREUSE** (Claude de Lorraine,

duc de), reçoit un avis de Turenne, au sujet du capitaine Sauvegrain, pendant la seconde guerre de la Fronde, I, 225, 227.

**CHINE**, III, 185.

**CHOISNEL**, chapelain de l'abbaye de P. R. des Champs; plus tard portier de la Chartrouse d'Orléans, I, 94.

**CISO** ou **CYNO** (Le Cardinal). — Sa lettre à Arnauld, au nom du Pape, IV, 197-198.

**CITEAUX** (Ordre de). — I, 64, 66. — II, 121.

**CLAIR-ROUSSEL** (Le), près Gaillefontaine, arrond. de Neufchâtel (Seine-Inférieure). — Prieuré de Bénédictines de l'ordre de Fontevraud, IV, 161.

**CLAIRVAUX** (Abbaye de). — Anecdote sur l'exil de son abbé Bouchu, IV, 11.

**CLAUDE**, gentilhomme normand, retiré chez M<sup>ms</sup> de Saci et du Fossé, II, 258. — Mis à la Bastille, II, 282. — Sort de la Bastille avec les deux du Fossé, II, 291.

**CLAUDE** (Jean), ministre protestant. — Sa lutte contre Arnauld, III, 76-78. — Carnet de son talent; estimé même des catholiques, III, 79. — Sa *Réponse* à un ouvrage de Nicole séduit Turenne, III, 71. — II, 72-73. — Est confondu par la *Perpétuité de la Foi* d'Arnauld et de Nicole, III, 72-73. — Les témoignages des Eglises d'Orient le confondent au sujet de la présence réelle, III, 76-78.

**CLÉMENT IX**, Pape. — II, 117, 297. — III, 50, 51, 52. — Accepté les négociations pour arriver à la paix de l'Eglise, III, 53. — III, 154. — IV, 134, 196, 200, 221.

**CLÉMENT X**, Pape, IV, 197.

**CLICHY** (Seine-et-Oise). — Visité par l'auteur et ses amis, I, 28.

**CLOVIS** (Le roi), IV, 110.

**COËSLIN**. Voy. **COIBLIN**, qui suit.

**COIBLIN** (Armand du Coudray, marquis, puis duc de). — I, 256. — Désire visiter M. de Pontchâteau, son oncle, pendant sa dernière maladie; refus qu'il éprouve; introduit par des amis, voit son oncle à l'agonie, III, 325-326. Assiste au convoi, III, 329.

**COIBLIN** (La Duchesse de), introduite auprès de son oncle, M. de



Pontchâteau, à l'agonie, III, 324.

COISLIN (Pierre du Cambout de), évêque d'Orléans, puis cardinal. — I, 256, 261.

COLBERT (Jean-Baptiste), ministre et secrétaire d'État, III, 252.

COLBERT (Claire Cécile), sœur du précédent, abbesse du Lys. — Constructions faites à l'abbaye, IV, 4.

COLLÈGES — Corruption des collèges, au XVII<sup>e</sup> siècle, I, 18.

COLLÈGES PUBLICS DE PARIS. — Leurs élèves connaissaient les querelles religieuses du temps plus que ceux de P. R., I, 100.

COLLÈGE DE CLERMONT, à Paris, (Louis-le-Grand.) — Il est tenu par les Jésuites, III, 86.

COLLÈGE DES GRASSINS. — III, 87. — Le Tourneux en devient chapelain, III, 94. — III, 95.

COLLÈGE DU MANS. — Lutte des Jésuites et de l'Université de Paris pour sa possession, III, 185-187. — Arnauld, président d'une thèse de philosophie, y reconnaît son erreur, IV, 175.

COLONEL ANGLAIS. — Son histoire, III, 314-318. — Remèdes secrets; ses relations avec Pantiot; commande des troupes contre Cromwel; est dépouillé de ses biens, III, 314. — Vient en France; propose inutilement à Louis XIV des découvertes secrètes; moyen de destruction par une terre inflammable; canon inexplosible; entre aux Nouveaux Convertis; y est rencontré par Pantiot qui sert à la famille du Fossé d'interprète auprès de lui; expériences faites par le colonel devant elle, III, 315-316. — Rencontre d'un gentilhomme anglais à Paris; révélation incomplète sur l'état politique de l'Angleterre; conseil au colonel d'y retourner; la pauvreté l'en empêche; annonce mystérieuse de la Révolution opérée par le prince d'Orange en Angleterre, III, 317-318.

COMMINGES (Haute-Gascogne), III, 190.

COMMUNES (Les grandes) DE LA FORÊT DE BRAY (Seine-Inférieure), IV, 164.

*Compelle intrare* (Le). — Théorie de la force appliquée aux Protestants; essai de justification, IV, 56.

CONCILES (Les). — II, 82. — III, 88. — IV, 186, 194.

CONDÉ (Le Prince de), ou GRAND-CONDÉ. — Place M. Deschamps, élève des écoles de P. R., comme gouverneur, auprès de son petit-fils, I, 171. — I, 182, 186, 217, 225. — Cause la mort de M. de Chavigny par un démenti donné dans un conseil, I, 236. — Sa protection soutient P. R. contre ses ennemis, III, 131. — A recours à l'abbé de Luçay pour soigner la duchesse de Longueville dans sa dernière maladie, III, 132. — Envoie prier du Fossé de l'amener, III, 133. — III, 134. — Ennuyé d'attendre, se retire d'auprès de sa sœur, III, 135. — S'oppose, avec Vauban, au rasement des fortifications de la Fère projeté par Louvois, III, 252.

CONDÉ (Henri Jules), doit visiter le château de Nonville, appartenant à M. d'Avissonne, IV, 7.

CONFLANS (Seine). — Maison de plaisance des archevêques de Paris. — Mort de M. de Harlay, IV, 203.

CONGRÉGATION DE PROVINS. — Une de ses religieuses guérie par la Sainte-Epine, II, 93.

CONSTANTIN (L'Empereur), I, 242. — II, 63. — III, 58.

CONSTANTINOPLÉ. — M. de Nointel y représente la France comme ambassadeur, III, 76, 77. — IV, 110.

CONSTANTINOPLÉ (Eglise de), IV, 110.

CONSTITUTION D'INNOCENT X (1653). — II, 155, 156. — Distinction du fait et du droit, II, 156. — Est confirmée par la Bulle d'Alexandre VII, 157.

CONTES (de), Doyen de Notre-Dame de Paris et grand vicaire, visite P. R. de Paris, II, 70. — Content de la visite, II, 71. — Fait un mandement pour la signature du Formulaire, II, 163. — Malgré sa bienveillance, insiste pour que les Religieuses de P. R. signent simplement, II, 166.

CONTI (Le Prince de), dérobe Pantiot, domestique de P. R., à la fureur populaire, pendant la Fronde, I, 187. — I, 217. — Le père de l'auteur propose de le faire entrer chez ce Prince, II, 116. — III, 130.

— Le carro se de la

des blessures. - Est mentionné par la famille du Fossé, III, 321.

## D

ervers 1100rs, 11, 264. - Interro-



gatoire sommaire d'Augustin Thomas, II, 265. — Son carrosse ramène MM de Saci et Fontaine prisonniers, II, 265. — Demande à M. de Saci le nom des Religieuses de P. R. dont il trouve des lettres, II, 267. — Reçoit un refus motivé, II, 268. — Va dîner chez le coo nel Molondin, II, 268. — Reprend l'interrogatoire; offres de service au départ, II, 268-269. — Nouvelle visite où il parle de M. Le Tellier comme protecteur des du Fossé, II, 270. — Propose à du Fossé de l'accompagner à la Bastille, II, 271. — Le met en présence du libraire Savreux, II, 273. — Menaces du Lieutenant-Civil, II, 274. — Continue de donner des espérances à du Fossé, II, 277. — Fait signifier à du Fossé l'ordre de se rendre à la Bastille, II, 277-278. — II, 284, 291, 293. — Est visité par du Fossé, au sortir de la Bastille, III, 2. — Froide réception; projet de l'y faire rentrer, III, 3. — III, 4, 5.

**DAUBRAY ou D'AUDRAY** (Marie Marguerite de Dreux), fille du précédent, marquise de Brinvilliers, II, 260.

**DAUPHINE** (La), Marie de Bavière, femme de Louis de France, fils de Louis XIV. — Don à Notre-Dame-de-Liesse, pour la naissance du duc de Bourgogne, III, 249, 250.

**DAVID**, prophète-roi, IV, 184, 208.

**DE LACOURT ou DE LA COURT** (Etienne), accusé d'avoir jeté un sort sur des bestiaux de Ménage, sieur Belleville, au Fossé, est mis par lui à la question; étranges détails, IV, 143-144. — Son fils accompagne a femme de Le France, incendiaire, IV, 146.

**DE LA HAYE**, Sœur Geneviève de Sainte Madeleine de) — Fragment de sa lettre à M. du Fossé père, sur la mort de la Mère Angélique, II, 161-162. — Fait une ouverture à M<sup>re</sup> du Fossé mère, au sujet du mariage de son fils, Augustin Thomas, avec M<sup>re</sup> de Saci-courti, III, 114-115. — Sa mort à P. R. des Champs, III, 129-130.

**DENAINVILLIERS** (Loiré), IV, 8, 10.

**DENAINVILLIERS** (Monsieur de), IV, 8.

**DEVIS**, de Beauvais, vicaire de la paroisse du Fossé. — Avec Catherine Thomas à ses derniers moments, III, 168-169. — Secours son curé dans une affaire de raudours, IV, 163, 165.

**DEBY**, Pierre, conseiller au Parlement de Rouen, épouse de Thomas, I, 8.

**DERY** (Jacques), fils du précédent, conseiller au Parlement de Rouen, I, 8. — Presse les robes de M. du Fossé de faire la part de sa succession, II, 230. — Ses fils, étudiant à Paris, est tué dans une lutte contre le guet, d'après sur cette affaire, III, 297-299. — pense en mourir de chagrin, I, 306. — Sa fille mariée à M. de Mottelière, conseiller au Parlement de Rouen, IV, 97. — Est visité par du Fossé, son château de Bécourt, autre château, IV, 114-115.

**DERY** (M<sup>re</sup>), fille du précédent, mariée à M. de la Motte, conseiller au Parlement de Rouen. — Sa parenté avec les du Fossé; l'auteur s'était occupé de son instruction; son manque de mémoire, difficulté pour apprendre, qu'elle vers de Matherie, IV, 97. — Sa mémoire se perfectionne, heureuse transformation de son caractère par le mariage, IV, 98-99.

**DESCARTES**. — Critique de sa doctrine sur l'âme des bêtes, II, 127-128. — IV, 242.

**DESCHAMPS**, gentilhomme du Pays de Caux; sa parenté, son différend avec deux de ses voisins, est soutenu par son ami, M. de Beuzemare; échappe aux coups des assassins de ce dernier, I, 116-117. — Suit l'affaire au Parlement de Bretagne, où il obtient sa condamnation, I, 147. — I, 210.

**DESCHAMPS** (M<sup>re</sup>), religieuse de P. R., I, 135.

**DESCHAMPS**, fils de M. Deslandres. — Est placé avec l'autre sous la conduite de M. Le France aux Petites-Écoles de P. R. à Paris, I, 168. — Exerce dans les improvisations en vers latins, I, 170. — Résumé de sa vie, I, 171. — Est transféré de l'arsenal de Paris à la Bastille, I, 198.

**BOURNAUX** (Jean Dyol, — Sa grande succession en peu de temps. — Son alliance avec les III, 105.

**BOURNAUX** ou **DES LANDES**, de du Pays de Caux. — Curé de Rouville, IV, 1, 149. — I, 145, 150, 151. — Son habileté dans la médecine, marine du Fossé, pen- P. R. des Champs, III, 1. — Sa guérison sur l'une de l'abbaye, III, 111. — Contre d'un de ses fils, dans la cathédrale de I, 189-190.

**BOURNAUX** ou **DES LANDES**, précédent, solitaire de l'écoupe du temporel de I, 210, 211. — Sa vie à l'abbaye de Saint-Cyran, I,

**BOURNAUX** (Le Père) de l'Oratoire, caractère de sa grande I, 175. — S'était nourri de Saint-Augustin; la présence interdite, I, 176. — Sa rendue; sa grande I, 177.

**BOURNAUX** DE SAINT-SORLIN, station au Palais-Car- de ses Ballots, I, 30.

**BOURNAUX** Le sieur, hôte des Eaux de Bourbon. — Sa conduite, II, 217.

**BOURNAUX** (Le Pelletier). — Dans sa terre du Ches- des élèves de P. R., I, 1. — Conversion; éloge de sa I, 114, 115. — L'auteur dans l'abbaye de Saint- 104. — Propose à l'au- mener de Saint-Cyran dans son carrosse, I, 178.

**BOURNAUX** dit **DE LIMON**, pénitencier d'Avran- récepteur des deux der- Thomas du Fossé, dé- famille, il les conduit I, 10. A Beauvais, où il de plusieurs autres jeu- I, 151. — Son éloge; sa Fossé sur la mort de Joseph, II, 38-40. — Com- tant appris le projet de la famille du Fossé, en

Bretagne et en Normandie; pro- messe de les rejoindre à Saint- Malo, IV, 67. — Avertit son cousin, M. Dirois, marchand de Saint- Malo, de leur venue, IV, 68. — Re- joint la famille du Fossé, chez son cousin, M. Dirois, curé de Saint- Coulomb, joie de se revoir, IV, 71. — Reçoit la famille du Fossé à Avranches, dans le Doyenné, IV, 73. — Est persécuté, et plus tard récompensé, IV, 74-75. — Est le centre d'une société d'ecclésiasti- ques et de séculiers, il leur pré- sente la famille du Fossé, IV, 76. — Accompagne la famille dans son pèlerinage au Mont-Saint-Michel, IV, 78-89. — La famille du Fossé prend congé de lui, IV, 91.

**DIROIS**, marchand de Saint- Malo, IV, 66. — Est prévenu de la présence de du Fossé et de sa fa- mille, cousin de M. du Limon; l'avait instruit de leur arrivée, IV, 67. — Cordiale hospitalité; détails sur sa maison, IV, 68. — Accom- pagne les voyageurs chez son frère, IV, 71.

**DIROIS**, docteur de Sorbonne, I, 150.

**DIROIS**, curé de Braquetuit (Seine-Inférieure), I, 150.

**DIROIS**, curé de Saint Coulomb, en Bretagne. — Disciple de M. de Bosroger. — Visite que lui fait la famille du Fossé, IV, 71-72.

**DIROIS**. Voy. **DIROIS**.

**DISCOURS** sur *Marthe et Marie*. — Il vaut à Le Tourneux le prix d'éto- quence à l'Académie française, III, 97.

**DISMA** ou **DISMAS**, nom donné au Bon Larron, III, 202.

**DO** (Maison), I, 217.

**DOCTEURS** DE SORBONNE, II, 83.

**DOL** (Ille-et-Vilaine). — Ville épiscopale, grande simplicité, IV, 64. — Sa rue principale a des ga- leries; nombreux enfants; sa ca- thédrale, remarque sur l'évêque, IV, 65.

**DOM BARTHELEMY DES MAR- TYRS**, archevêque de Brague, en Portugal. — Du Fossé travaille à sa Vie, II, 33.

**DOROTHÉE**. Voy. **PERDREAU**.

**DOLAT**. — La fonderie de canons; leur fabrication : moules, coulée, forage, etc.; arsenal, III, 183-184,

— Collégiale de Saint-Amé; le fort de Scarpe; la foire franche de la Saint-Remy; privilège des ban-nis et des dettiers, III, 184-185. — La maison des Jésuites; curiosités; envoi d'habiles géomètres en Chine, III, 185. — Anecdote sur la lutte des Jésuites et de l'Université de Paris, à propos du collège du Mans, III, 185-187. — Vauban en fut gouverneur, III, 252.

**Du Bois** — Sa poudre est capable de changer les métaux en or; épreuve faite au Louvre, sous les yeux de Louis XIII et de la Cour, I, 196.

**Du BREUIL** (Le Père), prêtre de l'Oratoire, curé de Sainte-Croix-Saint-Ouen de Rouen. — Comment l'archevêque Harlay l'empêcha d'être élu général de l'Oratoire, IV, 211-212. — Devenu curé à Rouen, il se lie avec du Fossé, IV, 213. — Impliqué dans un envoi de livres suspects, IV, 213. — Exilé à Saint-Malo et en divers lieux, IV, 214-215. — Est envoyé à Alais; sa résignation, IV, 216. — Sa dernière maladie; sa profession de foi; sa mort, IV, 216-217.

**Du CHEMIN** (Charles), solitaire de P. R. — Il administre la ferme des Granges; désire rester inconnu et passer pour ignorant, I, 211.

**DUFOUR** (Charles), curé de Saint-Maclou de Rouen, abbé d'Aulnay. — Il attaque la doctrine relâchée des Casuistes, I, 288. — II, 235. — Son exemple est suivi; grand ami du père de l'auteur, II, 236.

**Du FRESNEL** (Charles Papin), docteur en Théologie, doyen de Boulogne. — Sa rencontre fortuite avec du Fossé; son emprisonnement à Vincennes; lui raconte l'affaire des chanoines de Beauvais, faussement accusés de trahison, III, 343-350. — Devait faire entrer les ennemis en France par Boulogne, III, 345. — Est arrêté et conduit à Vincennes; son étonnement en s'entendant accuser d'un projet de conspiration; ses réponses convainquent le commissaire du roi de son innocence, III, 347-348.

**Du GUÉ DE BAGNOLS**, maître des Requêtes — Son caractère, I, 230. — Sa conversion, par son

épouse et par M. Singlin, I, 230, 231. — Vend sa charge de maître des Requêtes; porte son père à faire des restitutions; se retranche le superflu; fait largement la part des pauvres, I, 231, 232. — Achète les Trous près P. R. des Champs; y établit ses enfants; ses aumônes, ses austérités; a M. Singlin pour directeur; sa soumission à ses volontés, I, 232. — Fait de nombreuses constructions à P. R. des Champs, I, 233. — Son château des Trous reçoit des élèves de l'école de Sevrain supprimée, I, 260. — II, 11. — Laisse des enfants mineurs, à sa mort; ils sont conduits à Lyon, II, 48. — Ils en reviennent pour rentrer aux Trous, II, 118.

**Du HAMEL**, curé de Saint-Merri, à Paris, IV, 8.

**Du LIMON**. Voy. DIMON, Chanoine et Pénitencier d'Avranches.

**Du MONT**, ecclésiastique associé à du Fossé, par M. Singlin, I, 253.

**DUNES** (Abbaye des), à Bruges, III, 213-214.

**Du KERQUE**. — L'auteur s'y rend par les canaux; grands travaux de Louis XIV; belles fortifications; citadelle; la grande couleuvrine de Nancy; le fort Risban, en rade; le Port; construction des deux digues; leurs ponts. La Ville neuve; la maison des officiers; la vieille Ville; nombreuse garnison; paroisse de Saint-Eloi, III, 224-226. — III, 237.

**Du PERROY** (Pierre), curé de Saint-Etienne-des-Tonnelliers, à Rouen. — Il confie à Le Tourneur la conduite de sa paroisse, III, 87-88.

**Du PERTUIS** (Guy), gouverneur de la citadelle de Courtrai, II, 13.

**Du PERTUIS** (Pierre). Voy. LA RIVIÈRE (Pierre du Pertuis, seigneur d'Eragny de).

**Du PLESSIS** (Alphonse Louis), cardinal de Lyon, I, 256.

**DURAND** (M<sup>re</sup>), femme d'un procureur de la Cour, guérie par la Sainte-Epine, II, 92.

**DURDENT** (Le sieur de), gentilhomme du Pays de Caux. — Il épouse Marie Thomas, I, 16, 144. — Aventure fâcheuse qui lui arrive, I, 144. — Chagrin que lui cause l'assassinat de son frère,



— Leur succès et leur mérite, IV, 208-209. — IV, 211.

ESTRÉNS (César d'), évêque de Leon, cardinal, I, 146.

ETATS DE BERTAGNE, I, 290, 261.

ÉVÊ DE SAINT-MARTIN, III, 177.

ETREMER (L'Intendant de la Reine d'), III, 242.

EUREUX, I, 102. — III, 187, 197, 200, 202, 204, 206, 211, 212, 213, 218. — IV, 136, 137.

ÉVANGILE (L'). — Citations, ou en général. — I, 42, 116, 156. — III, 196. — IV, 20. — IV, 47, 250.

ÉVÊQUES DE FRANCE. — Ils

scrivent à Clément IX au sujet de quatre d'entre eux, III, 50.

ÉVÊQUE D'YRNES III, 214.

EVREUX. — I, 288. Visité par du Fossé, IV, 115-129.

EVREUX (Le château d'), IV, 127.

Explications de la Noble Voy.

Explications de l'Écriture Sainte.

Explications de l'Écriture Sainte

(Les). — Elles font l'objet des tra-

voux de M. de Saci, III, 259. — La

mort vient les interrompre, III,

260. — Elles sont continuées par

du Fossé, III, 272. — IV, 225.

## F

FABERT (Maréchal de), I, 247.

FABRICATION DU PAPIER, III, 27-28.

FACULTÉ DE MÉDECINE (La) de Paris. — Elle est jalouse de son autorité; réserves de du Fossé sur ce point, I, 191. — Guérison de l'auteur, en dehors d'elle, I, 192.

— Discussion de du Fossé avec un médecin de cette Faculté, à propos de la saignée, III, 149-151. — III, 153.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE

PARIS (La), ou SONNOMME. — I,

138. — Est saisi d'une accusation

contre Arnauld, I, 268. — Soixante

et onze docteurs le défendent, I,

269. — Son jugement devant la

Faculté, il est censuré et exclus,

I, 269, 270. Soixante et onze

docteurs, qui le défendent, sont

exclus avec lui, I, 271. — Oblige

les candidats au doctorat en théo-

logie à signer la condamnation

d'Arnauld, I, 272. — I, 282, 284. —

Son agitation attire l'attention de

Pascal, I, 285, 286. — I, 287. —

Décret de la Faculté condamnant

*l'Apologie pour les casuistes* du P.

Pirot, I, 288. — II, 83. — Examen

de la censure prononcée par elle

contre Arnauld, IV, 188-193.

FACON (Gui Crescent), premier

médecin de Louis XIV. — Racine lui

présente un Mémoire de du Fossé

sur sa maladie; il lui répond par

une consultation détaillée; con-

seille avant tout les Eaux de Bour-

bon, IV, 238-239.

FALATSE (Calvados), visité par

la famille du Fossé, IV, 101.

FERME DE LOGIN, DU FOSSÉ, ap-  
partenant à l'auteur, IV, 147.

FEMME DE LA SEIGNEURIE, DU

Fossé, appartenant à l'auteur, IV,

146. — Elle est incendiée par mal-

veillance, IV, 147. — Détails sur

l'incendie, IV, 147-148. — Assailli

par des maraudeurs de l'armée

française, IV, 156.

FARMELYS (Dom Henry), prieur

des Bénédictins du Mont-Saint-

Michel. — Donne à déjeuner à la

famille du Fossé dans une superbe

salle voûtée, IV, 82. — Leur mon-

tre l'endroit où était renfermé le

gazetier de Hollande; ordre de ne

le laisser parler à personne; le

Prieur en répondait, IV, 83. — Il

leur montre les cabestans et les

cables pour l'approvisionnement

de l'Abbaye, IV, 83-84.

FEUILLET (Nicolas), chanoine

de Saint-Gloud, prédicateur cé-

lèbre, III, 276.

FELQUIÈRES (Messieurs de), pa-

rents des Arnauld, IV, 49.

FEUQUÈRES (Issac de Pas, mar-

quis de), doit être échangé contre

le général Ekenfort, sa mort subite

empêche l'échange, I, 33, 36.

FEUQUÈRES (Antoine de Pas,

marquis de), fils du précédent,

gouverneur de Verdun, II, 60.

FEYDEAU, condisciple du père

de l'auteur. — Voyage en Italie à

l'insu des parents, I, 9.

FEYDEAU (Gabrielle), épouse de

M. de Bagnols. — Elle commence

la conversion de son mari, I, 230.

FEYDEAU (François), abbé de

Bernay — Veut avoir la tutelle des enfants de M. de Bagnols; les parents y opposent, une lettre de cachet les fait transporter à Lyon, pour prévenir ses démarches, II, 48, 49.

FLANDRES (Les) française et espagnole. — III, 193. — Le curé y est appelé *Pastor*, III, 195.

FLANDRE FRANÇAISE. — III, 172, 187, 189, 190. — IV, 239.

FLANDRE ESPAGNOLE. — I, 196 — II, 25, 104, 105. — Précaution des servantes pour ne pas manger du saumou; frais trop souvent chaque semaine, III, 24 — III, 165, 195, 210, 212.

FLAYACOURT (Maison de), IV, 12.

FLAVIE. Voy. PASSART.

FLECKLES DE BREGY. Sœur Anne Marie de Sainte-Lusogone de, religieuse de P. R. de Paris. — Récuse quelle fait au secrétaire de l'archevêque de Bordeaux, II, 181.

FLÉCHERIE (M.), lieutenant général la Roi, à Lyon. — Reçoit les enfants mineurs de M. de Bagnols, sans le veu, II, 48, 49.

FLENNEL ou FLESELLER. Voy. FLENNES.

FLENNES (L'abbé de) — Il ouvre un école à Sevran, y reçoit les jansénistes, les frères de l'auteur, I, 150 — Récit d'une visite faite par l'auteur à Sevran, I, 158. — Sa trop grande politesse pour recevoir les parents, détails sur le régime de la maison, I, 201. — IV, 71.

FLORENCE (Gratienne de), I, 295. For (Régul) et annule le Beauvais. — Il accuse lui-même ses confrères de trahison, III, 144-150. — Motifs de sa haine, acrobatisation de jansénisme, et de vouloir braver Bonaparte l'ennemi, un autre confrère devait pousser les Nouveaux Convertis de Belgique à la révolte; il leur attribue les autres enclaves devant être adressées à Arnould, III, 344-346. — Louis XIV soupçonne l'imposture, le délateur insinue les états royaux arrivés, III, 347 — L'escadron est arrêté, jeter, ou l'année à mort, les clercs et les nobles à sa grâce, réduits par le roi; post-exécution en place de Grève, III, 348-349.

FONTAINE (Nicolas). — Est le compagnon dévoué de M. de Saci. II, 248. — L'accompagne à l'Hôtel de Longueville, II, 251 — II, 257.

Son arrestation dans la rue avec M. de Saci, II, 265. — Son logement à la Bastille, II, 287. — Aide M. de Saci dans la *Traduction de l'Ancien Testament* faite à la Bastille, II, 296.

FONTAINES (Comte de). Voy. FOUNTES.

FONTAINE (Louise Eugénie de). — Elle est chargée du gouvernement de P. R. de Paris, après l'envolement des Religieuses; résistance qu'elle éprouve, II, 182. Mécène une sœur de l'auteur, religieuse à P. R., d'avoir signé le *Formulaire*, II, 189. — II, 193. — S'oppose à la lecture de sa rétractation, II, 196.

FONTAINELEAU. — II, 289, 291. — III, 6. — IV, 4.

Fontevault (Maine-et-Loire), IV, 30, 31.

Fontevault (Abbaye de). — Description et relation d'une visite faite par la famille du Fosse, IV, 31-32. — Le Grand Moutier, les divers bâtiments; les divers monastères; le monastère de Bourlon; réformation des abbesses, régularité et grand amour de la pauvreté, simplicité des parloirs, réponse de la prieure, riche de du parloir de l'abbaye, IV, 32, 34.

Fontpertuis, écart de Luray (Loiret) IV, 14.

Fontpertuis (Madame de), IV, 14.

Fontpertuis (Le curé de), religieux de Sainte-Geneviève. — Son éloge, IV, 14-15.

Fontpertuis (Seine Inférieure), aujourd'hui Forges-les-Bains. — Le grand nombre de buveurs d'eau empêche la tenue de l'auteur de se retirer dans sa terre du Fosse, I, 136, 147. — III, 7, 8, 20 — IV, 20, 30. — La comtesse de Granmont y prend les eaux, du Fosse, IV, 31-32.

Fontpertuis (Le) — Récit des bulles soulevées par les Religieuses de P. R. pour la signature, II, 181-186. — La doctrine de l'Eglise gallicane empêche de le signer, II, 187 — On repousse l'affirma-

tion que les cinq propositions se trouvaient, en fait, dans Janotius, II, 166. — La seule crainte d'offenser Dieu porte les Belligères à refuser de signer simplement deux Mandements des vicaires-généraux, II, 163-165. — L'archevêque de Périgueux exige d'eux une nouvelle signature, II, 166. — Il y est poussé par leurs ennemis, II, 167. — La signature du Formulaire est donnée avec explication, II, 168. — Nouveau refus d'une signature pure et simple suivi de l'interdiction des sacrements, II, 174. — II, 176. — Sort à du Fossé pour se jouer d'un de ses amis, III, 7-9. — III, 49. — Examen des motifs d'Arnauld pour ne pas le signer, IV, 193-197.

Fossé. — Voy. Le Fossé.

Fossé (M<sup>r</sup> du). Voy. THOMAS.

Fossé (M<sup>r</sup> du). Voy. BERNARDIN (Madeleine).

FOUCAULT (Nicolas Joseph), lieutenant de la Basse-Normandie. — Son carrosse reste dans un trou, sur une route de son gouvernement, près de Costance, IV, 94.

FOUCAULT ou FOUCOULT (Nicolas), surintendant des Finances. — La nouvelle de sa disgrâce arrive aux Troux, II, 56. — II, 183. — Son château de Vaux, IV, 2-3.

FRANCE. — I, 21, 65, 112, 196, 242, 257, 261, 263. — Elle admire les Provinciales, I, 284. — II, 96, 103. — III, 30, 48, 50, 51, 60, 87, 105, 144, 145, 191. — Ses églises inférieures à celles de la Flandre espagnole (Belgique), pour les décorations, III, 212. — III, 214, 231, 244, 247, 252, 306, 307, 308, 313. — IV, 16, 91, 114, 118, 134, 153, 171, 180. — Étonnée des attaques contre Santeuil, à propos des vers latins, pour louer Arnauld, IV, 191. — IV, 189, 196.

FRANÇAIS (Les). — II, 222. — Critique de leur sottise incrédulité sur la découverte des autres nations, III, 315.

Fréquente Communion (Le livre De la), par Arnauld. — Détails sur sa composition, I, 165. — Grand bruit qu'il excite, I, 106. — Il est approuvé par beaucoup de prélats et de docteurs français, I, 107. — Les jésuites veulent le faire cou-

urer à Rome, sans y parvenir, I, 106, 109. — Attaques dont il est l'objet de leur part; historiette à ce sujet, I, 100-111. — I, 116, 178. — Est la cause de nombreuses conversions, I, 121, 126, 128, 131, 132, 140, 146, 208, 268, 274. — II, 74. — On s'abstient de le faire lire aux Religieuses de P. R., II, 82. — II, 83, 181. — Résumé historique et discussion sur ce livre; conclusions en sa faveur, IV, 188-189.

FRANÇOIS (M<sup>r</sup> de), mari d'une parente de la mère de l'auteur. — Il avait une belle terre et une maison agréable à Rouville, au Pays de Caux, I, 126.

FRANÇOIS (M<sup>r</sup> de). — Ses qualités; offre à la famille du Fossé une retraite à Rouville, I, 126. — Prend direction donnée à sa famille, I, 148. — Elle conte l'éducation de son fils aîné à M. de Saint, I, 247, 248. — I, 264. — Sa petite-fille dans l'abbaye de Valéme, IV, 12.

FRANÇOIS (De), fils aîné des précédents. — Il se retire dans l'abbaye de Saint-Oyran, I, 247. — L'auteur l'y retrouve, I, 264.

FRANÇOIS (de), fils des précédents. — Élève des écoles de P. R.; marié à l'armée, I, 247. — Sa première éducation faite par M. Retard, curé de Magny; son goût pour les armes se révèle; va poursuivre ses études militaires à Caen; entre comme cadet dans la Compagnie aux Gardes; changement complet dans ses allures, I, 248. — Sa bravoure; sa mort, I, 249. — Regrets de l'auteur, I, 250.

FRIADEL (Réforme de), I, 16.

FRONDE (La). — Lutte à coups de fronde entre les artisans et les écoliers au Mont-Parnasse, à Paris; ardeur des combattants, I, 178. — L'autorité publique intervient tardivement, I, 179. — Motifs pour ne pas s'étendre sur ce sujet, I, 195. — Seconde guerre de la Fronde; nombreux et curieux détails, I, 217-228. — III, 313.

FRONTAY DE TASSÉ (Gabriel Philippe de), évêque d'Avranches. — Il persécute un de ses prêtres, M. Drois, IV, 74-75.

FUENTES (Don Pedro Henriques d'Azevedo, comte de). — Son tom-



solée dans l'église des Bruges; éloge de sa 114-215.  
— Eloge de son Directeur, I, 496.  
Beaqué — Transla-  
beau de bienheureux

Ideshalde de Furnes à Bruges, III, 214. — Fortifications rasées; belle Place, très-belle Hôtele Ville, le Beffroi, III, 223. Son canal; la machine pour la manœuvre des bateaux, III, 227.

## (I)

(L'Ange), III, 274.

genti homme pro-  
est en l'écrit de  
Petites Écoles de  
— Son habileté dans  
I, 171, dans le tracé  
dons, I, 172.

L'abbé mission-  
famille du Fossé le  
Ambrose elle assiste  
sermon d'Alais sur  
écrit de la que, s'for-  
missions sur sa cha-  
carrère et le succès  
guerre, IV, 17-20. —  
aux du Fossé son hô-  
ajoutant, IV, 22.

MAINE, (le org Seine-  
iron de Saint hôtel)  
Ses Officiers le justice  
contraint du Centre  
au Fossé, IV, 116.

(Baron) Château des  
de Rouen, IV, 129.

(la que) Plantations  
d'Anvers à cette ville;  
la las la traversent;  
port s à Anvers et de  
son terdue; ses mai-  
sies à cathédrale de  
(Saint-Basile); l'église  
des les Rues; pages;  
posure les B. guines.  
Vide et le Palais de  
d'Al, espérances un pier-  
on construits, III, 204-  
22.

MAINES FRANÇAISES. —  
251. — Comment ils  
la maison de MM. de  
Fossé, II, 252-253.  
Arde et sentinelles, II,  
de la, s'élèvent, 254.

— Marquis de Rouen  
coupes pour la représen-  
tation, I, 19.

Gault (Jean Baptiste), évêque  
de Marsaille, I, 124.

GATRON (Madeleine), prieure  
du monastère de la Fidélité, à  
Sainmur. — Eloge de ses vertus,  
IV, 37-38.

GAZETIER (Le) DE HOLLANDE,  
d'abord au Mont Saint-Michel. Voy.  
CHATELAIN.

GÉNOY, (conseiller du roi. — Il  
se joint à l'auteur, dans son voyage  
à l'abbaye de S. Cyran, I, 298-299.  
— Il y entre, I, 301. — Pris pour  
conférent par l'abbé, et l'engage  
à parler à M. de Turcos de son  
éloignement pour l'abbaye de  
S. Cyran; démission faite par lui  
auprès de ce dernier, I, 307.

GÈNES, I, 279.

GENÈVE, III, 76.

GENTIL. — Nom de baptême  
commun à Blois, I, 4. — Le motif,  
I, 5.

GENTIL HOMME ANGLAIS réfugié  
aux Nouveaux-Convertis, à Paris.

Son histoire et ses aventures  
diverses, III, 305-312. — Du Fossé  
le retrouve à l'abbaye de la Trappe;  
ce religieux peut s'entretenir pour  
le droit de l'hospitalité; réveille  
les voyageurs pour assister à Ma-  
tines; suppléant le Frère Armand  
Camille, IV, 105-106. — Fait l'é-  
loge du Fossé, à propos de la  
lecture de ses *Vies des Saints*, pen-  
dant le repas des Trappistes, IV,  
108. — La vie de la Trappe trop  
forte pour lui; faisant les fonctions  
de portier pour ce motif; quitte  
la Trappe pour l'abbaye des Vaux-  
de-Cernay, IV, 113.

GENTIL, à Paris. — Les  
choses de Paris-Fossé y vont  
chez l'abbé, pour construire  
un hôtel de son nom, I, 172.

GIRON (Eugène), IV, 11.

GODEAU, évêque de Grasse. — Il



fait l'oraison funèbre de l'évêque de Bazas, I, 128.

GOLJATIN, III, 70, 71, 72.

GOMBEVILLE (Leroy de). — Son quatrain à l'occasion de l'éditeur des *Ploidyers* et de la retraite de l'avocat Antoine Le Maître, I, 85, 86. — Mot de lui sur la mort de ce dernier, II, 25.

GONNI (Jean François de), archevêque de Paris. — Est un des supérieurs de l'Institut du Saint-Sacrement, I, 26. — Il s'oppose à la séparation de P. R. en deux maisons, I, 78. — Il défend les Religieuses de P. R. et censure le P. Brisacier, I, 112. — II, 89, 91, 93, 95. — Établit M. de Rabours confesseur de P. R., II, 149.

GONNI (Jean François Paul de), archevêque de Paris, cardinal de Metz, défend Arnauld, I, 202. — I, 290. — II, 85. — Établit M. de Rabours supérieur des deux Maisons de P. R., II, 149. — II, 153.

GONNIN (Louis Henri de Par-  
daillan de), archevêque de Sens. — Défend Arnauld, I, 202. — S'emploie auprès du Nonce pour arrêter les rigueurs contre les prélats français, III, 51. — Pose les bases d'un accommodement, III, 52. — Annonce la Paix de l'Église à l'archevêque de Paris, III, 53-54. — III, 55, 58. — Remarque prophétique au Roi, à propos du choix de M. de Pomponne comme ministre, III, 332-333. — III, 335.

GONZAGUE (Marie Louise de), reine de Pologne. — Son logement à P. R. de Paris, occupé par M<sup>re</sup> du Fossé, I, 49. — Assiste aux funérailles de M. de Saint-Cyran, I, 118. — Reçoit de la Mère Marie Angélique Arnauld l'*Histoire des Martyrs de Lyon*, par Antoine Le Maître, II, 2. — Envoie une agathe d'un grand prix à P. R. des Champs, II, 3.

GOUBAY (Seine-Inf.), IV, 223.

GOUTTES D'ANCIENNETÉ (Les), IV, 238.

GOVERNEMENT (Les) des Pays-Bas espagnols, III, 196-197.

GRAMONT (Elisabeth Hamilton, comtesse de). — Prend les Eaux de Forges; fait part à du Fossé du désir de l'aller voir au Fossé; est

visitée par lui après de nouvelles instances, IV, 235-237.

GRAMONT (Charlotte Catherine de), abbesse du Ronceray, à Angers. — Elle réforme cette abbaye; son éloge; fait bon accueil à la famille du Fossé, IV, 49-50.

GRAND SEIGNEUR (Le), II, 231.

GRANDS-VICAIRES DE PARIS. — II, 76. — IV, 226, 227, 228.

GRANDE CHAMBRE (La) du Parlement de Paris, I, 82, 97, 152.

GRAND CONSEIL ou CONSEIL DU ROI (Le), I, 81. — IV, 225.

GRANDE SALLE (La) du Palais de Justice de Paris, III, 215, 229.

GRANGES (Les), dépendance de l'Abbaye de P. R. des Champs. — Elle sert de retraite aux solitaires, I, 199. — III, 324.

GRANVILLE (Manche). — Un contre-temps empêche la famille du Fossé de le visiter; la méchanceté de chartiers manque de les faire engloutir par la mer, IV, 81-92.

GRÈVE (Place de), III, 349.

GRIPET, médecin, intendant des Eaux de Bourbon. — Il met du Fossé et sa sœur en danger de mourir, en leur donnant de la casse, malgré leurs représentations, II, 210-211. — Reçoit des reproches de leur part; sa surprise, II, 212. — II, 216.

GROTTE (Les) DE SAINT-GERMAIN, I, 55-56.

GUERMENT (Louis de Rohan, prince de). — Mot de lui sur les sermons de M. Singlin, I, 175.

GUERMENT (Anne de Rohan, princesse de), fille de Pierre de Rohan et de Magdeleine Rieux-Châteaumont, femme du précédent. — Elle est mêlée à l'origine du livre *De la Fréquente Communion*, I, 105. — Le P. de Sesmaisons, jésuite, attaque le Règlement de conduite qu'il tenait de M. de Saint-Cyran, son directeur, I, 102. — Consulte M. Arnauld sur cet écrit, I, 103. — Est présente à l'interdiction des sacrements prononcée par l'archevêque de Périlleux contre les Religieuses de P. R., II, 174. — Mot que lui dit l'archevêque sur ces Religieuses, II, 176. — II, 201.

GUÉNEAUX (Henri de), seigneur du Plessis, secrétaire d'État.



déplorable à Comblans, IV, 203. — S'oppose à l'élection du P. Du Breuil, comme général de l'Oratoire; ses démarches auprès du roi et de l'Oratoire, IV, 211-212. — Son animosité fait révoquer la grâce accordée par Louis XIV au P. Du Breuil, IV, 215. — Meurt la même année que ce dernier, IV, 217. — Fait nommer une de ses sœurs abbesse de P. R. de Paris, IV, 221. — fait nommer une de ses nièces abbesse du même monastère, IV, 222. — Projet de supprimer P. R. des Champs au profit de P. R. de Paris, arrêté par sa mort, IV, 223.

HARLAY (Elisabeth Marie de). — Son frère, archevêque de Paris, la fait nommer supérieure de P. R. de Paris; accepte avec peine, IV, 221. — Son respect pour la Mère Angélique; songe à une information au sujet de la découverte de son corps, IV, 222.

HARLAY (Renée de). — Est nommée supérieure de P. R. de Paris par son oncle, l'archevêque Harlay de Champvaillon, IV, 222. — Est sur le point de voir P. R. des Champs supprimé au profit de P. R. de Paris, IV, 223. — Ses démarches auprès de Louis XIV pour arriver à un nouveau partage des biens, IV, 224-225. — Des commissaires sont nommés; sa demande est repoussée par le roi, IV, 226-227.

HARLAY (Achille de), évêque de Saint Malo. — Remet un Mémoire de Zamet, évêque de Langres, à Richelieu, I, 26. — S'en sert pour divertir le Cardinal et la Cour, I, 27. — Le Mémoire contenait des accusations contre l'abbé de Saint-Cyran, I, 28.

HAUCOURT (Antoine de Mailly, marquis de). — I, 13. — Marié à Marthe Beuzelin, nièce de M<sup>re</sup> du Fossé, III, 292. — Funeste aventure arrivée à leur fils, III, 292-295.

HAUTEFEUILLE (Etienne Texier de), abbé du Mont-Saint-Michel, IV, 80-81.

HAUTE-FONTAINE (Abbaye de), dép. de l'Oise. — II, 59. — IV, 226.

HAVRE-DE-GRACE. — Pierre et Augustin Thomas le visitent, II,

239. — M. Le Mottayer, curé de St Thomas d'Evreux, y est enté; mission que le curé de la paroisse tenait auprès de lui, IV, 119, 120.

HELAND (René) sieur de Bassamou, chanoine d'Angers. — Sa nièce, désignée par l'évêque Hen Arnould, accompagne M<sup>re</sup> de Bourgois dans ses visites aux monastères de femme d'Angers, IV, 47-48. — Son éloge; détails sur sa famille, et l'accueil qu'il fait à du Fossé, IV, 51-52. — Atteint d'esquinquartie il vivait dans la retraite avec sa sœur, IV, 53-54.

HELMONT (Van), chimiste et médecin des Pays-Bas. — Du Fossé étudie ses traités, III, 41-42.

HENRI II, roi d'Angleterre, II, 121.

HENRI III, roi de France I, 34.

HENRI IV. — Accorde des lettres de Maître des Comptes à Gentien Thomas, I, 7. — Nomme Marie Angélique Arnould abbesse de P. R., I, 68.

HERISSANT, valet de M. de Saci, II, 248.

HERMANT (Godefroy), chanoine de Beauvais. — Une cardeuse de laine, ion de P. R., lui retrace les détails de la maladie de M. Le Maître, II, 26. — Ecrit à du Fossé sur la mort de son frère Joseph, II, 37-38.

HENOLVAL (D'). Voy. Vren (Antoine).

HENSANT (Jean), principal du Collège des Grassins, III, 87.

HILLENIN (Charles), ancien curé de Saint-Mery, prieur de Saint-André, en Poitou. — III, 22, 25. — Habitué Angers, lors du voyage de du Fossé, III, 25. — III, 25, 29.

*Histoire abrégée de la Vie et des Ouvrages de M. Arnould.* — Elle sert à du Fossé pour résumer la vie d'Arnould, pendant son exil volontaire, IV, 171-179.

*Histoire des Empereurs*, par M. de Tillemont. — Son mérite, IV, 239-260.

*Histoire ecclésiastique*, ou de l'Eglise, I, 252. — II, 49. — Est étudiée par du Fossé, et MM. Burigui et de Tillemont, II, 55. — Reprend cette étude, II, 234-235. — II, 246. — III, 57. — Est continuée par M. de Tillemont; son

gérée; elle est achevée, IV, 261-262.

*Histoire des Martyrs de Lyon*, II, 2.

*Histoire Sainty*, IV, 77.

*Histoire de Tertullien et d'Origène*, par du Fossé, II, 225; à la suite, 227.

*Hippocrate*, III, 112.

*Hodouin*, archevêque de Saint-Sauveur, un des grands vicaires du diocèse de Reiz, II, 103.

*HOLLANDE*. — Précautions des portants pour ne pas manger trop souvent du saumon frais chaque semaine, III, 24. — III, 208.

— La crainte d'une traversée empêche du Fossé et son frère de s'y rendre pour visiter Arnault, III, 209. — Sort du refuge aux Religieuses, III, 305. — III, 307, 317.

*HONORÉ*, Le Père, capucin. — Ne pas reçu l'approbation de l'évêque d'Angers, Henri Arnault, IV, 133-134.

*HOPITAL* (Marie-Charlotte de l'), religieuse à Fontevault. — Était la compagne assidue de l'abbesse de Rochehouart, IV, 34, 35.

*HONACE*. — Citation d'un passage de ses Epîtres, I, 174. — II, 272.

*HOTEL-DIEU*, Hospice général, ou Hôpital général de Paris. — Don fait par M. de Sacy, III, 121, 128. — Spectacle affreux qu'il offre pendant une famine, IV, 137-138.

*HOTEL-DIEU* d'Angers, visité par la famille du Fossé, IV, 48.

*HOTELLENIES* (Les). — Théâtres d'accidents funestes, IV, 80.

*HUET* (Pierre-Daniel), évêque d'Avranches. — Il favorise M. Dirot, prêtre de son diocèse, IV, 74-75. — IV, 77.

*HUGUENOTS* (Les), II, 279.

*HUGUENOTS* (Des) égarent l'auteur qui avait pris leur carriole, I, 300.

*HUILLE D'OR* (l') employée comme remède, III, 111.

## I

*IDESBALOE* (Le Bienheureux). — Son tombeau transféré de Furnes à Bruges, III, 214.

*ILE SAINT-LOUIS* L.), à Paris. — Le père de l'auteur y loge, II, 202. — II, 203.

*IMITATION DE JÉSUS-CHRIST*. — Lecture de quelques versets avant d'entrer dans l'Abbaye de La Trappe, avant le repas, IV, 104, 105.

*INCALABLES* (Hospice des), à Paris, III, 316.

*INNOCENT X*, Pape. — Sa Constitution ou Bulle contre les propositions de Jansénius, I, 99. — M. Bourgeois, docteur en Sorbonne, est envoyé vers lui, pour défendre le livre *De la Fréquente communion*, I, 108. — Permet l'élection d'une abbesse unique pour les deux maisons de P. R., I, 199. — Donne sa Constitution contre

*l'Augustinus* de Jansénius, I, 242. — Condamne les cinq propositions, I, 243 — I, 244. — Soumission générale à sa Constitution, II, 155. — Elle est confirmée par une Bulle d'Alexandre VII, II, 157. — II, 165. — IV, 191, 194.

*INNOCENT XI*, Pape. — Fait observer M. Le Mettayer, à Rome, IV, 117-118. — IV, 197.

*INNOCENT XII*, Pape. — I, 243. — IV, 181, 195.

*ITALIE*. — I, 11, 12, 102, 381. — IV, 26, 27, 62, 117, 134.

*ISABELLE*, infante d'Espagne, III, 196.

*ISMÉRIE*, fille du gouverneur de la province de Memphis, III, 246, 247, 248.

*ISRAËL*. — III, 70, 71. — IV, 200.

*ISSOUDUN* (Indre). — Lieu d'exil de M. de Bernières, II, 106, 107, 109, 111.

## J

*JACOB* (Le patriarche). — III, 227.

*JACOBINS* (Les Pères), II, 32.

*JACOBINS* (Les Pères), d'Argen-

tan. — Sont visités par la famille du Fossé, IV, 102.

**JACORINS** (Les) d'Evreux. — Avoient la calice de Saint-Louis, IV, 126-127. — Leur monastère possédait la première église consacrée sous le nom de Saint-Louis, IV, 127.

**JACOMINS** (Eglise des), à Gand, III, 210.

**JACQUES** (Maître), domestique de P. R. et médecin empirique. — I, 92, 182. — Son caractère, son talent pour la médecine, cuisinier des élèves des Petites-Ecoles, I, 188. — Curea qu'il opère, I, 189. — Guérit du Fossé d'une toux opiniâtre, I, 190. — Son savoir-faire pour assurer la nourriture des Elèves des Petites-Ecoles pendant la première guerre de la Fronde; son caractère, son éloge, I, 195. — Dit avoir servi un maître qui changeait les métaux en or, I, 198. — Soigne M. Le Maître, dans sa dernière maladie, II, 22.

**JACQUES II**, roi d'Angleterre. — Révélations mystérieuses faites à Paris, à un colonel anglais sur la révolution qui le détrôna, III, 317-318.

**JANSÉNIUS** (Cornelius), évêque d'Ypres. — Assemblée de Bourgfontaine, I, 112. — Condamnation de son *Augustinus*, I, 242. — Traité d'hérétique par les Jésuites, I, 244. — II, 155, 157, 161. — III, 49, 53, 58. — Anecdote sur la suppression de son tombeau dans la cathédrale d'Ypres; simple carreau de pierre sans nom; nouvelle disparition du tombeau et de l'épithaphe; ses armoiries, III, 229-231.

**JANSÉNISME** (Le) — Discussion entre du Fossé et un commissaire, II, 274-275. — II, 279. — Louis XIV veut l'éteindre, III, 142.

**JANSENISTES** (Les). I, 244, 266. — Ce nom a été inventé pour rendre odieux, III, 244. — III, 346. *Jansenisme confondu* (Le) du P. Brisacier. — Citation, I, 113. — II, 79, 98.

**JANSON** (Le Cardinal Forbin de), évêque de Beauvais. — I, 165.

**JÉRÉMIE**. — Citation, II, 173.

**JÉRUSALEM**. — I, 282. — III, 60. — La céleste Jérusalem, III, 259.

**JÉSUITES** (Les). Aventure arrivée à l'un d'eux, I, 109-111. — Publication d'un *Almanach* impie pour les Jansénistes, I, 244. — Conduite de l'un d'eux dans le carrosse public d'Orléans à Paris, I, 319-320. — Bon sermon de l'un d'eux, à Chaillot, II, 44. — II, 236. Leur maison de Bouai et leur intimité avec l'Université de Paris, pour le collège du Mans, III, 185-187. — Possesseurs de la chapelle de la Vierge dans Notre-Dame de Halle, III, 194. — Ceux d'Anvers, III, 203-205. — Ceux de Bruges, III, 212-213.

**JÉSUITES** (Eglise des), à Anvers. — III, 203-205. — III, 236.

**JÉSUITES** (Eglise des), à Bruges, III, 212-213.

**JÉSUITES** (Les) de Caen. — Leur église et leur collège, IV, 100.

**JÉSUITES** (Les) du collège de Clermont (Louis-le-Grand), à Paris. — Un moyen d'émulation employé pour Louvois, III, 86.

**JÉSUITES** de la Flèche. — Leur maison et leur église, III, 36.

**JÉSUITES** (Les dévotés des) à Bruges, III, 213.

**JÉSUITES** (Eglise des) à Ypres, III, 231.

**JON.** — I, 88, 90. — II, 106. — IV, 75.

**JOSEPH** (Fils de Jacob), I, 153.

**JOSEPH** (Leclerc du Tremblay, capucin, dit le Père). Est confédent de Richelieu, I, 25. — I, 129.

**JOSEPHINE.** — Traduction par M. d'Andilly, I, 133.

**JOSUE**, IV, 200.

**JUIFS** (Les). — I, 308. — II, 96. — III, 60, 195. — IV, 231.

**JULIEN** (Gilles), curé du Fossé. — Est envoyé, près de Rouen, par M<sup>re</sup> du Fossé mère, au devant de l'auteur, pour le prévenir de la mort de son père, II, 228. — Leur entrevue, II, 229. — Son éloge, III, 10. — Guide du Fossé de ses conseils, au début de son exil, III, 11. — III, 20. — Accompanye l'auteur et son frère dans un voyage en Poitou, III, 22-38. — III, 25, 26, 28. — Assiste, à Angers, à l'audition de beaux motifs, III, 35. — III, 36. — Consulté par M<sup>re</sup> du Fossé sur le dessein d'habiter Paris, III, 106.

**JUSTE-LIPSE.** — Son ouvrage sur Notre-Dame de Hal, III, 193.  
**JURICK (Ja).** — Son peu d'em-

pressement au criminel, quand, faute de parties, il n'y avait pas finance à attendre, IV, 145.

## L

**LA BOUTEILLERIE (De),** gentil-homme du Pays de Caux. — Est converti par M. Guillebert, curé de Roiville, I, 140. — Ses austérités abrègent ses jours, I, 141.

**LA CHAISE** François d'Aix, dit le Père d'y. — Un Religieux qui est recommandé par le comte d'Avaux, ambassadeur de France en Hollande, III, 367. — Recoit sa visite, remontrances sur son dessein de se retirer à la Trappe; conseil de se faire instruire par le Théologal de Paris, III, 308.

**LA CHARITÉ** (Hôpital de), à Paris, I, 28.

**LA CHATEIGNERAIE** (Maison de), I, 210.

**LA CROIX** (Charles de), neveu d'un des gardes de l'abbé de Saint-Cyran, à Vincennes. — Est converti par lui, I, 93-94.

**LA FÈRE EN THIÉRACHE** (Aisne). — I, 7. Ses belles fortifications. Louvois veut les raser par jalousie contre Colbert; Vauban et le prince de Condé les sauvent; elles sont augmentées, III, 251-252. — III, 253.

**LA FIDÉLITÉ** (Monastère de), à Saumur. — Religieuses bénédictines. — Leur prière, la communauté entière reçoit la famille du Fossé; deux exemples de leur désintéressement, IV, 37-42.

**LA FLECHE** Sarthe, III, 36.

**LA FORCE** (Duc de), I, 13.

**LA FORCE** (La du hère de).

Voy. **BERINGHEN** (Susanne de).

**LA FORCE** (Le marquis de).

Voy. **L'ARMOY** (Jacques de).

**LA FOSSE**, port de Nantes,

III, 21.

**LA JUDÉE**, III, 748.

**LALANÉ** (Abbe de), prieur de Montou. — Visité par la famille du Fossé, IV, 4-6. Grand-prieur de l'abbaye de Saint-Victor, IV, 4. A construit l'Hôtel de Longueville à P. R. des Champs, IV, 5. — Sa habileté en théologie; ses paradoxes, sa régularité comme grand-

prieur de Saint-Victor; sa disgrâce; retourne à son prieuré, IV, 5-6.

**LA MOTTELIÈRE** (Jacques-Jores, sieur de), conseiller au Parlement de Rouen. — Est visité par la famille du Fossé, dans son château près de Tortigni, à peu de distance de Saint-Lô, grande surprise de sa famille, IV, 97. — Séjour auprès d'elle, IV, 97-99.

**LA PETITIÈRE** (André Pizon Bétoulat, seigneur de), solitaire de P. R., I, 125-126. — Avant été homme de guerre; son portrait; son duel est cause de sa conversion, I, 125. — Le livre *De la Fréquente communion* l'y détermine, fait des souliers pour les Religieuses de P. R. des Champs, I, 126. — I, 219.

**LA POTERIE** (De). Voy. **LE ROI DE LA POTERIE**.

**LA QUINTINIE** (Jean de), grand agronome. — Son aventure, aux Granges, avec l'abbé de Pontchâteau, I, 261, 265.

**LA REYNIE** Nicolas-Gabriel de), lieutenant-général de police. — Interroge M. du Fresnoy, doyen de Boulogne, et les chanoines de Beauvais, dans l'information d'un prétendu complot contre l'Etat, III, 348.

**LA RIVIÈRE** (Pierre Du Pertuis, seigneur d'Eragay de), gentil-homme normand. — Se retire à P. R., I, 121. — Aventure à une fête des Rois, I, 122. — Sa conversion, ses austérités; sa vie dans les bois, sa science, I, 121. — Enseigne l'espagnol à du Fossé, I, 123. — I, 219. — Est reconnu, à P. R. des Champs, par une cardreuse de laine, comme un homme de guerre, malgré son extérieur négligé, II, 13. — Apprend l'espagnol à du Fossé; éloge de sa méthode, II, 33, 34.

**LA ROCHE** (De), conseiller de la Monnaie. — Sa maison de cam-

pagne sur le chemin de Paris à Melun, IV, 2.

LA ROCHEFOUCAULT (Charles Chastaigner, marquis de), I, 240.

LA SAINTE FACE ou LA Vierge, dans un monastère de Religieuses, à Leon, III, 245.

LANGUNS (Geoffroy, marquis de), II, 32.

LANCLOT (Claude). — Est appelé pour enseigner à l'école de P. R. des Champs, I, 163. — Ses ouvrages; ses fonctions; sa vie, I, 143-164. — Sa liaison avec l'abbé de Saint-Cyran (du Vergier de Mauranne); se retire dans cette abbaye, sous son successeur, M. de Barcos; est exilé à Quimper, I, 163. — Impose un régime plus sévère aux élèves de P. R. des Champs, I, 164.

LANOUEAIS (Indre-et-Loire), renommé par ses melons, IV, 27.

LANGSTRE (La dame de), de la religion réformée. — Le feu prend à la cheminée de sa maison, voisine de celle de du Fossé, à Paris, ne veut point ouvrir, à cause des tranches continuelles où elle était pour sa religion; cède aux instances de du Fossé, et l'incendie est éteint, III, 290-292.

LANOUËDEC. — Les prêtres de cette province défendent le livre *De la Fréquente communion*, I, 108.

LAON (Aisne). — I, 7. — Ville épiscopale, située sur une montagne élevée, d'où l'on découvre jusqu'à Saint-Quentin; sa Cathédrale, son chapitre, ses grands revenus; Evêché, Abbaye de l'ordre de Prémontré de Saint-Martin; la Sainte-Face ou Vierge dans un monastère de Religieuses; citadelle délabrée, III, 244-245. — III, 246, 248, 251.

LAON (Cathédrale de). — Dedicée à la Sainte-Vierge, III, 245. — Les chanoines administrateurs de l'église de Notre-Dame-de-Liesse, III, 248. — Ils en ont fait rebâtir l'église, III, 249.

LAUBARDÉMONT (De), envoyé par Richelieu à P. R. des Champs, I, 93.

LAUNOI ou LAUNOV (Jean de), docteur en Sorbonne. — Refuse de signer la condamnation d'Ar-

naud; écrit pour sa défense, I, 271. — Se retire volontairement de la Faculté de Théologie et montre l'injustice de la condamnation, I, 272. — Prend le parti de s'exclure de la Sorbonne pour ce motif, IV, 191.

LA VAPALIERE (De) — Foy. MAIGNART DE BEAUMONT (Charles), capitaine aux gardes françaises.

LE BOST-ROGER, ou BOSROGER, ou BOSROGER (Seine-Inférieure), IV, 249.

LE CHATELIER, à Paris. — Un de ses dépendances servait de morgue, III, 294.

LEDUAN (M<sup>re</sup>), célèbre pour la guérison des plaies. — Est visité par M<sup>re</sup> du Fossé, III, 276-277.

LE ROUTHILLIER (Victor), archevêque de Tours. — Désapprouve les excès de langage de P. Nouet dans ses sermons contre le livre *De la Fréquente communion*, I, 107, 108.

LE BRUN, gentilhomme inconnu, II, 259-260.

LE CARPENTIER, vicaire du Fossé. — II, 125. — Son dévouement, pendant la peste, dans une paroisse près de Rouen, II, 126. — Écrit au père de l'auteur pour obtenir de dire les prières de l'Eglise contre les maléfices; il les dit et délivre Jean Senrie, paroissien du Fossé, II, 127.

LECLERC DU TREMBLAY Voy. JOSEPH (Le Père).

LE FEVRE, de Chartres, maître de du Fossé et de ses frères aux Petites-Ecoles de Paris. — I, 164. — Eloge de son caractère, de sa science, de son humeur et de sa méthode, I, 167. — I, 168, 169. — Sait gagner le caractère bizarre et indocile de Boishébert, l'un de ses élèves, I, 169, 170. — Accompanye une division des Petites-Ecoles de Paris, transférée à Magny; nouvel éloge de ce maître; sa méthode d'instruction; I, 190. — Sa mort, I, 199.

LE FOSSÉ, village et paroisse du Pays de Bray. — Exempté du logement des troupes, pendant les guerres, à cause de la famille du Fossé, par Le Tellier, secrétaire d'Etat, I, 21. — Un quartier de la

d'homme, IV, 165. — Descente de la justice, saisie de l'affaire, IV, 166. — La prison est sommée par le capitaine de lui rendre ses deux soldats, effroi causé par la sommation, IV, 167. — Elle obtient gain de cause auprès du ministre, M. de Berthoulet, IV, 168. — IV, 235, 236, 237, 248, 254.

LES GRANGES, ferme voisine de l'abbaye de P. R. des Champs. Elle sert de retraite à l'autour et à des solitaires, I, 199. — I, 209. — Les Religieuses de P. R. en tirent leur subsistance, I, 211. — Les solitaires s'y quittent pour le château de Vauvurrier, I, 218. — Le régime d'Agrenon s'y établit, I, 244. — Le d'empire précipitamment, l'état où les soldats le laissent, I, 225. — Construction d'un nouveau bâtiment, on y reçoit plus d'élèves, I, 240. — I, 263. — I, 264, 291.

LE GUERCHOIS (Hector), avocat-général au Parlement de Rouen, II, 236.

LE GUERCHOIS (Pierre), fils du précédent, avocat-général au Parlement de Rouen, II, 236, 237.

LE GUERCHOIS, fils et petit-fils de p. Le Guernais, avocat-général au Parlement de Rouen — Son éloge. — A été de la famille du Fosse, II, 266-287.

LE MAÎTRE DE GRACE — I, 21, 27, 216. — II, 249.

LEJAY (N. de ), premier Président au Parlement de Paris. — Répond à la réponse de M. de Zamet, évêque de Langres, I, 28.

LE LEVANT, I, 296.

LE LOGIS, demeure de l'auteur au Fosse, IV, 145.

LE MAÎTRE Isaac, Conseiller du roi. et Maître de Comptes, mari de Catherine Arnauld et père des Le Maître, ceux qui vont suivre, I, 31.

LE MAÎTRE (M<sup>me</sup>), femme du précédent, I, 31. — Se fait religieuse, contribue à la conversion de son fils Antoine Le Maître, I, 33.

LE MAÎTRE Antoine le fils aîné des précédents, le fameux avocat — Son désir de connaître les motifs de la conversion des solitaires.



de P. R., I, 2. — A tenu lieu de père à du Fossé, I, 3. — I, 18. — Résumé de sa vie avant sa retraite à P. R., I, 81-86. — Sa célébrité au barreau de Paris; le chancelier Séguier le distingue, I, 81. — Fait trois harangues en son honneur; est nommé conseiller d'Etat, I, 81, 82. — Sa conversion, I, 83. — S'adresse à l'abbé de Saint-Cyran; écrit une lettre au chancelier Séguier pour lui expliquer les motifs de sa conversion, I, 84. — Sacrifie les dignités ecclésiastiques à la pénitence; sa retraite surprend le public, I, 85. — Austérité de sa vie à P. R. des Champs, I, 86. — I, 88. — Evite les entretiens avec les visiteurs de cette maison, I, 96. — Son ardeur pour les travaux des champs; sa bienveillance pour les élèves de P. R., I, 97. — Sa tristesse à la mort de l'abbé de Saint-Cyran, I, 119. — Fait une traduction du livre du Sacerdoce de S. Chrysostôme pour l'évêque de Bazas, Litolfi Maroni, I, 127. — I, 134. — La brutalité d'un de ses maîtres l'exaspère au point d'avoir pensé, lui et ses camarades, à le poignarder, I, 166. — I, 199. — Sa liaison avec M. Bartet, qui le fait rentrer à P. R. des Champs, I, 289-291. — Complète les études de l'auteur et le forme à la traduction; lui donne son amitié, I, 292. — Sa vie; ses études à P. R. des Champs; il forme l'auteur à la traduction, I, 293. — Songe à revoir la traduction de S. Jean Climaque, par M. d'Andilly; propose à du Fossé de consulter les manuscrits de cet auteur à Paris, I, 294. — Le plaisir d'offrir son travail diminue la fatigue de du Fossé, I, 296. — Fait avec lui une nouvelle traduction de S. Jean Climaque; ignore le dessein de du Fossé d'entrer dans l'abbaye de S. Cyran, I, 297. — Le voit avec douleur partir, I, 298. — Est regretté par l'auteur, I, 306. — Sa société lui impose l'observance d'une règle, I, 310, 311. — Reçoit l'auteur avec bonté, quand il rentre à P. R. des Champs, après son retour de S. Cyran, I, 320. — Songe à travailler à la *Vie des Saints*, II, 1. — S'adresse pour des rensei-

gnements à M. d'Hérouval; son but dans cet ouvrage projeté; compose les *Vies de Saint-Ignace*, de *Saint-Jean Climaque* et l'*Histoire des Martyrs de Lyon*, II, 2. — Engage du Fossé à lire l'*Histoire ecclésiastique* et à composer la *Vie d'un Saint*, II, 3. — Corrige la *Vie de Saint-Alexandre*, son premier essai, II, 4. — Effet de ses conseils sur du Fossé, II, 5. — II, 8, 9, 10. — Une cardeuse de laine lui prédit sa mort, II, 15. — Détails sur cette mort, dans une lettre de du Fossé, II, 16-24. — Ne croit pas pouvoir écrire la *Vie des Saints*, II, 17. — Est assisté par MM. de Saci, Hamon, Singlin et du Fossé, II, 18-24. — Réflexions sur cette mort, II, 24. — II, 30, 117, 263. — III, 3, 4, 170.

LE MAÎTRE DE SACI (Isaac-Louis), frère du précédent. — I, 18, 134, 199. — Eloge de son esprit; de sa piété; de sa conduite; de ses ouvrages, I, 203-209. — Directeur de du Fossé, I, 205. — Sa traduction du Poème de Saint-Prosper contre les Ingrats, I, 208. — Ses *Heures de Port-Royal*; son Poème sur le Saint-Sacrement, I, 209. — Engage M. Hamon à écrire des ouvrages religieux, I, 214. — Recommande, après la Fronde, la pénitence à ceux qu'il dirigeait, I, 239. — Fait les *Enluminures* de l'Almanach des Jésuites, en réponse à leurs attaques, I, 245. — Recommande l'observance de la règle, I, 310. — Est édifié de l'humilité d'une cardeuse de laine venue à P. R. des Champs, II, 14. — Reçoit les confidences de M. Le Maître, son frère, au sujet de la *Vie des Saints*, II, 17. — II, 19. — Il confesse ce frère à l'article de la mort, II, 23. — II, 24. — Prend du Fossé auprès de lui, II, 31. — L'engage à travailler à la *Vie de Dom Barthélémy des Martyrs*, II, 32. — Va se loger dans le château des Trous avec MM. Burlugai et de Tillemont, II, 49. — Raille l'admiration de du Fossé, à propos de la magnificence de l'Entrée de Louis XIV dans Paris, après son mariage, II, 54. — Est reçu aux Trous par du Fossé, après son expulsion de

Champs, II, 59, 65. —  
 du Fossé père sur la  
 la Bile Anne, religieuse  
 65-66. — II, 113, 114.  
 air de voir du Fossé em-  
 état ecclésiastique, II,  
 avec M. Singin au  
 Saint-Marceau, II, 144. —  
 Conversations sérieuses  
 Fossé, II, 151. — Est  
 quitter cette demeure,  
 des affaires du Formu-  
 164. — Loge dans la rue  
 du-Mente, avec du Fossé,  
 Il y reste peu de temps,  
 est reconnu, II, 201. —  
 le voyage de l'auteur aux  
 Bourbon, II, 203. —  
 Craint que la mort du  
 Fossé ne le détourne  
 solution de se donner à  
 227, 228. — Moyenn qu'il  
 pour le rappeler après  
 nécessité de quitter la rue  
 du-Monde et de louer  
 maison, II, 238. —  
 du Faubourg Saint-An-  
 toine, — II, 242. — Est ca-  
 après du roi, II, 246. —  
 rent, II, 248. — Se rend  
 de Longueville, II, 251.  
 — Son arrestation dans  
 ramené dans le carrosse  
 d'ant, — VII, II, 265-266.  
 rapports avec les Reli-  
 gieux P. R. des Champs en  
 II, 267. — Son interro-  
 gatoire refuse de dire les noms  
 répondantes, fait preuve  
 dans ses réponses,  
 — Le roi en fait l'é-  
 268. — Deux archers  
 dans sa chambre, II, 270.  
 277. — Son appartement  
 elle avait été celui de  
 282. — II, 283. — Du  
 écrit pour le consulter  
 blagissement; sa ré-  
 287-288. — Ne peut être  
 des deux du Fossé, lors  
 agissement; les rigueurs  
 ; privation des Sacre-  
 mentaires de du Fossé,  
 Dieu s'éclaircit davan-  
 traduit l'Ancien Testa-  
 au prison, II, 296. —  
 la Paix de l'Eglise,  
 sa vie et ses occupations  
 la Bastille, III, 61. —

Comment il en sort, III, 62-63. —  
 Visites à sa sortie de prison, III,  
 63. — Le Tourneux lui est présenté  
 par du Fossé, III, 91. — Songe à  
 engager M. de Tillemont dans les  
 Ordres Sacrés, III, 108. — III, 114,  
 115. — Comment du Fossé arrive  
 à lui parler du mariage à son  
 frère, Augustin Thomas, avec sa  
 nièce, M<sup>lle</sup> de Séricourt; la de-  
 mande est acceptée, III, 116-117.  
 — La lettre de demande, oubliée  
 dans sa poche, est retrouvée, et  
 le mariage se conclut prompte-  
 ment, III, 119-120. — Sa générosité  
 à cette occasion, III, 121. — III, 122.  
 — Fait don d'une layette pour un  
 enfant pauvre, lors de la naissance  
 du premier enfant issu de ce ma-  
 riage, III, 128-129. — Ordre de  
 l'archevêque Harlay de quitter  
 P. R., III, 143. — Se retire à Pom-  
 ponne, III, 145. — Soutient les  
 Religieuses pendant la persécution  
 de P. R., III, 146. — Ses senti-  
 ments sur les *Vies des Saints*,  
 composées par du Fossé, III, 169-  
 171. — Retiré à Pomponne, retour  
 sur sa conduite à la Bastille et à  
 P. R., III, 257-258. — Sa vie édi-  
 fiante à Pomponne; travaille à  
 l'explication de l'Écriture Sainte;  
 son zèle comme directeur; publie,  
 de temps en temps, ses *Explica-  
 tions sur les livres saints*, III, 258-  
 259. — La mort les interrompt,  
 III, 260. — Détails sur sa dernière  
 maladie; sa mort, III, 260-263. —  
 Son corps déposé provisoirement  
 dans l'église de Pomponne, III, 264.  
 — Est transporté d'abord à Paris,  
 dans Saint-Jacques-du-Haut-Pas,  
 on y rend des parcelles de sa bière;  
 on la porte de nuit à P. R. des  
 Champs; particularités de ses fu-  
 nérailles, III, 265-266. — III, 267.  
 — Un Religieuse de P. R. croit  
 le voir en songe; son entretien  
 avec elle; dernière maladie de  
 la Mère Angélique de Saint-Jean,  
 après avoir prié sur son tombeau,  
 III, 271. — Sa mort change la di-  
 rection des travaux de du Fossé;  
 il continue ses *Explications sur  
 l'Écriture Sainte*, III, 272. — Avait  
 obtenu un privilège pour les *Vies  
 des Saints* de du Fossé, III, 275. —  
 Sa liaison assez étroite avec M<sup>lle</sup>  
 Lesesne de Théméricourt, IV, 253.

**LEMAÎTRE DE SÉRICOURT** (Simon), frère des précédents. — Sert dans l'armée, I, 86. — Se retire à P. R. des Champs, I, 87. — I, 88, 97, 134. — II, 117.

**LE MAÎTRE DE SAINT-ELME** (Jean), frère des précédents, solitaire à P. R. pendant quelque temps, I, 134.

**LE MAÎTRE** (M<sup>me</sup>), femme de Le Maître de S<sup>t</sup> Elme et mère de M<sup>lle</sup> de Séricourt. *Voy. BOIGNE* (Louise de).

**LE MAÎTRE** (Catherine Agnès), fille de la précédente, dite M<sup>lle</sup> de Séricourt, épouse de M. de Bosroger, et belle-sœur de du Fossé. — Elle accompagne ce dernier dans son voyage à Chaudrey et à Théméricourt, I, *Avertissement*, III. — Elle l'engage à composer ses *Mémoires*, I, IV. — III, 35. — Sa parenté avec la famille Arnould, III, 115. — Projet de la marier avec Augustin Thomas conçu par une religieuse de P. R., III, 114-115. — Motifs de son hésitation pour ce mariage, III, 120-121. — Sa célébration à Saint-Séverin par Arnould, et son allocution, III, 121-127. — Se complait dans ce mariage; Arnould est le parrain de son premier enfant, III, 128. — Elle perd son père, III, 148. — III, 153, 257, 266. — Est l'objet de la froideur de la Mère Angélique de S<sup>t</sup> Jean pour une infraction à la règle, III, 269. — Revient du Fossé à Paris, après la mort de M<sup>me</sup> du Fossé, III, 286. Se joint à son mari pour retenir l'auteur auprès d'eux, III, 287. — Le feu prend à son lit, III, 290-291. — Entretien avec un jeune Religieux aux Nouveaux-Convertis, à Paris, III, 311-312. — III, 320, 332. — Accompagne sa famille dans un voyage sur les bords de la Loire, en Bretagne et en Normandie, IV, 1-131. — Désire voir son oncle, l'évêque d'Angers, IV, 2. — IV, 3, 4. — Trompée par les Blaisois dans un échange de montres, IV, 16. — IV, 34. — S'introduit chez les Bénédictins de Fontevault; incident qui en résulte, IV, 35-36. — IV, 39. — Est autorisée, par son oncle, Henri Arnould, évêque d'Angers, à visiter tous les monastères de Reli-

gieuses dans cette ville; se rend à la Visitation, aux Ursulines, à l'Hôtel-Dieu et à l'abbaye du Ronceray, IV, 47-50. — Remarque obligeante faite au poste gardant la porte de Saint-Malo, IV, 66. — Un capucin lui refuse l'entrée du jardin de ces Religieux à Avranches; grande discussion avec lui à ce sujet, IV, 89-90. — Contemple la mer près de Saint-Pair, IV, 93. — Ne peut entrer dans l'Abbaye de la Trappe; ennui qu'elle en ressent; attentions de l'abbé de Rancé; on lui dit la messe dans une chapelle à la porte de l'Abbaye, IV, 110-111. — Accident arrivé à son fils, pendant son séjour à Evreux; elle le fait traiter par une rebailleuse du pays, dont elle saisit les procédés, IV, 125-126. — IV, 132. — Visites à M<sup>lle</sup> de Vertus et à M. Arnould, IV, 138. — IV, 138. — IV, 171. — Accompagne du Fossé dans une visite faite, à Forges, à la comtesse de Gramont, IV, 236-237. — Reçoit une lettre où du Fossé fait la description de la douche aux Eaux de Bourbon, IV, 240-242. — Nouvelle lettre sur les événements postérieurs, IV, 242-244. — Accompagne du Fossé dans une consultation du curé de Bouelle, IV, 249. — De même chez le curé du Chaudrey, IV, 248-249. — Visite avec du Fossé M<sup>me</sup> de Théméricourt, IV, 251-254. — Son récit incomplet de la mise de du Fossé à la Bastille est rectifié par un abrégé écrit de du Fossé, IV, 253. — La facilité qu'il y apporte engage sa belle-sœur à lui conseiller d'écrire ses *Mémoires*: il avait la même pensée, IV, 253-254.

**LE MAÎTRE DE VALMONT**, frère des précédents. — solitaire de P. R., I, 134.

**LE MANS**, III, 36.

**LE METTAYER OU LE METAYER** (Martin), curé de Saint-Thomas d'Evreux. — Grand ami de du Fossé. est visité par lui, IV, 115. — Son éloge; est persécuté par son évêque à cause de M. Arnould; est exclu des assemblées des ecclésiastiques; poursuivi jusqu'à Rome; le Pape le fait observer; il subit un interrogatoire; quitte Rome, IV, 116-118. — Est exilé au

par du Fossé et M<sup>me</sup> de  
la de la -sout, IV, 231  
la considérée de M<sup>re</sup> de  
la; son éloge; détail  
elle, sa piété; ses rela

LE SURNEL. Né à Asnières, le 10  
né à Rouen. — Détaché à la chancellerie  
provis., III, 85-113. — Sa naïveté et sa  
précocité de son esprit, III, 85. —  
Sermons enfansins, du P. de la Harpe,  
pouvait à ses études, est, lui-même,  
chez les Jésuites de Paris, se  
sueres au collège, III, 86. — Faisait  
disciple du Louvois, III, 86. — Faisait  
sa philosophie aux Grands, III, 86. —  
un ecclésiastique en Touraine, retourne  
à Rouen, entre dans le séminaire,  
ordres; devient vicaire de Saint-Étienne-  
des-Tonneaux, l'une des  
paroisses de Rouen, III, 87. — Son

succès oratoires dans cette paroisse et dans Rouen; caractère de son éloquence, III, 88. — Un de ses sermons à Saint-Vivien, paroisse de Rouen, III, 89-90. — Liaison plus intime avec du Fossé; confiance du projet de quitter Rouen pour Paris, III, 90. — Loge dans sa maison; fait la connaissance de MM. Arnauld et de Saci; s'ouvre à eux de ses motifs pour quitter Rouen, III, 91. — Etudie les Pères de l'Eglise avec du Fossé; publie son premier ouvrage : *La Semaine Sainte*, III, 92. — Assiste l'auteur pendant une maladie, III, 93. — Ses succès comme chapelain du collège des Grassins, III, 94. — M. Le Vayer lui offre sa maison; ses travaux et ses ouvrages, *la Vie de Jésus-Christ* et *l'Année chrétienne*, III, 95. — Prêche un carême à Saint-Benoît, paroisse de Paris, III, 96. — Grand succès de sa prédication; caractère de son éloquence; opposé à celle de son prix à l'Académie; III, 97. — Il improvisait, III, 98. — Un exemple de ce genre, III, 98-100. — Touchants adieux à ses auditeurs; citation, III, 100-101. — La charité inspirait son éloquence, III, 102. — Les jaloux le dénoncent à l'archevêque; il se justifie aisément, III, 103. — Devient le directeur de M<sup>me</sup> du Fossé mère, III, 108. — Son éloge comme directeur, III, 108-110. — Dispose M<sup>me</sup> du Fossé mère à accepter une belle-fille, III, 118. — Visité par du Fossé à son prieuré de Villers; vie austère qu'il y menait; sages conseils donnés à du Fossé, pour l'*Explication des Livres Saints*, III, 273-275. — Confesse, au Fossé, M<sup>me</sup> du Fossé, atteinte de sa dernière maladie, III, 277. — Consulté par du Fossé sur le projet de se séparer de son frère, il l'engage à rester avec lui, III, 287. — Comment du Fossé apprend sa mort subite, arrivée à Paris, dans l'Hôtel des Ursins, III, 300-301. — Il y était venu pour se justifier de fausses imputations auprès de l'archevêque de Paris; ses raisons sont acceptées; il meurt avant la seconde conférence, III, 301-302. — Ses ennemis le poursuivent après sa mort; ordonnance de

l'Official contre sa *Traduction du Bréviaire romain*; l'archevêque permet de vendre le livre; réflexions sur la justice de Dieu, III, 302-303. — IV, 175.

LES TROUX, village (Seine-et-Oise). — M. de Bagnols y achète un château; il y fait élever ses enfants, I, 232; sert de refuge aux élèves de l'école de Sevran supprimée, I, 260. — II, 48, 49. — Eglise paroissiale, II, 50. — II, 65, 113, 118. — Du Fossé quitte cette résidence, II, 119.

LE VAYER DE BOUTIGNY (Roland), jurisconsulte, maître des Requêtes. — Charmé de l'éloquence de Le Tourneux, il lui fait quitter le collège des Grassins, et lui offre sa maison pour y travailler, III, 93. — Il le fait prêcher à Saint-Benoît, paroisse de Paris, III, 94.

*Lettres apologétiques* d'Arnauld. — Elles font de Pavillon, évêque d'Alet, un partisan d'Arnauld, IV, 192.

LEVÉE (La) de la Loire, IV, 29, 30.

LIANCOURT (Roger du Plessis, duc ou plutôt marquis de). — Son affaire avec un prêtre de Saint-Sulpice, I, 265-267. — Reproches qui lui sont faits, I, 266. — Refus d'absolution; s'adresse au prieur de Saint-Germain-des-Près, qui lui donne l'absolution, I, 267.

LIGNY (Dominique II, de) évêque de Meaux, II, 175.

LIGNY (La Mère Madeleine de Sainte-Agnès de), abbesse de P. R., sœur du précédent. — Elle jure la profession de foi du concile de Trente, II, 172. — M. de Péréfixe la traite avec dureté, II, 175. — II, 181, 182.

LIGUE (La). — I, 6, 7. — IV, 16.

LIESSE, bourg (Aisne). — N'était pas autrefois une paroisse, mais dépendait de Marchais, III, 249.

LILLE. — La plus belle et la plus peuplée des villes de la Flandre; l'Hôtel-de-Ville; la Bourse; les attelages de chiens; collégiales; église des Jacobins; la citadelle; le réduit; la place d'armes; l'arsenal, III, 187-189. — III, 190.

LIONNE ou LYONNE (Hugues de), ambassadeur et ministre d'Etat. — III, 59, 333

## J. JUSTE-LIPSE.

I. 288.

Juste Vay. *Ecriture*Juste la. — Il a avait  
aventure arrivée à l'an-  
née — corrigions deJuste. — Les os graves du  
Juste. IV. 86-87Juste-Lore. — I.  
Juste la, I. 301Juste. — I. 109, 209. — Na-  
Juste Lore, III. 73. —Juste de bac, s'en  
Juste pour les car-  
Juste. 30-31.

Juste abbaye de, pres

Juste Henri d'Orléans,  
Juste l'estat on, I. 217Juste Anne-Geneviève  
Juste de Bernières, le MaîtreJuste le charge de visiter  
Juste de sa dépendance,Juste con. avec un M. Sin-  
Juste luit dans son Hôtel,Juste le M. de la Fosse  
Juste. 105. — Sa protectionJuste R. contre ses ennemis,  
Juste. — Bât. l'Hôtel deJuste P. R. des Champs,  
Juste les rétrécies, III. 111.Juste de la. — natidie,  
Juste. — Sa mort est le si-Juste le P. R. des Champs,  
Juste. 110, 111. 111, 121. —Juste le P. R. des Champs,  
Juste. 110, 111. 111, 121. —Juste le P. R. des Champs,  
Juste. 110, 111. 111, 121. —Juste le P. R. des Champs,  
Juste. 110, 111. 111, 121. —Juste le P. R. des Champs,  
Juste. 110, 111. 111, 121. —Juste le P. R. des Champs,  
Juste. 110, 111. 111, 121. —Juste à P. R. des Champs, IV. 226.  
— Tenait suffisant le revenu de

Juste P. R. des Champs, IV. 227.

Juste Lorraine (La). — Les habitants  
Juste nous par M. de Bernières,  
I. 234Juste Lorraine (Le chevalier de). —  
Juste Philippe de Lorraine-Armagnac,  
Juste de S. Jean-des-Vignes, deJuste S. Benoît-sur-Loire, de Trois, etc.,  
I. 236Juste Lot. — Revenu d'Abraham, I. 87.  
Juste Lot du (Vienne). IV. 252.Juste Louis VI, roi de France, II. 121.  
Juste Louis IX. Voy. SAINT-LOUISJuste Louis XI, habite le château de  
Juste Phébus-les-Tours; y la t venirJuste Saint-François-de-Paul; diffé-  
Juste rence entre eux après leur mort,  
IV. 26.Juste Louis XIII. Ordonne de raser  
Juste Pontorson, qui appartenait auJuste comte de Montrommery, I. 14, 15.  
— Envoie Cassion à Rouen pourJuste la répression d'une révolte; inter-  
Juste dit le Parlement de Normandie,  
I. 19. — Lui donne l'ordre de seJuste rendre à la suite de la Cour, I. 20.  
— Reçoit la demande de faire sor-Juste tirer prison l'abbé de Saint-Evran,  
I. 34. — Célébration de sa funé-  
Juste ra à Rouen, I. 54. — I. 121,Juste 122, 129. — Veut changer, au  
Juste Louvre, des balles de mousquetJuste en or fin, à l'aide de la poudre  
Juste d'un nommé Du Bois, I. 196. —Juste Baptise un homme de sa venette  
Juste du sobriquet de comte de Roussay,  
II. 5. — II. 58. — III. 65. 173.Juste Conser. de Rouen de composer  
Juste sa Monnaie de Noblesse pau-  
Juste vre, IV. 21-22. — IV. 74Juste Louis XIV. — I. 129, 179, 199,  
Juste 217, 227. — A force de sessionsJuste donne ordre de faire sortir les  
Juste Solitaires de P. R. des Champs,  
I. 242. — I. 270. — II. 13, 44, 18Juste Son entrée dans Paris, après son  
Juste mariage, II. 51-53. — II. 57, 58. —Juste l'ordre de la Cour des Pen-  
Juste sionnaires de P. R., II. 63. — II. 78,  
Juste 97. 111, 118. — La V. de Saint-Juste Thomas de Cantorbéry lui est dé-  
Juste lée, II. 120. — Préfère des prisesJuste avec saint, II. 121. — II. 183, 184,  
Juste 188, 191. — Regrets donnés à saJuste mère, II. 213. — Prend l'homme aux  
Juste ac. us. tous contre M. de Sac. et du

Juste Fossé, II. 246. — On lui propose l'in-



vestissement de leur maison, II, 247. — II, 249, 254, 266, 267. — Loue l'esprit de M. de Saci dans son interrogatoire, II, 268. — II, 269, 277, 278, 282, 284, 287, 290, 291, 292, 293, 296, 297. — III, 2, 5, 6, 47. — Impose silence aux adversaires de la Paix de l'Eglise, III, 54. — Sa réponse à l'archevêque de Paris en faveur des Religieuses de P. R., III, 55. — Fait bon accueil à Arnould, III, 59. — III, 60, 63. — Divise les deux maisons de P. R., III, 64. — Confirme la Paix de l'Eglise par un arrêt du Conseil, III, 67. — Défend les noms odieux en usage, III, 68. — Prend le parti de poursuivre P. R., pour étouffer le Jansénisme, III, 142. — Défense d'y recevoir des professes : ordre de renvoyer les jeunes pensionnaires, III, 142-143. — III, 153. — Indisposé contre Arnould, III, 154. — Lui défend de tenir des assemblées chez lui, III, 155. — III, 156, 157, 158, 186, 191, 197, 214, 223. — Grands travaux et fortifications à Dunkerque, III, 224-226. — III, 231. — Grands travaux à Valenciennes ; son éloge, III, 237-238. — Change, sur les remontrances de Condé et de Vauban, les ordres donnés par Louvois, pour le rasement des fortifications de la Fère et les fait augmenter, III, 252. — III, 270, 272, 307. — Un Anglais se propose de lui faire part de découvertes, III, 315. — III, 332. — M. de Pomponne rentre en grâce auprès de lui, III, 332-335. — III, 344, 345. Doute de l'accusation de trahison portée contre les chanoines de Beauvais ; ordonne d'envoyer un agent habile pour les surveiller, III, 346-347. — Fait arrêter l'impotent, qui est condamné à mort ; il ne veut pas faire grâce, malgré les prières des chanoines incriminés, III, 349. — Vœux pour que Dieu l'éclaire sur l'innocence d'Arnould, III, 350. — Son portrait au château de Vaux, IV, 3. — Abus fait de son nom pour l'exil de l'abbé Bouchu ; sa surprise d'être remercié pour la cessation de cet exil, IV, 11. — Recommandé aux prières de Madeleine Gautron, procureur de la Fidélité, à Saumur, IV, 39. — IV, 42, 47. —

Fait enfermer la duchesse de La Force au château d'Angers pour cause de religion, IV, 54. — Fait élever ses enfants, IV, 55. — Fait enfermer un gazetier de Hollande au Mont-Saint-Michel, IV, 83. — IV, 122, 123, 134, 166, 167, 197, 198, 204. — Ses motifs pour nommer M. de Noailles, archevêque de Paris, IV, 204. — Repousse les attaques contre ce prélat, IV, 205. — Mot du roi sur le choix des évêques, IV, 207. — Est trompé par l'archevêque Harlay dans l'affaire de l'élection du général de l'Oratoire, IV, 211-212. — IV, 213, 214. — Harlay fait révoquer la grâce accordée par le roi au P. Du Breuil, IV, 215. — On lui montre une lettre de ce dernier, IV, 216. — Tentatives auprès de lui pour un nouveau partage des biens entre les deux monastères de P. R., IV, 224-225. — Eclairé sur la vérité, il repousse la demande de l'abbesse de P. R. de Paris ; vœu pour que le Roi connaisse la vérité sur d'autres points, IV, 227.

**LOUVOIS** (Marquis de). *Voy. LE TELLIER* (François-Michel).

**LOUVOIS** (Abbé de). *Voy. LE TELLIER* (Camille).

**LOUVRE** (Le). — I, 196. — Le Palais du gouverneur des Pays-Bas espagnols, à Bruxelles, lui est comparé, III, 197.

**LUÇAY** (Abbé de), ou plutôt **LUCÉ** (Louis-Henri de Bourbon, de Soissons ?). — Ses motifs pour étudier la médecine, III, 39-40, 41. — Le prince de Condé s'adresse à lui dans la dernière maladie de la duchesse de Longueville, III, 132. — Sollicité par du Fossé, il refuse de se rendre près de la malade ; motifs de sa conduite, III, 133-135. — III, 136. — Visite M<sup>me</sup> du Fossé pendant sa dernière maladie, III, 279. — Guérit du Fossé d'un mal de jambe rebelle à tous les remèdes ; éloge de son raisonnement médical, III, 339-342. — Du Fossé emploie encore ses remèdes pour sa paralysie de langue, IV, 235. — IV, 245.

**LUTHER**, I, 273.





visité par M. Guillebert, II, 110. — Sa mort; M. du Fossé père lui rend les derniers devoirs; est inhumé chez les Capucins de Rouen, II, 111. — Réflexions sur les morts dans cette famille, II, 111-112, 113. — II, 137.

**MAIGNANT DE LA RIVIÈRE** (Jacques), fils aîné des précédents. — Sa mort à P. A. des Champs, II, 102.

**MAIGNANT DE BERNIÈRES** (M<sup>re</sup>). — Se fait religieuse à Port-Royal, sous le nom de sœur Françoise de Sainte-Thérèse de Bernières; joie qu'en ressent son père, I, 234. — II, 102.

**MAIGNANT DE BERNIÈRES** (Charles), sieur de la Vaupalière, capitaine aux gardes françaises. — I, 245, 249. — Est tué à la guerre, II, 109-110. — L'argent de sa charge n'est pas rendu, II, 110.

**MAIGNANT** (Charles-Bienne), sieur de la Vaupalière, Conseiller aux Parlements de Rouen et de Paris, II, 106.

**MAIGNANT** (Philippe), sieur de Hauville, Procureur général au Parlement de Rouen. — Compliment qu'il fait à du Fossé après la mort de son père; services rendus par ce dernier dans ses affaires de famille, II, 237.

**MAIGNANT** (Charles-Louis), sieur de Beaulot, Procureur général au Parlement de Rouen, II, 106.

**MAIGNANT DE BERNIÈRES** (Jacques), chevalier de Morte, II, 112.

**MAIGNANT** (Le Père) de l'Oratoire, curé de Sainte-Croix Saint-Ouen, à Rouen. — Il était de la famille de Bernières; sa liaison très étroite avec le père de l'auteur, I, 39. — Quitte Rouen, à l'insu de ce dernier, pour visiter l'abbé de Saint-Cyran; son éloquence le touche, I, 40. — Il se démet de sa cure pour se réfugier dans la retraite, I, 41. — Du Fossé père court le chercher à Paris, et le réclame à l'abbé de Saint-Cyran, I, 42. — I, 44, 45.

**MAILLY** (La Maison de) — Son intervention dans l'affaire du comte d'Assigny, leur parent, III, 29.

**MAISNE** ou **MAINE**, secrétaire de l'Abbé de Rancé, à La Trappe. —

Il sert d'intermédiaire entre l'abbé et du Fossé, IV, 104. — Objections à la demande d'assister aux Malines, IV, 105.

**MAISON-DIEU** de Vernon. — Une de ses religieuses guérie par la Sainte-Epine, II, 90-91.

**MALHERBE** (François de), le poète. — Citation, II, 243-244. — Quatre vers de lui donnés en leçon par du Fossé à M<sup>re</sup> Déry, IV, 37, 98.

**MALIN** (La Sœur), espèce de Béate, qui conduisant les Filles dévotes de Ham. — Sa réputation fléchit la marquise de Riberpré en faussant grand cas, elle la fait venir; ses ruses sont découvertes; un écrit de Nicole les constate, III, 253-254.

**MALINES** (Belgique). — III, 198, 199. — Ses rues, ses places; description de l'église de Saint-Rombaud, pompe funèbre d'un chanoine; rôle des armoiries, beauté de la tour de cette église; ses cloches; ses deux Béguinages, le grand et le petit; le grand est supérieur à celui de Bruxelles, leur habit, leur chapeau; les Béguines font de la dentelle. Le val de Lys, église des Religieuses de Saint-Norbert; description, les pilastres, le chœur en forme de tribune; sculptures en bois représentant les principales circonstances des Vies de Jésus-Christ et de saint Norbert; tableau de la conversion de ce saint; Collégiale dédiée à la Sainte-Vierge, à saint Blaise et au Bon Larron. Son Parlement. Promenade des remparts, III, 199-202.

**MALLET** (Charles), chanoine de Rouen, réfuté par Arnauld, III, 160.

**MALLEVAUT** (Jean), évêque d'Autun. — Son étonnement en voyant la mine chétive d'Arnauld, II, 14. — Est reçu aux Troux par du Fossé et ses amis, II, 59.

**MALOLINS** (Les). — Leurs armements en course; leur bravoure; leurs prises, IV, 70.

**MALTE** (Ile de), I, 317.

**MANANT** (Jean), curé du Fossé, au Pays de Bray, I, 137.

**MANGUELLEN**, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais,

accompagne l'évêque de Bazas dans son diocèse, I, 127.

MANTON (Saint-Oise), III, 297.

MARAIS. Les jardins potagers à Paris, IV, 73.

MARAUDEURS de l'armée française au Fossé. Leurs pillages, leur brutalité envers le curé, les enrôlent de force un valet de ferme, IV, 55-57. — Autre affaire de maraudeurs du Régiment des Gardes, — Pillage, intervention de du Fossé, menaces de mort, ils sont reconvertis dans la paroisse, IV, 138-141. — Troisième affaire de maraudeurs figurent des soldats du Régiment du Roi, IV, 162-168. — Pillage des maraudeurs, le curé, le curé et du valet, le curé parvient à les empêcher de recommencer le larcin, IV, 162-164. — Le curé se venge mais par eux abandonnés, les traitant eux, au terme de du Fossé est blessé, les talibans rejoignent, il y a mort d'homme, IV, 164-166. — Refus des soldats de se battre, combat, IV, 165. — L'abolition du sabotage, de 1141, IV, 166. — Le blessé est ramené dans les prisons le Neulât, IV, 166. — Informations données au curé, IV, 166-167. — Le curé est parvenu de son tort aux maraudeurs, IV, 168.

MARTEL, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris. — Il prépare la diocèse de Longueville à la mort, III, 132. — Administrateur M<sup>re</sup> de Bagnos, l'évêque de M<sup>re</sup> de Bostog, III, 153.

MARCOUSIN (Saint-Oise), I, 217.

MARGUERITE, religieuse, première abbesse de P. R. des Champs, I, 68.

MARIE (Princesse). Voy. CONNÉTABLE Marie Louise de).

MARI-ANGÉLIQUE DE SAINT-JEAN La Mère. Voy. ANNALD (M<sup>re</sup> Marie-Angélique de Saint-Jean).

MARIE LA CHARRONNIÈRE, repaillasse d'Exeu. — Elle guérit le fils de M<sup>re</sup> de Bostog, IV, 123-126.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

femme de Louis XIV. — Son entrée dans Paris, après son mariage, II, 31-32. — II, 211.

MARLY (Saint-Oise), IV, 128.

MARLY (Maison de). — I, 65. — Il n'est pas le vrai fondetier de l'abbaye de P. R. des Champs, I, 66.

MARMOITIERE, Voy. SAINT-MARTIN (Abbaye de).

MARON DE SIZARRE (Léon), évêque de Bazas. Il fait des traités à P. R. des Champs, sa lettre au curé, I, 126. Il se joint à P. R., lettre pour l'abolition d'un sinistre, I, 127. — Mort peu de temps après son entrée dans son diocèse, regrets qu'il inspire, I, 128.

MARTELL, Jetté de, seigneur de So. — Il vend sa charge de Maître des Comptes, à Rouen, à Auguste Fournier, II, 44.

MATHEU, néron. Mathieu le Maître, l'abbé et les frères de P. R. des Champs, I, 66. — Obtient une abbaye pour ce monastère, I, 66. — Sympat religieuse, I, 67.

MATHON Marie-Thérèse-Auguste, marquis de, seigneur de Torigni, neveu de Roi en Basse-Normandie, IV, 97.

MATHUR (Place), à Paris II, 232. — III, 39.

MAUBISSON (Abbaye de). — I, 68. — Sa réforme par la Mère Angélique Arnould; trente religieuses la suivent à P. R. des Champs, I, 77, 78.

MAUPAS DE TOURN. Henri Cauchon de, évêque d'Evreux. — Il persécute M. Le Mottayer, curé de cette ville, IV, 116-117. — IV, 123.

MAVENCE, III, 296. — IV, 27.

MAZARIN (Le Cardinal). — Il fait arrêter les prisonniers, I, 217. — I, 287. — Se joint à M. Bartol pour surveiller P. R., I, 290. — Accorde à M. Le Maître la permission de retourner à P. R. des Champs, avec un ami, I, 291. — II, 42. — Richesse de l'équipement de ses enfants, et le Louis XIV dans Paris, après son mariage, II, 53.

MÉDECIN (Le) de Chaudrey (Aube). — T. I, Avertissement,

**P. M.** — Augustin Thomas va le consulter pour son frère du Fossé, IV, 237. — Inefficacité de son remède, IV, 237-238. — Est visité par du Fossé lui-même, IV, 242-243. — IV, 231.

**MÉNAGES** (Catherine de), I, 48, 101.

**MELUN**, IV, 2, 3.

**Mémoires de M. de Pontis.** — Du Fossé s'en occupe, II, 2.

**Mémoires de Pierre Thomas du Fossé.** — Ses motifs pour les écrire.

— *Avertissement*, I-VI. — Leur utilité, I, 3 — I, 4, 63, 197, 234, 265. — Veut éviter la Théologie pour s'en tenir aux faits historiques, I, 268. — I, 302. — Se reproche de s'être trop étendu sur l'abbaye de S. Cyran, I, 317. — II, 38. — Motifs pour lesquels il y met de la variété, II, 135. — II, 297. — Le caractère de l'auteur s'y retrouve, III, 4. — III, 23, 63, 110, 145, 177, 182. — La nécessité de la variété est la justification des récits de voyage dans ses Mémoires, III, 264. — III, 280, 323.

— IV, 23, 73, 93, 173, 180, 219, 233, 253. — Un récit incomplet de sa mise à la Bastille, fait par M<sup>me</sup> de Bosroger, à Théméricourt, chez la dame du lieu, est rectifié par un abrégé qu'il écrit avec la plus grande facilité, IV, 253. — Cette circonstance devient l'occasion des Mémoires, d'après le conseil de M<sup>me</sup> de Bosroger à du Fossé, qui avait la même pensée, IV, 254. — Ils sont aussitôt commencés au Fossé; interrompus par la maladie, ils sont repartis au Fossé et continués à Paris, IV, 254-256. — IV, 256, 26. — Une toux violente le force d'en interrompre la rédaction, IV, 263. — L'auteur les reprend et les achève, IV, 263-264.

— Son dessein a été de n'y choquer personne, IV, 265. — Il les a écrits, sans nommer personne, par esprit de charité, et par amour et habitude de conciliation, IV, 265-266. — L'idée de les écrire lui est venue subitement, IV, 266. — Ils forment un tout indivisible, IV, 267. — Son nom est mis en tête des Mémoires pour leur donner plus d'autorité, IV, 267-268. — Il les termine par une prière à

Dieu, et par un vœu pour qu'il éclaire Louis XIV, IV, 269-271.

**MEMPHIS**, III, 246.

**MÉNAGE**, sieur de Belleville. — Son affaire avec les prétendus sorciers du Fossé, IV, 143-144. — Prie le curé du Fossé de faire des prières pour détourner un sort, IV, 143. — A recours à un devin pour découvrir les coupables, IV, 143. — Les met à la question et les frappe pour faire lever le sort, IV, 144. — IV, 148, 148. — Fait arrêter la femme, incertaine de la forme de du Fossé, IV, 149.

**MENONEN** (ou plutôt MARCAIS), dans le département de l'Aisne. — Liens en dépendait autrefois, III, 249.

**MERCI-DIEU** (Abbaye de la), au diocèse de Poitiers II, 32.

**MESME** Jean-Antoine de), comte d'Avaux, ambassadeur en France en Hollande. — Complot des Religieuses contre sa vie; comment il y échappe, III, 306. — Entre avec l'un des conjurés décidé à changer de religion; lui donne des lettres de recommandation; l'aide à repasser en France, III, 307-308.

**MESSEURS.** — Employé pour désigner les Solitaires de P. R., III, 3.

**MÉTAUX.** — Possibilité de les changer en or; essais faits, au Louvre, en présence de Louis XIII et de la Cour, I, 196.

**Méthode latine** (La) de Lancelot, I, 163.

**Méthode grecque** (La, de Lancelot, I, 163.

**MEYNIER** (Le Père), jésuite. — Il écrit un livre contre les Jansénistes. — *Port-Royal d'intelligence avec Genève*, I, 274. — II, 80.

**MILAN**, II, 96.

**MILON-LA-CHAPELLE**, village près de P. R. des Champs. — Le capitaine Sauvegrain en était originaire, I, 226.

**MILONNAIS** (Les), habitants du village de Milon, près de P. R. des Champs, commandés par le capitaine Sauvegrain, pendant la seconde guerre de la Fronde, I, 226.

**MINIMES** (Ordre des), fondé par

Saint-François-de-Paule, IV, 26.  
**MIAUMESNIL** (De), conseiller  
 d'Etat, I, 13.

**MISSIONNAIRES** (Les) de Caen.  
 — Lettre de IV, 100.

**MOINES MENDIANTS** (Les), ap-  
 pelés le grand nombre pour la  
 consécration d'Arnaud, I, 271.  
 — I, 281.

**MOISE**. — II, 283. — IV, 179.  
 200.

**MOÏSE** (Mathieu), Premier pré-  
 sident du Parlement de Paris. —  
 Il demande à Louis XIV l'élargis-  
 sement de l'abbé de Saint-Cyran,  
 I, 34.

**MOLANDIN** (Laurent d'Estavayer  
 de), Colonel des Gardes suisses  
 françaises. — Il reçoit l'ordre de  
 préparer à la capitale une nouvelle  
 pour loger la maison de MM. du  
 Sac et du Fossé, II, 249. — Le  
 motif d'un contre ordre, II, 250.  
 — M. eut cent hommes sous les  
 armes, II, 251. — II, 2 d, 253, 261. —  
 Entourez les remarques de du Fossé  
 sur cette descente de justice,  
 II, 261-263. — Récit de l'Lieute-  
 nant civil d'Arnaud, II, 266. Offres  
 de service au départ; réponse de  
 du Fossé, II, 269.

**MONMOUTH** (Jacques, duc de),  
 fils naturel de Charles II, roi d'An-  
 gleterre. — Est élevé en France,  
 par M. de Bernières, maître des  
 Requêtes, II, 103.

**MONS** (Belgique). — Ses fortifi-  
 cations, les églises de Sainte-  
 Wandru, leur costume, leur  
 manque de monnaie à l'église;  
 leur église, beauté du jubé et  
 des sculptures, III, 91-93.

**MONSIEUR LE PRINCE** — Nom  
 du chef de la Maison de Condé  
*Voy* CONDÉ.

**MONSIEUR LE DUC**, *Voy* BOUR-  
 BON (Louis de), III<sup>e</sup> du nom.

**MONTARGIS** (Loiret). — Du Fossé  
 y consigne un méd. cin, IV, 210.

**MONTAUBAN**, I, 118.

**MONTAUBAN**, commissaire à  
 Paris II, 266.

**MONTBOUY** (Loiret). — Prieuré  
 IV, 4-5. — Grand four banal,  
 IV, 6.

**MONTBRISON** (De), fils aîné de  
 M. de Guénégaud et élève des  
 Ecoles de P. R. — M. Deschamps

(*Voy* ce nom) s'attache à lui,  
 I, 171.

**MONTFORT-L'AMAURY** (Seine-et-  
 Oise). — La forêt, II, 119. — Huse  
 d'un loup sorti de cette forêt,  
 II, 129-130. — Les saugliers abimés  
 par les froids de la ferme du  
 Petit Port-Royal, II, 138.

**MONTFORT** (Simon, comte de).  
 Il fait une donation de bois  
 pour les constructions d'où devait  
 sortir P. R. des Champs, I, 61, 63.

**MONTGOMMERY** (Gabriel) comte  
 de Lorges. — Sa disgrâce sous  
 Louis XIII, son caractère em-  
 porté; il voit raser les fortifica-  
 tions de son château à Pontorson,  
 I, 13, 15, 16. — IV 73.

**MONTGOMMERY** (Comte de) Fran-  
 çois? Mis à la Bastille pour  
 fausse monnaie, son entretien  
 avec Augustin Thomas, II, 281-  
 282.

**MONTROLOZ** (Les de), gardes  
 des sceaux, III, 136.

**MONTROLOZ** De, mari d'une  
 sœur de Claude de Sainte-Martine,  
 confesseur de P. R. des Champs,  
 III, 145.

**MONTMORENCY** (Maison de) —  
 I, 65, 67.

**MONTMORENCY** (Mathieu de). —  
 I, 65, 66.

**MONT-PARNASSE** (Le), à Paris.  
 — Rendez-vous des écoliers et ar-  
 tisans, au début de la Fronde,  
 I, 178.

**MONTROUGE** près Paris, I, 137.

**MONT-SAINT-MICHEL** (Le), III,  
 225. Pèlerinage fameux, IV, 58. —  
 IV, 66, 72, 74, 8. — La famille du  
 Fossé y fait un pèlerinage, IV, 77-  
 88. — Nécessité d'un guide dans  
 les grèves qui séparent le Mont de  
 la terre ferme; il en faisait partie  
 autrefois, IV, 77-78. — Rivière à  
 traverser, sables mouvants diffi-  
 ciles à franchir avec un carrosse,  
 on reprend l'âne sur une petite  
 élévation, IV, 78-79. — La porte  
 de la ville, IV, 79. — Description  
 de la ville, IV, 80. — Description  
 de l'abbaye des Bénédictins, IV,  
 80-81. — L'abbé en est gouver-  
 neur; le Prieur le remplace, ar-  
 tillerie pour défendre la ville et  
 l'abbaye; le corps de l'abbaye  
 admiré par Vauban; l'église; les  
 bâtiments claustraux; la salle de

**Saint-Michel** du des chevaliers; reproduction en relief de tout le Mont Saint-Michel. IV, 86-89. — Les oubliettes renfermaient un Châtelier de Hollande. IV, 83. — **Cables et cabestans**; fontaine sur le haut du rocher; la Merveille; beauté merveilleuse du panorama. IV, 83-84. — Deux histoires tragiques arrivées dans les grèves. IV, 85-87. — Treute-neuf personnes d'Avranches englouties par la mer. IV, 85-86. — Un Religieux de l'Abbaye englouti dans les Rives. IV, 86-87. — IV, 88.

**MORANT** (d'Estreval, trésorier des Finances). — Obtient la concession des fossés de Pontorson. I, 15, 16.

**MORAT** (Seine-et-Marne). — Hameau prodigieuse de la tour du château. IV, 4.

**MORTAGNE** (Orne). — Les habitants opprimés sont protégés par Arnould d'Andray. I, 130.

**MORTALITÉ ET MISÈRE** (Grande) à Paris, en 1694. IV, 137-138.

**MOTCHY** (M<sup>re</sup> de). — Célèbre en Normandie par sa charité; prébende du Fossé à M. Bouchard,

qui s'occupait de vieillards. III, 21.

**MOUTIER** pour la fabrication du papier, sur la Sèvre-Nantaise. — Description. III, 27-28.

**MOUGUETRAISSE** (Hôtel des), au faubourg Saint-Antoine, à Paris. III, 284, 285.

**MOUGUETRAISSE** sur Dec. — III, 282. — Leur conduite à propos d'un duel entre deux de leurs camarades. III, 284. — Leur haine est funeste à un jeune parent de du Fossé. III, 287.

**MOUREAU** de Poul-Saint, près Avranches. — Une herbe qu'ils broutent près de la mer les rend excellents. IV, 86.

**MORTVILLE** (François Bertaut, dame de). — II, 161. — Cousine germaine de la Sœur de la Haye, religieuse à P. R. des Champs. III, 114.

**MORTY** (Château de la), au Bois de Boulogne. II, 43.

**MUSSES** nombreux près de Plessis-lès-Tours, pour des Magnésiens. IV, 26.

**MUSCLES** d'Arcueil. — Bientôt moisis. III, 34.

## N

**NANCY**. III, 224.

**NANTES**. — Description de cette ville. III, 23-24. — III, 25, 37. — Les prêtres d'Angers y reçoivent les ordres, quand leur évêque, Henri Arnould, est devenu aveugle. IV, 44. — IV, 53, 61.

**NAPLES**. — Relation d'une peste qui la ravagea. I, 279-282.

**NAVARRE** (Château de), près d'Evreux. — IV, 126. — Description. IV, 127-128.

**NEERCASSEL** (Mgr de), évêque de Castorie et archevêque d'Utrecht. III, 203.

**NEMOURS** (Seine-et-Marne). IV, 7.

**NEMOURS** (Pierre de), évêque de Paris, accorde une abbaye à P. R. des Champs. I, 66.

**NEUFCHATEL-EN-BRAY** (Seine-Inf.). — Un soldat blessé au Fossé y est mis en prison. IV, 166.

**NEUFCHATEL-EN-BRAY** (Le Procureur du Roi de). II, 330.

**NEUFCHATEL-EN-BRAY** (Le subdélégué de l'Intendant à). — Il informe sur le meurtre d'un soldat du Régiment du Roi, au Fossé; ordre donné d'envoyer les informations en Cour. IV, 166.

**NEUVE-SAINT-ÉTIENNE** (Rue), à Paris. — La famille du Fossé y demeure. III, 320.

**NETZ** (Nicolas de), évêque d'Orléans. — Proteste contre les calomnies dont M. de Saint-Cyrac est l'objet après sa mort. I, 120, 121.

**NEVERS**. IV, 217.

**NICOLE** (Pierre). — Traduit les Provinciales en latin. II, 36. — Demeure avec Arnould, qu'il aide dans ses écrits contre Claude. II, 71. — Son éloge. III, 72. — Du Fossé chargé de leur faire des observations sur leurs ouvrages trop scolastiques. III, 72-74. — Les raisonnements scolastiques de la Perpétuité de la Foi viennent sur-

lout de Nicole, III, 74. — Le voisinage en fait l'un de du Fossé, IV, 207. — Son tabatière à saisir les ressorts achetés à démasquer l'un ou l'autre, IV, 218. — Sa réponse à la lettre du retour sur le même, à savoir, et pour l'un, contre le même, IV, 219. — Sa résignation dans la souffrance; sa mort, IV, 210-211.

**NIEUPORT** Beliquet. Le canal de ce nom, III, 213. — Carte descriptive de la ville, III, 213. — Le passage de la rivière défendu par le fort de Keloque, sa garnison et son gouverneur, III, 217.

**NIL**, Le, III, 217.

**NOAILLES** (Maison de), IV, 264.

**NOAILLES** Louis Antoine de, archevêque de Paris, plus tard cardinal. — IV, 141. — D'abord évêque de Châlons, qu'il quitta pour le fait nommé archevêque de Paris, IV, 204. — Vous êtes pour le desservir auprès du roi son église, IV, 205-206. — IV, 221, 223. — Sa visite à l'Église des Champs, dit la vérité à Louis XIV, IV, 228-229.

**NOIRSSÉ** La. — L'auteur blâme son orgueil et sa fertilité à l'égard des paysans, III, 11.

**NOGENT-LE-ROTRON** (Eure-et-Loire), III, 238.

**NOIRTEL** Charles François Olivier, marquis de, ambassadeur de France à Constantinople. Aide Armand pour obtenir les attestations des chefs de l'Eglise d'Orient, III, 77.

**NOUVILLE** (sur Meuse-Meuse), IV, 267.

**NORMANDIE**, I, 8, 135, 215, 217. — Du Fossé reçoit l'ordre de s'y retirer, II, 214. — III, 3, 13, 215. — IV, 18, 100, 167, 221.

**NORMANDS** La leur repousse le reproche de la mauvaise foi, en rapprochant leur conduite de celle des Français, II, 215-216. — II, 238, 243.

**NOTRE DAME D'AMIENS** (L'église de), III, 175-176. — III, 176, 177.

**NOTRE DAME DES ANGLAIS**, à Saint-Nicolas. — Pèlerinage fameux, IV, 257.

**NOTRE DAME-DE-GRACE**. — Chapelle de la Vierge dans la cathé-

drale de Cambrai; ses richesses, III, 230-240.

**NOTRE-DAME DE HAL**, III, 193-195.

**NOTRE-DAME-DE-LIESSÉ** (Eglise de), dép. de l'Aisne. Pèlerinage fameux, son ornement suspendu, doute sur quelques circonstances mais non sur le fait même du miracle; autres faits à l'appui; sages réserves sur les miracles. Son église administrée par les chanoines de la cathédrale de Laon; le Trésorier supérieur d'une communauté de prêtres; leurs fonctions; le bourg dépendait autrefois de Marchais; les offrandes sont pour les chanoines de Laon; dons faits par des membres de la famille royale. Description de l'Eglise, du maître-autel, du tabernacle, du vitrail, etc. Fontaine où furent transportés les personnages de la légende, chapelain champêtre, III, 216-217.

**NOTRE-DAME DE LORETTE**, III, 212.

**NOTRE-DAME-DES-MARTYRS**. Voy. SAINT-ACHELL (Abbaye de).

**NOTRE DAME DE PARIS** Eglise de. — II, 54, 104. — Son bordon comparé à celui de Saint-Rombaud de Malines, III, 200. — III, 205. — IV, 137.

**NOTRE-DAME DE ROUEN** (Eglise de), I, 54.

**NOTRE-DAME** (Abbaye de), à Valenciennes, occupée par les Bénédictins, III, 237.

**NOÛET** (La Pêche), présente. — Ses sermons cités le livre de la fréquente communion, I, 167.

**NOUVEAUX CONVERTIS** (Maison et Eglise des), rue de Seine, à Paris, III, 395, 409, 411, 412, 418.

**NOUVEAUX CONVERTIS DE BRETAGNE**. — Compot prêt à M. de Brichieu pour les faire révoquer, II, 345.

**NOLVAU-MONDE**, I, 102.

**Nouveau Testament** (Le), traduit sur la Vulgate, ou Le Nouveau Testament de Mons, III, 100. — IV, 213.

**Nouveau Testament** (Les Explications du), par du Fossé, IV, 234-235.

**Nouvelle Défense de la Traduction du Nouveau Testament**, par

Arnauld. — Citation d'un passage, III, 160-164. — IV, 213.

NOYERS, en Bourgogne, II, 93.

NOYERS (François Sublet, seigneur de), secrétaire d'Etat, I, 129.

NOYRET (Du), abbé. — Il sur-

veille Gentien Thomas, père de l'auteur, pendant son séjour en Italie; nommé vice-légat du Pape à Avignon, I, 11. — Confe plus tard à du Fossé père la nomination de nombreux bénéfices de l'abbaye d'Aumais, I, 39.

## O

ODON. Voy. SULLY.

OGEN, précepteur de MM. de Sacy et Arnauld, I, 203.

OLLONE. Voy. AULON.

OLLORE (Evêque d'). Voy. MAL-LEVALT.

ONESIME. — I, 93.

OR POTABLE DE CORNARO. — III, 136. — Détails sur sa composition et sur son efficacité, III, 137-138. — Tentative inutile du chancelier Séguier pour en obtenir le secret de Cornaro, III, 138. — On en donne à la duchesse de Longueville, qui s'en trouve bien, III, 139. — Donné à Catherine Thomas, à l'article de la mort, III, 169.

ORANGE (Guillaume Henri de Nassau, prince d'). — Un Religieux est enseigne dans le régiment du prince d'Orange, III, 305.

ORATOIRE (Maison de l'), à Paris, IV, 212.

ORATOIRE (L') ou ORATORIENS.

— Don de M. Le Pelletier des Touches en leur faveur, I, 115. — I, 175. — II, 187. — Leurs privilèges dans Sainte-Gudule, à Bruxelles, III, 195. — Ils éclairent un jeune Religieux réfugié en Hollande, III, 306. — IV, 211.

ORATOIRE (Pères de l'), à Caen.

— Ils y sont mal logés; bon accueil à la famille du Fossé, I, 101.

ORDRE (L') DE SAINT-MICHEL.

— Les chevaliers en étaient faits au Mont-Saint-Michel, IV, 82.

ORDRES MENDIANTS. — Ils sont pour la condamnation d'Arnauld en Sorbonne, IV, 190.

ORIENT (Marchands d'). III, 208.

ORIGÈNE, docteur de l'Eglise. —

Du Fossé fait son Histoire, II, 225.

— La lecture de ses ouvrages le disciple, aux yeux de du Fossé,

des reproches qu'on lui adresse, II, 126.

ORLEANS. — I, 94, 95, 109, 191, 298, 299, 313. — La famille du Fossé y est rançonnée, II, 222. — II, 233. — III, 23. — IV, 9. — Charmants abords par le Nord-Est. — IV, 10, 11, 12, 14, 27.

ORLEANS La forêt d', II, 222.

ORLEANS (Gaston, duc d', frère de Louis XIII). — Richelieu songe à se servir de la plume de l'abbé de Saint-Cyran, pour faire rompre son mariage secret avec Marguerite de Lorraine, I, 23. — I, 129. — Rappelle M. de Chavigny à Paris, I, 236. — Dons faits à Notre-Dame-de-Liesse, III, 249. — Son séjour à Blois, IV, 10.

ORMESSON (Antoine-François de Paule Lefevre d'), intendant de la généralité de Rouen. — Refuse de connaître d'une affaire de malsuicide au Fossé, donne ordre à son subdélégué de Neufchâtel d'envoyer les informations à la Cour, IV, 166.

ORPHÉE, I, 56.

ORVAL (Abbaye d'), dans le Luxembourg, I, 263. — III, 224.

OSTENDE (Belgique). — L'auteur s'y rend par les canaux; son long siège, écluses et digues défendues par un fort; description de la ville; ses fortifications; digues avancées dans la mer; défiance des Espagnols; comment l'auteur et son frère sont reçus par le Gouverneur; désagréments de leur séjour; récit d'un souper ridicule; l'officier inquisiteur; ses rodomontades; ses questions hâtent le départ de du Fossé et de son frère; les digues près d'Ostende, III, 216-223.

## P

**PAGEOT** (Le sieur), d'Orléans. — Est inventeur d'un spécifique, I, 192.

**PAIX DE L'ÉGLISE** (La). Mesures prises pour y arriver, III, 51-53. — Comment elle est accueillie par l'archevêque de Paris et par diverses personnes, III, 54. — Joie presque générale, III, 55. — Réflexions sur cette Paix, III, 56-58. — III, 60. — Confirmée par un arrêt du Conseil, III, 67. — Le calme renaît dans les esprits, III, 68. — III, 82, 90, 131, 132, 144, 154.

**PALAIS DE JUSTICE DE PARIS** — I, 187. — III, 191, 215, 297.

**PALAIS DE JUSTICE DE RENNES**. — Description, IV, 62.

**PALAIS DE JUSTICE DE ROLEN**, III, 207.

**PALATIN** (Le Prince) sort de prison, I, 31.

**PALLAVICIN** (Pallavicino Storza), cardinal, I, 169.

**PALLU** Victor, médecin. Sa retraite à P. R., I, 123-125. — Danger couru à la bataille de La Marfise, converti par le titre de la *Fraternité universelle*, il devient le médecin des pauvres, I, 124.

**PAMIENS** (Aréopage). III, 19. — IV, 136.

**PANTHOT**, domestique de P. R., I, 182. Détails sur sa vie et sa personne, I, 184-185. — Avant été au service de la famille d'Asson, I, 184. — Son portrait, son caractère, I, 184, 185. — Amalgame insupportable, I, 18. — Suit à Paris M. de Saint-Ges d'Asson; entre comme garde à P. R. des champs, I, 186. — Aventure qui lui arrive pendant la Fronde, I, 186. — Est tiré du p. r. par M. de Bernières, I, 187. — Passé au service de Charles II, roi d'Angleterre; revient en France et est bien accueilli par la famille du Fossé; meurt à l'hôpital de Beaure, I, 188. — Résumé de son histoire et pourvoyons détails, renvoyés à France, après la mort de Charles II, est protégé par du Fossé, et songe à son salut, III, 313. — Des Anglais lui font connaître des remèdes, il

les indique à du Fossé, moyen de guérir les maladies secrètes, sa connaissance avec un colonel anglais, III, 314. — Sa joie de le retrouver à Paris dans l'église des Nouveaux-Convertis; il lui sert d'interprète auprès de la famille du Fossé, III, 316.

**PARIS**. — I, 5, 28, 42, 49, 55, 58, 59, 62, 63, 82, 87, 88, 90, 99, 143, 150, 151, 171, 179, 180, 186, 187, 189, 195, 211, 217, 233, 236, 243, 265, 284. — Ses curies poursuivent la condamnation de la morale relâchée des casuistes, I, 288. — I, 291, 294, 313, 320. — II, 44, 45. — Entrée de Louis XIV, après son mariage, II, 51-53. — II, 69, 88, 92, 93, 96, 106, 122, 183, 201, 223. — Travaillé par l'esprit de chicane et de déflamme, il a tort d'en accuser exclusivement les Normands, II, 234. — Curés de Paris, II, 216. — II, 238, 239. — Badaud de Paris, II, 241. — II, 251, 257. — Ecrit produit par l'arrestation de MM. de Saci et du Fossé, II, 278. — II, 284, 289, 291, 292, 294. — III, 4, 5, 10, 23, 40, 85, 86, 90, 91. — La retraite y est plus facile qu'ailleurs, III, 105. — III, 136, 107, 108, 118, 121, 132. — Le peu de sécurité de ses rues pendant la nuit, III, 133, 136. — III, 153, 156, 169, 182, 187, 191. — Bruxelles lui est comparé pour le nombre des carrosses, III, 196. — III, 197, 201, 215, 234, 247, 257, 260, 264, 267, 266, 273, 275, 276, 277, 279, 286, 297, 298. — Dangers qu'il offre pour les étudiants, III, 299.

III, 300, 301, 302, 303, 308, 313. — Les maladies aérées y sont très communes, III, 314. — III, 317. — IV, 4. — Paris n'a pas tout l'esprit de la France; la Province en a sa part, IV, 10. — IV, 12, 15. — Fait cas des melons de Langeais, IV, 27. — On fait meilleure chère dans les Provinces et à plus bas prix qu'à Paris, où l'on se ruine promptement, IV, 13. — Ruines des Provinces de Rennes que Paris ne surpassait pas, IV, 61. — IV, 66, 73, 99, 101, 122, 141, 143, 153, 156, 157, 180. — Etouffé des attaques dont Santeuil est l'objet à l'occa-



sion de ses vers latins sur la mort d'Arnauld, IV, 181. — IV, 182, 183, 203, 204, 204, 212, 230, 237, 239, 247.

**PARLEMENT DE BRETAGNE ou DE RENNES.** — I, 147. — Les charges bretonnes et les charges angevines, IV, 61-62. — Grandes dépenses de ses officiers, surtout pour les cérémonies funèbres, IV, 63.

**PARLEMENT DE NORMANDIE ou DE ROUEN.** — Son interdiction par Louis XIII, I, 19. — Il reçoit l'ordre de se rendre à la suite de la Cour; il est remplacé par des Conseillers et des Maîtres de Requêtes, I, 20. — I, 147. — II, 106, 236. — III, 207.

**PARLEMENT DE PARIS.** — I, 81, 93, 272. — II, 106, 237. — IV, 190, 233.

**PASCAL (Etienne).** — Nommé intendant de justice, de police et de finances, à Rouen, I, 283.

**PASCAL (Blaise).** — Éloge de son esprit et de sa science, I, 283-284. — Donne la pensée des *Provinciales*; fait la première lettre, I, 284. — Le succès et l'insistance de la Sorbonne et des Moines le portent à s'occuper de la morale des casuistes, I, 285. — De là les lettres suivantes; leur mérite; exactitude des citations, I, 286. — Anecdote sur ce sujet, I, 287. — *Les Provinciales*, II, 36. — Sa nièce, Marguerite Périot, est guérie d'une tumeur lacrymale par l'attouchement de la Sainte-Epine, II, 83-89. — Son éloge, II, 143. — Sa perfection littéraire est due au soin qu'il avait de soumettre ses travaux à la révision de ses amis, II, 144. — Consulté entre autres M<sup>re</sup> de Singlin sur ses écrits, II, 150.

**PASSANT (Sœur Catherine de Sainte-Flavie),** maîtresse des enfants à P. R. de Paris. — Elle fut toucher la Sainte-Epine à Marguerite Périot; guérison immédiate, II, 85. — Ses intrigues, III, 46, 47, 61. — Obtient la séparation des deux maisons, avec une abbesse pour P. R. de Paris, III, 64. — N'est pas nommée abbesse, III, 65.

**PASTEUR,** nom donné au Curé, dans les Flandres, III, 193.

**PATRIARCHES D'ORIENT,** III, 77.

**PAVILLON (Nicolas),** évêque d'Islet. — Ses scrupules au sujet du Formulaire, III, 49. — Des commissaires sont nommés contre lui, III, 50. — Une transaction intervient, III, 52. — N'oublie pas les Bénédictines de P. R., III, 3. — La lecture des *Lettres apologétiques* d'Arnauld le porte à examiner la cause de sa condamnation en Sorbonne et à en reconnaître l'injustice, IV, 197. — IV, 198, 199.

**PAYSANS (Les).** — Objet de dédain pour la Noblesse, l'auteur prend d'abord leur parti; puis tard il change de conduite et de langage, III, 11.

**PAYS-BAS ESPAGNOLS (Les).** — III, 188. — Palais de leurs gouverneurs à Bruxelles, III, 196-197. — Les armoiries dans les pompes funèbres et sur la maison du mort, III, 240. — III, 213, 229, 230.

**PAYS DE BRAY (Le),** département de la Seine-Inférieure. — Chemins impraticables à cause des terres fortes, I, 136. — Comment on y faisait les baux de fermes; bonne foi de ses paysans, II, 213. — Les affaires s'y terminent par accommodement, II, 231. — Éloge de ses paysans, III, 11. — Bons dans la prospérité, exaspérés par la lourdeur des tailles, III, 12. — Trous et chemins rompus, III, 278. — Leur mauvais état forçait de faire appel à l'hospitalité du curé du Fossé, IV, 95. — Le beurre et le laitage en sont le principal revenu, IV, 142.

**PAYS DE CAUX (Le),** département de la Seine-Inférieure. — I, 16, 138, 140.

**PÈLERINAGES AUX LIEUX DE DÉVOTION.** — Dans quelles conditions ils sont utiles, IV, 64.

**PÈRES (Les) de l'Eglise,** ou Saints Pères. — I, 200, 274, 275, 291. — II, 82, 83, 158. — III, 88, 92. — IV, 186.

**PÈRES (Les) de l'Eglise grecque.** — IV, 235.

**PÉRONNEAU (Sœur Marie de Sainte Dorothee),** à P. R. de Paris. — Ses intrigues, III, 47, 63. — Obtient la séparation des deux maisons, avec une abbesse pour P. R. de Paris, III, 64. — Est nommée abbesse; ses remords, III, 65. — Ap-

la Mère Angélique; Obesse, III, 65-66. —

Marion de Beau-  
releveque de Paris. —

la logeuse de P. R.  
le signataire du Formulaire. — Mesures pour y

117. Reçu, avec  
une, un acte authentique  
quintefours sentents,

— II, 171. — Nouvelle  
de lui, pendant sa ma-  
leur recède des en-  
leur interdit, sage

ents, II, 174. — Scène  
175, 176. — Filles ac-  
II, 176. — II, 177.

menagante à P. R., do  
179. — Scène avec  
refus de lui donner

es filles; annonce aux  
qu'il va la re sortir  
l'entre elles, protesta-  
ne l'ent pas crainte,

l'ent enlever douze reli-  
181. — Introduit six  
de la Visitation pour

2. R., protestation des  
régulière exhortation de  
II, 182. — Instances

miner une sœur de du  
signer le Formulaire,  
56; va à du succès,

190-191, 192. — Re-  
de la sœur de du  
casion du sa retracta-

196. — Lait de cocture  
ans, II, 197. — II, 201.

Instances de ses mi-  
neur, III, 46. — Nou-  
me, par le les Reli-

généralistes du monas-  
à la des champs,  
y reçu les Mères et

reléguées ailleurs, III,  
ment II, 196, et la sou-

Paris de l'Eglise, III, 54.  
par Louis XIV, qui au

leur des Religieuses de  
cette leur signa une telle

vaient offerte, III, 55.  
—

— (Mort), conseiller en  
études d Clermont —

— l'fin, et l'les as,  
et construit, par les

guérison de sa fille,  
—

due à l'avouchement de la Sainte-  
Eglise, et à l'usage, II, 88.

Petit Madame, fr. de Pascal, femme de l'abbé de l'Est

amé de la fin de l'œuvre II 83.  
Petit Marguerite, fr. de s

précédents, pers onnaire de Port-  
Royal de Paris. — Il est de sa

garison d'une l'œuvre de la Sainte-  
Eglise, II 83-84. — II, 91, 91.

Perpetue de la Roy (La),  
ouvrage d'Arnould et de N. de.

Seu de la conversion de Tu-  
rerie, id. — Critique présentée

tées par du Fossé demandant aux  
auteurs d'ajouter la conclusion et

de la l'abbé de la conversion,  
II, 72-73. — L'œuvre de l'abbé de

III, 73-74. — Succès de l'œuvre  
village, III, 75. — Comment on y

joignait les témoignages des Eglises  
d'Orient, III, 77.

Perray (Le), village de Seine-et-  
Oise. — La perte d'un procès

cuse de brulure entre le curé et  
Port-Royal des Champs, II, 121.

— Réorganisation, II 122. — In-  
cendie des trois l'abbés qui l'en-  
touraient, II, 138-140.

PESTE DE NAPLES AU XVIII<sup>e</sup> SIE-  
CLE. — Relation, I, 270-282.

PETAU (Le Père), jésuite, I, 260,  
269.

PETIT, ecclésiastique, secrétaire  
de l'archevêque de Paris. —

Réponse de la sœur Lustoque à  
l'une de ses remarques, II, 183.

PETITES ECOLES DE PORT-  
ROYAL. Voy. PORT-ROYAL (Petites Ecoles).

PETIT PALLU (Le), maison de  
l'abbaye de P. R. des Champs,

I, 121.  
PETIT PORT-ROYAL (Le), ferme

de l'abbaye de P. R. des Champs,  
dans la commune de Perray. —

Du Fossé va habiter, sortant de  
cette demeure, II 119. — Mortalité

des bestiaux de cette ferme attri-  
buée aux sorciers, II, 123. — On

a recours aux prières de l'Eglise,  
II, 124. — La suzeraineté de cette

ferme est confiée à toute, et y  
est tenu de la race des loups,

II, 129-131. — Pillage des blés de  
la ferme par les pauvres, II,

136-138. — II, 143. — Du Fossé le

quitte pour aller à Paris, II, 142.  
— II, 149.

PHARMACIENS (Les). — II, 26. — IV, 228.

PHILIPPE - AUGUSTE, roi de France. — Égaré dans une chasse, fait le vœu de transformer la chapelle Saint-Laurent en église, I, 64, 65.

PHILIPPE II, roi d'Espagne. — II, 78, 79.

PHILIPPE, cité dans les *Propphéties de Daniel*, III, 248.

PHILISTINS (Les), III, 70.

PICARD, commissaire à Paris. — Comment il signifie à MM. de Saci et du Fossé l'ordre d'aller à la Bastille, II, 277-278. — Apporte l'ordre d'élargissement, II, 293, 294. — III, 3. — Fait avertir du Fossé des mauvaises dispositions de Daubray, III, 4.

PICARDIE, II, 11, 25.

PISSEUR DE BURLIN. — Son efficacité dans les maladies, III, 17, 19, 20, 21, 186.

PILON (Germain). — Ses belles sculptures au Mans, III, 36-37.

PIMOT (Le Père), jésuite. — Son *Apologie pour les Casuistes* fait condamner leur doctrine par le Pape et par la Sorbonne, I, 328.

PITRÉ (Hôpital de la), à Paris. — M. Singlin en est le directeur, I, 59.

PLACE-ROYALE (La), à Paris. — II, 266.

PLESSIS-LÈS-TOURS, près Riche (Indre-et-Loire). — Château de Louis XI visité par la famille du Fossé — Etat du château; couvent de Minimes; la cellule de François de Paule; nombreux mûriers pour les vers à soie, IV, 26-27.

PLESSIS-PRASLIN (Maréchal du), César de Choiseul, III, 105.

PLESSIS-PRASLIN (Gilbert du) de Choiseul, évêque de Comminges, puis de Tournai, III, 190.

PLUVIERS, aujourd'hui PITHUIERS (Loiret). — Les chardons, armes de la ville, font qu'on n'ose y parler d'ânes; plaisante aventure à ce sujet, IV, 9. — Son école; curieuse méthode d'enseignement, IV, 9-10.

POISSY (Abbaye de) Seine-et-Oise), I, 13.

POITIERS, IV, 35.

PORTOU. — I, 166, 184. — Voyage de l'auteur, III, 22-38. — Chemins étroits, III, 74. — Nombreux serpents, III, 26-27.

POMPONNE ou POMPONE (Tert et paroisse de) (Seine-et-Marne), II, 180. — III, 3, 4, 162, 257, 258. — Le curé administre M. de Saci, III, 261. — III, 263. — Son corps déposé momentanément dans l'église, III, 264.

POMPONNE ou POMPONE, Simon-Arnauld, marquis de, fils d'Arnauld d'Andilly. — I, 129. — Éloigné de la cour, il reçoit l'ordre d'aller à Verdun; rentre en grâce, est ambassadeur en Suède et administre l'Etat; réflexions sur ce sujet, II, 60. — Jette les yeux sur du Fossé pour l'accompagner en Suède; son refus pour ne pas rentrer dans le monde, II, 78. — Présente Arnauld à Louis XIV, III, 59. — Porte à M. de Saci la nouvelle de son élargissement de la Bastille, III, 61-62. — III, 63, 264. — Chagrin de sa sœur la Mère Angélique de Saint-Jean, lors de son élévation, sa joie lors de sa chute, III, 270. — Est réhabilité dans la faveur du roi, III, 332-335. — Intrigues de ses ennemis; prédictions de l'archevêque de Gondrin; sa disgrâce n'est pas complète, III, 332-333. — Surprise générale; de nouveau le roi songe à en faire un ministre, après la mort de Louvois; témoignages en sa faveur; éloge de la justice du roi, III, 334-335. — IV, 54. — S'intéresse à M. de Saint-Thomas, lieutenant-général à Vire, IV, 121-122. — IV, 163, 166. — Visité par du Fossé, à propos d'une affaire de maraudage au Fossé, IV, 167.

POMPONNE (Catherine Ladvozat, marquise de), femme du précédent. — Prend possession de la maison de MM. de Saci et du Fossé, après leur arrestation; fait transporter leurs meubles dans son hôtel, II, 282. — Visite de du Fossé, au sortir de la Bastille, III, 3. — IV, 122, 167.

PONTCHATEAU (Sébastien-Joseph du Cambout, abbe de), dernier fils de Charles du Cambout, marquis de Coislin. — Habite rue des

guerre de la Fronde, I, 218. — Dispositions militaires pour les protéger, I, 219, 220. — Le pavé de l'église de Port-Royal des Champs est relevé, le dortoir agrandi, I, 229-230. — M. de Bagnois contribue le plus à l'accroissement des bâtiments, I, 233. — I, 246, 264. — La subside, II, 6. — Le quartier Saint-Antoine, II, 8. — Jardins, II, 14. — II, 35, 43. — Le Grand Etang, II, 134. — III, 111, 116.

Hôtel de Longueville, III, 131. — II, 142. — M. de Sacy désire y être enterré; on y transporte son corps; ses funérailles, III, 264-266. — Désir de M<sup>me</sup> du Fossé d'être enterrée dans l'église, III, 262. — Elle y est transportée et reçoit comme une amie, III, 264-266. — III, 324. — M. de Pontchâteau y est enterré dans la chapelle de la Vierge, III, 331. — L'abbé de Lalanne, architecte de l'Hôtel de Longueville, IV, 8. — IV, 92, 112. — Repoit le cœur d'Arnauld, IV, 182. — Eglise, IV, 229.

PORT-ROYAL DE PARIS (Abbaye de). — Bâtiments. — I, 42, 62. — Sa fondation par la Mère Marie-Angélique Arnauld, I, 78, 79. — La construction des bâtiments en est onéreuse, I, 154. — I, 187. — M. Charles de Bernières contribue à leur agrandissement, I, 233. — II, 69, 69, 84, 92, 93.

PORT-ROYAL DES CHAMPS ou de PARIS, désignant les Religieuses ou les Solitaires, I, 17, 27, 49, 69, 77, 81, 93, 95, 113, 117, 123, 126, 134, 161, 163, 167, 168, 169, 172, 186, 187, 201, 204, 208, 216, 219, 233, 238, 239, 241, 250, 252, 264, 267, 289, 293, 306, 310. — II, 11, 12, 36, 41, 61, 63, 69, 69, 93, 96, 98, 99. — Douleur des Religieuses à la mort de la Mère Angélique, II, 100. — II, 102, 104, 113, 114, 115, 118, 119, 136. — Récit des luttes soutenues pour la signature du Formulaire, II, 154-186. — La doctrine de l'Eglise gallicane empêche les Religieuses de signer le Formulaire, II, 157. — La crainte du parjure les en détourne aussi, II, 158. — Le monastère était maintenu étranger aux disputes théologiques, II, 159. — Sa théologie sur la grâce, II, 160. — Les calomnies, les persécutions contre MM. Singlin, Arnauld, Saint-Cyran portent les Religieuses à ne pas signer le Formulaire, II, 161; motifs secrets des rigueurs publiques de leurs adversaires, II, 184. — II, 194, 201. — III, 46. — Comment elles sont comprises dans l'accommodement préliminaire de la paix de l'Eglise, III, 53. — Démarches en leur faveur, III, 54. — Le roi en

parle à l'archevêque de Paris; la signature telle qu'elles l'offraient est acceptée, III, 55. — Ajaccio des Religieuses, III, 56-8. — III, 59, 63. — Séparation des deux maisons des champs et de Paris en deux communautés distinctes; inégalité dans le partage des biens, eu égard au nombre des Religieuses des deux maisons, III, 64. — III, 65, 81-83, 130. — La protection de la duchesse de Longueville soutient Port-Royal contre ses ennemis III, 130-131. — Nouvelle persécution, à la mort de la duchesse de Longueville, III, 147-147. — Leur justification, III, 147-148. — III, 225. — IV, 198. — Leur justification devant faire partie des *Mémoires* de l'auteur.

PORT-ROYAL DES CHAMPS (Abbaye de). — Religieuses. — Le Pape les désigne pour commencer l'Institut du Saint-Sacrement, I, 77. — I, 42. — Sa réforme par la Mère Angélique Arnauld, I, 63-77. — Elle établit ses religieuses à Paris, I, 78. — Leur chapelain Choiseul, I, 94. — Attaques dont elles sont l'objet, I, 113. — M. de La Petitière fait des souliers pour elles, I, 126. — I, 145. — Deux secours de l'auteur y entrent, I, 147-152. — Madeleine du Fossé visita l'abbaye, I, 152. — Anne du Fossé, comme elle, s'y fait religieuse, I, 153. — Désintéressement de cette maison qui consulte la vocation avant tout, I, 164, 155. — I, 156. — Elles accordent à des Ursulines pauvres du diocèse de Bazas une donation qui avait été faite à l'abbaye de P. R., I, 159. — I, 165, 168. — Elles prennent un nommé Pantiot pour garde, I, 186. — Leur rétablissement aux champs, I, 199. — L'élection d'une abbesse unique pour les deux maisons est autorisée, I, 199. — I, 204, 211. — Sont emmenées à Paris par M. de Bernières, au début de la seconde guerre de la Fronde, I, 217. — Aumônes et bonnes œuvres, I, 229. — L'Abbaye se peuple de plus en plus, I, 230. — M. de Bernières vient en aide aux religieuses les plus pauvres, I, 234. — On y afflue, après la Fronde, I, 240. — On y reçoit de

Pologne une agathe employée à un Reliquaire, II, 11. — Nouvelle, II, 41-43. — Orfèvre des Pensionnaires; on est aisé, II, 63. — Il nomme supérieur à M. Daughin, II, 64. — Tous sont choisis également. — Visite du baron de Stul du Procureur du — Défense des Religieuses. — La lettre de la Mère Anne d'Autriche, II, 83-84, 94. — Les aux novices et aux II, 98. — II, 102. — La charité de cette agathe pour toujours de ceux qui l'ont connue. — La perte d'un procès dixmes brochant le terray avec les Religieuses, II, 121. — Réconciliation du Fossé et M. de Saint-Étienne, II, 136. — Les ententes envers elles, Comment elles furent l'archevêque de l'Érection d'une tourière, Les étrangers, et II, 185-186. — Leurs rapports avec moi vont son arrestation, II, 187. — Les Religieuses refusant le serment, y II, 47. — La comédie d'un exempt des corps, religion Religieuses religieuses II, 48. — Devient une institution du II, 49. — III, 108, 114, 129. — La persécution, dit fait que l'abbaye de Champ-Élysée, II, 141-143. — Reduction des religieuses par la réception des Professes, — Renvoi des jeunes filles, III, 143. — Service, M. de Sainte-Marie II, 144. — Arriva l'agathe sur principes soutien, Elles recouvrent M. II, 145. — Elles sont dévotieuses, 259. — Leur consuetude de M. de Saint-Étienne, II, 154. — Les derniers devoirs

lui sont rendus, III, 265-266. — III, 267-267. Une Religieuse croit voir M. de Saci en songe, entre-ten avec lui; elle en fait part à la Mère Angélique de Saint-Jean, III, 271. — Regret de cette dernière de mourir avant le rétablissement de Port-Royal, III, 272. — Elles reçoivent le corps de M<sup>re</sup> du Fossé comme celui d'une amie; confiance inspirée par leurs dernières prières dans les Religieuses, III, 285. — M. de Pontchartrain désire être entermé dans leur Église, III, 299 — III, 331. — Elles sont heureuses du dépôt de son corps, III, 332. — IV, 38. — Estime de M<sup>re</sup> de Vertus pour elles, IV, 149. — IV, 141. — Regrets données à la sœur de l'auteur, Sainte-Macchabée, IV, 220. — Tentatives de Port-Royal de Paris pour dépendre Port-Royal les Clamps, IV, 220. — Historique de cette nouvelle affaire, IV, 221-231. — On veut reconstruire le partage les biens, IV, 221. — Menacé d'être supprimé au profit de Port-Royal de Paris, IV, 223. — Sourdes menées contre lui, auprès de Louis XIV pour un nouveau partage les biens, IV, 224-225. — Requête des Religieuses au Conseil concernant des commissions, la visite leur est favorable, IV, 226. — Autre visite des Religieuses, IV, 228. — Visite de l'archevêque de Nogent, qui fait connaître la vérité à Louis XIV, IV, 228-229. — Visite de ses sœurs exhortatoires, pendant la fête de Jean, et enchantés de ce qu'ils voient, IV, 229-231. — Résultats des motifs de l'auteur pour rendre justice à cette maison, IV, 232-243. — Port-Royal des Champs, Les jeunes filles pensionnaires d'elles, 201-202. — Lettre de l'auteur à leur mère, après sa réconciliation, I, 276-278. — Charles Perraudin, l'une des pensionnaires, est transférée au Monastère des Clamps; celle de Paris qui est parvenue par la même voie, II, 169. — III, 116. — Renvoi des sœurs, l'autre, III, 143. — Elle s'est rendue de M<sup>re</sup> de Boissier se trouvant, III, 160. — III, 154. — IV, 47. — La comtesse

de Grammont fut une des élèves, IV, 234.

**PORT-ROYAL DES CHAMPS** (Abbaye de). — Solitaires. — Supérieurs. — Confesseurs. — Les Solitaires remplacent les Religieuses dans l'abbaye, I, 79-80. — Noms de ceux que du Fossé y trouve, I, 81, 84, 87, 88. — Leur défense, I, 85. — Témoignage en leur faveur, I, 86. — Leur tristesse profonde à la mort de M. de Saint-Cyran, I, 119. — Leur nombre s'accroît, I, 121. — M. de La Rivière, I, 121-123. — M. Pallu, I, 123-125. — Retraite de Litold Maroni, évêque de Bazas, I, 126-128. — M. Arnauld d'Andilly, I, 128-133. — Quelques Solitaires font valoir le bien de l'abbaye, I, 168. — I, 201. — Leur défense, I, 211, 221. — I, 215. — Quittent les Granges pour le château de Vaumuriel, pendant la seconde guerre de la Fronde, I, 218. — Nombreux officiers qui s'y trouvaient, I, 219. — Aventure de l'un d'eux, I, 220-222. — Seconde aventure, I, 222-224. — I, 237. — Ils quittent Vaumuriel après la guerre; comment ils y vivaient, I, 238. — Ils retournent aux Granges, I, 240. — Sont présentés par leurs ennemis comme un foyer de cabales, I, 241. — Le roi donne l'ordre de les faire sortir, I, 242. — Peine que leur cause la condamnation de l'*Augustinus* de Jansénius, I, 243. — Refus d'affirmer par serment que les cinq propositions condamnées s'y trouvent, I, 244. — Les Solitaires sont chassés de Port-Royal des Champs; quelques-uns vont à Paris, I, 245. — L'abbé de Pontchâteau s'y retire, I, 263. — I, 266. — Afflictions des Solitaires après la condamnation d'Arnauld, I, 279. — M. Le Maître, expulsé, rentre à Port-Royal avec l'auteur, I, 289-291. — I, 293, 306, 310, 311, 312, 320. — II, 13, 34. — Les Solitaires sont expulsés de nouveau de Port-Royal, II, 41-42. — II, 55, 56, 65. — Expulsion du supérieur et des confesseurs, II, 63. — II, 81, 118. — Les directeurs et confesseurs n'entretenaient pas les Religieuses des disputes théologiques, II, 158-159. — II, 260. — Nouvelle persécution leur expul-

sion par l'archevêque Marlay de Champvallon, III, 143-147. — Leur justification, III, 147-148. — III, 202.

**PORT-ROYAL** (Petites Ecoles de), I, 17, 52, 55, 58, 60. — Apologie de leur enseignement religieux, I, 19.

— Les Elèves sont tenus en dehors des querelles religieuses ou théologiques, I, 160. — Se ressentent des querelles à l'occasion du livre *De la fréquente communion*, I, 113.

— Ils sont dispersés, I, 114. — Ils retournent à P. R. des Champs, I, 115. — I, 136, 162. — Lancelot y enseigne, I, 163. — On songe à les transférer à Paris, I, 164.

— Translation au faubourg Saint-Jacques, cul de sac de Saint-Dominique; détails sur la maison, sur les maîtres, sur les études, I, 165-168.

— Union des Elèves entr'eux, I, 168, 169. — Défilés d'émulation; exercices de mémoire; lutte et improvisations en vers latins, I, 170. — **Port-Royal** des bastions élevée dans le jardin des Petites-Ecoles de Paris, I, 172.

— Attaque et défense de ce fort; sa démolition, I, 172, 173. — La fête des Rois célébrée dans les Petites-Ecoles; le roi de la fête en butte à des cabales, I, 173, 174. — Les élèves, menés tous les dimanches aux vêpres de Port-Royal de Paris, y entendent les sermons de M. Singlin, I, 174.

— Les luttes entre artisans et écoliers leur font courir des dangers, I, 178. — Ils sont témoins des débuts de la Fronde, I, 179. — Leur confesseur était un prêtre de Saint-Médard, le sieur d'Alençon, I, 183. — Ont Maître Jacques pour cuisinier, I, 188.

— Son savoir-faire empêche les élèves de souffrir de la disette, pendant la première guerre de la Fronde, I, 196. — Dispersion des Elèves de la maison du cul-de-sac Saint-Dominique; quelques-uns vont à Magny-Lessart, agréments de la discipline et du régime, I, 198.

— Les Ecoles des Granges se peuplent après la Fronde; excellence des maîtres, des études et de l'éducation; il en sort des hommes remarquables, I, 240. — Renvoi des pensionnaires par ordre de la Cour, I, 241. — Trois élèves de Port-Royal meurent, la même au-

née, à l'armée, I, 247. — H, 37. —  
Régrets d'après la destruction  
des lettres de la même genre, II, 41.  
Port Royal des Enfants ou  
A la fin des d. I, 95, 99, 102,  
106, 107, 108, 109, 112, 113, 118, 209.

Diverses attaques contre Port-  
Royal, I, 247. — I, 26. — 290. — Re-  
nouveau de leur intrigue.  
II, 61-65. — Leurs efforts contre la  
miracle de la Sainte-Epiphanie, II, 89.  
— II, 90. — Ils surprennent la  
religion de la Cour, II, 92. — Ils  
font renvoyer les pénitenciers,  
supérieurs et confesseurs, et de ce  
fait de leur notoriété pour les  
II, 98. — Ils persécutent les tra-  
ducteurs et les confesseurs religieux  
par eux comme d'infidélité, résis-  
tance des lettres, II, 151. —  
Ils ont le droit de fait et de droit,  
dans la signature de Formulaire,  
troupe de leurs espions, II, 156.  
— Ils ont écrit une lettre au  
Pape Alexandre VII. confirmant  
la constitution d'Innocent X, II,  
157. — Ils ont écrit et contre  
les confesseurs de Port-Royal  
devant sur les Religieuses des  
disputes théologiques, II, 158-159.  
— Ils ont écrit au Académie de Cen-  
sor l'Etat pour empêcher la si-  
gnature de Formulaire, II, 161. —  
Ils ont écrit la lettre de Pé-  
reux à l'égard des Religieuses  
une nouvelle signature, II, 167. —  
II, 168. — Motifs secrets de leurs  
iniquités contre Port Royal, II, 181-  
182. — II, 17. 26. — La protesta-  
tion de la duchesse de Longueville  
et du prince de Condé leur fit  
obstacle III, 131-132. — La persé-  
cution recommença la mort de  
III, 141-142.

Port Royal de Paris (Abbaye  
de) — Religieuses — La Mère Marie  
Angélique Armande sœur aînée  
des Religieuses de Port-Royal  
des Champs à Paris I, 76, 74. —  
Leur grand nombre les fait re-  
venir à l'aison de Port-Royal des  
Champs I, 164. — I, 174, 201, 215.  
— On y alla après la fronde,  
I, 219. — II, 11-16, 41. — Nouvelle  
persécution, contre plusieurs  
extérieurs, II, 68-69. — Seconda-  
visite à l'intérieur; fait mourir  
plusieurs portés, II, 69-70. — Dé-  
fense des Religieuses dans la lettre

de la Mère Angélique à Anne  
d'Autriche, II, 72-82. — II, 81. —  
Reçoit la Sainte-Epiphanie et la  
dore, II, 84. — Leur silence sur  
la grossesse de Marguerite Périer  
par le touchement de la Sainte-  
Epiphanie, II, 85. — Leur dispersion  
est d'office; la mère est leu,  
parce qu'elle en avait besoin,  
II, 89. — II, 91. — Guérison mira-  
culeuse d'un jeune Bailli, pen-  
sionnaire, II, 94. — II, 96, 97. —  
M. de Belou, est un confesseur,  
II, 149. — Leur agitation en re-  
cevant son fils dans leur maison,  
II, 152-153. — Les outrages prodigés  
à Port Royal par les Portes  
qu'ils ont écrits, II, 159. — Ils ont  
écrit par les lettres en mis,  
II, 161. — Ils devaient de leurs  
confesseurs, les supérieurs et les  
directeurs, II, 162. — Signent le  
premier mandement des vicaires-  
généraux, avec explication, II, 163.  
Leur éloignement pour signer le  
second mandement, et les signent  
avec une dévotion, II, 165. —  
Ils ont écrit par les vicaires, M. de  
Corbier, la signature simple; leurs  
motifs; l'archevêque de Paris,  
Hardeuin de Perleux, le remplace  
une nouvelle signature, II, 166. —  
Elles ont donné avec une explica-  
tion, II, 168. — Elles lui envoient  
un Acte authentique, c'est-à-dire  
par II, 168-170. — Port un Acte  
capital, II, 171. — Elles jurent  
la profession de foi du Corde de  
Trente II, 172. — Leur apologue,  
II, 173. — Refus d'une signature  
pure et simple du Formulaire;  
interdiction des sacrements, faite  
par l'archevêque de Port-Royal,  
Perleux de Paris, II, 174. —  
Séances de consolation et de vio-  
lences II, 174-175. — Serpentes,  
claires, prières des Religieuses,  
II, 176-177. — Elles signent un  
Acte de protestation, II, 177. —  
Analyse et citation d'un passage  
de cet Acte, II, 178. — Visite de  
l'archevêque et la Lieutenant-  
Civil à Port-Royal de Paris, II, 179.  
— Protestation contre ses lettres  
des II, 180. — Les vœux de  
sœur Religieuses, II, 181. — Pro-  
testations contre l'introduction de  
six religieuses de la Visitation,  
II, 182. — Instances du prélat,



II, 182. — Réponse de l'une d'elles à un ecclésiastique, II, 182. — Réflexions sur les procédés et les motifs de ces rigueurs, II, 184-185. — Affaire de la sœur Melothilde, II, 186-190. — Vision d'une sœur converse lors de la signature du Formulaire par une des Religieuses, II, 189. — Repentir de celle-ci, II, 189. — II, 262, 263. — III, 44, 47. — Devient une communauté distincte de celle des Champs, avec une abbesse particulière, III, 64. — La sœur Dorothée en devient abbesse; apparition de la Mère Angélique à deux religieuses en prière, III, 65. — Comparaison de l'abbesse Perdreau devant elle; sa mort, III, 66. — Rappel du partage des biens, IV, 221. — Une partie du corps de la Mère Angélique y est découverte; projet d'information, IV, 222.

*Port-Royal d'intelligence avec Genève (Le)*, ouvrage du P. Meynier, I, 113. — II, 80.

PORTUGAL, II, 32.

POURCE (Rue des), à Paris. — L'auteur s'y établit, I, 253. — Il quitte ce logement pour retourner à P. R. des Champs, I, 253. — Arnauld y loge, III, 62.

POURCE DE NOVIEN (Jacques), évêque d'Evreux. — Se montre favorable à M. Le Mettayer, curé d'Evreux, disgracié, IV, 122-124.

PRÉCIPITÉ DIAPHORÉTIQUE, III, 17.

PREMYTÈRE (Le) de l'église du Fossé. — Le curé y a donné souvent l'hospitalité, à cause des mauvais chemins du Pays de Bray, IV, 95. — IV, 147, 164, 165.

PRÉSIDENTIAL D'EVREUX, IV, 126.

PRETOT (Le sieur de), lieutenant de vaisseau, I, 17.

PRINCES (Les), IV, 47.

PROVINCES (La). — On y étire des vers à soie, IV, 27.

PROVINCES (Les). — On y fait meilleure chère et à plus bas prix qu'à Paris, IV, 53.

*Provinciales (Les)*. — Époque de leur apparition, I, 282, 283. — La première est fort admirée, I, 284. — Les autres sont attendues avec impatience; leur éloge, I, 285. — Comment Pascal en vient à s'occuper de la morale des casuistes, I, 286. — Ses Lettres en inspirent de l'horreur, I, 287. Elles excellent le zèle des curés de Rouen, Paris et de bien d'autres villes, I, 288. — Traduction diverses, II, 54. — L'édition de Hollande soustraite à la visite du Lieutenant-Civil, II, 282.

PROVINS (Seine-et-Marne), II, 83.

*Psaumes de David (Explication des)*. — Du Fossé y travaille, III, 43.

*Psaumes*. — Citations, I, 53, 89, 184. — II, 20, 39. — III, 5. — IV, 170, 184.

## Q

QUATRE EVÊQUES (Les) d'Alot, de Pamiers, de Beauvais et d'Angers. — Affaire à leur sujet, III, 49-55. — IV, 196.

QUATRESOLS (De), grand-vicaire du diocèse de Rouen sous le cardinal de Bourbon, I, 7.

QUATRESOLS (Catherine), mère du précédent, épouse Gentien Thomas, Maître des Comptes, I, 7.

QUIÉTISME (Le), IV, 206.

QUENOQUE ou KENOQUE (Le fort de), en Flandre, III, 227.

QUIMPER. — Lieu d'exil de Lancelot, I, 163.

QUINCARNON (De), gentilhomme de Bazas, institue la maison de P. R. sa légatrice universelle, I, 158.

QUINTILIEN. — Citation, II, 4.

## R

RABASSE, successeur de M. Guillebert, dans la cure de Rouville, I, 304.

RACAN. — Application d'un passage de ce poète, I, 98.

RACINE (Jean) le poète. — II

- présente à Fagon un mémoire de du Fossé sur sa maladie et lui envoie la réponse, IV, 238-239.
- Ruines grecques (Les)*, de Lancelot, I, 163.
- RAPPETOI** (M<sup>me</sup> de), Françoise de Choiseul du Plessis-Praslin. — Est amie de M<sup>me</sup> du Fossé mère, III, 103.
- RAYMOND** (Le sieur), apothicaire aux Eaux de Bourbon. — I. loge du Fossé IV, 239. — Apprend de lui plusieurs recettes médicales, IV, 246.
- RAMBOUILLET** (Seine-et-Oise). — Les officiers des Eaux et Forêts de cette juridiction combattent l'incendie de trois forêts voisines du Perray, II, 139.
- RANCE** (La), rivière de Bretagne. — Son embouchure, IV, 70.
- RANCY** (Armand-Jean Le Douthillier de), réformateur et abbé de la Trappe. Il y admet un jeune Religieux, III, 312. — Du Fossé le visite dans son abbaye, IV, 104-113. — Lettre d'introduction; fait présenter ses excuses par son secrétaire, IV, 104; demande d'assister à Matines, IV, 105; reçoit du Fossé; l'admet au réfectoire, IV, 106-108. — Regrets sur sa conduite après la mort d'Arnauld; est excusé par du Fossé, IV, 109-110. — Aumônes et hospitalité, IV, 112. — Fait passer un de ses Religieux dans l'abbaye des Vaux-de-Cernay, IV, 113.
- RAPHAËL** l'Ange, IV, 44.
- REMOIRS** (De), confesseur des Religieuses de P. R. de Paris. — Avait été le directeur de du Fossé, en l'absence de M. de Saci, son élève, sa mort dans une maison du Faubourg Saint-Marceau, II, 149.
- RECETTES MÉDICALES.** — III, 42. — IV, 244-245.
- RECOLETS** (Les) de Bruges, ou Frères Mineurs, religieux de l'ordre de Saint-François. — Le comte de Fontaines enterré dans leur église, III, 214-215.
- RECOLETS** (Les) ou Frères Mineurs de Saint-Malo. Leur couvent est pillé par les Anglais, IV, 70.
- RECOLTES** (Perte des) en 1693, IV, 136-139.
- RÉFORME** (La), I, 301.
- RÉGIMENT DES GARDES**, IV, 159.
- RÉGIMENT DU ROI.** — IV, 152, 165, 166, 167, 168.
- REINE-MÈRE** (La). Voy. ANNE D'AUTRICHE.
- RELATIONS DE VOYAGE** Voy VOYAGE Relation de), etc.
- RELATIONS DE VOYAGE.** — Peuvent être ennuyeuses pour quelques-uns, mais utiles et agréables pour d'autres, III, 254.
- RELATION MANUSCRITE** sur les affaires de P. R. de Paris, soustraite aux regards du Lieutenant-Civil, II, 262.
- RELIGIEUSES (Les) DE SAINT-NORMERY**, à Matines III, 201-202.
- Religieuse parfaite* La, ouvrage de la Mère Agnes Arnauld, III, 43.
- RELIGION RÉFORMÉE ET RELIGIONNAIRES** — Trames continuelles après la révocation de l'Edit de Nantes. — III, 291. — Ils s'enfuient en Hollande; leur fureur contre la sévérité des édits et surtout la révocation de l'édit de Nantes; ils forment le projet d'assassiner l'ambassadeur de France en Hollande, leur complot est déjoué, III, 305-306. — Ses Ministres, III, 306. — III, 308, 310. — Persécution de quelques protestants, IV, 64-65. — Essai de justification pour la violence faite à leur foi, IV, 56.
- RELIGIONNAIRE** (Aventures d'un jeune), III, 305-312. — Du Fossé le voit dans la Maison des Nouveaux Convertis, à Paris; réfugié en Hollande, avait été enseigne dans le régiment du prince d'Orange, III, 305. — Prend part à un complot contre la vie de l'ambassadeur de France; en ressent bientôt de l'horreur; les Pères de l'Oratoire l'instruisent; son projet d'abjurer, III, 306. Une inclination mondaine l'y portait aussi, III, 306. — S'adresse à l'ambassadeur de France en Hollande pour retourner dans sa patrie; son entrevue avec lui; il en reçoit des lettres de recommandation, et les moyens de rentrer en France; comment il s'enfuit de Hollande, III, 307-308. — Fait part au P. Lachaise de son dessein d'abjurer et d'entrer à la Trappe; remontrances

et conseils de se faire instruire par le Théologal de Paris, qui le place dans la Maison des Nouveaux-Convertis, III, 308, 309. — Ses goûts mondains; projet de mariage; remontrances du directeur à cet égard, III, 309-310. — Fait une retraite à Saint-Lazare; en sort transformé; rentre aux Nouveaux-Convertis, III, 311. — Entretiens avec la famille du Fossé, III, 311-312. — Entre à la Trappe, dont la vie fut au-dessus de ses forces, III, 312. — Passe dans l'abbaye des Vaux-de-Cornay, IV, 113.

**RENNES.** — Son Parlement; les charges bretonnes et les charges angevines, IV, 61. — Le Palais de Justice; description, IV, 62. — Les rues, les hameaux, les églises, IV, 62-63. — Grandes dépenses des officiers du Parlement, surtout pour les cérémonies funéraires, IV, 63. — L'église des Jacobins; la chapelle de Notre-Dame-de-Secours, IV, 63.

**RETAUD ou RETART,** docteur en Sorbonne, curé de Magny-Lesert, près de P. R. des Champs. — Reçoit Augustin du Fossé comme élève, I, 181. — I, 190. — Fait l'éducation du sieur de Fresse, I, 248.

**REYS (Cardinal de).** Voy. GONET (Paul de).

**RIANS (De),** Procureur du Roi au Châtelet. — Fait perquisition à P. R. de Paris, II, 68-69.

**RIBERPRAY ou RIBERPRÉ,** hameau voisin du Fossé (Seine-Inférieure). — La dame du lieu y fait venir la sœur Malin; ses ruses y sont découvertes, III, 253-254.

**RIBERPRÉ ou RIBERPRAY (Le Marquis de),** gouverneur de Ham, et voisin de campagne de l'auteur, III, 253.

**RIBERPRÉ (La Marquise de).** — Son estime pour la sœur Malin; elle la fait venir à Ribérpré; elle est éclairée sur ses ruses, III, 253-254.

**RIBIER (Messieurs),** l'un Conseiller d'Etat, l'autre Maître des Requêtes, I, 5.

**RICHERAN, RICHERANC ou RICHAN (Le fort de),** dans la rade de Dunkerque, III, 224, 237.

**RICHELIEU (Le Cardinal de).** — Son estime pour l'abbé de Saint-Cyran (du Verger de Hauranne); il tâche d'en faire sa renture; ses procédés envers qui pouvait le servir; ses vues particulières sur lui, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, pour lui faire épouser sa nièce, I, 23. — Echoue dans ses projets sur l'abbé; tâche de le séduire par l'offre d'un évêché, par des éloges, I, 24. — Irrité de sa résistance, il prête l'oreille aux ennemis de l'abbé de Saint-Cyran, I, 25. — Le fait conduire à Vincennes, un Mémoire de Zamet, évêque de Langres, lui sert de justification, I, 26. — Le tient sur la table; le fait signer par l'auteur, qui résiste, I, 28. — A sa mort, l'abbé de Saint-Cyran sort de prison, I, 31. — Envoie de Laubardement à P. R. des Champs, I, 9. — I, 126, 129. — Son mot sur l'arrestation de l'abbé de Saint-Cyran, I, 130. — I, 196, 268, 269. — III, 173, 229. — Conseille à Louis XIII de composer sa Maison avec la Noblesse pauvre; motifs de ce conseil, IV, 21-22.

**ROCHECHOUART (Marie-Madeleine-Gabrielle),** fille du duc de Mortemart, abbesse de Pontevault. — IV, 34. — Comment elle reçoit, au parloir, la famille du Fossé; son air; sa douceur; sa modestie; son entretien, IV, 36-37.

**ROCROI (Bataille de),** III, 216-218.

**ROHAN-MONTBAZON (Anne de),** duchesse de Luynes, fille d'Hercule, duc de Rohan-Montbazon et de Marie de Bretagne, sa seconde femme. — Elle est guérie d'une dartre par Maître Jacques, domestique de P. R.; son neveu, le duc de Luynes, l'épouse en secondes noces, I, 169.

**RONCHRAY (L'abbaye du),** à Angers. — Visite de la famille du Fossé; détails sur cette abbaye de Bénédictins, IV, 48-50. — Réformes faites par l'abbesse de Gramont; costume des Religieuses, IV, 49-50.

**ROME.** — I, 9, 10, 11, 108, 109, 143, 150, 201. — II, 156, 270. — III, 51, 52, 63. — IV, 117, 118, 167, 196, 197.

(Jacques) père, sœur de  
elle, parente de M<sup>re</sup> du  
re, III, 106.

Jacquès (H.), sœur de  
elle, parente de M<sup>re</sup> du  
re, III, 106.

Just (La Cardinal). Voy.  
XIX.

— La famille Thomas  
I, 1, 5 — Troubles et  
de, sous Henri III, I, 5, 6.

uction sous Henri IV,  
I, 12 — Révoit, sous

II, à l'occasion de nou-  
pôts, I, 13. — Desolation

de, lors de la répression,  
I, 39, 42, 11, 47. — I, 51,

annonçant lors de la con-  
de la famille Thomas, I, 52,

113 — 38 — Après la ré-  
Rouville, on croit à cette

on, mais on ne l'imite pas,  
10. — I, 149, 151, 153, 215.

aventure relative à l'exar-  
cations faites dans

Jacobs, I, 280, 286 — Ses  
pursuivent la condamna-

de morale relâchée des  
auprès des évêques,

Le corps de Charles de  
de, maître des Requêtes,

porté, II, 111 — Sert de  
à côté d'une paroisse vo-

quant une peste, II, 126. —  
17, 228, 229, 239, 244 —

Rouen, II, 236. — II, 219.  
38, 14, 85, 87. — Témoin

des succès de La Four-  
de, prédication, III, 88,

II, 90, 91. — Est un s-  
rapport à Paris, III, 103.

II, 207. — Son pont de ba-  
II, 226. — III, 300. — Com-

Guen, IV, 100. — IV, 203.

MAIS (Les). — Prévenu

contre eux, il en fait l'éloge,  
II, 235. — II, 238.

ROUSSEAU, lieutenant du Che-  
valier du Gaël. — Est à la tête

des cors destinés à soutenir les  
Sous le commandement de

MM. de Saligny et du Fossé, II, 252 —  
II, 253, 270. — Rejoint du Fossé

de la Basille à son logis, singu-  
lière question de présence entre

un commissaire et lui, II, 274 —  
Remet le commissaire à sa place,

à propos des affaires du jansé-  
nisme, II, 275.

ROSSY (Le comte de), sobriquet  
donné par Louis XIII à un homme

de sa vénerie, II, 55. — Est dé-  
sarmé par les gardes du Roi,

II, 56.

ROUVERAY (M<sup>re</sup> du). — Nicolas  
Boucaard, seigneur du Rouveray,

III, 18.

ROUVILLE, paroisse du Pays de  
Caux (Seine-Inférieure). — I, 137,

138, 139. — Nombreuses conver-  
sions faites par son curé, M. Guil-

lebert, I, 140. — I, 142, 143, 149,  
168, 210, 247, 304. — II, 110, 235.

— III, 111. — IV, 12.

ROUVILLISTES (Les), ou per-  
sonnes converties par M. Guil-

lebert, curé de Rouville, au Pays  
de Caux, I, 140-142.

RUHAUT, premier avocat au  
Présidial d'Evreux. — Est visité

par du Fossé; son éloge, IV, 128-  
129.

ROYNETTE (Simon), grand-vi-  
caire de l'archevêque de Paris,

supérieur de P. R. des Champs;  
nommé commissaire dans un li-

tige entre les deux Maisons; est  
satisfait de sa visite à P. R. des

Champs, IV, 226. — Trouve suffi-  
sant le revenu de P. R. de Paris,

IV, 227.

## S

(Magdeleine de Souvré,  
de), II, 68.

(De). Voy. LE MAÎTRE

SAINT-ACHEUR (Classe de), dans  
d'Haspres (Nord), III, 238.

ACHEUR, martyr, III, 176.

ACHET, près d'Amiens,  
l'abbaye Saint-Pirmin, III,

SAINT-ACHEUR, (Abbaye de), dé-  
partement de la Somme. — I, 4. —

Un clano ne régulier expliqua au du  
Fossé pourquoi le nom de Gentien

était si commun à Bois, I, 4, 5. —

Appelés d'abord Notre-Dame-des-  
Martyrs; est visité par du Fossé

et son frère, occupés par les Go-  
novéains; Saint-Pirmin y fonde

la première église, il y fut enterré,

puis transporté à Amiens; dévotion du peuple pour Saint-Acheul, appelé autrefois Saint-Firmin, III, 176. — III, 177.

**SAINT-ALEXANDRE**, patriarche d'Alexandrie, II, 3, 263.

**SAINT-AMAND**, Abbaye de), près de Valenciennes (Nord). — C'est une des plus belles de l'Europe, de l'ordre des Bénédictins; monastère de Bénédictines dans son enceinte; description de l'Abbaye, de l'église, du cloître, du chapitre et des divers bâtiments, III, 232-234.

**SAINT-AMBOISE**, I, 277.

**SAINT-AMÉ**, église collégiale de Douai, III, 184.

**SAINT-ANDRÉ**, Prieuré en Ponthou. Aujourd'hui Saint-André-sur-Sevre (Deux Sèvres, arr. de Bressuire, canton de Cénizay). — III, 22. — Du Fossé y séjourne, III, 75-78. — Description du prieuré, III, 26. — Vipères et serpents, III, 26-27. — Moulin à papier, III, 27-28.

**SAINT-ANGE** (Terre de), département de Seine-et-Marne, près de Fontainebleau, II, 43.

**SAINT-ANGE** (François Le Chartron, baron de), premier maître d'hôtel d'Anne d'Autriche. Était capitaine de la Varenne du Louvre, II, 43. — II, 250.

**SAINTE-ANNE**, III, 205.

**SAINT-ANTOINE**. — I, 41. — IV, 169.

**SAINT-ANTOINE** (Faubourg), à Paris. — M. de Saci et du Fossé vont y loger, II, 210, 216. Leur maison signalée comme un repaire de cabalistes, II, 216. — Descente de, istire, force armée; assaut; occupation militaire; interrogatoires; perquisitions; garnison; surveillance à domicile, II, 249-275. — Grand éclat de l'arrestation, II, 278.

**SAINT-ANTOINE** (Rue du Faubourg), à Paris. — II, 52. — De Saci et du Fossé y prennent un logement, II, 240. — Description de cette demeure; avantages et inconvénients, II, 241-247. — On rend leur demeure suspecte, II, 246. — On songe à l'investir, II, 247. — Personnel de la maison, II, 248.

**SAINT-ANTOINE** (Rue), à Paris, III, 206.

**SAINT-ANTOINE** (Porte), II, 10.

**SAINT-ANTOINE**, Église des Pères de, à Paris, II, 250.

**SAINT-ANTOINE-DES-CHAMPS** (Abbaye de), à Paris. — I, 60. II, 250.

**SAINT-ANTOINE**, quartier de P. R. des Champs habité par les Solitaires, I, 293.

**SAINT-ATHANASE**. — I, 242. — II, 3, 63, 263. — III, 58. — IV, 109.

**SAINT-AUBIN** (Procuré de), prieur Gournay Seine-Inférieure, — Récit de Harlay en a été procureur, IV, 222.

**SAINT-AUBERT** (l'Abbaye de), à Cambrai (Nord), III, 239.

**SAINT-ALDRI** Voy. SAINT-VALDRI.

**SAINT-AUGUSTIN**. — I, 148, 260. — Citation, I, 278. — I, 285. — Citation, II, 96, 142. — II, 211. — III, 89, 162, 258. — Citation, III, 285. IV, 6. — Citation, IV, 36. — IV, 191, 194.

**SAINT-BENOIT**, IV, 23.

**SAINT-BENOIT** (Ordre de). — I, 69, 72, 296, 303.

**SAINT-BENOIT** (Église de), à Paris. — Le Tourmeux y prêché un carême avec le plus grand succès, III, 96-102. — III, 361.

**SAINT-BENOIT** (Place), à Paris, III, 98.

**SAINT-BERNARD**. — I, 64, 67, 69, 72, 80, 91, 97. — II, 153, 166, 167. — Citation, III, 163. — IV, 202.

**SAINT-BERNARD** (Religieux de), I, 50.

**SAINT-BLAISE**. — Une collégiale lui est dédiée à Malines, III, 267.

**SAINT-CASSIEN**, évêque d'Autun, III, 244.

**SAINTE-CHANDELLE** (Chapelle de la), à Arras, III, 179.

**SAINTE-CHAPELLE** (La) de Bourbon. Voy. BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

**SAINTE-CHAPELLE** (La) de Bourges. Voy. BOURGES.

**SAINT-CHRYSOSTOME**. — I, 10, 127, 269, 286. — IV, 110, 189, 191, 199.

**SAINT-CLIMAQUE**, abbé et poète grec. — La lecture de ses ouvrages porte Angeleque Arnauld à réformer P. R., I, 69. — Traduction de ses ouvrages par M. d'Angely,

I, 133. — Citation d'un passage, I, 205. — Revision de la traduction ci-dessus, manuscrits divers, I, 291. — La bibliothèque du chancelier Séguier en possédait un très-beau, I, 295. — M. Le Maître et du Fossé en font une traduction nouvelle; la part de chacun d'eux dans cette œuvre, I, 297.

**SAINTE-ILLOTILDE.** — Fête et Pèlerinage, aux Andelys, IV, 130.

**SAINTE-CLOUD,** II, 43.

**SAINTE-COLUMBAN.** Voy. **SAINTE-COLOMB.**

**SAINTE-COLOMB,** village d'Ille-et-Vilaine. — La famille du Fossé en visite le curé, M. Dirois, IV, 71, 72-73.

**SAINTE-COURONNE DE JESUS-CHRIST,** II, 81.

**SAINTE-CROIX - SAINT-OUEN** (Eglise), à Rouen. — Son curé, le P. Maignart, I, 39. — Cette paroisse perd son curé, I, 41, 43. — Service solennel, en l'honneur de M. du Fossé père, marguillier de la paroisse, II, 230. — Le P. Du Brou de l'Oratoire en devient curé, IV, 211. — IV, 213.

**SAINTE-CYPRIEN,** III, 30.

**SAINTE-CYR,** I, 277.

**SAINTE-CYRAN DE JAMBOT OU SAINT-CYRAN EN BRENNÉ** (Indre), I, 31, 311.

**SAINTE-CYRAN** (Abbaye de), département de l'Indre. — Lancelot s'y retire, I, 161. — M. de Fresle s'y retire, I, 247. — Du Fossé songe à s'y retirer, I, 297. — Il s'y rend, I, 298-300. — Description de ce lieu, I, 301-302. — Construction de M. de Barcos, I, 303. — Personnes qui s'y trouvent, I, 304-305. — I, 306, 308, 310, 311, 316, 317. — II, 110, 114, 115.

**SAINTE-CYRAN** Jean du Verger de Hauran, abbé de) — Est recherché par le cardinal de Richelieu, qui voulait l'engager à écrire contre le mariage du duc d'Orléans, I, 21. — Sa résistance aux vœux de Richelieu, I, 24. — Représente l'office d'un évêché, et ses éloges, I, 24, 25. — Encourt la disgrâce du cardinal, qui le fait conduire à Vincennes, I, 25, 26. — Rigueur de sa contention; sa piété gagne tout le monde; les généraux ennemis prisonniers à Vin-

cennes, le proclament un saint, I, 29. — Réponse du général de Weri à son sujet, I, 30. — Privé des moyens d'écrire, il compose, à Vincennes, plus de *Lettres spirituelles* qu'en aucun temps, le public prend son parti, I, 31. — Directeur du général allemand Ekenfort, I, 33. — Eclaircit aussi le père de du Fossé; détails sur sa sortie de prison, I, 34. — Son éloignement de toute démarche personnelle pour recouvrer sa liberté; sa disposition d'esprit, d'après une de ses lettres, quand il en reçut la nouvelle, I, 34. — Réflexion sur son éloquence, I, 36. — Sa sortie triomphale de Vincennes, I, 37. — Reçoit de nombreuses visites, I, 38. — Son influence spirituelle s'accroît à Paris et dans les Provinces; nécessité des détails sur cet abbé, I, 38. — Sa liaison étroite avec le père de l'auteur, I, 39. — Visite du P. Maignart, curé de Sainte-Croix de Rouen, I, 40. — L'éloquence de l'abbé porte ce prêtre à se démettre de sa cure, pour se réfugier dans la retraite, I, 41. — Visite faite à l'abbé de Saint-Cyran, sur ce sujet, par le père de l'auteur, I, 42-43. — Leur entretien, I, 43, 44, 45. — Restitutions et éducation, I, 46, 47. — Il lui donne le conseil de mettre ses enfants à P. R., I, 47. — Dirige M<sup>re</sup> du Fossé par l'entremise de la Mère Marie-Angélique Arnauld, I, 49, 50, 54. — I, 55, 59. — Distingue M. Singlin pour en faire un directeur, I, 60. — Est plus particulièrement connu de la Mère Angélique, I, 79. — L'avocat Antoine Le Maître s'adresse à lui; il achève sa conversion, I, 81. — Convertit le sieur Basela, I, 88-89. — Convertit, pendant sa détention, Charles de Lacroix, le ven d'un de ses gardes, à Vincennes, I, 93, 94. — Sa *Théologie familière* mise entre les mains des élèves de P. R., I, 98. — Dirige la priocesse de Gueméné, I, 102. — Son règlement de conduite est attaqué par le P. Sesmaisons, I, 102, 103. — Ses lettres à Antoine Arnauld pour lui indiquer l'esprit qui doit présider à la composition des ouvrages de piété, I, 104-105. —

I, 112. — **Convertit M. Le Pelletier des Touches**, I, 114. — Ses disciples exposés à la calomnie, I, 115. — Sa mort, I, 117. — Son enterrement, I, 118. — Proposition de l'archevêque de Bordeaux, M. de Sourdis, pour lui élever un tombeau, en rappelant son pseudonyme *Petrus Auritus*, I, 118-119. — Allégres des Jésuites après sa mort, I, 119, 120. — I, 126, 129, 130, 131. — C'est d'après lui et M. Guillebert que se guide la famille du Fossé à Rouville, I, 146. — Son étroite liaison avec Lancelot, I, 163. — I, 204, 228. — **Bague M. Le Maître** à travailler à la *Vie des Saints*, II, 17. — II, 37, 44, 117. — Est traité d'hérétique, II, 161. — II, 169, 215. — III, 235. — IV, 212.

**SAINT-CYRAN** (Les ondes de M. de). — I, 30. — Le poursuivent après sa mort, I, 119, 120.

**SAINT-CYRILLE**, patriarche d'Alexandrie, IV, 110, 190.

**SAINT-DENIS-DE-LA-CHAPELLE** (Eglise de), à Paris, II, 52.

**SAINT-DOMINIQUE** (Cul-de-Sac), à Paris, I, 166, 183, 197.

**SAINT-DONAT** ou **DONAT**. — Une église lui est dédiée à Bruges, III, 211.

**SAINT-ÉLOI**, paroisse de Dunquerque, III, 226.

**SAINT-EMPIRE** (Le). — L'archevêque de Cambrai en est prince, III, 239.

**SAINTE-ÉPINE** (Miracle de la). — II, 81. — Récit du miracle opéré sur Marguerite Périer, II, 83-89. — Relique envoyée aux Carmélites et aux Religieuses de Port-Royal de Paris, II, 84. — Guérison de Marguerite Périer, II, 85. — Lettres à ce sujet, II, 85-87. — M. Périer contribue le plus à divulguer cette guérison, II, 88. — La Sainte-Epine n'opère qu'en faveur de Port-Royal persécuté, II, 89-90. — Nouvelles guérisons, II, 91-95. — II, 97.

**SAINT-ÉPIPHANE**, évêque de Salamine, IV, 110, 119.

**SAINT-ETIENNE**, premier martyr, III, 177.

**SAINT-ETIENNE** (Abbaye de) ou des **HOUMES**, à Caen, IV, 101.

**SAINT-ETIENNE-DES-TONNELIERS**, paroisse de Rouen. — Le

**TONNEUX** en devient vicaire, III, 67. — Est conduit par lui, en remplacement de curé, III, 67. — Est témoin de ses premiers succès dans la prédication, III, 68. — II, 99.

**SAINT-EUSTACHE** (Eglise de), à Paris, I, 27.

**SAINT-FRANÇOIS**, surnom primitif de Saint-Acheul, frère d'Amiens, III, 176.

**SAINT-FRANÇOIS**, premier évêque d'Amiens. — Rapporté de Saint-Acheul dans la cathédrale d'Amiens : ses miracles, I, 4. — Le comte de Beaugency reçoit de ses reliques, I, 5. — Se châsse dans la cathédrale d'Amiens, III, 174. — Auroit fondé la première église à Saint-Acheul ; y fut enterré ; translation de son corps dans Notre-Dame d'Amiens par Saint-Sauve ; le peuple, le jour de sa fête, se rend à Saint-Acheul, III, 176. — Un printemps ou hiver signale la translation de son corps ; rayon de lumière sur son tombeau, odeur admirable qui s'en exhale ; guérison du comte de Beaugency, III, 177.

**SAINT-FRANÇOIS DE RUSSIA**, III, 204.

**SAINT-FRANÇOIS DE PAUL**. — Est mandé à Plessis-lès-Tours par Louis XI ; sa cellule dans un couvent de Minimes près de là objet d'un pèlerinage ; différence profonde entre le roi et le saint, après leur mort, IV, 26.

**SAINT-FRANÇOIS DE SALES**, évêque de Genève. — Ses rapports avec la Mère Angélique, II, 74-75. — Fête de sa canonisation à Angers, III, 33-35.

**SAINT-FRANÇOIS XAVIER**, III, 204.

**SAINT-GABRIEL**, III, 100, 101.

**SAINT-GATIEN**, cathédrale de Tours, IV, 27.

**SAINTE-GENEVIÈVE**. — M. de Saci parle sur cette sainte, dans sa dernière maladie, III, 260, 261. — Sa châsse est portée en procession en Paris ; sa puissante intervention, IV, 152-153. — L'auteur fait chanter la messe de cette sainte au Fossé, IV, 153.

**SAINTE-GENEVIÈVE** (Chanoines



- réguliers de), à Saint-Acheul, III, 176.
- SAINT GENTIAN.** — Le comte de Beaugency reçoit son chef, à Amiens, I, 8 — III, 177.
- SAINT-GERMAIN (Villeda) (Seine-et-Oise).** — III, 59. — IV, 55, 58, 127.
- SAINT-GERMAIN (J.bourg),** à Paris. — I, 28. — Ses habitants vaincus par des ligueurs contre ceux du Faubourg Saint-Jacques, à la veille de la Fronde, I, 178. — III, 276. — Son Académie, III, 309.
- SAINT-GERMAIN (Fou),** à Paris, IV, 15.
- SAINT-GERMAIN-L'AXERROIS,** à Paris, III, 243.
- SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS (Abbaye de),** à Paris. — Son prieur donne au duc d'Orléans l'absolution refusée par un prêtre de Saint-Nicolas, I, 267.
- SAINT-GERVAIS (Paroisse),** à Paris. — M. de Pontchâteau s'y établit, III, 375.
- SAINT-GERYAIS (Eglise de),** à Paris. — Le convoi de M. de Pontchâteau dont s'occupe, III, 327. — Grand affluence du peuple, III, 329-330. — Suffisance d'en enlever le corps, III, 330-332.
- SAINT-GERY (Eglise collégiale),** à Valenciennes. Ses chanoines nommés par le Roi, III, 27.
- SAINT GILLES (De) Voy. BAUDRI DE SAINT GILLES D'ASSON.**
- SAINT-GODE (Voy. SAINT-PAUL).**
- SAINT-GULIER (Collégiale de),** à Braye, III, 193-196.
- SAINTE-HERGULLE (Voy. SAINTE-GULIER).**
- SAINT-HONORÉ (Rue),** à Paris, IV, 212.
- SAINT-IGNACE.** — Son image dans Notre-Dame de Halle, III, 194. — Sa statue en argent dans une autre chapelle, III, 195. — III, 205-207.
- SAINT-JACQUES (L'Apôtre).** — II, 68. — C. III, IV, 191.
- SAINT-JACQUES (Faubourg),** à Paris. — On y transfère les Pothuets, I, 16. — Ses habitants s'attachent à ceux du Faubourg Saint-Germain, I, 178. — II, 68, 82. Défense faite à Arnould d'y demurer, III, 100. — III, 156. — IV, 4.
- SAINT-JACQUES (Rue),** à Paris, III, 25.
- SAINT-JACQUES-DU-HAUT-PAS (Eglise de),** à Paris. — Funérailles de M. de Saint-Cyr, qui y est enterré, I, 118. — Gentien Thoudar, frère de l'auteur, y est aussi enterré, I, 194. — III, 153. — Restoit momentanément le corps de M. de Saci, on vient l'y visiter; il en est enlevé pendant la nuit, 264-265.
- SAINT-JACQUES DE PROVINS (Abbaye de),** dép. de Seine-et-Marne, I, 171.
- SAINT-JACQUES (Collégiale de),** à Amiens, III, 206.
- SAINT-JEAN L'Apôtre.** — I, 304. — C. I, II, 5, 172.
- SAINT-JEAN (Frange de).** — Une paravie de la langue surprend du Fossé, pendant son travail pour l'exp. quer, IV, 235.
- SAINT-JEAN Catherine de Voy. LE MAITRE (M<sup>me</sup>).**
- SAINT-JEAN (Abbaye de),** à Valenciennes, III, 337.
- SAINT-JEAN (Abbaye de),** à Ypres. Son abbé commendataire, III, 231-232.
- SAINT-JEAN (La cathédrale de),** aujourd'hui Saint-Raven, à Gand, III, 71.
- SAINT-JEAN-DES-TROUX (Le château de),** dép. de Seine-et-Oise. — I, 232-260. — Les enfants de M. de Bagnols en sont enlevés pour être conduits à Lyon, II, 48. — Les parents prient M. Barlogu, curé des Troux, d'habiter le château; M. de Tillmont obtient la même faveur; du Fossé se joint à eux, II, 49. — Description du château, II, 50.
- SAINT-JÉRÔME.** — C. I, II, 82.
- SAINT-JOSEPH, I, 274. — III, 205, 267.**
- SAINT JUDE, IV, 109, 114.**
- SAINT LAURENT, I, 13.**
- SAINT-LAURENT (Chapelle),** à P. R. des Champs, ancien lieu de pèlerinage; il y avoit une foire, I, 63, 64, 66.
- SAINT-LAURENT (Abbaye de),** à Beauvais ou Lyons, dép. du la Seine-et-Oise, I, 16.
- SAINT-LAURENT (Le régiment de),** à Douai, III, 187.
- SAINT-LAZARE (Prieuré de),** à



Paris. — III, 310. — Un jeune Religieux y fait retraite, III, 311.

**SAINT-LÉGER**, III, 231.

**SAINT-LO** (Manche). — Visité par la famille du Fossé; ville marchande et peuplée; son église, IV, 95.

**SAINT LOUIS**. — Donne des fonds pour bâtir l'église de l'abbaye de P. R. des Champs, I, 65. — II, 244. — Son cilice chez les Jacobins d'Evreux, IV, 126-127.

**SAINT-LOUIS** (Couvent de). — Nom donné au Monastère des Jacobins d'Evreux, IV, 127.

**SAINT LUC**. — L'image de la Vierge peinte par lui, suivant la tradition, se trouvait à Cambrai, III, 240.

**SAINT LUCIEN**, III, 177.

**SAINT-MALO** (Ille-et-Vilaine), IV, 65, 71. — Le faubourg Saint-Servan, IV, 65. — Consigne rigoureuse pour y pénétrer; interrogatoire à la porte, IV, 66. — IV, 67. — Les maisons de cette ville; nouvelles fortifications, IV, 68. — Description de la ville; point de lieux d'aisances dans les maisons; les remparts; les immondices; dicton sur le port; une seule porte n'est pas couverte par la marée; la ville exposée à être bombardée; bombardement sans effet; la machine infernale; le couvent des Récollets sur un îlot; l'embouchure de la Rance; visite à un vaisseau de course; éloge des corsaires malouins; pourquoi les roues des voitures n'y sont point ferrées; point de bruit dans la ville, IV, 68-71. — IV, 86. — Le P. Du Breuil y est envoyé en exil, IV, 214.

**SAINT-MARCEAU** ou **MARCEL** (Faubourg), à Paris. — I, 178, 255. — II, 148, 149, 151, 152, 153, 202, 256. — III, 69.

**SAINT-MARIE** (Religieuses de). *Voy. VISITATION* (La).

**SAINT MAURICE** (La Fête de), patron de la cathédrale d'Angers — Elle est célébrée avec beaucoup de musique, IV, 51.

**SAINT-MARIE** (Eglise de) ou de la *VISITATION*, à Angers, III, 33-34.

**SAINT-MARTHE** (Famille). — III, 145-146.

**SAINT-MARTHE** (Claude de),

confesseur de P. R. des Champs. — Reçoit de l'archevêque Harlay l'ordre de quitter cette maison, III, 143. — Se retire à Corbeville, III, 145. — Sa parenté; son éloge; sa sœur épouse M. de Montholon, III, 145-146; services rendus à P. R. avant et après cette nouvelle persécution, III, 146-147. — Conférences avec M. Chamillard, qu'il confond dans une discussion, III, 148.

**SAINT-MARTIN** (Abel de), seigneur de Corbeville, conseiller de la cour des Aides de Paris, III, 146.

**SAINT MARTIN**. — Sa Translation, I, 254. — La cathédrale d'Ypres lui est dédiée, et renferme une relique de lui, III, 230. — III, 280, 282. — Collégiale et monastère à Tours; sa cellule; pèlerinage fameux; la tonne de saint Martin, IV, 23-24.

**SAINT-MARTIN**, église collégiale de Tours, IV, 22.

**SAINT-MARTIN** (Abbaye de), à Tours. — La cellule de Saint-Martin; pèlerinage fameux; beauté des bâtiments, à cause de la tonne du chapitre général; grande église; la tonne de saint Martin, IV, 23-24.

**SAINT-MARTIN D'AUMALE** (Abbaye de), dép. de la Seine-inf., I, 40.

**SAINT MATHIEU**, évangéliste. — Citation, II, 109, 159.

**SAINT-MÉDARD** (Faubourg, à Paris. *Voy. SAINT-MARCEAU* (Faub.)).

**SAINT-MÉDARD** (Eglise), à Paris, I, 183, 257. — Son curé fait l'inhumation de M. Singlin, II, 152. — M. Guillebert y est enterré, II, 246.

**SAINT-MELCHILDE** ou **MELTHILDE** (Sœur). *Voy. THOMAS* (Madeleine).

**SAINT-MERRI** ou **SAINT-MERRY**, église de Paris, III, 22.

**SAINT-MICHEL** (Abbaye de), de l'ordre de Prémontré, à Anvers, III, 207.

**SAINT-MICHEL D'HALLESCOURT** (Seine-Inférieure). — Mgr de Buzanval, évêque de Beauvais, donne la confirmation dans son église; du Fossé et son frère l'y visitent, III, 9-10.

**SAINT-NORBERT**. — Principales circonstances de sa vie représentées dans les sculptures en bois de

l'église du Val-de-Lys, à Malines; un tableau représentant sa conversion, III, 201-202.

**SAINT-OUEN** (Place), à Rouen. — On y brise les meubles des collecteurs d'impôts, I, 19.

**SAINT-OUEN** M<sup>r</sup> de, lieutenant du Roi (Louis XIV), à Douai, III, 186.

**SAINT-MARTIN** (Abbaye de), de l'ordre de Prémontré, à Laon, III, 245.

**SAINT-MARTIN** (Abbaye de), à Tournai, III, 194.

**SAINT-MATHICE**, cathédrale d'Angers III, 33. Des cierges y marquent par leur nombre les années de l'épiscopat de l'évêque, IV, 51.

**SAINT-NICOLAS** (Abbaye de), dans Angers, IV, 135.

**SAINT-NICOLAS-DE-CHARDONNET**, paroisse de Paris, III, 281.

**SAINT-OFFICE** (Prisons du), IV, 117.

**SAINT-PAIR**, appelé à tort Saint-Gode par l'auteur, IV, 91. — La famille du Fossé est obligée d'y prendre un suavis gîte, IV, 91-93. — Est célébré par le grand nombre de corps saints quelle renferme, détains à ce sujet, IV, 91.

**SAINT-PAUL**, I, 45, 88, 93, 143, 267, 276, 304. — Citation, I, 308. — I, 317. — II, 7, 28. — Citation, II, 101, 150, 160, 169. — III, 31, 101, 122, 123, 124, 205, 286. — Citation, IV, 44, 53, 218, 201.

**SAINT-PAUL** (Eglise), à Paris, II, 242.

**SAINT-PAULIN**. — I, 264. — Citation, III, 129, 276.

**SAINT-PIERRE**, III, 195, 205.

**SAINT-PIERRE CÉLESTIN**, III, 175.

**SAINT-PIERRE** (Collégiale de), à Lille, III, 188.

**SAINT-PIERRE-DE-BEAUVAIS** (Eglise de). — M. Du Fresnel en est chanoine, III, 315.

**SAINT-PROSPER**. — Traduction de son Poème contre les Ingrats, par M. de Saci, I, 208.

**SAINT-QUENTIN**, martyr. — Sa chasse et ses reliques dans la ville de Saint-Quentin, III, 244.

**SAINT-QUENTIN** (Aï-ne). — Ses fortifications remarquables; deux espions allemands, les bourgeois

gardent la ville, les troupes les ouvrages extérieurs. Place d'armes, Hôtel-de-Ville; Eglise collégiale et Chapelle royale. Importance de ce d'armes, description de son église, chasses de saint Quentin, saint Victory et saint Cassien; le Trésor; bras et chef de saint Quentin, III, 212-244. — III, 245.

**SAINT-REMY**, village près Chevreuse (Seine-et-Oise). — M<sup>r</sup> d'Arvisonne y possède une maison, où du Fossé se retire, II, 45. — II, 46, 49, 55.

**SAINT-ROMBAUD** (Eglise de), à Malines, III, 199-200.

**SAINT-SACREMENT** (Les Religieuses du). — Le Pape désigne les autorités ecclésiastiques qui doivent les conduire, après leur établissement à Paris, I, 26.

**SAINT-SACREMENT** (Filles du), II, 80.

**SAINT-SAÛVE**, évêque d'Amiens. — Il a une révélation sur les reliques de saint Firmin, III, 177.

**SAINT-SERVAN**, faubourg de Saint-Malo, IV, 65, 66.

**SAINT-SEVERIN** (Eglise de), à Paris. Arnauld y célèbre le mariage de M<sup>r</sup> de Senicourt, sa niece, et y fait une allocution, III, 121-127.

**SAINT-SERGE**. — II, 156, 157, 158. — III, 51, 57, 59. — IV, 188, 193, 195, 206.

**SAINT-SIMON**, le Cananéen, IV, 109, 114.

**SAINT-SIMON** (Claude de Rouvroy, premier duc de), I, 171. — Sa conduite à une fête des Rois, I, 122.

**SAINT-SOLENNE**, cathédrale de Blois, IV, 15.

**SAINT-SORLIN**, à Blois. Voy.

**SAINT-SOLENNE**.

**SAINT-SULPICE** (Eglise de), à Paris. — Conduite d'un de ses prêtres envers le duc de Liancourt, I, 266. — Refus d'absolution. Le curé de cette paroisse blâme la conduite du prêtre, I, 267. — I, 268.

**SAINTE SEZANNE**, III, 205.

**SAINTE-THERÈSE**. — Traduction de ses œuvres par M. d'Andilly, I, 133. — II, 78.

**SAINT-THIBAUD**, abbé des

Vaulx de Cornay. — I, 25. — Supérieur de P. R. des Champs, I, 68, 67.

**SAINT THOMAS** (Thomas Becket), archevêque de Cantorbéry. — II, 120. — Son père convertit la fille d'un seigneur sarrasin, III, 247.

**SAINT-THOMAS**, église d'Evreux, IV, 115.

**SAINT-THOMAS** (de), lieutenant-général à Vire. — Fait bon accueil à M. Le Mettayer, exilé en cette ville, IV, 121, 122.

**SAINT-VICTOR** (Faubourg), à Paris, III, 309.

**SAINT-VICTOR** (Rue), à Paris. — II, 202. — III, 80, 91, 133, 136, 284. — La famille du Fossé quitte son logement, III, 289.

**SAINT-VICTOR** (La Porte), à Paris, III, 134.

**SAINT-VICTOR**, (Abbaye de), à Paris, III, 320. — IV, 4, 5, 191.

**SAINT-VICTOR** (Chanoines réguliers de), IV, 4, 5.

**SAINT VICTORIC ou VICTORY**, compagnon de saint Quentin, III, 244.

**SAINTE VIERGE** (La). — Son image dans Notre-Dame de Halle, III, 194. — Collégiale qui lui est dédiée, à Malines, III, 202. — III, 205, 206. — IV, 17.

*Semaine Sainte* (Office de la), ouvrage de Le Tourneux, III, 92-93.

**SAINT-VINCENT-DE-PAUL**, I. &

**SAINT-VIVIEN**, paroisse de Rouen. — Le Tourneux y prêche un sermon analysé par l'auteur, III, 89-90.

**SAINT-WAST ou SAINT-WAAST** (Abbaye de), à Arras. — III, 182-183. — III, 238.

**SAINTE-WAUDRU**. — Fonde un chapitre de Chanoinesses et la collégiale de Mons, III, 191, 193.

**SAINTE WAUDRU** (Eglise de), à Mons, III, 192, 193.

**SAINT XAVIER**. — Son image dans Notre-Dame de Halle, III, 194.

**SALAMINE**, IV, 110.

**SALINES** (Les) de Céaux, près d'Avranches. — Comment on y fabriquait le sel blanc; cabanes souvent détruites par la mer, IV, 87-88.

**SALOMON**. — Citations, III, 199.

**SAMARITAIN** (Le), III, 87.

**SANTOUL**, chanoine de Saint-Victor, à Paris. — Attaques dont il est l'objet, à propos de ses vers latins sur la mort d'Arnauld, IV, 181. — Éloge de ses hymnes; citation de ses vers sur le cœur d'Arnauld; il les envoie à du Fossé; guerre de plume à ce sujet: on veut lui imposer une rétractation, IV, 182-183.

**SARRASINS** (Les), III, 246.

**SAUMONS DE LA LOIRE**, III, 23.

**SAUMUR** (Maine-et-Loire). — III, 30, 31. — Visité par la famille Fossé, IV, 37-42. — La Cour s'y rend, pendant la Fronde, et l'évêque d'Angers, Henri Arnauld, va l'y visiter, IV, 47.

**SAUVEGRAIN** (Le Capitaine), sobriquet d'un paysan du village de Milon, près de P. R. des Champs. — Son rôle pendant la seconde guerre de la Fronde, 225-228. — A la tête des *Milonnais*, se rend redoutable aux troupes royales, I, 226. — Ses services pendant la guerre, I, 227. — Est visité au milieu des bois par la princesse de Chevreuse, I, 227, 228. — Ses talents naturels pour la guerre; sa modestie, après avoir repris la charrie; est rencontré plus tard par l'auteur, I, 228.

**SAVOIE** (La), III, 221.

**SAVREUX** (Charles), libraire de P. R., prisonnier à la Bastille. — Du Fossé craint de l'avoir compromis dans son interrogatoire; explications; son éloge, II, 272. — Confrontation avec du Fossé; sa présence d'esprit; menaces du Lieutenant-civil, II, 273-274. — Comment il correspond avec du Fossé, mis à la Bastille, II, 284-286.

**SCARPE** (La), rivière, III, 183.

**SCARPE** (Le Fort de), près Douai, III, 184.

**SÈE ou CELUNE** (La), rivière qui se jette dans les grèves du Mont-Saint-Michel, IV, 78.

**SÈGUIER** (Le chancelier). — Il prie l'avocat Le Maître (Antoine) de faire trois harangues en son honneur, I, 81. — Le fait nommer conseiller d'État, I, 82. — Est instruit des motifs de sa conversion, I, 84. — Assiste au jugement d'Ar-

Sorbonne, I, 270, —  
sujet 1<sup>er</sup> est ouverte  
1, 214. — Telle rime  
de l'œuvre, a prix  
seul. — 100 po  
satis a t t ed  
33.

100

288

AT (M<sup>10</sup> de), P<sub>03</sub>, L<sub>2</sub>

... la Però d. je-

René Bernard Renaud

De o. e. del. — El e as

Mouline à panier III 27-28

1, 60 - 1, 61 Est plus parti-

de pot. et h. c. t. introducte, I, 176.

1, 204 — Des sermons detaches

La médiane s'attache à la

pranger l'état ecclésiastique, II, 117. — Il l'admire dans son logement du Faubourg saint Marceau, II, 148. — Son éloge; sa mort et ses funérailles, II, 149-153. — La duchesse de Longueville, M<sup>me</sup> de Vertus et Pasca, avaient confiance en lui, ce dernier pour ses écrits, les autres pour les grandes affaires, II, 150. — Fréquente l'Hôtel de Longueville, d'où il est rapporté mourant, II, 151. — Ses derniers moments, II, 151-152. — Ses fantômes en cachette à P. R. de Paris, II, 152-153. — Supérieur des Religieuses de P. R., il ne leur faisait pas lire les livres de controverse, II, 159. — II, 160.

**SIMOND** (Le Père, jésuite. — I, 269.

**SODOME**, I, 58.

**SOIE** (Manufactures de), à Tours. Dévidoire; calende; fabrication des velours; mûriers; projet de magnanerie, IV, 24-26.

**SOIGNES** (Mainaut). — Ville à demi ruinée par la guerre; belle église collégiale; bonne musique, III, 193.

**SOMMER**, III, 95, 273.

**SOMMER** (Comte de), I, 124.

**SOMMER** (La). Voy. **FACULTÉ DE THEOLOGIE** (La).

**SORCIERS**. — Du Fossé croit à leur existence, il cite des exemples, II, 124-127. — IV, 142-152. — Accusés d'avoir jeté des sorts sur les bestiaux du sieur Ménage de Belleville, IV, 143. — Leur condamnation et exécution, IV, 152.

**SOURDIS** (De), archevêque de Bordeaux. — I, 118. — Sa proposition pour le tombeau de M. de Saint-Cyrac, I, 118, 119.

**SOUVERAIN** (Le Cardinal, interregne M. Le Maitre) visitant Rome, IV, 118.

**STANT**. Voy. **ARRIANT** (U).

**STALE**, II, 60, 283.

**SUISSE**. Voy. **CARDIS SUISSE FRANÇAISE**.

**SULLY** (Odon de), évêque de Paris. — Chargé d'acquiescer au vœu de Philippe-Auguste, la démolition de l'église de P. R. des Champs, il y joint un monastère de Bernardines, I, 64, 65.

# T

**TAIGNIER** (Claude), docteur de Sorbonne. — La casse lui donna la mort, II, 211-212.

**TALON**, conseiller d'Etat, informe des désordres arrivés à Rouen, I, 19.

**TALON** (Denis), avocat général au Parlement de Paris, IV, 189.

**TASSE** (Le), II, 35.

**TEMERICOURT**. Voy. **THÉMERICOURT**.

**TEMERICOURT** (M<sup>me</sup> de). Voy. **LE SEIGNEUR DE THÉMERICOURT**.

**TERTULLIEN**. — Citation, I, 202. — II, 53, 165. — Esquisse de son histoire; étude de ses ouvrages, où les catholiques sont traités de charnels, II, 225. — Sa condamnation par du Fossé, II, 226. — III, 147.

*Testament spirituel d'Arnauld*, IV, 195, 200.

**THÉMERICOURT** (Seine-et-Oise). — L'auteur y fait une visite, dans une maison de campagne, d'ac-

quiescement, III, 111. — Visite et séjour chez la dame du lieu, IV, 251-254.

**THÉODOSE** (L'Empereur), I, 20.

*Théologie familière*, catéchisme composé par l'abbé de Saint-Cyrac, I, 98.

**THOMAS** (La famille), amie intime des familles Périer et Pascal, II, 83.

**THOMAS** (Gentien), doyen des secrétaires du Roi, oncle du grand-père de l'auteur, I, 5.

**THOMAS** (Gentien), Maître des Comptes de Normandie, grand-père de l'auteur. — Est originaire de Blois, I, 4. — Se rend à Paris, puis à Rouen, I, 5. — Pendant les Troubles de Rouen, envoyé vers Henri III, il est fait prisonnier par la Ligue, s'échappe, trouve le Roi à Blois et en reçoit des dépêches qu'il rapporte à Rouen; parusson déclaré du roi, il est obligé de fuir pour échapper aux Ligueurs,

1, 6. — Il seconde Villars-Brancas pour la réduction des places rebelles en Normandie et ailleurs; se fixe à Rouen et se marie à Catherine Quatre, 15, 17. — 1, 12.

THOMAS GENTIN, fils du précédent, jure de vaineur des *Mémoires*. — Sa vie, *ibid.*, l. 8 — Pensant s'installer à Paris, il écrit le projet, l'amène avec l'un de ses camarades, à l'usage de ses parents, d'aller à Rome, l. 1. — Leur d'resse avant l'arriver, l. 11 — Il écrit à son père pour demander pardon, en reçoit son pardon et la permission de poursuivre ses études en l'ita. c. l. 11 — Est recommandé à l'abbé du Nozet; séjourne trois ans à l'ita; en part à la mort de son père, l. 11.

— Visite au fort de Noves, à Avignon — Pro et assassins ont combattu par Airmonds, rien à la chambre des captifs de Rouen, en place de son père; épouse Marie de Perceval, I, 12. Les

époux en 1802. Il étoit, à Rome, à l'école des arts appartenant à France et la première Thomas; portrait d'un jeune homme, 1811. L'œuvre est conservée dans les collections du comte de Montecitorio, à Rome.

Ne, qui est le complément du Roi,  
est le complément de l'absolu du  
Roi, ou, pour parler tout à Mont-  
gommery, 1, 14, 15, 16 = Ses  
autres enfants 1, 16, 17 =  
Régout, a corn, bon des et l'ages.

1. 18 — Éluant d'abord à ses  
soutiens, son gendre le mar-  
quis de 18 — Louis de La Fayette,  
condamné du 93, s'y opposa, men-  
tant, à la révocation de Roanet; ce-  
lui-ci avait son ami et cousin de

la loi du 1<sup>er</sup> mai 21 - Sont mili-  
taires au P. M. quart, chef de  
Sainte croix Sabotier, à Pouen,  
1. 27 - Sont sur les bancs  
l'opinion de pouvoir aux he-  
nnes l'indigne de St-Mur.

Let  $X = \{1, 2, \dots, 80\}$  and let  $\mathcal{A}$  be a collection of 10 subsets of  $X$ . Suppose that  $P_i = \{x \in X : x \in A_i \text{ for exactly } i \text{ of the } A_j\}$  has size  $|P_i| = 80 - 10i$  for  $i = 1, 2, \dots, 10$ . What is the size of the intersection of all the  $A_i$ ?

Il le quitte convaincu et content  
par la grâce, l'15 - Il se confie  
en vie passée et le consulte sur ses

devoirs, I, 45. — Restitution et éducation des enfants, I, 46. — Rejet la cause, de les mettre à P. R. des Champs, I, 47. — M<sup>re</sup> du Foss. partage ses vues, I, 48. — Leur engagement le ve. à en sure

Leur arrangement le vit, après une visite à la librairie de Saint-Germain, I, 51, 52. — La vie de la bibliothèque : un croquis, I, 49, 53. — Il meurt ses enfants à P. R. des Champs, I, 51. — Visite à M. Saint-Germain, les érudits à P. R. des

Chambré, 1, 60 — Sau retour à Paris, t. 62 — Revient à Rouen, il vent sa charge de conseiller-maitre en la Chambre des Comptes, 1, 116. Motifs pour ne pas se retirer à sa terre du

Fossé, l. 136. Motivs pour se retirer à Rouvle au Pays de Laux l. 138. Toute la famille s'y retire auprès de la dame de Fossé, au lieu d'abord, à Rothen, leur conversion, l. 149. — Sat.

liche a convertir un juif a Rou-  
en, I, 12. — Curieuse histoire  
a propos, I, 143. — Un assassin  
trouve sa fille, M<sup>me</sup> de Bar-  
dent, II, 12. — Un avantage le  
longueur de sa conversion, I, 140.

117. — Blaise ! Le futur Sainte et  
les livres de paté, à Rouville,  
l. 148. — Sa charité excite la ja-  
louse, se retire à Rouen, et ne  
revient à Rouville que par inter-  
val, l. 149. — Place ses deux

ber ces As chez un curé d. Pays  
de Caux, I, 156. — Sa surprise en  
voyant le déantéressement à P.  
R., quand il y met sa robe Ma-  
con, I, 156. — Il en est aro-  
use j. 156, I, 156 — I, 234, 257.

Déhayat, abbé de Fleury, et l'écuyer de Sévran, quatre nobles et vaillants seigneurs, l'1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834,

1997. — 1, 2094. — Voyage en Sicile avec une ardennaise, la dernière d'une fin de sa carrière, II, 14.  
Reçoit le titre de baron avant la mort de M. Le Maréchal, II, 16-74. — Prend grand soin de l'éducation de ses enfants, II, 17.

Lettre de M. de Saint-Paul sur la mort  
de sa fille Anne, religieuse à P. H.,  
II, 65-66 — Lettre de la Mère  
Agnès de Saint-Paul sur cette

même mort, II, 66-67. — Lettre de la Mère Angélique transmise par lui et trouvée dans ses papiers, II, 72. — Lettre que lui écrit la Mère Agnès au sujet de la mort de la Mère Angélique, II, 101-102. — Reçoit une lettre d'avis sur les dispendes de M. de Mérénières, II, 107-108. — Contait que la persécution de l'abbé du Fossé de la voie de la paix, ses démarches à cette occasion, II, 114. — Se rend à Paris pour s'entretenir avec MM. de Saci et Singère, le parti que son fils doit prendre, II, 115, 116. — S'agit de son éloignement pour l'état ecclésiastique; lui avait fait donner la tonsure, à sa confirmation, II, 117. — S'enrôle, paroxysme du Fossé, victime des malheurs, pour être traité par les médecins; obtient la permission de faire dire les prières de l'Eglise, qui le guérissent, II, 127. — Etais présent à P. R. lors de l'interdiction des basculins prononcée contre les Religieuses, II, 174. — Chagrin pendant la cave de la signature donnée par la Mère Madeleine, sœur Madeleine, II, 186. — Connaît les médecins de sa maladie; se rend aux Eaux de Bourbon, II, 207. — Accepte l'offre de du Fossé de l'accompagner, II, 208. — Ne se trouve pas aux Eaux; vie retirée qu'il mène à Bourbon, II, 213-214. — Ne reçoit pas la visite qu'on faisait au Doyen des Eaux, II, 214. — Entretiens et discussions avec son fils; anecdote à ce sujet, II, 215. — Changement dans son caractère, devenu calme d'emporté qu'il était, II, 215-216. — L'inconvenance d'un domestique en est la preuve, II, 216. — S'était fait aimer de son hôte, qui leur fait la conduite, II, 217. — Guérit un des chevaux de son carrosse piqué par un maréchal, II, 217-218. — Visite la Sainte-Chapelle de Bourges; ses ornements, ses richesses, II, 218-219. — Orage et ouragan au-delà de Bourges, II, 219. — L'inondation les met en péril, II, 219-221. — Arbres renversés sur la route par l'ouragan; ils sont rançonnés à Orléans, II, 222. — Retourne à Rouen par Chartres, II, 223. —

Permet à son fils l'achat de livres nombreux pour l'édifier, II, 225. — N'est pas en rupture avec Louis de Bourbon; sa lettre de réconciliation, sa mort, II, 227. — Il 228. — Son legs, II, 229. — Les médecins de Paris se sont réunis en conférence, II, 230. — Est traité des procès, II, 231. — Son entrée au dîner des amis, II, 232. — II 266, 267. — II, 298. — III, 12, 43. — Pourrait aux Eaux de la source Le Tourneant, chez les Jésuites de Paris, III, 86. — IV, 12, 23, 27.

THOMAS M<sup>me</sup>, femme du précédent, Voy. HUGELIN Madeleine.

THOMAS, Anne, tante de l'auteur, épouse M. Berry conseiller au Parlement de Rouen, I, 3.

THOMAS Marie, sœur de l'auteur. THOMAS Marie Madeleine Benoit. — Elle épouse le sieur de l'abbé de l'abbé, I, 16. — Son mariage est opposé, sœur de Rouen, M. de l'abbé, I, 111. — Chagrin que lui cause l'opposition de son beau-frère, M. de l'abbé, I, 114. — II, 130. — Est visité par ses deux frères, Pierre et Augustin Thomas, II, 229.

THOMAS (Madeleine, sœur de la précédente. — Est renfermée de P. R. sous le nom de sœur Madeleine, I, 17. — Son retour chez les Ursulines de Rouen, I, 181. — Va à Paris; danger pendant le voyage, I, 182. — Entre à P. R. de Paris, I, 183. — Tombe malade, I, 216. — Sa résignation à la mort de sa sœur Anne, religieuse avec elle, II, 67. — Instances pour lui faire signer le Formulaire; son caractère; elle signe, II, 187. — Son désespoir, II, 189. — Est visitée par l'auteur au parloir de P. R. de Paris; sa tristesse et son silence affligent son frère, II, 190-192. — Histoire de sa rétraction, II, 193-196. — Sa lettre à M. de Péréfixe, II, 195. — Avoue sa fuite au réfectoire; la Mère Eugénie s'oppose à la lecture de sa rétraction, II, 196. — Est conduite à Saint-Denis, où elle signe de nouveau le Formulaire; sa justification, II, 197. — Une lettre que lui adressait l'auteur au sujet du P. R. est respectée dans une visite domici-





**P. R. des Champs** MM. Pallu, de la Petiteville, l'évêque de Bazas, Arnould d'Andilly, I, 123-131. — Ce dernier lui apprend la taille des arbres fruitiers, I, 132. — Cite un exemple du déshonneur de P. R., dont il fut témoin, I, 138. — Sa reconnaissance pour cette maison, I, 161. — A un songe lors de la translation des Petites-Ecoles de P. R. des Champs à Paris, I, 164. — Détails sur cette translation, sur les maîtres et sur les études, I, 165-168. — A pour maître un sieur Le Fèvre de Chartres, I, 166. — Cite deux exemples de l'exaspération causée aux élèves par la brutalité des maîtres de cette époque, I, 166. — Eloge du caractère, de la science et de la méthode de M. Le Fèvre, I, 167. — Progrès sous un tel maître, I, 168. — Ses principes aux Petites-Ecoles; grande union entre eux, I, 168, 169. — Sa mémoire ne br. l. fait pas dans les concours de récitation, I, 170. — Ses goûts belliqueux. — Suit les sermons de M. Singlin à P. R. de Paris, I, 174; du P. Desmarres, I, 175. — Combien on est touché de l'éloquence du premier, I, 177. — Les luttes entre écoliers et artisans lui font perdre le fruit de ses sermons et courir des dangers, I, 178. — Blâme l'incurie du pouvoir; singulière explication qu'il en donne, I, 179. — Dangers courus au début de la Fronde, I, 180. — Il tombe malade; détails sur sa maladie, qui faillit être mortelle, I, 180-184. — Est administré par son confesseur; M. Singlin les sauve de la mort, I, 183. — Cette maladie le guérit de ses goûts belliqueux, I, 184. — Est guéri d'une toux par Maître Jacques, domestique de P. R., I, 189, 190. — Apprend de lui des recettes médicales, I, 190. — Blâme les rigueurs de la Faculté de médecine de Paris, I, 191. — Exemple personnel d'une guérison obtenue en dehors d'elle, I, 192. — La mort de son frère Gontien lui sert d'avertissement, I, 194. — Sa trop grande confiance en sa force, I, 195. — Croit qu'on peut changer les métaux en or; exemples à l'appui; loue Maître Jacques de ne pas

s'être enrichi par ce moyen; a vu une médaille ainsi changée; tient le fait de M. d'Andilly, I, 196. — Voudrait que les recherches en ce sens ne fussent pas interdites en France, moyen de s'enrichir; l'art de guérir pourrait y gagner, I, 197. — Est transféré des Petites-Ecoles de Paris à Magny-Lessart, I, 198. — Va habiter les Granges, près de l'abbaye de P. R. des Champs, I, 199. — Liaison plus étroite avec les principaux solitaires qu'il y trouve, I, 199, 200. — M. de Sacy est son directeur, I, 205, 206. — Reçoit ses confidences, I, 207. — Voit avec peine son frère Henri quitter P. R. des Champs, I, 213. — Sa douleur, quand ce frère y meurt, après y être retourné, I, 216. — Quitte les Granges avec les solitaires pour le château de Vau-murier, pendant la seconde guerre de la Fronde, I, 216. — Etat de cette ferme, après le départ du régiment d'Apremont, I, 225. — Se rencontre avec le capitaine Sauvage, I, 228. — Est témoin de la joie de M. de Bernières, quand sa fille se fait religieuse à P. R., I, 231. — Quitte P. R. par ordre de la Cour, et se rend à Paris; se sépare de son ami, M. de Villeneuve, I, 245. — La mort sur le champ de bataille, et la même année, de trois élèves des Ecoles de P. R., le dégoûte de l'armée, I, 247. — Regrets sur la mort de M. de Fresle, son camarade, I, 249. — Grande affliction après le départ de M. de Villeneuve, I, 250, 251. — Se lie intimement avec M. de Tillemont, I, 251. — De même avec l'abbé de Pontchâteau, voisin de son habitation de la rue des Postes, à Paris, I, 256. — Leurs promenades autour de Paris; ils visitent Villeneuve-Saint-Georges, l'ermitage de la forêt de Livry, Clichy, Sevran, I, 257-260. — Son chagrin de voir l'abbé de Pontchâteau partir pour les Etats de Bretagne, I, 261. — Leur entrevue après tous ses voyages; l'auteur reçoit la confiance de ses projets de retraite, I, 262. — Joie ressentie par tous les deux, I, 263. — Est choisi par M. Le Maître pour entrer avec lui à P. R. des Champs; attachement et soins de ce dernier

pour lui, I, 291, 292. — Loge avec lui à P. R.; leur vie, leurs études; I, 293. — Se forme à la traduction du *Trésor des sciences*, ses études sur S. Jean Camague, consulte ses manuscrits à Paris; loge chez M. de Bernieres, jésuite, par M. de Hérédia, dans la bibliothèque du clerc, et Segnier, I, 294. — Son adresse pour obtenir d'un maître étranger comme il l'en d'un manuscrit de S. Jean Camague, I, 295. — Le compare avec un autre de la Bibliothèque du roi, transcrit en partie les commentaires d'Elie de Crète, le plaisir d'offrir le tout à M. Le Maître d'un bon sa l'usage, I, 296. — Fait avec lui une nouvelle *Traduction de S. Jean Camague* presque toute sa cause, la part du bien d'un dans ce travail; songe à se retirer dans l'abbaye de S. Cyrano, n'en parle point à M. Le Maître; en écrit à son père qui lui envoie une lettre de M. de Barcos, abbé de S. Cyrano, pour l'en détourner, I, 297. — Fait le voyage, dont il donne la relation, I, 298-312. — Prend congé de M. Le Maître, I, 298. — Se joint à M. Gédéon, I, 299, 300. — La corbeille de Haguenots; mésaventures diverses, I, 300, 301. — Son arrivée, I, 301. — Description de l'abbaye de Saint-Cyrano, I, 301-302. — C'est lui dit de l'abbé, M. de Barcos, I, 302-304. — Personnes qu'il traite dans l'abbaye, I, 304-305. — En suit scrupuleusement les exercices, quoiqu'il dégoûte de la maison, I, 305. — Se plaît dans les entretiens de l'abbé, son chagrin augmente et lui fait regretter P. R., I, 306. — Prend M. Gédéon, son compagnon de voyage, pour confident, I, 307. — Sur son conseil, il a un entretien avec l'abbé de Saint-Cyrano; il en sort à son contentement, son bien le ravale, I, 308. — Nouveaux entretiens ou d'été, P. R., I, 309, 310. — Visitation de la dissolution; l'abbé de la guerre civile, I, 311. — Consulte M. Guibert, qui engage à retourner à P. R. et lui en fait l'éloge, I, 312. — Différence des moyens d'aboutir du but, I, 313. — Avant de partir, visite les forges d'Azay-le-Perron, I, 314. —

Description des travaux, I, 314-316. — Promenades dans les jardins et aux environs de Saint-Cyrano, nombreux aspects, I, 316. — Réflexion à ce sujet; son départ; accablé de voyage, I, 317. — Éloge de la piété de M. de Barcos, justification de sa vénération pour celui qui l'auteur à S. Cyrano, I, 318. — Il trouve M. Segnier à Orléans; évite toute explication; retourne avec lui, rencontre un jésuite, I, 319. — Ses petites misères pour connaître le nom de M. Segnier; il l'apprend enfin; l'autre cesse d'être de M. Segnier, et retrouve M. Le Maître, à P. R. des Champs, l'échangeant avec, I, 320. — L'achève tout d'un coup, I, 321. — M. Le Maître l'engage à lire l'Histoire de sainte Église et à l'achever avec une *lettre de saint* qu'il choisit à l'ir de saint Alexandre, patriarche d'Alexandrie, jetés sur la composition de son ouvrage, II, 3. — Il le termine à l'école de M. Le Maître, corrige son ouvrage d'après ses remarques, II, 4. — Il recueille les *Mémoires de M. de Pontis*, recherche sa société, profite de ses conseils, II, 5. — Coups mystérieux entendus pendant la nuit, à P. R. des Champs, II, 8-11. — Fait connaître Arnould à Mallevaut, évêque d'Autun, II, 13, 14. — Consulte une cardeuse de laine sur les coups mystérieux et sur lui-même, II, 15. — Lettre à son père sur la mort de M. Le Maître; l'assiste à ses derniers moments, II, 16-24. — Cette mort lui rappelle les coups mystérieux entendus à P. R. des Champs; il en parle à M. de Luzancy, II, 25. — On lui cite d'autres exemples, II, 25, 26. — M. de Saci prend du Fossé auprès de lui; sa reconnaissance, II, 31. — Impropre au travail du corps, il a besoin des travaux de l'esprit, II, 31. — A fait sa philosophie sous M. Rouzeau, abbé de la Mercerie, M. Segnier et de Saci le détournent du travail manuel, II, 32. — M. de Saci lui propose de travailler à la *Vie de Dom Barthélemi des Variers*, II, 32. — Apprend l'Espagnol dans ce but, par les soins de M. de La Rivière, II, 33. — Sa méthode dans la traduction de

l'ouvrage espagnol, II, 34. — Apprend l'italien par les soins du sieur Brunetti; discussions sur la prééminence des deux langues italienne et française, II, 36. — Reçoit une lettre de M. Harnet sur le mort de son frère Joseph de Beauvais, II, 37-38. — Autre lettre de M. Diros sur cette mort, II, 38-40. — L'auteur déplore la destruction des Ecoles formées sur le plan de celles de P. R., II, 41. — Est obligé de sortir du P. R., embarrassé et mécontent, II, 42. — Habite le château de la Muette, description, II, 43. — Travaille à la traduction de la *Vie de Saint Barthélémy des Martyrs*; va aux fêtes de la Visitation de Chartres; assassinat dans le Bois de Boulogne cause de son départ; se rend à Paris, II, 44. — Quitte la Muette pour Saint-Remy, près Chevreuse, où il habite chez M. d'Avissonne, avec M. d'Andilly; avance sa traduction de la *Vie de Saint Barthélémy des Martyrs*, II, 45. — Attente à sa santé, II, 45, 46. — Des gentilshommes le poursuivent pendant le carnaval, II, 46-47. — Seigne à se retirer ailleurs, II, 47. — Se rend au château de Saint-Jean des Troux, pour se joindre à MM. Burlugui et de Tillemont, II, 49. — Il y achève la traduction de la *Vie de Saint Barthélémy des Martyrs*; Il la donne à M. de Saci pour composer la vie de cet archevêque, II, 50. — Se rend à Paris pour assister à l'entrée de la reine Marie Thérèse, II, 51. — Description qu'il en donne, II, 51-53. — Son admiration est raillée par M. de Saci, II, 54. — Étudie l'Histoire ecclésiastique avec MM. Burlugui et de Tillemont, aux Troux; prend soin du ménage, II, 55. — Il établit un garde pour conserver la chasse, II, 55. — Désagréments qui en résultent; critiques de M. d'Andilly, II, 56. — Il en profitera pour le Fossé, II, 57. — Est visité par plusieurs de ses amis aux Troux, II, 57-59. — Donne la transcription d'une lettre de la Mère Angélique, trouvée dans les papiers de son père, II, 72-82. — Eclaircissements sur cette lettre, II, 82-96. — Sur le livre *De la Fré-*

*quente Communion*, II, 82-83. — Son frère l'engage à prendre un parti, lettres et remontrances auxquelles il répond, II, 113, 114. — D. de Saint-Roch, le père de son père, de M. Singlin et de Saci, il reçoit son établissement dans le siècle, II, 116. — Il veut servir Dieu, sans embrasser l'état ecclésiastique, II, 117. — Il s'en trouvait indigne, et s'applaudit de sa démission, à cause des malheurs du P. R.; des redevances s'engagent le moins possible de cette maison, II, 118. — La pitié et la charité qu'on y pratique en sont la cause, II, 119. — Quitte les Troux pour la ferme du Petit Port-Royal; il s'y installe avec M. de Saint-Gilles d'Asson, en se séparant de M. de Tillemont, II, 119. — La solitude ne l'empêche pas de s'y faire, II, 119. — Sa joie d'être débarrassé des soins du ménage; il s'occupe de la *Vie de Saint Thomas de Cantorbéry*, II, 120. — Réconciliation avec le curé de la paroisse, II, 121-122. — Examen de la doctrine de Descartes sur l'âme des bêtes; exemples divers, II, 127-33. — Il en profite pour l'introduction dans ses *Mémoires*, par la nécessité d'en diversifier le sujet, II, 135. — Défend les récoltes du Petit Port-Royal contre le pillage des pauvres, et les dégâts des sangliers, II, 136-138. — Combat l'incendie des forêts du Perray; console les villageois, II, 139-140. — Réflexions à ce sujet, II, 141. — Se rend à pied en pèlerinage à Chartres; fatigue du voyage, II, 141. — Il y fait des dévotions; réflexions sur ce pèlerinage, II, 142. — Revient la traduction de quelques *Vies des Saints* par M. d'Andilly; réflexions sur la nécessité d'un censeur littéraire, II, 143-144. — Confident de Coutel, intendant du Petit Port-Royal, il parle en sa faveur, II, 145. — Ses remontrances sont mal prises, II, 146. — Dégouté de ce lieu, il demande à M. Singlin de loger avec lui au Faubourg Saint-Marceau, où il s'établit dans le grenier; sa joie d'être réuni à M. de Saci, II, 146. — Est sous la direction de M. de Rebours, en l'absence de M. de

Saci, II, 149. — Austérité et solitude de sa vie au Faubourg Saint-Marceau, conversations sérieuses avec M. de Saci, III, 13. — Défend les Rouennais de P. R. contre les imputations de leurs ennemis, II, 171, 173. — Protestation contre les rigueurs dont P. R. fut l'objet, II, 181. — Chagrin que lui cause la signature de loi, à par sa sœur, en religion sœur Melchide; sa conduite en cette occasion, II, 186-193. — Lui fait une visite au Faubourg de P. R. de Paris, II, 190. — Scène avec sa sœur à Ecoute, à propos de ses observations; fort attristé de la douleur et du silence de sa sœur, II, 190-192. — Tentative maladroite pour une seconde visite, ses reproches, II, 193. — Un papier jeté par dessus le mur l'instruit de la rétractation de sa sœur, II, 193. — Loge avec M. de Saci dans la rue du Bout-du-Monde, II, 200. — Accompagne son père aux Eaux de Bourbon, II, 201. — Prépare le départ de son voyage, II, 202-203. — Récit du voyage, du séjour et du retour, 203-223. — De la casse, mène à une médecine, le met en danger de mort, II, 210-211. — Reproches à l'intendant des Eaux, Grifet, qui n'avait pas tenu compte de ses avis, II, 212. — Réflexions sur la diversité des tempéraments, les fraises sont un poison pour certaines personnes, II, 212-213. — Sa vie aux Eaux, II, 213. — Excuse son père de ne pas recevoir la visite faite au Joyau des Eaux; promenade avec sa sœur, II, 214. — Entretiens et discussions avec son père, Anecdotes à ce sujet, II, 215. — Réflexions sur la possibilité de se corriger de ses défauts, II, 217. — Retour par Bourges, Orléans, Chartres, à l'élaboration de son voyage, II, 217-223. — Quitte son père à Chartres pour rentrer à Paris, II, 223. — Reçoit M. de Saci dans la rue du Bout du Monde; reprend l'étude de l'histoire ecclésiastique, II, 224. — M. de Tillemont lui prête ses Mémoires sur ce sujet; ses études personnelles; s'occupe de *Histoire de Tertullien et d'Origène*, II, 225. — La lecture de leurs ouvrages le fait accuser le

premier, disputer le second, II, 225-226. — Est forcé d'interrompre cette étude, II, 227. — Sa mère lui écrit de se retirer auprès de son père mourant; lettre qui le détermine à partir, II, 227. — Craintes de M. de Saci qu'il ne rentre dans le monde, II, 227, 228. — Sa rencontre avec les personnes envoyées au devant de lui, aux portes de Rouen, II, 228-229. — Son arrivée, sa tristesse, II, 229. — Le partage de la succession se fait avec facilité, II, 230. — Leur éducation religieuse en est la cause, II, 230. — Les partages, les lots, II, 231. — Arrangements de famille, II, 232. — Sa prévention contre les Rouennais; leur éloge, II, 235. — Visites à sa famille et aux amis de sa famille, II, 235-237. — Malgré leur mérite, il persiste dans ses projets de vie pieuse et retirée, II, 238. — Moyen employé par M. de Saci pour le rappeler à Paris; assurance donnée de le rejoindre, II, 238. — Première visite au Fossé; grande union avec son frère; visite sa sœur près du Havre; voit la mer; retour à Rouen; départ pour Paris, II, 239. — Va loger dans la rue du Faubourg Saint-Antoine; avantages et inconvénients, II, 240-242. — Perd des papiers laissés dans la rue du Bout-du-Monde, II, 242. — Mécontent d'avoir été dupé par un badaud de Paris, II, 243. — Visite M. Guillebert après sa mort, II, 246. — Est calomnié auprès du roi, II, 246. — Fort de sa conscience, il ne redoute rien, II, 247. — II, 248. — Est espionné, II, 248-249. — Un voyage à Pomponne fait manquer le premier projet d'investissement, II, 250. — Refuse de rester; retour à Paris, II, 251. — Est surpris par l'escalade des Suisses, II, 252. — Reproches; irruption générale dans la maison, II, 253. — Dialogue avec le Lieutenant-Civil, II, 253-254. — Son interrogatoire par ce dernier, II, 255-261. — Est questionné sur une visite reçue de M. de Tillemont, II, 257-259. — Sur un M. Le Brun, II, 259-260. — Répond aux reproches sur sa liaison avec P. R. et sur son célibat, II, 260-261. — Obligé de vider ses

poches, II, 262. — Visite de ses papiers et de ses livres, II, 262. — Exception pour les lettres de la mortelle, II, 263. — Plusieurs copies de la *lettre de Saint Alexandre*, II, 263-264. — Lettre à sa sœur Melchior, II, 264. — Remarque faite au colonel des Suisses, II, 264-265. — Est gardé à vue chez lui; gêne qui en résulte, II, 269-270. — Un de leurs gardes étant de Rouen, II, 270. — Le langage de Daubray leur donne de l'espoir, II, 271. — Proposition de l'accompagner à la Bastille, II, 271. — Crainte d'avoir compromis le libraire Savreux dans son interrogatoire; explications sur ce point, II, 272. — Confrontation avec lui, II, 273-274. — Observations sur la menace du Lieutenant-Civil de faire pendre Savreux, II, 274. — Est reconduit chez lui; discussion pendant la route, II, 274. — Du Fossé se donne le plaisir de pousser un commissaire à bout sur le jansénisme, II, 275. — Continue d'être gardé à vue chez lui, II, 276. — Daubray donne des espérances, II, 277. — L'ordre arrive d'aller à la Bastille; ses observations; ils partent tous, II, 278. — Sort regrettés dans la rue comme des criminels, II, 279. — Scène faite, à l'arrivée, par le gouverneur, II, 279. — Prend le major Barras pour confident de son chagrin, en reçoit le conseil de garder le silence, II, 280. — Description de son appartement; celui de Bussy; visite des geôliers, II, 281. — M<sup>me</sup> de Pomponne avait pris soin de leur maison et de leurs meubles, II, 282. — Détails rétrospectifs sur ses rapports avec M. de Pomponne, II, 283. — Tristesse des premiers jours de captivité; palpitations de cœur, le libraire Savreux, prisonnier, lui vient en aide, II, 284. — Comment une correspondance s'établit entre eux; Savreux lui fait passer ce qu'il faut pour écrire; avis qu'il lui donne, II, 284-286. — Du Fossé en profite pour s'occuper de leur élargissement, II, 287. — Il en écrit à M. de Sacé, qui l'approuve, II, 287-288. — Écrit à sa sœur pour l'informer de leur position; ses demandes, II, 288.

— Récupère l'emploi de son temps pour combattre l'ennui, II, 289. — Visite du Lieutenant, II, 290-291. — Observations sur la nourriture au port et les promenades dans la cour, II, 290. — Jour de voir son frère parti avec lui, II, 292. — Est mieux traité par le gouverneur: ordre de l'élargissement, II, 293. — Confiné à l'écrit de se retirer en Normandie, il y consent: sa tranquillité avant de quitter la Bastille, II, 294-295. — Il ne peut voir M. de Sacé, II, 295.

Est finalement reçu par le Lieutenant civil Daubray, au sortir de la Bastille, III, 2-3. — A été à M<sup>me</sup> de Pomponne et à M. de Audilly, III, 3. — Se trouve indigné d'être mis au rang de « Messagers », III, 3. — Son seul mérite était de s'occuper de la *Vie des Saints*; son caractère se retrouve dans ses *Mémoires*; est moins des nouvelles dispositions de Daubray, III, 4. — Se tient caché à Paris, et hâte son départ, grande cour pendant la route de Paris au Plessis; chante de joie, III, 5. — Remercie M. Le Tellier; le passe au Ministre, III, 6. — Cause d'écritures sequestrées, III, 6, remède, et l'indulgent, III, 7. — Indulgent, mystification à un lauréat, III, 7-8. Forges, en visite au Plessis, III, 7-8. Passe l'hiver au Plessis, ses occupations; ses rapports avec Gilles Julien, curé de la paroisse, III, 10. — Il en reçoit des lettres; accueille le baron de Bussy, fait l'âge des paysans bretons, restriction pour l'avenir, III, 11. — La douleur des talles et la diminution de la valeur des biens, qui ont leur élargissement, III, 12. — Aggravation de sa maladie de cœur, III, 12. — Savants consultations des médecins; inefficacité de leurs remèdes; confiance dans les recettes, III, 13. — Il est présenta M. Bouchard qui lui propose de composer un remède, III, 14. — Il met ses notions en pratique, III, 15. — Récolte du remède, se confie avec M. Bouchard, III, 16. — Est guéri d'une attaque d'apoplexie de M<sup>me</sup> Bouchard, III, 18. — M. Bouchard lui donne de la poudre de Butler, III, 19. — Il s'en sert pour

guérit sa mère, au Fossé, III, 20. Indiquera la préparation de remèdes, III, 22. — Voyage en Poitou et en Anjou, III, 22-23. — Séjourne à Rouen et au Fossé; étudie la médecine, III, 38. — Ses infirmités en sont cause, suit les conseils de M. Bouchard, fait des extraits de Van Helmont, III, 41-43. — Travaille à l'explication des *Psaumes de David*, III, 43. — Exilé en Normandie, a le vif désir de retourner à Paris; les affaires de l'Eglise l'en empêchent, III, 46. — Retour à Paris; se lie au nouveau avec M. de Tillemont, III, 68. — Est chargé de faire à Nicole et à Arnauld des observations sur leurs ouvrages contre Charron, trouvés trop scolastiques, III, 72. — Comment il s'en acquitte, III, 73. — Discussion avec Arnauld sur ce sujet, III, 73-74. — Songe à quitter le voisinage d'Arnauld, III, 78. — Aventure de voleur, III, 79-80. — Loge dans la rue Saint-Victor; travaux pour un journal, III, 80. — Sa réponse à M. Le Nain, III, 81. — Envoie un remède pour la Mère Agnès, à l'article de la mort, III, 84. — Chagrin ressent de cette mort; inquiétudes au sujet de son remède, III, 85. — Sa liaison avec M. Le Tourneux, III, 85. — Analyse un de ses sermons à Rouen, III, 89-90. — Liaison plus intime avec lui à Rouen; en reçoit la confiance du projet de s'établir à Paris, III, 90. — Offre de loger dans sa maison; lui procure la connaissance de MM. Arnauld et de Sacy, aurait désiré le voir retourner à Rouen, III, 91. — Accepte la décision contraire de ces Messieurs; ses études des Pères de l'Eglise avec lui, III, 92. — Révise la Préface de la *Semaine Sainte* de Le Tourneux, III, 92. — Ecrit qu'il en fait, III, 93. — Malade de l'auteur; soins donnés par M. Le Tourneux, III, 93. — Est guéri par M. Bouchard, III, 94. — Se rend au Fossé, où sa mère lui fait part du dessein d'habiter Paris; l'engage à consulter le sieur Julien, curé du Fossé, III, 106. — Rassure sa mère sur la dépense, pendant son voyage d'essai à Paris; la reçoit dans sa mai-

son avec sa famille; se sépare de M. de Tillemont, III, 107. — Justification des éloges donnés à M. Le Tourneux comme directeur, III, 109-110. — Difficulté de faire à M. de Sacy la demande en mariage de M<sup>lle</sup> de Sericourt pour son frère Augustin Thomas; la demande est acceptée, III, 116-117. — Du Fossé, réserve d'en parler à sa mère, qui agréa le mariage, III, 118-119. — Ecrit une lettre de demande, restée dans la poche de M. de Sacy, III, 119-120. — Est prié par le prince de Condé d'engager l'abbé de Lucay à secourir la duchesse de Longueville dans sa dernière maladie, III, 132-133. Visite nocturne à cet abbé, III, 133-134. — Pressantes instances de du Fossé restées inutiles; tentatives de les justifier; accueil qui lui est fait à l'hôtel de Longueville, III, 134-135. — Il trouve la princesse dans un état désespéré, on s'adresse à lui pour une pilule d'or potable de Cornaro, III, 136. — Avant aidé sa vœux à faire connaître ce remède dans Paris, III, 138. — En porte une fiole à l'hôtel de Longueville; le remède, mal donné par les médecins, soulage un peu la princesse, III, 148-149. — Sa liaison avec M<sup>lle</sup> de Bagnies, belle-mère de son frère, III, 148. — Discussions avec le médecin de cette dame, à propos de la saignée, III, 149-151. Du Fossé donne un remède pour cette dame, III, 151-152. — Quitte et reprend la composition des *Vies des Saints*, III, 169-171. — Voyage dans le Nord de la France et dans les Pays-Bas espagnols, III, 171-255. — La crainte d'une traversée sur mer le détourne du projet de visiter Arnauld en Hollande, III, 209. — Sa fatigue après le voyage, reprend son travail sur la *Vie des Saints*; passe l'hiver et l'été suivant au Fossé, III, 245. — Retour à Paris; affliction de la famille causée par la mort de M. de Sacy, III, 257. — Reflexions sur cette mort, III, 262-263. — Par un froid rigoureux, arrive à Pamponne, avec son frère, après le convoi; assiste à la lecture du testament, III, 263-264. — Désir de

M. de Saci d'être enterré à P. R. des Champs; retour à Paris; permission d'y porter le corps; il est enlevé pendant la nuit; du Fossé l'accompagne avec son frère; état de conservation du cadavre; on lui rend les derniers devoirs, III, 264-266. — Vœux non exaucés pour le rétablissement de P. R., III, 272. — A la mort de M. de Saci, ses amis l'engagent à continuer les *Explications sur l'Écriture sainte*; la composition des *Vies des Saints* lui était devenue familière, III, 272. — Voyage au prieuré de Villers pour consulter M. Le Tourneux au sujet de son nouveau travail; secours qu'il en reçoit, III, 273-275. — Maladie au retour; s'occupe de l'*Explication de l'Écriture*; publie les deux mois de Janvier et de Février des *Vies des Saints*, III, 275. — Dernière maladie de sa mère. Retour du Fossé à Paris. Progrès du mal; sa mort. Éloge de son caractère et de sa piété, III, 276-282. — Péril d'incendie, III, 282-284. — Accompagne le corps à P. R. des Champs, III, 284-285. — Projet de se séparer de son frère pour mieux faire son salut; il est combattu par lui et par sa belle-sœur. Il suit le conseil de M. Le Tourneux de rester avec eux, III, 286-288. — Justification de ce parti et réflexions à l'appui, III, 288-289. — Quitte la maison de la rue Saint-Victor pour la rue de Seine, dans le même faubourg; ses travaux pour le jardin; le feu et l'eau viennent l'y visiter, III, 289-290. — Fait éteindre un incendie dans la maison voisine, III, 290-292. — Troubles et embarras causés par la funeste aventure du comte d'Assigny, leur cousin, III, 292-295. — Plus grande affliction causée par la mort d'un jeune parent, étudiant à Paris, et tué dans une lutte contre le guet, III, 297-300. — Comment il apprend la mort subite de M. Le Tourneux, III, 300-301. — Une lettre l'informe du résultat de la conférence de celui-ci avec l'archevêque de Paris, III, 302. — Fait connaissance d'un Religieux, dans la Maison des Nouveaux-Convertis, ses voisins, III, 305, 309. — Remarques

faites au directeur sur les goûts mondains du jeune homme, III, 309. — S'étonne de sa rigidité après une retraite à Saint-Lazare, III, 311. — Entretiens avec lui aux Nouveaux-Convertis. Donne la table à Pantiot, ancien domestique, à son retour d'Angleterre, III, 313. — Ses entretiens avec lui sur divers sujets et sur la médecine; Pantiot lui indique des remèdes, III, 314. — Chagrin et dépense causés par un accident de voiture dans le déménagement de la rue de Seine Saint-Victor; une jeune fille est blessée par le cocher; soins qui lui sont donnés, partage de la famille; comédie jouée par la malade et par sa mère; charité de du Fossé, III, 318-323. — Visite M. de Pontchâteau, rue Saint-Antoine, III, 325. — Voit l'affluence et entend les éloges du peuple au convoi de M. de Pontchâteau; réflexions à ce sujet, III, 328-329. — Difficulté d'enlever le corps de l'église Saint-Gervais, pour le transporter à P. R. des Champs; en vient à bout avec son frère, III, 330-332. — Maladie de l'auteur, suite d'un coup reçu à la jambe; nombreux accidents; traitements divers; tout le monde donne ses avis. Richeux effet de la saignée; emploi de l'orviétan, III, 335-339. — L'abbé de Lucay lui donne les moyens de se guérir, III, 339-341. — Raison de tous ces détails sur sa maladie; réflexions sur les remèdes, III, 342-343. — Rencontre fortuite de M. du Fresnel, sortant de la prison de Vincennes; il apprend de lui l'affaire des chanoines de Beauvais, III, 343-344. — Sait aussi que la sincérité de M. du Fresnel sert à la manifestation de son innocence; Dieu l'inspire dans son interrogatoire, III, 347-348. — Vœux pour que Dieu éclaire aussi Louis XIV sur l'innocence d'Arnould, III, 350. — Voyage en famille sur les bords de la Loire, en Bretagne et en Basse-Normandie, IV, 1-131. — Est rassasié de musique à Angers, IV, 50. — Visite le château d'Angers, IV, 54. — Essaie de justifier la rigueur de procédés contre les protestants, IV, 56. — Reçoit les ordonnances



et mandements d'Henri Arnauld, IV, 58. — Accident de voiture au sortir d'Angers, le mal est réparé, rencontre l'épouse en apparence, mais utile en l'absence, IV, 58-60. — Préparatifs de l'effense dans une hôtellerie, IV, 60. — Ils étaient mut., IV, 61. — Poursuit son voyage en Bretagne, IV, 61-77. — Visite à Rennes, IV, 61. — Y prend la messe dans la chapelle Notre-Dame de Bonsecours, église des Jacobins, IV, 63. — La marée l'empêche d'entrer tout de suite à Saint-Malo, IV, 65. — Difficulté d'y pénétrer à cause de la guerre, on la suit l'une garde à la porte; subit un interrogatoire, IV, 66-67. — Son engagement avec M. Durois, pénitencier d'Avranches, IV, 67. — Est logé dans le principal appartement de M. Durois, marchand de Saint-Malo, IV, 68. — Visite un vaisseau armé en course dans le port de cette ville, IV, 70. — S'agit de retrouver M. Durois, clerc, dit-on, l'Avranches, IV, 71. — Visite à Port-tison le château de Montgommery, dont les fortifications avaient été détruites par son père, IV, 71. — Est pris en note par M. Durois à une société ecclésiastique et de seigneurs du diocèse d'Avranches, IV, 76. — Récolte le son pèlerinage au Mont-Saint-Michel, IV, 77-88. — La peur prend la famille, quand le carrosse est engagé dans les grèves, va s'appuyer au aide, repos donné aux voyageurs, se sursur une petite évacuation, arrivée à la porte de la ville, IV, 78-79. — Réprimande un laquais de sa grande imprudence, IV, 79-80. — Est reçu avec sa famille à dîner par le prieur du Mont-Saint-Michel, dans une supphie de la voûte, IV, 82. — Réflexions sur la nécessité d'un bon guide, à propos de quelques aventures arrivées dans les grèves du Mont-Saint-Michel, IV, 87-88. — Retour par Port-tison et non par Avranches, IV, 88. — L'écaille M. Durois, son hôte, IV, 91. — Il se met en route pour Granville; la marée le déçoit, il s'arrête les aurait fait engouler par la mer, mauvais gîte à Saint-Pair, IV, 91-93. — En route pour Coutances,

le carrosse demeure, toute une après-midi, dans un trou, comment il en est tiré, IV, 94. — Ils sont surpris la nuit, le cabaret et le curé, l'hospitaller, aux portes de Coutances, conduite bien différente du curé du Fossé, IV, 95. — Visite à M<sup>re</sup> de Mandonville, à Coutances, IV, 96. — Visite chez M. de La Mottehere, IV, 96-99. — L'auteur avait cultivé la même robe de cette dame, parents des du Fossé, IV, 97. — Sages réflexions sur la nécessité de cultiver la mémoire, IV, 98. — Visite Castilly, Bayeux, Caen, Falaise et Argentan, IV, 98-102. — Visite à l'abbaye de la Trappe, IV, 103-113. — Formalité pour l'entrée de Caen; le soupçon; rencontre d'un religieux venu des Nouveaux-Convertis, assiste à Matines, au repas des religieux, dîne au refectoire; lecture de la *Vie de Sainte*, un de ses ouvrages, visite l'abbaye; prend congé de l'abbé, IV, 103-109. — L'expose l'abbé de Rané au sujet d'Arnaud, IV, 110-111. — Visite M. Durois à son château de Pierres, dans l'Eure, IV, 113-115. — Séjour à Breux, IV, 115-129. — Est reçu par son ami, M. Le Mettayer, curé de Saint-Thomas d'Evreux, IV, 126. — Visites à M<sup>re</sup> de Vertus, IV, 118. — Relations plus fréquentes, IV, 119. — Apprend l'existence d'une de ses fermes, au Fossé, causée par la malveillance, IV, 118. — Se rend au Fossé pour y faire les dévastations, IV, 119. — Vient en aide à la grande misère des habitants, épuise ses ressources, IV, 120-121. — Il voit l'incendiaire revenir au Fossé le soir, IV, 121. — Peut chanter une messe de Sainte-Genève au Fossé, IV, 123. — Remarque sur une excessive récolte en pois et en fèves, IV, 123-126. — L'écaille curé du Fossé pour une affaire de maraudeur, IV, 127. — Intervient et se mêle dans une nouvelle affaire de maraudeurs, arrive le pègre; conduit les schémas, IV, 128-161. — Est informé par un fils d'une nouvelle affaire de maraudeur, en écrit à M. de Pomponne, IV, 166. — Visite le ministre à Paris, IV,



127. — Réflexions sur les maux de la guerre, IV, 168. — Affliction que lui cause la mort d'Arnauld, IV, 171. — Fait le résumé de la vie d'Arnauld pendant son exil, IV, 171-179. — Sa joie des hommages rendus à Arnauld, après sa mort; pressent les futures attaques de ses ennemis, IV, 181. — Santeuil lui envoie ses vers latins sur le cœur d'Arnauld; il les cite et les approuve, IV, 181-183. — Les ennemis d'Arnauld vont jusqu'à l'accuser d'hérésie, IV, 184. — Du Fossé, irrité, soumet la conduite d'Arnauld à un sévère examen, pour savoir s'il a refusé de se soumettre à l'Eglise, IV, 184-185. — Division de cet examen critique, IV, 186. — 1<sup>o</sup> Le livre de la *Fréquente Communion*, IV, 186-188; 2<sup>o</sup> censure de la Sorbonne, IV, 188-193, 3<sup>o</sup> signature du Formulaire, IV, 193-197; 4<sup>o</sup> accusation d'hérésie, IV, 197-199. — Réflexions sur tous ces faits, IV, 199-200. — Loue le choix de M. de Noailles comme archevêque de Paris, IV, 203-204. — Le voisinage fut une des causes de sa liaison avec Nicole, IV, 207. — Se lie avec le Père Du Breuil, curé de Sainte-Croix-Saint-Onen de Rouen, IV, 213. — Perd sa sœur Madeleine, religieuse à P. R., IV, 218-220. — S'excuse de répéter les mêmes choses au sujet des Religieuses de P. R. des Champs; ne pouvait ne pas dire la vérité, IV, 231-237. — Les liens qui l'attachent à cette maison lui en font un devoir, IV, 232-233. — Triste état de sa santé; se dispense d'écrire, quand Dieu lui impose silence; espère que ce retour vers le passé lui sera agréable, IV, 233. — La paralysie de la langue commence pendant l'explication de l'Evangile de saint Jean; il se rend au Fossé; remède; visite faite à Forges à M<sup>re</sup> de Gramont, IV, 235-237. — Se blesse, dans le Fossé, au retour de cette visite; nouveau mal s'ajoutant à la paralysie, IV, 237. — Retour à Paris; consultation du médecin de Chaudrey; inefficacité de son remède, IV, 237-238. — Fait un mémoire sur sa maladie; il est présenté à Fagon

par Racine, IV, 238-239. — Se rend aux Baux de Bourbon sur son conseil, IV, 239. — Voyage et séjour à ces eaux, IV, 239-247. — Prend les eaux; consultation à Montargis, IV, 240. — Description de la douche dans une lettre à M<sup>re</sup> de Bosroger, IV, 240-242. — Nouvelle lettre sur le séjour; perte d'un cheval; peine ressentie de ne pouvoir répondre aux visiteurs, IV, 242-244. — Est atteint d'une nouvelle maladie, combattue par de nouveaux remèdes, IV, 244-246. — La maladie recule son départ; il se met en route, retour à Paris, IV, 246-247. — Son frère consulte pour lui une Allemande, M<sup>re</sup> Vignole, ses remèdes le guérissent des palpitations, IV, 247. — Zèle de ses amis pour sa santé; indication de remèdes, et prières de la part de tous, IV, 247-248. — Va consulter le curé de Bouelle, IV, 248. — Le médecin de Chaudrey, IV, 249. — Excuse toutes ces consultations et justifie les indications de tous ces remèdes, IV, 249. — On prend plus de soin de son corps que de son âme, réflexions pieuses à ce propos, IV, 250-251. — Visite faite au retour de Chaudrey à M<sup>re</sup> de Théméricourt, sa cordiale réception, IV, 251-254. — Il y fait par écrit l'abrégé de sa mise à la Bastille; sa facilité pour la raconter; comment ce récit devint l'occasion des présents *Mémoires*, IV, 253. — L'idée en vient en même temps à du Fossé et à M<sup>re</sup> de Bosroger, IV, 254. — Commence à écrire ses *Mémoires* au Fossé, IV, 254. — Les interrompt, à cause des remèdes du médecin de Chaudrey, IV, 254-255. — Les reprend au Fossé et les continue à Paris; plaisir qu'il trouve, IV, 255-256. — Perle son ami, M. de Tillemont, IV, 256. — Comparaison de sa santé avec la sienne, IV, 257. — Son amitié pour M. de Tillemont sera l'excuse des détails donnés sur cet illustre mort, IV, 262. — Une toux violente le force d'interrompre ses *Mémoires*, IV, 262. — Tourments qu'il endure, I, 263. — Il les reprend et les achève, IV, 263-264. — Son bonheur d'avoir pu rendre témoignage, avant sa mort, à la

piété d'une foule de personnes, qui lui ont transmis les principes de sa doctrine; sa fin n'est pas celle d'un lâche, et pour l'un d'eux, le cardinal de IV, 24-26. — Son dessein de ne choquer personne en écrivant ses *Mémoires*, IV, 265. — Dans ce but il n'a nommé personne, il s'est préoccupe de la seule vérité, il a ménagé la délicatesse de ceux qui ont figuré dans les troubles de l'Eglise, c'est par charité et par habitude de conciliation, IV, 265-266. — Son honneur, ses *Mémoires* parvenant à triompher de la prévention, par la force de la vérité, IV, 266. — L'absence de ses compositions a été soignée; l'exécution ignorée; et la composition, une circonstance dans sa maladie, IV, 266. — La justification de P. R. était une partie nécessaire de son sujet; il a connu toute la vérité, à son âge il ne peut être que la vérité, IV, 267. — Son nom en tête des *Mémoires* leur donnera plus d'autorité, IV, 267-268. — Il affirme sa sincérité, et son amour de la vérité, qualités d'un vrai laïque, IV, 268-269. — Prêchait Dieu ou il le prend à témoin de son amour pour la vérité, et se remercie d'avoir été aimé de ses fidèles serviteurs, il attend tout de sa sérénité, IV, 269-270. — Il termine par ce vœu que Dieu éclaire le roi sur ses mérites dont P. R. a été poursuivi, IV, 271.

THOMAS Anne, sœur des précédents. — Se fait religieuse, I, 17. — Entre à P. R. de Paris, I, 152, 153. — Religieuse sous le nom deœur Anne de Sainte I. — sa mort, II, 63. — Lettre de M. de Saci écrite à M. Thomas père sur ce sujet, II, 65-66.

THOMAS (Catherine), sœur des précédents. — I, 17. — Ses souffrances, I, 153-154. — Accompagne son père aux Eaux de Bourbon, II, 201. — Est mise en danger de mort par de la casse mêlée à une médecine, II, 210-211. — III, 81. — Vient de mourir à Paris, chez son frère, l'auteur des *Mémoires*, III, 107. — Début de sa maladie, quand elle était pensionnaire à P. R. des Champs, III, 110. — Sa

guérison par M. Deslandres, III, 114. — Il lui reste un levain de maladie III, 112. — De nouvelles souffrances lui suscitent une opération, III, 113. — III, 163. — Sa dernière maladie au Fossé; sa mort, III, 164-169.

THOMAS Joseph, l'aîné de deux jumeaux, frère des précédents. — I, 17, 140. — Est arrêté, pour son éducation, chez un curé du pays de Caux, avec M. Dirois pour précepteur, à Sevran, I, 150. — A Beauvais, I, 154. — Est arrêté par l'ambuscade et par son père, à Sevran, I, 258, 259. — Quitte cette école pour aller à Beauvais, I, 263. — Portait le nom de Rosier; sa mort à Beauvais, II, 36.

THOMAS Augustin, frère des précédents. — I, 17, 149. — Est placé pour son éducation, chez un curé du Pays de Caux, avec M. Dirois pour précepteur, à Sevran, I, 150; à Beauvais, à Magny, chez M. N. l'abbé, I, 151. — Est visité à Sevran par du Fossé et par son père, I, 258, 259. — Quitte cette école pour aller à Beauvais, I, 263. — II, 39. — Arrive à Rouen près de son père mourant, II, 227.

— Aurait dû faire les lois de la succession, II, 231. — Dans son ignorance, ils sont faits par les parents; il les présente à son frère aîné, II, 231, 232. — II, 238. — Première visite au Fossé, et dans une grande union avec son frère; va voir sa sœur près du Havre; retour à Rouen et à Paris, II, 239.

— Va loger dans la rue du Faubourg Saint-Antoine, II, 240, 242. — II, 258. — Est arrêté dans sa chambre, II, 258. — Interrogatoire sommaire, 264, 265. — Protection de M. Le Tellier, II, 270. — Son logement à la Bastille, II, 281. — Entretien avec un comte de Montgommery, II, 281-282. — II, 286, 291. — Sa joie d'être réuni à son frère, II, 292. — Signe l'ordre de se retirer en Normandie. — I, lo fait avant de sortir de la Bastille, II, 294-295. — A sa sortie, va visiter le lieutenant civil, III, 2. — Autres détails communs avec son frère, III, 37. — Voyage en Peritou et en Anjou avec lui, III, 22-38. — Achète une charge de Maître des

Comptes à Rouen; songe à se marier, III, 44. — III, 81. — Vend sa charge pour s'établir à Paris avec son frère, III, 107. — Un premier projet de mariage échoue, III, 113-114. — Second projet de mariage mené à bonne fin, III, 114-121. — Mariage célébré à Saint-Séverin par Arnould, son alocution, III, 121-127. — Son premier enfant a pour parrain Arnould, III, 128. — III, 1 8, 159. — Accompanye son frère dans le Nord de la France et les Pays-Bas espagnols, III, 172-253. — Se rend avec son père au prieuré de Vilers, III, 273-275. — Accompanye son frère à Pompeune, lors de la mort de M. de Saci, III, 283-284. — S'occupe des préparatifs pour porter le corps à P. R. des Champs, où il l'accompagne, III, 284-285. — Arrive à Paris après la mort de sa mère. Le partage des biens se fait plus promptement qu'après la mort du père, III, 286. — Instances pour recevoir son frère auprès de lui, III, 286-287. — Va loger rue de Seine, au Faubourg Saint-Victor; amour du jardinage; le feu et l'eau viennent le visiter, III, 289-290. — Embarras causés par l'aventure du comte d'Assigny, son cousin, III, 292-295. — III, 311, 312, 320. — Entend le peuple de Paris faire l'éloge de M. de Pontchâteau, lors de son convoi, III, 330. — Aide son frère à faire transporter le corps à P. R. des Champs, III, 330-332. — Voyage en famille sur les bords de la Loire et en Bretagne, IV, 1-72. — Trompé par les Blaisois dans un échange de montre, IV, 16. — Condisciple, à Sevrin, de M. Dirois, curé de Saint-Coulomb, IV, 71. — Suite du voyage : Normandie, IV, 73-131. — Visite à l'abbaye de La Trappe, IV, 103-112. — M<sup>re</sup> de Vertus fait conclure son mariage, IV, 139. — IV, 159. — Va consulter le médecin de Chaudrey pour son frère, IV, 237. — L'accompagne aux Eaux de Bourbon, IV, 238-247. — Va consulter avec son frère le curé de Bouelle, IV, 248. — IV, 253.

THOMAS DE LA MOTTE (Antoine-Augustin), premier enfant du précédent, III, 128.

THOMAS DU MEUNIL (Pierre-François), autre fils du précédent. — Il accompagne sa famille dans un voyage sur les bords de la Loire, en Bretagne et en Basse-Normandie, IV, 1-131. — Est confirmé par son grand-oncle, Henri Arnould, évêque d'Angers, IV, 43. — IV, 68, 103.

TILLEMONT (Le Nain de) (Sébastien-Louis). — Elève de P. R., il se lie avec l'auteur, I, 251. — Éloge de son *Histoire de l'Eglise*, I, 252. — Demeure avec du Fossé, à Paris, rue des Postes, I, 253. — Ménage son temps, I, 254. — Demande aux parents de M. de Bagois d'habiter le château des Troux, pour travailler, avec M. Burlugai, à l'*Histoire de l'Eglise*, II, 49. — N'assiste point à l'Entrée de Louis XIV dans Paris, après son mariage, II, 51. — Étude l'*Histoire ecclésiastique* avec du Fossé et M. Burlugai, II, 53. — II, 117. — Quitte les Troux et se sépare de du Fossé, II, 119. — Une de ses visites à du Fossé est incriminée, II, 257-259. — Revient avec du Fossé, III, 68. — Loge avec lui dans la rue des Vignes, à Paris, III, 69. — Se joint à du Fossé pour faire des observations à Arnould sur la *Perpetuité de la Foi*, III, 73. — Songe à quitter le voisinage d'Arnould, III, 78. — III, 79. — Se loge avec du Fossé dans la rue Saint-Victor, III, 80. — III, 81. — Sa liaison plus étroite avec du Fossé, III, 91. — Est obligé de s'en séparer, quand la famille de l'auteur s'établit à Paris, III, 107. — M. de Saci pense à l'engager dans les Ordres sacrés, III, 108. — Sa dernière maladie et sa mort, IV, 256-262. — Comparaison de sa santé avec celle de du Fossé; chagrin général causé par sa mort, IV, 257. — Détails sur sa famille, sur sa vie et sur ses études, IV, 257-258. — Son goût pour l'histoire; rapporte tous ses travaux à l'*Histoire de l'Eglise*, qui l'occupe soixante ans; sa méthode historique; donne la première place aux textes originaux, IV, 258-259. — Son *Histoire des Empereurs*, IV, 259-260. — Entre dans le sacerdoce à l'âge de près de qua-

raute ans, IV, 260. — Son humilité, sa modestie, malgré toute sa science, regrets sur sa mort prématurée, IV, 260-261. — Ses *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique* ne font mal levés par sa mort, IV, 262.

TIRPIED, paroisse près d'Avranche, I, 150.

THÉROUANNE (Pas-d-Calais), III, 231.

THÉSSALONIQUE, III, 112.

TILLIÈRES-SUR-AVRE (Eure), IV, 114.

TODIE. — III, 125, 127. — IV, 44, 45, 75.

TODIE (Livre de la Bible). — Citation, II, 87. — IV, 44.

TOMBELAINE, hôtel voisin du Mont-Saint-Michel. — Était renommé par ses dîners, IV, 76.

TONIGNY (Manche). — Appartenait à la famille Matignon, IV, 97. — Le château de la Motte-Neuve en était voisin, IV, 97.

TOTOISE, I, 128.

TOURNAI (La), III, 87.

TOURNAI (Belgique). — Belle ville, description de la Cathédrale, les Chanoines, rencontre d'un ami parmi eux; l'abbaye et l'abbé de Saint-Martin; le Parlement, la Foire, III, 189-191. — III, 236.

TOURNEVILLE (De), gentilhomme, près du Havre, épouse une nièce de l'auteur, I, 17.

TOURS. — I, 107, 290, 309. — IV, 17. — Visité par la famille du Fosse, la cathédrale, l'abbaye de Saint-Martin; le mail, les manufactures de soie, grand devoir, la calandre; la fabrication du veours, IV, 22-25. — IV, 27, 35.

Tradition de l'Eglise (De la), ouvrage d'Arnauld, I, 200, 201.

TRAPPE (Abbaye de la), près le village de Soligny (Orne). — III, 306. — Un Religieux forme le dessein d'y entrer, on lui en montre l'austerité, III, 308. — III, 309-310, 312. — Visité par la famille du Fosse, IV, 102-113. — Difficulté d'y accéder; deux cavaliers lui indiquent la route, IV, 102-113. — Une ferme de l'abbaye sert d'hôtellerie, les femmes n'y pénètrent pas, IV, 103. — Le portier, la salle des hôtes, le secrétaire de l'abbé, l'office des Matines, IV, 104-106. — Les bâtiments; le repas des Trappistes, les jardins, les lavaux, le silence, IV, 107-108. — Situation et biens de l'abbaye, aumônes et hospitalité, IV, 111-112.

TRAPPE (Religieux de la), III, 306, 311.

TRAPPES (Seine-et-Oise). — Ses bois, II, 131.

TRIENTE (Concile de), I, 60.

TRESOR (Abbaye du), dép. de l'Eure. — Une de ses religieuses guérie par la Sainte-Epine, II, 93. — IV, 11, 12.

TRIENON, IV, 6, 72.

TROYE (Le) élevé à Paris pour l'entrée de Louis XIV, lors de son mariage, II, 241.

TRICS, I, 144.

TIRENNE (Maréchal de). — I, 171. — M. Deschamps (*Voy. ce nom*) écrit une Relation de ses dernières campagnes, I, 171. — S'occupe du capitaine Sauvignon, pendant la Fronde, I, 226, 227. — Interroge le marquis d'Abain sur ses *Conseils de César*, I, 241. — Ebloui par un ouvrage du ministre Claude, il est désabusé par une réponse d'Arnauld, III, 71.

## U

UNIVERSITÉ DE PARIS. — Anecdote sur sa lutte avec les Jésuites pour le collège du Mans, III, 185-187.

URBAIN VIII, pape. — I, 26. — Lettre des Evêques et Docteurs de France, en faveur d'Arnauld, au sujet du livre *De la Fréquente Communion*, I, 107. — III, 65.

URSINE (Hôtel des), à Paris. —

M. Le Tourneux y meurt subitement, III, 301.

URSULINES d'Angers, IV, 48.

URSULINES (Eglise des), à Amiens, III, 175.

URSULINES de Beauvais. — M. de Beaupuis en est fait supérieur, I, 165.

URSULINES (Les) du diocèse de Bazas. — Elles reçoivent une do-

nation faite à l'abbaye de P. R.  
I, 158.

URSULINE de Noyers, en Bourgogne, guérie par la Sainte-Epine, II, 93.

URSULINES de Paris, II, 89.

URSTINE de Pontoise guérie par la Sainte-Epine, II, 93.  
URSULINES de Rouen — Madeleine Thomas y entra comme pensionnaire, I, 151.

## V

VAL-DE-GRACE, à Paris. — Eglise comparée à celle du Béguinage de Broxelles, III, 199.

VAL DE LA (Eglise dui ou des Religieuses de Saint-Norbert, à Malines, III, 201-202).

VALENCE (Drôme), I, 118.

VALENCIENNES. — III, 234-235.

— Lignes inspirées à du Fossé, près de cette ville, par des cavaliers français; rompie de peupliers et d'églises; ses fortifications, et ses deux abbayes de Saint-Jean et de Notre-Dame; la collégiale de Saint-Géry; situation désavantageuse comme place de guerre; grands travaux de Louis XIV pour y remédier; la défense en son toujours difficile, III, 236-238.

VARENNE (la) du Louvre, II, 43, 46.

VALHAN (Sébastien Le Prestre de), illustre ingénieur, maréchal de France — Il empêche le commencement des fortifications de la Fère, projeté par Louvois, et les fait augmenter, III, 252. — Admire les constructions de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, IV, 81.

VAIMCHIER (Château de, près l'abbaye de P. R. des Champs. — Bâti par le duc de Luyne, il sert de retraite aux Solitaires, I, 218.

— Préparatifs de défense, pendant la seconde guerre de la Fronde, I, 219, 220, 239. — Aventures et alertes diverses, I, 220-225. — II, 35. — Le parc, II, 136, 135.

VAUX (Château de), près Meaux, départ de Seine-et-Marne, IV, 2-3.

VAULX ou VAUX-DE-CERNAY (abbaye des) (Seine-et-Oise). — I, 65, 66. — IV, 113.

VELOURS (fabrication des), à Tours — Description, IV, 25.

VENISE, I, 13, 219.

VERGIER DE HAURANNE (Du).

VERGIER-CYRAN (De).

VOY SAINT-VERNEUIL (Eure), remarquable

par son bon poisson, IV, 114.

VERNON, II, 92. — M. du Fossé père s'y rend pour recevoir le corps de M. de Bernières, Maître des Reîtres, II, 111. — III, 34.

VERMOREL (Rue de la), à Paris. — L'hôtel de Pomponne s'y trouvait, II, 282.

VERSAILLES. — I, 113. — La Grande-Chambre du Palais de justice de Rouen comparée aux appartements de Versailles, IV, 67. — IV, 166.

VERSAILLES (Le château de). — III, 221.

VERTU (Catherine-Françoise de Bretagne demoiselle de). — II, 15.

— Sa confiance en M. Singlin, II, 151. — Chagrin qu'elle eut

la mort de cet ami, II, 152. — Détails sur sa retraite à Port-Royal, fait conclure le mariage

d'Augustin Thomas, IV, 139. — Ses souffrances, pendant les 1022

dernières années de sa vie; ses occupations, sa charité; sa réputation de sagesse, IV, 139-142. — Sa mort, IV, 142.

VEILLES (Seine-Inférieure), III, 18, 19.

VEVRAS (M.), plus tard Carnaud, accompagne l'auteur dans ses promenades, I, 207.

VIALANT ou VIALARD (Pétri), évêque de Châlons — Il s'emploie pour la paix de l'Eglise; bases d'un accommodement, III, 51. — Annonce la Paix de l'Eglise à l'archevêque de Paris, III, 53-54.

— III, 58.

VICAIRES-GÉNÉRAUX du Cardinal de Retz. — Premier mandement pour la signature du Portement, II, 163. — Obligés de faire un second mandement, II, 164.

VICOQUE (abbaye de), près Valenciennes. — Bâtiments élevés pendant le siège de la place; les restes prouvent sa

té; richesse de son église, le

le choeur, les statues, les chaises, les balustres, les chaises en font de toute beauté, III, 231-232.

**VIGOLE** (M<sup>re</sup>), Allemande. — Augustin Thomas la consulte pour son frère, au retour des Eaux de Bourbon; ses remèdes le guérissent des palpitations, mais non de la paralysie, IV, 247.

**Vie de Dom Barthélemy des Martyrs**, en espagnol, II, 32, 34. — Traduction par du Fossé, 44, 45, 50.

**Vie de Dom Barthélemy des Martyrs**, par M. de Sacy, d'après la traduction de du Fossé, II, 50.

**Vie de Jésus-Christ** (La), ouvrage de Le Tournaux, son éloge, III, 95.

**Vies des Saints**, I, 291. — II, 1, 17, 263. — Du Fossé en fait son occupation, III, 169-171. — III, 173. — Reprend ce travail, au Fossé, au retour d'un long voyage, III, 255. — Il en devient familier, III, 272. — Privilege obtenu par M. de Sacy; publication des mois de Janvier et de Février par du Fossé, III, 275. — Sort de lecture au réfectoire de la Trappe, lors d'une visite de du Fossé, IV, 108.

**Vie de Saint Alexandre**, patriarche d'Alexandrie, II, 3, 4. — Plusieurs copies trouvées dans une vaste bibliothèque, II, 263. — II, 264. — III, 7.

**Vie de Saint Ignace**, II, 2.

**Vie de Saint Jean Chrysostome**, II, 2.

**Vie de Saint Thomas de Cantorbéry**, faite et achevée par du Fossé au Petit Port-Royal; détails sur cet ouvrage, II, 120-121. — II, 142.

**Vies des Pères des déserts**, par M. d'Andilly, I, 133.

**Vies des Saints**, par M. d'Andilly, I, 133. — Il envoie la traduction de quelques-unes à du Fossé, II, 143.

**Vignes** (Rue des), à Paris. — Du Fossé y loge, III, 69.

**VILLARS-BRANCAS** (De), Amiral de France et Gouverneur de Normandie. — Il quitte la Ligue pour Henri IV, à recours à Gentien Thomas, le Maître des Comptes, pour la réduction des places rebelles, I, 6, 7.

**VILLENEUVE-SAINT-GEORGES**, village (Seine-et-Oise). — Une aventure de voyage y arrive à l'auteur, I, 258.

**VILLENEUVE** (Arnauld de), fils d'Arnauld d'Andilly. — Elève de P. R., I, 47. — Camarade de du Fossé, sous la surveillance du sieur Basile et du sieur Selles, I, 96. — Est envoyé de P. R. au Chénay, I, 114. — I, 134. — Se plaint d'avoir été négligé par ses maîtres dans sa jeunesse, I, 164. — A pour maître, aux Petites-Ecoles de Paris, le sieur Le Fèvre, de Chartres, I, 166, 168. — Sa grande mémoire; récite des livres entiers de Virgile, I, 170. — Ses goûts bellicieux, I, 171. — Est transféré des Petites-Ecoles de Paris à Maguy, I, 198. — Rencontre le capitaine Sauvegrain, I, 228. — Se sépare de l'auteur, I, 245. — Son père lui permet de suivre la carrière des armes; M. de Pontis lui en donne les premiers éléments; sa santé s'y rendant impropre, I, 216. — Il meurt dès sa première campagne, I, 247. — Vivacité de son esprit; son talent pour déchiffrer tous les chiffres; un exemple à l'appui, I, 250. — Son esprit diminue à l'armée, I, 251. — I, 291, 292. — Fait sa philosophie, avec du Fossé, sous M. Bourgeois, II, 32.

**VILLIERS** (Prieuré de), canton de la Fère-en-Tardenois (Aisne). — Le prieur, M. Le Tourneux, est visité par du Fossé, III, 273-275. — III, 311.

**VILVORDE** ou **VILVORDE** (Brabant). — Son château fort, 64, 69.

**VINGT-NEUF** (Bos et château de). — I, 26, 29, 30, 33, 36, 37, 217. — III, 341.

**VIRGIL** (Calvados). — M. Le Mettayer y est envoyé en exil, IV, 120. — Il y est bien traité par le lieutenant-général, IV, 121-122.

**VIRGILE** Récitation de livres de Virgile par les élèves des Petites-Ecoles, I, 170. — Citation, I, 317. — II, 83. — Citation, III, 274.

**VISITATION** (Rue neuve de la), à Angers, III, 33-35. — IV, 64.

**VISITATION** (La) de Chaillet, près Paris, II, 46.

**VISITATION** (La) de la rue Saint-

**Antoine.** — Six religieuses sont détachées pour gouverner Port-Royal, par l'archevêque de Paris, M. de Péréfixe, II, 182. — Scène entre l'auteur et l'une de ses sœurs, au parloir de P. R. de Paris, II, 190-192. — II, 193.

**VITARE (M<sup>re</sup>)** héberge plusieurs solitaires, au faubourg Saint-Marceau, II, 148.

**VOISINS** (Abbaye de), Loiret, IV, 11, 12.

**VOMY** (Mathurin), grand prieur des Bénédictins de Pontevault. — Sa conduite au sujet d'une infraction à la règle commune par M<sup>re</sup> de Rosroger, IV, 35-36.

**VOYAGE** de du Fossé à l'abbaye de Saint-Cyran (Relation d'un, I, 200-201).

**VOYAGE AUX EAUX** de Bourbon,

pour y accompagner son père, II, 201-223.

**VOYAGE** en Poitou, par Nantes, et retour par Angers, III, 23-28.

**VOYAGE** dans le Nord de la France et dans les Pays-Bas espagnols, III, 172-186.

**VOYAGE** au Prieuré de Villers, au diocèse de Meissons (Aisne), III, 272-273.

**VOYAGE** sur les bords de la Loire, en Bretagne et en Normandie, IV, 1-31.

**VOYAGE** aux Eaux de Bourbon, pour lui-même, IV, 239-247.

**YRON** (Antoine), seigneur d'Hérouval. — Il indique à l'auteur des Manuscrits de S. Jean Clément; lui procure l'entrée de la Bibliothèque du chancelier Séguier, I, 184. — II, 2.

## W

**WALON DE BRAUPUIS** (Charles), supérieur des Petites-Ecoles de P. R., à Paris, I, 165. — Ses emplois divers I, 166. — Donne l'instruction religieuse aux élèves, I, 166. — Leur permet d'élever un fort dans le jardin des Petites-Ecoles, I, 172. — Régalaient les élèves, la veille des Rois, I, 173. — Fait venir Gentien Thomas, malade, du collège de Beauvais,

à Paris, dans le local des Petites-Ecoles, I, 193. — En éloigne les jeunes gens qui l'avaient perdu, I, 194.

**WEHR** (Jean de), général allemand. — Prisonnier de guerre à Vincennes, il fait une réponse piquante à cause de la détention de l'abbé de Saint-Cyran, I, 30.

**WLADISLAS VII**, roi de Pologne, I, 49.

## Y

**YPRES.** — I, 112, 242. — II, 155, 157, 161. — III, 214. — L'auteur s'y rend par les canaux; la navigation sur le canal d'Ypres, III, 217. — Les écluses voisines; comment s'y fait la manœuvre; difficultés de la douane; Grande Place; Hôtel-de-Ville; la Cathédrale; anecdote à l'occasion de Jansénius; son tombeau et son épitaphe y étaient

supprimées; évêques d'Ypres; belle place; l'Eglise des Jésuites; l'Hôpital; l'Abbaye de S. Jean occupée par des Bénédictins; l'abbé commendataire, III, 229-232.

**YPRES** (Cathédrale d'). — Religieuses de Saint-Martin; le tombeau de Jansénius; anecdote à ce sujet, III, 229-231.

## Z

- ZACHÉE**, I, 46, 309.  
**ZAMET** (Sébastien), évêque de Langres. — Est un des supérieurs de l'Institut du Saint-Sacrement, I, 26. — Loge ces Religieuses, rue Coquillière, à Paris; leur fait connaître l'abbé de Saint-Cyran; suppose que ce dernier les a prévenues contre lui; son inimitié; remet un Mémoire à l'évêque de Saint-Malo, I, 27. — Ses attaques contre l'abbé de Saint-Cyran, I, 28.  
**ZENEXTONS** ou **ZENETONS**, antidote contre la peste, III, 42.

## ERRATA ET ADDENDA.

- P. 3, première colonne, ligne 23. — Akakia (famille des), I, 254-255.  
P. 24, seconde col., l. 22. — Du Lac, associé à l'auteur, quand il s'établit à Paris, I, 254.  
P. 12, seconde col., l. 23. — Berthaut, élève de Port-Royal, invente un chiffre difficile, I, 250.  
P. 28, première col., l. 30. — Foucquet, lisez : Foucquet.  
P. 30, première col., l. 22. — Cardinal de Metz, lisez : Retz.  
P. 36, seconde col., l. 48. — Calendre, lisez : calandre.  
P. 41, première col., l. 23. — Ménager, lisez : Ménage.  
P. 53, première col., l. 19. — Justige, lisez : Justice.  
P. 57, seconde col., l. 38. — Henri du Fossé, lisez : Thomas.  
P. 58, seconde col., l. 34. — Madeleine du Fossé, lisez : Thomas.  
• Ibid., l. 35. — Anne du Fossé, lisez : Thomas.  
P. 67, première col., l. 26. — Sainte-Croix, lisez : Sainte-Croix-Saint-Ouen.  
P. 74, seconde col., l. 45. — Roueu, lisez Rouen.  
P. 77, seconde col., l. 1. — prem<sup>ière</sup>, lisez : première.





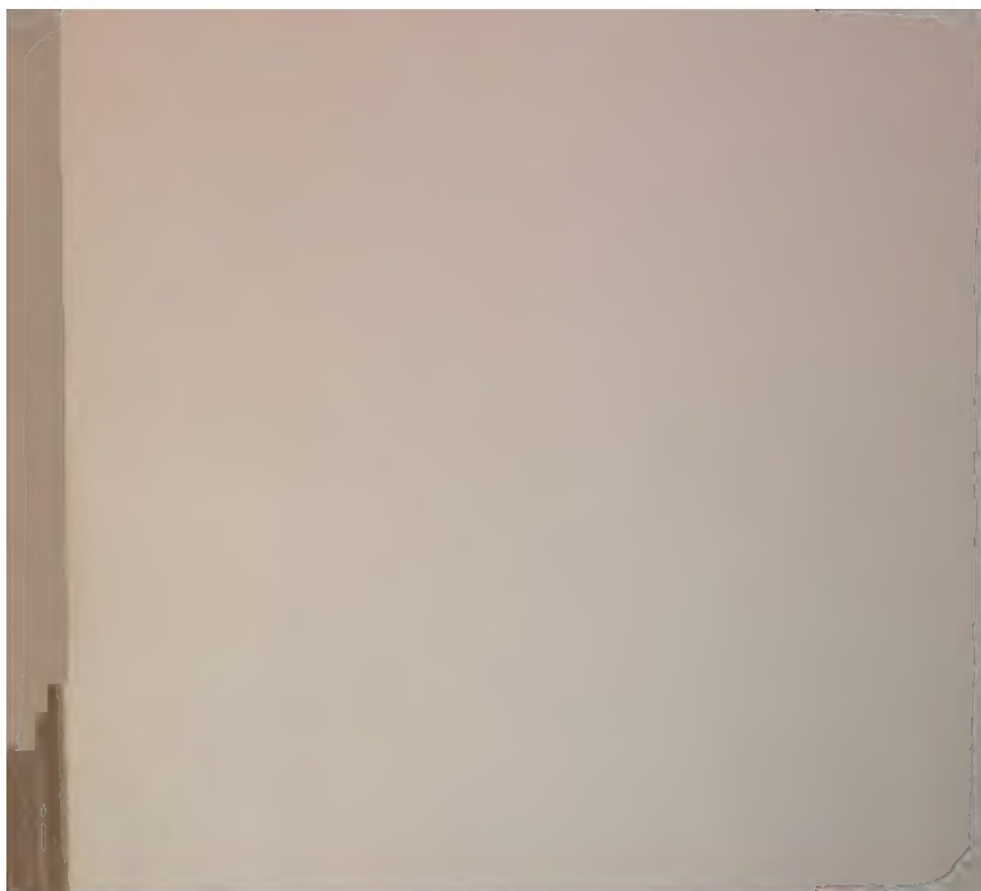


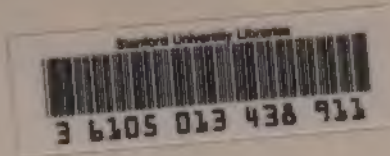












130  
J8B6  
v.4

**Stanford University Libraries**  
**Stanford, California**

**Return this book on or before date due.**

|  |  |  |
|--|--|--|
|  |  |  |
|--|--|--|



